

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

L V C I E N

D E L A

TRADUCTION

DE N. PERROT

SR D'ABLANCOVRT.

DIVISE' EN DEUX PARTIES.

SECONDE EDITION REVEVE ET CORRIGEE.



A P A R I S,

Chez AUGUSTIN COVRBE', au Palais, en la
Gallerie des Merciers, à la Palme.

M. DC. LV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.







A MONSIEVR
CONRART
 CONSEILLER
 ET SECRETAIRE DV ROY.



MONSIEVR,

*Comme les choses retournent à leur prin-
 cipe, & finissent ordinairement par où elles
 à ij*

E P I S T R E.

ont commencé, il estoit iuste de consacrer la fin de mes Traductions, à celuy qui en auoit eu les prémices; & Minucius Felix ayant donné naissance à nostre amitié, Lucien en deuoit faire comme l'accomplissement. D'ailleurs, il falloit mettre au frontispice de cét Ouurage, un nom qui bannist toute la mauuaise opinion, que l'on en pourroit auoir; & que le libertinage de cét Auteur, fust effacé par la vertu de Monsieur Conrart. Ajoustez, à cela, que ce Liure ne pouuoit honnestement paroistre en public sous d'autres auspices que de celuy, de qui les soins ont tant contribué à sa production, & de qui les bons amis font maintenant qu'il se montre au iour en un estat plus parfait. Ce n'est donc pas tant icy un present, qu'un acte de reconnoissance; encore est-ce une reconnoissance interessée, puisqu'elle mendie la protection de celuy qu'elle reconnoist pour son bien-facteur. Et véritablement, MONSIEUR, puisque c'est vous principalement qui m'avez fait entreprendre cette Version, vous deuez auoir part au blâme ou à la loüange qui en pourra reuenir; outre qu'elle trouuera assez de monstres à combattre à sa naissance, pour chercher

EPISTRE.

un Protecteur. Mais afin que vous ne me puissiez reprocher de vous avoir engagé témérairement dans une querelle dont vous vous fussiez fort bien passé, ie vous veux donner des armes pour vous deffendre, & pour nous mettre tous deux à couuert de la Calomnie.

Tout ce qu'on peut dire contre moy, se peut rapporter à deux Chefs, au Dessen & à la Conduite. Car les uns diront qu'il ne falloit pas traduire cét Auteur; les autres, qu'il le falloit traduire autrement. Je veux donc respondre à ces deux objections, apres avoir dit quelque chose de LVCIEEN, qui seruira à ma justification, & fera mieux voir les raisons que j'ay eues de le traduire.

LVCIEEN estoit de Samosate capitale de la Comagène, & d'une naissance fort mediocre; Car son pere n'ayant pas le moyen de l'entretenir, resolut de luy faire apprendre un mestier; mais les commencemens ne luy en ayant pas esté fauorables, il se jetta dans les Lettres, sur un songe qui est rapporté au commencement de cét Ouurage. Il dit luy-mesme qu'il embrassa la profession d'Avocat; &

Prouince
de Syrie.

E P I S T R E.

qu'ayant en horreur les criailleries, & les autres vices du Barreau, il eut recours à la Philosophie, comme à un azyle. Il paroist par ses Escrits, que c'estoit un Rhéteur, qui faisoit profession d'Eloquence, & composoit des Déclamations & des Harangues sur diuers sujets, & mesme des Plaidoyers ; quoy qu'il ne nous en reste point de sa façon. Il s'establit d'abord à Antioche, d'où il passa en Ionie & en Grèce, puis en Gaule & en Italie, & revint en son pais par la Macedoine. Mais on voit bien qu'il a vescu une partie du temps à Athenes, aussi en a-t-il pris les vices & les vertus. A la fin il se retira des exercices dont j'ay parlé, pour s'adonner à la Philosophie ; c'est pourquoy il se plaint en quelque endroit, de ce qu'on l'y veut rembarquer en sa vieillesse. Il a vescu quatre-vingts dix ans ; depuis le regne de Trajan, & au dessus, jusques par delà Marc-Aurele, sous qui il fut en grande estime, & devint Intendant de l'Empereur en Egypte. Suidas veut qu'il ait esté déchiré par les chiens ; mais c'est apparemment une calomnie, pour se venger de ce qu'il n'a pas espargné dans ses railleries les premiers

E P I S T R E.

premiers Chrétiens, non plus que les autres: Toutefois, ce qu'il en dit se peut rapporter, à mon aui, à leur charité & à leur simplicité, qui est plustost une loüange qu'une injure; ioint qu'on ne doit pas attendre d'un Payen, l'eloge du Christianisme. Quelques-uns ont creu qu'il auoit esté Chrétien; mais cela ne paroist point dans ses Escrits: Il est vray qu'il sçait beaucoup de nos mysteres pour un Estranger; quoy que le voisinage de la Iudée & le commerce des Chrétiens, ioint à sa curiosité naturelle, luy ayent pu acquerir toute cette connoissance. D'autres le veulent faire passer pour un parangon de sagesse & de doctrine; Mais outre l'amour des Garçons, où il a esté sujet, & le peu de sentiment qu'il a eu de la Diuinité, il ne luy est pas pardonnable d'auoir deschiré la reputation des plus grands Hommes, sur le rapport de la Renommée, ou plustost sur celuy de leurs ennemis. Car encore qu'on le puisse excuser, en disant que ce n'est pas à eux qu'il en veut, mais à ceux qui abusent de leur nom, pour courir leurs vices; on voit bien qu'il ne laisse eschapper aucune occasion d'en mesdire; & qu'il leur donne tousiours

Bourde-
lot en sa
Preface.

E P I S T R E.

quelque coup de dent en passant. Du reste, la façon dont il traite les matieres les plus importantes, fait assez voir qu'il n'estoit pas fort profond dans la Philosophie, & qu'il n'en auoit appris que ce qui seruoit à sa profession de Rhéteur, qui estoit de parler pour & contre, sur toute sorte de sujets. Mais on ne peut nier que ce ne soit un des plus beaux Esprits de son siecle, qui a par tout de la mignardise & de l'agrément, avec une humeur gaye & enjouée, & cette vrbanéité Attique, que nous appellerions en nostre Langue une raillerie fine & delicate, sans parler de la netteté & de la pureté de son stile, iointes à son elegance & à sa politesse. Je le trouue seulement un peu grossier, dans les choses de l'Amour, soit que cela se doine imputer au genie de son temps, ou au sien; mais lors qu'il en veut parler, il sort des bornes de l'honnesteté, & tombe incontinent dans le sale; ce qui est pl. tost la marque d'un esprit desbauché que galant. Il a cela aussi des Declamateurs, qu'il veut tout dire, & qu'il ne finit pas tousiours où il faut; qui est un vice qui vient de trop d'esprit & de sçauoir. Mais

E P I S T R E.

c'est une grande preuve du merite & de l'excellence de ses Ouvrages, qu'ils se soient conseruez iusqu'à nous, veu le peu d'affection qu'on auoit pour leur Auteur, & le naufrage de tant d'autres pieces de l'Antiquité, qui se sont perduës soit par mal-heur ou par negligence; Et il faut bien que les Chrétiens aient trouué qu'ils pouuoient beaucoup plus profiter que nuire. Aussi iamais homme n'a mieux descouuert la vanité & l'imposture des faux Dieux, ni l'orgueil & l'ignorance des Philosophes, avec la foiblesse & l'inconstance des choses humaines; & ie doute qu'il y ait de meilleurs Liures pour ce regard, Car il s'insinue doucement dans les esprits par la raillerie; & sa Morale est d'autant plus utile, qu'elle est agreable. D'ailleurs, on peut apprendre icy mille choses tres-curieuses; & c'est comme un bouquet de fleurs de ce qu'il y a de plus beau chez les Anciens. Je laisse à part, que les Fables y sont traittées d'une façon ingenieuse, qui est tres-propre à les faire retenir, & ne contribué pas peu à l'intelligence des Poëtes. Il ne faut donc pas trouuer estrange que ie l'aye traduit, à l'exemple de

EPISTRE.

plusieurs Personnes doctes qui ont fait des Versions Latines , les uns d'un Dialogue , les autres d'un autre ; & ie suis d'autant moins blâmable , que i'ay retranché ce qu'il y auoit de plus sale , & adoucy en quelques endroits , ce qui estoit trop libre ; par où i'entre en la iustification de ma conduite , puisque voilà mon dessein assez bien iustifié par tant d'avantages qui peuuent reuenir au public , de la lecture de cet Auteur. Je diray seulement que ie luy ay laissé ses opinions toutes entieres , parce qu'autrement ce ne seroit pas une Traduction ; mais ie répons dans l'Argument ou dans les Remarques , à ce qu'il y a de plus fort , afin que cela ne puisse nuire.

Comme la pluspart des choses qui sont icy , ne sont que des gentilleses & des railleries , qui sont diuerses dans toutes les Langues , on n'en pouuoit faire de Traduction reguliere. Il y a mesme des Pieces qui n'ont pu se traduire du tout , comme celle du Jugement des voyelles , & deux ou trois autres semblables , qui consistent dans la propriété des termes Grecs , & qui ne seroient pas entendues hors de là. Toutes les comparaisons tirées de l'A-

E P I S T R E.

mour, parlent de celui des Garçons, qui n'estoit pas estrange aux mœurs de la Grece, & feroit horreur aux nostres. L'Autheur allegue à tous propos des vers d'Homere, qui seroient maintenant des pedanteries, sans parler de vieilles Fables trop rebatues, de Proverbes, d'Exemples & de Comparaisons surannées, qui feroient à present un effet tout contraire à son dessein; car il s'agit icy de galanterie, & non pas d'erudition. Il a donc fallu changer tout cela, pour faire quelque chose d'agreable; autrement, ce ne seroit pas Lucien; & ce qui plaist en sa Langue, ne seroit pas supportable en la nostre. D'ailleurs, comme dans les beaux visages il y a tousiours quelque chose qu'on voudroit qui n'y fust pas; aussi dans les meilleurs Autheurs, il y a des endroits qu'il faut retoucher ou éclaircir, particulièrement quand les choses ne sont faites que pour le plaisir; car alors on ne peut souffrir le moindre defaut; & pour peu qu'on manque de delicatesse, au lieu de divertir on ennuye. Je ne m'attache donc pas tousiours aux paroles ni aux pensées de cet Autheur; & demeurant dans son but, j'agence les choses à

E P I S T R E.

nostre air & à nostre façon. Les diuers temps veulent non-seulement des paroles , mais des pensées différentes ; & les Ambassadeurs ont coustume de s'habiller à la mode du país où on les enuoye , de peur d'estre ridicules à ceux à qui ils taschent de plaire. Cependant , cela n'est pas proprement de la Traduction ; mais cela vaut mieux que la Traduction ; & les Anciens ne traduisoient point autrement. C'est ainsi que Terence en a usé dans les Comedies qu'il a prises de Menandre, quoy qu' Aulugelle ne laisse pas de les nommer des Traductions ; mais il n'importe du nom , pourueu que nous ayons la chose. Ciceron en a fait autant dans ses Offices , qui ne sont presque qu'une Version de Panetius ; Et dans celles qu'il auoit faites des Oraisons de Demosthène & d'Esquinés, il dit qu'il a trauaillé non pas en Interprete , mais en Orateur ; qui est la mesme chose que i'ay à dire des Dialogues de Lucien ; quoy que ie ne me sois pas donné une égale liberté par tout. Il y a beaucoup d'endroits que i'ay traduits de mot à mot , pour le moins autant qu'on le peut faire dans une Traduction elegante ; Il y en a aussi où i'ay considéré plustost ce qu'il

Sumptas ac
versas de
Græcis,
lib. 2. c. 23.

PTO CORONA.

EPISTRE.

falloit dire, ou ce que ie pouuois dire, que ce
 qu'il auoit dit, à l'exemple de Virgile dans ceux
 qu'il a pris d'Homere & de Theocrite. Mais
 ie me suis resserré presque par tout, sans des-
 cendre dans le particulier, qui n'est plus de ce
 temps-cy. Je sçay bien pourtant que cela ne
 plaira pas à tout le monde, & principalement
 à ceux qui sont idolâtres de toutes les paroles
 & de toutes les pensées des Anciens, & qui
 ne croient pas qu'un Ousrage soit bon, dont
 l'Autheur est encore en vie. Car ces sortes de
 gens-là crieront comme ils faisoient du temps
 de Terence,

Partim re-
 liquit, alia
 expressit,
 &c.

Quod Græ-
 cum quidē
 mirè quam
 suauè est,
 verti autem
 neque po-
 tuit, neque
 debuit.

Aulugell.
 lib. 9. cap. 9.

Contaminari non decêre Fabulas,
 Qu'il ne faut point corrompre son Autheur,
 ni rien alterer de son sujet ; mais ie leur ré-
 pondray avec luy,

Faciunt næ intelligendo, vt nihil intelli-
 gant

Qui cum hunc accusant, Næuium, Plau-
 tum, Ennium

Accusant, quos hic noster authores habet.

Quorum æmulari exoptat negligentiam

Potius, quàm istorum obscurâ diligentiam.

Que cet. obscuram. diligentiam dit bien le

Ils perdent
 la raison &
 force de rai-
 sonner. Car
 en l'accusant
 ils accusent
 les Anciens,
 qu'il a pour
 garends ; &
 dont il aime
 mieux imi-
 ter la negli-
 gence, que
 l'obscur
 exactitude
 des autres.

E P I S T R E.

defaut de ces Traductions scrupuleuses, dont il faut lire l'Original pour entendre la Version!

Voilà, MONSIEUR, ce que j'avois à dire pour ma deffense. Je laisse à vostre courage & à vostre adresse, sans parler de vostre zele & de vostre affection, d'employer ces armes qui sont plus fortes que luisantes; si ce n'est assez de vostre nom pour escarter les ennemis, & les empescher de se declarer. Quoy qu'il en arriue, j'en attribuëray tout le succès à la gloire de mon deffenseur, & demeureray toute ma vie,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-
obeissant seruiteur,
PERROT D'ABLANCOVRT.

[illegible]

DIALOGUES DES DIEUX.	p. 66
Dialogue de Prométhée & de Jupiter,	<i>ibid.</i>
Dialogue de Jupiter & de Cupidon,	p. 67
Dialogue de Mercure & de Jupiter,	p. 69
Dialogue de Jupiter & de Ganymède,	<i>ibid.</i>
Dialogue de Junon & de Jupiter ,	p. 73
Autre,	p. 75
Dialogue de Vulcan & d'Apollon,	p. 78
Dialogue de Vulcan & de Jupiter,	p. 80
Dialogue de Neptune & de Mercure,	p. 82
Dialogue de Mercure & du Soleil,	p. 84
Dialogue de Vénus & de la Lune,	p. 85
Dialogue de Vénus & de Cupidon,	p. 86
Dialog. d'Hercule, d'Esculape, & de Jupiter,	p. 88
Dialogue de Mercure & d'Apollon,	p. 89

T A B L E

Dialogue d'Apollon & de Mercure,	p. 90
Dialogue de Junon & de Latone,	p. 92
Dialogue d'Apollon & de Mercure,	p. 94
Dialogue de Junon & de Jupiter,	p. 95
Dialogue de Vénus & de Cupidon,	p. 97
Le jugement de Pâris,	p. 98
Dialogue de Mars & de Mercure,	p. 108
Dialogue de Pan & de Mercure,	p. 109
Dialogue d'Apollon & de Bacchus,	p. 111
Dialogue de Mercure & de sa Mere,	p. 112
Dialogue de Jupiter & du Soleil,	p. 114
Dialogue d'Apollon & de Mercure,	p. 115

DIALOGUES DES DIEUX MARINS.	p. 117
Dialogue de Doris & de Galatée,	<i>ibid.</i>
Dialogue de Neptune & de Polyphème,	p. 119
Dialogue de Neptune & d'Alphée,	p. 121
Dialogue de Protée & de Ménélaüs,	p. 122
Dialogue de Panope & de Galéné,	p. 123
Dial. de Nept. d'un Triton & d'Amymone,	p. 125
Dialogue de Zéphyre & de Notus,	p. 126
Dialogue de Neptune & des Dauphins,	p. 127
Dialogue de Neptune & d'Amphitrite,	p. 129
Dialogue d'Iris & de Neptune,	p. 130
Dialogue du fleuve Xanthe & de la Mer,	p. 131
Dialogue de Doris & de Thétis,	p. 132
Dialogue du fleuve Enipée & de Neptune,	p. 133
Dialogue d'un Triton & des Néréïdes,	p. 134
Dialogue de Notus & de Zéphyre,	p. 136

DES TRAITEZ OV DIALOGVES.

DIALOGVES DES MORTS.	p.138
Dialogue de Diogène & de Pollux,	<i>ibid.</i>
Dialogue de Crésus, &c.	p.141
Dialogue de Ménipe & de Trophonius,	p.143
Dialogue de Mercure & de Caron,	p.144
Dialogue de Pluton & de Mercure,	p.146
Dialogue de Terpsion & de Pluton,	p.147
Dialog.de Xénophante & de Callidémides,	p.150
Dialogue de Cnémon & de Damnipe,	p.151
Dialogue de Simyle & de Polystrate,	p.152
Dialogue de Caron & de Mercure,	p.154
Dialogue de Cratés & de Diogène,	p.160
Dialogue d'Alexandre & d'Annibal,	p.162
Dialogue de Diogène & d'Alexandre,	p.167
Dialogue d'Alexandre & de Philipe,	p.169
Dialogue d'Achile & d'Antiloque,	p.172
Dialogue d'Hercule & de Diogène,	p.173
Dialogue de Ménipe & de Tantale,	p.176
Dialogue de Ménipe & de Mercure,	p.177
Dialogue d'Eaque, de Protésilas, &c.	p.179
Dialogue de Ménipe & d'Eaque,	p.180
Dialogue de Ménipe & de Cerbère,	p.184
Dial. de Caron, de Ménipe, & de Mercure,	p.185
Dialogue de Mausole & de Diogène,	p.190
Dialog. de Therfite, de Nirée, & de Ménipe,	p.191
Dialogue de Ménipe & de Chiron,	p.193
Dial. de Diogène, d'Antisthène & de Cratés,	p.194
Dialogue de Ménipe & de Tiréfiás,	p.198
Dialogue d'Ajax & d'Agamemnon,	p.200

TABLE DES TRAITEZ OV DIALOG.

Dialogue de Minos & de Soltrate, p. 201

La Nécromancie,	p. 203
Caron, ou le Contemplateur,	p. 220
Des Sacrifices,	p. 240
Les Sectes des Philosophes à l'encan,	p. 248
Le Pêcheur, ou la Vengeance,	p. 271
Le Tyran, ou le passage de la Barque,	p. 298
De ceux qui entrent au service des Grans,	p. 317
Défense du discours précédent,	p. 344
Hermotime, ou des Sectes,	p. 351
Hérodote, ou Aëtion,	p. 389
Zeuxis, ou Antiochus,	p. 393
Harmonide,	p. 397
Le Scythe, ou l'Etranger,	p. 399
Comment il faut écrire l'Histoire,	p. 406
L'Histoire véritable, liure premier,	p. 433
L'Histoire véritable, liure second,	p. 460

Le supplément est à la fin du second volume.

Le meurtrier du Tyran, Déclamation,	p. 485
Le fils desherité, Déclamation,	p. 495
Phalaris, Déclamation,	p. 512
Suite du discours précédent,	p. 519
Alexandre, ou le faux Prophète,	p. 522
De la Dance,	p. 550
L'Eunuque, ou Pamphile,	p. 578
De l'Astrologie judiciaire,	p. 584
Démonax,	p. 591
De l'amour des Garçons, selon la doctrine de Platon, p. 605	LVC IEN



LVCIEN
DE LA TRADUCTION
DE N. PERROT
S^r D'ABLANCOVRT.



LE SONGE DE LVCIEN.

Ce Discours est fait par l'Authheur dans une Assemblée, quoy que cela ne paroisse pas d'abord; & contient comme une Idée de sa vie.



Avois près de quinze ans, & n'allois plus à l'école, lors que mon pere délibéra avec ses Amis, ce qu'il devoit faire de moy. Plusieurs n'approuvoient pas qu'on me iettast dans les Lettres, à cause que pour y réussir il faut beaucoup de temps & de dépense, pour

ne rien dire de la fortune , sans laquelle on ne sçauroit rien faire , quelque habile homme que l'on soit. Ils consideroient que ie n'estois pas riche , & qu'en apprenant quelque mestier il me fouroit en moins de rien dequoy viure , sans estre à charge à mon pere ni à ma famille. Cette opinion fut donc suiuiue , & il ne resta plus que d'en trouuer vn qui fust honneste & vtile tout-ensemble , & qui me donnast bientôt dequoy subsister. Après en auoir proposé plusieurs qui furent diuersement condamnés ou approuvés selon l'humeur ou la capacité de chacun , mon pere iettant l'œil sur mon oncle qui estoit excellent Sculpteur ; Que ne luy aprenstu , dit-il , le tien , où il a déjà quelque inclination ? ce qu'il iugeoit à me voir faire de petis ouvrages de cire , où ie ne reüssissois pas mal , quoy que cela fust cause assez souvent de me faire donner le fouët. Cette proposition ne me deplaisoit pas , parce qu'il me sembloit que la Sculpture n'estoit pas tant vn mestier , qu'un honneste diuertissement , qui me rendroit illustre parmy mes Camarades , lors que ie leur ferois present de quelque petite image des Dieux , ou d'autre chose de ma façon. Cela fut donc resolu avec quelque esperance de succès , & mon oncle me mena de ce pas chez luy , & me donnant vn ciseau : Trace légèrement , dit-il , quelque figure sur cette pierre ,

pour voir comme tu t'y prendras : Car, comme dit le Poëte, *c'est à demy fait que de bien commencer.* Mais i'allay appuyer si lourdement le ciseau sur cette pierre qui estoit assez delicate, qu'elle se rompit : ce qui le mit si fort en colere, qu'il ne put s'empescher de me donner quelques coups de fouët ; tellement que mon apprentissage commença par les larmes. Je cours au logis tout pleurant, & criant qu'il l'auoit fait par enuie, de peur que ie ne le surpassasse vn iour en son Art. Ma mere encore plus irritée, se met à luy dire des injures ; cependant, le soir venu ie me couche, & ne fis que resuer toute la nuict, & me tourner de tous costez. Il n'y a rien iusqu'icy, Messieurs, qui soit digne de vostre attention, aussi n'est-ce pas pour cela que ie l'ay allegué ; mais pour vous faire part d'un songe que i'eus en suite, si clair qu'il pourroit passer pour vne verité, de sorte que l'image m'en demeure encore empreinte dans la memoire. Il me sembla de voir deux Dames, l'une grossiere & mal-peignée, qui auoit les mains crasseuses, les bras retrouffez, le visage tout couuert de sueur & de poussiere : Enfin, telle qu'estoit mon oncle, lors qu'il traualloit à son Art. L'autre, d'une façon honneste & plus delicate, avec vn visage doux & riant. Après m'auoir tirailé de part & d'autre, pour m'attirer chacune à leur party ; à la fin elles remirent à mon choix la

décision de leur différent, & la premiere commença ainsi : Mon fils, ie suis la Sculpture que tu viens d'embrasser, & qui t'est connue dès ton enfance, car ton ayeul maternel & tes deux oncles s'y sont rendus célèbres : Et si tu me veux suiure, sans t'arrester aux cajoleries de ma riuale, ie te rendray illustre ; non pas comme elle par des paroles, mais par des effets. Car outre que tu deviendras robuste & vigoureux comme moy, tu remporteras vne estime qui ne sera point sujette à l'enuie, ni cause vn iour de ta perte, comme les charmes de celle qui te veut suborner. Du reste, que mon habit ne te fasse point de honte ; c'est celui de Phidias & de Polyclète, & de ces autres grands Sculpteurs, qui se sont fait adorer dans leurs Ouurages, & qu'on reuère encore avec les Dieux qu'ils ont faits. Considere combien en suiuant leurs traces tu acquerras de gloire & de louange, & de quelle ioye tu combleras ton pere & ta famille ? Voila à peu près ce que me dit cette Dame, mais grossièrement, comme parlent les Artisans, quoy qu'avec beaucoup de vigueur ; après quoy l'autre parla ainsi. Ie suis l'Eloquence qui ne t'est pas inconnüe, encore que tu ne sois pas en estat de la posséder. La Sculpture t'a dit les auantages que tu aurois avec elle ; mais si tu l'écoutes tu ne seras iamais qu'un vil Artisan, exposé au mépris & aux injures de tout le

monde, & contraint de faire la cour aux Grands pour te maintenir, sans pouuoir iamais obliger ni desobliger personne; en vn mot esclau de ceux sur qui ie te feray dominer. Quand tu deuiendrois des plus excellens en ton Art, on se contentera de t'admirer sans enuier ta condition; Mais si tu me veux suiure, ie t'apprendray tout ce qu'il y a de beau & de rare dans l'Vniuers, & d'illustre dans toute l'Antiquité. I'orneray ton ame de vertu & de sçauoir, qui sont ses plus beaux ornemens, & par la connoissance du passé ie te donneray celle de l'auenir. Au lieu de ce méchant habit que tu as, ie t'en bailleray vn magnifique, comme celuy que tu me vois; & de pauvre & inconnu, ie te rendray illustre & opulent, digne des plus grands emplois, & en estat d'y paruenir. S'il te prend enuie de voyager dans les pais estrangers, i'y feray marcher ta renommée deuant toy; On te viendra consulter comme vn Oracle, & si tost que tu auras ouuert la bouche, chacun sera attentif à ouïr tes sentimens pour les suiure. Enfin, tu seras adoré & respecté de tout le monde, & toutes tes paroles & tes actions seruiront d'exemple & de regle à la posterité. Ie te donneray mesme l'immortalité tant vantée, & te feray viure à iamais dans la memoire des hommes. Considere ce qu'estoit Demosthene, & ce qu'il est deuenu.

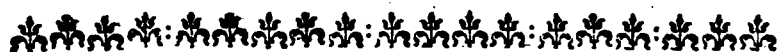
par mon moyen ; Qu'Eschinés de pauvre garçon a esté recherché & considéré par Philippe. Socrate mesme qui auoit fuiuy du commencement ma riuale , ne m'eut pas plustost conneuë qu'il l'abandonna pour moy. Tu sçais que ie luy ay acquis vne estime , qui durera autant que les Siècles. Quiteras-tu tant d'honneur , de richesses & de credit , pour suiure vne pauvre inconnuë , qui est contrainte de trauailler de ses mains pour viure , & de songer plustost à polir vn marbre que soy-mesme ? Elle n'eut pas plustost dit cela , que touché de ses promesses , & n'ayant pas encore oublié les coups que i'auois receus , ie courus l'embrasser , sans attendre qu'elle eust acheué sa harangue ; dequoy l'autre irritée , fut transformée en statuë par la rage & le dépit , comme il arriue assez d'autres merueilles en songe. Alors l'Eloquence pour me récompenser de mon choïs , me fit monter avec elle sur son Char ; & touchant ses chevaux aislez ,

*Cela montre
les voyages
de l'Au-
sheur , qui
de la Syrie
vint en
Grece, & de
là en Italie
& en Gau-
le.*

me promena d'Orient en Occident , me faisant répandre par tout ie ne sçay quoy de celeste & de diuin , qui faisoit regarder les hommes en haut avec étonnement , & me combler de benedictions & de louanges. Elle me ramena en suite dans mon país couronné d'honneur & de gloire ; & me rendant à mon pere , qui m'attendoit avec gtande impatience ; Tien , luy dit-

elle, ton fils, & voy de quelle felicité tu l'eusses priué sans moy. Voila la fin de mon songe. Mais il me semble que i'entens dire à quelqu'un, qu'il est bien long, & qu'il falloit que ce fust vne de ces nuits d'Hyuer, ou cette nuit fabuleuse qui donna la naissance à Hercule. Vn autre ajoutera, peut-estre, que ie me fusse bien passé de vous entretenir d'un songe, & que c'est abuser de vostre audience, & del'honneur que vous me faites de m'entendre si fauorablement. Mais, *En la Re-
traite des
dix Mille.* Messieurs, Xenophon ne fit point de difficulté de conter le sien en pleine Assemblée, lors qu'environné d'ennemis & priué de tout secours, il n'attendoit que la mort ou la captiuité. D'ailleurs, mon dessein n'est pas de vous entretenir de Fables, mais de porter la ieunesse à l'amour de la Vertu, par cet exemple, & l'encourager à surmonter les difficultez qui se rencontrent dans cette carriere. Que personne donc ne s'excuse sur sa pauvreté, s'il a le cœur grand & genereux, & pour redoubler son courage, qu'il iette les yeux sur moy, & voye ce que i'estois, quand ie suis party, & en quel estat ie suis reuenu; Tel, que ie ne le cede point à la gloire de ces anciens Sculpteurs, pour ne rien dire davantage.

8 CONTRE VN HOMME QVI



CONTRE VN HOMME QVI L'AVOIT appelé Promethée.

C'est comme une Apologie de sa façon d'écrire.

SI tu m'appelles Promethée, pour me reprocher que mes ouurages ne sont que de terre, ie tombe d'accord que tu as raison, & qu'ils sont mesme d'une terre plus grossiere & moins pure que la sienne. Mais si tu veux dire que ie suis ingenieux comme luy, i'ay peur que ce ne soit vne raillerie. Car les productions de mon esprit n'ont garde d'arriuer à la perfection des siennes; & c'est beaucoup qu'elles ne soient pas tout à fait terrestres, & si tu veux, dignes du Caucaze. C'est vous autres, Grands Orateurs, qui estes en ce point des Promethées; Vous qui animez vos Ourages de ce feu celeste & diuin qu'il déroba dans le Ciel. S'il y a quelque difference, c'est que les vostres sont d'or, & vous raportent grand profit, & que les siens n'estoient que de bouë. Pour les miens, ce sont des statues de plâtre qu'on fait en vn iour de réjouissance, pour donner du plaisir au peuple, & non pas pour durer eternellement. Peut-estre aussi, que tu m'as appelé Promethée au sens que ce Poëte Comique a dit, que Cleon estoit vn Promethée,
mais

L'AVOIT APPELLE' PROMETHE'E. 9

mais que ce n'estoit qu'après coup, pour dire, Qu'il manquoit de préuoyance, & ne s'auisoit de ses fautes qu'après les auoir faites, quoy qu'il luy ressemblassent du reste. Que si c'est comme les Atheniens appellent tous les Potiers de terre des Promethées, ie trouue la raillerie délicate, & digne de ton pais, parce que mes ouurages sont fragiles comme les leurs. Mais quelqu'un dira, Les Atheniens estoient grâds railleurs. peut-estre pour me flater, que c'est à cause que mon inuention est nouuelle, & que ie n'ay point eu de modelle, non plus que luy, sur lequel ie me pusse former. Mais outre que Minerue n'a point animé mes ouurages comme le sien, ce n'est pas assez pour moy qu'on en louë la nouueauté, si ie n'ay ajoûté les autres graces à celles de l'inuention. Car sans cela, ie les abandonne de bon cœur, & permets qu'on les mette en pieces: & si i'estois d'autre sentiment, ie meriterois d'estre déchiré comme Promethée, mais par vne douzaine de Vautours au lieu d'un, pour ne pas sçauoir qu'une chose qui ne vaut rien, est d'autant plus blâmable qu'elle est plus nouuelle. Car il ne faut pas quitter le grand chemin pour s'égarer, ni abandonner les Anciens, pour ne rien faire qui vaille. On dit à ce propos, que Ptolomée Roy d'Egypte fit voir un iour deux merueilles dans le theatre d'Alexandrie, un Chameau tout noir, & un Homme moitié noir & moitié

10 CONTRE VN HOMME QVI

blanc. Mais au lieu de l'admiration & de la loüange qu'il en attendoit, ce spectacle fit rire les vns, & épouuanta les autres. Comme il vit donc que les Egyptiens ne faisoient pas tant d'estat de la rareté, que de la beauté & de la proportion, il ne produisit plus ces deux Monstres; de sorte que l'un mourut faute de soin, & il donna l'autre pour récompense, à vn joueur de flûte qui auoit bien joué deuant luy. Je crains de mesme que mes caprices n'estonnent les vns, & ne fassent rire les autres. Car le mélange du Dialogue & de la Comedie dont ils sont composez, ne suffit pas pour les rendre aimables, si ces deux choses ne sont bien meslées ensemble, parce que l'vnion de deux contraires est plustost vn monstre qu'un miracle; & personne n'admira iamais les Centaures pour leur beauté, mais pour leur extrauagance. Ce n'est pas que de deux choses excellentes, on n'en puisse faire vne troisième qui le soit encore plus, mais ie ne voudrois pas asseurer que ie l'ay fait; & ie crains plustost d'auoir corrompu deux bonnes choses par leur mélange. Car le Dialogue aime à s'entretenir en particulier de discours graues & serieux, & la Comedie se plaist à boufonner sur vn theatre; si bien qu'il semble que l'vnion n'en puisse estre que monstrueuse. Ajoutez à cela, Que la Comedie se raille quelquefois du Dialogue & de ses vaines

L'AVOIT APPELLE' PROMETHE'E. II

speculations, dépeignant tantost les Philosophes marchant sur les nuës, tantost occupez à mesurer le saut d'une puce, pour se moquer de la hauteur de leurs contemplations, & de leurs recherches sottes & curieuses. Cependant, j'ay esté assez hardy pour vouloir reconcilier ces deux mortels ennemis; & ie laisse aux autres à iuger si i'y ay bien réussi, & si ie n'ay point tout gasté, comme Prométhée, en confondant les deux sexes; ou trompé, comme luy les conuiez, en ne leur servant que des os couverts de graisse. Car pour ce qui concerne le larcin, ie ne crains pas qu'on m'en accuse? Où aurois-je dérobé ces chimères & ces hippogryphes, qui n'ont aucun estre que dans mon imagination, & que chacun peut former à sa fantaisie sans avoir besoin de les contrefaire? Mais quelques extrauagans qu'ils soient, i'y suis trop engagé pour m'en dédire; outre que ce n'est pas à Prométhée de changer d'avis, mais à Epiméthée.



*C'est une espece de Satyre contre les vices de Rome,
 auxquels il oppose la douceur de la Philosophie;
 Et mesle parmi cela des inuectiues contre
 ceux qui abusent de ce nom.*

*C'est qu'il
 y en auoit
 beaucoup.*

LVCIEN A NIGRINVS. Ce seroit porter
 des Chouërtes à Athenes, comme dit le
 prouerbe, que de parler de science & de doctrine
 deuant Nigrinus. Aussi mon dessein n'est-il pas,
 en luy adressant ce Dialogue, de faire montre de
 mon sçauoir, mais de decouurir le sien. Qu'on ne
 me reproche donc point ce que dit Thucydide,
 Que l'ignorance rend les hommes plus hardis,
 & le sçauoir plus retenus: car c'est l'admiration
 de ton Eloquence qui me fait parler, & non pas
 l'opinion que i'ay de la mienne.



NIGRINVS, ou les mœurs d'un Philosophe.

LYCINVS. **Q**UE tu és deuenue graue & se-
 quere depuis quelque temps?
 Au lieu de nous entretenir familièrement com-
 me tu faisois, tu ne daignes pas seulement nous
 regarder. Dy-moy ce qui t'a rendu si dédai-
 gneux & si méprisant?

MOEVRS D'VN PHILOSOPHE. 13

L'AMY. C'est que de pauvre ie suis deuenu riche, d'esclaue libre, de fou sage.

LYCINVS. En si peu de temps ?

L'AMY. En moins encore que tu ne penses. •

LYCINVS. Dy-m'en la cause, afin de redoubler ma joye.

L'AMY. I'estois allé à Rome pour trouuer quelque remede à mon mal d'yeux , qui augmente tous les iours.

LYCINVS. Je le sçay, & souhaite que tu en ayes trouué vn bon.

L'AMY. Si-tost que ie fus arriué, i'allay voir de grand matin le Philosophe Platonicien Nigrinus, que ie desirois entretenir il y auoit longtemps, & le trouuay dans son cabinet vn liure à la main , enuironné de tous costez de portraits d'hommes illustres, avec vne Sphere deuant luy, & diuerses figures de Mathematique. Il m'embrassa avec beaucoup de tendresse & d'affection; & après nous estre enquis l'vn de l'autre, selon la coustume , tant de nostre santé que de nos occupations, ie luy demanday s'il ne vouloit point retourner en Grece ; Mais il n'eut pas plustost ouuert la bouche pour me répondre, que ie me sentis comme charmé de la douceur de son Eloquence. Car il se mit à louer la Philosophie, & la liberté qu'elle donne , & à se rire des choses que les hommes adorent, comme la Gloire, les

Honneurs, les Richesses ; & dit, Que c'estoit à grand tort qu'on les nommoit Biens, puis-qu'ils causoient tant de maux. Comme ie prestois donc l'oreille attentiuement à ce discours, ie me trouuay agité de diuerses passions. D'un costé i'estois honteux de l'affection que i'auois eüe pour ces choses : & de l'autre, ie me réjouïssois de me voir desabusé, de mesme que si i'eusse passé des renebres à la lumiere ; si bien que i'en oubliay mon mal d'yeux, pour songer à celuy de mon ame, & à vn plus dangereux aueuglement. I'estois dans cette pensée lors que tu m'as abordé, & comme transporté dans le Ciel à la suite de ce Heros, ie méprisois toutes les choses du monde ne plus ne moins que de la bouë. Car, comme on dit que les Indiens, d'une nature chaude & bouillante, n'eurent pas plustost gousté du vin, qu'ils en deuinrent tout-furieux ; ie me fuis senty enyuré de ce diuin Nectar, mais cette yurongnerie vaut mieux que la sobriété.

LYCINVS. Que ie serois heureux de pouuoir goustier avec toy d'un si celeste bruuage ! Il me semble que tu ne peux refuser honnestement d'en faire part à ton Amy, qui a le mesme desir & la mesme passion que toy pour la verité.

L'AMY. Il n'est pas besoin de me presser davantage ; car i'ay plus d'enuie de te dire ce que i'ay ouï, que tu n'en as de l'entendre : Et si tu ne

MOEVRS D'VN PHILOSOPHE. 15

m'auois importuné pour le ſçauoir , ie t'auois prié de le vouloir écouter. Car outre le plaifir que i'auray à le redire , ie veux que cela me tienne lieu de iuſtification , pour faire voir que ce n'eſt pas ſans cauſe que ie ſuis transporté d'une ſi ſainte fureur. En effet , ie ſuis ſi touché des choſes que i'ay ouïes , que lors que ie n'ay perſonne à les conter , ie m'en entretiens moy-mefme ; Semblable à ces Amoureux , qui en l'abſence de leurs Maîtresſſes s'entretiennent des faueurs qu'ils en ont receuës , & ſe plaiſent à repaſſer dans leur eſprit leurs paroles & leurs actions , comme ſi elles eſtoient preſentes , & avec tant d'attention , qu'ils ne prennent pas garde à ce qu'ils voyent , tant ils ſont attachez à ce qu'ils ne voyent point. Je me conſole de meſme en l'abſence de Nigri-nus , que ie regarde comme vn flambeau qui m'éclaire parmy les tenebres. Et il n'eſt pas ſeulement preſent à ma memoire , mais il me ſemble que l'entens ſa voix ; car , comme Peri-clés , il laiſſe vn éguillon dans l'eſprit de ceux qui l'écoutent.

LYCINVS. Ceſſe ce long preambule , qui ne fait que retarder ma ioye , & me rapporte en peu de mots ce qu'il t'a dit.

L'AMY. Je crains de faire comme ces mauuais Comediens , qui representent mal de bonnes choſes , & de corrompre l'excellence de ſon diſ-

cours, par la foiblesse du mien. Mais si ie manque, souuiens-toy que le Poëte n'est pas coupable de la faute des Acteurs, & que i'ay oublié ou alteré, ce qu'il auoit peut-estre dit autrement. Du reste, n'atten de moy, non plus que d'un messenger de Comedie, qu'un simple recit, & souhaite seulement que ma memoire soit fidelle, afin que ie n'oublie rien qui soit important; car ie vais faire un effort pour te contenter.

LYCINVS. Que tu as fait là un bel exorde, & selon les regles de l'Art! Tu deuois ajoûter, Que vostre entretien ne fut pas long, & que tu ne t'es point préparé; & autres excuses semblables que les Orateurs ont accoustumé de faire. Mais imagine-toy que tu as dit tout ce qu'il falloit, & que i'ay répondu de mesme, sans suspendre davantage mon attente, ni m'ennuyer d'un long discours, si tu ne veux estre sifflé comme un mauuais Comedien.

L'AMY. Je suis bien-aîsé que tu m'ayes préuenue, & que tu ayes dit par auance ce que i'auois à dire. Je voudrois que tu eusses ajoûté aussi, Que ie ne garderay ni son ordre ni ses paroles, tant pour épargner ma memoire, que pour ne point trahir la gloire de mon Heros; en ioiant son personnage foiblement.

LYCINVS. Ne finiras-tu point ton Prelude?

L'AMY.

L'AMY. Pour commencer donc, ie te diray, Qu'il entra en discours par les loüanges des Grecs, & particulièrement des Atheniens, qui nourris dans la pauvreté de la Philosophie, sont si ennemis du luxe, qu'ils reforment iusqu'aux Estrangers qui viennent chez eux, bien loin de s'en laisser corrompre. Il me contoit, à ce propos, qu'un iour il en vint un à Athenes tout couvert d'or & de pourpre, avec un équipage magnifique; mais qu'au lieu d'admirer sa pompe & sa magnificence, comme il se l'imaginoit, on auoit pitié de luy, quoy qu'on ne s'en voulust pas moquer tout publiquement, pour ne point choquer sa liberté. Cependant, on essayoit de l'instruire; Car comme chacun estoit incommodé dans les lieux publics, par la foule de ses valets, il y en eut un qui dit assez plaisamment, Qu'est-il besoin en temps de paix de se faire suiure par une Armée? Un autre se ioüant sur le luxe de ses habits, Le Printemps, dit-il, n'est pas encore venu, d'où nous viennent ces fleurs? Ils reprirent delicatement aussi les mets superflus de sa table, le trop grand soin qu'il prenoit de sa chevelure, la quantité de pierrieres dont ses doigts estoient plustost chargez que parez: si bien qu'en se moquant tantost d'une chose, & tantost d'une autre, non pas toutesfois si haut, ni si aigrement qu'il s'en püst

fâcher , ils firent si bien , qu'il retourna tout
changé en son païs. Il alleguoit vn autre exem-
ple pour montrer qu'on n'y auoit point de
honte de la pauureté , mais plustost qu'on en
faisoit gloire , Qu'en des ieux publics , les Ser-
gens ayant pris vn Bourgeois vestu d'une estof-
fe teinte , contre l'Ordonnance qui défendoit
de se trouuer aux Spectacles en cet habit ; le
peuple cria que l'on eust pitié de luy , & qu'il
ne l'auoit pas fait par vanité , mais parce qu'il
n'en auoit point d'autre. Il loüoit encore la li-
berté & la tranquillité du païs , où l'on viuoit
modestement , & sans enuie , & soustenoit que
cela estoit conforme à la doctrine des Philoso-
phes , & conuenable à celuy qui vouloit conser-
uer la pureté de ses mœurs , & suiure les loix
de la Nature. Mais ceux qui mesurent leur fe-
licité , aux grandeurs & aux richesses , & qui
sont nourris dans la flaterie & la seruitude , es-
claues des voluptez ; Ceux-là , dit-il , doiuent
demeurer dans Rome , où regne le luxe & la
débauche , dont l'esprit vne fois imbu , fait
banqueroute à l'honneur , & lors que ce diuin
hoste en est dehors , l'ame n'est plus qu'un de-
sert remply de bestes farouches. C'est-là , dit-il ,
qu'est le séjour du mensonge & de l'imposture ;
C'est là qu'on n'oit que des chansons lasciuës ,
& qu'on ne voit que des actions deshonestes.

MOEVRS D'VN PHILOSOPHE. 19

C'est-là que la volupté entre par toutes les portes, dont il se fait comme vn fleuve de delices, qui submerge les vertus, & traîne avec luy l'orgueil, l'ambition, l'avarice & cent autres vices semblables. Voila quelle est la vie de Rome; c'est pourquoy lors que i'eus quitté la Grece pour y venir, ie me repentis bien-tost de cette resolution, & creus auoir quitté la lumiere du Soleil, comme dit Homere, pour venir habiter parmy les tenebres. Pourquoy, disois-je en moy-mesme, renonçois-tu au repos & à la tranquillité de la Grece, pour viure icy dans le tracas & le tumulte? pour ne voir que des flatteurs, des empoisonneurs, des assassins, des corrupteurs & autre telle racaille? Que veux-tu faire en vn lieu où tu ne peux viure, comme on y vit? Après auoir donc resué quelque temps là-dessus, ie deliberay de me retirer de la foule comme Iupiter enleua Hector de la bataille, & de m'entretenir en particulier avec Platon & la Philosophie, quoy que plusieurs tiennent cette vie lâche & oisive. De là, comme de dessus vn theatre, ie contemple tout ce qui se passe dans Rome, dont vne partie me fait rire, & l'autre me fait pitié; mais l'vn & l'autre me sert d'instruction. Car s'il faut louer le mal par le profit qui nous en reuient, ie ne trouue nulle part tant de sujet d'exercer sa vertu, pour resister à

tous les plaisirs deshonnestes , à toutes les passions dereglees , à tous les alléchemens de la volupté , non pas en se faisant lier comme Vlysse au mast du Nauire , ni en se bouchant les oreilles comme luy au chant des Sirènes , mais en marchant la teste haute , & le courage éleué. D'ailleurs, comme les choses paroissent dauantage par l'opposition de leurs contraires, le Vice donne lustre à la Vertu , & l'on méprise dauantage les biens perissables, lors qu'on en reconnoist les defauts ; Lors qu'on voit tout à coup comme dans vne Comedie , le riche deuenir pauvre, le maistre esclaué, & l'amitié des hommes se changer avec la fortune. Mais ce qu'il y a de plus estrange , c'est qu'encore qu'on voye l'instabilité des choses du monde , & que la Fortune se iouë de tout ce qui est icy bas, on ne laisse pas de l'adorer , & d'admirer de vaines grandeurs , & de trompeuses richesses , au lieu de s'en rire comme on deuroit. Car qui ne riroit de voir les Grands estaler leur folie & leur vanité parmy leur pompe & leur magnificence ? Les vns ne vous saluent que par la bouche d'autrui , & veulent qu'on se contente de les voir sans leur parler, comme on assiste à des spectacles. D'autres, encore plus glorieux, souffrent que l'on les adore, non pas de loin, à la façon des Perles, mais en leur baisant la main, & embrassant leurs genoux, le

dos tout courbé, & les yeux baïſſez contre terre; mais l'ame encore plus humiliée que le corps. Car ils mettent leur felicité en ces fadaïſes, auſſi bien que le peuple qui les regarde, quoy qu'il ſçaſche bien que tout cela n'eſt que piperie, & qu'on les maudit en les adorant. Cependant, Monſieur ſe tient debout à ſouffrir ces fauſſes adorations, & à ſe laiſſer tromper luy-meſme, & vous donne ſa main à baiſer, que i'aime encore mieux que ſa bouche. Ceux-là, pourtant, me ſemblent plus ridicules, qui leur font la cour, & qui ſe leuent dès minuit pour eſtre de plus grand matin à ſe morfondre à leur porte, & à ſouffrir la mauuaiſe humeur de leurs valets, qui leur diſent leurs veritez, & les appellent ſouuent par leur nom. Mais quelle eſt, après tout, la recompence de tant de peines & de veilles ? Ce n'eſt ſouuent qu'un miſerable repas où l'on endure mille affronts, & où l'on eſt contraint de faire & de dire mille choſes contre ſon ſentiment; Enfin, d'où l'on ſe retire touſjours ou mal-content, ou malade, de ſorte qu'il faut aller décharger ſon cœur à vn amy, ou rendre gorge en quelque coin, & donner de l'exercice aux Medecins. Ce que ie trouue de plus plaiſant, c'eſt que quelques-vns n'ont pas ſeulement le loisir d'eſtre malades, & ſont contraints de courir toute la ville, lors qu'il ſe faudroit mettre au

lit. Mais ie n'ay garde de les plaindre ; Car les flatteurs, à mon auis, sont pires que ceux qu'ils flatent, & sont cause par leur lâcheté, de l'orgueil & de l'insolence des autres. Ce sont eux qui corrompent leur modestie par l'admiration de leur grandeur, & par la louange de leurs richesses ; au lieu que s'ils vouloient renoncer d'un commun accord à cette servitude volontaire, les Grands leur viendroient faire la cour eux-mesmes, & les prioient de contempler leur felicité de peur qu'elle ne leur fust inutile. A quoy seruiroient tant de mets superflus sur leurs tables, s'il n'y auoit personne pour en goustier, veu que souuent ils n'en goustent pas eux-mesmes, & que l'abondance engendre le dégoust ? A quoy seruiroient leurs beaux meubles, & leurs grands Palais, si personne ne les venoit voir ? Car ces choses ne sont pas si considerables par elles-mesmes, que par l'estime qu'on en fait, & par l'opinion qu'on a d'estre heureux en les possédant. Il faudroit donc, pour rabaisser leur orgueil, opposer le mépris à leur vanité ; au lieu de les enorgueillir comme ils font, par de fausses louanges. Encore seroient-elles pardonnables au peuple ignorant, & aux Courtisans qui n'ont rien de meilleur à dire : mais que ceux qui font profession de sagesse soient les plus lâches flatteurs, c'est ce qui est insupportable ;

MOEVRS D'VN PHILOSOPHE. 23

Car de quel œil pensez-vous que ie voye vn Philosophe déjà sur l'âge parmy la foule des Courtisans, à la suite d'un Grand, ou faire la cour à des valets pour gagner les bonnes graces du maistre. Ils deuroient pour le moins quitter leur habit & leur mine austere quand ils veulent faire des choses qui en sont indignes, & ne pas pratiquer le Vice sous l'équipage de la Vertu; Car ils ne different qu'en cela des autres, & sont les plus insolens dans la débauche, sans parler de leur gourmandise & de leur yurognerie. Il blâmoit particulièrement ceux qui enseignent pour de l'argent & qui font trafic de la Vertu, comme s'ils mettoient la Sagesse à l'encan dans vn marché; Il appelloit leurs Escoles des boutiques & des taverne, & ne pouvoit souffrir qu'un homme qui fait profession de mépriser les richesses, & qui les veut rendre odieuses, mene vne vie si contraire à sa doctrine. Aussi ne tiroit-il point tribut de son sçavoir, & ceux qui en auoient besoin le pouuoient consulter à toute heure, & y venir puiser comme dans vne source publique. Car il songeoit si peu à s'enrichir, qu'il negligeoit mesme son bien, & aidait les pauvres tous les ans du reste de son reuenu. Il croyoit que la iouissance des choses ne nous appartenait qu'à proportion du besoin que nous en auons, &

que c'estoit vne espece d'injustice de retenir le reste. C'estoit vn exemple viuant de sobriété & de temperance, sans excès dans son boire & dans son manger, réglé dans ses exercices, modeste tant en ses habits qu'en sa contenance, quoy que d'un port venerable, pour ne point parler de la douceur de ses mœurs & de son esprit. Il auertissoit ceux qui le venoient voir de ne point remettre de iour à autre l'amendement de leur vie, parce qu'on ne deuoit point diferer à bien viure. Mais il n'approuoit pas ce que quelques-vns prennent pour vn grand exercice de vertu de se fouërter ou déchiquer la peau pour s'accoutumer à la douleur, & disoit, que c'estoit dans l'ame qu'il falloit planter l'indolence, & qu'en matiere d'instruction on deuoit auoir égard à l'âge, à la complexion & aux habitudes, pour ne point accabler la nature en la surchargeant, ni rompre vn baston que l'on vouloit redresser. J'ay veu vn ieune homme, qui après auoir passé par cette épreuue, eut recours à luy comme à vn azyle, & parut depuis plus réglé & plus modeste. Il passoit de là à la reprehension d'autres vices, & à la fureur des spectacles dont la passion a gagné iusqu'aux plus sages, & touchoit vn autre defect, de ceux qui ont trop de soin de leurs funerailles, ajoutant que les Romains prononçoient vne parole veritable en toute leur

leur vie , lors qu'ils mettoient dans leur testament, que ce qu'ils diroient ne leur püst nuire, ni prejudicier. Mais ie ne pouuois m'empescher de rire de l'impertinence de ceux qui après auoir esté sots toute leur vie, pour l'estre encore après leur mort, ordonnent qu'on brûlera leurs plus beaux habits avec eux, ou que leurs esclauues se riendront près de leur sepulchre, & les couronneront de fleurs. Ce sont ceux-là mesmes qui se traitent trop magnifiquement durant leur vie, qui répandent du vin dans les festins parmy les odeurs, boient des parfums, se couronnent de fleurs, veulent auoir des roses en Hyuer; Enfin, qui n'aiment les choses que hors de leur saison, & contre l'ordre de la Nature. Il appelloit cela faire vn solecisme dans la Volupté, & comme Momus trouuoit à redire que le Taureau eust les cornes au dessus des yeux, & disoit qu'il les deuoit auoir au dessous, afin qu'il vist mieux où il frapoit; Il trouuoit mauuais qu'aimant les senteurs, ils ne les missent pas plustost sous leur nez que sur leur teste. Il se moquoit aussi de ceux qui sont trop delicats dans leur boire & leur manger; & disoit, Qu'ils se donnoient bien de la peine pour quatre doigts de plaisir, qui est à peu près l'estendue de nostre gosier, car deuant ni après ils n'en sentoient rien. Il ajoustoit, Qu'ils achetoient bien cherement ce petit passage par

*On, se fâit
porter en
chaise cōme
dans une
biere.*

tant de chagrins & de maladies: Et qu'ils auoient bien merit  ce suplice, en méprisant les solides voluptez que l'on tire de la Philosophie, pour des bagatelles. De là il venoit aux desordres de ceux qui importunent tout le monde dans les bains publics par vne foule de valets, & s'apuyent sur leurs esclaves, comme s'ils n'auoient point de iambes; ou qui par la rue, & dans les bains mesme, ont des gens qui marchent deuant eux pour les auertir où il faut mettre le pied, comme s'ils auoient oublié qu'ils marchent, qui est vne chose qu'on voit arriuer tous les iours aux plus Grands de Rome. Il disoit, qu'il estoit ridicule de se seruir de ses oreilles pour ouïr, & de ses mains pour manger, & d'auoir besoin des yeux & des iambes d'autrui, pour se conduire, comme si l'on estoit boiteux & aueugle. Tandis qu'il reprenoit donc ces choses, & autres semblables, avec beaucoup d'eloquence, ie demeuroid attaché   son discours, sans en perdre vne parole, & ne craignois rien tant que d'en voir la fin. Et lors qu'il eut acheué, ie le regardois comme immobile, sans pouuoir prononcer vn seul mot, & estois tout en sueur & tout interdit. Car, s'il m'est permis de philosopher   mon tour, il me semble que le cœur de l'homme est comme vn but où chacun vise, mais peu y donnent; & des coups que l'on y tire, les vns pour estre trop

violens, passent à trauers, sans s'y arrester ; les autres, pour estre trop foibles, n'y font point d'impression : Mais ceux qui sont mesurez à sa portée, & frotez, non pas de venin ou de résine, comme ceux des Scythes & des Curetes, mais d'une grace inuisible, comme d'une huile douce & penetrante ; ceux-là, dis-je, font des blessures qui ne se guérissent iamais, & qui sont si agréables qu'elles font couler des larmes de ioye, comme il m'arriua en cette occasion. Il y a pourtant quelquefois des cœurs inuulnérables ; car comme le ton Phrygien de la flûte, ne touche que ceux qui sont épris des fureurs de la Déesse Cybele, les discours de la Philosophie n'émeuent que les esprits qui sont disposez à les recevoir.

L'AMY. Que tu me contes-là des choses diuines & agréables ! & que tu as fait en mon absence vn grand festin de Nectar & d'Ambrosie si le plaisir que tu as receu peut estre comparé à vne blessure, à cause de l'impression qu'il a faite sur-toy, ie puis dire, que ie suis blessé d'un mesme trait ; & qu'en me racontant ton mal tu me l'as communiqué : c'est pourquoy songe à trouuer vn remede pour tous deux.

LYCINVS. Il faut auoir recours pour cela à celuy qui en est l'Auteur, comme Telephe à Achille, pour en recevoir guérison.

28 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

Il y a icy un Traité, intitulé LE JUGEMENT DES VOYELLES, qui est une plainte de l'S contre le T, sur quelques mots qu'il luy dérobe, comme par exemple, on dit Thalatta pour Thalassa, par un caprice de l'Usage; ainsi que chaise en François, pour chaire. L'Auteur prend de là occasion de jouer sur la rencontre des mots; mais comme cela n'a aucun rapport à nostre langue, il ne se peut traduire; aussi laisse-t-on ces mots-là en Grec dans la version Latine. Mais un de mes Neveux a composé un Dialogue à cette imitation, qui se trouvera à la fin du livre.



TIMON, OV LE MISANTHROPE.

DIALOGUE

OÙ TIMON, IUPITER, MERCURE,
& plusieurs autres parlent.

C'est la plainte d'un homme qui tomba tout à coup dans une extrême pauvreté, sans estre assisté de personne, quoy qu'il eust fait du bien à plusieurs dans sa fortune. Il s'en prend donc à Iupiter, qui touché de compassion, luy enuoye le Dieu des Richesses, pour le tirer de la nécessité où il estoit.

TIMON. O Iupiter, Protecteur de l'Hospitalité, de la Société, de l'Amitié;

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 29

& s'il y a quelqu'autre Epithete que les Poëtes te donnent en leur fureur, ou pour remplir la mesure de leurs Vers, lors qu'ils ne sçauent plus que dire. O toy, qui gresles, qui tonnes, & qui foudroyes sur les impies; Qu'est deuenu ton foudre & tes carreaux de feu autrefois si redoutables? Ils sont maintenant froids & éteins, & s'en sont allez en fumée. Salmonée te braue à cette heure impunément avec son faux tonnerre; Le tien n'est plus qu'un bruit vain, & un tison fumant qui ne fait rien que noircir. Pourquoi, Grand Dieu, es-tu deuenu si froid & si lent à punir les crimes, comme si tu estois sourd & aveugle de vicillesse, & que tu ne visses & n'entendisses plus les forfaits qui se commettent tous les iours? Car lors que tu estois ieune & bouillant, tu ne faisois ni paix ni trêue avec les coupables, & en abismois les vns par des tremblemens de terre, & les autres par des deluges, comme tu fis du temps de Deucalion, que tu sauuas dans vne petite nacelle du naufrage de l'Vniuers, pour reparer les ruines du Monde, & conseruer quelques restes du genre humain. Les hommes sont deuenus plus cruels & plus meschans qu'ils n'estoient alors, on ne te fait tantost plus d'offrandes ni de sacrifices, si ce n'est quelqu'un en passant aux ieux Olympiques; encore est-ce plustost par coustume, que par zele ou par deuoir. Enfin, on t'a presque

30 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

depoussé , comme tu as fait ton predecesseur. Les voleurs te pillent tous les iours impunément , iusqu'à mettre sur toy leurs mains sacrileges, comme ils ont fait depuis peu à Olympie, où pendant la solemnité des ieux , ils ont coupé l'orde ta chevelure. Cependant, vainqueur des Titans, tu fus si lâche que de souffrir cet affront sans crier seulement à l'aide , pour réueillir les chiens, ou le voisinage endormy. Qu'il faisoit beau voir alors Iupiter, avec vn foudre de quinze pieds à la main , qui se laissoit tondre par des brigans ! Quand te réueilleras-tu d'un si long assoupissement, illustre vsurpateur, pour chastier de plus grans crimes que ceux des fables ? Car pour ne point parler des autres, puis-que ce ne seroit iamais fait , comment laisses-tu impunis les ingrats qui m'ont abandonné , après auoir mangé tout mon bien , & qui ne me regardent pas dans ma misere , après m'auoir adoré dans ma fortune. Ils se détournent de moy lors qu'ils me rencontrent , & me fuyent comme vn oiseau de mauuais augure. Maintenant donc, priué de tous biens & accablé de tous maux, ie suis contraint de philosopher icy avec la besche & le hoyau. Tout l'auantage que ie tire de ma retraite , c'est que ie ne vois point la prosperité des meschans, qui n'est pas vne petite felicité. Réueille-toy donc encore vn coup, fils de Sa-

TIMON, OÙ LE MISANTHROPE. 31

turne & de Rhée, d'un sommeil plus long que celui d'Epiménide, & rallumant ton foudre sur le mont Oeta, écrases-en les impies, si tu ne veux qu'on croie que tu sois mort, comme on le publie en Crète, & que tout ce qu'on dit de toi ne soit que fable & que fiction poétique.

IUPITER. Qui est ce blasphémateur, qui crie si haut du mont Hymette ? Il faut que ce soit quelque Philosophe ; car un autre ne seroit pas si insolent.

MERCURE. Ne connois-tu pas Timon, qui t'a fait tant d'offrandes & de sacrifices, & qui nous traitoit si magnifiquement le jour de ta fêste ?

IUPITER. Quoy, c'est luy ! Dieux, quel changement ! Comment un homme si riche, & qui avoit tant d'amis, a-t-il pu tomber tout à coup dans une si honteuse pauvreté ?

MERCURE. En faisant du bien à des ingrats, qui l'ont abandonné, comme les Corbeaux font les charognes, lors qu'il n'y a plus rien à ronger.

IUPITER. Veritablement, il a quelque sujet de se plaindre ; & nous ne pouvons, sans estre plus ingrats que ses faux amis, l'abandonner ainsi dans son mal-heur, après le soin qu'il a eu de nous dans sa fortune. Mais accablé d'affaires de tous costez, & dépité contre les méchans,

32 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

dont le nombre croist tous les iours, iusqu'à me donner de l'épouuante ; ie ne regarde tantost plus la Terre ; outre que i'ay la teste rompuë des disputes des Philosophes , qui m'empeschent d'entendre les cris des autres, si bien que celuy-cy a esté oublié parmy la foule. Mais pour ne le pas laisser languir plus long-temps dans sa misere, pren avec toy le Dieu des Richesses, & le meine chez luy, avec ordre de n'en point partir, quand il le voudroit chasser. Pour ceux qui l'ont abandonné, ie ne manqueray pas de les foudroyer, si-tost qu'on aura racommodé mon foudre, dont ie rompis l'autre iour deux pointes en le lançant trop brusquement contre le Philosophe Anaxagoras, qui vouloit persuader à ses disciples que nous n'estions que des chansons. Mais il se mit à couuert sous l'autorité de Pericles, & cependant i'allay mettre en poudre le Temple de Castor & de Pollux, qui ne m'auoit fait ni bien ni mal. En attendant, ce sera vn assez grand supplice pour des ingrats, de voir rentrer en honneur celuy qu'ils ont méprisé.

MERCYRE. Qu'il est important de crier haut, non seulement dans vn Barreau, pour gagner sa cause, mais encore en faisant des vœux & des prieres ! Si le bon-homme Timon fût demeuré les bras croisez sans rien dire, il eût esté gueux toute sa vie ; maintenant par ses cris & ses

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 33

ses importunitiez, il a arraché mesme du Ciel ce qu'il demandoit. Toutefois, ie croy que cela ne luy seruira de rien; car voila le Dieu des Richesses, qui ne veut pas obeïr.

IUPITER. Pourquoi?

MERCURE. Il luy faut demander à luy-mesme.

PLUTVS. Voulez-vous que ie retourne en vn lieu où l'on ne me sçauroit souffrir? Enuoyez-moy chez ces gens qui sçauent ce que ie vaux, & combien ie couste à acquerir, & que les fous qui l'ignorent, croupissent toute leur vie dans la pauureté.

IUPITER. Tu n'as rien à craindre, il est assez instruit par sa disgrâce. Mais ie m'estonne que tu te mettes en colere de ce qu'on te laisse libre, veu que tu te plaignois autrefois des vsuriers, qui t'enfermoient sous la clef, sans te laisser seulement voir la lumiere, & te faisoient souffrir mille gesnes. Tu disois que c'estoit ce qui te rendoit palle & defiguré, & ce qui estoit cause que tu ne songeois qu'à t'éuader. Tu meriterois donc, pour vne si injuste plainte, d'estre mis en prison perpetuelle, dans quelque tour d'airain, comme vne autre Danaé, pour n'y viure que d'interests & d'vsure, qui est vn fort mauuais aliment. Tu blâmois aussi les auares qui meurent d'amour pour toy, & cependant n'en osent iouïr; Semblables à ce chien des Fables, qui attaché au ra-

34 TIMON, O V LE MISANTHROPE.

telier ne pouuoit manger du foin, ni souffrir que le cheual en mangeast. Tu disois qu'ils estoient ialoux d'eux-mesmes, & se retranchoient leurs propres plaisirs sans considerer que ce qu'ils aimoient seroit vn iour la proye d'un voleur, ou de quelque indigne heritier. N'as-tu point de honte de te dédire ainsi de tes anciennes maximes?

PLUTVS. Si tu me veux écouter, tu trouueras que j'ay raison. Car les vns me laissent aller par negligence, & les autres m'épargnent par stupidité, faute de sçauoir que s'ils ne m'employent, ie leur seray inutile, & qu'ils seront contrains de me quitter, auant que de s'estre seruis de moy. Diroit-on qu'un homme aime sa maistresse, qui l'abandonneroit à tout le monde? le croy que non, & que quand tu estois amoureux, tu n'en vsois pas de la sorte. D'autre costé, de l'auoir en sa puissance sans en iouir, cela est encore plus ridicule; cependant, c'est ce que font les vns & les autres.

IUPITER. Ils sont assez punis par leur vice, sans que tu te mettes en peine de les punir; puisque les vns, comme des Tantales, meurent de soif au milieu des eaux; & les autres, comme des Phinées voyent emporter leur bien par des Harpyes, auant que d'en auoir gousté. Mais va trouuer Timon, tu le trouueras tout autre qu'auparuant.

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 35

PLUTVS. C'est comme si tu m'enuoyois verser de l'eau dans vn muid percé.

IVPITER. Si cela est, il sera bien-tost à sec, & Timon contraint de boire la lie quand il n'y aura plus de vin. Mais va viste, & que Mercure se souuienne de m'amener au retour quelque Cyclope du mont Ethna, pour racommoder mon foudre ; car ie vois bien que i'en auray grand besoin.

MERCURE. Partons, Qu'as-tu à clocher, es-tu boiteux, aussi bien qu'aucugle ?

PLVTVS. Je vay tousiours de la sorte quand on m'enuoye chez quelqu'un ; c'est pourquoy ie n'arrive que fort tard, & souuent quand on n'en a plus que faire. Mais lors qu'il est question de retourner, ie vay viste comme le vent, & l'on est estonné qu'on ne me voit plus.

MERCURE. Cela n'est pas tousiours veritable ; car il y a des gens à qui les biens viennent en dormant.

PLVTVS. Je ne marche pas alors sur mes iambes, mais on m'emporte sur des crochets ; & ce n'est pas Iupiter qui m'enuoye, mais Pluton, qui est aussi Dieu des Richesses, comme son nom le témoigne. Car il fait passer en vn moment de grands biens d'une main à l'autre ; Et tandis qu'un pauvre mort est ietté en quelque coin couuert d'un linge, de peur que les

36 TIMON , O V LE MISANTHROPE.

chats ne le mangent , son heritier se crée de rire en me voyant , & laisse pleurer les autres qui bâailloient après moy comme de petites hirondelles , & n'ont aualé que du vent. Car lors. qu'on a ouuert le testament , on trouue pour heritier quelque lâche flatteur , ou quelque infame valet , qui seruoit aux plaisirs de son maistre , & qui change aussi-tost de nom , & en prend vn magnifique , laissant ses compagnons étonnez de sa fortune , qui portent le deüil pour luy. Cependant , il ne me tient pas plustost , qu'il en deuient glorieux & insolent , frape l'vn , injurie l'autre , tant qu'il tombe dans les pieges de l'amour , ou de quelqu'autre passion , qui consume en peu d'heures ce que le défunt auoit amassé avec beaucoup de temps & de peine , & triomphe du fruit de mille crimes.

MERCURE. Cela arriue d'ordinaire ; mais quand tu marches tout seul , comment peux-tu trouuer le chemin , veu que tu es aueugle ?

PLUTVS. Aussi m'égare-je quelquefois , & pren-je souuent l'vn. pour l'autre.

MERCURE. Je le croy ; car tu n'aurois pas laissé , par exemple , Phocion ou Aristide , pour enrichir Hipponique & Callias ; mais encore , comment fais-tu ?

PLUTVS. Je tourne tant , haut & bas , à droit

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 37

& à gauche , que ie rencontre quelqu'un qui me faist au collet, & te va remercier de sa fortune , ou quelqu'autre Dieu qui n'y aura pas songé.

MERCURE. Iupiter se trompe donc , lors qu'il croit que tu enrichis les gens de bien ?

PLUTVS. Comment voudroit-il qu'un aueugle comme moy pust trouuer vn homme de bien , qui est vne chose si rare ? mais comme les meschans sont en grand nombre , i'en rencontre tousiours quelqu'un.

MERCURE. Mais d'où vient que tu cours si viste au retour, veu que tu ne sçais pas le chemin ?

PLUTVS. On diroit que ie ne vois clair qu'alors , & que le destin ne m'a donné des iambes que pour fuir.

MERCURE. Dis-moy encore , pourquoy estant aueugle , pâle, défait & boiteux, tu as tant de galans qui meurent d'amour pour toy , & qui mettent toute leur felicité à te posseder ?

PLUTVS. C'est que la passion les empesche de voir mes defauts , & qu'ils sont éblouis de l'éclat qui m'environne.

MERCURE. Mais lors qu'ils te tiennent en leur puissance, ne reconnoissent-ils pas aussi-tost les maux que tu traînes après toy ? Cependant, ils ne s'en peuvent défaire , & on leur arracheroit plustost les entrailles que leur or.

38 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

PLUTVS. L'orgueil, la folie & la vanité les arrestent, & autres vices semblables qui marchent tousiours à ma suite, & qui ne se sont pas plustost emparez d'une ame, qu'elle adore ce qui luy nuit, trouue admirable ce qui ne l'est pas, & pour comble de mal-heur, est preste à souffrir mille tourmens, pour ne point quitter la cause de sa ruine.

MERCURE. Que tu-és léger & glissant. Tu coules comme vne anguille, quand on te presse; au lieu que la pauvreté est si gluante, qu'on ne s'en scauroit dépetrer. Mais tout en riant, nous voicy arriuez près du mont Hymette. Descendons, & me prens par le manteau, de peur que tu ne t'égares.

PLUTVS. Tu as raison; car comme ie suis étourdy, i'irois peu-estre me jeter entre les bras de quelque sot, ou bien de quelque méchant. Mais quel bruit est-ce que j'entens comme du fer qui frappe contre vne pierre?

MERCURE. C'est que Timon cultiue quelque champ pierreux. Dieux! comme il est fait, au prix de ce qu'il estoit autrefois! Le voila tout crasseux, & tout couuert de haillons! Mais quelles gens voy-je autour de luy? La Force, la Santé, la Sagesse, la Vertu, conduites par le Trauail, & la Pauvreté. Voila bien d'autres gens que tes Satellites.

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 39

PLUTVS. Fuyons, il ne nous voudra pas recevoir en leur presence.

MERCURE. Ne crain rien, sous la conduite de Mercure, & les auspices de Iupiter.

LA PAUVRETE. Où menes-tu celuy-cy, Mercure?

MERCURE. Vers Timon, de la part du Maître des Dieux.

LA PAUVRETE. Quoy ! il me méprise si fort, luy qui me deuroit maintenir, qu'il me veut raurir celuy que ie possedois, pour le liurer à mon ennemy ; afin qu'après l'avoir corrompu par les delices, il me le rende en suite pour le guerir ? Est-ce là la recompense des services que j'ay rendus à Timon, en luy ostant ses vices, & en l'instruisant à la Vertu ?

MERCURE. Iupiter le veut ainsi, & ses ordres sont inuiolables.

LA PAUVRETE. Suiuez-moy, mes compagnes, Timon verra bien-tost ce qu'il perd en nous perdant. Qu'il se fouuienne que ie ne luy ay rien appris que de bon, & que mon rival n'en fera pas de mesme. Tien, Mercure, ie te le rends sain de corps & d'esprit, sage, laborieux, vigilant, méprisant le luxe & la vanité, comme des choses pernicieuses ou inutiles.

MERCURE. Les voila partis ; avançons.

TIMON. Qui estes-vous qui venez ainsi

40 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

troubler le repos de ma solitude, & me détourner de mon ouvrage ? Retirez-vous, que ie ne vous en fasse repentir.

MERCURE. Tout beau, ie suis Mercure, qui t'amene le Dieu des Richesses, de la part de Iupiter. Reçois-le comme tu dois, & comme il mérite.

TIMON. Ie ne me soucie, ni des Dieux ni des hommes, trompé par les vns & abandonné par les autres; & ie vais de ce pas rompre la teste à cet aveugle, s'il ne se retire.

PLUTUS. Fuyons de bonne heure, que ce fou ne nous cause quelque malencontre.

MERCURE. Arreste-toy, sans te dépitier contre les Dieux qui te veulent rétablir dans ta gloire, & combler de honte tes ennemis.

TIMON. Ne me rompez point la teste de ces folles promesses, & de ces vaines espérances. Il ne me faut pour viure que ce hoyau, & ie seray assez heureux, pourueu que ie ne vous voye point.

MERCURE. Cela seroit bon, si nous estions hommes, mais nous sommes des Dieux qui venons pour te soulager. Reçois la bonne fortune que le Ciel t'enuoye.

TIMON. I'ay beaucoup d'obligation à Iupiter, de l'honneur qu'il me fait de se souuenir de moy; mais ie ne veux point recevoir celuy-
cy, qui

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 41

cy, qui est cause de tous mes maux. Car c'est luy qui m'a liuré aux flatteurs; qui m'a fait dresser des embûches; qui m'a rendu odieux & m'a exposé à l'enuie, qui m'a corrompu par les delices; & lors que ie ne me pouuois plus passer de luy, il m'a abandonné comme vn traistre; Au lieu que la pauvreté m'a receu à bras ouuerts, & m'exerçant dans le travail & la peine, m'a fourny les choses necessaires & m'a appris à mépriser les superflus. C'est elle qui m'a rendu maistre de moy-mesme, qui m'a affranchy du pouuoir de la Fortune, qui m'a enseigné quelles estoient les veritables richesses, qui m'a mis en vn estat tranquille, où je ne crains ni vne populace émeüe, ni vn Orateur corrompu, ni vn Courtisan flatteur, ni vn Tyrann irrité; & où ie cultiue ce champ en paix, sans voir les maux des grandes Citez. Retourne-t'en donc comme tu es venu, Mercure, & remène cet aueugle à Iupiter; ie seray assez satisfait, quand il aura rendu les autres aussi mal-heureux que moy.

MERCURE. Tu te trompes, mon amy. Tout le monde ne sçait pas supporter la pauvreté comme tu fais, ni crier si à propos pour estre déliuré. Ne t'opiniâtre point contre Iupiter, & reçois les biens qu'il t'enuoye; il ne faut pas refuser les presens des Dieux. Assez de gens

42 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

ont fait des prieres qui n'ont pas esté si bien exaucées que tes iniures.

PLUTVS. Veux-tu me permettre de me défendre, sans te mettre en colere?

TIMON. Ouy, pourueu que ce soit en peu de mots, & sans préambule, car ie suis ennemy des longs discours.

PLUTVS. Mais i'en aurois besoin pour répondre à tous les chefs de ton accusation. Dymoy, ie te prie, enquoy puis-je t'auoir offensé? Est-ce en te comblant d'honneur & de biens, & te donnant à souhait tout ce que les autres desirent? Si tes flatteurs t'ont fait quelque déplaisir, ie n'en suis pas cause, & leur mépris n'est venu que de mon absence. J'aurois bien plus de suiet de me plaindre, de ce que tu m'as livré entre leurs mains, & abandonné à ceux qui me dressoient continuellement des pièges. D'ailleurs, ce n'est pas moy proprement qui t'ay quitté; mais tu m'as chassé de chez-toy, ce qui m'a mis en telle colere que ie ne voulois pas reuenir, quelque ordre que i'en eusse de Iupiter, comme Mercure te le dira.

MERCURE. Ne crain point qu'il y retourne iamais, & demeure icy puisque Iupiter te le commande; Continuë de fouir, Timon, & tu trouueras vn tresor.

TIMON. Il faut obeir aux Dieux; mais con-

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 43

fidere, Mercure que tu me vas réietter en de nouveaux maux.

MERCURE. Porte-les patiemment pour l'amour de moy, quand ce ne feroit que pour faire enrager tes ingrats & tes enuieux. Cependant ie vais regagner le Ciel par le mont Ethna pour m'acquitter de la commission de Iupiter.

PLUTVS. Vien Tresor, sous le hoyau de Timon. Continuë à creuser, mon amy.

TIMON. Grands Dieux! qu'est-ce que ie voy; Veillé-ie, ou si ie dors! D'où peut venir tant d'or en des lieux si reculez? Ne sont-ce point aussi des charbons? Non, c'est de l'or tres-pur & tres-fin, qui estincelle comme du feu. Vien, cher amy, que ie t'embrasse après vne si longue absence? Ie croy maintenant tout ce que les Poëtes ont dit de Iupiter & de Danaë; car ie ne voy point de pucelle qui n'ouurist son sein à vne chose si aymable, & si precieuse. O Midas & Cræsus, vous n'avez esté que des coquins au prix de moy! C'est tout ce que peut faire le grand Roy de Perse que de m'égaler, & le tresor de Delphes ne vaut pas le mien. Consacrons icy mon hoyau, & mes haillons à la Paureté: car ie voy bien que ie n'en auray plus que faire, & que ie viuray desormais dans la gloire & dans l'opulence. Mais non, retirons-nous plustost en quelque petit coin du mon-

44 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

de pour y viure tout-seul à nostre aise, & y bastir vne tour pour enfermer nostre tresor. Car ie ne veux plus viure que pour moy. Arriere tous ces noms d'Amis, de Parens, d'Alliez, tout cela n'est que chimere. La Patrie mesme ne passera pour vn fantôme. Ie ne veux plus auoir de consideration pour personne, ni aymer d'autre que moy-mesme. Tous les hommes seront desormais mes ennemis; leur rencontre me sera funeste; ie mettray vn grand desert entre eux & moy, & ne feray iamais ni paix ni tréue avec eux. Quand ie sacrifieray, ie ne traiteray personne; Autant que i'ay esté liberal & complaisant, ie deuiendray cruel & barbare. Si le feu se prend quelque part, bien-loin d'y porter de l'eau i'y ietteray de l'huile; Si quelqu'un crie à l'aide en se noyant, ie l'enfonceray au lieu de luy tendre la main. Voila maintenant, mes Dogmes, & les maximes de ma politique.

*Loup-garon
& ennemy
du genre hu-
main.*

Qu'on m'appelle Lycanthrope ou Misanthrope, c'est dequoy ie ne me soucie point, bien-loin de m'en offenser i'en feray gloire. Ie seray bien-aise; pourtant, auant que de me retirer, qu'on sçache que ie suis riche, afin qu'on en crée de dépit. Mais qui l'a déjà dit à tout le monde? On acourt icy de tous costez. Retirons-nous sur cette montagne pour y estre plus en seureté. Toutefois, j'ayme mieux encore me communiquer

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 45

pour ce coup, quand ce ne seroit que pour faire enrager dauantage ceux que ie voy, par le mépris que i'en feray. Qui est celui-cy qui s'auance le premier? C'est le Parasite Gnathon, qui me tendit n'aguere vne corde, comme ie luy demandois du pain, sans se souuenir des grands repas qu'il a faits autre-fois chez moy. Je suis bien-aïse qu'il soit venu le premier, pour estre le premier puny.

GNATHON. Bon-jour, le beau, l'agreable, & le fortuné Timon; l'auois bien dit que les Dieux ne rejetteroient pas toûjours les prieres d'un homme de bien.

TIMON. Bon-jour, le plus meschant & le plus scelerat de tous les hommes.

GNATHON. Ha ha ha! tu veux rire; Car tu as toûjours aymé la raillerie. Quand veux-tu que nous buuions ensemble? Je sçay vne chanson à boire toute nouuelle.

TIMON. J'ay enuie auparauant de te faire chanter vne complainte.

GNATHON. Pourquoi me frapes-tu? Vien deuant le Iuge.

TIMON. Attens vn peu, ie te feray bien erier d'une autre façon.

GNATHON. Donne-moy plustost quelque chose pour me guerir; car l'argent est vn remede à tous maux.

46 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

TIMON. Quoy ! tu n'es pas encore party ?

GNATHON. Je me retire ; mais tu te repentiras de m'auoir traitté si mal.

TIMON. Qui est cét autre tout pelé ? c'est Philiadé le plus cruel de tous mes vautours , qui après auoir receu de moy iusqu'au mariage de sa fille, me frappa l'autre iour que i'estois malade , au lieu de me soulager. Cependant , il ne se pouuoit lasser de me loïer durant ma fortune , & de dire que i'estois plus beau que Narcisse , & que ie chantois mieux que ne font les Cygnes des Poëtes.

PHILIADE. Ha ! l'impudent coquin que Gnathon ! il te traite maintenant d'amy & de camarade , luy qui ne te vouloit pas regarder auparauant. Tu as eu raison de chastier son ingratitude. Pour moy , tu sçais l'estime que i'ay toûiours fait de ta vertu , & ie n'eusse pas manqué de te visiter dans ta disgrâce , si i'en eusse sceu que les malheureux n'aprehendent rien tant que le visage de leur amy , dans leur infortune ; mais ie t'apportoys dequoy adoucir l'amertume de ta condition , lors que i'ay appris que tu n'en auois plus de besoin. Je n'ay pas laissé pourtant d'auancer , pour t'auertir de songer mieux à l'auenir aux amitez que tu voudras faire , & de te garder des flateurs , qui ne t'abandonneront point depuis qu'ils auront haléné vne fois ton

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 47

tresor. Il ne se faut point fier aux hommes de ce temps-cy; l'Ingratitude regne par tout. Mais tu n'as pas besoin qu'on te fasse des leçons, toy qui pourrois instruire les autres, & dont la vie peut servir d'exemple à toute la Posterité.

TIMON. Je te remercie, Philiade, de tes bons auertissemens; Mais approche vn peu que ie te testonne.

PHILIADÉ. Dieux! il m'a rompu la teste avec son hoyau. Qui nous a amené ce fou? Est-ce là la récompence de mes bons auis?

TIMON. Aux autres. Voicy l'Orateur Demea, qui s'approche avec vn Decret à la main, qu'il a fait sans doute à ma faueur. Car il se dit tout haut mon parent, quoy que n'aguere ayant à faire quelque distribution aux pauvres de ma Tribu, il ne faisoit pas semblant de me connoistre. Cependant i'ay payé autrefois vne grosse amende pour luy, sans quoy il seroit pourry en prison.

DEMEA. Bon-iour, la gloire de ton païs, l'appuy & le soustien de ta famille, le rempart de toute la Grece. Le Peuple & le Senat assembles, t'attendent pour passer le Decret que voicy. *Attendu que Timon fils d'Equécratidés, du Bourg de Colytte, surpasse tous les autres, tant en sçauoir qu'en probité, & ne cesse de rendre seruice à l'Estat, & de veiller pour le bien public. D'ailleurs,*

48 TIMON, OV LE MISANTHROPE.

qu'il a remporté le prix aux jeux olympiques tant à la lutte, qu'à la course, & aux autres exercices.

TIMON. Quel imposteur ! ie ne me suis iamais trouué à ces jeux.

DEMEA. N'importe, on ne scauroit mettre trop de choses fauorables en vn decret. Ne m'interromps point. *Attendu, dis- ie, qu'il a remporté en un mesme iour le prix de ces jeux, & qu'il s'est porté vaillamment en la iournée contre les Acarnians, où il enfonça deux bataillons de Spartiates.*

TIMON. Comment- cela ! ie n'ay iamais esté à la guerre.

DEMEA. Ie louë ta modestie, mais ie n'ay pû dissimuler la verité, *Attendu, enfin, qu'il est homme de conseil & d'execution ; il a semblé bon au Senat, & au Peuple, de luy dresser une statue d'or dans le Chasteau, près de celle de Minerve, qui soit couronnée de rayons, & qui tienne un foudre à la main, pour Symbole de son éloquence & de sa valeur ; & de le couronner aussi de sept couronnes d'or, qui seront proclamées auiourd'huy sur le theatre public par les nouveaux Acteurs, puisque c'est la feste de Bacchus, & un iour de réjouissance pour luy. C'est l'auis de l'Orateur Demea, son Amy, son Parent, & son Disciple. Mais ie suis fâché de n'auoir pas amené avec moy mon fils, qui porte ton nom.*

TIMON. Et tu n'es pas marié ?

DEMEA. Non ; mais ie le seray l'année qui vient,

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 49

vient, & appelleray de ton nom le premier fils qui me naistra.

TIMON. I'en doute; Car auparauant, ie te casseray la teste, pour recompense de ta lâche & infame flaterie.

DAMEA. Au secours mes Amis, souffrirez-vous qu'un maraut frappe les Citoyens, luy qui ne l'est pas? Mais ie te feray bien-tost porter la peine de ton insolence, Boutefeu, qui a brûlé le Chasteau, pour piller le Tresor public.

TIMON. Trouue de meilleures couleurs à ta calomnie, car le Chasteau n'a point esté brûlé, ni le Tresor pillé.

DAMEA. Mais tu n'es riche que de larcin.

TIMON. Reçoy vn second coup de baston pour ton imposture, mais sans crier, que ie ne t'en donne vn troisiéme. Car il seroit honteux, après auoir défait deux bataillons de Spartiates, que ie ne puisse mettre à la raison vn coquin. A quoy me seruiroit-il d'auoir remporté tant de prix en vn iour aux ieux Olympiques? Qui est cet autre qui s'auance, c'est le Philosophe Thrasyclés; ie le reconnois à sa barbe de bouc, & à la hauteur de ses sourcils. Il marche à grands pas, & grommele entre ses dents; sans doute qu'il medite quelque harangue, car il retrouffe ses cheveux sur son front. Qu'il ressemble bien, en cet estat, au Triton, ou au Borée

50. TIMON, O V LE MISANTHROPE.

de Zeuxis! C'est vne chose étrange qu'un homme si modeste en apparence, & d'une mine si graue & si austere, après auoir philosophé tout le iour avec ses Disciples, n'ait pas plustost bû sur le soir vn grand hanap que son valet luy apporte, que tous ces beaux discours de vertu s'en vont en fumée, & il ne s'en souuient non plus que s'il auoit bû de l'eau du fleuve d'Oubly. Car alors se courbant sur son assiette, comme s'il y deuoit trouuer la vertu qu'il cherche tousiours, & qu'il ne trouue iamais, il donne eschec & mat à tous les plats, quoy qu'il se plaigne tousiours que l'on mange tout sans luy; & s'emplissant de vin & de viande, coudoye ceux qui sont assis près de luy à table; répand de la sausse sur sa barbe & sur ses habits; querelle la compagnie, tant qu'il le faut emporter yvre du festin, où il ne laisse pas en bégayant de louer la sobriété & la continence, entre les bras de quelque Musicienne. Mais de iour il ne le cède à personne en mensonge & en impudence, sans parler de ses usures, de son avarice, & de cent autres vertus semblables; car c'est vn parangon de sagesse & de doctrine. Mais ie m'en vay l'accommoder de toutes pieces.

THRASYCLE's. Je ne viens pas au bruit de tes tresors, comme les autres, ni au souuenir de tes festins: Car ie ne fais pas plus d'estat de l'or

TIMON, OV LE MISANTHROPE. 51

que des cailloux du riuage, & n'ay besoin pour viure que de pain & d'eau, avec quelque oignon, ou quelque salade, quand ie me veux traiter plus splendidement. Ce meschant manteau sert pour me couvrir, & avec cela ie dispute de la felicité avec Iupiter. Mais ie veux empescher que tu ne te laisse corrompre à ta fortune, & si tu m'en erois, tu ietteras ton argent dans la riuere, comme vne chose superfluë, pour ne point dire pernicieuse ; si tu n'aymes mieux en faire part à ceux qui en ont besoin, & particulièrement aux Philosophes, qui le meritent mieux que les autres. Mais pour moy, ie ne te demande rien ; car cette besace me suffit. Ce n'est pas que si tu y voulois mettre quelque chose pour t'aquiter d'une partie de ce que tu dois à la Philosophie, ce ne fust pour en ayder quelque Amy incommodé. Du reste, elle n'est pas fort grande, & ne tient que deux boisseaux à la grand'mesure ; car il faut qu'un Philosophe se contente de peu.

TIMON. C'est bien dit ; mais approche auparavant, que ie te donne quelques coups de poin, pour exercer ta patience ; & de surcroist vn coup de baston.

THRASYCLES. Au secours, mes Amis, souffrez-vous qu'on m'assassine dans vne Ville libre ?

TIMON. Qu'as-tu à crier ? est-ce qu'on ne t'en

donne pas assez? Tien, en voila encore vne douzaine par dessus le marché. Mais qu'est cecy? toute la Ville accourt en foule; Grimpons sur cette montagne pour nous défendre plus facilement d'enhaut, à coups de pierre.

PLVSIEURS. Tout beau, nous nous en allons.

TIMON. Ce ne sera pas pour le moins sans coup-ferir.



L'ALCYON, OV LA METAMORPHOSE.

DIALOGUE

DE CHEREPHON, ET DE SOCRATE.

Il prend suiet de parler de la puissance divine, sur la fable des Alcyons; mais c'est plustost, à mon auis, selon l'opinion de Socrate, que selon la sienne: ce qui fait douter à quelques uns, si ce Dialogue est de luy.

CHEREPHON. **Q**UEL son a frapé mon oreille? Qu'il est agreable! Il vient du costé du riuage, & de la pointe de ce rocher qui s'auance dans la mer. Mais de quel animal peut-ce estre? car les poissons sont muets, & les oyseaux qui hantent les mers, n'ont point proprement de chant.

OV LA METAMORPHOSE. 53

SOCRATE. C'est l'Alcyon tant vanté, dont on conte cette fable, Que la fille d'Eole ayant perdu le beau Ceix son mary, fils de l'estoile du iour, se consumoit en des regrets superflus, lors que les Dieux touchés de compassion, la changerent en oyseau, qui cherche encore sur les eaux, celuy qu'elle n'a pû rencontrer sur la terre.

CHEREPHON. Quoy ! c'est l'Alcyon ? Je ne l'auois iamais ouï ; mais sa voix a veritablement quelque chose de lugubre. Comment est-il fait ? car ie n'en ay iamais veu, quoy que i'en aye souvent ouï parler.

SOCRATE. Il est fort petit ; mais sa gloire n'est pas petite ; car pour récompense de son amour, les vens retiennent leur haleine lors qu'il fait son nid, & qu'il couue ses petis, & la mer est tranquille dans la plus grande rigueur de l'hiver. C'est aujourd'uy vn de ces beaux iours qu'on nomme de son nom Alcyoniens. Voy comme le Ciel est serein, & la face de la Mer vnie comme la glace d'un miroir.

CHEREPHON. Je le remarquay dès hier. Mais dy-moy, Socrate, que vouloient dire les Anciens, de nous debiter ces Fables, qui ne sont pas seulement impossibles, mais ridicules ?

SOCRATE. Il est bien difficile, Cherephon, de iuger de la possibilité & de l'impossibilité des choses, & de mesurer l'étendue de la puissance

diuine à nostre foiblesse, puis-que l'homme le plus âgé n'est qu'un enfant à l'égard de Dieu, & sa vie un point à comparaison de l'éternité. Tu sçais quelle tempeste il faisoit il y a trois iours; telle qu'il sembloit que le monde dût abysser. Crois-tu qu'il soit plus facile de produire le calame apres un si grand orage, que de changer une femme en oiseau? Combien d'une petite boule de cire, les enfans font-ils de figures différentes? & tu t'estonnes que Dieu de cette masse terrestre, fasse des choses qui nous soient inconnues. Ne sçais-tu pas qu'il est plus haut au dessus de nous, que le Ciel ne l'est au dessus de la Terre? Combien un homme surpasse-t-il un enfant tant en force qu'en adresse, iusques-là qu'un seul en battoit des millions? Si nous auons donc tant d'auantage sur nos semblables, quel sera celui du Createur sur sa creature? Ceux qui n'ont pas appris à écrire, ni à iouer des instrumens, ne sçauoient faire ni l'un ni l'autre sans miracle; & il n'y a rien de si facile à ceux qui le sçauent. On peut dire icy la mesme chose. La Nature d'une matiere informe produit une abeille, d'une adresse & d'un sçauoir admirable; & d'un œuf, qui n'est point different d'un autre, en fait deux oiseaux tous differens. Il y a cent autres merucilles qui nous obligent à estre fort retenus lors que nous parlons de la puissance

OV LA METAMORPHOSE. 55

diuine. Je laisseray donc cette histoire ou cette fable à mes enfans, comme ie l'ay receuë de mes peres, & conteray à mes deux femmes Xantipe & Myrto, l'amour que tu as euë pour ton mary, diuine Alcyone, & la recompense que tu en as receuë du Ciel. Ne veux-tu pas faire le semblable, Cherephon?

CHEREPHON. Ouy, certes, à l'exemple de Socrate, puis-que cela sert aussi à entretenir l'amitié conjugale.



PROMETHEE, OV LE CAUCASE.

DIALOGUE

DE VULCAIN, DE MERCURE,
ET DE PROMETHEE.

C'est un jeu de l'Auteur; pour montrer que tout ce qu'on a feint de Promethée est ridicule; ce qu'il fait pour oster l'autorité aux Fables, & par consequent à la Religion des Payens, qui estoit fondée dessus. Et c'est-là le sujet des Dialogues des Dieux, dont celuy-cy est comme la teste.

MERCURE. **V**OICY le Caucaſe où il nous faut attacher le criminel. Cherchons quelque rocher qui n'ait point de neige, afin d'enfoncer plus fort les cloux, &

qui soit découuert de tous costez , pour rendre son supplice plus évident.

VULCAIN. Je le veux, mais il ne le faut pas mettre si bas, que les hommes qu'il a faits le puissent venir détacher; ni si haut, qu'on ne le puisse voir. Il sera bien, à mon auis, vers le milieu de cette montagne, au dessus de cet abîme. Nous attacherons l'une des mains à ce roc, & l'autre à celui qui est voisin.

MERCURE. Tu as raison; car ils sont tous deux escarpez, & inaccessibles. Viença, Prométhée, ne te fais point tirer l'oreille, & monte viftement que l'on t'attache.

PROMETHEE. Ayez pitié d'un malheureux; que l'on fait souffrir injustement.

MERCURE. I'en suis d'aui, pour nous faire mettre en ta place? Est-ce que tu crois que le Caucase n'est pas assez grand, pour nous y attacher tous trois, ou que tu es bien-aise d'avoir des compagnons de ta misere, qui est la consolation des malheureux? çà, la main droite; coïgne, Vulcain, de toute ta force: çà, la gauche, qu'on l'attache aussi. Voila qui va bien. Le Vautour descendra tantost pour te ronger les entrailles, en recompense de ta belle inuention.

PROMETHEE. O terre qui m'as engendré!
Son pere & son oncle. & toy Saturne & Iapet, faut-il tant souffrir pour n'avoir rien fait?

MERCURE.

MERCURE. Rien fait, miserable ! & n'est-ce rien faire que de tromper Iupiter en vn Festin, & ne luy donner que des os couverts de graisse, pour te reserver la meilleure part ? D'ailleurs, qui t'obligeoit à faire l'homme, cet animal fin & cauteleux, & particulièrement les femmes, & à voler ensuite le feu du Ciel qui estoit le partage des Dieux, & leur plus précieux trésor ? Apres cela, tu viendras nous prescher ton innocence, & dire qu'on a grand tort de te punir.

PROMETHE'E. As-tu bien le courage, Mercure, de me persecuter en cet estat, & de me reprocher des choses, pour lesquelles ie meriterois, ie le iure par les Dieux, d'estre nourry aux despens du public dans le Prytanée ? Que si tu estois de loisir, ie serois bien aise de disputer contre toy, pour confondre Iupiter en ta personne. Pren vn peu sa defence, toy qui es si grand Orateur, & fay voir qu'il a eu raison de m'atacher icy, près des portes Caspiennes, pour estre vn spectacle d'horreur aux Scythes.

*Railerie
contre So-
crate.*

MERCURE. Tu t'aüises vn peu tard de te defendre. Mais dy ce que tu voudras, aussi bien nous faut-il attendre la descente de l'oiseau qui doit commencer ton suplice. Cependant, ie seray raüy d'entendre ta Rhetorique, car on dit que tu es vn grand Sophiste.

H

P R O M E T H E'E. Parle le premier, puis que tu es l'accusateur, & pren garde de ne pas trahir la cause de Iupiter, Vulcain sera nostre Iuge.

V U L C A I N. Non pas cela, meschant, mais plustost ton accusateur & ton bourreau, pour auoir fait refroidir ma forge en déroband le feu du Ciel.

P R O M E T H E'E. Separons donc l'accusation en deux. Tu parleras du larcin, & Mercure des autres crimes : Aussi-bien le Dieu des larrons n'auroit-il point de grace à parler contre eux.

V U L C A I N. Que Mercure parle pour nous deux ; car ie n'entens rien à la chicane, & n'ay pas esté nourry comme luy dans vn barreau, mais on sçait que c'est vn de ses mestiers, aussi bien que le larcin.

M E R C U R E. Il faudroit beaucoup de temps, pour se preparer à vne si grande accusation, car ce n'est pas assez d'en rapporter nuëment tous les chefs ; mais puis-que tu en tombes d'accord, & mesme que tu en fais gloire, il n'est point necessaire de plus long discours, & ce feroit folie de se mettre en peine de prouuer des crimes que l'on auoue. Ie diray seulement que c'est bien abuser de la clemence de Iupiter, que de retomber si souuent.

P R O M E T H E'E. Nous verrons tantost, si ce que tu dis est folie ou non. Mais puis-

que tu crois que cela suffit, ie vais entrer en ma défense. Et premierement, l'ateste les Dieux, que j'ay pitié de voir Iupiter si chagrin & de si mauuaise humeur ; que pour n'auoir pas eu la meilleure part dans vn festin, il veuille crucifier non pas vn homme mais vn Dieu, & de ses anciens camarades, qui l'a seruy dans l'occasion. Tu sçais quelle est la liberté des festins, & qu'il n'y a que les sots & les enfans qui s'en formalisent ; car les honnestes gens, au lieu de s'en offencer, la tournent en raillerie. Mais de garder cela sur le cœur pour s'en venger apres si cruellement, cela est indigne, ie ne dis pas d'un Dieu, ni du souverain des Dieux, mais mesme d'un galant Homme. Car si l'on bannit de la table ces honnestes libertez que restera-t-il que de se soûler comme des bestes ? ce qui est tout à fait indigne de la table de Iupiter. Ie ne croyois donc pas qu'il s'en deust souuenir le lendemain, bien-loin de m'en punir comme il a fait, & de s'imaginer qu'il ayt receu vne grande iniure, de ce qu'on a fait vne des parts, meilleure que l'autre, pour voir s'il sçauroit bien choisir. Mais prenons la chose au pis, & posons, non pas qu'il ayt eu la moindre part, mais qu'il n'en ayt point eu du tout, faloit-il pour cela meller, comme on dit, le Ciel & la Terre, & ne parler que de croix, de vau-

tours, de rochers & de precipices? Qu'il prenne garde qu'on n'impute cela à foiblesse & à lâcheté. Que ne feroit-il point pour de grandes choses, qu'il en vient à ces extremitéz pour vn morceau de viande? Combien les hommes sont-ils plus iustes & plus raisonnables? Où en a-t-on veu qui ayent fait mourir leur cuisinier pour auoir friponné quelque chose? On ne prend pas garde à ces bagatelles, ou si on les chastie, c'est seulement d'un soufflet ou de quelque coup de poin; mais d'enuoyer pour cela vn homme au gibet, c'est vne action barbare, & vne cruauté inouïe. Voila pour le premier point, où sans mentir i'ay eu quelque honte de me défendre, mais on en deuoit auoir dauantage de m'accuser. Parlons maintenant du second, qui concerne la création de l'homme, où ie doute ce qu'on veut reprendre, si c'est qu'il n'en faloit point faire du tout, ou qu'il le faloit faire d'autre façon. I'examineray donc l'un & l'autre, & pour le premier, ie diray, Que tant s'en faut que les Dieux y ayent perdu quelque chose, qu'ils y ont gagné, & qu'il leur est plus auantageux qu'il y ait des hommes, quelques méchans qu'ils puissent estre, que s'il n'y en auoit point du tout. Pour reprendre la chose de plus haut, il faut sçauoir qu'il n'y auoit du commencement que les Dieux au mon-

de, & que la Terre n'estoit qu'un grand & vaste desert, couuert de forests épaisses. Car d'où viennent à vostre aise, ces Champs & ces Jardins si bien cultivez, ces Temples, ces Autels & ces Statuës qu'on adore, que de l'invention humaine ? Comme ie songe donc tousiours à quelque chose d'utile & d'avantageux pour le public, ie détrempe de la terre avec de l'eau, comme dit le Poëte, & les paistrissant ensemble i'en fis un homme à nostre image, avec l'aide de Minerue. Voila tout mon crime. Mais dequoy les Dieux se plaignent-ils ? en sont-ils moins Dieux qu'ils n'estoient auparavant ? Car à voir comme Iupiter se tourmente, on diroit qu'il y a beaucoup perdu. Craint-il qu'ils ne se reuolent contre luy, comme ont fait autrefois les Geans ? & n'est-il pas assez puissant pour les défaire, luy qui a rangé les Titans à la raison ? Les Dieux donc n'ont receu aucun dommage de mon invention, mais pour montrer qu'ils y ont beaucoup profité ; on n'a qu'à regarder la Terre qui estoit alors en friche, & qui maintenant est cultivée, & fournie de mille choses utiles à la vie de l'homme ; car elle ne produit rien d'elle-mesme que de sauvage. La Mer mesme est en quelque sorte adoucie par la navigation, les Îles habitées, les Villes pleines de Temples, d'Autels, de Festes, &

de Sacrifices. Enfin, pour parler avec le Poëte, toutes les ruës & les places publiques sont pleines de Iupiter. Encore, si l'on me pouuoit reprocher d'auoir trauaillé pour ma gloire; mais parmy tant de Temples des Dieux, où en trouueriez-vous vn de Promethée? ee qui fait assez voir que i'ay negligé mon interest particulier, pour celuy du public. Considérez encore qu'une felicité sans tesmoins n'est qu'une felicité imparfaite, & que s'il n'y auoit point d'hommes, la beauté du monde seroit comme morte, & nos auantages beaucoup moindres, n'y ayant personne pour les admirer. D'ailleurs, comme nous ne connoissons les choses que par comparaison, la grandeur de nostre fortune nous seroit inconnuë s'il n'y auoit point de malheureux. Cependant, au lieu de m'honorer pour de si grands biens, on me crucifie, & ie reçois des peines d'où ie deuois attendre des récompenses. Mais quoy! il y a parmy les hommes des meurtriers, des incestueux, & des adultères. Et n'y en a-t'il point parmy nous? & pour cela on ne condamne point le Ciel & la Terre, qui nous ont produits. Vous direz, peut-estre, que nous auons plus de soin qu'auparauant, & qu'il faut pouruoir à toutes leurs necessitez, Et qui a iamais veu vn Pasteur se plaindre de la fécondité de son troupeau, à cause de la peine

qu'elle luy donne? Car si cela est penible, il est aussi & vtile & honorable; outre que cela nous sert d'occupation, & que sans cela nous demeurerions les bras croisez sans rien faire, que nous souler de nectar & d'ambroisie. Mais ce qui me fâche le plus, c'est de voir que ceux qui se plaignent dauantage des hommes, sont ceux qui ne s'en sçauoient passer, & particulièrement des femmes, qu'ils ayment le plus, quoy qu'ils en disent le plus de mal. Ils se déguisent tous les iours en mille sortes pour en iouir, & non contens de les caresser, en font des Deesses. Quelqu'un pourra dire que j'ay eu raison d'auoir fait l'homme, mais que ie le deuois faire d'une autre façon, & non pas semblable à nous. Et pouuois-je choisir un plus beau modelle que celui que ie sçauois tout parfait? Eussiez-vous voulu que j'eusse fait un animal sans intelligence, qui n'eut pû nous rendre aucun seruice? Que vous estes iniustes? Vous prenez bien la peine, pour goustier d'une Hecatombe, d'aller iusques chez les Ethiopiens irreprehensibles, & vous crucifiez celui qui est cause que vous auez des Autels & des Hecatombes. Mais c'est assez de cela; parlons maintenant du larcin du feu. Et premierement, vous l'ay-je dérobé, pour l'auoir donné aux hommes? n'est-ce pas la nature de cet element de se commu-

*C'est une
Epithete
qu'Homere
leur donne.*

niquer sans se perdre ? C'est donc vne ialousie toute pure, indigne de ceux que les Poëtes appellent des Bienfaiteurs. D'ailleurs, quand j'aurois dérobé tout le feu du Ciel, ie ne vous aurois fait aucun tort. On ne fait rostir ni bouillir l'ambrosie ; au lieu que les hommes en ont besoin tous les iours pour leurs petites necessitez, quand ce ne seroit que pour vous faire des sacrifices. N'est-il pas vray que vous n'estes iamais plus aise, que quand vous pouuez aller humer la fumée de quelque holocauste ? de sorte que vos plaintes sont contraires à vos desirs. Je m'estonne que vous n'avez défendu au Soleil de leur départir sa lumiere, qui est vn feu beaucoup plus brillant & plus pur, & que vous ne l'accusez de prodiguer vos trefors, & de dissiper vostre bien. Voila tout ce que j'aurois à dire pour ma défense. C'est à vous d'y répondre si vous pouuez ; mais ie demande la replique.

M E R C U R E. Il n'est pas aisé de répondre à vn si impudent Sophiste, tu-és bien heureux que Iupiter ne t'a point ouï ; car ie suis assuré qu'il t'enuoyeroit vne douzaine de Vautours au lieu d'un, tant tu l'as vilainement outragé sous pretexte de te défendre. Mais dy-moy, pourquoy estant Prophete, n'as-tu point sceu ce qui te deuoit arriuer ?

P R O M E T H E'E.

O V L E C A V C A S E 65

PROMETHE'E. Je l'ay bien sceu, 'Mercure : mais j'ay sceu que ie serois deliuré par vn Heros de tes amis , qui viendra de Thebes, & qui tuëra mon vautour.

MERCURE. Je voudrois qu'il fust desia arrivé, & que nous fussions à table ensemble comme auparavant , pourueu que tu ne fisses point les parts.

PROMETHE'E. Patience, tu m'y reuerras encore, car Iupiter me déliurera pour vn seruice important que ie luy rendray.

MERCURE. Quel est-il ?

PROMETHE'E. Tu connois Thetis : mais ie ne veux point diuulguer vn secret qui doit faire ma déliurance.

MERCURE. Si cela est, tu as raison de n'en rien dire. Allons, Vulcain, ie voy desia l'oiseau qui vient fondre sur sa proye, & ie voudrois que le libérateur fust aussi proche que le danger.





DIALOGUES DES DIEUX.

Le sujet est touché dans l'argument du Dialogue précédent : d'ores et d'aujourd'hui une partie des Fables est expliquée icy d'une façon gaye qui aide beaucoup à les retenir.

DIALOGUE

DE PROMETHEE ET DE IUPITER.

PROMETHEE. **D**eliure-moy, Iupiter. Je n'en puis plus.

IUPITER. Que ie te deliure, meschant! Est-ce pour auoir fait ce beau chef-d'œuvre qui nous cause tant de mal, ou pour auoir dérobé le feu du Ciel, & trompé ton maistre dans vn festin?

PROMETHEE. N'ay-je pas assez souffert, attaché depuis si long-temps au Caucaze, & nourrissant de mes entrailles le plus cruel de tous les Vautours?

IUPITER. Ce n'est pas la centième partie de ce que tu as mérité. Tu deurois estre écrasé du Caucaze, & non pas y estre attaché; & n'auoir pas seulement le foye rongé par douze Vautours, mais encore les yeux & le cœur.

PROMETHEE. Tu ne te repentiras point

de m'auoir fait cette grace.

IUPITER. C'est que tu as enuie de me tromper encore vn coup.

PROMETHE'E. A quoy cela seruiroit-il ? as-tu oublié où est le Causace ? & n'as-tu point d'autres moyens de me punir, quand celuy-là te manqueroit ?

IUPITER. Mais encore que me veux-tu dire ?

PROMETHE'E. Si je te dis où tu vas, me croiras-tu ?

IUPITER. Pourquoi non ?

PROMETHE'E. Tu vas coucher avec vne Nercide.

IUPITER. Et puis, qu'en arriuera-t'il ?

PROMETHE'E. Il naistra de vous vn enfant qui te dépossedera comme tu as fait ton pere ; pour le moins les Destins t'en menacent, c'est pourquoy tu feras bien de n'y point aller.

IUPITER. Je te croiray pour ce coup, puis que tu as si bien deuiné. Que Vulcain te detache pour recompense.



DIALOGUE

DE IUPITER, ET DE CVPIDON.

CVPIDON. **P**ardonne-moy, Iupiter, si j'ay failly, ie n'y retourneray plus ;

faut-il tenir sa colere contre vn enfant?

IUPITER. Vn enfant ? petit fripon , plus vieux que Iapet, & plus subtil que Promethée.

CVPIDON. Je m'en raporte aux Peintres & aux Poëtes qui me representent touûjours de la sorte; mais encore que t'ay-je fait pour me mal traiter.

IUPITER. Tu le demandes, méchant, qui m'as rendu amoureux de toutes les femmes, sans qu'une seule soit amoureuse de moy ; si bien qu'il me faut tous les iours trouuer mille inuentions pour en iouir.

CVPIDON. C'est qu'elles te redoutent, & qu'elles craignent par respect de t'aprocher.

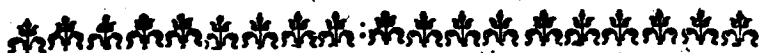
IUPITER. Mais on ayme bien les autres Dieux, Apollon n'a-t-il pas esté chery de Brancus & d'Hyacinthe?

CVPIDON. C'est qu'il est beau & galant, & avec tout cela, Daphné ne s'est iamais pû refoudre à l'aymer, tant l'amour est vne chose libre. Que si tu voulois te parer & adoucir vn peu la fierté de tes regards, ie ne doute point que tu ne leur donnasse dans la veüe ; mais il faudroit pour cela quitter ton foudre & ton Egide.

IUPITER. Voudrois-tu que ie fisse des choses indignes de Iupiter?

CVPIDON. Ne sois donc point amoureux.

IVPITER. Je le veux estre, mais sans toutes ces foibleſſes; toutefois ie te pardonne pour ce coup.



DIALOGUE

DE MERCURE ET DE IVPITER.

IVPITER. **C**Onnois-tu Io?
MERCURE. Qui, la fille d'Inaque?

IVPITER. Elle meſme; Iunon l'a transformée en genisse, par ialouſie, pour m'empescher de l'aymer, & l'a donnée en garde à vn monstre qui ne dort iamais; car comme il a cent yeux, il y en a toûjours quelqu'un qui veille. Mais tu es assez adroit pour m'en défaire; Va le tuer en la forêt de Nemée, où il garde cette belle; & apres sa mort, tu amèneras lo par mer en Egypte où elle fera adorée sous le nom d'Iſis. Je veux qu'elle préſide aux vens & aux flots, & qu'elle ſoit la Patrone des Nautonniers.



DIALOGUE

DE IVPITER ET DE GANYMEDE.

IVPITER. **B**Aiſe-moy; mon petit mignon, maintenant que nous ſommes hors de danger, & que ie n'ay plus ni bec, ni ongle.

GANYMEDE. Et que sont-ils deuenus ? N'es-tu pas venu fondre sur moy en forme d'Aigle, & m'enleuer du milieu de mon troupeau ? Comment es-tu deuenu homme ?

IUPITER. Je ne suis ni homme ni aigle, mais le souuerain des Dieux, qui me suis ainsi transformé pour te posséder.

GANYMEDE. Es-tu Pan ? mais tu n'as ni cornes, ni jambes veluës, ni fluste, qui sont les marques de ce Dieu.

IUPITER. N'en connois-tu point d'autres ?

GANYMEDE. Non ; mais nous sacrifions tous les ans à celuy-cy, vn bouc à l'entrée de sa cauerne ; & pour toy, ie croy que tu-és quelque maquignon d'enfans, de ceux qui les enléuent pour les vendre.

IUPITER. N'as-tu iamais ouï parler de Iupiter, & n'as-tu pas veu vn Autel consacré sur le Mont Ida, à celuy qui tonne & qui éclaire ?

GANYMEDE. Quoy ! c'est roy qui fais tout ce bruit qu'on entend là-haut, à qui mon pere sacrifie aussi tous les ans vn belier ? Et que t'auois-je fait pour m'enleuer ? peut-estre qu'à cette-heure mes brebis sont mangées du loup.

IUPITER. Tu songes encore à tes brebis, maintenant que tu-és Immortel & le compagnon des Dieux ?

GANYMEDE. Quoy ! tu ne me remettras

pas aujourd'huy où tu m'as pris?

IVPITER. Non; car toute ma peine seroit perdue.

GANYMEDE. Mais mon pere se mettra en colere lors qu'il ne me verra plus, & me donnera le fouët pour auoir abandonné mon troupeau.

IVPITER. Ne crain point, tu demeureras tousiours icy.

GANYMEDE. Je ne le veux pas, laisse moy aller, & je te promets pour recompense de te sacrifier l'honneur de nostre troupeau.

IVPITER. Que tu-és simple, & veritablement enfant! Il faut oublier tout cela maintenant que tu-és dans le Ciel, & en estat de faire du bien à ton pere, & à ton pais, sans te soucier de leur colere; Car tu ne seras plus homme, mais Dieu; & au lieu de lait & de fromage tu viuras de nectar & d'Ambrosie, & verras reluire ton Astre dans le Ciel, par dessus les autres.

GANYMEDE. Mais si ie veux iouer qui me tiendra compagnie? car i'auois plusieurs petits camarades sur le Mont Ida.

IVPITER. Cupidon jouera avec toy aux osselets; console-toy seulement, & ne songe plus aux choses du monde.

GANYMEDE. Mais à quoy seruiray-je icy? y a-t-il des troupeaux à garder?

IUPITER. Tu feras l'Eschanſon des Dieux,
& leur verſeras le Nectar.

GANYMEDE. Eſt-il meilleur que le lait?

IUPITER. Tu ne voudras plus boire d'autre
choſe lors que tu en auras goüſté.

GANYMEDE. Et où coucheray-je la nuit,
ſera-ce avec mon petit camarade Cupidon?

IUPITER. Non, mais avec moy, car c'eſt
pour cela que ie t'ay pris.

GANYMEDE. Ne ſçauois-tu coucher ſeul?

IUPITER. C'eſt qu'il y a du plaifir de coucher
avec vn bel enfant.

GANYMEDE. A quoy ſert la beauté quand
il faut dormir.

IUPITER. Cela rend le ſommeil plus agreable.

GANYMEDE. Mais mon pere ſe faſchoit
touſiours quand ie couchois avec luy, & diſoit
que je ne faiſois que remuer, & parler toute
la nuit, & que ie luy donnois des coups de
pied; de ſorte qu'il m'enuoyoit le matin cou-
cher avec ma mere. Si tu ne m'as donc enleué
que pour cela, tu peux bien me remettre où
tu m'as pris.

IUPITER. Ie t'aime bien de la forte; car ie
te baiſeray alors tout mon ſoul.

GANYMEDE. Tu feras ce qu'il te plaira,
mais pour moy, ie dormiray cependant.

IUPITER. Nous en parlerons vne autre
fois

fois; Maintenant Mercure qu'on l'emmené, & qu'on luy fasse boire l'Immortalité, afin qu'il nous serue d'Eschanſon: mais apren luy auparavant à presenter le gobeler.



DIALOGUE

DE IVNON ET DE IVPITER.

IVNON. **D**Epuis que tu as amené icy Ganymede, tu ne me caresses plus comme auparavant.

IVPITER. Es-tu jalouse d'un si simple & si innocent garçon? Je croyois qu'il n'y eust que les femmes qui te pussent mettre en mauuaise humeur.

IVNON. Tu ne te gouuernes pas mieux pour ce regard, ni d'une façon plus honneste. Car ie vous prie, est-ce vne chose bien-seante au Maistre des Dieux de se metamorphoser tous les iours, tantost en or, tantost en taureau, tantost en Cygne, pour aller commettre sur terre des adulteres? Mais encore ne transportes-tu pas tes Maistresses dans le Ciel, comme tu-as fait ce petit mignon de couchette, que tu tiens tousiours près de toy, sous pretexte d'en faire ton Echanſon; comme s'il n'y en-auoit point icy, & qu'Hébé & Vulcain fussent las de faire

*C'est un si-
gne du Zo-
diaque.*

leur charge, ou qu'on ne püst prendre à vn besoin, le Verseur d'eau. D'ailleurs, tu ne prens jamais de sa main le verre, que tu ne le baisses luy-mesme en presencẽ de tout le monde, & l'on diroit que ce baiser t'est plus doux que le Nectar. Car souuent tu demandes à boire sans auoir soif, & seulement pour auoir vn pretexte de le baiser, quelquefois tu le fais boire le premier, pour boire apres luy, & le baiser en quelque sorte en buuant. Il te faisoit beau voir l'autre iour, iouër avec luy aux osselets sans ton foudre ni ton Egide! le sçay tout, ne pense pas m'en faire accroire.

I V P I T E R. Quel mal y a-t-il à baiser vn bel enfant, & à joindre ce plaisir à celuy du Nectar? Si tu en auois gousté, tu ne me ferois plus ces reproches..

*Qui aime
les garçons.*

I V N O N. Ce sont-là des discours de Pæderaste, il faudroit que i'eusse bien perdu l'esprit, pour aprocher ma bouche de celle d'un petit effeminé.

I V P I T E R. Tout effeminé qu'il est, il m'est plus agreable que..... Ne m'en fais pas dire dauantage, & cesse de contrôler mes actions.

I V N O N. Je te conseille de l'épouser pour me fâcher encore plus; Souuiens-toy comme tu me traites pour luy.

I V P I T E R. C'est que tu voudrois que ton

boiteux nous seruiſt à table, lors qu'il ſort de ſa forge, tout couuert de ſuye & de ſueur, & que ie le baiſſe en cet eſtat, où il te fait horreur à toy-meſme qui és ſa mere. Penſez qu'il feroit beau voir de renuoyer pour luy Ganymede, qui eſt ſi beau, & ſi mignon, & ce qui te fâche dauantage, de qu'il les baiſers ſont plus doux que le Nectar!

IVNON. Maintenant, que ce beau Fils eſt icy, le mien te fait mal au cœur; mais tu ne t'en plainois pas auparauant, & toute ſa ſuye, & ſa ſueur n'empêchoient pas qu'avec plaiſir tu ne priſſes le verre de ſa main.

IUPITER. Ta ialouſie ne fait qu'accroître ta douleur, & mon amour. Fay-toy ſeruir par Vulcain, ſi tu n'és pas bien-aiſe de voir Ganymede; mais pour moy, ie veux qu'il me preſente à boire, & qu'il me donne à chaque fois dix baiſers. Ne pleure point, mon mignon, ie feray repentir tous ceux qui s'attaqueront à toy.



AVTRE DIALOGVE

DE IVNON ET DE IUPITER.

IVNON. **Q** Vi penſes-tu que ſoit Ixion!

IUPITER. **Q** Vn fort honneſte homme, &

de bonne compagnie; car sans cela, ie ne l'aurois pas admis à ma table.

IVNON. C'est vn insolent qui n'est pas digne de cét honneur.

IUPITER. Qu'a-t-il fait; ie le veux sçauoir.

IVNON. I'ay honte de le dire, tant son impudence est grande.

IUPITER. A-t-il voulu caresser quelque Deesse? car il semble que c'est ce que tu veux dire.

IVNON. Moy-mesme. Ie ne prenois pas garde du commencement à son amour; mais à la fin voyant qu'il auoit tousiours l'œil sur moy, & qu'il soupiroit de temps en temps, & laissoit couler des larmes; buuoit apres moy lors que i'auois bû, & en buuant me regardoit, & baissoit le verre; ie m'aperçus de sa folie, mais i'eus honte de te le dire, & crûs que cela se passeroit. A la fin, il a esté si insolent, que de m'en parler; Alors, bouchant les oreilles, pour n'en rien entendre, ie suis venue icy te le dire tout couurant, afin que tu en fisses vn châtiment exemplaire.

IUPITER. Voila vn hardy maraut, de vouloir planter des cornes à Iupiter. Il faut que le Nectar l'ait bien enyuré; mais c'est moy qui en suis cause, pour trop aimer les Mortels, & les faire manger à ma table. Car il ne se faut pas

estonner si vsant des mesmes viandes, ils ont les mesmes desirs, & conçoient de l'amour pour des beautez immortelles ? Tu sçais quel tyran c'est que l'Amour.

IVNON. Il est vray qu'il est bien ton maistre, & te mène bien, comme l'on dit, par le nez. Mais ie voy bien pourquoy, tu as pitié d'Ixion : C'est qu'il ne fait que te rendre ce que tu luy as presté ; Car tu as couché autrefois avec sa femme, & en as eu Pirithoüs.

IUPITER. T'en souuient-il encore ? Sçais-tu quel est mon dessein ? Ce seroit vn trop grand suplice de le bannir pour iamais de nostre presence ; mais puis qu'il pleure & soupire, ie suis d'auis.

IVNON. Quoy ! que ie couche avec luy ?

IUPITER. Non pas cela ; mais quelque fantôme qui te ressemble, pour contenter en quelque sorte sa passion.

IVNON. Ce seroit le récompenser, au lieu de le punir.

IUPITER. Mais quel mal cela feroit-il ?

IVNON. Il croiroit m'embrasser, & l'affront en retomberoit sur moy.

IUPITER. Mais il n'y auroit que luy de trompé ; car quand nous formerions vne nuë à ta ressemblance, ce ne seroit pas Iunon.

IVNON. Comme les hommes sont souuent

plus de vanité que d'amour, il s'iroit vanter d'auoir couché avec moy, & me perdrait de reputation.

IUPITER. Si cela arrive, ie le precipiteray dans les enfers, où attaché à vne rouë, il ne fera que tourner, sans prendre iamais aucun repos.

IVNON. Ce supplice ne sera pas trop grand pour son crime.



DIALOGUE

DE VULCAIN ET D'APOLLON.

VULCAIN. **A** Pollon, as-tu veu le petit Mercure, comme il est beau & souffrit à tout le monde? Il fait assez voir ce qu'il sera vn iour, quoy que ce ne soit encore qu'un enfant.

APOLLON. L'appelles-tu enfant? luy qui est plus vieux que Iapet, en malice?

VULCAIN. Quel mal peut-il auoir fait, qu'il ne fait encore que de naistre?

APOLLON. Demande-le à Neptune dont il a emporté le trident, & à Mars de qui il a pris l'espée; sans parler de moy, dont il a dérobé l'arc & les flèches.

VULCAIN. Quoy? vn enfant encore au maillot?

APOLLON. Tu verras ce qu'il sçait faire s'il s'approche.

VULCAIN. Il est desia venu chez-moy.

APOLLON. Et net'a-t-il rien pris ?

VULCAIN. Non, que ie sçache.

APOLLON. Regarde bien par tout.

VULCAIN. Je ne vois point mes tenailles.

APOLLON. Je gage qu'on les retrouvera dans ses langes.

VULCAIN. Quoy, il est déjà si adroit ce petit voleur ! Je croy qu'il a appris à dérober dans le ventre de sa mere.

APOLLON. Il a bien d'autres qualitez ; Tu vois comme il cause, il sera vn iour grand orateur, & mesme bon lutteur, si ie ne me trompe ; car il a desia donné le croc-en-iambe à Cupidon ; Et comme les Dieux en rioient, & que Venus le prit pour le baïser, il luy déroba son Ceste, & eût emporté le foudre de Iupiter, s'il n'eust esté trop chaud, & trop pesant ; mais il luy enleua son sceptre.

VULCAIN. Voila vn hardy petit galand.

APOLLON. Il est aussi musicien.

VULCAIN. Comment cela ?

APOLLON. Il a fait vn instrument de la coquille d'une tortuë, dont il iouë en perfection jusqu'à me rendre jaloux, moy qui suis le Dieu de l'harmonie. Sa mere dit, qu'il ne dort pas

mesme la nuit, & qu'il va iusqu'aux enfers, pour faire tousiours quelque butin; car il a vne verge de grande vertu, dont il r'apelle les morts à la vie, & conduit les viuans au tombeau.

VVLCAIN. C'est moy qui la luy ay donnée pour luy seruir de jouët.

APOLLON. Il t'a pris tes renailles pour récompence.

VVLCAIN. Je suis bien aise que tu m'en fasses souuenir, ie les vais chercher dans son berceau.



DIALOGUE

DE VVLCAIN ET DE IVPITER.

VVLCAIN. **V**OICY vne coignée bien tranchante que ie t'apporte, Que veux-tu que nous en fassions?

IVPITER. Fen - moy la teste en deux tout d'un coup.

VVLCAIN. Tu veux voir si ie seray assez sot pour l'entreprendre; Dy tout de bon, à quoy tu la veux employer.

IVPITER. A me fendre la teste par la moitié. Je ne ris point, & si tu ne m'obeïs, tu verras comme il t'en prendra; Frappe seulement de toute ta force; car la teste me fend de douleur, & ie

DES DIEUX.

181

& ie souffre les mesmes maux, que si i'estois en travail d'enfant.

VULCAIN. Pren garde que nous n'allions faire quelque sottise; Car ie ne t'accoucheray pas si doucement qu'une Sage-femme.

IUPITER. Frappe seulement sans rien craindre, & me laisse faire le reste.

VULCAIN. C'est bien malgré moy; mais qu'y feroit-on? il faut obéir. Grands Dieux! Je ne m'estonne pas si tu auois mal à la teste, y ayant vne femme enfermée; & encore vne Amazone avec la lance & le bouclier; C'est ce qui te rendoit si colere. Mais qu'elle est belle! Donne-la moy pour récompense de t'auoir deliuré si heureusement, puis-qu'elle est déjà en âge d'estre mariée.

IUPITER. Je le veux; mais tu auras bien de la peine à la résoudre à t'espouser; car elle veut demeurer vierge toute sa vie.

VULCAIN. Laisse-moy faire, j'en viendray bien à bout, pourueu que j'aye ton consentement.

IUPITER. Ne t'y frotte pas si tu es sage.





DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DE MERCURE.

NEPTUNE. **N**E scauroit-on parler à Jupiter?

MERCURE. Non, il est empesché.

NEPTUNE. Dy-luy que c'est moy.

MERCURE. Ne l'importune point, on ne le peut voir aujourd'huy.

NEPTUNE. Est-ce qu'il est avec Junon?

MERCURE. Ce n'est pas cela.

NEPTUNE. Quoy donc avec Ganymede?

MERCURE. Encore moins.

NEPTUNE. Qu'a-t-il ? le le veux sca-
voir.

MERCURE. Il se trouue mal.

NEPTUNE. Dequoy?

MERCURE. J'ay honte de le dire.

NEPTUNE. A moy qui suis son frere?

MERCURE. Il vient d'accoucher.

NEPTUNE. Comment ! estoit-il herma-
phrodite? Je ne m'en estois pas apperceu, ni qu'il
eust le ventre plus gros qu'à l'ordinaire.

MERCURE. Aussi n'estoit-ce pas là qu'il
auoit mal.

NEPTUNE. Où donc, à la teste? comme

DES DIEUX.

83

quand il accoucha de Minerve ? Il a le chef bien fécond.

MERCURE. Non, à la cuisse.

NEPTUNE. Comment cela ? accouche-t-il par tous les endroits du corps ?

MERCURE. Junon, par jalousie, a persuadé à Semele qu'il aymoit, de coucher avec luy dans toute sa gloire ; si bien que le feu de son foudre s'est pris au lambris de la chambre, & la consumée. Tout ce qu'on a pû faire en cette rencontre, ç'a esté de sauuer l'enfant ; car elle estoit grosse ; & de le mettre tout chaud, du ventre de la mere dans la cuisse de Jupiter, où il a acheué son terme. Il vient presentement de s'en delivrer, & est encore tout débile du trauail.

NEPTUNE. Et qu'a-t-on fait de l'enfant ?

MERCURE. Je l'ay porté à Nyse, pour estre nourry par les Nymphes du pais, qui l'ont nommé Dionysius du nom de son pere, & de celui de leur Patrie.

NEPTUNE. Ainsi Jupiter est le pere & la mere de cet enfant ?

MERCURE. Il est vray ; mais ie n'ay pas le loisir de t'en dire dauantage ; car ie vais de ce pas querir de l'eau, & le reste dont ont besoin les accouchées.



DIALOGUE

DE MERCURE ET DU SOLEIL.

MERCURE. **A** R R E S T E - t o y , Soleil par l'espace de trois iours , & qu'il n'y ait , cependant , qu'une longue nuit ; Que les heures détellent tes cheuaux , esteins ton flambeau , & te repose.

LE SOLEIL. Voila des commandemens bien estranges ? Est-ce que j'ay manqué à mon deuoir , que Iupiter , pour me punir , veut que la nuit triomphe du iour ?

MERCURE. Non , c'est qu'il en a besoin , pour vne chose d'importance.

LE SOLEIL. Où est-il maintenant ?

MERCURE. Chez Alcmene en Beocie.

LE SOLEIL. Et vne nuit ne suffit pas pour contenter ses desirs ?

MERCURE. Non , pas cela ; mais pour acheuer le heros qu'il a commencé.

LE SOLEIL. Qu'il l'acheue à la bonne heure ; mais cela ne se faisoit pas du temps de Saturne. Il ne découchoit point d'auec Rhéa , pour aller caresser la femme de son voisin : Maintenant , pour vne putain il faut bouleuerfer tout le monde. Cependant , mes cheuaux de-

DES DIEUX.

85

viendront rétifs faute d'exercice, & il naîtra des espines dans la carrière du Soleil. Les hommes languiront en ténèbres : & tout cela, pour bastir ce beau Heros !

MERCURE. Tay-toy, qu'il ne t'en fasse repentir. Cependant, ie vais acheuer ma commission, & dire à la Lune qu'elle ne se haste pas non plus, & au sommeil qu'il n'abandonne point les hommes, de peur qu'ils ne s'aperçoivent de ce changement.



DIALOGUE

DE VENUS ET DE LA LVNE.

VENUS. **D**E QUOY t'accuse-t-on, belle Courriere, d'arrester quelque fois ton char au milieu de ta course, pour aller visiter vn Chasseur, & le contempler à ton aise lors qu'il est endormy sur les Montagnes de la Carie.

LA LVNE. C'est ton fils quien est cause.

VENUS. Laissons-là ce petit insolent, qui n'épargne pas mesme sa mere, & qui m'a souvent contrainte de descendre sur le mont Ida, pour y caresser Anchise, ou sur le Liban en faueur d'Adonis, auant que Proserpine me l'eust rauy pour le posseder; quoy que de-

*C'est qu'il
estoit la
moitié de
l'année aux
enfers.*

puis, touchée de mes larmes, elle me l'ait rendu pour moitié. Je l'ay cent fois menacé de briser son arc & son carquois, & de luy couper les ailes, & le fessay bien l'autre iour avec vn de mes patins ? mais quoy ! il ne s'en souuient plus, si tost qu'il est échapé. Cependant, ce Chasseur est il beau ? car cela seruiroit de quelque consolation.

LA LVNE. Tu sçais qu'il n'y a point de laides amours ; mais il est vray que ie ne me puis lasser de le regarder, lors qu'au retour de la chasse, il étend son manteau sur l'herbe, & s'endort, appuyé d'une main sur son coude, & de l'autre, laissant negligemment tomber ses traits. Alors descendant sans faire bruit, & marchant sur la pointe des pieds, de peur de l'éveiller, ie gouste, en aprochant, le doux parfum de son haleine. Tu deuines assez le reste, car tu sçais ce que c'est que d'aimer ; mais il est vray que ie meurs d'amour.



DIALOGUE

DE VENVS ET DE CVPIDON.

VENVS. **R**EGARDE ce que tu fais, petit fripon, ie ne parle point des desordres que tu causes dans le monde ; mais que ne fais-tu point dans le Ciel ? Tu changes

Jupiter en cent façons ; Tu fais descendre la Lune en terre ; Tu arrestes le Soleil dans les prisons de Climene ; sans parler des affronts que tu me fais à moy-mesme qui suis ta mere. Mais tout cela seroit peu, si tu ne t'estois aussi attaqué à la mere des Dieux, que tu fais courir toute forcenée sur le mont Ida, transportée d'amour pour son Atys, & s'enquerant de luy aux forests & aux rochers ; montée sur vn char qui est traîné par des Lions, & suivi de ses Corybantes, qui ne sont pas plus sages qu'elle. Car les vns se font des incisions au coude ; les autres courent tout écheuclés par des precipices ; Celuy-cy sonne du cor, cet autre du tambour ou des cymbales ; si bien que toute la montagne retentit de leurs cris & de leurs débauches. Je crains donc que cette Deesse, si elle retourne quelque iour en son bon sens, ne venge sur toy cet affront, ou qu'elle ne te tuë en sa fureur, & ne te fasse déchirer par ses lions, ou par ses Prestres qui sont encore plus farouches.

CUPIDON. Je ne crains ni les vns ni les autres ; car les Prestres sont trop effeminez, & j'ay appriuoisé les lions, & en fais ce que ie veux. D'ailleurs, elle est trop empeschée à l'amour pour songer à la vengeance. Et puis, quel mal fais-je, de rendre aymable ce qui est beau ? Voudrois-tu que j'eusse guery Mars de la passion qu'il a pour toy ?

VENUS. Que tu-és malin! mais qu'il te sou-
uienne de ce que ie t'ay dit.



DIALOGUE

D'HERCVLE, D'ESCVLAPE ET DE IVPITER.

IVPITER. **N**'Avez-vous point de honte
de vous entrebattre comme
des coquins, & de vous quereller iusqu'à la table
de Iupiter?

HERCVLE. Est-il iuste, mon pere, que ce
Charlatan passe deuant moy?

ESCVLAPE. Non pas Charlatan; mais le
Dieu de la Medecine, qui vaut mieux cent fois
que toy, & tous tes semblables.

HERCVLE. En quoy est-ce, Imposteur, que
tu vaudrois mieux que moy? Est-ce pour auoir
esté frappé de la foudre pour ton beau sçauoir?
car on ne t'a mis dans le Ciel que par pitié.

ESCVLAPE. Il te sied bien de me reprocher
ma mort, après auoir esté brûlé tout vif sur le
mont Oëta comme vn criminel!

HERCVLE. Mais ç'a esté volontairement,
lors que i'eus purgé l'Vniuers de monstres. Pour
toy, qu'as-tu iamais fait que l'Empirique, com-
me ces affronteurs qui sçauent quelques secrets
par où ils se font admirer?

ESCVLAPE.

ESCVLAPE. Tu-as raison ; car c'est moy qui te donnay de l'onguent pour la bruflure lors que tu montas icy tout eschaudé. Mais ie n'ay iamais esté comme toy , esclaué d'une Impudique , qui te faisoit filer , & te souffletoit lors que tu manquois à ton deuoir. D'ailleurs , ie n'ay point tué ma femme, ni mes enfans comme tu as fait.

HERCVLE. Si tu ne te tais , tu porteras la peine de ton insolence , & ie te feray faire vne cullebute du ciel en terre, dont tu auras bien de la peine à guerir, quelque excellent que tu sois dans la Medecine.

IVPITER. Et moy, si vous ne vous arrestez, ie vous mettray tous deux dehors par les espaulles. Qu'Esculape passe le premier, puis-qu'il est le plus ancien.



DIALOGVE

DE MERCVRE ET D'APOLLON.

MERCVRE. **Q**V'as-tu , Apollon , d'estre ainsi triste ?

APOLLON. Qui ne le seroit, estant si malheureux en amour ?

MERCVRE. Quel mal-heur t'est-il arriué depuis la perte de Daphné ?

M

APOLLON. La mort d'Hyacinthe.

MERCURE. Qui l'a tué ?

APOLLON. Moy-mesme.

MERCURE. Estois-tu en fureur comme tu y es quelquefois ?

APOLLON. Non ; mais comme ie ioüois au pallet avec luy, Zephyre ialoux de nostre amitié, a emporté le pallet & luy en a cassé la teste. Ie l'ay pourfuiuy vainement, iusqu'aux Montagnes ; car qui pourroit atteindre le vent ? Mais au retour, i'ay esté contraint de faire les funerailles de mes amours avec celles d'Hyacinthe ; Toutes-fois, pour me consoler, i'ay fait naistre de son sang vne fleur, qui est illustre pour son odeur & pour sa beauté, & qui porte la marque de mes regrets & de mes plaintes ; mais ie ne laisseray pas de le regretter toute ma vie.

MERCURE. Tu-as tort, Apollon ; Car ceux qui aiment les choses mortelles, se doiuent resoudre à les perdre.



AVTRE DIALOGVE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

MERCURE. **C**'EST vne chose estrange, Apollon, que Vulcain ait espousé les plus belles de toutes les Deesses, & ie

ne ſçay comme elles ont le courage de l'embrasser, lors qu'au retour de ſa forge il eſt tout couuert de ſuye & de ſueur.

APOLLON. Il y a dequoy s'en eſtonner, & principalement à vn Amant infortuné comme moy, qui ſuis vn peu mieux fait que luy, pour ne rien dire dauantage.

MERCURE. Vante maintenant ta beauté & ton harmonie, & moy ma force & mon adreſſe; lors qu'il ſe faudra coucher, nous nous trouuons tout-ſeuls; tandis qu'un miſerable courtaut de boutique tout eſtropié, caſſera Venus & les Graces.

APOLLON. Encore as-tu eu quelque bonne fortune en ta vie, ce qui te peut ſeruir de quelque conſolation; car tu n'as pas autrefois déplû à Venus, & en aſ eu l'hermaphrodite: Mais moy, de deux perſonnes que j'ay ſeruies, l'une a mieux aimé eſtre changée en arbre, que de me ſouffrir; & j'ay tué l'autre, par mal-heur, en me ioüant. Mais, dy-moy; comment ces Deeſſes ne ſont-elles point iâlouſes les vnes des autres?

MERCURE. C'eſt que Venus paſſe ſon temps dans le Ciel, tandis que les Graces ſont dans l'Iſle de Lemnos avec Vulcain.

APOLLON. Penſes-tu qu'il ſçache les débauches de ſa femme?

MERCURE. S'il les ſçait? il n'en faut point

douter; mais il n'en oseroit rien dire, car il craint la colere de Mars: Tu sçais comme les gens de guerre sont insolents, & particulièrement envers les Artisans comme luy.

A POLLON. On dit pourtant qu'il leur dresse quelque piege.

MERCURE. Je ne sçay; mais ie voudrois y estre pris.



DIALOGUE

DE IVNON ET DE LATONE.

IVNON. **V**eritablement, Latone, tu as fait de beaux enfans à Iupiter!

LATONE. Nous ne pouuons pas toutes estre meres de Vulcain.

IVNON. Il est vray qu'il est boiteux; mais en cet estat Venus l'a bien voulu pour mary; car outre qu'il a enrichy le Ciel de mille feux, il s'est rendu illustre par l'excellence de son Art. Maista fille, d'un courage male, contre la bienséance de son sexe, va iusqu'en Scythie esgorger ses hostes, plus cruelle mille fois que les Scythes; & ton fils est de tous mestiers, Archer, Violon, Poëte, Medecin, & a estably des Bureaux de prophetie à Delphes, à Claros, & à Didyme, où il se mesle de predire l'auenir, &

Surprend les simples par des Oracles trompeurs, qui ont tousiours quelque porte de derriere, pour éuader. Cependant, comme le nombre des sots est infiny, ils s'enrichit de ses impostures; mais les plus sages reconnoissent bien la fourbe, & sçauent que ce grand Prophete n'a pas sceu qu'il tueroit son Hyacinthe, & que Daphné le fueroit, malgré toute sa beauté & sa perruque d'or. Je m'estonne donc qu'on l'ait preferée à Niobé, & que tes enfans ayent esté iugez plus beaux que les siens.

LATONE. Ta ialousie ne peut souffrir qu'ils triomphent dans le Ciel, & soient célèbres, l'une par sa beauté, & l'autre par son harmonie.

IUNON. Tu me fais rire, de prendre ton fils pour vn excellent Musicien, luy qui eust esté escorché en la place de Marfyas, si les Muses luy eussent fait justice. Pour ta fille, elle est si belle avec son visage de pleine-lune, qu'Acteon fut deuoré par ses chiens, pour l'auoir veüe toute nuë; de peur qu'il ne fust le trompetre, aussi bien que le tesmoin de sa laideur. Car pour sa pretendue virginité, i'en'en fais que rire, veu qu'elle ne pourroit faire le mestier de Sage-femme, comme elle fait, sans quelque experience.

LATONE. Il te sied bien, Iunon, d'estre altiere, estant compagne du lit & du thrône de Iupiter; mais nous te verrons bien honteuse, lors

qu'espris de l'amour de quelque mortelle, il te quittera pour la posséder.



DIALOGUE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. **Q**u'as-tu à rire, Mercure?

MERCURE. Qui ne riroit, Apollon, d'une chose si plaisante?

APOLLON. Conte-la moy, afin que j'en rie à mon tour.

MERCURE. Mars vient d'estre pris, couché avec Venus.

APOLLON. Comment cela? fay-moy le recit de cette auanture.

MERCURE. Il y a long-temps que Vulcain se doutoit de leur amour, & espioit l'heure de les surprendre. Il auoit donc mis autour de son lit des filets comme inuisibles, & estoit allé travailler à son fourneau. Le galand prenant son temps en l'absence du mary, est allé coucher avec sa maistresse; mais le Soleil les a découuerts, & en a auerty Vulcain; de sorte qu'il les a pris tous deux sur le fait, & les a enuolopez dans ses rets. Venus toute confuse, raschoit à couvrir sa nudité; Mars cherchoit à se dépestrer; mais

comme il a veu qu'il n'en pouuoit venir à bout, il a eu recours aux prieres & aux menaces.

APOLLON. Et Vulcain l'a laissé eschaper?

MERCURE. Bien-loin de cela, il a appelé tous les Dieux, pour estre tesmoins de son deshonneur. Cependant, ces pauvres Amans se voyant pris comme au tresbuchet, baïssoient la veüe & se couuroient d'un voile de honte, comme pour cacher leur nudité.

APOLLON. Mais ce sot ne rougit-il point de publier son infamie?

MERCURE. Il est le premier à en rire; Mais pour te dire la verité, j'enuiois la bonne fortune de Mars, d'estre surpris couché avec la plus belle de toutes les Deesses, & lié avec elle par des chaines qui ne se pouuoient rompre.

APOLLON. Quoy! tu voudrois estre pris de la sorte?

MERCURE. Qui en doute! Vien les voir en cet estat, & si tu n'es de mon aïs, ie blasmeray ta froideur, ou louërây ta continence.



DIALOGUE

DE IVNON ET DE IVPITER.

IVNON. **I**'A VROIS honte, Iupiter, d'avoir un fils yurogne & effeminé

comme le tien, tousiours en la compagnie de certaines femmes furieuses, & qui sont plus mâles que luy; Enfin il ressemble mieux à tout autre qu'à son pere.

Agave & Penelée. IUPITER. Mais cet effeminé a conquis la Thrace & la Lydie, & assujetty les Indes, après en auoir fait le Roy prisonnier, avec tous les Elephans. Et ce qui est de plus estrange, c'est qu'il a fait tout cela en sautant & dansant avec des femmes, au son du tambour & de la fluste, & le plus souuent yure; Que si quelqu'un a osé parler de ses mysteres, il l'a pris dans ses teps, & la mere mesme a deschiré son enfant. Cela n'est-il pas grand, & digne de Iupiter? D'ailleurs, s'il est voluptueux & desbauché, cela ne fait tort à personne, que ne feroit-il point estant sobre, puisqu'il fait de si grandes choses estant yure?

Icare. I V N O N. Ne viendras-tu point louer aussi l'inuention de la vigne, après auoir veu les maux qu'elle cause, & qu'elle cousta la vie au premier à qui il fit ce beau present?

IUPITER. Ce n'est pas le vin qui fait ces desordres, mais l'excès; car en le prenant modérément, il rend les hommes plus gays & plus vigoureux. Mais c'est la jalousie qui te fait parler, & le souuenir de Semele; puis-que tu blâmes indifferemment ce que son fils a de plus beau.

DIA-



DIALOGUE

DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. **D'**Où vient, petit Amour, que tu domtes tous les Dieux, & moy-mesme qui suis ta mere, & que tu ne peux rien sur Pallas, comme si pour elle ton carquois estoit sans flèches, & ton flambeau sans chaleur?

CUPIDON. C'est que ie l'apprehende.

VENUS. Mais Mars est bien plus furieux, & tu ne l'apprehendes point?

CUPIDON. Il me rend les armes volontairement, & m'appelle à son secours; au lieu que Pallas me regarde de trauers; & vn iour qu'il m'arriua de l'approcher, Si tu me touches, dit-elle, ie te perceray de mon dard, ou te prenant par le pied, te precipiteray dans les enfers. D'ailleurs, elle a le regard terrible, & est effroyable avec son casque & son bouclier, où l'on voit briller la teste de Meduse, coëffée de serpens.

VENUS. Mais tu crains Pallas & la Gorgone, & n'apprehendes ni Iupiter ni ses foudres; les Muses mesmes qui n'ont ni foudre ni Gorgone, sont à l'espreuue de tes traits.

CUPIDON. C'est que ie les respecte, &

N

qu'elles ont quelque chose de venerable, outre qu'elles me diuertissent par leurs chansons, & qu'il n'y a point d'apparence de rendre le mal pour le bien.

VENVS. Et Diane que t'a-t-elle fait?

CVPIDON. Elle a quelqu'autre amour dans la teste.

VENVS. Quel?

CVPIDON. Celuy de la chasse qui la fait brosser par les forests, où ie ne la sçauois suivre : Mais pour son frere, quoy qu'il soit excellent Archer.....

VENVS. Ie sçay bien ce que tu veux dire; Que tu l'as souuent blessé de tes dars.



LE IUGEMENT DE PARIS.

DIALOGUE

DE IVPITER, MERCURE, PARIS,
& les trois Deesses.

IVPITER. **P**REN cette pomme, Mercure, & va en Phrygie vers le beau pasteur de Troye, qui paist ses troupeaux sur le mont Ida; Tu luy diras que ie l'ay fait Iuge de la Beauté, parce qu'il est beau & amoureux. Les Belles, il est temps de partir; car ie ne veux point

estre Juge, entre ma femme & mes filles, puisqu'on ne peut prononcer en faueur de l'une, sans offenser les deux autres; & ie voudrois, s'il se pouuoit, que toutes trois remportassent la victoire. Mais vous n'avez rien à craindre; car outre que Pâris est fils de Roy, & parent de Ganymede, il est si simple & si peu malicieux, que vous ne deuez point apprehender de paroistre deuant luy.

VENUS. Pour moy, mon pere, ie ne refuserois pas mesme Momus pour Juge, & accepte celuy-cy, quel qu'il puisse estre; car que pourroit-il reprendre en la Deesse de la Beauté? Mais il faut qu'il agrée aussi à mes riuales.

IVNON. Nous prendrions à vn besoin Mars pour Arbitre, quoy que ce soit ton galand.

IUPITER. Es-tu de mesme sentiment, Minerve? Quoy! tu rougis, & baisses la veüe? mais la pudeur sied bien aux filles; & ie vois bien que tu en es contente aussi. Partez donc, à la bonne-heure, & que les mal-heureuses ne s'en prennent point à leur Juge; car vous sçavez que vous estes trois, & qu'il n'y a qu'une pomme.

MERCURE. Allons, & prenons le chemin de la Phrygie, ie passeray le premier pour vous conduire, & vous me suiurez sans vous arrester. Du reste, ne craignez rien, ie connois Pâris, il est honneste homme, & ne vous fera point d'injustice.

N ij



V E N U S. Que tu me plais de dire cela; mais dy-moy, est-il marié?

M E R C U R E. Non; mais ie croy qu'il a vne maistresse sur le mont Ida; toutefois, c'est quelque fille grossiere & mal-apprise, qu'il n'aime pas trop, à mon auis; mais pourquoy fais-tu cette question?

V E N U S. Ie refusois à autre chose.

P A L L A S. Tu t'acquittes mal de ta commission, Mercure, d'entretenir celle-cy separément.

M E R C U R E. Ce n'est rien; Elle me demandoit seulement si Pâris estoit marié.

P A L L A S. Pourquoy cela?

M E R C U R E. Ie ne sçay; Elle dit qu'elle l'a fait sans dessein.

P A L L A S. Est-il marié en effet?

M E R C U R E. Ie croy que non.

P A L L A S. Est-ce vn simple villageois, ou s'il aime la gloire & l'honneur?

M E R C U R E. Ie pense qu'estant jeune, & fils de Roy, il seroit bien-aise de se signaler dans les batailles.

V E N U S. Voy-tu que ie ne me plains pas de ce que tu l'entretiens toute seule; Venus n'est pas de ces humeurs querelleuses, & qui se fâchent de tout.

M E R C U R E. Il n'y a pas aussi de sujet de

s'en fâcher ; car elle me demandoit la mesme chose que vous ; & ie luy répondois de mesme. Mais tout en deuissant , nous voicy arriuez en Phrygie. Voila le mont Ida que ie découure, & vostre Iuge aussi, si ie ne me trompe.

IVNON. En quel endroit ? ie ne le voy pas.

MERCURE. A main gauche, sur la pente de ce costeau. Voila son troupeau & sa cabane.

IVNON. Je ne voy pas le troupeau.

MERCURE. Regardez vis à vis de mon doigt. Ne voyez-vous pas sortir des brebis du milieu de ces rochers, & quelqu'un avec sa houlette qui les rassemble, de peur qu'elles ne s'escartent trop ?

IVNON. Je le voy, si c'est luy.

MERCURE. C'est luy-mesme. Mais puisque nous sommes si près, descendons, de peur de l'effrayer en venant tout à coup fondre devant luy.

IVNON. Je le veux. Maintenant que nous sommes descenduës, que Venus marche devant, car elle doit sçauoir le chemin, estant venue icy souuent, chercher son Anchise.

VENUS. Je ne me pique point de ces reproches.

MERCURE. C'est moy qui vous conduiray ; Car il me souuient, quand Iupiter estoit amoureux de Ganymede , que ie venois souuent icy

voir ce que faisoit ce petit mignon, & lors qu'il l'enleua, ie voloïs autour de luy pour le soulever, & ce ne doit pas estre loin de ce lieu, veu que, s'il m'en souuient bien, il iouïoit de la flûte sur ce roc, près de son troupeau, lors que Iupiter, changé en Aigle, le vint raur, & mordant de son bec sa Tiare, pour le tenir plus ferme, l'emporta dans les nuës tout estonné, & tournant la teste pour le regarder. Alors, i'amassay sa flûte qui estoit tombée dans la frayeur; Mais salüons vostre Iuge que voicy. Bon-jour, le beau Pasteur.

PARIS. Et à vous le beau fils. Qui sont ces Dames que vous menez dans ces deserts? Elles sont trop belles & trop delicâtes, pour broffer parmy ces halliers.

MERCURE. Ce ne sont pas des Dames, Pâris, ce sont des Deesses. Tu vois deuant toy, Venus, Pallas & Iunon. Pour moy, ie suis Mercure. Quoy! tu changes de couleur, & t'estonnes? Ne crains rien, nous ne sommes pas venus icy pour te troubler, mais pour te faire juge d'un different qu'ont ces Deesses pour la beauté, parce que tu es sçauant dans les choses de l'amour. Du reste, le prix de la victoire est écrit autour de cette pomme.

PARIS. Que ie voye? *C'est pour la plus belle.* Grands Dieux! comment pourroit vn mortel

iuger de trois beautez immortelles ! cela surpasse la capacité d'un berger, & si quelqu'un le pouvoit faire, ce seroit plustost un courtisan, qu'un villageois. S'il falloit dire quelle est la plus belle de ces brebis ou de ces chèvres, ie m'en acquitterois peut-estre bien ; mais voicy des beautez diuines, & si accomplies, que l'œil a de la peine à se retirer de dessus l'une, pour contempler les deux autres, tant la veüe demeure attachée au premier objet, & le iuge tousiours le plus beau. D'ailleurs, ie suis tellement esbloui de tant de clartez, qu'il me semble que ie n'ay pas assez de deux yeux, & ie voudrois estre tout œil, comme Argus, pour les pouvoir mieux contempler ; outre que l'une estant femme de Iupiter, & les deux autres ses filles, il ne fait pas peur de se mesler de leur different.

MERCURE. Mais Iupiter le commande, & ses ordres sont inuiolables.

PARIS. Que les mal-heureuses donc n'en accusent que leur mal-heur, & ne s'en prennent point à moy.

MERCURE. Elles l'ont promis ; il ne reste plus qu'à iuger.

PARIS. Il le faut faire, puis-qu'on ne s'en peut deffendre ; Mais ie voudrois bien sçauoir si on les peut voir toutes nuës, car il est difficile d'en bien iuger autrement.

MERCURE. C'est à toy qui és le Iuge, d'en ordonner.

PARIS. Si cela est, ie les veux voir toutes nuës.

MERCURE. Deshabillez-vous, vostre Iuge le commande, & tandis qu'il vous regardera ie tourneray la teste de l'autre costé.

*Il fait allu-
sion aux
epithetes
qu'Homere
leur donne.*

VENUS. Tu-as raison, Pâris, de nous vouloir voir toutes nuës, ie te vais montrer que ie n'ay pas seulement quelque partie du corps agreable, comme mes riuales, mais que ie suis également belle par tout.

PALLAS. Ne la regarde point, Pâris, qu'elle n'ait défait sa ceinture; car c'est vne magicienne, qui y tient quelque charme enfermé. Elle ne deuoit pas aussi venir parée & ajustée en Courtisane, mais se laisser voir toute nuë & sans artifice.

PARIS. Elle a raison; ostez vostre ceinture.

VENUS. Que Pallas oste donc son casque, dont l'horrible creste est capable d'épouuanter vn berger; Craint-elle que ses yeux bleus ne soient pas assez forts sans armes?

PALLAS. Tien, voila mon casque.

VENUS. Tien, voila ma ceinture.

IVNON. Hastons-nous de nous deshabiller.

PARIS. Dieux! Que de beautez & de merueilles! Que celle-cy a d'éclat, & cette autre de majesté;

majesté ; & qu'il paroist bien que l'une est fille & l'autre femme de Jupiter ! Mais que la dernière a d'appas, & qu'elle a les façons aimables & attrayantes ! Ah c'est trop de félicité pour un mortel. Toutefois, ie les veux voir encore séparément ; car en les voyant toutes ensemble, on est si confus, que l'on ne sçait que choisir.

VENUS. Ie le veux.

PARIS. Que Junon demeure, & que les deux autres se retirent.

JUNON. Quand tu m'auras bien regardée, Paris, il reste encore quelque chose à considérer, C'est le prix de la victoire ; car si tu me l'adjuges, ie te feray Roy de toute l'Asie.

PARIS. Ie ne suis point ambitieux ; mais ie ne vous feray point d'injustice. Retirez-vous ; Que Pallas s'approche.

PALLAS. Si tu prononces en ma faueur, ie te rendray invincible.

PARIS. Ie ne me pique point de valeur, & le Royaume de mon pere est en paix ; mais vous n'avez rien à craindre, ie ne me laisse corrompre ni par promesses, ni par presens, reprenez vos habits & vos armes ; Que Venus s'avance.

VENUS. Me voila. Regarde-moy bien depuis les pieds iusqu'à la teste ; car ie n'ay pas le moindre défaut. Il y a long-temps que te voyant ieune & beau comme tu-es, j'ay pitié de te voir

confiné dans ces rochers, sans venir aux villes ni aux Assemblées, & passer la fleur de ton âge parmy les bestes dans des solitudes. Car à quoy te peuvent seruir ces arbres & ces deserts, & quel avantage tire-tes troupeaux de ta beauté ? Ne deurois-tu pas auoir déjà vne maistresse, non pas quelque païsane malfaire, mais quelque belle Grecque d'Argos, de Sparte ou de Corinthe, telle qu'est maintenant Helene, l'honneur de son sexe, comme Pâris l'est du sien, & comme luy, capable d'aymer. Si elle t'auoit veu vne fois, ie sçay qu'elle quitteroit tout pour te suiure. N'en as-tu iamais ouï parler ?

PARIS. Non ; mais ie serois bien-aisé d'en apprendre quelque chose.

VENUS. Elle est fille de cette Belle, dont Iupiter amoureux, se changea en Cygne pour la posséder.

PARIS. Et comment est-elle faite ?

VENUS. Tu peux croire qu'elle n'est pas noire estant née d'un Cygne, ni grossiere, estant esclose de la coquille d'un œuf. Si tu l'auois veüe lutter toute nue, à la façon de son païs, tu serois épris de sa gentillesse & de sa grace. On a déjà entrepris des guerres pour l'amour d'elle ; car Thésée la raut qu'elle n'auoit encore que dix ans. Depuis, elle est crüe en beauté avec l'âge, & a attiré sur elle les yeux de toute la Grece. Mille Amans

l'ont recherchée ; mais Menelaüs a esté preferé à tous les riuaux ; toutefois ie te la donneray, si tu veux.

PARIS. Comment cela, si elle est mariée ?

VENVS. Ne t'en mets point en peine, ce sont-là des tours de mon mestier ; mais tu n'es encore qu'un innocent.

PARIS. Comment feras-tu ? Je te prie de me le dire.

VENVS. Tu iras en Grece sous pretexte de voir le país ; & si tost que tu seras arriué à Lacedemone, Helene te voudra voir ; laisse-moy faire le reste.

PARIS. Cela me semble incroyable, qu'elle veuille quitter son mary & sa patrie, pour suiure un estrangier & un inconnu.

VENVS. J'ay deux fils, dont l'un rend aymable, & l'autre amoureux, l'en mettray l'un dans tes yeux & l'autre en son cœur. Apres cela, nous en viendrons à bout aisément ; car ie te donneray encore les Graces pour t'accompagner.

PARIS. Je ne sçay ce qui en arriuera ; mais ie brulle déjà de la voir, & il me semble que ie voyage en Grece, que j'arriue à Sparte, que ie l'enleue & l'emmeine à Troye ; & l'enrage que tout cela n'est déjà fait.

VENVS. Ne te haste point, que tu ne m'ayes donné la pomme ; car il faut que ie sois gaye en

ta compagnie ; autrement nous ne ferons rien qui vaille : Mais après cela, nous célébrerons ensemble tes nopces , & ma victoire.

PARIS. Mais si tu me trompois aussi ?

VENVS. Veux-tu que ie t'en iure ?

PARIS. Non ; mais promets-le encore vn coup.

VENVS. Hé bien , ie promets de te donner cette belle pour maistresse ; d'estre moy-mesme ta guide , & de conduire toute l'entreprise.

PARIS. Et tu ameneras aussi les deux Amours & les Graces ?

VENVS. Et le Desir mesme , & l'Hymenée.

PARIS. Reçoy la pomme , & te fouvien de tes promesses.



DIALOGUE

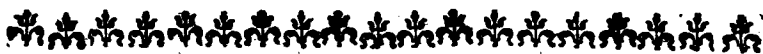
DE MARS ET DE MERCURE.

MARS. **A**S-TV ouï la rodomontade de Iupiter, Que si nous le faschions il ietteroit vne chaisne du ciel en terre , avec laquelle il attireroit à soy les hommes & les elements , par vn si violent effort , que quand tous les Dieux tireroient contre , ils ne seroient pas si forts que luy ? Veritablement , il n'y a pas vn de nous qui ne luy cede en particulier ; mais de s'imaginer que tous ensemble nous ne le vain-

lions pas bien, il me semble qu'il y a & de l'orgueil à le croire, & de la vanité à le publier. Car on sçait qu'il eut bien de la peine à se tirer des mains de Neptune, de Junon & de Minerve, qui le vouloient enchaîner, & qu'il fut contraint, pour se sauver, de faire mille tours de souplesse. Encore si Thetis ne luy eust amené Briarée, qui le déliura avec ses cent bras, ie ne sçay ce qui en fust arriué, & s'il n'eust point esté pris avec toute la force & son adresse.

MERCURE. Tout beau, n'en dy pas davantage; car il n'est seur ni à toy de dire ces choses, ni à moy de les entendre.

MARS. Je sçay bien à qui ie m'adresse, & que c'est à vne personne qui sçait aussi bien se taire que parler.



DIALOGUE

DE PAN ET DE MERCURE.

PAN. **B**ON-jour, mon pere.

MERCURE. **B**ON-jour, mon fils: mais qui és-tu qui m'appelles ainsi? car à voir comme tu és fait, tu ressembles mieux à vn bouc, qu'à vn Dieu.

PAN. Tu te fais plus de tort qu'à moy, de me traiter de la sorte. Ne te souuient-il plus de cette

belle fille que tu forças en Arcadie? Qu'as-tu à te mordre les doigts? c'est Penelope la fille d'Icare.

MERCURE. Et d'où vient qu'elle t'a fait ainsi cornu, avec vne barbe, vne queue, & des pieds de Chéure?

PAN. C'est que tu t'estois metamorphosé en Bouc, pour la surprendre.

MERCURE. Il m'en souvient; mais i'ay honte de l'auouer.

PAN. Je ne te feray point de deshonneur; car outre qu'on m'adore en Arcadie où ie possède mille troupeaux; Je suis illustre dans la Musique, & i'ay fait paroistre ma valeur en la Bataille de Marathon; si bien que les Atheniens m'ont donné pour recompense vne grotte sous leur forteresse, où si tu viens iamais, tu verras comme i'y suis honoré.

MERCURE. N'es-tu point marié?

PAN. Non.

MERCURE. Je ne m'en estonne pas; car qui voudroit d'un animal fait comme toy.

PAN. C'est qu'estant de complexion fort amoureuse, ie ne me pourrois passer d'une seule femme.

MERCURE. Tu caresses donc les Chéures?

PAN. Ne me dis point d'injures. Echo, Pitys, & toute la troupe des Baccantes sont amoureuses de moy.

MERCURE. Sçais-tu ce que ie desire, pour recompense de t'auoir donné la vie, C'est que tu ne m'appelles iamais ton pere; mais ne laisse pas de m'embrasser pour ce coup. Adieu.



DIALOGUE

D'APOLLON ET DE BACCHVS.

APOLLON. **Q**VI croiroit iamais que Cupidon, Priape, & Androgyné fussent freres, estant si differents & d'humeur & de visage? Car l'un est le plus petit & le plus puissant des Dieux; & des deux autres, le dernier n'est ni masse ni femelle; & le premier est vn vergalant.

BACCHVS. Cette diuersité vient de celle de leurs peres, quoy que tous les iours on en voye d'aussi grande entre ceux qui sont nez de mesme pere & de mesme mere.

APOLLON. Ce n'est pas entre Diane & moy, qui prenons tous deux les mesmes plaisirs & les mesmes exercices.

BACCHVS. Mais elle esgorge ses hostes en Scythie, & tu fais le Medecin en Grece; celane s'accorde pas.

APOLLON. Crois-tu qu'elle se plaise à ces

cruautez? C'est pour s'accommoder aux mœurs des Barbares, d'où elle ne cherche que l'occasion de s'esuader.

BACCHVS. Elle fait bien. Mais pour te dire la verité, ce Priape est vn estrange masse; car comme ie passois chez luy à Lampsaque, il me voulut caresser la nuit, après m'auoir fait bonne chere.

A POLLON. Et que fis-tu?

BACCHVS. Je tournay la chose en raillerie.

A POLLON. Tu fis bien; car il n'y auoit point d'apparence de rendre des injures pour des caresses. Et puis, tu-en vaux bien la peine; car tu-és assez beau garçon.

BACCHVS. Et toy aussi; C'est pourquoy tu n'as qu'à te tenir sur tes gardes, s'il t'approche.

A POLLON. Il ne feroit pas bon s'y frotter; car avec ma perruque blonde, ie porte vn arc & des flesches; & comme ie vois fort clair, il est difficile de me prendre par derriere.



DIALOGUE

DE MERCVRE ET DE SA MERE.

MERCVRE. Y A-t-il vn Dieu dans le Ciel, qui soit plus malheureux que moy?

MAYA.

MAYA. Ha ! mon fils, ne parles point ainsi.

MERCURE. Pourquoi non ? puisque j'ay tout seul plus d'affaires, que tous les autres Dieux ensemble. Premièrement, il me faut leuer dès le point du iour, pour nettoier la salle du festin, & celle des assemblées. Apres cela, il me faut trouver au leuer de Iupiter pour prendre ses ordres, & les porter deçà & delà. Au reste, le fers de Maistre d'Hostel, & quelquefois d'Eschançon; Au moins, faisois-je ce mestier, auant la venuë de Ganymede. Mais ce qui m'incommode le plus, c'est que la nuit mesme, lors que tout le monde se repose, il me faut aller mener vn conuoy de morts aux enfers, & assister à leur iugement, comme si tout le iour, ie n'estois pas assez occupé à faire le mestier de Sergent, d'Athlete, d'Orateur, & plusieurs autres semblables. Castor & Pollux se reposent tour à tour, mais moy ie ne repose iamais, & ne fais que courir haut & bas, tandis qu'Hercule & Bacchus, qui ne sont pas fils de Deesse, comme moy ; mais nez de chetiues & miserables mortelles, se donnent du bon temps à la table de Iupiter. Je viens de quitter tout presentement la fille d'Agenor à Sidon, & voila qu'on me renuoye à Argos vers Danaë; encore m'a-t-on dit que ie visse, en passant, Antiope en Béocie, mais ie l'ay refusé tout à plat, & quelquefois ie voudrois estre vendu pour esclau, afin de changer de maistre.

MAYA. Quitte cette pensée, mon fils, il faut obeïr à son Pere, & trauailler tandis qu'on est ieune. Hasté-toy d'exécuter ses commandemens ; car tu sçais qu'il est colere, & que les Amoureux font impatiens.



DIALOGUE

DE IVPITER ET DV SOLEIL.

IVPITER. **Q**V'AS-TU fait , malheureux , d'auoir donné ton char à conduire à vn ieune estourdy, qui a brussé la moitié du monde, & gelé l'autre ; de sorte que si ie ne l'eusse abattu d'un coup de foudre , c'estoit fait du genre humain ?

LE SOLEIL. I'ay failly, Iupiter, ie l'auouë , pour n'auoir pû éconduire vn fils ; ni souffrir les larmes d'une maistresse ; mais ie ne croyois pas qu'il en dult arriuer tant de mal.

IVPITER. Ne sçauois-tu pas bien quelle estoit la fougue de tes cheuaux, & que pour peu qu'ils vinssent à quitter leur route, tout estoit perdu ?

LE SOLEIL. Ie le sçauois bien ; c'est pourquoy ie mis moy-mesme Phaëton sur mon char, & luy donnay toutes les instructions necessaires ; mais les cheuaux n'ayant pas senty leur conducteur, ont pris le frein aux dents, & il a esté ébloui.

de la splendeur de la lumiere, & espouuanté de l'abyfme qu'il voyoit fous fes pieds. Mais il eft affez puny, & moy auffi, par fon fupplice.

I V P I T E R. Ouy bien luy; mais non pas toy. Ie pardonne, toutefois, à la tendrefle d'un pere, mais c'eft à la charge que tu n'y retourneras plus; autrement, ie te feray fentir que le feu de mon tonnerre eft bien plus chaud que le tien. Cependant, donne ordre que les fœurs de Phaëton l'enfeueliffent fur les bors de l'Eridan où il eft tombé; & pour recompense, ie les changeray en peupliers d'où découlera l'ambre, pour fymbole de leurs larmes. Du refte, r'habille ton char, dont le timon eft rompu, & l'une des rouës fracaffée, puis repren ta route, que tu auras affez de peine à garder apres vn fi funefte accident; mais fouvien-toy de ce que ie t'ay dit.



D I A L O G U E

D'APOLLON ET DE MERCURE.

A P O L L O N. **N**E me fçauois-tu apprendre à connoiftre Caftor & Pollux? car ie m'y trompe tousiours, à caufe de leur refsemblance.

M E R C U R E. Celuy qui eftoit hier avec nous, c'eft Caftor.

APOLLON. Comment les peux-tu discerner, estant si semblables ?

MERCURE. Pollux a le visage meurtry des coups qu'il a receus à la lutte, & particulièrement de Bébryx au voyage des Argonautes.

APOLLON. Tu me fais plaisir de m'apprendre cette particularité ; car voyant à chacun sa moitié d'œuf, son cheual blanc, son iavelot & son estoille, ie les confondois tousiours ; mais dy-moy, Pourquoi ne sont-ils pas tous deux à mesme temps dans le ciel ?

MERCURE. C'est qu'ayant esté ordonné que des deux fils de Léda, l'un seroit mortel & l'autre immortel, ils ont partagé le bien & le mal comme de bons freres, & ainsi meurent & vivent tour à tour.

APOLLON. C'est vn grand obstacle à leur amitié, car ainsi ils ne peuuent iamais ni se parler ni se voir. Mais encore, quel mestier font-ils ? car chacun de nous a le sien ? le suis Prophe-te, mon fils Medecin, ma sœur Sage-femme, toy Athlethe. Ceux-cy ne font-ils que boire & manger ?

MERCURE. Ils aident aux matelôts, pendant la tempeste.

APOLLON. C'est vn mestier bien necessaire, pourueu qu'on s'en aquite bien.



DIALOGUES DES DIEUX MARINS.

Le sujet de ces Dialogues est le mesme que celui des precedens, qui est de scrire de l'opinion qu'on auoit des Dieux, & de tourner toute la Theologie Payenne en raillerie.

DIALOGUE DE DORIS ET DE GALATÉE.

DORIS. **O**N dit que Polyphème est amoureux de toy, Galatée, Tu as-là vn beau galant?

GALATÉE. Ne t'en moque point, Doris, tel qu'il est, il est fils de Neptune.

DORIS. Quand il seroit fils de Iupiter; la naissance ne fait rien à la beauté. Il est velu comme vn Ours, & n'a qu'vn œil.

GALATÉE. Le poil est signe de force, & son œil ne luy sied pas mal au milieu du front; outre qu'il en voit aussi bien, que s'il en auoit deux.

DORIS. Il semble à t'ouïr parler, que tu sois l'Amante plustost que l'aimée?

GALATÉE. Non pas cela; mais ie ne puis souffrir vostre jalousie de vous autres Nereïdes;

Car sous ombre que paissant ses troupeaux sur le mont Ethna, comme nous folastrions sur le riuage, il me trouua plus belle que vous, cela vous fait creuer de dépit.

*Comme qui
droit de
lais.*

DORIS. Tu as bien de la vanité de croire qu'on puisse estre ialouse de toy ni de luy ; Qu'as-tu de considerable que ta blancheur, qui t'a fait nommer Galatée ? Il t'a trouué belle parce que tu ressemblois à son beure & à son fromage, mais on ne fait cas de la blancheur que quand il y a du rouge meilé parmy. Si tu t'es iamais veüe dans la mer quand elle estoit calme, tu as pû reconnoistre tes defauts.

GALATÉE. Avec tout cela, j'ay trouué vn fils de Neptune pour Amant ; mais pour vous, il n'y a ni berger ni matelot qui en voulust. D'ailleurs, cet Amant est excellent Musicien.

DORIS. Ne parle point de sa musique, Galatée, nous l'ouïsmes l'autre iour, qu'il t'aborda en chantant. Bon Dieu ! l'étrange Musicien, & la plaisante lyre qu'il auoit, faite de la carcasse d'une teste de cerf, où les cornes seruoient de cheuilles ! L'Echo, toute babillarde qu'elle est, auoit honte de luy répondre ; car sa voix & son instrument n'estoient iamais bien d'accord. Et ce beau galant portoit en son sein, par mignardise, vn petit Ours velu comme luy ; Qui ne t'enuieroit vn Amant si accomply ?

DES DIEUX MARINS. 119

GALATÉE. Montre-nous le tien, Doris, que nous voyons s'il est bien fait.

DORIS. Je n'en ay point, Galatée, & ne me pique point d'en auoir; mais ie ne t'enuie point ton Cyclope puant & borgne, qui pour comble de perfection, deuore ses hostes. Puissiez-vous viure long-temps en bonne amitié, & faire des enfans qui vous ressemblent.



DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DE POLYPHEME.

POLYPHEME. **A**H! mon Pere, vengez-moy de cet estranger, qui est venu loger chez-moy, & m'a creué l'œil en dormant.

NEPTUNE. Qui a esté si hardy, mon fils?

POLYPHEME. *Personne*; car c'est ainsi qu'il se nomma. Il est vray, qu'en partant, il dit qu'il s'appelloit Vlyssé, lors qu'il vit qu'on ne le pouuoit plus atteindre.

NEPTUNE. Je le connois; c'est le Prince d'Ithaque, qui retourne du siege de Troye. Mais comment a-t-il osé se prendre à toy; car il n'est pas estimé vaillant?

POLYPHEME. Comme ie ramenois le soir mon troupeau, ie trouuay des voleurs dans ma

cauerne, & en fermay l'entrée avec vne piece de rocher; puis en apperceuant quelques-vns à la lueur du feu, qui taschoient à se cacher, le les devoray; car des voleurs ne meritoient pas vn plus favorable traitement. Alors, ce fourbe me donna d'une liqueur traistresse, dont ie n'eus pas plus tost bû, qu'il me sembla que ma grotte tournoit c'en-dessus-dessous; & dans cet estourdissement, le perfide prenant son temps, me creua l'œil, avec vn baston brulé par le bout.

NEPTUNE. Il falloit que tu fusses bien yure, pour ne te pas esuciller du coup! Mais comment se pût-il sauuer, & détourner le roc qui fermoit l'entrée de ta cauerne?

POLYPHEME. Je l'ostay moy-mesme, pour l'attraper au passage, tant i'estois transporté de fureur; mais il eschappa ie ne sçay comment sous le ventre de quelque beste, comme elles passioient l'une apres l'autre; car ie ne les pouuois pas tenir tousiours renfermées.

NEPTUNE. Que n'appellois-tu à ton secours les autres Cyclopes?

POLYPHEME. Je le fis; mais comme ils m'eurent demandé qui m'auoit si mal traité, & que i'eus répondu *Personne*, ils crurent que i'estois fou, & s'en allerent; ainsi ce meschant esuada, & ce qui me fâche le plus, c'est qu'il crioit en se retirant, que Neptune mesme ne me pourroit guerir.

NEPTUNE.

DES DIEUX MARINS. 121

NEPTUNE. Console-toy, le traistre n'eschapera pas; car il est encore en mon pouuoir, estant dans l'estendue de mon Empire. Mais ie te trouue bien mal-adroit de t'estre laissé ainsi esborgner.



DIALOGUE

DE NEPTUNE ET D'ALPHEE.

NEPTUNE. **D**Où vient, beau fleuve, que tu passes dans la mer, sans meller tes eaux avec les siennes, non plus que si tu estois de glace; Semblable à ces oiseaux, qui se plongent en vn endroit, pour reparoistre en vn autre?

ALPHEE. C'est vn mystere d'amour, Neptune, que tu ne condamneras pas; car tu as autrefois aymé.

NEPTUNE. Et de qui es-tu amoureux? Est-ce d'une Dame, ou d'une Nymphé, ou de quelqu'une des Nereïdes?

ALPHEE. Non; d'une fontaine.

NEPTUNE. D'une fontaine! Et quelle?

ALPHEE. D'Arethuse.

NEPTUNE. C'est vne belle & claire source, qui roule ses petits flots argentez parmy les cailloux du riuage, avec vn murmure tres-agreable.

ALPHEE. Que tu la dépeins bien! c'est elle que ie vay chercher.

Q

DIALOGUES

NEPTUNE. Va ; & sois heureux en tes amours. Mais dy-moy, où l'as-tu pû voir, estant d'Arcadie & elle de Sicile ?

ALPHEE. Tu es trop curieux, & moy trop pressé, pour te répondre.

NEPTUNE. Tu as raison, j'ay tort de retarder vn Amant, qui va trouuer sa Maistresse. Haste-toy, & lors que tu l'auras rencontrée, melle-toy si bien avec elle, que vous ne fassiez tous deux qu'une mesme source.



DIALOGUE

DE PROTEE ET DE MENELAVS.

MENELAVS. **I**E ne trouue pas estrange, Protée, qu'un Dieu marin comme toy se change en eau, ni mesme en plante; mais de deuenir feu; cela me paroist impossible; car encore pour lion, cela se pourroit mieux souffrir.

PROTEE. Il ne laisse pas d'estre tres-veritable, Menelaüs.

MENELAVS. Je le sçay bien; car i'en suis témoin moy-mesme; mais pour ne t'en point mentir, ie croy qu'il y auoit de la tromperie, & que tu es vn Charlatan, qui fais des tours de passe-passe.

DES DIEUX MARINS. 123

PROTEE. Quelle tromperie y peut-il auoir en des choses si esuidentes? Que si tu en doutes, tu n'as qu'à y mettre la main, tu sentiras bien-tost la chaleur.

MENELAVS. L'experience en seroit vn peu dangereuse.

PROTEE. Ne sçais-tu pas ce qui arriue au Polype, de prendre la couleur des choses auxquelles il s'attache; de sorte que les pescheurs mesmes ont de la peine à le discerner?

MENELAVS. Je l'ay ouï dire; mais ie trouue ce que tu fais bien plus incroyable.

PROTEE. A qui croiras-tu, si tu ne crois à tes yeux?

MENELAVS. Je l'ay veu, & demeure encore incredule; car ie ne puis conceuoir comment vne mesme chose peut estre le feu & l'eau.



DIALOGVE

DE PANOPE ET DE GALENE.

PANOPE. **V**Is-tu hier ce que fit la Discorde en Thessalie, aux nopces de Thetis & de Pelée?

GALENE. Je n'y estois pas; car Neptune m'auoit commandé de tenir la mer calme; mais encore que fit cette querelleuse?

PANOPE. Comme Neptune & Amphitrite estoient allez coucher la mariée ; & que les vns buuoient & les autres dansoient aux chansons d'Apollon & des Muses, la Discorde indignée de ce qu'elle n'auoit pas esté priée au festin, ietta dans la salle vne pomme d'or, qui alla tomber, comme à dessein, aux pieds de Venus, de Pallas & de Iunon. Mercure l'ayant amassée vit qu'il y auoit escrit autour, *C'est pour la plus belle*. Les Nymphes, comme nous, se rûrent ; car qu'eussent-elles fait en la presence de trois grandes Diuinitez. Mais ces Deesses commencerent aussitost à s'entrequereller pour l'auoir ; & si Iupiter, qui estoit present, ne leur eut imposé silence, ie croy qu'elles en fussent venuës aux mains. Il ne voulut pas neantmoins decider leur different, & les renuoya à Pâris pour les iuger.

GALENE. Et qu'en est-il arriué ?

PANOPE. Ie n'en sçay rien ; mais il est aisé à voir que nul ne remportera le prix de la Beauté, que celle qui en est la Deesse.





DIALOGUE

DE NEPTVNE, D'VN TRITON,
ET D'AMYMONE.

LE TRITON. **V**NE belle fille vient tous
les iours puiser de l'eau
dans le lac de Lerne.

NEPTVNE. Est-ce quelque esclaue, ou
quelque personne de condition ?

LE TRITON. C'est vne des cinquante filles
de Danaüs ; car il les traite fort rudement, & les
contraint de trauailler de leurs mains.

NEPTVNE. Mais vient-elle seule ? Il y a
bien loin de-là à Argos où elle demeure.

LE TRITON. Seule ; si bien qu'il faut qu'elle
ait tousiours la cruche à la main ; car tu sçais
que la ville est fort alterée.

NEPTVNE. Tu me donnes enuie de la voir ;
Atelle mes cheuaux à mon char ; ou plustost
ameine vn des Dauphins de mon escurie, ce sera
plustost fait. Cà que ie monte, n'abandonne
point l'estrié, & lors que nous serons arriuez, ie
me mettray en embuscade tandis que tu feras le
guet ; mais ne manques pas de m'auertir lors que
tu la verras passer.

LE TRITON. La voila qui vient.

NEPTUNE. Dieux ! qu'elle est belle , & en la fleur de son âge ! Donnons.

AMYMONE. Aux voleurs, c'est, sans doute, quelque Pirate que mon oncle a enuoyé pour nous trahir, ou quelqu'un de ceux qui enleuent des filles pour les vendre. Au secours. Laissez-moy, ou j'appelleray mon pere.

LE TRITON. Taisez-vous, belle Amymonne, C'est Neptune.

AMYMONE. Que me veux faire ce méchant ? Et pourquoy me traîne-t-il dans la mer ?

NEPTUNE. Ne craignez rien, ie ne vous feray point de mal , & de toutes vos sœurs vous serez la seule qui ne puiserez point d'eau apres vostre mort, dans vne cruche percée ; mais frappant de mon trident ce rocher, ie feray naistre vne fontaine en vostre place.



DIALOGUE

DE ZEPHYRE ET DE NOTVS.

NOTVS. **C**ETTE genisse que tu vois, qui passe en Egypte, sous la conduite de Mercure, est vne des maistresses de Iupiter.

ZEPHYRE. Il est vray, mais c'estoit alors vne belle fille, que la ialousie de Iunon a depuis transformée de la sorte.

NOTVS. Et Iupiter l'ayme-t-il encore en cet estat?

ZEPHYRE. Ouy, & nous a deffendu de souffler qu'elle ne fust arriuée; car elle doit accoucher en Egypte, & son fils sera Dieu, & elle Deesse,

NOTVS. Vne genisse, Deesse?

ZEPHYRE. Ouy, & la Deesse des Nautonniers. Nous ne soufflerons plus que par son ordre.

NOTVS. Allons donc luy faire la cour de bonne heure, pour gagner ses bonnes graces.

ZEPHYRE. La voila passée. Voy-tu qu'elle ne marche plus à quatre pieds, & qu'elle a repris sa premiere forme?

NOTVS. C'est vn miracle, Zephyre; elle n'a plus rien de genisse, & Mercure qui l'a changée, a changé aussi de figure, & a pris celle d'un chien.

ZEPHYRE. Retenons nostre curiosité; cela ne se fait pas sans mystere, & Mercure sçait mieux que nous pourquoy il le fait.



DIALOGUE

DE NÉPTUNE ET DES DAUPHINS.

NÉPTUNE. **J**E vous ayme, Dauphins, de continuer vostre amour &c.

vostre fidelité, vers le genre humain.

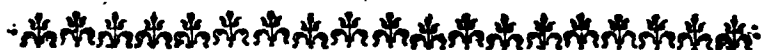
VN DAUPHIN. Il ne faut pas s'estonner, Neptune, si ayant esté hommes, nous auons de l'amour pour les hommes.

NEPTVNE. Sans mentir, ie veux mal à Bacchus de vous auoir ainsi metamorphosez apres sa victoire ; Il se deuoit contenter, à mon auis, de vous assujettir comme il fit les autres peuples. Mais contez-moy vn peu l'auenture d'Arion : car pour Melicerte ie sçay que vous le passastes à Corinthe, lors qu'il fut precipité, avec sa mere, en bas des rochers Scironides.

VN DAUPHIN. Comme Arion estoit fort aymé de Periandre pour l'excellence de son Art, il demeueroit d'ordinaire avec luy ; mais lors qu'il fut deuenu riche, il luy prit enuie de retourner *Methymne.* en son païs, pour y faire montre de ses richesses. Apres s'estre donc embarqué dans vn nauire, les matelots, gens sans foy & sans humanité, le ieterens dans la mer pour auoir son bien ; mais il les pria auparauant de luy permettre de faire son oraison funebre, & de chanter quelque eslegie sur sa lyre ; puis, s'estant lancé dans la Mer, avec ce qu'il auoit de meilleur, les Dauphins, qui estoient accourus à la douceur de son harmonie, le sauuerent, & ie le portay moy-mesme sur mon dos, iusqu'à Tenare.

NEPTVNE. Je le trouue bien payé de ses chansons ;

chançons; & vous loüie de l'amour que vous auez pour la musique.



DIALOGUE

DE NEPTVNE ET D'AMPHITRITE.

NEPTVNE. **Q**UE la mer où est tombée cette belle, s'appelle de son *Hebe.* nom l'*Hellepont*, & que les Nereïdes emportent le corps dans la Troade, où ceux du pais auront soin de luy dresser vn tombeau.

AMPHITRITE. Il me semble que nous ferions mieux de l'enseuelir icy; car son mal-heur & les cruautéz de sa marastre, me fendent le cœur de pitié.

NEPTVNE. Mais elle ne peut demeurer dans le sein des flots, & il ne seroit pas honneste de l'enterrer dans le sable. C'est assez qu'elle ait cette consolation dans son infortune, que sa marastre aura le mesme destin qu'elle, & pour sui- *Ino.* uie par Athamas, se iettera dans la mer, en bas du mont Citheron, avec son fils Melicerte.

AMPHITRITE. Elle meriteroit bien d'estre conseruée en faueur de Bacchus, dont elle a esté la Nourrice.

NEPTVNE. Il est vray que Bacchus a merité cette grace; mais elle ne la merite pas.

R

AMPHITRITE. Mais comment cette belle s'est-elle laissée tomber en bas du Belier qui la portoit, veu que son frere s'y est bien tenu?

NEPTUNE. Il n'est pas estrange qu'un homme se tienne mieux à cheual qu'une fille ; outre qu'elle a esté espouuantee de l'abisme qu'elle voyoit sous ses pieds.

AMPHITRITE. Que la Nuë qui estoit sa mere, ne l'aydoit-elle en cette rencontre?

NEPTUNE. On ne peut esuiter son destin.



DIALOGUE

D'IRIS ET DE NEPTUNE.

IRIS. **N**EPTUNE, Iupiter te commande d'arrester cette Isle qui flore sur la mer Egée, apres auoir esté détachée de la Sicile, par la tempeste.

NEPTUNE. Pourquoi cela?

IRIS. Pour seruir aux couches de Latone, qui est en trauail d'enfant.

NEPTUNE. Quoy ! le Ciel & la terre ne sont pas suffisans pour luy rendre ce seruice?

IRIS. La colere de Iunon luy ferme le Ciel, & la Terre a iuré de ne la point receuoir ; Si bien qu'il ne reste que cette Isle qui n'estant pas encore au monde, n'est point obligée au serment.

DES DIEUX MARINS. 131

NEPTUNE. Arreste à ma voix, Isle flotante, pour servir à la naissance de deux jumeaux qui seront l'honneur du Ciel & les plus beaux enfans de Jupiter. Que les vents retiennent leur haleine, tandis que les Tritons feront passer l'accouchée. Pour le serpent qui la poursuit, il servira de trophée à ces ieunes Dieux, dès le point de leur naissance. Va dire à Jupiter que tout est prest, & qu'elle vienne quand il luy plaira.



DIALOGUE

DU FLEUVE XANTHE, ET DE LA MER.

XANTHE. **R**EÇoy-moy dans ton sein, mere des Fleuves, pour estindre le feu qui me deuore.

LA MER. Qui t'a ainsi mal-traité, pauvre Xanthe?

XANTHE. Vulcan, pour auoir defendu les miserables Troyens contre Achile, qui les moissonnoit sur mes bords; Car me debordant, par la multitude des corps morts, ie faillis à l'engloutir, dequoy Vulcan irrité vomit contre moy tant de flâmes, qu'il secha toutes les plantes de mon riuage, & fit mourir tous mes poissons; & i'eus bien de la peine à me sauuer en l'estat où tu me vois.

LA MER. Pourquoi te prenois-tu aussi à Achille?

XANTHE. Voudrois-tu que j'eusse trahy des peuples qui me reurent?

LA MER. Et voudrois-tu aussi que Vulcan eust abandonné le fils d'une Deesse qu'il aime?



DIALOGUE

DE DORIS ET DE THETIS.

DORIS. **D**E QU'VOY pleures-tu, Thetis?

*Danaë &
Persée.*

THETIS. De l'horreur du spectacle que ie viens de voir. Acrise ayant enfermé sa fille avec son enfant dans un coffre, a commandé qu'on les iettast tous deux dans la mer.

DORIS. D'où vient un commandement si cruel?

THETIS. De sa virginité violée. Il auoit mis cette Belle dans une tour d'airain, pour empêcher qu'on ne la vîst; lors que Iupiter changé en pluie d'or s'est coulé ie ne sçay comment à trauers les tuiles, & luy a fait un beau garçon, dont elle vient d'accoucher.

DORIS. Et que dit cette pauvre Dame?

THETIS. Elle ne refuse pas de mourir, pourueu qu'on pardonne à l'enfant, qui n'a point failly; Mais le pere impitoyable, sans écouter

prieres ni larmes, a repoussé cette petite creature qui luy tendoit ses bras innocens, comme si elle eust imploré son assistance, & qui souloit maintenant aux vagues, qui sont prestes à l'en-gloutir.

DORIS. Cela me touche aussi bien que toy; mais font-ils encore en vain.

THETIS. Le petit coiffeur nage sur l'eau, près de l'Isle de Seriphe.

DORIS. Jettons-le dans les filets de quelque pescheur, pour le sauuer du naufrage.

THETIS. Je le veux, mais n'ay rien tant en horreur que la cruauté.



DIALOGUE

DU FLEUVE ENIPEE ET DE NEPTUNE.

ENIPEE. **E**STOIT-IL iuste, Neptune, d'emprunter mon nom & ma ressemblance pour abuser de ma maîtresse? Tyr.

NEPTUNE. Très-iuste, Enipee; car pourquoy mépriser les larmes de cette Belle qui venoit tous les iours pleurer sur tes bords, contrainte par la violence de son amour.

ENIPEE. Et falloit-il pour cela luy faire cette supercherie?

NEPTUNE. Je l'ay fait par compassion;

& elle a tesmoigné d'en estre contente.

ENIPÉE. Ouy, tant qu'elle a crû que c'estoit moy; mais lors que tu t'es nommé, elle a pensé se desesperer, & i'enrage qu'un autre ait eu le plaisir, qui n'appartenoit qu'à moy.

NEPTUNE. Tu-as tort de faire le jaloux, apres auoir fait le cruel. Vne autre fois moins dedaigneux, & ne laisse pas perdre les momens qui sont si precieux en amour.



DIALOGUE

D'VN TRITON ET DES NEREIDES.

TRITON. CE monstre marin que vous auiez enuoyé pour deuorer Andromede, est mort, sans luy auoir fait aucun mal.

IPHIANASSE. Comment cela? Cephées'est-il seruy de sa fille, comme d'un appast pour le surprendre?

TRITON. Non; mais Persée l'a tué.

IPHIANASSE. C'est mal reconnoistre le seruiçe que nous luy auons rendu en le sauuant des flots avec sa mere; mais encore, comment cela s'est-il fait?

TRITON. Acrise l'auoit enuoyé en Lybie contre les Gorgones.

DES DIEUX MARINS. 135

IPHIANASSE. Quoy ! tout seul & sans compagnie, à vne aventure si perilleuse, & par vn chemin si dangereux ?

TRITON. Il estoit allé par l'air avec des aisles que Minerue luy auoit prestées.

IPHIANASSE. Mais comment s'est-il pu garentir de leur veuë qui estoit mortelle ?

TRITON. A la faueur du bouclier de cette Deesse, où voyant l'image de Meduse, comme en vn miroir, il l'a empoignée par les cheueux, & luy a coupé la teste ; puis s'est sauué tandis que ses sœurs dormoient. Mais comme il passoit au retour sur les costes d'Ethiopie, il a veu Andromede sur le point d'estre deuorée par le monstre, & touché d'amour & de pitié pour cette belle Infortunée, il a petrifié le monstre d'un des regards de Meduse, apres l'auoir estourdy d'un coup de fabre. En suite, desliant la pucelle, qui estoit attachée sur vn roc à demy-nuë, il l'a aidée à descendre par ces precipices, & l'a ramenée à son pere, qui pour recompense la luy a donnée en mariage.

IPHIANASSE. T'en ay vne extrême ioye ; apres tout, qu'auoit fait cette pauvre fille, pour souffrir vn supplice si cruel ? estoit-elle coupable de la vanité de sa mere ?

*Cassiope
mere d'Andromede,
s'estoit estimée plus
belle que les
Nereides.*

TRITON. Non ; mais la mere eust esté punie par le supplice de sa fille.

THETIS. Je n'aime pas ces injustes compensations; outre qu'il ne faut pas prendre garde aux paroles d'une Barbare, qui est maintenant assez punie, par l'aprehension qu'elle a eue de perdre ce qu'elle aimoit.



DIALOGUE

DE NOTVS ET DE ZEPHYRE.

NOTVS. **I**E n'ay iamais veu sur mer vn si beau spectacle, que celuy que ie viens de voir, l'as-tu veu, Zephyre?

ZEPHYRE. Non, ie soufloit du costé des Indes, où ie n'ay veu que des Elephans, des Griffons, & des Negres.

NOTVS. Tu ne recouvreras iamais vne si belle occasion; Connois-tu le Roy Agenor?

ZEPHYRE. Qui? le pere d'Europe.

NOTVS. C'est d'elle que ie te veux parler. Tu sçais le commencement de ses amours avec Iupiter, mais tu n'en sçais pas la suite. Comme elle estoit descendue avec ses compagnes, pour s'ébattre sur le riuage, il est venu bondir autour d'elle, sous la figure d'un taureau, qui estoit si beau & si bien fait, qu'il luy a pris enuie de monter dessus; car il paroïssoit fort doux & se laissoit manier. Mais il n'a pas eu plustost cette Belle sur son dos

son dos, qu'il s'est lancé dans la mer ; & a tiré vers la Grece. La pauvre fille toute honteuse, empoignant d'une main l'une des cornes, pour se tenir plus ferme, & de l'autre, arrêtant son voile qui flotloit au gré du vent, a tourné la teste vers ses compagnes explorées, qui luy tendoient les bras, du riuage.

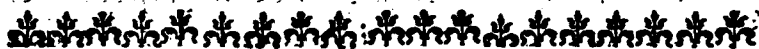
ZEPHYRE. Est-ce là tout ce beau spectacle? Jupiter changé en taureau, qui porte sur son dos une fille qu'il a enlevée par surprise.

NOTVS. C'est que tu n'entens pas le reste.

Aussi-tost la mer est deuenüe calme ; les vens ont retenu leur haleine ; mille petits amours sont venus voltiger à l'entour d'elle à fleur d'eau, sans mouïller que la pointe de leurs pieds. Les vns portoient en leurs mains la torche nuptiale, les autres chantoient l'Hyménée, suivis de la troupe des Dieux Marins, & des Nereïdes à demy-nuës, montées sur des Dauphins, & accompagnées des Tritons qui folastroient à l'entour. Neptune & Amphitrite marchaient devant, qui representoient le pere & la mere de la mariée. Venus, portée sur deux Tritons dans une conque marine, respandoit des fleurs sur cette Belle. Ce spectacle a duré depuis la coste de Phenicie jusqu'en Crete, où Jupiter n'a pas plustost mis le pied, qu'il a repris sa premiere forme, & tenant par la main sa maistresse, l'a

menée dans l'autre Dictéen, toute honteuse; Tu devines assez le reste. Cependant, la troupe des Dieux Marins s'est dissipée, & les vens ont recommencé à souffler comme auparavant, l'un deçà, l'autre delà.

ZEPHYRE. Que ie t'enuie vn si beau spectacle, dont le recit seul me rait en admiration.



DIALOGUES DES MORTS.

Quoy qu'il entre icy quelque chose du sujet des Dialogues precedens, & que l'Auteur se veuille moquer de l'opinion des Payens touchant l'estat des morts apres cette vie, il prend de là occasion, de se railler de la vanité des choses du monde, pour en faire mieux connoistre la foiblesse.

DIALOGUE

DE DIOGENE ET DE POLLUX.

DIOGENE. **I**Ete prie, Pollux, puis que c'est demain ton tour de voir la lumiere, de dire au Philosophe Menipe, qu'il vienne icy rire tout son soul, s'il n'a assez ry là haut. Car encore y a-t-il quelque doute au lieu où il est, de ce qu'on devient apres cette vie; mais icy il n'y en a point, & il s'estonnera comme

moy, de voir les Rois & les Princes si petits, qu'ils ne sont reconnoissables qu'à leurs plain-tes. Mais dy-luy qu'il apporte toutes ses bri-
bes; parce qu'il en aura bien affaire, & qu'il n'y a rien icy à manger.

POLLUX. Mais comment le connoistray-je ?

DIogene. C'est vn vieux pelé qui porte vn meschant manteau tout rompu, & repetassé de diuerfes pieces; Tu le trouueras à Athenes ou à Corinthe, qui se moque de tout, & particulie-
rement de l'orgueil des Philosophes, qui pensent tout sçauoir & ne sçauent rien.

POLLUX. S'il est fait comme tu dis, il n'est pas difficile à reconnoistre. Mais veux-tu que ie die aussi quelque chose de ta part aux Philoso-
phes ?

DIogene. Dy-leur, qu'ils quittent leurs vai-
nes disputes, & leurs argumens sophistiques, & qu'ils cessent de s'enquerir de la nature des choses, & de parler de ce qu'ils n'entendent point.

POLLUX. Ils diront que ie suis vn ignorant, & que ie n'entens pas la Philosophie.

DIogene. Dy-leur que ie leur annonce, qu'ils ayent à pleurer.

POLLUX. Je n'y manqueray pas.

DIogene. Pour les Grans, mon petit Amy, tu leur diras; Pourquoi, fous que vous estes,

vous tourmentez-vous apres de vaines grandeurs, & amassez-vous talens sur talens, comme si vous ne deuiez iamais mourir? puis quand il les faudra quitter, vous ferez inconsolables. Ne manque pas aussi de dire au beau Megile de Corinthe, & à l'Athlete Damoxene; Qu'il n'y aicy ni force, ni beauté, ni adresse, ni cheueux blons, ni yeux dous, ni incarnat aux iouës & aux lèvres; En vn mot, rien que cendre & que poussiere.

POLLUX. Il n'est pas fort difficile, de faire aussi ce message.

DIOGENE. Mais dy aux pauvres, dont tu verras vn grand nombre s'affliger & se lamenter, Qu'ils cessent desormais leurs plaintes, parce qu'icy bas tout est égal, & que les riches n'y sont pas plus considerez que les autres. Pour les Lacedemoniens, fay-leur des reproches de ma part, de leur lascheté, & leur dy qu'ils ne sont plus ce qu'ils estoient autrefois, & qu'ils ont bien degeneré de la gloire de leurs Ancestres.

POLLUX. N'en dy point de mal, Diogene; car ie ne le souffrirøis pas; mais ie m'aquiteray des autres commissions.

DIOGENE. Laissons-les là, puis que tu le veux; mais qu'il te souuienne du reste.



DIALOGUE

DE CRÉSVS, DE MENIPE ET DE PLUTON.

Où d'autres parlent aussi.

CRÉSVS. **N**OUS ne pouuons plus souffrir ce Philosophe Cynique, que tu nous as donné pour voisin, & si tu ne le veux mettre ailleurs, nous serons contrains de desloger.

PLUTON. Quel mal vous peut-il faire estât mort?

CRÉSVS. Lors qu'il nous entend regretter nostre felicité, à l'un ses tresors, ou ses grandeurs, & à l'autre ses delices, il se moque de nous, & nous vient dire des injures; Quelquefois, il se met à chanter pour nous interrompre; enfin, il nous est à charge par tout.

PLUTON. Que disent-ils là de toy, Menipe?

MENIPE. La verité, Pluton; Car i'ay en horreur leur infamie; comme s'il ne leur suffisoit pas d'auoir mal vescu là-haut, sans transporter encore leurs vices dans les enfers, & estaler icy leur mollesse & leur lascheté.

PLUTON. Leur felicité estoit assez considerable, pour la regretter.

MENIPE. Tu refuses, Pluton, de les vouloir flater dans leurs vices.

PLUTON. Ce n'est pas mon dessein ; mais ie ne puis souffrir de diuision dans mon Empire.

MENIPE. Quand ie me tairois, le souuenir de leur felicité, passée les tourmenteroit tousiours, aussi bien que l'image de leurs crimes.

CRÉVS. N'as-tu point de honte de nous venir offenser, iusqu'en la presence de Pluton ?

MENIPE. C'est vous qui en deuriiez auoir, de vous estre fait adorer comme des Dieux, sans considerer que vous estiez hommes & mortels comme les autres, & que toute vostre felicité deuoit passer comme vn songe. C'est donc avec raison que vous pleurez maintenant ce que vous ne croyiez iamais perdre.

MIDAS. Ah mes tresors !

CRÉVS. Ah mes grandeurs !

SARDANAPALE. Ah mes delices !

MENIPE. Courage, voila vne agreable musique pour vn Philosophe. Mais afin de rendre plus complete l'harmonie, ie vous repondray de temps en temps ce beau mot d'Apollon, *Connois-toy toy-mesme* ; Car si vous eussiez bien connu vostre foiblesse, & la vanité des choses du monde, vous ne seriez pas maintenant en peine de les regretter.



DIALOGUE

DE MENIPE ET DE TROPHONIVS,
en presence d'Amphiloque.

MENIPE. **P**OURQUOY est-ce qu'apres
vostre mort on vous a basty
des Temples, & mis au nombre des Dieux?

TROPHONIVS. Sommes-nous responsa-
bles des sottises que fait le peuple?

MENIPE. Mais le peuple ne l'auroit pas fait,
si vous ne luy auiez imposé pendant vostre vie;
& fait croire que vous estiez Prophetes.

TROPHONIVS. C'est à Amphiloque à re-
répondre; car pour moy ie suis vn Heros, & i'ay
droit de predire l'auenir; On diroit que tu n'as
iamais esté à Lebadie, autrement tu ne douterois
pas d'yne verité si autentique.

MENIPE. Il n'est pas necessaire d'y auoir ^{Couuert}
esté, ni d'auoir fait toutes les singeries que l'on ^{d'un linge}
fait en entrant dans ta cauerne, pour sçauoir ^{& tenans}
^{un gasteau}
^{à la main.}
que tu-és mort, & que tu n'as rien par dessus les
autres que ton imposture; Mais ie te conjure par
ta prophetie, de me dire que c'est qu'un Heros,
car ie n'en sçay rien.

TROPHONIVS. C'est comme vn milieu en-
tre Dieu & l'homme, ou plustost vn composé de
tous les deux.

MENIPE. Si cela'est, où est ta partie diuine?
 TROPHONIVS. En Béocie, où elle rend des
 Oracles.

MENIPE. Ien'entens pas ces mysteres ; car
 il me semble que ie te vois icy tout entier.



DIALOGUE

DE MERCVRE ET DE CARON.

MERCVRE. **C**ONTONS ensemble, Bâ-
 telier, que nous n'ayons
 quelque different, lors que nous aurons oublié
 tous deux, ce que i'ay fourny pour toy.

CARON. Contons, ie le veux.

MERCVRE. Premièrement, vne petite an-
 chre de vingt-cinq sols, pour ta barque.

CARON. Vingt-cinq sols! c'est beaucoup.

MERCVRE. Elle en couste autant, sur ma
 foy, & la courroye où est attachée la rame, deux
 carolus.

CARON. Iette, Vingt-cinq sols, & deux carolus.

MERCVRE. Plus, vne aiguille à racommo-
 der les voiles quatre sols, & vn double.

CARON. Ajouste-les.

MERCVRE. Pour de la poix & du goudron,
 pour calfeutrer ta nacelle, avec des clous & vne
 corde.

Corde à remuër les voiles, le tout ensemble, dix
sols.

CARON. C'est bon marché.

MERCURE. Voila tout, si ie ne me trom-
pe; mais quand est-ce que tu me payeras?

CARON. Je n'ay point d'argent pour l'heu-
re; mais s'il arriuoit quelque bon temps, com-
me peste, guerre ou famine, on gagneroit da-
uantage, & ie pourrois frauder la gabelle, &
trouuer dequoy te payer.

MERCURE. Et cependant, ie demeureray
les bras croisez à souhaiter qu'il arriue des maux
au monde, afin de r'auoir mon argent.

CARON. Je ne puis m'acquitter autrement;
car on ne gagne rien aujourd'huy.

MERCURE. J'aime mieux encore n'estre
pas payé, que de voir arriuer tous ces malheurs.
Mais à propos, as-tu remarqué la difference
qu'il y a des morts d'apresent, aux anciens?
C'estoit autrefois des gens forts & vigoureux,
la pluspart du temps blesez, & ce ne sont main-
tenant que de petits foireux, tout passés & dé-
faits, dont les vns sont morts de poison, les au-
tres de leurs débauches, & la pluspart ont esté
enuoyez icy par leurs heritiers, pour auoir leur
bien.

CARON. Je ne m'en estonne pas; car on a
assez de peine à en auoir.

MERCURE. Ne t'estonne donc pas aussi que ie te recommande ce que ie t'ay presté.



DIALOGUE

DE PLUTON ET DE MERCURE.

PLUTON. **C**Onnois-tu ce vieux bon-homme qui n'a point d'enfans, & qui a tant de gens autour de luy qui aboyent apres sa succession.

MERCURE. Qui? ce Sicyonien?

PLUTON. Luy-mesme. Je te prie de le laisser encore en vie, iusqu'à ce qu'il ait enterré tous ceux qui veulent auoir son bien.

MERCURE. Cela seroit injuste de le voir si long-temps viure, & les autres mourir si ieunes.

PLUTON. Nullement, mais tres-juste; car pourquoy veulent-ils estre ses heritiers sans estre ses parens ni ses amis? N'est-ce pas vne honte de leur voir faire des vœux en public, pour sa santé, tandis qu'en particulier ils voudroient qu'il fust déjà mort? Je te prie qu'il soit immortel à leur égard.

MERCURE. Ce seroit les chastier comme ils meritent; mais il est vray qu'il les iouë admirablement bien de son costé, faisant à toute

heure semblant de mourir, quoy qu'il se porte fort bien, pour leur faire redoubler leurs presens & leurs caresses ; de sorte qu'à la fin, ie crains qu'ils ne deuiennent pauures par trop d'enuie de s'enrichir.

PLYTON. Qu'il retourne donc en la fleur de son âge, comme Iolas, & pour eux, qu'ils cessent de partager ses tresors en songe, & quittent toutes leurs vaines esperances.

MERCURE. Laisse-moy faire, ie te les ameneray tous l'un après l'autre dans peu de temps ; Je pense qu'ils sont sept en tout.

PLYTON. Courage, Mercure, Que le bon-homme suruiue à tous ses heritiers imaginaires.



DIALOGUE

DE TERPSION ET DE PLYTON.

TERPSION. **E**ST-IL iuste, Pluton, que ie meure à l'âge de trente ans, & que ce vieux Theorite qui en a plus de quatre-vingts dix, soit encore en vie ?

PLYTON. Tres-iuste, Terpsion ; car celuy-là est digne de viure qui ne souhaite la mort de personne : & ceux-là sont dignes de mourir qui tendent des pieges à leur amy, pour auoir sa succession.

TERPSION. Mais n'est-il pas iuste que celuy qui ne peut plus iouir de ses biens, les laisse à celuy qui en peut vser?

PLUTON. Tu fais de nouvelles loix, de vouloir faire mourir ceux qui ne peuuent plus employer leurs trefors dans les voluptez; car Dieu & la Nature en ont autrement ordonné.

TERPSION. C'est leur ordre aussi que ie condamne; car les plus vieux, ce me semble, deuroient mourir les premiers, & les autres en fuite, sans laisser viure par exemple vn vieux gou-teux qui a perdu l'vsage de tous les sens, & n'est plus qu'un sepulcre animé; pour faire mourir vn ieune homme robuste & vigoureux comme moy. C'est mettre, comme on dit, la charruë deuant les bœufs, ou, si tu veux que ie m'exprime plus noblement, faire remonter les fleuves vers leur source. Si l'on sçauoit, au moins, combien chacun d'eux doit viure, on ne leur feroit pas la cour en vain.

PLUTON. Pourquoi estes-vous si ardents aussi, à desirer le bien des autres; & pourquoy vous donnez-vous en adoption aux vieillards, pour nous faire rire après quand ils viennent à vous mettre en terre? Car c'est vn plaisir de voir de ieunes gens comme vous deuenir amoureux de vieillards & de vieilles décrépites, & leur faire mille caresses; sur tout, lors qu'ils n'ont point

d'enfans ; car il n'y a que cela qui les rende aimables. C'est pourquoy, lors qu'ils en ont, ils font semblant de les haïr, pour se faire rechercher, & puis à la mort les rappellent à leur succession, selon l'ordre de la Raison & de la Nature ; sans vous laisser pour toutes vos veilles & vos peines, que des plaintes & des regrets inutiles.

TERPSION. C'est ce qui me fait encore enrager après ma mort ; Car combien ay-je employé de temps & de bien à courtoiser Theocrite, qui faisoit semblant à toute heure de mourir, avec son râlement & sa courte haleine ? ce qui m'obligeoit à redoubler mes presens, pour débutsquer mes rivaux, & ie croy en verité que cela est cause de ma mort ; car ie ne dormois ni nuit ni iour, & ie m'apperçeus bien que ce souvenir le faisoit rire l'autre iour à mon enterrement.

PLUTON. Courage, Theocrite, Vy ioyeux iusqu'à ce que tu les ayes tous enterrez.

TERPSION. Plût à Dieu que Cariclés mourût aussi deuant luy.

PLUTON. Et Philon mesme & Melante ; Ils mourront tous l'un après l'autre de rage & de desespoir.

TERPSION. Cela me console, Vy longtemps, Theocrite.



DIALOGUE

DE ZENOPHANTE ET DE CALLIDÉMIDE'S.

ZENOPHANTE. **C**OMMENT és-tu mort, Callidémidés ? car pour moy tu sçais que ie me creuay en vn festin chez Dinias, qui est vne belle fin pour vn Parasite.

CALLIDÉMIDE'S. Ie le sçay ; mais mon auenture est bien plus tragique , tu connois le vieux Pteodore.

ZENOPHANTE. Qui ? ce Richard qui n'a point d'enfans, à qui tu faisois la cour ?

CALLIDÉMIDE'S. Luy-mesme. Il m'auoit promis de me faire son heritier ; mais ennuyé de l'attente, ie voulus l'empoisonner , & gagnay son Eschançon , qui par mal-heur fit vn *qui pro quo* , & m'empoisonna pour luy. Cela fit bien rire ce bon-homme lors qu'il eut decouvert la fourbe & qu'il me vit tomber tout à coup à la renuerse.

ZENOPHANTE. Il en auoit bien du sujet ; car ie ne me puis tenir d'en rire iusqu'en l'autre monde, quoy que ie n'y aye point d'interest. Tu t'es esgaré , mon amy, en voulant prendre le plus court ; au lieu que tu fusses arriué plus seurement par le droit chemin ; quoy que peut-estre vn peu plus tard.



DIALOGUE

DE CNEMON ET DE DAMNIPÉ.

CNEMON. VOILA le proverbe arriué de la chèvre qui prit le loup.

DAMNIPÉ. Qu'as-tu d'estre ainsi ému?

CNEMON. Qui ne le feroit, ayant esté si misérablement pris au piège que j'auois tendu moy-mesme, & laissant pour successeur vn homme que ie n'aymois point, au prejudice de mes heritiers legitimes.

DAMNIPÉ. Comment cela?

CNEMON. Je cajolois Hermolaüs, pour luy faire la succession ; & pour l'engager, ie luy montray mon testament, où ie le faisois mon heritier, afin de l'obliger d'en faire autant. Mais, par mal-heur, ie suis mort le premier, quoy qu'il eust déjà vn pié dans la fosse, & il iouit maintenant de tout mon bien, ayant fait comme ces poissons qui deuorent la proye avec l'hameçon.

DAMNIPÉ. Non seulement la proye & l'hameçon, mais le pescheur mesme, qui s'est laissé prendre dans ses filets.

CNEMON. C'est ce qui me fait mourir de regret, mesme apres ma mort.



DIALOGUE

DE SIMYLE ET DE POLYSTRATE.

SIMYLE. **E**NFIN, tu nous est venu trouver, Polystrate, à l'âge de près de cent ans.

POLYSTRATE. A quatre-vingts dix-huit, Simyle.

SIMYLE. Comment as-tu passé les derniers trente ans qu'il y a que ie suis mort?

POLYSTRATE. Assez gayement, contre ton opinion.

SIMYLE. Il est vray que ie ne puis m'imaginer comment tu te pouuois réjouir ainsi caduque & sans enfans.

POLYSTRATE. J'auois toutes choses à souhait.

SIMYLE. Mais tu t'espargnois tout de mon vivant.

POLYSTRATE. Les presens abordoient chez-moy de toutes parts, & l'on m'enuoyoit ce qu'il y auoit de meilleur dans les païs estrangers. J'auois plus de credit tout seul que le reste de la ville, les plus Grans me faisoient la cour, & les Dames s'estimoient heureuses de me posseder.

SIMYLE.

SIMYLE. Es-tu deuenue quelque Prince apres ma mort, ou si Venus t'a changé comme ce vieillard qui la passa dans sa nacelle? car lors que ie mourus tu n'estois qu'un vieux chassieux, qui n'auois que quatre dents à la bouche. *Phaon.*

POLYSTRATE. On m'aymoit tel que i'estois, & l'on m'eust encore plus aymé, si i'eusse esté plus decrepit.

SIMYLE. Tu nous contes des Enygmes.

POLYSTRATE. On voit pourtant arriuer cela tous les iours aux vieillards qui n'ont point d'enfans.

SIMYLE. Ah! ie t'entends; on te cajoloit pour auoir ton bien, tous tes attraits estoient dans ton coffre.

POLYSTRATE. Il est vray; mais ie ne laissois pas de regner, & pour tesmoigner mon pouuoir, tantost ie fermois la porte à l'un, tantost ie faisois bon visage à l'autre; ce qui redoubloit leurs seruices.

SIMYLE. Enfin, que leur as-tu laissé?

POLYSTRATE. Des plaintes & des regrets; car i'ay fait mon heritier un jeune garçon qui ne s'y attendoit pas.

SIMYLE. De quel âge?

POLYSTRATE. De vingt ans.

SIMYLE. Ic voy bien pourquoy?

POLYSTRATE. Ce n'est pas ce que tu

penfes; mais parce qu'il le meritoit mieux que les autres. Maintenant, on le caresse à son tour, & les plus Grands se trouuent à son leuer.

SIMPLE. Qu'on luy donne si l'on veut, le commandement des Armées; il ne m'importe, pourueu que ceux qui briguoient ta succession ne l'ayent pas eüe.



DIALOGUE

DE CARON ET DE MERCURE.

Où plusieurs autres parlent.

CARON. **V**OYEZ, Messieurs, où nous en sommes; Nous n'auons que cette meschante nacelle, qui fait eau de tous costez; cependant vous venez en foule, avec grand équipage; ie crains bien que vous ne vous en repentiez, & particulièrement ceux qui ne sçauent pas nager; car si le bateau vient vne fois à pancher de costé ou d'autre, nous voilà tous au fond de l'eau.

LES MORTS. Comment ferons-nous donc, pour passer heureusement & sans danger?

CARON. Je vous le diray; il faut laisser tout ce bagage à l'autre bord, encore est-ce tout ce que vous pourrez faire, que de passer en cet estat. Assis-toy, Mercure, à l'entrée de la nacelle, & ne

Laisse entrer personne qui n'ait tout quitté.

MERCURE. C'est bien dit; qui est celuy-cy qui marche le premier?

MENIPPE. C'est moy. Tien, voila ma besace & mon baston, qui est tout mon vaillant; car pour mon manteau, ie ne l'aypas seulement apporté.

MERCURE. Entre, Menippe, tu es galant-homme, & t'assis au haut bout auprès du Pilote, pour observer la contenance de chacun. Mais qui est ce beau fils?

VN MORT. Charmolée de Megare, de qui le baiser valoit deux talens.

MERCURE. Quitte-là tous ces baisers, mon amy, & ces ioües vermeilles, & ces cheueux longs, & ce teint vif & esclattant; Entre maintenant que tu-és libre. Mais qui est ce fanfaron, avec sa pourpre & son diadème, qui nous regarde de trauers?

VN MORT. Lampique Roy des Gelons.

Lien de Sicile.

MERCURE. Que veux-tu faire de tout cét appareil, mon amy?

VN MORT. Voudrois-tu qu'un Roy marchast tout nud, & sans équipage?

MERCURE. Vn Roy, non, mais bien vn mort; Quitte tout cela.

VN MORT. Laisse moy pour le moins quelque marque de grandeur, afin qu'on me reconnoisse.

MERCURE. Nullement, il faut tout quitter, & ton orgueil, & ta vanité, & ta folie, & tes cruautéz, & tes violences; Monte à cette heure que rien ne t'empesche. Mais qui est ce grand paillard que voicy?

VN MORT. Le lutteur Damafias.

MERCURE. Tu-as raison; car il me souvient de t'auoir veu souuent dans les lieux des exercices; mais tu-as trop d'embonpoint pour vn mort; tu enfoncerois la nacelle. Quitte toute cette chair inutile, & cette adresse, & cette force, & cette vigueur, & ces acclamations, & ces couronnes; car tout cela ne sert de rien en l'autre monde.

VN MORT. Tien, voila tout; ie ne differe plus en rien du reste des morts.

MERCURE. Entre maintenant que tu es leger. Et toy aussi, Craton, quitte ces richesses, ce luxe, ces vanitez; & laisse sur le bord tes ancestres, & ta noblesse, & tous ces titres magnifiques, & ces inscriptions, & ces éloges, & ces statues, & ta gloire, & ton sepulcre, & ton epitaphe, Car le souuenir seul de ces choses est si pesant, qu'il seroit capable de nous submerger.

VN MORT. C'est bien malgré moy; mais qu'y feroit-on? il faut obeïr.

MERCURE. Qui est celuy-cy avec ses armes? hé! mon amy, que veux-tu faire icy bas de ce trophée?

VN MORT. C'est le monument que m'a dressé mon pais, pour luy auoir gagné vne bataille.

MERCURE. Il falloit laisser tout cela là-haut; car il y a icy vne profonde paix, & l'honneur en est banny, aussi bien que les querelles. Mais qui est cet autre, avec sa mine graue? on diroit qu'il refuse profondément, & son sourcil me fait peur.

MENIPPE. C'est quelque Philosophe, Mercure, ou plustost vn imposteur & vn charlatan; Fay-le deshabiller, tu verras combien de choses ridicules il cache sous son manteau.

MERCURE. Dieux! combien de doutes, d'impertinences, de resueries, de pensées vaines & friuoles, de questions obscures & embrouillées, de curiositez inutiles, d'exactitude en des choses de neant! Mais qu'est-ce qu'il nous cache icy? son ambition, son auarice, ses débauches? Quitte tout cela, & ton arrogance, & ton effronterie, & ta colere; car il faudroit vne Galere à trente rames pour le porter.

MENIPPE. Coupe-luy aussi cette grande barbe de bouc, qui pèse plus de soixante onces, tant elle est large & touffue.

MERCURE. Tu-as raison; mais qui la coupera, car ie n'ay point de ciseaux?

MENIPPE. Moy, sur le bord du bateau, avec

cette coignée, ou plustost avec vne scie, pour rendre la chose plus ridicule.

MERCURE. Courage, tu-és plus humain, de la sorte.

MENIPPE. Veux-tu que ie luy oste aussi vn peu de la hauteur des sourcils?

MERCURE. Je le veux; car il les relève par dessus son front.

MENIPPE. Il a encore quelque chose de bien puant sous l'aisselle.

MERCURE. Et quoy?

MENIPPE. La flaterie, qui luy a donné entrée chez les Grands.

LE PHILOSOPHE. Quitte donc aussi, Menippe, ta liberté, ton indifférence, & ta raillerie.

MERCURE. Nullement. Cela ne pèse pas trop, & sert de diuertissement pendant le passage. Mais qui est cet Orateur? Qu'il quitte aussi ces longs discours qui n'ont point de fin, ces entrées & ces sorties ennuyeuses, ces digressions hors de propos, ces figures pueriles, ces périodes rondes & carrées, ces fréquentes antithèses, ces hyperboles excessives, ces termes poétiques & empoulez. Voila qui va bien; délie le bateau, tire l'eschelle, leve l'ancre, déplie les voiles, dresse le gouvernail. Voguons, Qu'avez-vous à pleurer, sots que vous estes, & particulièrement ce Philosophe?

LE PHILOSOPHE. Je croyois que l'ame fust
immorrelle.

MENIPPE. Tu-en as menty, ce n'est pas ce-
la que tu regrettes.

LE PHILOSOPHE. Quoy donc ?

MENIPPE. Tes desbauches & tes voluptez,
Tu n'iras plus escornifler comme tu faisois, à la
table des Grands, ni courre le Bordel toute la
nuit, la teste entortillée dans ton manteau, pour
venir le lendemain prescher la vertu à tes Esco-
liers, afin d'attraper leur argent. Voila ce qui te
tuë.

MERCURE. Et toy, Menippe, n'es-tu point
fâché d'estre mort ?

MENIPPE. Comment le serois-je, que ie suis
venu icy sans mander ? Mais tandis que nous par-
lons, j'entens quelques cris là-haut.

MERCURE. C'est que les vns se resioüissent
de la mort du Tyran, les autres applaudissent à
Diophante qui fait l'oraison funebre de Craton
dans Sicyone. Voila les femmes qui traînent
par les cheveux la femme du Tyran, & les enfans
qui iettent des pierres à ses enfans. D'autre costé,
la mere de Damafias le pleure en la compagnie
des autres femmes; mais personne ne te regrette,
Menippe.

MENIPPE. Tu verras bien-tost les chiens &
les corbeaux s'entrebattre, à qui me servira de

sepulture, & faire vn beau chariuary à mes funeraillles.

MERCURE. Courage, ie te loüe d'estre ainfi ferme & resolu. Mais puis que vous voila pafez, allez vous presenter deuant vofre Iuge, tandis que Caron & moy irons querir le refte des morts.

MENIPPE. Bon voyage, Mercure; Mais auançons, que tardons-nous? on ne fçauroit efuiter le iugement, & l'on ne parle icy que de roües, de gibets, & de vautours; On verra bien-toft ce que chacun a dans le ventre.



DIALOGUE

DE CRATES ET DE DIOGENE.

CRATES. **A**S-tu connu ce vieux Merique de Corinthe, qui auoit tant de vaiſſeaux, à qui fon couſin, qui n'eſtoit pas moins riche ni moins vieux que luy, auoit couſtume de dire ce mot d'Homere, *Il faut que ie t'enleue, ou que tu m'enleues*? Car ils s'eſtoient donné par teſtament tout leur bien; & les Deuins, auſſi bien que les Oracles, aſſeuroient tantost l'vn & tantost l'autre qu'il ſuruiuroit à ſon cōpagnon.

DIOGENE. Et qu'en eſt-il arriué?

CRATES. Qu'ils ſont tous deux morts à meſme

mefme temps, & que leur fuccellion eft efcheuë à des gens de qui les Deuins ni les Oracles n'auoient point parlé.

DIOGENE. Que i'en fuis aife; Nous ne nous amufions pas à ces fottifes-là pendant nôftre vie, & ie n'ay iamais fouhaité la mort d'Anthiftene, pour auoir fon bafton qui eftoit d'un fort oliuier, ni foy la mienne, **A** pour auoir ma beface & mon tonneau.

CRATES. C'eft que chacun fe contentoit de ce qu'il auoit, & qu'il me fuffifoit d'heriter de tes vertus, comme tu auois fait de celles de ce grand homme, qui eft vn trefor beaucoup plus precieux, quoy qu'il ne foit pas fi recherché. Car vous ne voyez perfonne qui nous vienne faire la cour pour ce fujet; au lieu que chacun court apres les grandeurs & les richelfes.

DIOGENE. Ie ne m'en eftonne pas; car ils ont l'ame corrompue par les delices, & eftant vuides d'honneur, ils ne peuuent contenir la vertu; Semblables au tonneau percé des Danaïdes; Mais ils ne manquent pas de griffes ni de crochers, pour retenir leur or quand on le leur veut arracher.

CRATES. Nous auons auffi cette confolation que nous emportons avec nous nos trefors; au lieu qu'ils laiffent les leur là-haut, & qu'on leur ofte icy iufqu'au double qu'on leur a mis dans la bouche pour le paffage. **X**



DIALOGUE

D'ALEXANDRE ET D'ANNIBAL.

Où Scipion & Minos parlent.

ALEXANDRE. **A**RRESTE, Carthaginois, c'est à moy à passer deuant.

ANNIBAL. Je ne te le cederay point.

ALEXANDRE. Veux-tu que Minos soit nostre Iuge?

ANNIBAL. Je le veux.

MINOS. Qui estes-vous?

ALEXANDRE. Alexandre & Annibal.

MINOS. Tous deux Grands hommes; mais quel est vostre different?

ALEXANDRE. A qui passera le premier; Cet Affriquain est si insolent, que de me disputer la presceance, à moy qui ay esté Monarque de toute l'Asie, & le plus grand Capitaine de l'Vniuers.

MINOS. Il faut entendre ses raisons; que dis-tu à cela, Annibal?

ANNIBAL. Que ie suis heureux d'auoir à parler deuant vn Iuge qui ne donnera rien à la faueur, & n'aura pas tant desgard à l'apparence, qu'à la verité. Je dis donc, que celuy qui s'est

esleué comme moy par les propres forces, & qui ne doit qu'à luy-mesme sa fortune, doit estre preferé à celuy qui tire sa gloire de ses Ancestres. Car estant passé d'Afrique en Espagne avec vne poignée de gens, ie me rendis d'abord illustre par ma valeur; & apres la mort de mon beau-frere ayant eu le commandement des Armées, ie domptay les Celtiberiens & les Gaulois qui regardent l'Occident; puis, traüersant les Alpes, ie conquis toute l'Italie iusqu'à Rome, apres auoir gagné trois grandes batailles, & tué pour vn iour tant d'ennemis, que ie mesüray au boisseau les anneaux d'or que portent les Cheualiers, & marchay sur vn pont de corps morts. l'ay fait toutes ces choses sans me dire fils de Iupiter, ni vouloir passer pour vn Dieu. Mais ce qui est de plus considerable, c'est que ie n'ay pas eu affaire à des Armeniens ni à des Medes, qui fuient auant le combat, & abandonnent la victoire à qui a la hardiesse de l'attendre; mais aux nations les plus belliqueuses, & aux Capitaines les plus experimentez de l'Vniuers. D'ailleurs, ie n'ay pas fait toutes ces conquestes avec des troupes aguerries de longue-main, ni avec des soldats de mon país; mais avec vne armée de vagabons & de mercenaires; non pas heritier d'un sceptre; mais simple bourgeois de Carthage. Alexandre, au contraire, ayant receu de son pere avec vn

Empire vne armée qui estoit inuincible ; a eu besoin encore de fortune pour domter vn Prince voluptueux & des nations effeminées, & depuis, corrompu par sa victoire, a degeneré de ses Ancestres, & s'est fait adorer comme vn Dieu, après auoir tué de sa main ses meilleurs amis, & enuoyé les autres au supplice. Pour moy, triomphant & victorieux, ayant esté rappelé en Afrique, pour m'opposer à Scipion, j'ay obeï comme le moindre des Citoyens ; & depuis, condamné injustement, j'ay porté patiemment mon exil. Mais i'oublois vne partie de ma gloire, que j'ay fait toutes ces choses sans le secours des Lettres ni des Sciences, & sans auoir eu pour precepteur Aristote ; Que si Alexandre pretend quelque auantage par son Diadème, cela est bon à l'esgard des Perles & des Macedoniens ; mais non pas de moy, qui ne suis pas né son sujet, & qui ay remporté la gloire de sage & de vaillant Capitaine ; mais de qui la fortune n'a pas secondé tousiours la valeur.

MINOS. Voila parlé fortement, & non en Barbare. Que respons-tu à cela, Alexandre ?

ALEXANDRE. Que ma renommée suffiroit pour me donner l'auantage, si ie ne voulois l'emporter par la force de la raison, aussi bien que par les armes, & triompher par mes paroles, comme par mes actions. Car ayant trouué

le Royaume de mon pere chancellant & esbranlé par sa mort , i'ay sceu l'affermir par le supplice de ses meurtriers , & faire trembler la Grece par la ruïne de Thèbes. En suite, esleu General contre les Barbares , i'ay porté mes armes & mes esperances plus loin qu'aucun autre deuant moy ; & trauerfant l'Hellepont ay deffait les Capitaines de Darius en bataille rangée, conquis toutes les Prouinces iusqu'en Cilicie , vaincu le Roy de Perse luy-mesme , & moissonné pour vn iour tant de lauriers, que la barque de Caron ne suffisoit pas à passer les morts, tant le nombre en estoit grand. En suite , pour ne point parler de Tyr ni d'Arbelles, i'ay assujetty toute l'Asie, iusqu'aux Indes , & les Indes mesmes , & pris l'Ocean pour borne de mon Empire. Non content de ces exploits, i'ay trauerfé le Tanaïs, & vaincu les Scythes, triomphé de tous les ennemis de la Grece, & laissé des couronnes en partage à mes Capitaines. Que si après auoir fait tant de choses au dessus d'un mortel , les hommes m'ont pris pour vn Dieu , cela leur est pardonnable ; & à moy aussi de l'auoir souffert à l'establissement d'un nouuel Empire. Enfin , tu vois deuant toy le Conquerant de la moitié de l'Vniuers , à qui vn banny dispute la presceance, après estre mort esclaué d'un petit Roy de Bithynie. Ajoûtez à cela, que i'ay fait toutes ces conquestes en lion & à

force ouverte ; au lieu qu'Annibal n'a jamais agi que par fraude, & a esté dompté à la fin par ses propres armes, aussi cruel envers les vaincus, que ie leur ay esté clement. Mais il a bonne grace de me reprocher mes desbauches ; apres les delices de Capouë, qui luy ont fait perdre le fruit de tant de victoires. Au lieu que jamais mes plaisirs n'ont souillé la gloire de mes armes, & que i'ay attendu à triompher que ie n'eusse plus d'ennemis. Je pourrois dire plusieurs autres choses pour ma deffence ; mais ie rougirois d'employer plus de paroles pour vne cause si iuste. Il ne reste plus qu'à prononcer sur ce different.

SCIPION. Arreste, Minos, j'ay quelque chose à représenter.

MINOS. Qui es-tu ?

SCIPION. Scipion, qui ay vaincu Annibal, & dompté Carthage.

MINOS. Et qu'as-tu à dire ?

SCIPION. Que ie le cede à Alexandre, & que ie le dispute à Annibal.

MINOS. Tu-as raison ; tu passeras deuant luy, & Alexandre deuant tous ; Qu'on ne m'en parle plus.



DIALOGUE

DE DIOGENE ET D'ALEXANDRE.

DIOGENE. **H**E quoy ! Alexandre, tu-és mort cōme vn autre hōme !

ALEXANDRE. Cela n'est pas estrange, estant né mortel.

DIOGENE. Mais Iupiter estoit donc vn imposteur de dire, que tu estois son fils, & ta mere nous en faisoit accroire, en disant qu'elle auoit couché avec vn dragon.

ALEXANDRE. C'est qu'il n'y a pas trop d'assurance aux femmes, ni aux oracles ; mais ie le souffrois parce que cela imprimoit plus de respect & d'obeissance dans l'esprit des peuples.

DIOGENE. Enfin, à qui as-tu laissé ton Empire ?

ALEXANDRE. Ie ne sçay ; car ie n'ay pas eu le loisir d'en disposer ; Mais en mourant, ie donnay mon anneau à Perdicas. Qu'as-tu à rire ?

DIOGENE. C'est qu'il me souuient du temps que la Grece te proclamoit son General, & que ses Orateurs te donnoient rang entre ses principaux Dieux. Il y en eut mesme de si insolens que de te sacrifier & de te bastir des Temples comme au fils de Iupiter ; mais où es-tu enseuely ?

ALEXANDRE. En Babylone ; car il n'y a que trois iours que ie suis mort ; mais Ptolomée me doit emporter en Egypte , pour m'y faire adorer avec les Dieux du pais.

DIogene. Qui ne riroit , Alexandre , de voir que tu n'es pas encore sage après ta mort, & que tu te flattes de l'esperance de te voir adoré avec des monstres ! Quitte ces sottises vanitez , il n'y a point de commerce d'icy là-haut , & l'on ne retourne plus au monde depuis qu'on en est vne fois party. Mais ie voudrois bien sçauoir comment tu portes la perte de ton Empire , & ce que tu penses quand il te souuient de Bactres & de Babylone , de ta grandeur & de ta gloire ? Quoy ! tu pleures , pauvre sot , Aristote ne t'a-t-il point appris que tout cela n'estoit que vanité ?

ALEXANDRE. Que dis-tu là du plus lasche de tous mes flatteurs ? ha ! ne m'oblige point , ie te prie , à publier ses defauts , & à te dire comme il a abusé de la bonté de mon naturel , & de la passion extrême que j'auois pour les Lettres ; tantost me cajollant sur ma beauté , & tantost sur mes richesses , qu'il mettoit hardiment au nombre des biens , afin qu'il n'eust point de honte de les demander , ni de les receuoir. Voila ce que j'ay profité à sa doctrine , de prendre pour biens des choses qui ne le sont pas , & dont la perte maintenant m'afflige.

DIogene.

DIOGENE. Sçais-tu ce que tu feras pour te guerir, puis-qu'aussi bien il n'y a point d'elébore en l'autre monde ? Va boire cinq ou six grands traits du fleuve Léthé, iusqu'à ce que tu ayes perdu le souuenir de tous ces biens imaginaires. Aussi bien voila Clite & Callisthene, avec vne foule de malcontens, qui s'apprestent à te tourmenter; Fuy, pour le moins apres ta mort, & boistout ton saoul; car c'est le seul moyen de guerir.



DIALOGUE

D'ALEXANDRE ET DE PHILIPPE.

PHILIPPE. Il faut que tu confesses maintenant que tu-és mon fils; car tu ne serois pas mort estant fils de Iupiter?

ALEXANDRE. Je le sçauois bien dès là-haut; mais ie croyois cette opinion fauorable à mes desseins.

PHILIPPE. Quoy! de te laisser ainsi pipper aux flatteries de tes courtisans?

ALEXANDRE. Non, mais de respandre par tout la terreur de mon nom & de mes armes, afin qu'on ne m'osast resister.

PHILIPPE. Et à quels peuples as-tu iamais eu affaire qui fussent si redoutables? Il falloit

attaquer comme moy, les Thraces, les Illyriens & les Grecs, dont dix mille sous Clearque ont fait fuir des millions de Barbares.

ALEXANDRE. Mais les Scythes & les Indiens avec leurs Elephans, estoient-ils à mépriser ? Je ne les ay pas vaincus pourtant en fermant des diuisions parmy eux, ni en corrompant leurs chefs, & manquant de parole à tous ; mais en bataille rangée. Pour les Grecs, ie les ay gagnez par la douceur, après les auoir domptez par la force.

PHILIPPE. I'ay appris tout cela de Clite, & que tu auois pris les coustumes des vaincus, & t'estois fait adorer comme vn Dieu, sans souffrir qu'on me loüast en ta présence, ce qui fut cause de sa mort. Il ajoûtoit, que tu-as exposé Lysimachus aux lions, & fait mourir tes autres amis par des crimes supposez ; pour ne point parler des amours de Roxane & des caresses d'Ephestion. Je n'ay trouué qu'une chose digne de moy dans l'histoire de ta vie, c'est de t'estre abstenu de la femme de Darius, & d'auoir eu soin de sa mere & de ses filles.

ALEXANDRE. Et ne dis-tu rien de ma valeur, lors que ie sautay tout seul en bas du rempart dans la ville des Oxydraques ?

PHILIPPE. Cette action est plus digne de blâme que de loüange. Ce n'est pas que ie

n'estime le courage en vn Prince , & que ie ne sois bien-aïse de le voir l'espée à la main à la teste de ses troupes; Mais il y a de la difference entre la valeur d'un General & celle d'un fantassin; outre que cela nuisoit à la reputation de tes armes , de voir vn Dieu sanglant entre les mains des Chirurgiens. Et maintenant que tu es mort, combien penses-tu qu'il y en a qui se moquent de tes impostures? D'ailleurs, l'avantage que tu voulois tirer de cette reputation, diminuë beaucoup de ta gloire, comme ayant voulu estonner par des prestiges, ceux que tu ne pouuois vaincre par la force; outre que tout cela quelque grand qu'il soit, est encore au dessous d'un Dieu.

ALEXANDRE. On m'a comparé pourtant à Bacchus & à Hercule, d'autant plus que i'ay pris des forteresses, qu'ils auoient trouuées imprenables.

PHILIPPE. C'est vne chose estrange que tu ne sois pas encore deffait de ces sottises, & que tu veuilles faire le fils de Iupiter iusques dans les enfers. Appren pour le moins à estre sage apres ta mort.





DIALOGUE

D'ACHILLE ET D'ANTILQVE.

ANTILQVE. **Q**U'E disois-tu n'aguere
à Vlyffe, Que tu ayme-
rois mieu x estre valer de quelque pauvre labou-
reur, qui n'auroit pas son saoul de pain, que de
regner icy parmy les Ombres ? Que cela est indi-
gne du disciple de Phœnix & de Chiron, & qu'il
fent bien plus son lâche Phrygien, que son
Achille, qui prefera vne mort glorieuse à vne
vie pleine de delices.

ACHILLE. Ha ? fils de Nestor, C'est que ie
ne sçauois pas alors que toute la gloire du mon-
de n'est que fumée, quoy qu'en die Homere, &
tous les Poëtes. Il n'y a plus icy ni force ni beau-
té, ni industrie ; Je ne vois point que les Troyens
m'y apprehendent, ni que les Grecs m'y reue-
rent. Tout y est égal & enucloppé de mesmes
tenébres ; Ce qui me fait souhaiter de reuiure,
au hazard d'estre petit compagnon.

ANTILQVE. Il faut obeïr aux loix du
monde, & ne pas murmurer contre l'ordre de la
Nature. Tous les Grands hommes sont morts,
aussi bien que toy.

ACHILLE. Tu essayes en vain de me con-

soler, Antiloque; le ne sçay comment le souvenir de la vie me donne des regrets, & à toy aussi. Mais tu-és plus sage que moy pour le dissimuler, si ce n'est plustost lâcheté de ne s'oser plaindre, quand on souffre.

ANTILOQUE. Au contraire, c'est resolution; Car à quoy seruent routes ces plaintes, ne vaut-il pas mieux porter son mal en patience, que de se faire mocquer de soy par des regrets inutiles?



DIALOGUE

D'HERCVLE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. **N**'EST-CE pas là Hercule? C'est luy, sans doute, le le connois à sa peau de lion & à sa massue, sans parler de son arc ni de l'avantage de sa taille. Mais comment est-il mort estant fils de Jupiter? D'où vient, mon amy, qu'ayant tousiours esté triomphant & victorieux, tu-as esté à la fin dompté par la mort? Le te sacrifiois là-haut comme à un Dieu.

HERCVLE. Avec raison; Car Hercule est au Ciel en la compagnie des Dieux, & ie ne suis que son ombre.

DIOGENE. Que dis-tu là, peut-on estre en mesme temps au Ciel & dans les enfers?

HERCVLE. Ier'ay déjà dit, que ce n'est pas
Hercule que tu vois icy.

DIogene. Est-ce que tu as pris sa place,
pour iouër icy bas son personnage?

HERCVLE. C'est quelque chose de sembla-
ble.

DIogene. Mais comment Eaque, qui est si
exact, t'a-t-il pû prendre pour vn autre?

HERCVLE. Il a esté deceu par la ressem-
blance.

DIogene. Ie le croy; car ce n'est en effet
que la mesme chose; & i'ay peur, au contraire,
que ce ne soit icy Hercule, dont le Ciel n'ait
que l'image.

HERCVLE. Tu-és bien insolent de me con-
tredire. Ne crains-tu point que ie te fasse sentir
quel personnage ie represente?

DIogene. Et que pourrois-tu faire à vn
mort, & particulièrement n'estant qu'une om-
bre? Mais dy-moy, lors que tu estois là-haut,
estois-tu déjà l'ombre d'Hercule, ou si vous
n'estiez tous deux qu'une mesme chose, qui s'est
partagée apres la mort.

HERCVLE. Quoy qu'on se pût empescher
de respondre à vn si impudent Sophiste, ie te di-
ray que ce qui estoit né d'Amphitryon est mort,
& c'est cela que ie suis; mais ce qui estoit né de
Iupiter est dans le Ciel.

DIOGENE. Je t'entens, c'est qu'Alcmene eut deux jumeaux, l'un d'Amphitryon, & l'autre de Jupiter.

HERCVLE. Nullement; ces deux n'estoient qu'un.

DIOGENE. Cela est difficile à comprendre, deux Hercules en un seul, l'un mortel & l'autre immortel, si ce n'est comme l'on peint les Centaures, moitié chevaux & moitié hommes.

HERCVLE. Ne sommes-nous pas tous composés de l'ame & du corps? Qui empesche donc que l'une ne monte au Ciel qui est le lieu de son origine, & que l'autre ne descende icy?

DIOGENE. Cela seroit bon, si tu estois le corps d'Hercule; mais tu n'es que son ombre, & tu ferois sans y penser, trois Hercules au lieu de deux; l'un au Ciel, l'autre dans les enfers, & le troisieme sur le mont Oëta, où tu as esté brûlé.

HERCVLE. Je vois bien que tu es un grand Sophiste; mais qui es-tu?

DIOGENE. Diogene, & non pas son ombre; qui ne suis pas dans le Ciel, mais parmy les morts, & me mocque d'Homere & de ses Fables.





DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE TANTALE..

MENIPPE. **Q**V'as-tu à pleurer, Tantale & quel tourment souffres-tu dans ce lac où tu habites?

TANTALE. Je meurs de soif, Menippe.

MENIPPE. Es-tu si paresseux, que de ne te pouvoir baisser pour boire, ou prendre seulement de l'eau dans le creux de ta main?

TANTALE. L'eau s'enfuit quand ie m'en approche, & si i'en pense prendre avec la main, elle est aussi-tost escoulée.

MENIPPE. Cela est estrange? Mais qu'as-tu besoin de boire, n'ayant plus de corps; Car ce qui auoit faim & soif est enterré en Lydie, & l'ame n'a pas besoin de boire ni de manger?

TANTALE. C'est mon supplice, Menippe, que mon ame ait la mesme alteration que mon corps.

MENIPPE. Je le veux croire, puisque tu le dis; mais encore quelle est ton apprehension? Crains-tu de mourir de soif, comme s'il y auoit vne autre mort apres celle-cy?

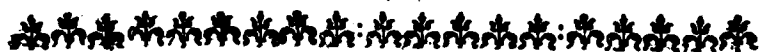
TANTALE. Non; mais cela fait partie de mon supplice, d'auoir soif, sans qu'il en soit besoin.

MENIPPE.

MENIPPE. Tu refuses, Tantale, & si tu-as besoin de boire, c'est de l'ellebore, pour guerir vn mal contraire à la rage, d'apprehender la soif, & non pas l'eau.

TANTALE. Je ne refuse pas d'en boire, pourueu qu'on m'en donne.

MENIPPE. Console-toy, Tantale, tu n'es pas le seul des morts qui ne boit point; car tous tant qu'ils sont, n'ayant point de corps ne peuuent boire, mais tous n'ont pas comme toy vne soif extrême, sans se pouuoir desalterer.



DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE MERCURE.

MENIPPE. **O**V sont toutes ces beautez de l'autre monde? Monstre moy tout, Mercure; car ie ne fais que d'arriuer.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir, Menippe; mais regarde de ce costé-là, tu y verras Niree, Narcisse, Hyacinthe, Achille, Tyro, Léda, Helene; enfin, tout ce que l'Antiquité a eu de beau dans l'un & dans l'autre sexe.

MENIPPE. Je ne vois que des os, & des carcasses toutes semblables.

MERCURE. C'est pourtant tout ce que les

Poëtes ont admiré, quoy qu'il semble que tu n'en fasses point d'estat.

MENIPPE. Pour le moins, monstre-moy Helene ; car ie ne la scaurois reconnoistre.

MERCURE. Cette carcasse que tu vois c'est Helene.

MENIPPE. Quoy ? c'est pour cela que toute la Grece s'embarqua sur mille Nauires, & que tant de braues gens perirent, & tant de villes furent ruinées ?

MERCURE. C'est que tu ne l'as pas veüe en sa beauté ; car ie suis seur que tu n'aurois point craint d'endurer mille traux pour cette Belle, comme dit le Poëte. Ne vois-tu pas que les fleurs, quand elles sont passées, n'ont plus rien de beau, & lors qu'elles sont en leur lustre, tout le monde les admire ?

MENIPPE. C'est ce qui m'estonne, Mercure, que tant d'honnestes gens ne se soient pas aperçus qu'ils entreprenoiert de si grands traux, pour vne chose de si peu de durée.

MERCURE. Ie n'ay pas le loisir de philosopher, Menippe, choisy vn lieu commode pour ta demeure, tandis que i'iray faire passer le reste des Ombres.



D I A L O G U E

D'EAQUE, DE PROTESILAS, DE MENELAUS,
ET DE PARIS.

EAQUE. **P**OURQUOY est-ce, Protesilas,
que tu te iettes sur Helene, & que
tu l'estranges?

PROTESILAS. Parce qu'elle est cause de ma
mort, & que ma femme est demeurée veuve, &
ma maison imparfaite.

EAQUE. Il s'en faut prendre à Menelaüs,
qui t'a mené à la guerre de Troye, où tu-és
mort.

PROTESILAS. Tu-as raison ; c'est à toy
que i'en veux, miserable.

MENELAUS. Ce n'est pas encore à moy qu'il
s'en faut prendre, mais à l'âris, qui contre tout
droit d'hospitalité, m'est venu enleuer ma fem-
me, & meriteroit d'estre mal-traité, non seule-
ment par les Grecs, mais par tous ceux qui sont
morts au siege de Troye.

PROTESILAS. Vien donc, mal-heureux,
que ie t'estrange, puis que tu és cause de la mort
de tant de gens ; Tu ne m'échapperas pas.

PARIS. Tu as tort, Protesilas, de traiter si
mal vn amoureux comme toy, & l'esclau de vn

mesme Dieu; Ne sçais-tu pas que c'est luy qui nous force d'aymer, & qui fait de nous ce qui luy plaist?

PROTESILAS. Il est vray que ce petit Dieu d'amour est cause de tout le mal.

EAQVE. Mais on le pourroit excuser aussi, en disant, Qu'il n'y a que toy proprement qui sois cause de ta mort; puis qu'oubliant ta maistresse, que tu ne faisois que d'espouser, tu t'allas ietter deuant tous les autres pour acquerir de la gloire, & fus le premier tué à la descente du Nauire.

PROTESILAS. J'aurois bien plus de sujet de m'en prendre aux Dieux, & d'accuser le destin qui l'auoit ainsi ordonné.

EAQVE. Pren-t'en donc à eux, & laisse ceux-cy en repos apres leur mort.



DIALOGUE

DE MENIPPE ET D'EAQVE.

Où plusieurs autres parlent.

MENIPPE. **J**E te conjure par le Dieu des enfers, de me monstres tout ce qu'on peut voir icy.

EAQVE. Il seroit difficile de te monstres tout; mais voicy le principal, Cerbere, Caron, Phlé-

géton, & le marais que tu - as passé.

MENIPPE. Je sçay tout cela, & que tu-és le portier des enfers, l'ay veu mesme Pluton & les Furies ; mais monstre-moy ces illustres morts dont on parle tant.

EAGVE. Voila Agamemnon, Achille, Diomede, Vlysse, Ajax, Idomenéc, & les autres Princes Grecs.

MENIPPE. Grands Dieux, Homere ! en quel estat sont les Heros de tes Rhapsodies, sans aucune forme ni beauté qui les puisse faire reconnoître ! En vn mot, rien que cendre & que poussiere ; Mais qui est celuy-cy, Eaque ?

EAGVE. C'est Cyrus, & Crésus en suite ; puis Sardanapale ; & plus loin, Midas & Xerxes.

MENIPPE. C'est donc toy, detestable, qui as percé le mont Athos, & enchainé l'Hellepont, & qui as fait trembler toute la Grece ! Est-ce là Crésus ? Dieux ! comme il est fait ! & Sardanapale ! ie te prie que ie luy donne vn coup de poin.

EAGVE. Tout beau ; Tu luy romprois la teste qu'il a extrêmement delicate, à cause que ce n'estoit qu'un effeminé. Mais veux-tu que ie te monstre aussi les Philosophes ?

MENIPPE. Je le veux.

EAGVE. Tien, voila Pythagore.

MENIPPE. Bon-jour, Euphorbe, Apollon, & tout ce qu'il te plaira.

PYTAGORE. Bon-jour, Menippe.

MENIPPE. N'as-tu plus ta cuisse d'or ?

PYTAGORE. Non ; mais que ie voye s'il n'y a rien à manger dans ta besace.

MENIPPE. Il n'y a que des fèves, mon amy, qui n'est pas vn manger pour toy.

PYTAGORE. Donne, donne, on a d'autres sentimens en l'autre monde, & ie ne m'apperçois point icy de ce que i'y remarquois là-haut.

E A Q V E. Voila Solon, Thalés, Pittacus, & les autres Sages, qui sont, comme tu vois, sept en tout.

MENIPPE. Ie ne vois que ceux-là qui ne pleurent point, & qui conseruent quelque gayeté icy bas ; Mais qui est celuy-cy tout poudreux comme vn gasteau cuit dans les cendres, & tout plein d'éléueures ?

E A Q V E. C'est Empedocle qu'on a tiré du mont Ethna, à demy rosty.

*On luy donne des paines
ses
d'airain.* MENIPPE. Dieu te gard, maistre Pantouflier, qui t'a meü de te ietter tout vif dans cette fournaise ?

EMPEDOCLE. La melancolie.

MENIPPE. Dy plustost que c'estoit orgueil, vanité, presumption, pour faire croire que tu estois immortel lors qu'on ne te trouueroit plus ; Voila ce qui t'a consumé toy & tes pantouffles. Mais ta fourbe n'a seruy de rien ; car on t'a veu

après sa mort. Ce n'est pas tout, Où est Socrate?

EAQUE. Avec Nestor, Palamede, & les autres grands caiseurs du temps passé, qui en conte à son ordinaire.

MENIPPE. Je serois bien-aise de le voir, si c'est près d'icy.

EAQUE. Voy-tu certe teste chauue?

MENIPPE. C'est vn signe commun à tous les morts.

EAQUE. Je dis ce camus.

MENIPPE. Ils le sont tous aussi.

SOCRATE. Est-ce moy que tu demandes, Menippe?

MENIPPE. Ouy, Socrate.

SOCRATE. Que fait on à Athenes?

MENIPPE. Force gens font les Philosophes, qui n'en ont que l'habit & la démarche; Tu sçais comme Platon & Aristippe sont venus icy, l'un sortant de la Cour d'un Tyran; & l'autre tout parfumé.

SOCRATE. Et qu'est-ce qu'on dit de moy?

MENIPPE. Tu-és trop heureux pour ce regard; car on croit que tu-as esté vn homme admirable & qui a tout sceu, quoy que pour te dire la verité, ie croy que tu ne sçauois rien.

SOCRATE. Je leur ay dit cela tant de fois; mais ils n'en vouloient rien croire.

MENIPPE. Qui sont ceux-là qui sont près de roy?

SOCRATE. Charmide, Phedre, & Alcibiade.

MENIPPE. Courage, tu n'as pas oublié tes bonnes coustumes en l'autre monde, & aimes encore les beaux garçons.

SOCRATE. Que voudrois-tu que ie fisse icy de plus agreable? mais assis-toy là près de nous.

MENIPPE. J'aime mieux aller près de Cré-fus & de Sardanapale, pour leur ouïr faire leurs regrets; car cela me fait creuer de rire.

EAQUE. Et moy, ie m'en vais aussi, de peur que quelque mort ne s'éuade pendant mon absence. Adieu; une autre fois tu verras le reste.



DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE CERBERE.

*C'est que
c'estoit un
Philosophe
Cynique.*

MENIPPE. **D**Y-MOY, Cerbere, puisque nous sommes camarades, En quel estat estoit Socrate lors qu'il vint icy? Car comme tu-és Dieu, tu sçais pour le moins aussi bien parler qu'aboyer.

CERBERE. Il sembloit d'abord fort resolu, & vouloit passer pour homme qui n'apprehende point la mort; mais lors qu'il eut mis le pied dans
dans

dans ces tristes lieux, il fut effrayé de l'épaisseur de leurs tenebres, & comme ie commençay à l'aboyer & à le mordre, il se mit à pleurer comme vn enfant, & à se tourmenter en cent façons.

MENIPPE. C'estoit donc vn imposteur, qui ne mesprisoit pas la mort, comme il disoit.

CERBERE. Quand il vit qu'il en falloit passer par là, il tesmoigna de la resolution, pour ne point paroistre souffrir à regret vne necessité, & pour se rendre plus admirable. On peut dire cela generalement de tous les Philosophes, qu'ils sont fort vaillans iusqu'à ce passage; mais ils perdent cœur alors, comme les autres.

MENIPPE. Mais moy; comment t'ay-je paru en ce moment?

CERBERE. Digne de ta profession, & Diogene auant toy; car vous n'estes point venus icy par force, nien rechignant; mais d'une façon libre & gaye, comme s'il n'y eust eu à rire que pour vous, & à pleurer pour tous les autres.



DIALOGUE

DE CARO I, DE MENIPPE ET DE MERCURE.

CARON. **P**AYE le Battelier, maraut.

MENIPPE. Crie tant que tu voudras, tu n'auras rien.

CARON. C,à vn double pour le passage?

MENIPPE. Comment veux-tu que ie t'en donne si ie n'en ay point?

CARON. Y a-t-il quelqu'un qui n'ait pas vaillant vn double?

MENIPPE. Moy.

CARON. Je t'estrangleray, mal-heureux, pour mon argent.

MENIPPE. Et moy, ie te rompray la teste à coups de baston.

CARON. Je t'auray donc passé pour neant?

MENIPPE. Que Mercure te payes'il veut, puis-qu'il m'a amené icy.

MERCURE. Cela seroit bon, que ie payasse pour les morts, apres auoir eu la peine de les conduire!

CARON. Je ne te laisseray pas aller autrement.

MENIPPE. Mers donc ta nacelle à bord; mais comment feras-tu pour me faire payer, si ie n'ay point d'argent?

CARON. Ne sçauois-tu pas bien qu'il en falloit apporter?

MENIPPE. Et quand ie l'aurois sceu, me pouuois-je empescher de mourir?

CARON. Quoy! tu seras le seul qui te vanteras d'auoir passé la barque de Caron pour rien?

MENIPPE. Non pas pour rien; car i'ay tiré à la rame & à la pompe, sans te rompre la teste de mes cris comme les autres.

CARON. Cela n'a rien de commun avec le passage.

MENIPPE. Remets-moy donc en vie.

CARON. Bon, pour me faire battre par Eaque.

MENIPPE. Laisse-moy donc en repos.

CARON. Monstre ce que tu-as dans ta besace.

MENIPPE. Il n'y a que des lupins, ou quel-
que œuf couué. *Pois pas d'amer.*

CARON. Mercure, d'où nous as-tu amené ce chien, qui ne fait qu'aboyer tout le monde, & se mocquer de ceux qui pleurent.

MERCURE. Tu ne sçais, Caron, qui tu as passé, c'est vn homme parfaitement libre, & qui ne se soucie de rien.

CARON. Que si ie te rattrape iamais!

MENIPPE. On n'y retourne pas deux fois.





DIALOGUE

DE PLUTON, DE PROTESILAS,
ET DE PROSERPINE.

PROTESILAS. **H**A! Pluton, & toy fille
de Cérés, ne rejettez
pas la priere d'un Amant.

PLUTON. Qui és-tu, qui parles ainsi?

PROTESILAS. Le premier des Grecs, qui
mourut au siege de Troye.

PLUTON. Et que veux-tu?

PROTESILAS. Retourner au monde pour
quelques heures.

PLUTON. C'est vne priere que font tous
les morts, & que personne n'obtient.

PROTESILAS. Ce n'est pas l'amour de la
vie qui me fait parler; mais le desir de voir ma
maistresse, que ie laissay dans sa chambre nuptia-
le, pour me haster de partir avec les Grecs; & ie
fus si mal-heureux que d'estre tué par Hector à
la descente du navire; L'amour que j'ay donc
pour cette Belle ne me donne point de repos,
& ie voudrois la pouuoir encore entretenir vn
moment.

PLUTON. N'as-tu pas beu de l'eau du fleuve
Léthé comme les autres?

PROTESILAS. I'en ay beu, mais le mal estoit plus fort que le remede.

PLYTON. Elle ne tardera point à venir, & t'espargnera la peine de l'aller trouver.

PROTESILAS. Mais ie ne puis souffrir l'attente; Tu sçais l'impatience des Amans, Pluton, car tu as autrefois aimé.

PLYTON. Que te seruira-t-il de la reuoir vn moment, pour la reperdre après pour toujours?

PROTESILAS. Peut-estre que ie la persuaderay de venir avec moy, & par ce moyen ie croistray ton Empire d'une Ombre.

PLYTON. Cela n'est pas iuste, Protesilas, & ne s'est iamais fait.

PROTESILAS. C'est qu'il ne t'en souuient plus; car tu rendis à Orphée son Eurydice, & à Hercule Alceste, qui estoit ma parente.

PLYTON. Voudrois-tu paroistre deuant elle en cet estat, où tu la ferois mourir de peur? Et penses-tu qu'elle te voulust regarder, ni qu'elle te pust reconnoistre?

PROSERPINE. Faisons-luy grace, Pluton, & commandons à Mercure de le remettre là-haut, & de le frapper de sa verge lorsqu'il sera arriué au monde, pour luy faire reprendre sa premiere forme, & le rendre tel qu'il estoit au sortir de sa chambre nuptiale.

PLYTON. Puis-que Proserpine le veut, i'y

consens. Remene celuy-cy, Mercure; mais qu'il se souuienne qu'on ne luy a accordé qu'un iour.



DIALOGUE

DE MAVSOLE ET DE DIOGENE.

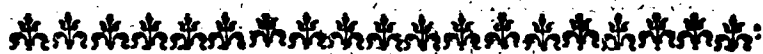
DIOGENE. **P**ourquoy fais-tu tant le dédaigneux & le mesprisant, comme si l'on n'estoit pas digne de te regarder?

MAVSOLE. Parce, Diogene, que i'ay esté Roy, & que i'ay commandé à un grand païs, sans parler de ma beauté ni de ma valeur. D'ailleurs, i'ay un superbe tombeau dans Halicarnasse, enrichy de figures taillées dans le marbre, tellement qu'il y a peu de temples qui esgalent mon sepulcre; Après cela, n'ay-je pas raison de faire le vain?

DIOGENE. Quoy! pour ta beauté, ta valeur, ton Royaume, & ton sepulcre? Mais, mon amy, tu n'as rien icy bas de tout cela; & si tu veux prendre quelqu'un pour Iuge, on te dira que ta carcasse n'est pas différente de la mienne. Pour ton sepulcre, c'est à ceux d'Halicarnasse à s'en vanter, & à le monstrier aux Estrangers, comme vne des merueilles du Monde, & un chef-d'œuvre d'Architecture; mais ie ne voy pas à quoy il te peut seruir, si ce n'est à t'accabler sous sa pesàteur.

MAUSOLE. Comment ! tout cela me seroit inutile ! & Mausole ne seroit en rien different de Diogene !

DIOGENE. Si fait bien ; car Mausole pleurera sa felicité passée, & Diogene s'en rira ; Il parlera de son sepulcre, construit par sa belle Artemise, & Diogene ignorera s'il a vn sepulcre ; car cela luy est indifferent ; mais il se souuiendra qu'il a laissé vne memoire immortelle, pour auoir mené la vie la plus accomplie qu'un mortel puisse mener, plus haute mille fois que ton sepulcre, miserable Mausole, & plus durable que luy, quand il seroit basti sur vn roc.



DIALOGUE

DE THERSITE, DE NIRÉE, ET DE MENIPPE.

NIRÉE. **V**Oicy Menippe, qui iugera lequel de nous deux est le plus beau.

MENIPPE. Il faut sçauoir premierement qui vous estes.

NIRÉE. Nirée & Therсите.

MENIPPE. Lequel de vous deux est Nirée, & lequel Therсите ; car ie ne le sçauois discerner.

THERSITE. J'ay desia cet auantage, qu'auec

ma teste pelée & pointuë, nous sommes si semblables, que nostre Iuge ne nous a pû reconnoistre; Dy maintenant, Menippe, lequel de nous deux te semble deuoir remporter le prix de la beauté.

NIREE. Moy, sans doute, qui suis fils de Carops & d'Aglaye, & le plus beau de tous ceux qui furent au siege de Troye.

MENIPPE. Mais mon amy, tu n'as point apporté ta beauté en l'autre monde? & s'il y a quelque difference entre ta carcasse & la sienne, c'est que la tienne est plus fragile, parce que tu n'estois qu'un effeminé.

NIREE. Demande vn peu à Homere comme i'estois fait là-haut?

MENIPPE. C'est vn songe que la vie, il ne faut pas regarder ce que tu estois autrefois; mais ce que tu es maintenant.

NIREE. Quoy! ie ne suis pas encore plus beau que luy?

MENIPPE. Voulez vous que ie vous die, vous n'êtes beaux ni l'un ni l'autre, ni pas vn d'entre les morts; car il n'y a point de distinction.





DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE CHIRON.

MENIPPE. **I**'AY ouï dire, Chiron, que pouvant estre immortel, tu auois souhaité la mort; Comment as-tu pû auoir de l'amour pour vne chose si peu aymable?

CHIRON. C'est que i'estois las de viure.

MENIPPE. Mais n'estois-tu pas bien-aïse de voir la lumiere?

CHIRON. Non; car ie ne faisois tous les iours que la mesme chose, boire, manger & dormir; & le plaisir de la vie consiste dans la diuersité.

MENIPPE. Mais comment supportes-tu la mort, apres auoir quitté la vie pour elle?

CHIRON. Sans desplaisir. Car il y a vne certaine esgalité parmy les morts qui ne me déplaist pas, comme dans vn Estat populaire, où l'un n'est pas plus grand Seigneur que son compaignon; & il ne m'importe qu'il soit iour ou nuit; outre qu'on a cét auantage icy bas, qu'on n'est pas tourmenté de la faim ni de la soif, & des autres incommoditez de la vie humaine.

MENIPPE. Preñ garde, Chiron, que tu ne retombes insensiblement dans le defaut que tu

as voulu éviter ; Car si tu t'es lassé de la vie parce que tu faisois tous les iours la mesme chose, tu te lasserai, à plus forte raison, de la mort, où tout est semblable.

CHIRON. Que faut-il donc faire, Menippe ?

MENIPPE. Ce que font les Sages, Se contenter de sa condition, & croire qu'il n'y a rien d'insupportable ni dans la vie ni dans la mort.



DIALOGUE

DE DIOGENE, D'ANTISTHENE,
ET DE CRATES.

DIOGENE. **P**UISQUE nous sommes de loisir, allons nous promener vers la porte, pour voir ceux qui entrent, & ce qu'ils disent.

ANTISTHENE. Je le veux ; car c'est un plaisir de voir les uns pleurer & les autres supplier qu'on les relâche, ou se roidir en descendant contre celui qui les mene.

CRATES. Je vous veux conter, à ce propos, ce qui m'arriua quand ie descendis icy. Nous estions grand nombre ; mais les plus apparens estoient Arsacés Satrape des Medes, Oronte l'Armenien, & le riche Ismenodore. Le dernier auoit esté tué par des voleurs près de la montagne de Ci-

théron, comme il alloit à Eleufine, & auoit encore les mains toutes fanglantes des coups qu'il auoit receus; Auffi fe lamentoit-il eſtrangement, & regrettoit ſes enfans qu'il laiſſoit encore ieunes, ſ'accuſant d'une extrême imprudence, de ce qu'ayant à paſſer par des lieux que la guerre auoit deſolez, il n'auoit mené que deux valets avec luy, quoy qu'il euſt quantité de vaiſſelle d'or & d'argent. Arſacés eſtoit vn venerable vieillard, qui ſe faiſoit fort d'aller à pied contre lacouſtume des Parthes; & eût bien voulu qu'on luy eût amené ſon cheual, qui auoit eſté tué avecque luy. Car comme il courroit à toute bride deuant les autres, en vne bataille contre le Roy de Cappadoce, vn ſoldat Thracien ſ'auançant, mit vn genouil en terre pour ſe tenir plus ferme, & deſtournant de ſon bouclier le coup que luy portoit Arſacés, donna de ſa pique dans le poitrine de ſon cheual, de telle roideur, qu'il perça homme & cheual tout-enſemble, l'impetuoſité de la courſe ayant redoublé la force du coup. Pour Oronte, il auoit les jambes ſi foibles, qu'il ne ſe pouuoit tenir debout, ce qui arriue ordinairement à ces peuples, accouſtumez à aller à cheual; de ſorte qu'en mettant pié à terre, on diroit qu'ils marchent ſur des eſpines; Il bronchoit donc à chaque pas, ſans qu'on le pût faire auancer; ſi bien que Mer-

cure fut contraint à la fin de le charger sur ses espaulles, & de le porter iusqu'au batteau, ce qui me faisoit rire.

ANTISTHENE. Pour moy, quand ie descendis icy, ie ne voulus point me meller parmy la foule, mais laissant les autres crier & se plaindre, ie courus prendre place dans la nacelle, afin de passer plus commodément. Cependant, voyant lamenter les vns, & les autres rendre gorge, ie ne me pouuois tenir de rire, non plus que toy.

DIogene. Voila les auentures de vostre passage; mais les miennes sont plus plaisantes; car il m'arriua de passer avec le Banquier Blepsias, qui estoit du port de Pirée, Lampis l'Acarnanien, qui commandoit les troupes estrange-res, & vn riche homme de Corinthe nommé Damis, que son fils auoit empoisonné. Le premier s'estoit laissé mourir de faim, à ce qu'on disoit; & paroissoit fort palle & fort maigre, & le second s'estoit tué pour vne Courtisane; Quoy que la cause de leur mort ne me fust pas inconnüe, ie ne laissay pas de la vouloir apprendre d'eux; & comme Damis accusoit son fils, ie luy dis, qu'il ne s'en deuoit prendre qu'à luy-mesme, puisqu'il ne luy donnoit rien à l'âge des voluptez, tandis que tout vieux & cassé il passoit le temps dans les delices. Ie dis à l'Acarnanien, qu'il

auoit grand tort de s'estre laissé vaincre par vne femme, luy qui auoit tousiours paru inuincible à ses ennemis; & ie gronday fort Blepsias d'auoir espargné son bien, comme s'il eust dû viure eternellement, pour le laisser à des estrangers qui ne le touchoient de rien; Mais nous voicy tantost arriuez à la descente. Remarquons de loin ceux qui viennent: Dieux! combien en voila qui se tourmentent, iusqu'à ces vicillars tout décrépits, tant ils sont amoureux de la vie! le ne voy que les enfans qui ne pleurent point; mais interrogeons ce vieux bon-homme que voicy; Qu'as-tu à pleurer, mon amy, est-ce que tu croyois estre immortel; ou que tu regrettes quelque grande felicité?

VN MORT. Non, i'estois vn pauvre pefcheur, qui auois bien de la peine à viure, tout boitteux & presque aueugle, sans aucuns enfans pour me soulager.

DIOGENE. Et avec cela tu regrettes la vie?

VN MORT. C'est qu'elle est agreable; & la mort hideuse & terrible.

DIOGENE. Tu radottes, bon homme, & tu retournes en enfance; Que dirons-nous de ces ieunes gens qui ayment la vie, si celuy-cy la regrette lorsqu'il deuroit souhaiter la mort, comme vn azyle à sa vieillesse? Mais retournons, de peur qu'on ne s'imagine en nous voyant si

près de la porte, que nous voulions nous éva-
der.



DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE TIRESIAS.

MENIPPE. **I**L n'est pas aisé maintenant de
sçavoir si tu-as esté aveugle, car
tout le monde l'est icy; mais si tu-as esté mâle &
femelle, comme on nous le veut faire croire, dy-
moy, ie te prie, quelle est la condition la plus
heureuse, celle de l'homme ou de la femme?

TIRESIAS. Celle de la femme; car elles
sont les maistresses & ne vont point à la guerre,
n'ont ni procès ni querelles à démeller, ni aucu-
ne autre fascheuse affaire.

MENIPPE. Mais ne te souvient-il point de
la Medée d'Euripide, qui déplore leur condition
& le mal qu'elles souffrent en accouchant? A pro-
pos, n'as-tu iamais accouché?

TIRESIAS. Pourquoi me fais-tu cette que-
stion?

MENIPPE. Par curiosité, sans aucun dessein
de t'offenser.

TIRESIAS. Je n'ay point eu d'enfans, mais
ie n'estois pas sterile.

MENIPPE. Estois-tu homme & femme

tout ensemble, ou si vn sexe a succedé à l'autre; & cela s'est-il fait peu à peu, ou tout d'un coup?

TIRESIAS. A quoy tendent toutes ces demandes? Est-ce que tu doutes de la verité?

MENIPPE. Est-il deffendu d'en douter? & faut-il recevoir pour Oracles, tout ce que disent les Poëtes, sans oser s'en enquerir?

TIRESIAS. Tu n'aurois garde de croire qu'il y ait eu des femmes changées en bestes ni en arbres, puis que tu doutes qu'il y en ait eu de changées en hommes.

MENIPPE. Nous examinerons cela vne autre fois; Mais dy-moy maintenant, quand tu estois femme, si tu sçauois l'auenir, ou si tu-és deuenu homme & prophete en mesme temps?

TIRESIAS. Que tu sçais peu de mes nouuelles! Il semble que tu ignores comme les Dieux me firent Iuge de leur different, & que Iunon m'aveugla; mais Iupiter me donna le don de prophetie pour recompense.

MENIPPE. N'és-tu point encore deffait de ces fables? Mais tu as cela de commun avec tous les autres Deuins, de ne rien dire qui vaille.





DIALOGUE

D'AIAX ET D'AGAMEMNON.

AGAMEMNON. **S**ta fureur t'a cousté la vie, lors que tu faisois le moulinet sur vn troupeau de moutons, comme si ç'eussent esté des hommes, pourquoy t'en prens-tu à Vlysse, & pourquoy ne le voulus-tu pas voir l'autre iour qu'il descendit aux enfers, pour consulter Tirésias?

AIAX. C'est qu'il est cause de ma mort, pour m'auoir disputé les armes d'Achille.

AGAMEMNON. Mais croyois-tu deuoir estre le maistre par tout, sans qu'on t'osast rien contester?

AIAX. Non; mais ces armes m'appartenoient par le droit de ma naissance; Toy-mesme me le cedoïs, qui estois plus grand seigneur qu'Vlysse, & tous les autres, horsmis ce facquin, à qui j'ay sauué mille fois la vie.

AGAMEMNON. Il s'en faut prendre à Thetis qui les vint exposer en public, comme si chacun eust eu droict d'y pretendre; au lieu de te les donner comme à son cousin germain.

AIAX. Je ne deuoïs m'attaquer qu'à celuy qui me les contestoit.

AGAMEMNON.

AGAMEMNON. Mais Vlyffe est excusable, s'il a eu de la passion pour la Gloire, dont tous les honnestes gens sont amoureux ; & tu sçais qu'il remporta la victoire, au iugement mesme de nos ennemis.

AIAX. Je sçay bien qui en fut cause, mais il ne se faut pas attaquer aux Dieux ; Toutefois, ie n'aymerois pas Vlyffe, quand mesme ils me le commanderoient.



DIALOGUE

DE MINOS ET DE SOSTRATE.

MINOS. **Q**U'ON plonge ce Voleur dans le Phlégéron, & qu'on fasse deschirer ce Sacrilege, à la Chimere. Pour ce Tyran, qu'on l'estende tout de son long près de Ticie, pour estre rongé comme luy par des vautours ; Mais vous autres Belles ames, allez aux champs Elisées, cueillir le fruit de vos bonnes actions.

SOSTRATE. Je n'ay que deux mots à dire, s'il plaist à Minos de m'escouter.

MINOS. Que ie t'escoute, meschant ! comme si tu n'estois pas conuaincu d'auoir tué & volé sur les grands chemins !

SOSTRATE. Il est vray ; mais il faut voir

si j'ay mérité, pour cela d'estre puny.

MINOS. Comment! ne faut-il pas rendre à chacun selon ses œuvres?

SOSTRATE. Les destins ne l'auoient-ils pas ordonné, comme ils ordonnent tout le bien & le mal qui se fait au monde?

MINOS. Il est certain que nous sommes tous sujets aux loix des Parques, qui prescriuent à chacun ce qu'il doit faire, dès le point de sa naissance.

SOSTRATE. Mais quand on tue quelqu'un par l'ordre d'un autre, qui est proprement l'auteur du meurtre?

MINOS. Celui qui l'a commandé, car l'autre n'en est que l'instrument, non plus que l'espée; sur tout, s'il a esté contraint d'obeir.

SOSTRATE. Courage, tu fortifies encore mon raisonnement; & lors qu'un valet apporte un present de la part du maistre, à qui en a-t-on l'obligation, ou au maistre, ou au valet?

MINOS. Au maistre; car l'autre n'en est que le porteur.

SOSTRATE. Ne vois-tu donc pas que tu-as tort de me punir & de récompenser ceux-cy, puis que nous n'auons fait les uns & les autres qu'exécuter l'ordre du Destin?

MINOS. On trouueroit bien d'autres choses à dire qui voudroit tout esplucher; mais tu

meriterois d'estre puny non seulement comme vn Voleur, mais comme vn Sophiste qui contrôle les actions des Dieux. Toutesfois, Mercure, deslie ce pauvre diable ; mais c'est à la charge qu'il ne l'ira pas dire aux autres, de peur qu'ils ne nous viennent rompre la teste semblables questions.



LA NECROMANCIE.

DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE PHILONIDE.

Il serit de l'incertitude des Philosophes, & conclut que la vie la plus commune est la meilleure ; mais il se mocque, en passant, de la magie, & de ses ceremonies ridicules & extrauagantes.

MENIPPE. **I**E te saluë, Portique, superbe entrée de mon Palais, que ie te contemple avec plaisir, depuis que ie suis de retour à la lumiere !

PHILONIDE. N'est-ce pas là le Philosophe Menippe : C'est luy sans doute ; Mais quel estrange équipage, & que veut dire cette massuë, cette lyre, & cette peau de lion ? Il faut que ie l'aborde. Bon-jour, Menippe, d'où viens-tu, que l'on a esté si long-temps sans te voir ?

MENIPPE. *Je fors des portes des enfers, & de la sombre demeure des morts où l'on habite loin des Cieux.*

PHILONIDE. Grands Dieux ! nous n'auions pas sceu que Menippe estoit mort, & le voila resuscité !

MENIPPE. *Tu te trompes, l'enfer m'a receu
vivant & animé.*

PHILONIDE. Hé ? mon amy, qui t'a meü d'entreprendre vn si estrange voyage ?

MENIPPE. *Le feu bouillant de la jeunesse.*

PHILONIDE. Quitte vn peu ce langage tragique, & mettant bas le cothurne, dy-nous d'oü vient cet habit extrauagant, & quel a esté le sujet d'vn voyage si peu agreable.

MENIPPE. *Vn importât secret m'a cõduit en ces lieux,
Pour consulter là-bas l'ombre de Tirésie.*

PHILONIDE. Tu refuses de parler ainsi poëtiquement à tes amis, & par Rhapsodies.

MENIPPE. Ne t'en estonne point, Philonide ; Car comme ie ne fais que de quitter Euripide & Homere, j'ay l'esprit encore tout plein de leurs termès tragiques & empoulez, & il me semble que les Vers me naissent à la bouche. Mais dy-moy comme va le monde, & ce qu'on y fait ?

PHILONIDE. Ce qu'on y faisoit lors que tu en es party, On vole, on se parjure, on preste à vsure.

MENIPPE. Miserables, qui ne scauent pas

ce qui est ordonné contre les riches dans les enfers, dont les decrets sont irreuocables.

PHILONIDE. Que dis-tu ? y a-t-il quelque chose d'ordonné depuis peu là-bas, contre ceux qui sont icy ?

MENIPPE. Ouy certes, & tres-important ; mais il n'est pas permis de reueler ces mysteres, de peur qu'on ne nous accuse d'impieté deuant le tribunal de Rhadamante.

PHILONIDE. Hé ! Menippe, par les Dieux, ne refuse pas ce secret à ton amy, qui le sçaura bien cacher, & qui est initié luy-mesme dans les mysteres.

MENIPPE. Tu m'impose vne charge bien rude, Philonide ; mais pour l'amour de toy il faut tascher de s'en-acquiter ; Il est ordonné que les riches qui tiennent leurs tresors enfermez comme vn autre Danaë.

PHILONIDE. Ne passe pas outre, que tu ne m'ayes dit le sujet de ton voyage, & qui t'a seruy de guide ; après tu conteras tout d'un temps ce que tu-as veu & ouï dans les enfers ; car comme tu-és curieux, tu n'auras sans doute rien oublié de remarquable.

MENIPPE. Il te faut obeïr ; car le moyen de refuser quelque chose aux prieres d'un amy, Je commenceray donc par mon voyage, & te diray l'occasion qui me le fit entreprendre. Comme

i'estois encore ieune, & que i'entendois les Poëtes parler des guerres & des diuisions, non seulement des Heros, mais des Dieux mesmes; & conter leurs larcins, leurs incestes, leurs adultères, & leurs violences; ie m'imaginois que tout cela estoit non-seulement veritable, mais iuste, comme estant fait par les Dieux, qui ne pouuoient faillir, & en estois sensiblement touché. Mais lors que ie fus deuenu grand, & que ie vis les loix qui disoient tout le contraire, & qui punissoient les voleurs, les seditieux, & les adultères; ie fus en grand' peine, ne sçachant quel party prendre. Car d'un costé ie ne pouuois m'imaginer que les Dieux pussent faire des injustices; & de l'autre, ie sçauois que les Legislatteurs n'eussent pas deffendu ces choses s'ils les eussent trouué raisonnables. Dans cette incertitude, ie creûs qu'il estoit à propos de consulter les Philosophes, comme les Sages du monde, & les precepteurs du genre humain, pour apprendre d'eux la verité. Mais ie m'apperçeus bien-tost que, i'estois tombé d'un petit mal en un plus grand. Car apres auoir bien espluché leur vie & leur doctrine, ie trouuay qu'il y auoit plus d'incertitude parmy eux, que parmy les autres, & que nostre vie estoit sans comparaison plus tranquille & plus reglée que la leur. L'un m'ordonnoit de passer mon temps & de me resioüir, & diloit que

le souverain bien consistoit dans la volupté; L'autre crioit que c'estoit la peste de la vie, & qu'il falloit suër, travailler, s'endurcir au mal & à la peine, gronder tout le monde, & tâcher de luy des-
 plaire, & auoit tousiours dans la bouche ce mot d'Hesiodé, Que la vertu ne se peut obtenir sans travail, & qu'il faut grimper sur le costau. Celuy-
 cy estoit d'avis de mépriser les richesses, & en-
 tenoit la possession non-seulement indifferente,
 mais dangereuse; Cet autre les mettoit hardi-
 ment entre les biens. Apres, combien de con-
 trariété parmy eux pour les choses de la Nature!
 L'un pose un vuide; l'autre des atomes; celuy-
 cy des idées; celuy-là des substances incorporel-
 les, avec une foule de termes barbares & in-
 connus, dont ils vous assomment. Mais ce qui
 est de plus estrange, c'est qu'auançant des maxi-
 mes toutes contraires, ils semblent pourtant
 auoir tous raison; si bien que vous ne sçavez que
 respondre à celuy qui dit qu'il est froid, ni à ce-
 luy qui dit qu'il est chaud; quoy que vous sça-
 chiez bien qu'il ne peut estre froid & chaud en
 mesme temps. I'estois donc comme ces dor-
 meurs qui donnent de la teste tantost d'un costé,
 & tantost d'un autre, sans sçauoir ce qu'ils font.
 Ce qui est de plus insupportable, c'est que con-
 siderant leur vie, vous la trouuez toute con-
 traire à leur doctrine. Car ceux qui disent qu'il

faut mespriser les richesses, sont les plus auares, n'enseignent que pour de l'argent, & ont tous les iours des procès pour leurs vsures. Ceux qui rejettent la gloire sont tout pour elle. Mais sur tout, ils crient presque tous contre la volupté, & en particulier ils ne s'attachent qu'à elle, & sont plus voluptueux que les autres. Deschu donc de l'esperance de trouuer la verité par leur moyen, i'estois plus en peine que iamais, & si quelque chose me consoloit, c'estoit de voir, que ceux qu'on estimoit les plus sages, n'estoient pas plus habiles que moy en ce point. Cependant, comme ie refusois là dessus iour & nuit, il me prit enuie d'aller iusqu'en Babylone, consulter quelque Mage des disciples de Zoroaste, parce qu'on disoit que par des charmes & des sortileges, ils ouuroient la porte des enfers, & faisoient entrer & sortir qui il leur plaisoit. Mon dessein estoit de consulter Tirésias, qui estant sage & prophete tout-ensemble, me pourroit enseigner, mieux que nul autre, quelle estoit la meilleure vie, & celle qu'un honneste homme deuoit choisir. Je fis donc marché avec l'un d'eux nommé Mithrobarzanés, qui auoit de longs cheveux & vne grande barbe blanche, & obtins de luy, avec beaucoup de peine, qu'il voulût estre mon guide dans vne entreprise si hazardeuse. Il me prit, & me laqua dans l'Euphrate vn mois entier, selon le cours

cours de la Lune, commençant au leuer du Soleil, le visage tourné vers l'Orient, & barbottant vne longue oraison, comme ces Sergens enrouëz qui parlent si viste & si mal qu'on ne les entend point. Je pense toutefois qu'il inuoquoit les demons. Apres auoir fait toutes ses conjurations, il me cracha au nez par trois fois, & me ramena, sans regarder personne par le chemin. Cependant il ne me donnoit à manger que du gland, & à boire que du lait & de l'hydromel, ou de l'eau du fleuve Coaspés : Nous auions la terre pour lit, & le ciel pour couuerture. Lors que ie fus bien préparé de la sorte, il me mena sur le minuit à la riuere du Tigre, & m'y ayant bien lauë & nettoyé, fit quelques ceremonies de purification avec vne torche, de l'oignon marin, & plusieurs autres choses, barbottant tousiours cette longue oraison. Comme ie fus bien enchanté & tournoyé, pour n'estre point endommagé par les fantosmes, il me ramena au logis, en me faisant marcher à reculons. Le reste de la nuit fut employé à nous preparer au départ. Il mit donc vne longue soutane de Magicien, & m'arma comme tu vois de cette massuë, de cette lyre, & de cette peau de lion, avec ordre, si l'on me demandoit mon nom, de ne pas dire Menippe, mais Vlyssé, Hercule, ou Orphée.

PHILONIDE. Pourquoi cela? ie n'en voy pas la raison.

D d

MENIPPE. C'est qu'il croyoit que nous passerions mieux sous le nom de ces Heros, qui est connu dans les enfers, que sous le nostre. Le iour venu, nous descendîmes à la riuere pour nous embarquer; Car il auoit préparé vn barreau & des victimes, avec les autres choses necessaires pour le sacrifice. Apres que nous eûmes chargé nostre petit fait, nous entraîmes tristes & dolens, comme dit le Poëte, & quittant à regret le riuage. Nous n'eûmes pas vogué longtemps, que nous descendîmes dans le lac où l'Euphrate se perd, & delà dans vne terre deserte & si couuerte de bois qu'on n'y voyoit goutte. Je mis pied à terre sous la conduite du Mage, & apres auoir creusé vne fosse, nous y esgorgeâmes nos victimes, & espanchâmes le sang tout autour. Pendant tout ces mysteres, il tenoit vne torche allumée, & inuoquoit ensemble, tous les demons, les peines, les furies, la nocturne Hecate, & la haute Proserpine, entremeslant parmy ses discours de grands mots barbares & inconnus, & criant à pleine teste, & non plus entre ses dents, comme auparauant. Tout à coup la forest tremble, par la force de l'enchantement, la terre se fend, & l'on entend de loîn les cris du Cerbere. L'enfer peu à peu se descouure, avec le lac brulant, le fleuve de feu, & le manoir de Plutó, qui trembloit iusques sur son

throsne. Nous entrons par cette ouuerture, & trouuons Rhadamante à demy-mort de frayeur, Cerbère aboyant, & tout prest à nous deuorer, mais ie l'endormis aisement au son de ma lyre. Comme nous fusmes à la barque de Caron, nous faillismes à ne point passer, tant elle estoit pleine; Ce n'estoit que gens blesez, l'vn à la jambe & l'autre à la teste, comme au retour d'un combat. Mais aussi-tost qu'il nous vit, & qu'il apperceut la peau de lion & la massüe, s'imaginant que i'estois Hercule, il nous fit faire place, & nous passa à l'autre bord. En suite, il nous montra le chemin. Mithrobarzanés marchoit deuant, parce qu'on ne voyoit goutte, & ie le suiuius pas à pas, le tenant par le bord de sa robe, tant que nous arriuasmes dans vn pré qui estoit tout planté d'asphodeles, où nous fusmes incontinent enuironnez d'ombres murmurantes. Nous passons outre, iusqu'au tribunal de Minos, qui auoit à ses costez les demons, les peines, & les furies, avec vne longue chaisne de coupables. Ce n'estoit, qu'adulteres, maque-reaux, maltotiers, flatteurs de Cour, hypocrites, & autre semblable vermine qui trouble la tranquillité de nostre vie. On voyoit à part les vsuriers, passés, goutteux, hydropiques, avec chacun vne chaisne au col & vn maillet de fer du poids de six vingts liures. Nous demeurasmes là quel-

que temps à entendre leurs deffenses ; mais ils estoient accusez par de plaisans Orateurs.

PHILONIDE. Qui sont-ils ? ne m'enuie pas ce plaisir.

MENIPPE. Te souuiens-tu de ces ombres que font les corps, lors qu'ils sont opposez au Soleil ? Ce sont-là nos accusateurs apres nostre mort & les fideles tesmoins de tout ce que nous auons fait au monde, comme ceux qui ne nous ont point abandonnez durant tout le cours de nostre vie. Minos, apres les auoir ouïs & examinez, renuoye les coupables aux lieux destinez aux supplices, pour y payer la peine de leurs crimes. Il tourmente principalement ceux qui se sont enorgueillis de leur grandeur, detestant leur faste & leur vanité de peu de durée, de ne s'estre pas souuenus qu'ils estoient hommes, & mortels comme les autres. Vous les voyez alors nuds, honteux, & despoüillez, qui osent à peine leuer les yeux, & qui regardent leur felicité comme vn songe. L'auois vne ioye incroyable de les voir en cet estat, & m'approchant doucement de ceux que i'auois connus en ce monde, ie les faisois souuenir de leur arrogance, & du plaisir qu'ils prenoient, à voir le matin vne foule de gens à leur porte, qui les attendoient à la sortie, & estoient repoussez par leurs valets, iusqu'à ce qu'il plust à Monsieur de sortir, tout couuert d'or

LA NECROMANCIE. 213

& de pourpre, qui caressoit les vns d'un clein d'œil, & les autres d'un souris, & pensoit bien obliger ceux à qui il donnoit sa main à baiser. Ils enrageoient de se voir reprocher leurs veritez. Il se plaida là vne cause, où Minos sembla donner quelque chose à la faueur. Car comme Denis le Tyran estoit accusé de crimes atroces, par Dion, & conuaincu par le tesmoignage irrefragable des Philosophes Stoïques, Aristippe le Cyrénien vint à la trauersé, & comme il est respecté là-bas, & en grande autorité parmy les Ombres, il le déliura, sur le point d'estre deuoré par la Chymère, en disant, qu'il auoit fait du bien aux gens de Lettres. Alors, quittant le tribunal de Minos, nous vinsmes aux lieux destinez aux supplices, où c'estoit vne chose effroyable d'entendre le cry des damnez, parmy le son des foyers & le bruit des chaines. Ils estoient tourmentez pelle-messe, Rois, vassaux, pauvres, riches, libres, esclaves, & tous de différentes peines, les vns dans le feu ou sur la rouë, les autres déchirez par Cerbère, ou par la Chimère, & tous detestoient leur crime. Nous en remarquasmes quelques-vns de nostre connoissance qui se cachoient, & tournoient la teste de l'autre costé; ou s'ils nous regardoient, c'estoit en tremblant, & avec des respects & des soumissions, qui nous faisoient rire, sur tout, lors que nous nous sou-

uehions de leur orgueil & de leur presumption. On faisoit graces aux pauvres de la moitié de leurs peines. Nous vismes aussi ces celebres criminels des Fables, Sisyphes, Ixion, Tantale, & cet enfant de la terre, qui couure neuf arpens de son corps. De là, nous passâmes aux champs Elysées, qui est le séjour des bien-heureux, où nous vismes vne autre foule de morts, distinguez par Tribus & par Nations. Les vns secs & usés, qui s'en vont presque en fumée, comme dit Homere; D'autres, ieunes & plus entiers, particulièrement les Egyptiens, à cause qu'on les embaume. Mais ils sont tous tres-difficiles à connoistre; car on diroit que tous les morts se ressembtent. Toutefois, en y prenant garde de bien près, on y remarquoit quelque difference. Ils estoient couchez tous ensemble grands & petits, sans qu'on pût distinguer Agamemnon d'avec son cuisinier Pyrrhus, ni Thersite d'avec Niree; car ils n'auoient plus les marques qui les faisoient reconnoistre. Ce n'estoit que des carcasses qui guignoient par les trous des yeux, & monroient de grandes dents décharnées. Considerant donc ces choses, la vie de l'homme me sembloit comme vne Comedie, dont la fortune est le Poëte, qui donne à chacun le personnage qu'elle veut; à l'un, celuy d'un Monarque, ou d'un faquin; à l'autre, celuy d'une ieune beauté

ou d'une vieille ridicule. Car pour faire que la Comedie soit bonne, il faut qu'il y ait de tout. Quelquesfois une mesme personne change de condition, comme Crésus de Roy devient esclave, & Meandre successeur de Polycrate, passe du rang des valets en celuy des Princes. La fortune les laisse quelque temps sous cet habit, mais à la fin de la Comedie, chacun reprend le sien, & redevient ce qu'il estoit auparavant. Quelques fots & opiniaistres, apres avoir quitté leur habillement, veulent conserver leur dignité, & se faschent quand on les despoille, comme si la Comedie devoit tousiours durer, & que les habits ne fussent pas empruntez. C'est ainsi qu'un Comedien fait tantost Priam & tantost Agamemnon, & devient esclave, apres avoir esté Cecrops ou Erechthee. En un mot, lors qu'il a mis bas le Cothurne, ce n'est plus Agamemnon fils d'Atree, ni Creon fils de Menécés; mais Pol fils de Caricles, de quelque meschant village, ou Satyre fils de Theogiton, qui n'est pas de meilleur lieu. Voila comme vont les choses du monde.

PHILONIDE. Mais dy-moy, ceux qui ont ces magnifiques tombeaux enrichis de colonnes & de statues, avec ces superbes inscriptions; ne sont-ils pas plus estimez là-bas que les autres?

MENIPPE. Non, mon amy; car si tu avois

veu Mausole, avec son Mausolée, tu te creuerois de rire; Il est ietté là en vn trou comme les autres, & ne gagne rien à son tombeau si somptueux, que d'estre accablé sous sa pesanteur. Car lors qu'Eaque distribuë les places, il ne donne pas plus d'un pied à chacun, & il faut retirer ses iambes, & s'y accommoder comme on peut. Mais tu rirois bien dauantage si tu voyois les Satrapes mendiants là-bas, & estant contrains pour viure, de faire le mestier de Harangeres, ou d'apprendre la Grammaire à des grimaux, baffoiez & souffletez comme des coquins. Pour moy, ie ne me pouuois tenir de rire en voyant Philippe de Macedoine refaire de vieilles sauattes en vn coin; & d'autres demander l'aumône aux carrefours, comme Darius, Xerxes, & Polycrate.

PHILONIDE. Tu nous contes-là d'estranges choses, & presque incroyables; mais les Sages, comme Diogene & Socrate, que font-ils?

MENIPPE. Celuy-cy se promene comme il faisoit à Athenes & contrôle tout le monde, estant d'ordinaire avec Palamede, Nestor, Vlyse, & les autres grands causeurs du temps passé, qui se plaisent à son entretien. Il semble auoir encore les iambes enflées du poison qu'on luy a donné. Pour Diogene, il s'amuse à persecuter Midas & Sardanapale, auprès desquels il a choisi
la

La demeure, & s'esclatte de rire lors qu'il leur entend regretter leur felicité, demeurant tout le jour couché sur le dos, à chanter, tandis que les autres pleurent; si bien que ces pauvres misérables, pour n'auoir pas touïours la teste rompuë, ont fait resolution d'abandonner le quartier.

PHILONIDE. C'est assez de ces choses; dy maintenant ce qu'on a ordonné dans les Enfers contre les riches.

MENIPPE. Tu-as bien fait de m'en faire souuenir; car i'ay failly à l'oublier, quoy que ce fust le sujet principal de mon discours. Comme i'estois donc là bas, le Magistrat fit publier l'Assemblée pour les affaires de la Communauté, & voyant tout le monde y courir, ie me meslay parmy la foule. On y traitta diuerfes matieres, dont la derniere fut celle des riches, à qui l'on fit des reproches de leur insolence & de leur presumption. Alors vn des principaux de l'Assemblée se leuant, leut ce Decret : *Sur ce qui nous a esté representé, Que les Riches, pendant leur vie, font beaucoup de mal aux pauvres, & les baffouent & mal-traittent; il a semblé bon au Senat & au Peuple, qu'après leur mort, leur corps soit condamné aux peines comme les autres; & pour leur ame, qu'elle passe incessamment d'asne en asne, pour estre battue & chassée par les pauvres, comme ils les ont battus & chassés pendant leur vie, jusqu'à ce que le terme soit ac-*

comply de deux cens cinquante mille ans, après lequel il leur sera permis de se retirer. Vntel, fils d'un tel, d'un tel país, & d'une telle tribu a fait ce Decret. Cette Ordonnance leuë, le Magistrat l'approuva ; le Peuple la ratifia, Cerbère en aboya, & Proserpine en bourdonna, qui sont les formes des verifications dans les Enfers. Voila ce qui se passa ce iour-là dans l'Assemblée, après quoy, j'allay faire mes affaires, & consulter Tirésias, qui estoit le sujet de mon voyage. Je luy dis d'abord ce qui m'auoit amené, & le priay de me dire son sentiment. Alors, se souffrant d'une façon ridicule, comme c'est vn petit vieillard aueugle, tout contrefait ; il me dit d'une voix gresle, Mon fils, ie voy bien que tu-as fréquenté les Philosophes, & que ce sont eux qui ont causé ton incertitude ; car ils ne sont pas d'accord de ce que tu veux sçauoir ; mais il n'est pas permis de le reueler, de peur qu'on ne nous accuse d'impieté deuant le tribunal de Rhadamante. Ha ! mon petit bon-homme, luy dis-je, ne me laisse pas languir dauantage dans vn aueuglement plus grand que le tien. A ces mots, comme s'il eust eu pitié de moy, il me tira à part, & s'approchant de mon oreille, La meilleure vie, dit-il, c'est la plus commune. C'est pourquoy, quittant là toutes ces chimeres des Philosophes, & ces vaines speculations sur la

fin & le principe des choses, & tenant pour certain que tous leurs beaux raisonnemens ne sont rien que de subtiles impostures; songe à viure & à te resiouir. Cela dit, il se déroba, & rentra dans son pré d'asphodelé, & moy, parce qu'il se faisoit tard, ie dis au Mage, qu'il estoit temps de se retirer, & de reprendre nostre chemin. Ne te mets point en peine, dit-il, i'en sçay vn plus court; & me prenant par la main il me mena en vne contrée plus obscure, où me montrant du doigt vn foible rayon de lumiere, qui passoit à trauers vne fente; c'est là, dit-il, l'Oracle de Trophonius, & le chemin par où l'on descend de la Beocie dans les Enfers; Remonte par là, & tu seras incontinent en ton pais. Moy, tout resiouï, ie pris congé du Mage, & grim-pant du mieux que ie pûs par ce trou, ie me suis trouué, ie ne sçais comment, à Lébadie.

Il fait al-lusion à Homere.





CARON, OV LE CONTEMPLATEVR.

DIALOGVE

DE CARON ET DE MERCVRE,

Où plusieurs autres parlent.

*Il dépeint icy la vanité des choses du monde,
d'une façon tres-agreable.*

MERCVRE. **D**EVOYRIS-tu, Caron, & pourquoy quittant ta nacelle és-tu venu icy haut chercher la lumiere? Tu n'auois pas accoustumé de te meller des choses du monde.

Prose filée. CARON. J'ay voulu voir ce qui s'y passe, & ce que les hommes regrettent tant quand ils meurent; car personne n'est entré dans ma nacelle sans larmes. A l'exemple donc de ce ieune Thessalien, j'ay demandé de pouuoir estre vn iour absent du nauire; & en ayant obtenu la permission, ie suis monté iusqu'icy, tres-heureux de t'auoir rencontré; car ie suis seur que tu me monstreras tout.

MERCVRE.. Je n'ay pas le loisir, Caron; car j'ay quelque commission de la part de Iupiter, & tu sçais qu'il est colére, & que si ie tar-

dois trop, il me pourroit laisser pour iamais avec vous dans les Enfers ; ou me prenant par vn pied, comme il fit Vulcain, me precipiter en bas du Ciel, pour faire rire en suite les Dieux, lors que ie leur verserois à boire tout cloppinant.

CARON. Quoy ! tu abandonnerois ainsi ton ancien amy, & ton camarade, errant par le monde sans guide ? Souvien-toy que ie ne t'ay iamais fait tirer la rame ni la pompe en passant la Barque, quoy que tu sois fort & robuste ; Mais en arrivant là-bas, tu te couches de ton long sur le tillac, & dors tout son soul, si ce n'est que tu rencontres quelque babillard d'entre les morts pour t'entretenir. Cependant, tout vieux que ie suis, il faut que i'empoigne la rame, & que ie vous passe tous à l'autre bord. Ne m'abandonne donc point, ie te prie, mon petit Mercure ; car comme les autres chancellent dans les tenebres, ie suis tout esbloui à la lumiere.

MERCURE. Tu-as envie de me faire battre ; mais on ne scauroit éviter son mal-heur, ni rien refuser à son amy. N'attens pas, pourtant, que ie t'aille montrer tout ; il faudroit pour cela vn siecle, & Iupiter me feroit crier par les carrefours comme vn fugitif. D'ailleurs, les reuenus de Pluton en pâtiroient, car personne ne passeroit cependant ; & Eaque, qui est le maltotier des enfers, demanderoit diminution ; mais il

faut tafcher de te montrer le principal.

CARON. C'eft à toy à voir ce qu'il faut faire ; car ie fuis tout neuf en ce païs-cy.

MERCURE. Il nous faut choisir quelque montagne d'où l'on puiſſe tout voir ; Si tu pouuois monter au ciel, ce feroit vn grand abregé, car tu contemplerois aifément tout de là-haut ; mais comme tu conuerſes inceſſamment parmy les Ombres, tu n'és pas digne d'entrer au palais de la lumiere.

CARON. Tu ſçais ce que ie dis là-bas à ceux qui paſſent la Barque, lors qu'ils ſe veulent meſſer de me donner leur auiſ ; car comme ils n'entendent rien à la nauigation, s'il arriue quelque tempeſte, ils veulent auſſi-toſt qu'on baiſſe les voiles, ou qu'on les relâche à bord ; mais ie leur commande de ſe tenir coy, & de me laiſſer faire. De meſme à preſent, fay tout ce que tu iugeras à propos, ſans m'en demander mon auiſ, comme ſi tu eſtois le pilote, & que ie fuſſe le paſſager ; car ie t'obeïray en tout & par tout.

MERCURE. Tu-as raiſon ; Ie feray ce qu'il faudra ; Il ne reſte plus qu'à trouuer vn lieu commode pour tout voir. Le Caucaſe ſera-t-il aſſez haut, ou ſi nous prendrons le Parnaffe, ou le mont Olympe ? mais cela me fait ſouuenir d'un deſſein que ie te veux communiquer ; car i'auray beſoin de ton aſſiſtance.

CARON. Commande, c'est à moy à obeïr.

MERCURE. Homere dit, Que les fils d'Aloée qui n'estoient que deux non plus que nous, & encore enfans, entreprirent de desraciner le mont Ossa, & de le mettre sur l'Olympe, & celui de Pelion par dessus, afin de s'en servir comme d'eschelle pour monter aux cieux; Mais ces ieunes estourdis furent punis de cette temerité. Pour nous, qui ne voulons pas, comme eux, prendre le ciel par escalade, ie suis d'avis seulement que nous roulions ces montagnes l'une sur l'autre, pour descouvrir de plus loin.

CARON. Et penfes-tu que nous soyons assez forts tous deux pour cela?

MERCURE. Pourquoi non? crois-tu que nous ne vaillions pas bien des enfans?

CARON. Ie ne dis pas cela; mais pour en venir à bout, il faut des forces extraordinaires.

MERCURE. C'est que tu-és grossier, mon amy, & que tu n'as pas leu Homere. Car en trois mots, ce galant-homme fait vne eschelle de montagnes, par où l'on peut grimper au ciel aisément; & ie m'estonne que tu trouues cela estrange, veu que tu sçais qu'Atlas seul nous porte tous & le ciel mesme, & qu'Hercule prit un iour sa place pour le delasser.

CARON. I'ay ouï dire cela aussi bien que

rôy ; mais s'il est vray ou non , ie m'en rapporte à toy & aux Poëtes.

MERCURE. Il est tres-veritable , Caron ; car pourquoy des gens d'honneur voudroient-ils mentir ? Trauailions donc premierement à defraciner le mont Ossa , puis nous mettrons dessus Pelion au sommet feüillu. Regarde comme nous auons tost fait , & poëtiquement. Je veux monter le premier , pour voir s'ils seront assez hauts. Grands Dieux ! nous ne sommes encore qu'au bas du ciel ; le descouure à peine à l'Orient l'Ionie & la Lydie ; & à l'Occident l'Italie & la Sicile ; l'Isle de Crète au Midy , & le Danube au Septentrion. Il faut aller querir le mont Oëta , & mettre encore le Parnasse par dessus.

CARON. Je le veux ; mais pren garde en chargeant trop que tout ne vienne à tomber , & que nous ne nous repentions vn peu tard d'auoir ajousté foy à l'architecture d'Homere.

MERCURE. Ne crain point , mon amy , tout ira bien ; Transporte l'Oëta , & roule dessus le Parnasse. Voila qui va le mieux du monde. Je voy tout , tu n'as plus qu'à monter.

CARON. Donne-moy la main ; car la montée est vn peu haute , pour vn vicillard comme moy.

MERCURE. C'est ta curiosité , & non pas moy

moy qui te donne toute cette peine ; car on ne peut tout voir, & demeurer dans sa chambre ; C, à la main, & pren garde où tu mets le pied, pour n'aller pas faire la cullebutte. Courage ! te voila en haut, aussi bien que moy, le mont Parnasse est fourchu ; tu te mettras sur vn coupeau, & moy sur l'autre, pour estre plus à nostre aise, & nous considererons ce que nous voudrons tout à loisir. Que vois-tu ?

CARON. Je vois vne grande plaine, & vn grand lac qui l'enuironne, avec des riuieres plus grosses que le Phlégéon & le Cocyte ; Je vois aussi de petits animaux qui sortent hors de leurs trous.

MERCURE. Cestrous là ce sont des villes, & ces animaux des hommes, qui te paroissent petits de loin.

CARON. Vois-tu que tu n'as rien fait, d'entasser montagne sur montagne ; car on n'aperçoit pas distinctement de si loin, & mon dessein n'estoit pas de voir des villes & des forêts comme dans la carte ; mais de connoistre ce qui se passe dans le monde, & comme l'on s'y gouerne ; car ce matin, lors que tu m'as rencontré, ie riois d'une auenture assez plaisante. Quelqu'un prié à soupper chez son voisin, a dit qu'il ne manqueroit pas de s'y trouuer ; mais là-dessus, il est tombé vne tuile qui luy a cassé

la teste; N'y auoit-il pas dequoy rire, de luy voir promettre si hardiment ce qu'il ne pouuoit tenir? Il nous faut donc descendre, pour considerer les choses de plus près.

MERCURE. Demeure, le sçay vne recette pour'esclaircir la vëuë, que i'ay aprise aussi d'Homere; nous verrons s'il est aussi bon Medecin qu'Architecte. Mais pren garde, quand ie l'auray faite, de bien voir, afin qu'il n'y faille plus retourner.

*L'osteray le bandeau qui te couuroit les yeux,
Tu verras aisément les hommes & les Dieux.*

Qu'est-ce? ne vois-tu pas bien à present?

CARON. A merueilles; Vn lynx est aueugle au prix de moy; Tu n'as plus qu'à te preparer à respondre. Mais veux-tu que ie t'interroge aussi en Vers, pour monstrier que ie ne suis pas si ignorant que tu penses?

MERCURE. Et où les aurois-tu appris, pauvre Battelier?

CARON. Tu ne sçauois t'empescher de mesdire de la vacation. N'ay-je pas ouï Homere là bas desbagouler ses Rapsodies? Car comme ie le passois, il s'esmut vne tempeste, excitée, sans doute, par quelques Vers qui estoient contraires à la nauigation; de sorte que Neptune, en colere, ietta son trident comme s'il eust voulu pescher à la ligne, & fit vne si grande tour-

mente, que ma barque faillit à s'enfoncer. Cependant, il prit vn mal de cœur à Homere qui luy fit vuidier tout ce qu'il auoit dans le corps avec Scylle, Carybde, & Polyphème.

MERCURE. Je ne m'estonne pas qu'il te soit resté quelque chose d'vne si grande éuacuation ; mais si tu m'en crois, tu parleras en langage plus humain.

CARON. Dy-moy donc sans tant de façon, qui est celuy-cy, qui passe tous les autres tant en force qu'en grandeur ?

MERCURE. C'est Milon Crotoniate, à qui la Grece applaudit dans les spectacles, pour luy auoir veu porter vn bœuf d'vn bout à l'autre de la carriere.

CARON. Hé ! mon amy, qu'ils auront bien plus de raison de m'applaudir, lors que ie le porteray moy-mesme, apres que la mort, cet Athlete inuincible, l'aura terrassé ; Il se lamentera alors au souuenir de ces acclamations, Maintenant, tout glorieux, il ne songe pas à nous.

MERCURE. Comment y songeroit-il en vn estat si vigoureux ?

CARON. Laissons-le là, il nous donnera assez de plaisir, lors que bien-loin de porter vn bœuf, il ne pourra pas porter vn moucheron. Mais qui est cét autre plein de majesté : il semble est ranger à son habit ?

MERCURE. C'est Cyrus fils de Cambyfes, qui a transporté l'Empire des Medes aux Perses. Il vient de dompter les Assyriens, & de prendre Babylone, & marche maintenant contre Crésus Roy de Lydie, afin de se rendre maistre de l'Vniuers.

CARON. Et où est Crésus ?

MERCURE. Regarde cette forteresse à triple mur ; C'est Sardes capitale de son Empire. Le voila assis sur vn throsne d'or, qui parle à Solon. Veux-tu que nous escoutions ce qu'ils disent ?

CARON. Ie le veux.

CRÉSUS. Maintenant, Solon, que i'ay déplié deuant toy tous mes thresors, & que tu as veu toute ma gloire, dy-moy, ie te prie, qui tu crois le plus heureux de tous les hommes ?

CARON. Escoutons vn peu ce qu'il respondra.

MERCURE. Ne crains rien, il ne dira point de sottise.

SOLON. Il y en a bien peu, Crésus, qui méritent ce nom ; mais de tous ceux que i'ay connus, Biron & Cleobis me semblent les plus heureux.

MERCURE. Il veut dire les enfans de cette Prestresse d'Argos, qui moururent tous deux en mesme temps, apres auoir traîné leur mere sur vn char iusques dans le temple.

CRÉSUS. Et bien, que ceux-là soient les plus heureux ; qui sont les autres ?

SOLON. Tellus, cet illustre Athenien, qui est mort pour son païs, apres auoir bien vescu.

CRE'SVS. Et moy, maraut, ne te semblé-je point heureux?

SOLON. On ne peut iuger de la felicité de l'homme, qu'après cette vie, lors qu'il aourny heureusement sa carriere.

CARON. Courage, Solon, tu-és vn braue homme de faire ma barque iuge de ce different. Mais qui sont ceux-là, que Crésus enuoye si chargez, & qu'est-ce qu'ils portent sur leurs espauls?

MERCURE. Des lingots d'or, qu'il donne en offrande à Apollon, pour récompense de ses oracles trompeurs qui le feront bien-tost perir; car il est extrêmement superstitieux.

CARON. Quoy! ce iaune rougissant e'est de l'or? Voila la premiere fois que j'en auois veu, apres en auoir tant ouï parler.

MERCURE. Voila, mon amy, le sujet de tant de querelles, de combats, de trahisons, de larcins, de meurtres, d'empoisonnemens, de parjures, de dangers sur mer & sur terre.

CARON. Quoy! pour cela? il ne ressemble pas mal à du cuiure; car j'en vois, comme tu fais, dans la monnoye qu'on me donne pour le passage. Mais ie ne voy point l'auantage qu'a ce metal sur les autres, sinon, qu'il est plus pe-

fant, & fait courber ces crocheteurs sous le faix.

MERCURE. On ne fait pas estat du cuiure, parce qu'il est trop commun ; mais l'un & l'autre se tire des entrailles de la terre.

CARON. Tu contes-là d'estranges folies.

MERCURE. Solon, comme tu vois, n'en fait point de conte, & se mocque de la vanité de ce Roy barbare ; mais il semble qu'il luy veuille dire quelque chose. Escoutons.

SOLON. Dy-moy, Crésus, crois-tu qu'Apollon ait besoin de ces thresors ?

CRÉSUS. Pourquoi non ; il n'a point de pareilles offrandes dans son temple.

SOLON. Il faut qu'il y ait bien de la gueuserie dans le Ciel, qu'on y ait besoin des richesses de la Lydie.

CRÉSUS. Où en pourroit-on trouver ailleurs autant que dans mon Empire ?

SOLON. Dy-moy, y croist-il aussi du fer ?

CRÉSUS. Non.

SOLON. Voy-tu que le meilleur de tous les metaux te manque ?

CRÉSUS. Pourquoi ?

SOLON. Si tu veux respondre sans te mettre en colere, tu le sçauras. Quel est le meilleur de ce qui conserue, ou de ce qui est conserué ?

CRÉSUS. Ce qui conserue.

SOLON. Si donc Cyrus t'attaque, comme on

Le dit, feras-tu des armes d'or, ou bien de fer?

CRÉSVS. De fer.

SOLON. Et si tu n'en as point, on transportera tous tes thresors en Babylone.

CRÉSVS. Ne parlons point de cela.

SOLON. Je prie les Dieux que cela n'arriue point; mais tu vois par là que le fer vaut mieux que l'or.

CRÉSVS. Voudrois-tu que ie fisse reuenir mes lingots d'or pour en enuoyer de fer?

SOLON. Non; car Apollon n'en a que faire, & ceux-cy seront la proye de quelque Pirate ou de quelque Conquerant, qui s'en seruiron t mieux que luy.

CRÉSVS. Tu portes enuie à mes richesses, & leur fais tousiours la guerre.

MERCURE. Le barbare ne peut souffrir la liberté du Philosophe, & s'estonne de luy voir mespriser son luxe & sa vanité; mais il regrettera bien tost de ne l'auoir pas creû, lors qu'il se verra prest d'estre conduit au supplice; Car i'entendis naguere Cloron, qui repassoit les destins des hommes, & disoit, que Crésus seroit pris par Cyrus, & Cyrus par la Reyne des Massagetes; La vois-tu montée sur vn cheual blanc, toute preste à triompher; & d'autre costé, Cambylés le successeur de Cyrus, qui apres auoir erré longtemps par la Lybie & l'Ethiopie, mourra enragé pour auoir tué le bœuf Apis?

CARON. Il y aura bien alors dequoy rire; mais on n'oseroit les regarder maintenant, au milieu de leur pompe & de leur gloire.

MERCURE. Qui croiroit que l'un seroit mené dans peu sur vn échafaut, & l'autre plongé dans vn tonneau plein de sang, avec ces reproches, *Saoule-toy du sang d'où tu-as toujours esté si alteré.*

CARON. Mais qui est celui-là avec vn manteau de pourpre & vn diadème, à qui son cuisinier donne vn anneau d'or, qu'il a trouué dans le ventre d'un poisson?

MERCURE. C'est Polycrate Tyran de Samos qui se croit parfaitement heureux, & ne sçait pas, qu'il sera trahy par son esclave, & livré au Satrape Orétés, qui l'attachera à vn gibet; car j'ay ouï dire tout cela à Cloton.

CARON. Courage, ma fille, pen les vns, & décapite les autres, pour leur apprendre qu'ils sont hommes, & ne les esleue que pour les precipiter de plus haut, afin que la cheute en soit plus grande. Je riray alors tout mon saoul, quand ie les verray dans ma nacelle, sans tout cet équipage de grandeur.

MERCURE. Voila ce qui arriuera; Mais vois-tu cette foule de gens, dont les vns labourent, les autres nauigent; les vns font la guerre, les autres plaident, les vns triomphent, les autres mendient?

CARON.

CONTEMPLATEUR. 233

CARON. Je voy vne grande multitude bien occupée, & vne vie pleine de trouble & de misere. On diroit de leurs villes, que ce sont des ruches d'abeilles; car chacun a son esguillon dont il pique son voisin; mais i'en voy comme les guespes & les frelons qui mangent le bien d'autrui sans rien faire? Hé! qu'est-ce que cette nuë obscure qui les enuironne?

MERCURE. Ce sont les diuerses passions qui les agitent, & particulièrement la crainte & l'esperance dont l'une les menace & les atterre, & l'autre les flatte & les releue, les laissant à la fin comme des Tantales, qui bâillent après un bien qui s'enfuit. Voy-tu les Parques qui filent d'enhaut leurs destins, où ils tiennent attachez par de petits filets semblables à des toiles d'araignées, & demeurent suspendus pour quelque temps? Mais lors que le filet vient à rompre, ils tombent avec grand bruit, sur tout quand ils sont montez fort haut. Car cet autre qui n'est gueres esleué, quand il viendra à tomber, il n'y aura que son voisin qui l'entende. En vois-tu dont le filet est attaché à celuy de leur compagnon? c'est signe que leur vie dépend de la sienne, & celuy qui a le plus long fil sera heritier de celuy qui a le plus court.

CARON. Cela est tout à fait plaisant.

MERCURE. Encore plus que tu ne penses,

& particulièrement quand on considère leurs occupations & leurs exercices, & comme la Mort vient trancher leur vie & leurs esperances; Vois-tu ses bourreaux & ses ministres, la peste, la guerre, la famine, sans conter vne infinité de maux & de maladies, à quoy ils ne songent point durant la prosperité; mais l'aduersité les recueille avec des gemissemens & des plaintes. Que s'ils consideroient de bonne heure qu'ils sont mortels, & qu'après auoir demeuré quelque temps en vie, il la faudra quitter comme vn songe, ils seroient beaucoup plus sages, & n'auroient pas tant de peine à mourir. Mais maintenant qu'il leur semble que le present durera toujours, lors que l'un de ces ministres de la Mort leur vient signifier l'arrest du Destin, ils ne sont pas consolables. Que penses-tu que feroit celuy qui bastit vn Palais, & qui presse les ouuriers, s'il croyoit mourir auant qu'il fust acheué? Et celuy qui se resjouit de ce que sa femme luy a fait vn fils, & qui veut qu'il porte son nom; s'il estoit aduertý qu'il ne passera pas l'âge de sept ans, comment se desespereroit-il, au lieu d'en faire des feux de ioye? Mais le mal est, qu'il regarde celui de son voisin, qui a remporté le prix aux jeux Olympiques, & non pas cet autre qu'on porte au bûcher, ou qui a fait mourir son pere de desesper, par ses débauches.

Vois-tu cette grande troupe de chicaneurs & d'usuriers, qui ne songent qu'à amasser, & avant que d'avoir jouï de leur bien, sont appelez par ces tristes officiers de la mort?

CARON. Je vois tout cela, & songe en moy-mesme, quel est ce grand plaisir qu'ils regrettent tant quand ils meurent.

MERCURE. Si quelqu'un vouloit examiner la condition des hommes, à commencer par celle des Rois, & de ceux qu'on estime les plus heureux, & qui semblent hors du pouvoir de la fortune, on trouueroit qu'il y a plus de mal que de bien. Car sans parler des maladies, qui leur sont communes avec les autres, toute leur vie n'est que trouble & qu'inquietude. Si ceux-là donc sont mal-heureux, ie laisse à iuger ce que sont les autres.

CARON. Je te veux dire à quoy ie compare les pauvres mortels, à ces bouillons d'escume que font les torrens, dont les vns plus petits, les autres plus gros, se grossissent encore de la ruine des autres; iusqu'à ce qu'ils viennent à creuer eux-mesmes, par leur excessiue grosseur.

MERCURE. Je trouue cette comparaison pour le moins aussi bonne que celle d'Homere, qui les compare à des feuilles; mais ie m'estonne qu'estant si fragiles, ils fassent de si grands desseins, & se tourmentent si fort pour de vains

honneurs & des dignitez passageres.

CARON. Veux-tu que ie leur crie de toute ma force, qu'ils quittent ces travaux inutiles, & qu'ils songent desormais à viure, comme des gens qui doiuent mourir. O fous que vous estes! pourquoy courez-vous sans cesse après les vanitez? vous ne durerez pas eternellement. De tout ce que vous admirez, il n'y a rien d'immortel, ni qui vous doive accompagner après cette vie. Il faut que cet vsurier quitte ses thresors, cet amoureux sa maistresse, cet ambitieux sa dignité. Si ie leur criois cela, & autres choses semblables, crois-tu qu'ils n'en deuissent pas plus sages?

MERCURE. O mon amy! tu ne sçais en quel estat l'erreur & la passion les ont mis. Ils auroient les oreilles sourdes à tes remontrances, plus que les compagnons d'Vlysse ne les auoient au chant des Sirenes. Ils ne t'entendroient pas quand tu te romprois la teste à force de crier. Il est vray qu'il y en a qui entendent vn peu plus clair que les autres.

CARON. Veux-tu que nous parlions à ceux-là?

MERCURE. Il seroit superflu; car ils sçauent tout ce que tu leur peux dire; Les vois-tu qui se retirent en vn coin pour en rire tout-seuls à leur aise; car ils sont haïs des sots, autant pour le moins qu'ils les haïssent, & meditent de bonne heure leur retraite.

CONTEMPLATEUR. 237

CARON. Courage , Messieurs ; Mais le nombre en est bien petit.

MERCURE. Il y en a assez pour pouvoir instruire les autres ; Mais il est temps de se retirer.

CARON. Appren-moy vne chose auparavant, & ie ne te rompray plus la teste ; où sont les sepulcres où l'on les met après leur mort ?

MERCURE. Vois-tu ces lieux releuez qui sont près des villes, enrichis de petites colonnes & de pyramides ? ce sont leurs sepulcres.

CARON. Pourquoi s'amusent-ils ainsi à couronner & à parfumer des pierres ? l'en voy , ce me semble, qui dressent leur bûcher auprès, & qui creusent vne fosse où ils brulent des viandes, & versent du vin & de l'hydromel.

MERCURE. Ie ne sçay à quoy cela peut seruir ; mais ils se persuadent que les ames reuiennent des enfers, humer la graisse & la fumée, & boire le vin qui est dans ces fosses.

CARON. Comment pourroient-ils manger qu'ils n'ont plus de corps ? Mais tu le sçais mieux que moy ; car comme c'est toy qui les amenes, tu vois si on les laisse reuenir. I'aurois bien des affaires, s'il me les falloit repasser à toute heure pour aller boire. O insensez ! vous ne sçaez gueres comment vont les choses de là bas ; ce-
Cela est pris d'Homere.

qui n'en a point : On n'y fait pas plus d'honneur à Agamemnon qu'à son valet, ni à Achille qu'à Therfite.

MERCURE. Puis-que tu m'en fais souuenir, ie te veux montrer le tombeau d'Achille ; Le vois tu sur le bord de la mer, au Cap de Sigée, vis à vis de celuy d'Ajax dans le Rhetéen ?

CARON. Ils ne sont pas fort magnifiques ; Mais montre-moy vn peu ces villes dont on parle tant, Niniue, Babylone, Mycène, Cleone, & Troye mesme ; car il me souuient d'en auoir bien passé de ce quartier-là en l'espace de dix ans.

MERCURE. Il y a long-temps que Niniue n'est plus, sans qu'on puisse deuiner seulement où elle a esté ; mais voila la grande Babylone avec ses Tours, que bien-tost on cherchera aussi dans ses ruines. Pour Mycène, Cleone & Troye, j'ay honte de te les montrer ; car ie sçay qu'à ton retour tu estrangleras Homere, d'en auoir parlé si hyperboliquement. Il est vray qu'elles ont esté autrefois plus considerables, mais maintenant elles sont toutes ruinées, car les villes ont leur destin aussi bien que les hommes ; & ce qui est de plus estrange, les fleuves mesmes, comme celui d'Inacus, dont on ne voit pas seulement les vestiges dans Argos.

CARON. Grands Dieux, Homere : quelle

hyperbole d'auoir appellé Troye, la Grande, & Cleone, bien bastie! Mais tandis que nous parlons, qui sont ceux-là qui se battent.

MERCURE. Les Argiens & les Lacedemoniens qui s'entretuënt pour le lieu mesme qui leur sert de champ de bataille. Vois-tu le General Othryadés à demy mort, qui dresse luy-mesme son trophée?

CARON. O la grande folie, de ne pas scauoir, que quand chacun d'eux possederait le Peloponnese tout entier, il n'obtiendrait pas d'Ea-que plus d'un pied de terre apres sa mort; & pour ce champ-là, il sera tantost aux vns & tantost aux autres, qui renuerseront souuent ce trophée avec la charrue.

MERCURE. C'est ainsi qu'il en arriuera; Mais il est temps de descendre, & de remettre ces montagnes en leur place, pour n'embarasser pas les Geographes lors qu'ils les trouueroient à dire. Retournons chacun à nos affaires, toy à ta nacelle, & moy à ma commission. Adieu, ie t'iray bien-tost reuoir.

CARON. Tu m'as fait grand plaisir, Mercure, & ie te mettray toute ma vie au rang de mes bien-fauteurs; Dieux! qu'est-ce des pauvres mortels! Rois, lingots, sacrifices, combats; & de Caron pas vn mot!



DES SACRIFICES.

Il se moque de la Religion des Payens & de leurs mysteres, & particulièrement de l'abus des sacrifices.

IL n'y a personne si mélancolique qui ne rie, en voyant ce que font tous les iours les hommes dans leurs festes, leurs ceremonies, & leurs sacrifices, & quelle opinion ils ont des Dieux, sans parler de leurs vœux & de leurs prieres. Mais il faut considerer premierement, s'ils méritent le nom de Religieux, plustost que d'Impies, d'auoir de si lasches sentimens de la Diuinité, que de croire qu'elle veuille estre cajollée, & qu'elle se fasche quand on ne luy rend pas de vains honneurs, & des seruices inutiles. Car on dit que tous les maux qui arriuerent autrefois en Etolie, & toutes les calamitez des Calydoniens, avec leur meurtre & la mort de Meleagre, viennent du courroux de Diane, indignée de ce qu'on l'auoit oubliée en vn sacrifice; Et il me semble que ie la voy toute seule dans le Ciel, qui se plaint & se desesperé tandis que les autres font bonne chere chez Oenée. Si cela est, les Ethiopiens doiuent estre trois fois heureux, comme Homere les appelle, ou Iupiter est bien

bien ingrat, veu qu'ils le traitent quelquefois
 douze iours entiers avec tous les Dieux à sa suite.
 Car comme il vend ses faveurs & ne donne rien
 pour neant, il y a apparence qu'il recompense
 bien ceux qui le seruent. L'un achette de luy
 la fanté par le sacrifice d'un bœuf; l'autre la
 royauté par vne hecatombe. Celuy-cy immo-
 le quatre victime pour deuenir riche; Ces au-
 tre neuf pour pouuoir retourner en son païs,
 ou sa fille mesme, comme Agamemnon, pour
 sortir du sien. Il y en eut vn alors, qui racheta
 pour quelque temps le sac de Tröye par vn sa-
 crifice de douze bœufs, sans conter vn voile
 qu'il donna en offrande à Minerue. Je croy
 qu'il y a bien des choses à meilleur marché, &
 qui ne coustent, comme on dit, que le demander,
 ou tout au plus qu'un chapeau de fleurs, ou bien
 quelque grain d'encens. Sur ce fondement, Chry-
 sès Prestre d'Apollon & consommé dans ses my-
 steres, se plaint à luy de ce que son voyage vers
 Agamemnon a esté inutile, & luy fait des repro-
 ches de ce qu'il souffre qu'on le méprise, après
 auoir mis en credit son Temple, & brulé le pre-
 mier sur ses Autels, des cuisses de taureaux &
 de chèvres. Apollon donc, touché au vif de ces
 reproches, empoigne son arc & ses flèches, &
 se perchant sur les nauires, frappe d'un trait pe-
 nilenciel non seulement les hommes, mais les

bestes mesme. Puis-que nous sommes sur son sujet, voyons tout d'un temps, ce que la Religion luy attribue, le laisse à part ses amours infortunées, comme le mespris de Daphné & le trespas d'Hyacinthe; mais on dit qu'il fut banny du Ciel pour auoir tué les Cyclopes, & contraint pour viure de se louer à Adinette en Thesalie, & en Phrygie à Laomédon, en la compagnie de Neptune, où gagnant leur miserable vie à faire des bricques, ils bastirent les murs de Troye; & furent si malheureux, que de n'estre pas payez de leurs iournées. N'est-ce pas là vne belle histoire, & bien honorable pour vn Dieu? Mais ce n'est rien encore au prix de ce qu'on dit de Vulcain & de Promethée, de Saturne & de Cybelle, & de presque toute la race de Iupiter. Car les Poëtes, apres auoir inuouqué les Muses, pour apprendre d'elles ces beaux mysteres, chantent comme Saturne chastra le Ciel son pere, afin de regner en sa place, & deuora ses enfans comme Thyeste, pour empescher qu'ils ne luy en fissent autant qu'il en auoit fait à son pere. Que Iupiter fut dérobé par sa mere, qui supposa pour luy vne pierre, & l'exposa en Crète, où il fut nourry par vne chèvre, comme Téléphe par vne biche, Cyrus par vne chienne, & Romulus par vne louue. Ils ajoutent, Qu'il déposa aussi son pere, & le mit en prison perpetuelle, & qu'il espousa

plusieurs femmes, & sa sœur la dernière, à la façon des Assyriens & des Perses. Que fécond amoureux, il remplit le Ciel d'enfans, tant bastards que legitimes, se changeant tantost en taureau, tantost en cygne, tantost en aigle, & quelquefois en or, pour iouir de ses amours : enfin, en autant de formes que Protée. Qu'il enfanta Minerve de son cerveau, comme Bacchus de sa cuisse, où il le mist pour acheuer son terme, après l'auoir tiré du ventre de sa mere, qu'il n'estoit qu'à demy formé, c'est pourquoy il luy fallust faire vne incision pour accoucher, lors que les tranchées le prirent. Ils disent presque la mesme chose de Iunon, Qu'elle engendra Vulcain toute seule, sans la compagnie de son mary, & que ce malostru forgeron qui ne bouge du fourneau & de l'enclume, parmy le feu & la fumée, fut jeté en bas du Ciel par Iupiter, & tomba dans l'isle de Lemnos, où il se fust rompu le col sans les habitans du païs qui le receurent entre leurs bras, comme il gambadoit par l'air, & le garentirent du destin d'Astyanax ; Cela n'empescha pas pourtant qu'il ne se rompist vne jambe dont il sera boiteux toute sa vie. Encore cela n'est-il rien à l'égard du malheur de Prométhée, qui pour auoir esté trop charitable envers les hommes, fut attaché par Iupiter sur le mont Caucaze, où vne aigle luy rongé le foye.

Mais pour Cybelle, car il est de formais temps d'en parler, n'a-t-elle pas bonne grace à son âge, & mere des Dieux comme elle est, de se promener par la Phrygie, avec son Atis, qu'elle a contraint par sa jalousie à se faire Eunuque? Apres cela qui peut condamner les desbauches de Venus & les amours d'Endymion & de la Lune? Mais quittons-là tous ces beaux mysteres pour monter au Ciel, & voir vn peu ce qu'on y fait. Homere nous apprend qu'il est d'airain; mais qu'en y entrant on le voit briller d'vne clarté beaucoup plus pure & plus vifue que la nostre; Que le plancher y est d'or, & qu'il n'y fait iamais nuit. On rençontre d'abord les Heures qui sont comme les portiers, & Iris avec Mercure qui seruent de valets-de-pied; Apres vient la forge de Vulcain, qui est pleine de toute sorte de feux d'artifices, & en suite le palais des Dieux qu'il a fait de ses propres mains, & celuy de Iupiter qui est son chef-d'œuvre. Or les Deitez assemblées chez le Monarque des Cieux, car il faut parler poëtiqument des fictions poëtiques, se courbent pour regarder s'ils ne verront point monter quelque part la fumée d'vn sacrifice, afin d'en venir humer la graisse, & boire le sang autour des Autels, comme des mouches. Car autrement, ils sont reduits à leur ordinaire, de nectar & d'ambrosie, qui ne doiuent pas estre si excels.

Jeus que chantent les Poëtes, puis-qu'ils les quirent pour du sang & de la graisse. Ils ont admis autrefois les hommes à leur table, comme Tantale & Ixion, dont l'un fut chassé pour son cacquet, & l'autre pour sa lascivité; & depuis ce temps-là le Ciel a esté comme inaccessible au genre humain. Voila l'histoire des Dieux, & le culte qu'on leur rend y est conforme. On leur a consacré d'abord des forests & des montagnes, & en suite des plantes & des oyseaux, assignant à chacun le sien. Apres cela, les hommes se les sont partagez, & ont pris chacun le leur; Ceux de Delphes & de Delos, ont pour leur part Apollon; les Atheniens Minerue, comme le mot Grec le tesmoigne; les Mygdoniens Cybelle; les Ephesiens Diane. Junon est allé demeurer à Argos, & Venus à Paphos & à Cythère. Ceux de Crète reconnoissent Jupiter pour leur Citoyen, & de plus monstrent son sepulcre; cependant, nous sommes si sots de croire que c'est luy qui tonne & qui foudroye, veu qu'il y a long-temps qu'il est mort & enterré. On leur a aussi basti des Temples pour leur demeure, & dressé des statues, faites de la main des plus grands Sculpteurs, qui sans les avoir jamais veus, que ie sçache, ont fait Jupiter barbu, Apollon sans barbe, Mercure en ieune homme, Neptune avec des cheveux noirs, Minerue

avec des yeux bleus, & ainsi du reste. Cependant, le peuple ignorant qui les adore, ne croit plus que ce soit l'ivoire des Indes, ni l'or de la Thrace; mais le fils de Saturne & de Rhée, que Phidias a transporté du Ciel en terre, pour garder la Solitude de Pise, où il est assez heureux, quand on luy fait tous les cinq ans quelque sacrifice aux jeux Olympiques. Ce n'est pas tout, car après leur auoir construit des Temples & des Autels, avec vn lieu pour les Aspersions & les Oracles, le Laboureur y mène son bœuf, le Berger sa brebis ou sa chèvre, vn autre y porte vn gasteau ou de l'encens; mais le pauvre qui n'a rien, en est quitte pour faire la reuerence. Lors que la victime est couronnée, on considere bien attentiuement si elle n'a point quelque defect, de peur de perdre son temps & sa peine, & ce qui est de plus fâcheux son argent; puis on l'approche de l'Autel & on l'esgorge en la presence du Dieu. Elle iette des crismourans qui sont comme l'augure du sacrifice. Cependant, il est escrit sur la porte, Que personne n'entre dans le lieu des Aspersions qu'il n'ait les mains pures. En suite, le Sacrificateur tout sanglant, ouure l'estomac de la victime, & luy arrachant les entrailles, comme vn autre Polyphème, en tire le cœur, puis arrose de sang le tour de l'Autel, & fait le reste de la ceremonie. Car allumant du feu, il

*On, pour
leur baiser
la main.*

y porta la chèvre avec sa peau, & la brebis avec sa laine ; La graisse monte au Ciel en vn globe de fumée, où elle se perd dans les nuës. Les Scythes mesprisant ce culte comme indigne de la Diuinité, immolent des hommes à Diane, qui se plaist à respendre le sang humain. Mais cela n'est encore rien, à mon auis, au prix de ce que font les Egyptiens ; Car c'est là veritablement qu'on voit des choses routes celestes & routes diuines ; Iupiter, avec la teste d'un belier, Mercure avec celle d'un chien, Pan avec un corps de Chèvre, un autre en Cigogne, en Singe, ou en Crocodile. Que si vous voulez sçauoir ce que cela signifie, vous trouuerez des Prestres rasez, avec des Prophetes & des Scribes, qui vous diront, mais à huis clos, & comme on dit hors d'icy *Prophanes*, Que les Dieux pour se sauuer des mains des Géans, se vinrent cacher en Egypte, sous la figure de ces animaux, dont ils gardent encore l'image en memoire de cette auenture. Et de peur que vous n'en doutiez, cela est escrit il y a plus de dix mille ans, dans le liure des ceremonies. Les victimes y sont de mesme qu'ailleurs, horsmis qu'ils les pleurent auant que de les esgorger, & les enuironnent en se frappant l'estomach. Quelques-vns se contentent pour tout sacrifice de les enterrer après qu'elles sont esgorgées. Pour le bœuf Apis, qui est leur grand

Dieu, personne ne fait tant d'estat de sa chevelure, eust-il la perruque de Nisus, qu'il ne la rase en signe de deuil, lors que ce Dieu vient à mourir. Cependant, on le prend comme les autres du milieu du troupeau; mais on destine tousiours le plus beau à cet office. Ces choses-là, & autres semblables, se font tous les iours, & sont crües du peuple ignorant; mais elles sont si sottes qu'elles n'ont point besoin d'estre réfutées. Il ne faut qu'un Heraclite & un Democrite, l'un pour en pleurer, & l'autre pour en rire.



LES SECTES DES PHILOSOPHES,

A L'ENCAN.

DIALOGUE

DE IVPITER ET DE MERCURE,
Où plusieurs autres parlent.

*C'est une raillerie de toutes les Sectes, & de leurs
Auteurs.*

IVPITER. **Q**V'ON range ces sieges, & qu'on nettoye par tout, tandis qu'on aura soin de parer les Sectes, afin qu'elles donnent dans la veüe. Mercure, fay l'office de
Sergent,

PHILOSOPHES A L'ENCAN. 249

Sergent, & appelle les marchands à la bonne heure, pour ne point retarder la vente. Nous vendons toutes sortes de vies, & à l'usage de tout le monde; Si quelqu'un n'a pas son argent comptant, on luy fera credit pour un an, en donnant caution.

MERCURE. Voila bien des acheteurs, il ne les faut pas laisser morfondre. Par où commencerons-nous?

IUPITER. Par la secte Italique; Fay descendre ce venerable vieillard aux cheveux longs.

MERCURE. Là ho! Pythagore, descendez, & faites le tour de la place pour vous monstrez au peuple.

IUPITER. Crie.

MERCURE. Voicy vne vie celeste & diuine; qui l'achettera? Qui veut estre plus grand que l'homme? Qui veut connoistre l'harmonie de l'Vniuers, & reuiure apres sa mort?

VN MARCHAND. Voila de grandes promesses, & le personnage a bonne mine; mais que sçait-il principalement?

MERCURE. L'Arithmetique, l'Astronomie, la Geometrie, la Musique, la Magie, la science des Prodiges; Tu vois un Prophete accompli.

LE MARCHAND. Peut-on l'interroger?

MERCURE. Pourquoi non?

LE MARCHAND. D'où es-tu?

280 LES SECTES DES

PYTAGORE. De Samos.

LE MARCHAND. Où as-tu étudié?

PYTAGORE. En Egypte chez les Sages
du pais.

LE MARCHAND. Si ie t'achette que m'apprendras-tu?

PYTAGORE. Ie ne t'apprendray rien ; mais
ie te feray souuenir de ce que tu-as sceu autre-
fois.

LE MARCHAND. Comment cela?

PYTAGORE. En purifiant ton ame , & la
nettoyant de ses ordures.

LE MARCHAND. Prennons qu'elle soit
desia nette ; comment l'instruiras-tu?

PYTAGORE. Par le silence ; Tu feras cinq
ans sans parler.

LE MARCHAND. Va-t-en instruire le fils
de Crésus, ie veux estre homme & non pas sta-
tuë : Mais encore , que feras-tu après ce long
silence ?

PYTAGORE. Ie t'enseigneray la Geome-
trie , & la Musique.

LE MARCHAND. Cela est plaisant qu'il
faille estre Violon , auant que d'estre Philoso-
phe ! Et après cela , que m'apprendras-tu ?

PYTAGORE. L'Arithmerique.

LE MARCHAND. Ie la sçay desia.

PYTAGORE. Comment contes-tu ?

PHILOSOPHES A L'ENCAN. 251

LE MARCHAND. Vn, deux, trois, quatre.

PYTAGORE. Tu te trompes; ce que tu crois quatre, c'est dix, le triangle parfait; & nostre serment. *C'est que 1. 2. 3. 4. font dix.*

LE MARCHAND. Par le grand Dieu *Quatre*, ie n'ay iamais rien ouï de plus merveilleux, ni de plus diuin!

PYTAGORE. Apres cela, tu sçauras qu'il y a quatre Elements, la Terre, l'Eau, l'Air, & le Feu, leur forme, leurs qualitez, & leur mouuement.

LE MARCHAND. Comment! l'air & le feu ont vne forme?

PYTAGORE. Ouy, & tres-visible; car s'ils n'auoient point de forme, ils ne se pourroient mouuoir. Apres tu sçauras que Dieu est vn nombre, & vne harmonie.

LE MARCHAND. Tu nous contes d'estrangees choses!

PYTAGORE. Bien plus; tu-és autre que tu ne parois, & il y a en toy plusieurs hommes.

LE MARCHAND. Que dis-tu? ie ne suis pas celuy qui te parle?

PYTAGORE. Tu es le mesme à cette heure, mais tu-as esté vn autre iadis, & passeras à l'auennir en d'autres personnes, par vne reuolution perpetuelle.

LE MARCHAND. Ie seray donc par ce

252 LES SECTES DES

moyen, immortel. Mais c'est assez de ces choses, dequoy vis-tu?

PYTAGORE. Je ne mange rien qui ait vie; mais ie mange de tout le reste, horsmis des fées.

LE MARCHAND. Pourquoi ne manges-tu point de fées?

PYTAGORE. Parce qu'elles ont quelque chose de diuin; Premièrement, elles ressemblent aux parties naturelles, ce que tu remarqueras aisément, si tu-en prens vne verte & que tu luy ostes la cosse; D'ailleurs, estant cüites & exposées à la Lune vn certain nombre de nuits, elles se changent en sang; Mais, ce qui est de plus considerable, c'est qu'on s'en sert à Athenes pour eslire les Magistrats.

LE MARCHAND. Certes tes discours sont plus qu'humains; mais deshaille-toy; car ie te veux voir tout nud. Grands Dieux! il a vne cuisse d'or; ce n'est pas vn homme, mais vn Dieu: Il faut que ie l'achette à quelque prix que ce soit, combien en veut-on?

MERCURE. Deux cens cinquante liures.

LE MARCHAND. Ie les donne.

IUPITER. Escry son nom, & de quel païs il est.

*C'est où il
enseigne sa
doctrine.*

MERCURE. C'est vn Italien, des enuiron de Crotone & de Tarente; mais il n'est pas seul,

PHILOSOPHES A L'ENCAN. 253

ils sont plus de trois cens qui l'ont achet   en commun.

IUPITER. Qu'ils l'emmenet. Publies-en vn autre.

MERCURE. Icy, Diogene : Voicy vne vie malle. & courageuse, vne vie libre ; qui l'achet-tera ?

VN MARCHAND. Tout beau, Sergent, on ne vend point vn homme libre : Ne crains-tu point qu'on te fasse vn proc  s criminel dans l'Areopage ?

MERCURE. Il ne se soucie point qu'on le vende ; car en quelque estat qu'il soit, il est tou- jours libre.

LE MARCHAND. Que pourroit-on faire d'un si mal  tru animal, si l'on n'en fait vn fos-foyeur, ou vn porteur d'eau.

*C'est qu'il
portoit un
meschant
manseau
sous rape-
s  , avec
un baston &
une besace.*

MERCURE. Non, mais vn portier ; car il aboye comme vn chien, & en porte le nom.

LE MARCHAND. Mais d'o   est-il ? & que s  ait-il faire ?

MERCURE. Tu luy peux demander.

LE MARCHAND. Je crains qu'il ne me morde : car il grince les dents, & me regarde de trauers : Vois-tu, comme il fronce le sourcil & comme il leue le baston.

MERCURE. Ne crains point, il est ap- priuois  .

LE MARCHAND. De quel pais és-tu,
mon amy ?

DIogene. De tout pais.

LE MARCHAND. Comment cela ?

DIogene. Je suis citoyen de l'Vniuers.

LE MARCHAND. Quel est ton but ?

DIogene. D'imiter Hercule.

LE MARCHAND. Que n'as-tu donc com-
me luy la peau de lion ; car ton balton te peut
seruir de massüe ;

DIogene. Ce meschant manteau me sert
de peau de lion, & ie fais la guerre comme luy
à des monstres qu'on nomme les passions, afin
d'en purger l'Vniuers.

LE MARCHAND. C'est vn beau dessein ;
mais quelle est ta profession ?

DIogene. Je suis le Medecin de l'ame, &
le Heraut de la liberté & de la verité.

LE MARCHAND. Dieu te gard, maistre
Heraut ; si ie t'achette que m'apprendras-tu ?

DIogene. Je t'arracheray à tes delices, &
t'enfermeray avec la pauureté ; En suite, ie te
feray suër, trauailler, coucher sur la dure, &
manger de tout, Que si tu-as de l'argent, tu le
ietteras, si tu m'en crois, dans la riuiera. Du reste,
tu ne te soucieras ni de parens ni de patrie, &
tout ce qu'on en dit te passera pour vne fable.
Après, quittant la maison de ton pere tu habi-

PHILOSOPHES A L'ENCAN. 255

teras quelque vieille mesure, ou quelque sepulcre, ou si tu veux, comme moy vn tonneau. Ta besace sera tout ton reuenu ; Elle fera tousiours pleine de bribes & de vieux bouquins, & avec cela, tu feras la nicque aux richesses, & disputeras de la felicité avec Iupiter. Que si l'on te fouët, ou qu'on t'outrage, tu n'en feras que rire.

LE MARCHAND. Il faudroit pour cela, auoir la peau d'une huître à l'escaille, ou d'une tortue.

DIOGENE. Tu feras ce que dit Euripide, Tu souffriras sans te plaindre. Du reste, voicy le sommaire de ma doctrine. Il faut estre audacieux, effronté, gronder tout le monde, & trouuer à redire à tout ; car c'est le moyen de se faire admirer. Auoir la parole rude, le ton de mesme, le visage renfrongné, l'air barbare ; enfin, toute la façon farouche & sauvage ; Estre sans douceur, sans pudeur, sans humanité ; viure dans les lieux les plus frequentez, comme s'il n'y auoit personne ; & estre tout seul parmy la foule. Choisir tousiours en amour le plus ridicule objet, & faire en public ce que les autres ont honte de faire en particulier. Que si tu t'ennuies de viure, avec vn grain d'arsenic tu t'enuoiaras en l'autre monde. Voila la beatitude que ie te presche.

LE MARCHAND. Elle n'est pas humaine,
& me fait horreur.

DIogene. Mais elle est facile, & l'on n'a
besoin pour cela ni de liures ni de preceptes:
D'ailleurs, c'est le chemin le plus court pour ar-
riuer à la gloire; car tu deviendras en moins de
rien tres-celebre, fusses-tu moins qu'un Sauetier
ou qu'un Crocheteur.

LE MARCHAND. Il ne faut point de pre-
cepteur pour cela, & ie ne sçay quel mestier tu
ferois bien, si ce n'est celuy de Battelier ou de
Harangere, où l'on est accoustumé à dire & à
receuoir des injures. Toutesfois si l'on en veut
deux carolus, les voila.

MERCURE. Donne; aussi bien nous tar-
doit-il d'en estre deffait; car il ne faisoit que
nous rompre la teste, & aboyer tout le monde.

IUPITER. Qu'on en crie un autre.

MERCURE. Qui veux-tu?

IUPITER. Aristippe, cet illustre desbauché.

MERCURE. Voicy un morceau friand &
delicat, qui l'achettera? Qui veut mener une vie
douce & oisive, parmy les plaisirs & la bonne
chere, qu'il achette ce beau mignon.

UN MARCHAND. Qu'il s'avance & qu'il
nous die ce qu'il sçait faire; s'il m'accommode
ie l'achetteray.

MERCURE. Ne le tourmente pas; car il
est yure

PHILOSOPHES A L'ENCAN. 257

est yure, & auroit peine à te répondre : Voy comme il chancelle & comme il begaye?

LE MARCHAND. Où est l'homme de bon sens qui se voudroit charger d'un tel maraut? Dieux! quelle cassolette! Mais dy-moy, ce qu'il scait faire, & à quoy il fera propre?

MERCURE. A faire raison à table, & à danser apres boire, c'est le fait de quelque riche debauché; car il entend la fausse & le ragoust; en un mot, c'est un grand artisan de la volupté. Il a tousiours esté nourry à Athenes ou à la Cour des Rois de Sicile, qui en faisoient grand estat.

LE MARCHAND. Mais quel est le sommaire de sa doctrine.

MERCURE. Ne se soucier de rien se servir de tout, chercher la volupté par tout où elle est.

LE MARCHAND. Qu'il s'adresse à un autre qu'à moy, ma cuisine n'est pas assez bien fondée pour luy.

MERCURE. Vous verrez qu'il nous demeurera.

JUPITER. Fay-le retirer, & en appelle un autre, ou plustost ces deux contraires; car il ne les faut pas separer.

MERCURE. Heraclite & Democrite, descendez; Voicy l'abregé de la sagesse & de la folie du monde.

VN MARCHAND. Dieux quelle antipathie ! l'un ne cesse de pleurer, & l'autre de rire ; Qu'as-tu à rire, mon amy ?

DEMOCRITE. C'est que tout ce que vous faites me semble ridicule, & vous aussi.

LE MARCHAND. Quoy ! Tu te moques ainsi des hommes, & des choses humaines ?

DEMOCRITE. Ouy ; car il n'est rien de solide, tout est vanité ; l'homme n'est qu'un concours d'atomes, & le jouet du sort & de la fortune.

LE MARCHAND. C'est toy-mesme qui es fou & extravaillant : Mais quelle impudence ? Ne cessera-il jamais de rire ? Il vaut mieux s'adresser à l'autre qui est plus sage. Dy-moy, mon amy, qu'as-tu à pleurer ?

HERACLITE. C'est que la condition des hommes me semble tout à fait déplorable, rien n'est permanent icy bas, tout est sujet à vne vicissitude perpetuelle, Le plaisir de l'homme n'est que douleur, son sçavoir qu'ignorance ; la grandeur que bassesse, la force qu'infirmité. Je regrette le passé, le present m'ennuye, l'auenir m'épouvante, ie veux dire la fin du monde, & l'embrasement de l'Vniuers.

LE MARCHAND. Et qu'est-ce que le monde ?

HERACLITE. Vn enfant qui iouë aux

PHILOSOPHES A L'ENCAN. 259

osselets, & qui se tourmente pour neant.

LE MARCHAND. Et les hommes?

HERACLITE. Des Dieux mortels.

LE MARCHAND. Et les Dieux?

HERACLITE. Des hommes immortels.

LE MARCHAND. Tu nous contes des enigmes, & n'es gueres plus clair que les Oracles.

HERACLITE. C'est que ie ne me soucie pas d'estre entendu.

LE MARCHAND. Personne aussi ne voudrat'auoir, & ne se souciera de toy.

HERACLITE. Je vous ordonne à tous de pleurer, soit que vous m'achettiez, ou que vous ne m'achettiez point.

LE MARCHAND. L'un est vn fou gail-
lard, l'autre vn fou melancolique; ie ne veux ni
l'un ni l'autre.

MERCURE. Ceux-cy encore nous demeu-
reront.

IUPITER. Appelle cet eloquent Athenien.

MERCURE. Icy, Socrate, descendez; Voicy
vne vie sage & reglée; qui l'achettera?

LE MARCHAND. Que sçais-tu faire?

SOCRATE. Aimer.

LE MARCHAND. Tu n'es pas mon fait;
car j'ay besoin d'un precepteur pour mon fils; &
il est trop beau pour le confier à un amoureux.

SOCRATE. Et qui peut mieux que moy

uerner vn bel enfant ? car ie ne suis pas amoureux du corps, mais de l'esprit, & quand nous coucherions ensemble, il ne se passeroit rien de deshonneſte.

LE MARCHAND. Cela eſt vn peu ſujét à caution.

SOCRATE. Ie te le iure par le Chien & le Platane.

LE MARCHAND. Les plaisans Dieux !

SOCRATE. Quoy ! le Chien ne te ſemble pas vn Dieu ? & ne ſçais-tu pas ce qu'eſt Cerbère dans les enfers, & Anubis en Egypte ; ſans parler du Chien celeſte ?

LE MARCHAND. Tu as raiſon, ie n'y penſois pas ; mais encore quelle eſt ta doctrine ?

SOCRATE. J'ay formé vne Republique en idée, & me gouerne ſelon ſes loix.

LE MARCHAND. Dy-m'en quelqu'une ?

SOCRATE. Premièrement, les femmes y ſont communes, & il eſt permis à chacun de caſſer celle de ſon voiſin.

LE MARCHAND. Et que deviendront les loix contre l'adultere ?

SOCRATE. Ce ne ſont que des chanſons.

LE MARCHAND. Et pour les garçons, que eſt ton ſentiment ?

SOCRATE. Que leur baiſer ſoit la recompense de la vertu.

PHILOSOPHES A. L'ENCAN. 161

LE MARCHAND. Voila vne belle recompense ! mais encore quels sont tes principaux dogmes.

SOCRATE. Les Idées, qui sont les exemplaires éternels de tout ce qui est au monde ; Car de tout ce que tu vois, il y a des modeles & des patrons hors de la Nature :

LE MARCHAND. Et où sont-ils ?

SOCRATE. Nulle part ; car s'ils estoient quelque part ils ne seroient point.

LE MARCHAND. Je ne vois point ces exemplaires éternels, dont tu me parles.

SOCRATE. C'est que tu-és aucugle des yeux de l'esprit ; mais moy ie voy des idées de toutes choses, & toy & moy invisibles : En vn mot, ie voy tout double.

LE MARCHAND. Tu dois estre habile, puis-que tu-és si clairvoyant : Il faut que ie t'achete. Combien me coustera-t-il ?

MERCURE. Mille escus.

LE MARCHAND. Je les payeray au premier iour.

MERCURE. Ton nom ?

LE MARCHAND. Dion de Syracuse.

MERCURE. Emmene-le à la bonne heure.

IVRITER. Vn autre.

MERCURE. Epicure, c'est à toy qu'on en veut : Voicy le disciple de ce grand rieur, & de Démocrite

C'est que les natures universelles comme l'Homme, le Chien, &c. ne subsistent point séparément, & en se singularisant se détruisent, c'est à dire perdent leur universalité.

162 LES SECTES DES

Aristipe.

ce grand desbauché, sinon qu'il est vn peu plus impie que tous deux ensemble; Du reste, homme de bonne compagnie, & qui aime la bonne chere.

VN MARCHAND. Combien en veut-on?

MERCURE. Cinquante francs.

LE MARCHAND. Les voila; mais que ie sçache auparavant ce qu'il aime.

MERCURE. Les choses douces & sucrées.

LE MARCHAND. Voila qui va bien; ie luy acheteray des figues.

MERCURE. C'est ce qu'il luy faut.

IUPITER. Fay venir ce Stoïcien à la barbe longue, & aux cheveux courts.

MERCURE. Tu-as raison; car toute la place l'attend. Icy Chrysipe. Voicy vne vertu consommée, ou plustost la Vertu mesme; Le censeur & le grand critique des actions humaines, qui est luy seul toutes choses.

VN MARCHAND. Comment l'entens-tu?

MERCURE. C'est qu'il est luy seul sage, riche, eloquent, beau, iuste; & ainsi du reste.

LE MARCHAND. Il est donc aussi de tous mestiers?

MERCURE. Il le semble.

LE MARCHAND. Dy-moy, mon amy, ne seras-tu point fasché de seruir?

CHRYSIPE. Non; car cela n'est pas en

nostre pouuoir, & ce qui n'est pas en nostre pouuoir, est indifferent.

LE MARCHAND. Je ne t'en tens point.

CHRYSIPE. Quoy! tu ne sçais pas qu'il y a des choses principales, & moins principales?

LE MARCHAND. Encore moins.

CHRYSIPE. C'est que tu n'as pas la faculté comprehensiuë, & que tu n'es pas accoustumé à nos termes; Mais quand tu auras appris la Philosophie, tu ne sçauras pas seulement cela, mais ce que c'est qu'accident, & accident d'accident.

LE MARCHAND. Appren moy ce que cela signifie; car ces mots m'estonnent.

CHRYSIPE. Rien n'empesche que tu ne le sçaches; si quelqu'un venoit à estre blessé à vne iambe, dont il fust desia estropié, la premiere blessure seroit vn accident, & la seconde vn accident d'accident.

LE MARCHAND. La grande subtilité?
mais ne sçais-tu rien dauantage?

CHRYSIPE. Je sçay faire des filets à prendre les hommes.

LE MARCHAND. Comment s'appellent-ils?

CHRYSIPE. Des syllogismes.

LE MARCHAND. Il faut que ce soit vn ouvrage fort subtil?

CHRYSIPE. Voicy quel il est; As-tu vn fils?

LE MARCHAND. Pourquoi?

264. LES SECTES DES

CHRYSIPE. Si vn crocodile l'auoit pris, & qu'il eust promis de le rendre, pourueu qu'on luy pût dire ce qu'il a resolu d'en faire, Que respondrois-tu?

LE MARCHAND. Je ne sçay. Respon pour moy, ie te prie, de peur qu'il ne le deuore.

CHRYSIPE. Ne crains rien; ie t'apprendray d'autres choses bien plus subtiles, & de plus fins argumens, comme le *Moissonneur*, le *Dominant*, l'*Electra*, & le *Masqué*.

LE MARCHAND. Quelle est cette *Electra*?

CHRYSIPE. La fille d'Agamemnon si celebre, qui sçait en mesme temps vne chose, & ne la sçait pas: Car elle sçait qu'Oreste est son frere, mais elle ne sçait pas, que celuy qui est present, est Oreste. Pour le *Masqué* il est tout à fait incomprehensible. Respon-moy: Tu connois ton pere?

LE MARCHAND. Qui en doute?

CHRYSIPE. Si ie te le presentois masqué, que respondrois-tu?

LE MARCHAND. Que ie ne le connois point.

CHRYSIPE. Tu connois donc ton pere, & tu ne le connois pas?

LE MARCHAND. Nullement; car qu'on le demasque ie le connoistray: Mais encore, quel est le but d'une Science si admirable? Et lors que

PHILOSOPHES A L'ENCAN. 265

que tu y feras arriué, comment viuras-tu?

CHRYSIPE. Selon Nature; Mais il faut bien trauailler auparauant, & s'vfer les yeux sur de vieux manuscrits tout griffonnez; lire de gros commentaires, & apprendre des termes barbares & inconnus. Auec tout cela, on ne sçauroit estre sage sans s'estre purgé le cerueau trois fois auec de l'ellebore.

LE MARCHAND. Cela est grand & genereux; mais d'estre vn passe vsurier comme tu-és, cela est-il d'un homme qui a pris trois fois de l'ellebore, & qui a vne vertu consommée?

CHRYSIPE. Oüy; car il n'appartient qu'au sage de faire profiter son argent.

LE MARCHAND. Pourquoi?

CHRYSIPE. Parce qu'il n'appartient qu'à luy de tirer des consequences, & que l'interest est vne consequence du principal. Par la mesme raison, il peut tirer l'interest de l'interest, comme d'une consequence on en tire vne autre; Et cela se prouue par ce Syllogisme hypothetique, si le premier luy appartient, aussi fait le second. Or le premier luy appartient, Ergo le second.

LE MARCHAND. Il faut dire la mesme chose de l'argent que tu prens pour instruire la jeunesse; Que le sage peut faire proffit de tout, & mesme de la Vertu?

CHRYSIPE. Tu l'entens; mais ce n'est pas à cause de moy que ie le prens, c'est à cause de mon disciple; Car comme il est plus honneste de donner que de recevoir, ie ne refuse pas d'estre le preneur, afin qu'il soit le donneur.

LE MARCHAND. Mais vous dites le contraire, Que le disciple est le preneur, & le maître le donneur en l'instruisant?

CHRYSIPE. Tu fais le railleur, mais prend garde que ie ne te perce à iour d'une demonstration.

LE MARCHAND. Et qu'en arrivera-t-il?

CHRYSIPE. Honte, silence, confusion; car si ie veux presentement, ie te changeray en pierre.

LE MARCHAND. Comment cela; es-tu vn Persée?

CHRYSIPE. Voicy comment, La pierre est vn corps?

LE MARCHAND. Il est vray.

CHRYSIPE. Vn animal est vn corps?

LE MARCHAND. Sans doute.

CHRYSIPE. Tu-es animal?

LE MARCHAND. Cela s'entend.

CHRYSIPE. Ergo tu-es pierre?

LE MARCHAND. Nullement; mais ie te prie, ren-moy ma premiere forme.

CHRYSIPE. Il est aisé, Nulle pierre n'est

PHILOSOPHES A L'ENCAN. 1672

animal, Tu es animal, Ergo tu n'es pas pierre.

LE MARCHAND. Grand mercy, ie commençois desja à sentir du froid aux jambes, & aurois peur d'estre petrifié comme Niobé; Cela fera cause que ie t'achetteray. Combien en veut-on?

MERCURE. Cent escus.

LE MARCHAND. Les voilà.

MERCURE. Es-tu seul?

LE MARCHAND. Non; tous les Banquiers y ont part.

MERCURE. Ils sont en grand nombre, & bien capables du *Moissonneur*; car ils sont forts & robustes.

*Argument
dans il a
parlé.*

IUPITER. Ne t'amuse point; Publics-en vn autre.

MERCURE. Là-ho! Peripateticien, descendez; Voicy le beau, le riche, le sçauant, le doux, le sage, le modéré; en vn mot, conuenable à la vie humaine, & qui plus est, double.

VN MARCHAND. Comment cela?

MERCURE. Il semble autre dedans que dehors, c'est pourquoy si tu l'achettes souuient, on y de distinguer entre l'homme extérieur & l'intérieur.

LE MARCHAND. Quels sont ses principaux dogmes?

MERCURE. Qu'il y a trois sortes de biens,

Ll ij

ceux du corps, de l'esprit, & de la fortune.

LE MARCHAND. Cela est humain. Combien me coustera-t-il?

MERCURE. Cinq cens liures.

LE MARCHAND. C'est beaucoup.

MERCURE. Ce n'est pas trop; car il semble auoir de l'argent caché, & tu ne te sçauois trop haster de l'emmener, parce qu'il y aura bien des encherisseurs. D'ailleurs, comme il n'ignore rien, il t'apprendra combien vit vn moucheron; iusqu'à quelle profondeur les rayons du Soleil penetrent la mer; quelle est l'ame des huïstres, & mille autres curiositez.

LE MARCHAND. Dieux! qu'il est subtil.

MERCURE. Il sçait bien encore d'autres choses plus curieuses, Comment se forme l'enfant dans le ventre de la mere; Que l'homme est vn animal risible, & non pas l'asne, qui ne sçait ni rire, ni bastir, ni nauiger.

LE MARCHAND. Voila vn sçauoir admirable, & sur tout, bien necessaire. Tien, voila ton argent.

IUPITER. Que reste-t-il?

MERCURE. Le Sceptique. Descendez Pyrrhon, il se faut haster; car la presse s'escoule. Qui veut celui-cy?

VN MARCHAND. Moy: Mais dy auparavant, que sçais-tu, Pyrrhon?

PHILOSOPHES A L'ENCAN. 169

PYRRHON. Rien.

LE MARCHAND. Comment rien?

PYRRHON. Parce que ie ne sçay pas seulement s'il y a quelque chose au monde.

LE MARCHAND. Et ne suis-je pas?

PYRRHON. Ie ne sçay.

LE MARCHAND. Et toy?

PYRRHON. Encore moins.

LE MARCHAND. Dieux ! la plaisante incertitude ! Et que veulent dire ces balances?

PYRRHON. C'est pour peser les raisons de part & d'autre ; & après auoir bien pesé & considéré tout , ie trouue que ie ne sçay rien.

VN MARCHAND. Es-tu aussi extrauagant dans les mœurs, que dans la doctrine, & ne fais-tu rien avec ordre?

PYRRHON. Tout ; horsmis que ie ne poursuis point vn fugitif.

*La Verité
qui s'en-
fuit.*

LE MARCHAND. Pourquoi?

PYRRHON. Parce que ie ne sçauois apprehender.

*Il ioné sur
le mot d'a-
prehender,
qui signifie
concevoir
& prendre,
en termes
de chasane.*

LE MARCHAND. Ie le croy ; car tu-és assez pesant ; mais encore quel est le but de ton sçauoir?

PYRRHON. Ne voir , ni ouïr , ni entendre.

LE MARCHAND. Quoy ! estre sourd & aveugle !

170 LES SECTES DES PHILOSOPHES.

PYRRHON. Et avec cela, perdre le sens & la raison, & n'estre rien different d'un vermis-seau.

LE MARCHAND. Tu mérites que l'on t'achette pour ta rareté, comme une pièce de cabinet; Combien en veut-on?

MERCURE. Vingt-cinq francs.

LE MARCHAND. Les voilà. Hé bien que dis-tu maintenant? n'es-tu pas à moy?

PYRRHON. Je ne sçay.

LE MARCHAND. Cela est pourtant vray, l'argent est compté, & la marchandise liurée.

PYRRHON. Je ne me determine point, & tiens tousiours la balance égale.

LE MARCHAND. Cependant, il me faut suiure; car ie t'ay acheté.

PYRRHON. Qui le sçait?

LE MARCHAND. Le Sergent & les assistans.

PYRRHON. Y a-t-il quelqu'un icy?

LE MARCHAND. Ie te le feray tantost bien sçauoir en te faisant trauailler à coups de baston.

MERCURE. Suy-le, sans tant contester, A demain, Messieurs, que nous vendrons la vie des bourgeois & des artisans, & autres de moindre estoffe.



LE PESCHEVR OV LA VENGEANCE.

D I A L O G V E

DE LVCIEŒ ET DES PHILOSOPHES,

Où plusieurs autres parlent.

*Il s'excuse de ce qu'il a dit contre les Philosophes,
comme n'ayant eu dessein que de parler de ceux
qui abusent de ce nom.*

SOCRATE. **D**ONNE, donne, à bons coups de mottes & de pierres, sur cét imposteur : Prenons garde qu'il ne nous échappe ; Boute Platon, Boute Chrysippe ; Choquons tous ensemble ; Que le baston & la besace s'arment d'un commun accord contre leur commun ennemy ; car il n'a épargné personne. Qu'est-ce, Aristipe, tu languis ? Que le souuenir de l'injure qu'il t'a faite, serue à t'animer à la vengeance. C'est à ce coup, Diogene, qu'il faut mettre le baston en œuvre, & monstrier ce que tu sçais faire. Courage, Aristote, doublons le pas. Bon, le voila pris. Nous te tenons, meschant, tu ne nous échapperas pas, On te fera voir tout à cette heure quelles gens tu-as offensez ? De quelle mort le ferons-nous mourir ? mais ce n'est

pas assez d'une mort, il faut qu'il en souffre plusieurs, pour réparation de son crime ; autrement la Justice qui proportionne la peine au delict, ne seroit pas satisfaite.

PLATON. Je suis d'avis qu'on luy arrache les yeux, & qu'on luy coupe la langue, puis qu'on le mette en croix, après l'avoir bien fouetté ; Que t'en semble, Empedocle ?

EMPEDOCLE. Il le faut ietter tout vif dans la fournaise du mont Ethna, pour luy apprendre à parler de ceux qui valent mieux que luy.

PLATON. Mettons-le plustost en pieces, comme Penthée ou Orphée, afin que chacun en ait sa part.

LUCIEN. Hé ! pardon, Messieurs ! ie vous en conjure au nom de la Philosophie.

SOCRATE. Point de pardon, mon amy, Il n'y a point de société entre l'homme & les bestes farouches.

LUCIEN. Suiuez plustost le conseil d'Homere : *Prenez la rançon du captif, & le laissez aller.*

PLATON. Tu as beau dire ; tu ne nous échapperas pas.

LUCIEN. Si Homere me manque, j'auray recours à Euripide : *Ne rejette point les prières du misérable, qui implore vostre assistance.*

PLATON.

O V L A V E N G E A N C E. 273

PLATON. Mais il dit en vn autre endroit, Que celuy qui a fait le mal, se doit resoudre à le souffrir, & que la fin de la calomnie est l'infelicité.

LUCIEN. Puis qu'il n'y a point moyen d'eschapper, dites-moy pour le moins ce que i'ay fait?

PLATON. Tu le demandes, meschant, apres nous auoir vendus comme esclauces; nous qui ne sommes pas seulement libres, mais qui affranchissons les autres! Tu nous vois donc assemblez pour tirer vengeance de cette injure, apres auoir obtenu de Pluton vn iour de respit pour te venir persecuter. Il n'est pas iusqu'à Pythagore qui n'en ait voulu estre, le vois-tu en ce coin qui ne dit mot?

LUCIEN. Je commence à reprendre haleine; car ie suis assure que vous ne me ferez point de mal pourueu que vous me vouliez escouter. Iettez ces pierres que vous avez amassées, ou les gardez plustost pour en lapider ceux qui le meritent.

PLATON. Tu nous cajolles en vain pour essayer de te sauuer. Il faut que tu vestes vn point de pierre, comme dit Homere, pour reparation des crimes que tu-as commis.

LUCIEN. Moy, Messieurs. Ha! ne traitez pas si mal vostre bien-facteur, qu'on ne vous

M m

accuse d'ingratitude comme les Philosophes de ce temps-cy. Vous perdriez trop à ma mort.

PLATON. Qui a iamais oui parler d'une si grande insolence ? à la fin il nous fera croire que nous luy sommes fort obligez, pour nous avoir vendus à l'encan.

*Thamyris
& Euryte.*

*Ou, de l'en-
ver le iane-
los.*

LVCIEEN. Quelle apparence y a-t-il que ie vous aye voulu offenser, moy qui vous dois tout ce que ie sçais & ce que ie vauz, puis-que c'est dans vos liures que j'ay puisé ma doctrine, & & dans ce divin parterre que j'ay cueilly les fleurs dont ie suis paré. Il faudroit que ie fusse plus brutal que ces barbares qui s'attaquerent à Apollon & aux Muses, apres avoir appris d'eux l'art de chanter & celui de tirer de l'arc.

PLATON. C'est-là vn trait de ta Rhetorique ; car on dit que tu-és grand Orateur. Mais tu-és d'autant plus coupable, que tu te fers de nos armes contre nous-mesmes, & que tu iettes des pierres dans vn iardin où tu-as cueilly des fleurs.

LVCIEEN. Je n'eusse iamais creû que de si Grands hommes se fussent laissé transporter à la colere sur les bruits de la Renommée. Pour le moins ne me condamnez pas sans m'oüir, & faites qu'on iuge nostre procès par les formes de la iustice. Conuenons du iuge, du temps, & du lieu ; & puis, vous parlerez l'un ou l'autre,

OV LA VENGEANCE. 275

ou tous ensemble, & ie respondray à tous les chefs de vostre accusation & acquiesceray au iugement quel qu'il puisse estre, Que si ie gagne ma cause ie ne veux point d'autre recompense, sinon, que vous tourniez vos armes contre ceux qui vous ont animez contre moy.

PLATON. Encore que ce soit donner à vn imposteur le moyen d'eschapper, nous voulons bien te permettre de te deffendre, pourueu que ce soit deuant vn Iuge qui ne nous soit point suspect. Qui prendrons-nous?

LVCIE N. La Philosophie.

PLATON. Mais elle ne peut estre Iuge & partie tout ensemble; car c'est elle que tu as offensée en nostre personne.

LVCIE N. l'ay tant de confiance en la bonté de ma cause, que ie ne craindrois pas de prendre pour Iuges mes ennemis.

PLATON. Que ferons-nous, Messieurs, nous ne pouuons refuser des offres si raisonnables.

SOCRATE. Il le faut prendre au mot, & luy donner audience; Car si nous le condamnons sans l'ouïr nous ouurons vne large porte à la calomnie, & ie ne sçauois que respondre à mes accusateurs, s'ils venoient à me reprocher ce crime.

PLATON. Tu as raison; Allons trouuer

M m ij

la Philosophie, & luy demander iustice.

LUCIEN. Courage, Messieurs, voila qui est bien plus raisonnable que ce que vous vouliez tantost faire. Mais où est-elle ? car ie ne vous cele point qu'il y a long-temps que ie la cherche inutilement. J'ay bien trouué des gens qui se vantoient de sçauoir le lieu où elle se retire, & qui s'offroient de m'y mener ; mais j'ay reconnu à la fin qu'ils ne le sçauoient pas mieux que moy. Quelquefois j'ay esté en des lieux, où l'on disoit qu'elle estoit, & i'en voyois sortir des Personnages fort venerables ; Mais en entrant ie n'ay trouué au lieu d'elle qu'une courtesane plastrée & fardée, qui taschoit de cacher son affeterie sous vne feinte negligence ; mais ses actions la faisoient assez reconnoistre & démentoient ses paroles ; car elle aymoît les cajoleries & les presens, & faisoit plus d'estat des Grands Seigneurs que des autres. D'ailleurs, quoy qu'elle parust fort negligee, elle portoit des parures & des ornemens sous sa robe. Je me retiray donc de bonne heure, de peur d'estre pris en ses filets, & eus pitié de ceux, qui au lieu de la Philosophie, n'embrassent que son fantosme.

PLATON. Il est vray que sa demeure n'est pas conuë de tout le monde, mais elle doit passer icy au retour de l'Academie, pour s'aller promener au Pœcile. La vois-tu qui vient avec

une façon douce & modeste ? On diroit qu'elle medite par le chemin, tant elle marche lentement.

LUCIEN. J'en voy plusieurs qui ont sa démarche & sa contenance ; mais nous la reconnoissons bien à ses discours, & encore mieux à ses actions.

LA PHILOSOPHIE. Qu'est-ce-cy, mes amis, vous a-t-on fait quelque affront là bas que vous estes venus icy ? Qui est cet homme que vous traînez ? Est-ce quelque voleur, ou quelque assassin ?

PLATON. Non, mais un monstre, qui n'est pas digne de viure, pour s'estre attaqué à toy que tout l'Vniuers respecte, & nous auoir dit des injures à nous qui sommes tes disciples ?

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas prendre garde aux paroles, mais aux actions ; Ne voyez-vous pas que ie souffre tous les iours que la Comedie me deschire en plein Theatre ; car comme les vens allument un flambeau au lieu de l'esteindre, les faux rapports redoublent l'esclat de la vertu, & font briller dauantage sa lumiere. Comment estes-vous deuenus si chagrins & si coleres en l'autre monde, vous qui criiez tant contre les passions en celui-cy ?

PLATON. La Renommée nous a apporté iusqu'aux enfers, l'affront que celui-cy nous a

fait, & nous en a tirez pour venir venger cette iniure.

LA PHILOSOPHIE. Il ne faut pas le condamner sans l'ouïr; Que respons-tu à cela, mon amy.

LVCIE N. Que i'ay eu bien de la peine, diuine Fille du Ciel, à les faire consentir à te vouloir prendre pour Iuge, quoy qu'il n'y ait que toy capable de descouurir la verité, & de conuaincre le mensonge.

PLATON. Tu'la cajolles maintenant, d'estable, apres l'auoir vendue au plus offrant pour deux carolus?

LA PHILOSOPHIE. Prenez garde que ce ne soit pas à moy qu'il en veuille, mais à ceux qui abusent de mon nom.

LVCIE N. Tu le sçauras tantost, apres nous auoir ouïs; Allons seulement à l'Areopage, ou plustost à la forteresse, pour descouurir de plus haut ce qui se passe dans la ville.

LA PHILOSOPHIE. Attendez-moy au Poëcile, mes compagnes, ie reuiendray bien-tost vous trouuer.

LVCIE N. Qui sont-elles?

LA PHILOSOPHIE. Celle que tu vois si robuste, c'est la Vertu, la Science marche deuant, suiuiue de la Verité.

LVCIE N. Où est la Verité? ie ne la voy point.

OV LA VENGEANCE. 279

LA PHILOSOPHIE. C'est celle-là qui se cache & qui ne veut pas qu'on la voye, parce qu'elle est nuë & sans ornement ; mais regarde de ce costé-là tu la verras à demy.

LVC IEN. Je la descouvre à toute peine. Mais pourquoy ne les mènes-tu pas avec toy pour rendre la compagnie plus complete ? outre qu'il est difficile sans elles de nous bien iuger, & que ie veux prendre la verité pour mon Advocat.

LA PHILOSOPHIE. Suiuez-moy, mes cheres sœurs ; car vous avez quelque interest à la cause.

LA VERITE'. Allez-y vous autres ; car pour moy il y long-temps que ie sçais ce qui en est, & que ie ne me meile plus des choses du monde.

LVC IEN. Mais tu-és nécessaire à la iustification d'un innocent.

LA VERITE'. Que la Liberté donc vienne avec moy, pour m'assister au iument d'une personne qui est en peine pour l'amour d'elle, & que la Raison demeure.

LVC IEN. Nous en avons besoin aussi ; car nous avons affaire à des gens qu'il est difficile de convaincre, parce qu'ils trouvent tousiours quelque eschappatoire.

LA VERITE'. Qu'elle vienne donc, &

amene avec soy la Demonstration. Suivez-moy toutes, puis-que vous estes necessaires au iugement.

ARISTOTE. Quoy! nostre adversaire se veut servir contre nous de la Verité?

LA PHILOSOPHIE. As-tu peur qu'il ne la corrompe?

PLATON. Non; mais il est fort artificieux.

LA PHILOSOPHIE. Il ne scauroit rien faire en presence de la Vertu, qui tient la balance; mais comment est-ce qu'il s'appelle?

LUCIEN. Parrhesiade, fils d'Alerhion, & d'Elenxiclée.

LA PHILOSOPHIE. Quel est son païs?

LUCIEN. La Syrie près de l'Euphrate; Quoy! tu t'en estonnes. Il y a plusieurs de mes parties dont l'origine n'est pas moins barbare. Il n'importe que la langue soit si pure, pourveu que la doctrine le soit.

LA PHILOSOPHIE. Il est vray; mais quelle est ta profession? car il est besoin de le scavoir.

*C'est à peu
près ce que
son nom si-
son nom si-
gnifie.*

LUCIEN. C'est de dire la verité librement, & de conuaincre l'orgueil & l'imposture.

LA PHILOSOPHIE. Tu fais vn mestier bien dangereux, & qui a beaucoup d'ennemis.

LUCIEN. Il le paroist bien; car ie suis desia en danger

OV LA VENGEANCE. 281

en danger pour ce sujet , & comme i'aime la simplicité & la verité , autant que ie hai le mensonge & l'arrogance , ie trouue bien plus d'objets de ma haine , que de mon amour.

LA PHILOSOPHIE. Aussi ces deux choses ne sont-elles qu'une , quoy qu'elles paroissent doubles ; c'est pourquoy elles ne doiuent point estre separées.

LUCIEN. Tu le sçais mieux que personne , mais il est vray que i'abhorre les meschans autant que i'aime les gens de bien.

LA PHILOSOPHIE. Puis-que nous voicy deuant le Temple de Minerue, Que la Prestresse range les sieges , randis que nous entrerons pour faire nostre priere.

LUCIEN. Je te prie , grande Deesse , comme tu descouures tout du haut de ton Temple , de m'aider à descouurir la fourbe & l'imposture. Tu sçais combien tu-en vois tous les iours qui se parjurent , il est temps que tu les chasties. Que si tu vois que le mensonge l'emporte sur la verité , donne-moy pour le moins ton suffrage pour contrebalancer celui des autres.

LA PHILOSOPHIE. Nous voila assis , commençons ; Que les Philosophes choisissent quel-qu'un pour porter la parole , car ils ne sçauroient parler tous ensemble : Et quand il aura acheué , l'accusé parlera à son tour.

*Gorgias,
Polus, Pro-
dicus, Hip-
pias.*

LES PHILOSOPHES. Qui prendrons-nous? C'est à toy Platon à nous deffendre, car tu-as l'esprit sublime; & les raisons fortes & pressantes, accompagnées de delicatesse & des autres graces de ton país. Rassemble donc tout ce que tu-as iamais dit contre tes ennemis & tes ennieux, car celui-cy est pire que tous les autres. Déploye toutes les forces de ton éloquence, & mets en oeuvre toutes les figures de ta Rhetorique, & particulièrement l'Ironie qui t'est si familiere, avec ces interrogations frequentes & agreables. Dy, si tu veux, que Iupiter monte sur son Char aisé pour prendre vengeance des coupables.

PLATON. Je ne suis pas assez fort pour vne si grande accusation, prenez plustost Diogene, ou quelqu'autre Philosophe accoustumé à dire des iniures; car il n'est pas tant question icy d'élégance que de vehemence & de force.

DIOGENE. C'est moy qui seray l'accusateur, puis-que c'est moy, aussi bien, qu'il a traité le plus mal, & qu'il n'est pas besoin de grand discours où la chose parle de soy-mesme.

PLATON. Souvien-toy qu'il ne s'agit point icy des differens qui sont entre nous, mais d'un affront qui nous est fait en commun; c'est pourquoy n'abandonne point nostre cause, pour plaidier la tienne. Il n'est question que de sçauoir si

OV LA VENGEANCE. 283

nous sommes tels que celui-cy nous a depeins. Parle fortement, comme le merite la grandeur de l'iniure, & l'estime qu'on a de toy.

DIOGENE. Ne craignez point, Messieurs, ie n'oubliera y rien qui serue à nostre deffense, & ne trahiray point nostre cause. Que si la Philosophie mesme, comme elle est d'une nature douce & paisible, qui n'aime pas la vengeance, vouloit pardonner au coupable, ie feray voir à ce galand, que ie ne porte pas en vain vn baston.

LA PHILOSOPHIE. Il le faut vaincre par la raison & non par la force. Mais ne tarde pas davantage, Voila l'eau versée, & toute la com-
pagnie attentive à oïr ce que tu diras.

*Consuume
ancienne
d'horloges
d'eau.*

LUCIEN. Puis qu'il n'y a que Diogene qui parle, que les autres prennent place parmy les Iuges.

LA PHILOSOPHIE. Mais ne crains-tu point de faire tes Iuges de tes parties?

LUCIEN. Non ; Cela ne servira qu'à faire esclater davantage mon innocence, & à honorer mon triomphe.

LA PHILOSOPHIE. Ie te trouue bien genereux ; Prenez place, puis qu'il le veut, & que Diogene parle.

DIOGENE. Ie ne m'amuseray point à descrire icy les auantages de la Philosophie ; ni à représenter les seruices que tous ces Grands personnages que voicy ont rendus au genre

humain. Il n'y a point d'apparence de perdre en louanges superflus, le temps qu'on nous a donné pour faire nos plaintes, puis-qu'il n'y en a pas trop pour vne si grande accusation. Ce Sophiste que vous voyez, ayant quitté le barreau pour nous venir attaquer, a transporté contre nous tout ce qu'il auoit de force & de vehemence, & ne cesse de nous dire des injures & nous exposer au mespris & à la haine publique; Car il veut faire passer nos plus hautes meditations pour des chimeres, & nous traite de ridicules, ayant gagné par là l'approbation du peuple, qui n'aime rien tant que la médifance, & qui est bien-aïse de voir deschirer la reputatiō des plus Grands hommes, comme si leur abaissement contribuoit quelque chose à sa gloire. C'est ainsi qu'on se plaisoit autrefois à voir exposer Socrate en risée dans les Comedies d'Eupolis & d'Aristophane; mais ce n'estoit pas vn si grand crime de railler vn particulier, en vn iour de rejouissance, où la bouffonnerie faisoit partie de la feste, que d'assembler toute vne compagnie d'honnestes gens comme fait celuy-cy, pour reciter vn volume d'inuectiues contre les Philosophes les plus celebres, sans qu'on luy en ait iamais donné aucun sujet; ce qui le rend sans excuse. Mais ce qui est insupportable, c'est qu'il emprunte le sacré nom de la Philosophie pour maltraiter

*Feste de
Bacchus.*

ses disciples , & se sert du Dialogue nostre fa-
uery contre nous-mesmes, ayant corrompu ius-
qu'à Menippe l'un de mes sectateurs, pour se mo-
quer de nous plus hardiment. Il en faut donc
faire vn chastiment exemplaire, si nous ne vou-
lons deuenir la fable du peuple , & donner li-
cence à tout le monde de nous dire des injures.
Car de se taire en cette rencontre, ce ne seroit
pas modestie, mais lascheté, après auoir souffert
le plus grand affront qu'on puisse faire à des
gens libres, qui est de les vendre pour esclaves,
& moy particulièrement qu'il a liuré pour deux
carolus , comme l'opprobre de tous les autres.
Quelque artificieux donc qu'il puisse estre , ie
ne sçay ce qu'il pourra dire , d'auoir ainsi pro-
phané ce qu'il y a de plus saint parmy les hom-
mes. C'est-là le sujet pourquoy nous nous som-
mes assemblez ; & nous nous adressons à toy,
pour tirer vengeance de cette injure, afin d'em-
pescher qu'à l'aduenir on ne nous méprise , &
qu'aucun ne soit si osé de rien entreprendre de
semblable.

LES PHILOSOPHES. Courage , Diogene;
Voila parler fortement , & dire beaucoup de
choses en peu de paroles.

LA PHILOSOPHIE. Cessez ces vaines ac-
clamations , & qu'on verse de l'eau à l'accusé
pour se deffendre.

LES PHILOSOPHES. Que dira-t-il?

LYCIEN. Que Diogene n'a pas dit tout ce qui faisoit contre moy, & en a oublié ce qu'il y auoit de plus atroce, dont i'ay pourtant si peu de honte, que ie le veux dire moy-mesme, parce que cela seruira à l'esclaircissement de la verité, & fera voir qui sont ceux que i'ay voulu piquer dans cette satyre. Que si ma réponse a quelque chose de rude, qu'on ne s'en prenne pas à moy, mais à ceux qui en sont cause par leurs vices. Pour reprendre la chose de plus haut, dès que i'eus remarqué le mensonge, l'impudence, & les criailleries du barreau, avec les autres vices de la chicane, ie la quittay promptement, pour me ietter entre les bras de la Philosophie comme en vn port salutaire; Car elle meine vne vie tranquille esloignée du trouble & de la discorde, & ses preceptes sont tres-saints, pourueu qu'on les veuille pratiquer, ce que peu de gens font. Lors que i'en eus donc reconnu plusieurs qui n'aymoient pas tant la Philosophie pour elle-mesme, que pour la gloire & le profit, & se contentoient d'auoir la mine & l'apparence de Philosophes, sans en auoir l'effet; i'entray en colere de leur voir profaner ce sacré nom, & ne pûs souffrir que des singes contrefissent les hommes, ni qu'un asne couuert de la peau d'un lion voulust passer pour ce qu'il n'e-

étoit pas. Mais ce qui me faschoit le plus, c'est
 qu'on vouloit rendre la Philosophie complice
 de leurs défauts, & accuser de leurs vices ces
 Grands hommes dont ils empruntoient le nom
 pour couvrir leurs crimes. Car comme on auoit
 perdu l'idée de leur vie, & qu'on ne sçauoit plus
 de quelle façon ils auoient vescu, cela rendoit
 la calomnie plus plausible. Je voulus donc faire
 quelque piece de raillerie, conforme à l'humeur
 du peuple, pour luy apprendre à vous distinguer
 de ces infames; mais vous ne le pouuez souffrir,
 & me traînez en Iustice pour ce sujet. Dites-
 moy, Messieurs, si ie voyois quelqu'un qui reue-
 last les mysteres, serois-je impie de le repren-
 dre? Ne voyez-vous pas que les Intendans des
 ieux font fouëtter souuent en leur presence les
 Acteurs qui representent mal Iupiter, Minerue,
 ou Neptune, sans que ces Dieux trouuent mau-
 uais qu'on châstie ceux qui ne iouent pas bien
 leurs personnages? Car de faire mal celuy d'un
 messager ou d'un esclave, il n'y a pas grand dan-
 ger; mais il n'est pas pardonnable de deshono-
 rer un Heros ou un Dieu par des gestes lascifs &
 des contenance deshonestes: Ce qu'il y a de
 plus estrange, c'est qu'il y en a qui semblent n'ap-
 prendre vos maximes, que pour viure tout au
 contraire; car ils ne cessent de crier, qu'il faut
 mépriser la gloire & les richesses, viure sans

passion, n'estimer Bien que ce qui est honneste; & cependant, ils courent après les grandeurs & les vanitez, n'enseignent que pour de l'argent, sont plus coleres que de petits chiens, plus mutins que des coqs, plus timides que des lievres, plus flatteurs que des singes, plus lascifs que des moineaux, & plus larrons que des chouettes. Ils font rire tout le monde, lors qu'on les voit parmi la foule, à la suite des Grands, & se presser à leur porte ou à leur table, où ils sont insupportables mesme aux Courtisans, par leurs lâches flatteries; & contraints par la force du vin, font & disent cent extrauagances, & exposent en risée la Philosophie. Mais ce qui est de plus honteux, c'est que disant que le sage n'a besoin de rien, & possède tout en soy-mesme, ils ne cessent de demander, & se faschent quand on les refuse, qui est vne chose aussi plaisante, que si l'on voyoit quelqu'un mendier avec la pourpre & le diadème. Cependant, lors qu'ils vous importunent de leurs demandes, ils vous font vn grand sermon sur la liberalité, & disent, que les richesses sont indifferentes; Mais si quelqu'un de leurs amis a besoin de quelque chose, ou les prie de luy faire part de ce qu'ils ont de trop, ils demeurent muets comme des poissons, & tous ces beaux discours de vertu s'en vont en fumée. En vn mot, leur amitié ne dure qu'autant

tant qu'on ne touche point à leur bourse ; le moindre interest est capable de la rompre, & de les faire renoncer à leurs maximes. Semblables à ces chiens qui se ioüent ensemble, mais si quel- qu'un vient à jeter vn os au milieu d'eux, aussitost ils s'entremordent. On dit, à ce propos, qu'autrefois vn Roy d'Egypte apprit à des singes à danser, à quoy ils réussirent admirablement, parce que cet animal ayme à contrefaire toutes les actions de l'homme. Ce spectacle dura longtemps, iusques à ce qu'un bourgeois qui vouloit rire, s'auisa de jeter des noix dans la salle où ils dâsoient ; car alors, oubliant leurs pas & leur contenance affectée, ils se ruèrent dessus pelle-messe, sans auoir esgard à leurs beaux habits ni à leurs masques, & oublierent le personnage qu'ils representoient, pour ioüer celuy qu'ils estoient en effet. C'est ce que font ces mauuais Philosophes dont ie parle ; car ie n'ay garde de toucher aux autres. Mais dites-moy, Messieurs, qu'ont ces gens-là de commun avec vous que la mine & l'apparence ? Encore leur pardonnerois-je s'ils vous contrefaisoient bien ; mais ils en sont plus esloignez que le ciel ne l'est de la terre. Voila ce que j'auois à dire pour ma deffense ; & ie prens à témoin la Verité, si j'ay rien dit que ce qu'elle sçait elle-mesme.

LA PHILOSOPHIE. Retirez-vous ; qu'on

aille aux opinions. Que vous en semble, mes compagnes ?

LA VERITE. Pour moy, tandis qu'il a parlé ie baïssois la veuë de honte, & eusse voulu estre bien loin, parce que i'en reconnoissois plusieurs à ses discours, tant il les a bien dépeints, & pensois voir ce qu'il rapportoit.

LA VERTU. Il m'est arriuë la mesme chose.

LA PHILOSOPHIE. Qu'en dites-vous, mes disciples ?

LES PHILOSOPHES. Que bien loin d'estre nostre ennemy, il le faut mettre au rang de nos bien-fauteurs, puis-qu'il a soin de nostre reputation, & qu'il veut conferuer l'estime que nous auons acquise durant nostre vie. Nous auons fait iustement comme ceux de Troye, qui preferent tant des Comediens qui passoient par leur país, de leur iouër quelque Tragedie, qu'ils leur presenterent leurs propres mal-heurs. Qu'il raille desormais tant qu'il luy plaira des defauts de ceux qui contrefont les Philosophes, nous l'auouërons plustost que de le contredire.

DIogene. Pour moy, ie luy en fçay bon gré, & non seulement ie me repens de ce que i'ay dit contre luy ; mais ie veux estre son amy à l'auenir.

LA PHILOSOPHIE. Ic le declare absous tout d'une voix, & le repute pour mien.

Lycien. Il reste encore quelque chose à

faire après ma iustification, c'est de chastier les imposteurs; car ie veux estre leur accusateur.

LA PHILOSOPHIE. Que le Syllogisme les appelle.

LE SYLLOGISME. Paix, escoutez; Que tous les Philosophes viennent au Palais pour se deffendre, en presence de la Philosophie, accompagnée de la Verité & de la Vertu.

LVCIEEN. Il y en a peu qui se presentent; car ils redoutent la Vertu, & apprehendent que la Verité ne descouvre leurs defauts; outre qu'ils sont respandus à cette-heure par la ville pour chercher quelque lippée franche; mais ie sçay bien le moyen de les faire venir. Que tous ceux qui font profession de la Philosophie viennent recevoir chacun vne piece d'argent & vn pain; Et ceux qui auront la plus grande barbe, auront de surcroist vn cabat de figues. Il n'est point besoin de science ni de vertu, pourueu qu'on sçache faire des argumens en toutes les formes; mais celui qui remportera le prix de la dispute, aura pour récompense vn talent. Grands Dieux! comme ils accourent en foule, & se pressent de tous costez pour entrer. On diroit d'un essain d'abeilles; le Printemps n'a pas tant de fleurs, l'Esté de moissons, ni l'Automne de raisins, pour parler comme les Poëtes. Tout le Palais en est plein, & l'on ne voit par tout que barbes, bastons & besaces, pour ne

rien dire des autres marques qui sont pires que celles-là. Ce peu qui estoit monté à la premiere publication est disparu, ou confondu dans la foule: mais certes il y deuroit auoir quelque signe pour les reconnoistre; car ceux qui ne valent rien ont quelquefois meilleure mine que les autres, & parlent mieux de la Vertu, quoy qu'ils la prattiquent plus mal.

LES PHILOSOPHES. Nous y donnerons ordre vne autre fois; Escoutons ce qu'ils veulent dire.

PLATONICIENS. C'est à nous à recevoir les premiers.

PYTAGORICIENS. Nullement; C'est à nous qui sommes les plus anciens.

PERIPATETICIENS. C'est plustost aux Peripateticiens, puis-qu'il s'agit de recevoir de l'argent, qui fait partie de leur felicité.

STOICIENS. Si cela est, les Stoïciens sont preferables, parce qu'ils le sçavent mieux faire profiter que les autres.

EPICURIENS. Le cabat de figues pour le moins nous appartient; car nous mettons le souverain bien dans la volupté.

ACADEMICIENS. Et à nous le prix de la dispute; car il n'y en a point qui sçachent mieux disputer que les Academiciens.

STOICIENS. Il faudroit que les Stoïciens n'y fussent pas; car ils ne le cedent à personne en opiniastrété.

OV LA VENGEANCE. 293

ACADEMICIENS. Mais vous estes attachez à de certaines maximes , que vous estes obligez de deffendre , au lieu que n'en ayant point , nous pouuons disputer contre les autres & contre nous-mesmes.

LA PHILOSOPHIE. Cessez de vous entrebattre ; & vous autres Cyniques , quittez ce baston , ou ne vous en seruez qu'à marcher. Ce n'est pas de cela dont il s'agit , mais de discerner les bons & les mauuais Philosophes , pour recompenser les vns & punir les autres. Qu'est-ce là ? ils s'escoulent tous & craignent la touche. Qu'on amasse cette besace que ce Cynique a iettée pour mieux fuir , & qu'on voye ce qui est dedans ; sans doute que ce sont des bribes , ou de vieux bouquins.

LUCIEN. Nullement ; mais de l'argent , des dez , vn miroir & des parfums , avec vn petit cousteau de sacrifice.

LA PHILOSOPHIE. Et avec cela , il a la hardiesse de crier contre le luxe ?

LUCIEN. Voila comme ils sont faits presque tous ; mais comment ferons-nous pour faire connoistre les meschans ? C'est à la Verité à y trauailler , pour empescher que le mensonge ne triomphe d'elle.

LA VERITE'. Puis-que tu tesmoignes tant de passion pour moy , pren avec toy la Raison ,

& allez ensemble faire vne reueuë generale. Vous amenez tous les Philosophes dans le Prytanée, où l'on couronnera les vns, & l'on marquera les autres au front d'un fer chaud, qui porte la marque ou d'un renard ou d'un singe.

LA PHILOSOPHIE. C'est bien dit; mais pour les reconnoistre, il les faudroit esprouuer non pas au Soleil, comme l'Aigle fait ses petits; mais à la gloire, aux plaisirs & aux richesses. Ceux qui pourront les regarder fixement, sans estre esblouis de leur esclat, seront declarez legitimes, & les autres iettez en bas comme des bastards.

LYCIEN. Mais comment les pourrons-nous attraper? Je suis d'avis que la Prestresse du Temple nous preste cette ligne que quelque pescheur a consacrée à la Deesse, & nous mettrons au bout vn peu d'or ou quelque friandise pour les surprendre.

*C'est un
quartier
d'Athenes
qu'on met
dans la for-
sacresse.*

LA PRESTRESSE. La voila.

LA PHILOSOPHIE. Que veut-il faire de cette ligne? Il la iette du costé de la ville, a-t-il enuie de pescher des pierres dans le Pelagisque?

LYCIEN. Taisez-vous, que vous n'espou-
uantiez le gibier. Je voy venir vne grande do-
rade; mais non, c'est vn chat de mer, qui est en
embuscade autour de ce roc. Prions les Dieux
marins de nous estre fauorables; le voila qui

baaille apres l'hameçon, il sent l'or, il le suit, il l'a-
uale, il est pris; Tirons-le en haut; Que le Syllo-
gisme nous ayde; le le tiens. Grands Dieux !
quelles dents ! pendons-le par les ouïes, & reti-
rons l'or de sa gucule; Quoy ! il l'a defia auaté; fai-
sons-luy rejetter pour en prendre d'autres; Que
dis-tu, Diogene, connois-tu le compagnon ? Il
est de ton viurier.

DIOGENE. Je le renie pour mien.

LVCIEEN. Combien penfes-tu qu'il vaille ?
il se plaignoit hier que nous l'auions liuré pour
deux carolus.

DIOGENE. Encore est-ce trop, car il ne
vaut rien du tout; Rejettons-le, & essayons d'en
auoir quelqu'autre; mais prenons garde qu'il ne
soit si pesant qu'il rompe la ligne.

LVCIEEN. Ne crain point, ils sont legers com-
me du vent; mais qui est celui-cy, large & plat ?
C'est vn Turbot. Le voila qui mord à l'hameçon,
il est pris, tirons-le; Demande à Platon s'il le
connoist, car il est des siens.

PLATON. Quoy ! maraut, tu donnes sur
l'or ?

LVCIEEN. Que veux-tu qu'on en fasse ?

PLATON. Qu'on le rejette comme l'autre,
il ne vaut pas mieux que luy.

DIOGENE. Peschons encore.

LVCIEEN. l'en voy approcher vn tout rayé

d'or qui court à la proye ; mais il a descouvert l'hameçon, il tourne queue ; Toutefois , le voila qui reuient tant il est gourmand. Il mord ; il est pris.

DIogene. De quelle espee est-il ?

Lycien. Demande-le à Aristote.

Aristote. Je ne le connois point.

Lycien. Je suis donc d'avis qu'on le rejette.

*Il raille des
aspines de
la Philosophie
Stoique.*

DIogene. I'en voy plusieurs qui vont en foule ; prenons vn filet ; car ils sont difficiles à attraper, & picquent de tous costez ; mais ce sera assez d'en prendre vn, aussi bien ne valent-ils rien, & sont pleins d'arrestes. Iette la ligne, mais garny-la de plomb par en-bas , de peur qu'ils ne la coupent, & s'en aillent avec la proye.

*C'est que
Chryson en
Grec signi-
fie or.*

Lycien. Grands Dieux ! comme ils s'entrebattent pour la prendre, les vns rongent la figue, les autres s'attachent à l'or. Mais en voila vn de pris ; Dy-nous qui tu-és ? Je suis plaisant d'interroger vn poisson qui est muet, il le faut demander à Chrysippe ; car il y a de l'or en son nom.

Chrysipe. Il est trop gourmand, ie ne le connois point.

Lycien. Tu-as raison, il ne vaut pas mieux que les autres, n'en mangeons point, que quelque arreste ne nous estrangle.

LA PHILOSOPHIE. C'est assez , aussi-bien

OU LA VENGEANCE. 227

bien nostre amorce est trop precieuse, pour la hazarder dauantage, & le proverbe ne veut pas qu'on pèche avec vn hameçon d'or, de peur de perdre plus qu'on ne peut gagner. Rendons la ligne à la Prestresse, & renuoyons les Philosophes, puis que voila tantost le iour escoulé; cependant la Raison & Parrhesiade feront la reueüe que j'ay dit.

LVCIEŒ. Allons; mais où irons-nous premierement: sera-ce à l'Academie ou au Portique, ou si nous commencerons par le Lycée?

LA RAISON. Il n'importe; mais en quel-que lieu que nous allons, nous auons plus besoin de fer chaud, que de rougeurs.



298 LE TYRAN, OV LE PASSAGE



LE TYRAN, OV LE PASSAGE
DE LA BARQUE.

DIALOGUE

DE CARON, DE CLOTHON, ET DE MERCURE,

Où plusieurs autres parlent.

C'est une raillerie des Tyrans & de leurs Vices.

CARON. **C**LOTHON, tout est prest, la sentine est vidée, le mast dressé, les voiles tendues, les rames attachées, il n'y a plus qu'à leuer l'anchre ; mais Mercure n'est pas encore venu. Cependant il se fait tard, & nous n'auons rien gagné ; quoy que nous deussions auoir desia fait trois voyages. Pluton ne manquera pas tantost de s'en prendre à moy, & de dire que ie n'ay iamais haste ; mais tu vois que ce n'est pas ma faute, & que c'est nostre beau conducteur qui a oublié de reuenir. Je croy qu'il a bû de l'eau du fleuve d'oubly, où qu'il s'amuse à lutter en quelque lieu, ou à iouer des instrumens, ou à haranguer, ou à dérober ; car c'est aussi vn de ses mestiers. Apres cela, il vient faire le galand comme si nous n'estions pas dignes

de le regarder, & qu'il ne fût pas à nous pour moitié.

CLOTION. Vous verrez qu'il est empêché là-haut, & qu'il y a quelque amourette en campagne, ou quelque commission de Jupiter.

CARON. C'est mal user d'un bien qui est en commun, nous n'avons pas accoustumé de le retenir icy au delà de son terme. Mais si vous bien se que c'est, il n'y a pasmy nous que de l'Asphodele & de la viande pour les morts, le reste n'est rien que tenebres; au lieu que tout est beau & riant là-haut, & qu'on y a tout son saoul de nectar & d'ambrosie. Aussi diroit-on quand il sort d'icy, que c'est un prisonnier qui se sauve; & quand il faut reuenir, c'est le Diable, on ne le scauroit sauoir.

CLOTION. Ne te mets point en colere; le voila de retour avec bonne compagnie. Voy comme il les chasse deuant luy ainsi qu'un troupeau de moutons; mais il me semble que i'en voy vn qui est lié, & vn autre qui se creue de rire, & qui aide à les chasser. Qu'as-tu Mercure, d'estre ainsi tout en eau, & hors d'haleine, avec les pieds poudreux?

MERCURE. Qu'aurois-je? sinon qu'il m'a fallu courir tout le iour apres ce miserable qui s'enfuyoit, & qui est cause que i'ay failly aujourd'huy à faire banqueroute à la nacelle.

306 LE TYRAN, OV LE PASSAGE

CLOTHON. Qu'auoit-il ainsî à fuir?

MERCURE. Il vouloit retourner au monde; il faut que ce soit quelque Prince, car il regrette vne grande fchelle.

CLOTHON. Et pensoit-il pouuoir viure, ayant adheué sa fusée?

MERCURE. S'il le pensoit? Voy-tu ce galand homme, avec son baston & sa besace, ie croy que sans luy il en fût venu à bout; car depuis que ta sœur Atropos me l'a mis entre les mains, il n'a fait que se debatre, &roidir les jambes pour s'empescher d'auancer. Quelquefois il tâchoit de me flechir par ses prieres, & par ses larmes, & me faisoit de grandes promesses; mais ie sçay trop bien mon mestier. Cependant, il a si bien fait qu'il s'est dérobé de nous, tellement qu'estant à la porte, comme i'ay voulu rendre mon compte, il s'est trouué vn mort à dire. Alors Eaque fronçant le soureil, & me regardant de trauers? Ne sçauois-tu, ma-t-il dit, c'empescher de dérober mesme les morts? Sçay-tu pas bien que ce n'est pas icy le lieu de voler, mais de punir les voleurs, & qu'on ne nous sçauroit, ni corrompre, ni surprendre? Alors, tout confus, comme tu peux penser, ie me suis souuenu de ce qui estoit arriué par le chemin, & retournant sur mes pas, i'ay rencontré ce galand, qui n'estoit qu'à deux doigts de la lumiere.

CLOTHON. Cependant, nous t'accusons de paresse, sans considerer que le messager des Dieux doit avoir appris à cheminer.

CARON. Qu'attendons-nous à partir? Est-ce que nous n'avons pas esté assez long-temps sans rien faire?

CLOTHON. Tu as raison, embarque, tandis que je prendray mon registre, & me mettant à la descente, je demanderay à chacun son nom, son village, & sa maison. Mercure aura soin de les ranger à mesure qu'ils entreront. Commençons par ces petits enfans qui n'ont rien à me répondre, comme je n'ay rien à leur demander.

MERCURE. Tien, Caron, en voilà trois cens, en contant ceux qui ont esté exposez.

CARON. Voilà vne belle marchandise, & bien capable de nous enrichir! Ceux-cy ont esté bien pris sur le Vert? Je voudrois bien sçavoir pourquoy ils sont venus au monde, pour en partir aussi-tost.

MERCURE. Tay-toy? Que veux-tu apres cela, Clothon? Prendrons-nous ceux qui n'ont point esté pleurez à leur mort?

CLOTHON. Tu veux dire ces vieillards? Charge-les, aussi-bien ne sçauroient-ils marcher; & ie ne les veux point interroger, car ie n'ay que faire de sçavoir ce qui s'est fait, il y

301 LE TYRAN, OV LE PASSAGE

a cent ans. La ho ! bonnes gens ? Ils ne respondent rien : le pense qu'ils sont sourds de vieillesse.

MERCURE. Ils ressemblent à ces fruits qui sont tout flétris & ridez, pour avoir esté cueillis trop tard. En voila quatre cens moins deux.

CLOTHON. On diroit de raisins secs ; Amène en suite les blessez ? Qui est-ce qui vous a ainsi accoustrez, mes amis ? Mais j'auray plustost fait de le regarder sur mon liure : Il en deuoit mourir hier quatre-vingts-quatre, en vn combat chez les Medes, & parmy-eux Gobare, fils d'Oxyarte.

MERCURE. Les voila.

CLOTHON. Et ces sept amoureux qui se sont tuez par desespoir, avec le Philosophe Théagene pour vne Courtisane de Megare ?

MERCURE. Les voicy tout contre.

CLOTHON. Ceux qui se sont entretuez pour regner, y sont-ils ? Et ce Cocu qui a esté empoisonné par sa femme, & par son galand ?

MERCURE. Les voila aussi.

CLOTHON. Amène en suite les pendus & les roüez, avec ces seize, qui ont esté tuéz par des voleurs sur le grand chemin.

MERCURE. Les voila tout percez de coups ; Veux-tu aussi les femmes ?

CLOTHON. Oüy, & ceux qui sont peris sur mer, & les malades avec le Medecin Agathoclés : Mais où est ce Philosophe Cynique,

qui deuoit s'empoisonner pour venir en poste en l'autre monde ?

VN CYNIQUE. Me voicy, Clothon, que t'auois-je fait pour me laisser si long-temps en vie ? Ma fusée n'estoit-elle pas encore acheuée ? Car j'ay tâché plusieurs fois de la rompre sans en pouuoir venir à bout.

CLOTHON. Nous t'auions laissé en vie pour instruire les autres, & les guerir de leurs vices ; mais entre à la bonne-heure.

VN CYNIQUE. Non pas, s'il te plaist, que celui-cy ne soit entré, car j'ay peur qu'il ne nous eschape, & qu'il ne t'esmeue à compassion par ses prières, & par ses larmes.

CLOTHON. Tu ne me connois pas bien ; Je suis vne mau-piteuse, avec qui il n'y a rien à gagner : Mais qui est-il ?

LE TYRAN. Le Tyran Megapenthés.

CLOTHON. Fay-le entrer.

LE TYRAN. Je te prie, Clothon, que ie puisse retourner en vie pour quelques heures, ie reuiendray apres sans mander.

CLOTHON. Que veux-tu aller faire là-haut ?

LE TYRAN. Acheuer mon Palais, qui est demeuré imparfait.

CLOTHON. Ne t'en mets point en peine, vn autre l'acheuera.

LE TYRAN. Que j'aille pour le moins dire

304 LE TYRAN, OV LE PASSAGE

à ma femme où j'ay caché mon thresor?

CLOTHON. Il est desia trouué, Megacles s'en est saisi.

LE TYRAN. Quoy! cét infame, que j'ay espargné par mépris!

CLOTHON. Luy-mesme, il viura encore quarante ans, & iouïra de tes Concubines, & de ton bien.

LE TYRAN. Tu me fais tort, Clothon, de liurer ce que j'ay de plus precieux, à mon plus grand ennemy.

CLOTHON. Hé maraut! n'estoit-ce pas le bien de Cydimaque que tu fis mourir, apres auoir esgorgé ses enfans en sa presence?

LE TYRAN. Mais il estoit maintenant à moy.

CLOTHON. Il est vray; mais le temps de le posseder estoit passé.

LE TYRAN. Escoute vn mot à l'oreille, ie te donneray mille talens d'or.

CLOTHON. Où sont-ils? tu n'as plus rien, mon amy; Qu'on emporte ce galand: car ie voy bien qu'il n'entrera d'aujourd'huy de son plein gré.

LE TYRAN. Attien pour le moins que j'aye acheué de dompter les Pisidiens, & de mettre sous contribution toute la Lydie, pour grauer sur mon tombeau mes grandes & immortelles actions.

CLOTHON.

CLOTHON. Ce n'est pas là l'ouvrage d'un jour, il te faudroit plus de vingt années.

LE TYRAN. Je te donneray caution du retour: Veux-tu au lieu de moy mon fauory?

CLOTHON. On ne meurt point par Procureur: Mais n'estoit-ce pas luy, meschant, que tu souhaitois tant de laisser en vie?

LE TYRAN. Cela estoit bon alors, mais on a d'autres maximes en l'autre monde.

CLOTHON. Il fera bien-tost icy, ne t'en mets point en peine, car ton successeur le fera mourir.

LE TYRAN. Acheue de redoubler mon supplice, & me dis le reste de ce qui arriuera après ma mort.

CLOTHON. L'un de tes valets espousera ta femme, qu'il y a long-temps qu'il entretient.

LE TYRAN. Qui! ce perfide, qu'elle m'a fait mettre en liberté?

CLOTHON. Luy-mesme. Pour ta fille, on la conte desia entre les Concubines du nouveau Prince: D'ailleurs on a brisé toutes tes statues, & ton nom est en opprobre, & en execration à ta Patrie.

LE TYRAN. Mais n'y a-t-il pas un de mes amis qui entreprenne ma deffense, & qui tesmoigne quelque ressentiment de ces injures?

CLOTHON. Et auoit-tu des amis? mais as-tu

306 LE TYRAN, OV LE PASSAGE

iamais donné sujet à quelqu'un de l'estre? Toutes les caresses qu'on te faisoit, c'estoit ou par crainte ou par esperance; & ce n'estoit pas toy qu'on aymoît, c'estoit ta fortune.

LE TYRAN. Mais ce n'estoit que vœux & que souhaits pour ma prospérité, lors que ie tombois malade: Chacun desiroit de mourir, & de me laisser en vie; Ils ne iuroient tous que par moy.

CLOTHON. C'est pourtant l'un deux qui t'a empoisonné. Te souvient-il du dernier coup que tu beus hier chez Hippias?

LE TYRAN. Quoy! ce coup qui estoit un peu amer? ie m'en doutay bien. Mais pourquoy l'a-t-il fait.

CLOTHON. Tu perds le temps en des questions inutiles, il faut partir.

LE TYRAN. Vne chose me tuë, Clothon, & me fait souhaiter de reuiure pour m'en venger. Comme j'auois la mort sur le bord des lèvres, un de mes valets monta sur le soir dans ma chambre, & ne voyant qu'une de mes concubines près de moy, la ietta par terre, & la deshonora à ma veüe, j'apres auoir fermé la porte sur luy. En suite, se tournant vers mon lit: Ha! meschant, dit-il, combien de fois m'as-tu battu iniustement? Là dessus il me cracha au nez, & se mit à me souffleter, & à m'arracher

la barbe. Sur ces entrefaites on ouït monter quelqu'un, & ma concubine fit la pleureuse. Que si ie les pouvois tenir?

CLOTHON. Cesse de les menacer, & viens rendre compte de tes actions.

LE TYRAN. Y a-t-il quelqu'un assez hardy pour vouloir condamner un Roy?

CLOTHON. Un Roy non, mais bien un mort: Tu auras tantost à faire à un luge qui ne t'espargnera pas.

LE TYRAN. Que ie retourne donc en vie, quand ce seroit pour estre esclave.

CLOTHON. Où est ce Philosophe Cynique avec son baston, & toy, Mercure, tirez-le ensemble par les pieds & par la teste.

MERCURE. Suy-moy, coquin; Tien Caron, ie t'en charge, attache-le bien au mast du navire, qu'il ne puisse eschapper.

LE TYRAN. Qu'on me donne pour le moins le haut bout, puis-que i'ay esté Roy?

LE CYNIQUE. Je ne m'estonne pas que ton valet t'ait mal-traité, glorieux comme tu es. Si tu n'es plus sage, ie traiteray mal ta Royauté.

LE TYRAN. Quoy! un Cynique aura la hardiesse de me brauer, un coquin, que cent fois i'ay failly à faire pendre, parce qu'il se mesloit de contrôler mes actions!

308 LE TYRAN, OV LE PASSAGE.

CLOTHON. Qu'on l'attache pour punition
au mast du vaisseau.

MICYLE. Et moy ; Ne songe-t-on point à
me passer, ou si l'on mesprise ma pauvreté ?

CLOTHON. Qui és-tu ?

MICYLE. Le Sauetier Micyle.

CLOTHON. Quoy ? tu te fâches de demeurer, & ce Tyran veut donner des millions pour le laisser encore sur terre ? Est-ce que tu estois las de viure.

MICYLE. Escoute, la plus venerable de toutes les Deesses : Jamais la promesse du Cyclope ne m'a pteu d'estre mangé le dernier, puis qu'enfin il faut estre mangé : D'ailleurs, il ya bien de la difference entre la vie de ce Tyran & la mienne. Il viuoit dans la gloire & dans l'opulence, parmi les jeux, les plaisirs & la bonne chere, & a de la peine à quitter toutes ces delices. Car ces choses sont si gliuantes, que l'on ne s'en peut deffaire. Ceux qui sont hardis par tout ailleurs, tremblent quand il en faut venir là, & ne se peuent empêcher de tourner la teste vers le monde, comme vn amant passionné vers sa maistresse. Ce Tyran donc n'a cessé de contester par le chemin, & de t'importuner pour retourner à la lumiere. Mais moy, qui n'ay rien qui m'arreste, ni thresors, ni grandeurs, ni voluptez, i'estois tousiours prest a partir, & ta sœur

ne m'a pas plustost fait signe, que i'ay jetté là mon tranchet & mes sauates, pour accourir icy pieds nuds, sans songer seulement à me decrasser ni à oster la poix de mes mains. Le marchois deuant, comme tu-as veu, & en arriuant, i'ay esté rauy de voir que nul n'esticy plus grand que son compaignon, & que ie ne cours point fortune de mourir de chaud ni de froid, de soif ni de faim, ni d'estre battu par les valets d'un grand Seigneur, ou mis en prison par vn importun creancier. Au contraire, ie voy que les pauures rient icy, & que les riches y pleurent, bien loin de ce qui se fait là-haut.

CLOTHON. Il est vray qu'il y a long-temps que ie te voy rire, Dy m'en le sujet?

MICYLE. Ie te le diray, Comme ie demourois près du Tyran, & que ie contemplois de plus près sa gloire, il me paroissoit comme vn Dieu, & fort au dessus de la condition humaine. Mais lors que ie l'ay veu icy, sans sa pourpre & son diadème, il m'a semblé ridicule; & ie me suis ry de moy-mesme, d'auoir iugé de sa felicité par l'odeur de sa cuisine, & par vne vaine pompe. Quand ie considere aussi cet vsurier, qui se plaint & se tourmente, de ce qu'il est mort sans auoir ioüi de ses richesses, & les a laissées en proye à vn ieune desbauché, qui s'en donne par les iouës : Ie ne puis m'empescher

*Il y a au
Grec, par le
sang des
huistres qui
seruoient à
seindre sa
Pourpre.*

310 LE TYRAN, OV LE PASSAGE

de rire, sur tout, lors qu'il me souvient comme ie l'ay veu passe & deffait, qui n'estoit heureux que par le bout des doigts, dont il con-
toit ses escus; Mais que ne partons-nous, reser-
uant cét entretien pour le passage?

CLOTHON. Monte, que l'on tire l'an-
chre.

CARON. Où veux-tu aller? que tout est
plein, atten à passer vne autrefois.

MICYLÉ. Tu me fais tort, Caron, de me lais-
ser ainsi transir sur le bord, & ie m'en plaindray
à Rhadamante. Mal-heureux que ie suis ils par-
tent sans moy! ie les suiuray à la nage; aussi
bien n'ay-je pas peur de me noyer estant mort,
& d'ailleurs ie n'ay pas dequoy payer le batte-
lier.

CLOTHON. Arreste, il n'est pas permis de
passer de la sorte.

MICYLÉ. J'iray encore plus viste que vous.

CLOTHON. Approchons-nous plustost
pour le prendre. Ten-luy la main, Mercure, &
l'ayde à monter.

CARON. Où voulez-vous qu'il se mette?

MERCURE. Sur les espauls de ce Tyran.

CLOTHON. Tu-as raison? Monte & foule
aux pieds la Tyrannie. Voguons maintenant à
la bonne heure.

LE CYNIQUE. Te peut-on dire la verité,

Caron, ie n'ay rien pour te donner; car ie n'ay apporté que mon baston & ma besace, mais ie m'offre de tirer à la rame, & à la pompe, & pourueu que tu me donnes de bons outils, tu n'auras point de sujet de te plaindre de moy.

CARON. Tien, il faut tirer d'un mauuaise paye ce qu'on peut.

LE CYNIQUE. Diray-je en passant quelque chanson pour nous desennuyer?

CARON. Le le veux? Si-tu en sçais quelque bonne.

LE CYNIQUE. Fay donc taire ceux-cy, qui me rompent la teste de leurs cris.

LES MORTS. Ah! ma vigne! ah ma maison! ah ma femme! ah mes enfans! ah mes grandeurs! ah mes richesses!

MERCURE. Il n'y a que toy qui ne regrettes rien, Micyle; mais il n'est pas permis de passer la barque de Caron sans larmes.

MICYLE. Que veux-tu que i'y fasse: Le n'ay rien à regretter.

MERCURE. Encore faut-il donner quelque chose à la coustume.

MICYLE. Ah! mes vieux souliers? Ie ne vous verray plus! Ie ne seray plus tout le iour à me morfondre dans vne rue, exposé à toutes les iniures du temps & des laquais, sans manger depuis le matin iusques au soir! Qui est-ce qui

312 LE TYRAN, OV LE PASSAGE

heritera de ma poix & de mes alefnes ? Mais ie suis las de crier, nous voila tantost à bord,

CARON. C,à que chacun mette la main à la bourse. Tu ne tires rien, Micyle ?

MICYLE. Que veux tu que ie tire, si ie n'ay rien ? A peine scay-je de quelle couleur est l'argent, ni si la monnoye est ronde ou carrée.

CARON. O ! l'heureuse journée, & le grand gain que nous auons fait ! Encore ay-je peur que celuy-cy n'amène la coustume de ne rien payer : Descendez viste, que l'aille passer les asnes, & le reste des animaux.

CLOTHON. Conduy-les, Mercure, tandis que i'iray querir ces deux Princes, qui se sont entre-tuëz pour les bornes de leurs Estats.

MERCURE. Allons, mes amis, marchez deuant, si vous n'aimez mieux me suiure.

MICYLE. Grands Dieux, quelle obscurité ! Où est maintenant le beau Paris : On ne scauroit discerner icy la brune d'auec la blonde ; car tout y est de mesme couleur, & ie ne voy point de difference entre mes haillons, & la pourpre de ce Tyran. Mais où est ce Cynique ?

LE CYNIQUE. Icy, Micyle, nous irons si tu veux de compagnie.

MICYLE. I'en suis content, donne-moy la main ? Te souuient-il des mysteres d'Eleusine ? il me semble que cecy y a beaucoup de rapport.

LE CY-

LE CYNIQUE. Tu-as raison ; en voicy *C'est qu'on y
representoit
Cérès de la
sorte.*
vne qui s'auance la torche au poin, avec vn regard furieux ; Sans doute c'est quelqu'une des Furies.

MERCURE. Reçoy ceux-cy, Tisiphone, il y en a mille, & quatre par dessus le marché.

TISIPHONE. Il y a long-temps que Rhadamante vous attend.

RHADAMANTE. Fay-les approcher ; & toy, Mercure, fay l'office d'Huissier, aussi bien icy bas que là haut.

LE CYNIQUE. Ie te prie, Rhadamante, que ma cause soit appellée la premiere, car ie veux accuser ce Tyran, & mon tesmoignage aura beaucoup plus de force, quand on sçaura comme j'ay vescu.

RHADAMANTE. Qui és-tu ?

LE CYNIQUE. Vn Philosophe Cynique.

RHADAMANTE. Auance-toy ; Crie, Mercure, si quelqu'un a des reproches à faire contre luy. Personne ne parle, deshaille-toy, pour voir si tu n'as point quelque tache de peché.

LE CYNIQUE. Regarde, me voila tout nud.

RHADAMANTE. Ie n'en voy que trois ou quatre, encore à demy effacées : mais voila quelque marque de brulure, on diroit que tu y as mis le feu.

314 LE TYRAN, OV LE PASSAGE

LE CYNIQUE. Ce sont les restes des péchez que j'ay faits auant que d'auoir embrassé la Philosophie: mais ie les ay effacez depuis peu à peu.

RHADAMANTE. Tu as vsé d'excellens remedes, car il n'y paroist presque plus: Va dans les champs Elysées, iouir du repos des bienheureux: Mais qu'on appelle auparauant la cause de ce Tyran, puis-qu'il en veut estre l'accusateur.

MICYLE. Hé! Seigneur Rhadamante, il n'y a qu'un mot à la mienne; me voila deshhabillé.

RHADAMANTE. Qui és-tu?

MICYLE. Le Sautier Micyle.

RHADAMANTE. Il est vray que tu n'as pas la moindre tache, non pas mesme les marques de brullure de ce Philosophe, va-t-en avec luy; Qu'on appelle la cause de ce Tyran.

MERCURE. Megapenthés fils de Lacydas, où és-tu; c'est à toy qu'on en veut? Il tourne la teste de l'autre costé, & ne fait pas semblant de nous entendre: Tisiphone, traîne-le par les cheveux. Que l'accusateur parle.

LE CYNIQUE. Il n'est pas besoin de grands discours pour le conuaincre, il ne faut que le deshhabiller comme les autres, on verra de belles taches; Toutefois, si tu veux pour la

forme, ie diray vne partie de ce qu'il a fait. Je ne parleray point des crimes qu'il a commis pour paruenir à l'Empire, ni auant que d'y eſtr^e paruenu ; Mais apres qu'il s'en fut rendu maître, avec vne bande de voleurs & d'assassins, il fit mourir plus de dix mille Citoyens sans aucune forme de procès ; & s'estant enrichy de leurs despoüilles, s'abandonna à toutes sortes de vices & de dissolution. Car il violoit les filles, enleuoit les femmes à leurs maris, & les enfans à leurs peres, & triomphoit hautement de la pudeur, & de la liberté publique. Pour son orgueil & son insolence, ils ont esté à vn si haut point, qu'il seroit plus aisé de regarder le Soleil en son midy, que de le contempler en sa gloire. Quant à la cruauté, il a inuenté de nouueaux supplices pour tourmenter les miserables, & n'a pas espargné ses propres amis, les vns à cause de leur vertu, les autres pour auoir leur bien. Qu'on les appelle, ils tesmoigneront contre luy ; mais les voila tous venus.

RHADAMANTE. Que respons-tu à cela ?

LE TYRAN. Que les meurtres sont veritables ; mais ce qu'il a dit des voluptez est faux.

LE CYNIQUE. Je ne veux point d'autres tesmoins que la lampe qui a esclairé ses desbaüches, & le liët où il les a commises.

MERCURE. La Lampe & le Liët de Mega-

316 LE TYRAN, OV LE PASSAGE

penchés, approchez ?

RHADAMANTE. Qu'a-t-il fait en vostre
presence.

LE LICHT. Toutes les saletez imaginables,
que j'ay honte de publier.

RHADAMANTE. Ton silence les dit assez.
Que la lampe parle.

LA LAMPE. Celles qu'il a faites de iour me
font inconnuës; mais la nuit, j'ay voulu quel-
quefois m'esteindre pour ne les point voir; car
il a souillé en cent façons ma lumiere.

RHADAMANTE. C'est assez; Qu'on le des-
habille? Dieux! il est tout couuert de vices: Quel
supplice trouuerons-nous assez grand pour le
punir?

LE CYNIQUE. J'en sçay vn dont personne
ne s'est encore aisé.

RHADAMANTE. Dy-le, tu obligeras tout
l'Enfer.

LE CYNIQUE. Qu'il ne boiue point de l'eau
du fleuve d'Oubly, comme les autres.

RHADAMANTE. Pourquoi?

LE CYNIQUE. Parce que le souuenir de ses
crimes luy sera vn bourreau perpetuel.

RHADAMANTE. Tu-as raison, qu'on l'at-
tache près de Tantale, & que la consideration de
sa felicité passée serue encore à le tourmenter.



DE CEUX QUI ENTRENT
AV SERVICE DES GRANDS.

Il décrit les incommoditez qu'on y souffre, & particulièrement celles qu'endurent les gens de Lettres.

IE ne sçay par où commencer, mon cher Timoclés, pour te dire ce qu'on est contraint de faire & de souffrir chez les Grands, quand mesme on y entreroit comme amy, si l'on peut appeller amitié vne si dure seruitude. Car ie sçay vne partie de ce qu'on y souffre, non pas pour l'auoir esprouué moy-mesme; mais pour l'auoir appris de ceux qui auoient passé par cette espreuve, dont les vns languissoient encores dans les fers, les autres en estoient desliurez, & contoient avec plaisir l'histoire de leurs malheurs, & celle de leur desliurance. Ceux-cy me sembloient les plus croyables, & les mieux instruits, pour auoir sondé pleinement, s'il faut ainsi dire, la profondeur de ces mysteres. Je les escoutois donc attentiuement, comme on fait ceux qu'on voit eschapper du naufrage, conter, la teste rase dans les temples, la fureur des vagues esmuës, la rage des vens, la hauteur des rochers, les cris lamentables des matelos, lors que le gouuernail em-

porté, le mast rompu, les voiles deschirées, ostent toute esperance de salut ; & là-dessus l'apparition fauorable des estoiles de Castor & de Pol-lux, qui viennent tout à propos comme vn Dieu de Comedie, lors que le Poète ne peut plus des-meller son intrigue. C'est ainsi que ces Courti-sans me contoient les tempestes de la Cour, où tout leur rioit d'abord ; mais que le calme fut bien-tost suiuy de la tourmente, & qu'ils eurent beaucoup à souffrir tout le temps de leur nauiga-tion, iusqu'à ce que leur vaisseau s'alla briser con-tre vn escueil qui estoit caché sous les ondes, ou contre quelque roc escarpé, d'où ils se sauuerent à peine tout-nuds, apres auoir tout perdu. Pen-dant ce triste recit, il me semble que de honte, ils taisoient encore plusieurs choses, que ie de- uiinois aisément, & que ie te veux représenter avec le reste, parce que ie te vois brulser d'enuie il y a long-temps de t'embarquer sur cette mer. Car comme l'on fut tombé vn iour sur ce dis-cours, dans vne compagnie où nous estions, l'un de ceux qui estoient presens ayant commencé à louer cette condition comme la plus heureuse, parce que non seulement on faisoit bonne chere sans qu'il en coustât rien, on estoit logé magnifi-quement, traîné en carosse, aymé des plus grands de Rome ; mais qu'on estoit payé pour cela cōme pour vn grand seruice : le te vis alors ouurir l'o-

reille à ce discours, & tout prest à mordre à l'hameçon. Pour empêcher donc que tu ne sois pris, & que tu ne te puisses plaindre qu'on t'ait veu tomber dans le precipice, sans t'en auertir, ie te veux représenter vne partie des maux qui sont attachez à cette profession, & te descouvrir les filets qui sont tendus sous ces fleurs. Après, tu t'y ietteras si tu veux à corps perdu, sans que ie m'en soucie beaucoup, puis-que ie me seray acquitté de mon deuoir, & auray deschargé ma conscience. Mais quoy-que ce discours soit entrepris particulièrement pour toy, il ne regarde pas seulement les Philosophes, mais toutes les personnes de Lettres qui s'attachent au seruice des Grands pour estre à leurs gages, puis-que les maux qu'on y souffre sont communs à tous, mais doiuent estre d'autant plus insupportables aux Philosophes, qu'ils ne sont pas mieux traittez que les autres. Et en cela ie ne condanne pas seulement ceux qui sont cause du mal, mais ceux qui sont si lâches que de l'endurer : ce que tu ne dois point trouuer mauuais, si ce n'est vn crime de dire la verité trop librement, puis-que ce n'est pas moy qui suis cause de leur mal-heur, mais eux-mesmes. Ie ne pretens pas pourtant comprendre en ce rang les Courtisans, ni les autres ames lâches qui ne sçauoient faire autre chose, & qui sans cela seroient inutiles : car

outre qu'ils ne sont pas dignes d'un meilleur
 traitement, ils ne m'écouteront pas quand ie
 leur dirois la verité, & ne croiroient pas recevoir
 un affront, quand mesme on leur verseroit, com-
 me on dit, le pot de chambre sur la teste. C'est
 donc seulement pour les personnes de Lettres
 que j'escris, afin de les affranchir s'il se peut. Pour
 cela, j'examineray toutes les raisons qui les peu-
 vent porter à ce dessein, & feray voir qu'elles
 ne sont ni pressantes, ni necessaires, afin de leur
 oster toute sorte de pretexte & d'excuse. La pre-
 miere qu'ils alleguent, c'est la pauvreté, comme
 le pire de tous les maux, pour lequel éviter on
 peut tout faire, & tout souffrir. C'est pourquoy
 ils ont tousiours à la bouche le mot de Theo-
 gnis, *Quelle domte les plus fiers courages*, & alle-
 guent tout ce que les Poëtes & les plus lasches
 esprits ont pû inuenter contre elle, pour en fai-
 re peur aux hommes. Il est certain que s'ils se
 pouvoient par là mettre à couuert de la necessi-
 té pour toute leur vie, ils seroient excusables de
 chercher un azile pour se deffendre contre un si
 puissant ennemy : mais le remede est pire que
 le mal, & au lieu de le guerir, il ne fait que l'em-
 pirer. Car la pauvreté dure tousiours, & la cruel-
 le necessité de servir, parce qu'on despen-
 se chez les Grands tout ce qu'on gagne à leur service,
 encore souuent ne suffit-il pas. L'autre raison est,
 qu'ils

AV SERVICE DES GRANDS. 321

qu'ils n'embrasseroient pas cette profession, s'ils en auoient d'autre; mais comme ils ne sont plus en âge d'apprendre, ils sont contrains de subir le joug de la seruitude. Voyons donc, s'ils n'ont point d'autre moyen de subsister, & si ce qu'ils gagnent ne leur couste gueres, & qu'ils ne trauaillent pas plus que les artisans pour l'auoir; Car ce seroit le comble de la felicité, de pouuoir viure à son aise sans rien faire. Mais le contraire se trouuera veritable, puis qu'il leur naist tous les iours de nouueaux maux, à qui les forces du corps & de l'esprit ne sont pas capables de resister. Nous en parlerons lors que nous représenterons le reste de ce qu'ils endurent; il suffira presentement de monstrier, que ce n'est pas-là la veritable cause du mal; mais l'esclat trompeur des richesses qui leur donne dans la veüe, & les esbloüit. Ils croient que la felicité consiste dans le luxe, & se promettent des montagnes d'or, qu'ils ne possederont iamais qu'en songe. C'en est donc pas tant la necessité qui les presse, que le desir de choses vaines & superflües, qui les rend esclaves toute leur vie. Car comme les Dames adroites qui sçauent que l'amour s'esteint par la iouissance, entretiennent d'esperance leurs galans, & promettent tousiours ce qu'elles n'accordent iamais; les Grands recompensent le plus tard qu'ils

peuvent ceux qui les seruent, pour faire durer leur seruitude. Or il est ridicule de tousiours souffrir pour l'esperance toute seule, sur tout lors qu'elle est incertaine, & le mal certain & indubitable: Car ie ne les blasmerois pas trop de travailler pour la volupté, s'ils ne l'achettoient point au prix de la liberté qui vaut mieux qu'elle, & au lieu de la felicité, n'embrassoient que son idole. Les compagnons d'Vlysse, charmez d'une volupté presente, firent banqueroute à l'honneur, & en oublierent le retour en leur patrie; C'est à peu près ce que font ceux qui voient leur seruitude du nom d'une honneste amitié. Mais pour moy ie renoncerois mesme à celle de l'Empereur, si elle me coustoit ma liberté, sans en tirer aucun auantage, & qu'il possedast tout seul toutes ses grandeurs & ses richesses sans m'en faire part. Voila donc le sujet veritable de leur esclauage, & le peu d'utilité qui leur en reuient. Voyons maintenant ce qu'ils sont obligez de faire pour en venir là; nous examinerons en suite ce qu'ils sont contrains de souffrir dans cette condition, & quelle est la catastrophe de la tragedie. Premièrement, on ne peut dire qu'il est facile d'entrer chez les Grands, & qu'il n'y a qu'à le vouloir; Il faut bien suër & travailler auparavant; s'habiller au dessus de sa condition, & de la façon qu'ils aiment le-

*Il y a au
Grec, de la
couleur.*

AV SERVICE DES GRANDS. 313

mieux pour ne leur pas mettre deuant les yeux des objets qui leur soient desagrecables; les fuir par tout, avec mille incommoditez; se trouver le matin à leur lever, souffrir la mauuaise humeur de leurs valets, & les rebuffades de leurs portiers, à qui il faut mesme donner de l'argent pour retenir vostre nom. Avec tout cela, Monsieur fera plusieurs iours sans vous regarder; Que si vous estes si heureux qu'après vn long-temps il vienne à ietter les yeux sur vous, & à s'abaisser iusqu'à vous parler, alors vous croyez que vostre fortune est faite. Cependant, vous faites rire ceux qui sont presens, qui vous voyent tout interdit, dire quelque mot de trauers, & vous prennent pour vn lourdaut, ou pour vn faquin, qui n'a pas coustume de parler à des personnes de condition: car ce que vous appelez pudeur, vn Courtisan l'appelle lascheté & foiblesse. Vous vous retirez donc tout confus, & vous blasmez vous-mesme de trop de timidité. Enfin, après beaucoup de trauaux, non pas pour Helene ni pour Troye, comme dit le Poëte, mais pour deuenir esclau; Si la Fortune vous rit, & que quelque Dieu vous soit fauorable, on vous reçoit à faire preuve de vostre esprit. Vous ne manquez pas de le faire pour vostre sujet le Panegyrique de ce-
parlez; car les Grands sont bien

aisés d'entendre publier leurs loüanges. Alors comme s'il s'agissoit de la vie ou de l'honneur, il vous faut donner la gesne, pour faire quelque chose de grand & d'acheué, de peur de tromper son attente, outre qu'estant rebutté vne fois, personne après cela ne vous voudroit plus recevoir. Vous vous tourmentez donc en cent façons pour surpasser vos rivaux, & tremblez lors que ce Seigneur semble ne pas approuver ce que vous auez fait, ou le louer foiblement & l'escouter avec negligence. Mais vous estes tout transporté, lors qu'il souffrit & fait mine de l'entendre avec plaisir. Considérez cependant, quel creue-cœur c'est à vn honneste-homme, qui est quelquefois desia sur l'âge, de subir l'examen d'un sot ou d'un ignorant. Ajoutez à cela, qu'on recherche toute vostre vie, & qu'on vous contraint de respondre de toutes les fautes de vostre ieunesse; car vous ne manquez pas d'enuieux qui les publient, ou par malice, ou pour se mettre en vostre place; & l'on croit plus aisément le mal que le bien. Que si vous estes assez heureux pour surmonter toutes ces difficultez; Que personne ne vous trauerse; Que le maistre vous gousté; Que la femme y consente; Que vous ayez l'approbation des amis & des domestiques: Alors vous pensez estre au dessus de la fortune, mais vous n'estes encore qu'au bas de la rouë,

car tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en effet. Or il eust esté à propos, pour tant de peine que vous auiez prise, que vous n'eussiez pas remporté seulement vne couronne de laurier, mais du profit aussi bien que de l'honneur. Car pour commencer par le festin de vostre reception, permettez-moy d'appeller ainsi le premier repas que vous ferez chez ce Seigneur, vous y trouuerez plus de sujet de mécontentement, que de satisfaction. Il viendra d'abord vn valet assez bien fait vous conuier, à qui il faudra donner quelque chose, qu'il refusera du commencement, mais il le prendra à la fin, riant en soy-mesme de ce que vous estes comme obligé de luy faire des presens pour estre compagnon de sa seruitude. Vous-vous parez, cependant, & mettez vos beaux habits, pour assister à vn festin où vous deuez perdre vostre liberté. Il faut bien prendre vos mesures, pour n'arriuer ni trop-tost ni trop tard; car l'un est inciuil & l'autre importun. Le maistre, apres vous auoir bien receu, vous prendra par la main ou, quel-
qu'un au
lieu de luy. & vous fera asseoir au dessus de luy, pour vous faire plus d'honneur, & vous ferez contraint de vous y mettre apres plusieurs contestations, & de prendre place parmy quelques amis qu'il aura appelez pour ce sujet. Alors, comme si vous estiez à la table de Iupiter, vous repaissez plus

vos yeux que vostre estomac, à contempler tout ce qui se passe. Les autres ne sont pas moins curieux de voir comme vous vous y prendrez d'abord; quelquefois par ordre du maistre, pour remarquer si vous ne ietterez point quelques regards à la desrobée sur la femme, ou sur les enfans. Que si vous paroissez vn peu surpris, & déconcerté, on ne manquera pas d'en rire, & de vous prendre pour vn pedant qui n'avez pas accoustumé de hanter les compagnies. Car vous n'avez pas seulement la hardiesse de demander à boire, ni de toucher aux viandes, & attendez qu'on vous serue, ou auez l'œil sur vostre voisin, pour faire comme luy, de peur de commettre quelque inciuité. Cependant, vous estes agité de cent diuerses pensées, & tantost admirez la magnificence de ce Seigneur, & auez pitié de vostre condition en la comparant à la sienne; tantost vous benissez vostre fortune d'estre prest à iouir de cette felicité, & à faire des iours gras toute vostre vie. Vous tenez donc pour bien employez tous les trauaux que vous auez pris pour y paruenir. Là dessus, on se met à boire des santez, & quelqu'vn prenant vn grand verre, pour vous faire plus d'honneur, boit à la vostre, en vous donnant quelque titre qu'il croira vous estre agreable. Mais quand c'est à vostre tour, vous ne sçavez que respondre, & passez pour vn

set ou pour vn pedant. Vous ne laissez pas de donner de la ialousie aux anciens seruiteurs de la maison, qui voyent traiter avec tant de ciuilité vn nouveau venu. Il ne manquoit plus que cela à nostre seruitude, disent-ils; il n'y a plus rien à faire à Rome que pour ces gens-là, parlant des Grecs, & ie ne voy pas pourquoy l'on en fait tant d'estat pour sçauoir parler vne autre langue que la nostre. Atten, dit l'vn, cela ne durera pas long-temps, c'est vn balay neuf, qu'on iettera bien-tost derriere la porte; le ne luy donne que quatre ou cinq iours, après quoy ie le verray aussi bien que nous, regretter sa condition. L'autre ajouste, n'avez-vous pas remarqué comme il boit & mange goulûment, & ronge ses viandes iusqu'aux os. On voit bien qu'il n'a pas accoustumé de faire bonne chere; le croy qu'il n'auoit pas son saoul de pain. En vn mot, vous faites ce iour-là tout l'entretien de la famille, & c'est proprement vostre festin, car on n'y parle que de vous; & l'on se prepare desia à vous faire piece. D'autre costé, comme vous auez plus beu & mangé que de coutume, le ventre vous presse & vous voudriez estre dehors; mais il vaudroit mieux creuer que de faire quelque action mal seante. Cependant, comme le festin continuë, & qu'il arriue tous-jours mets sur mets, & spectacles sur specta-

*Consomme
ancienne.*

cles ; car le maistre du logis est bien-aïse d'estaler deuant vous toute sa magnificence : Vous maudissez mille fois & le festin & les conuiez, & l'heure que vous auez iamais pensé à venir là, & voudriez à vn'besoin, que le feu prist à la maison, ou qu'il suruint quelqu'autre accident, qui obligeast la compagnie à se retirer. Vous ne prenez donc plaisir à rien, & ne voyez pas, s'il faut ainsi dire, ce qui se passe, ni n'entendez la douceur des voix & des instrumens, quoy que vous soyez contraint par bien-seance, de faire de temps en temps des exclamations, quand ce ne seroit que pour ne point passer pour stupide. Voilà quel est ce premier festin tant souhaitté, qui ne vaut pas le moindre repas qu'on fait chez soy. Car ce n'est pas dans la multitude ni dans la diuersité des viandes que consiste la bonne chere, mais dans la franchise & la gayeté. Ajoustez à cela, le dégoust qui suit vostre débauche, & les maux de teste & d'estomac que vous auez toute la nuit, avec des inquietudes qui vous empeschent de reposer. Cependant, il faut conuenir le lendemain du prix de vostre seruitude, en presence de deux ou trois de ces Messieurs qui ont soupé le soir avec vous, & lors que vous auez pris vn siege, car on ne parlera pas à vous autrement, ce Seigneur commence ainsi : Vous voyez, Monsieur, l'estat de ma maison, & comme tout

AV SERVICE DES GRANDS. 319

me tout y est sans fard & sans artifice ; vous en devez user de mesme , & croire que tout est à vous. Car il n'y auroit point d'apparence que j'eusse quelque chose de reserué pour vne personne à qui j'ouure mon cœur & mon ame ; & donne la conduite de mes enfans & de moy-mesme. Mais puis-qu'il faut quelque chose de certain pour vostre entretenement , quoy que ie sçache bien que ce n'est pas ce qui vous meine , & qu'il ne faut pas grand' chose à vn homme de Lettres ; ie vous prie de le dire franchement , & de mesnager la bourse d'une personne qui vous aime , & qui a beaucoup d'autres despenſes à faire , comme vous voyez. Je ne parle point des presens que vous receurez icy , qui seront ^{Estrennes, &c.} pourtant assez considerables pour les mettre en ligne de compte , ni des faueurs que vous pouvez iustement attendre. Ces paroles démontent toutes vos esperances , & vous precipitent du faiste de la gloire où vous pensiez estre monté , dans l'abisme du neant. Vous demeurez donc quelque temps sans repartir , tant que flatté de l'esperoir d'une recompense incertaine , & de ce qu'il a dit en entrant que tout estoit à vous , quoy que ce ne fust qu'un compliment ; vous luy respondes tout confus , que vous n'avez garde de luy rien prescrire , & que vous ne voulez que ce qui luy plaira. Mais il ne l'entend pas

ainsi, & vous presse de le dire; & sur vostre refus, prie vn de ses amis de le faire, après luy auoir fait encore quelque preambule sur la grandeur & la necessité de sa despenſe. Alors ce galant-homme, nourry toute sa vie dans les flatteries de la Cour, commence par le bonheur que ~~le~~ vous est d'auoir obtenu vne place si enuieée, & d'estre dans la maison & dans l'amitié d'vn des plus grands de Rome. Il dit que vous estes trop heureux, pourueu que vous le ſçachiez connoistre; Qu'il ſçait plusieurs tres-celebres personnes de Lettres qui donneroient beaucoup pour cela, bien-loin de demander quelque chose, à cause de l'honneur & du profit qui leur en pourroit reuenir. Là dessus il propose quelque léger apointement, particulièrement si l'on a esgard à vostre esperance, & vous estes obligé de vous en contenter, pour ne point contester honteusement sur des gages comme vn valet; outre qu'il n'est plus temps de reculer, & que vous estes pris. Vous passez donc sous le ioug, qui est assez doux d'abord; car on ne vous veut pas desesperer, & l'on n'est pas encore las de vous, ioint qu'on a quelque respect pōur vn nouveau venu. D'ailleurs, vous estes felicité de ceux de vostre connoissance, comme si vous auiez fait vne grande fortune, & admiré des sots qui vous voyent entrer librement dans le

ballustre , quoy que vous soyez bien-tost las de cét honneur, & que vous ne sçachiez pas ce qu'on peut tant admirer dans vostre condition. Vous ne laissez pas pourtant de vous plaire à ces petits applaudissemens, & de iuger de vostre bon-heur par l'opinion d'autrui. Vous aydez mesme à vous tromper, & vous flattez d'esperance que vostre fortune augmentera tous les iours, encore que tout le contraire arriue, & que vous reconnoissiez à la fin ce que i'ay dit, que tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en effet. Vous demanderez, peut-estre, quels sont ces maux, & ce qu'il y peut auoir de si insupportable en cette condition? Premièrement, il faut renoncer à toute la gloire de vos Ancestres si vous en auez. quelque-vne, & conter ce iour-là pour le dernier de vostre liberté, & le premier de vostre seruitude. Ne vous offensez pas du mot, puis que vous souffrez bien la chose, & tenez pour asseuré que vos seruices ne seront pas encore si agreables que ceux des autres, parce que vous vous y prendrez de mauuaise grace, n'y estant pas accoustumé. Cependant, le souuenir de vostre liberté vous reuiendra dans l'esprit, & vous fera regimber quelquefois & porter plus impatiemment vostre esclavage. Si ce n'est que vous ne croyez pas estre esclau pour n'estre pas né en Bithynie, &

n'auoir pas esté vendu à son de trompe sur la place publique. Car il n'en estoit point besoin puis-que vous vous estes vendu vous-mesme, & auez couru toute la ville pour chercher vn maistre. Ajoustez à cela, qu'il faut tendre la main de temps en temps parmy les autres valets, pour receuoir vos gages quels qu'ils puissent estre. Mais-dites-moy, miserable; Car ie dois parler ainsi à vn homme qui se dit Philosophe, & qui ne l'est pas; si vous auiez esté pris sur mer, & vendu par les Pirates, ne crîriez-vous pas contre la Fortune? & si quelqu'un vous vouloit entraîner dans la seruitude, n'imploreriez-vous pas le secours des Loix? & ne prendriez-vous pas à témoin les Dieux & les hommes, pour monstrier que vous estes né libre? Cependant, pour peu de chose vous renoncez volontairement à la liberté, & encore à vn âge où vous deuriez songer à vous affranchir, si vous estiez né esclau. Que sont deuenus tous ces beaux discours de la Philosophie qui mettent la liberté à vn si haut prix? Vous la rendez esclau elle-mesme, avec la Vertu & la Sagesse, & n'auiez point de honte de les mesler parmy la canaille, & de leur apprendre à begayer vne langue estrangere pour les rendre ridicules. Vous mangez tous les iours avec vne foule de gens ramassez, où vous estes contraint de boire plus que vostre saoul, quand

il leur plaist, & de louer ce qui ne vous plaist pas, puis vous leuer le lendemain dès le point du iour, au son d'une cloche, & perdre la plus douce heure du repos, pour aller courir toute la ville avec vos bas crottez du soir. Estiez-vous réduit à une si grande nécessité, que d'estre contraint pour viure, de trahir ainsi vostre liberté & vostre honneur, ou si vous avez esté esbloui de l'esclat trompeur des Richesses, & charmé par l'odeur de la Cuisine? Vous portez donc maintenant tout à loisir la peine de vostre intemperance, & comme un singe attaché à un bilot, vous seruez de iouët aux autres, tandis que vous vous estimez heureux, pour manger tout vostre saoul de figues? Où sont tous ces beaux discours de Sagesse & de Vertu? vous les avez mis en oubly, aussi bien que vostre patrie & vostre race. Encore seroit-ce peu, si vostre servitude n'estoit que honteuse, & que la peine n'y fût pas iointe à l'infamie. Mais considérons un peu, si vos travaux sont supportables, & s'ils diffèrent beaucoup de ceux des autres valôts. Premièrement, la passion que ce Seigneur auoit testmoignée d'abord pour les Lettres, n'estoit qu'une passion feinte; car comme dit le Prouerbe, *Qu'a de commun l'asne avec la Lyre?* Pensez-vous qu'il se soit iamais rompu la teste pour descourir la sagesse de Platon, ou l'éloquence de Demosthene?

*Ou, vos
iambes.*

Qui auroit banny du cœur des Grands l'avarice & l'ambition, il n'y resteroit que le luxe, l'ignorance, la mollesse & la brutalité. Pourquoi donc a-t-il voulu auoir vn Philosophe à sa suite? parce que cela faisoit à sa vanité, & qu'il en acquerroit la reputation d'habile-homme. C'est pour ta barbe & ton manteau qu'il t'a pris, plustost que pour ta doctrine. Il veut passer pour sçavant, ou du moins pour homme qui aime les belles Lettres, & qui se connoist aux bonnes choses; c'est pourquoy il te fait suiure par tout, sans te donner vn seul moment de relasche. Quelquefois il t'entretient par la ruë, non pas de doctrine, car il ne sçauroit; mais de tout ce qui luy vient à la fantaisie, pour faire voir qu'il donne tout son temps à l'estude, & à l'entretien des personnes doctes. Cependant, il te faut courir haut & bas, car tu sçais comme la ville de Rome est faite, & trotter après luy pour le suiure, iusqu'à ce qu'il entre chez quelqu'un de ses amis, où pendant qu'il demeure enfermé, tu-és dehors à t'entretenir tout seul, & prens vn liure à la main, que tu lis debout, faute de siege. Enfin, la nuit vient que tu n'as quelquefois ni bû ni mangé, & as à peine le loisir d'entrer dans le bain pour manger sur le minuit, le reste des autres. Car on ne te fait plus le mesme honneur qu'auparavant, & l'on entretiendra en ta place vn nou-

neau venu, selon la coustume des Grands qui mesprisent ceux qui sont à eux, & caressent ceux qui n'y sont pas. Tu te mets donc à table en vn coin pour estre tesmoin de ce qui se passe, comme si tu n'estois pas de la compagnie: Car tu ne bois plus du mesme vin, ni ne manges des mesmes viandes, mais on seruira au haut bout le gibier & la venaison, & deuant toy quelque pigeon maigre & sec, encore quelquefois te le prend-on pour le donner à vn autre, & l'on te dit à l'oreille, pour te consoler, que tu-és de la maison. Que s'il y a quelque morceau delicat, n'atten pas que l'on t'en serue, si tu n'es bien des amis de celuy qui tranche, ou l'on te donnera quelques os couuerts de graisse, comme Promethée fit à Iupiter. N'est-ce pas encore vne chose insupportable, & qui fait enrager, quand on a tant soit peu de sentiment, de voir que ceux qui sont au dessus de vous à table, laissent par mespris des viandes où vous n'oseriez toucher, & auallent le vin delicieux tandis que vous ne beueez que du ginguet; Encore n'en auez-vous pas tout vostre saoul; car souuent les valets ne font pas semblant de vous entendre, & tournent la teste de l'autre costé, quand vous demandez à boire. Mais en recompense, ils vous seruent tousiours dans quelque coupe d'or ou d'argent, afin qu'on ne voye pas la difference.

du vin. Ajoutez à cela plusieurs autres déplaisirs, sur tout, quand vous verrez qu'on fera plus de cas d'un Macquereau ou d'un Violon que de vous; si bien que vous vous retirez à part tout triste, & maudissez le Destin, la Fortune, ou la Nature, de ne vous avoir donné aucun agrément pour vous faire aimer. Car vous ne sçavez pas seulement faire un bon conte, & estes mesme à charge lors qu'on se veut resjouir. En un mot, si vous voulez tenir vostre gravité, vous estes insupportable; & si vous voulez faire le plaisant, vous deuenez ridicule, comme un Comedien, qui voudroit faire rire dans un personnage de Tragedie. Vous en venez donc iusqu'à souhaiter d'estre Poëte au lieu de Philosophe, & à un besoin Astrologue ou Magicien, à cause de l'estime que vous voyez faire de ces gens-là chez les Grands, à qui ils composent des chansons d'amour, & promettent des grandeurs & des richesses. Au défaut de cela, vous estes contraint de plier & de baisser la teste, parce qu'il ne faut qu'un valet enuieux ou mescontent pour vous perdre, & vous accuser de ne

On, danse. trouuer pas que le page de Madame chante bien, ou iouë bien de la lyre, qui est un crime irremissible. Il faut donc, en despit que vous en ayez vous respendre en louanges excessiues & affectées, & crier avec un gosier sec comme les grenouilles

grenoüilles des champs. Car on attend tousiours de vous quelque flatterie délicate, qui tesmoigne vostre esprit & vostre complaisance. Mais ce que ie trouue de plus estrange, c'est de vous voir ainsi à ieun, couronné & parfumé comme ces sepulcres autour desquels on fait bonne chere, & qui n'ont pour leur part que des odeurs & des guirlandes. D'autre costé, quand le maître de la maison est vn peu ialoux, vous n'estes pas en seureté, si vous n'estes tout à fait desagreceable, & estes contraint de baisser les yeux à table comme les Courtisans du Roy de Perse, de peur d'estre percé d'vn coup de fiesche tout en beuant. Car les Grands ont vne infinité d'yeux & d'oreilles, qui voyent & qui entendent, non seulement ce qui se passe, mais ce qui ne se passe pas. Quand donc le matin, ou lors que vous ne pouuez dormir, vous faites reflection là dessus, vous dites en vous-mesme, Misérable que ie suis, quelle felicité ay-je quittée pour me plonger dans vn gouffre de mal-heurs? Que sont deuenues toutes ces belles esperances dont i'entrenoys ma resuerie? Au lieu de la liberté, ie rencontre la seruitude, & pour le repos, ie trouue le tracas & le tumulte. Quand viüray-je pour moy, apres auoir tant vescu pour autrui? On me traïsne par tout emmuselé comme vn Ours, & ie fers de ioüet à tout le mon-

de, & de supplice à moy-mesme. Là dessus l'heure sonne, il faut retourner à son travail ordinaire, apres s'estre graissé les iointures, afin de les auoir plus souples. Cependant, cette vie si contraire à celle que vous meniez auparavant, vous mine peu à peu, & entraîne apres soy plusieurs maladies; mais il ne faut pas laisser de faire bon visage, & de tascher à vaincre son mal. Car si vous venez à vous relacher tant soit peu, on dira que vous contrefaites le malade, pour vous exempter de vostre deuoir; de sorte que vous deueniez à la fin passe & transi comme vn mort. Voila les maux de la ville, Que s'il faut aller à la campagne, ce sont de nouuelles incommoditez. Car pour ne point parler des autres, il se trouue souuent que vous venez des derniers, ou à cause du mauuais temps, ou pour auoir attendu trop long-temps le chariot; si bien qu'en arriuant à l'hostellerie, vous ne sçauiez où coucher, si ce n'est avec le cuisinier ou le cōseur de Madame, qui vous donnent la moitié de leur liēt, encore est-ce par vne grace particuliere. Je te veux conter, à ce propos, ce qui auint à vn Philosophe Stoïque qui demouroit chez vne Dame de condition, & des plus galantes de Rome, laquelle, allant aux champs, le fit asseoir près de son Mignon. Premièrement, l'assemblage estoit ridicule d'un Muguet &

Thestopoulos.

d'un Philosophe; Et il les faisoit beau voir tous deux à vne portiere, l'un avec sa mine graue, & l'autre paré & ajusté en Courtisane, qui à vn besoin eust porté vne coëffe pour se garder du halle, & l'on dit qu'il le vouloit faire si l'on ne l'en eust empesché. Tout le long du chemin il ne fit querire & chanter, à peine qu'il ne dansast en carrosse. Pour comble de bonne fortune, la Dame pria nostre Philosophe, comme le plus sage de la compagnie, de porter sa petite chienne, à qui elle craignoit qu'il n'arriuaft quelque accident, à cause qu'elle estoit pleine, ce qui fit dire assez plaisamment à ce muguet, que de Philosophe Stoïque il estoit deuenu Philosophe Cynique, & il fallut boire la raillerie de peur de l'accroistre en se deffendant, & se faire mocquer de soy. Cependant, cela augmentoit la beauté du spectacle, de voir vn Philosophe desia sur l'âge, avec sa grande barbe, porter entre ses bras vn petit chien qui passoit la teste par l'ouuerture de son manteau, & s'amusoit à lescher sa barbe où il estoit resté quelque goutte de sauce du soir précédent. On dit qu'il pissoit mesme quelquefois sur luy, & que la pauvre beste fit ses petits dans son manteau. Voila les affrons que les gens de Lettres sont contrains d'endurer ches les Grands, où l'on les accoustume peu à peu à tout souffrir. l'en ay veu vn qu'on

*Il a esgard
à la coustume
ancienne
des horloges
d'eau, dont
on se ser-
moit dans
le barreau.*

*C'estoit
comme les
Galères
parmy
nous.*

obligea de declamer en pleine table pour diuertir la compagnie, & l'on le railloit de ce qu'il ne haranguoit pas à l'eau, mais au vin; Toutefois pour le consoler en quelque sorte, on luy donna cinquante francs. Que si le maistre de la maison se messe d'escrire en prose ou en vers, ce vous est vn nouveau supplice. Car il ne manquera pas de vous lire ses ouurages, mesme pendant le repas, & il les faudra admirer quand ils seroient pleins de solecismes, & prendre ses fautes pour des figures de Rhétorique; si l'on ne veut courir la fortune des Courtisans de Denis le Tyran, qu'il enuoyoit aux Carrieres lors qu'ils ne le loüoient pas assez à son gré, & les faisoit passer pour des enuieux, ou pour des traistres. D'autres veulent passer pour beaux, qu'il faut traiter d'Adonis & d'Hyacinthes, quand ils seroient les plus desagreables du monde. Mais c'est bien pis quand les femmes font les sçauantes, & veulent auoir des Doctes auprès d'elles pour les entretenir tandis qu'on les coëffe, ou qu'elles disnent. Car s'il arriue alors quelque poulet de leur Galand, elles les plantent là pour y respondre, & il faut quitter tous ces beaux discours de Vertu & de Doctrine, tandis que Madame fait vne lettre d'amour. Que si elles vous font quelque miserable present aux estrennes; il faudra pour action de graces leur faire vn Panegyri-

AV SERVICE DES GRANDS. 341

que, où on les comparera à tout ce qu'il y a de beau & d'illustre dans toute l'antiquité; Mais il ne faut pas oublier de donner quelque chose au valet qui en porte le premier la nouvelle, quoy qu'il en vienne encore vne douzaine d'autres le lendemain se faire de feste, à qui il faudra témoigner d'en auoir l'obligation, bien qu'ils n'y aient rien contribué, & leur faire quelque present, encore ne seront-ils pas contens. Ajoustez à cela que pour estre payé de ses appointemens qui sont moins que rien, il faut faire la cour au Thresorier & à l'Intendant, sans parler de ceux qui ont l'oreille de Monsieur ou de Madame, & qui les gouvernent; car s'il vous arriue de les demander, vous estes insupportable. Cependant, vous ne receuez rien que vous ne le deuiez longtemps auparauant au Tailleur, au Cordonnier, ou à l'Apoticaire, si bien que vous ne mettez rien en bourse. Pour comble de mal-heur, vous estes exposé à l'enuie & à la maldifance: Car comme le maistre commence à se lasser de vous, qui vieillissez, & deuenez vn peu pesant, il voudroit en estre desia deffait; outre que vous luy estes à charge, parce que vous attendez de luy quelque recompense de vos longs seruices. Il ne faut donc que le moindre faux rapport pour vous perdre & pour vous faire chasser mesme en plein minuit; & alors de tous vos seruices il ne

vous reste que la goutte, ou quelqu'autre maladie incurable. Cependant, non seulement vous n'avez rien amassé, mais vous avez mangé tout ce que vous auiez, & oublié tout ce que vous sçauiez; si bien qu'il ne faut plus parler pour vous ni d'employ ni de fortune; joint que vous estes desja sur l'âge, & ressemblez à ces vieux cheuaux vsez de trauail, dont la peau mesme ne vaut rien. D'ailleurs, celuy qui vous a chassé, vous imputera quelque crime pour se iustifier, fust-ce celuy de magie, & on le croira aisément, pour la haine qu'on porte aux gens de Lettres; outre que la pluspart ne pouuant se rendre recommandables par de bonnes qualitez, font semblant pour se faire estimer, d'auoir quelques secrets deffendus, & l'on croit facilement les mesmes defauts de ceux qui ont la mesme flatterie & la mesme lâcheté. Ajoustez à cela, que le maistre de la maison a interest de vous perdre, de peur que vous ne réueliez les secrets de sa famille, comme chez les Grands il y a toujours quelque chose qu'il importe de cacher. Il ne vous reste donc de tous vos trauaux que la Gourmandise qui est vn monstre insatiable, qui à la fin vous déuorera lors que vous n'aurez plus de quoy luy donner. Pour acheuer le portrait de cette vie, à l'exemple de Cebes, ie voudrois pouuoir emprunter le pinceau d'Apelle,

ou de quelqu'autre fameux Peintre de l'Antiquité; mais à leur defaut ie tafcheray de m'en acquiter. Figure-toy la Fortune fur vn thrône élevé, enuironné de rochers & de précipices, & à l'entour vne infinité de gens qui s'efforcent d'y monter, tant ils font esblouis de son éclat & de ses lumières. L'Efperance richement parée fe présente à eux pour guide, ayant à ses costez la Tromperie & la Seruitude, & derriere, le Trauail & la Peine, qui les exercent rudement, & après les auoir bien tourmentez, les abandonnent à la Vieillesse. Alors la Calomnie les empoignant les traifne en bas, nuds, honteux & despoüillez, tenant d'une main vn licou, & de l'autre couurant leur honte, fuiuis du Repentir qui les liure au Defefpoir, & c'est la fin du Tableau. Voila la peinture des Ambitieux; Confidere fi tu veux fuiure leur route, & entrer par la porte de la Gloire pour sortir par celle de la Honte. Mais quoy que tu fâffes, fouuientoy du Sage qui dit, *Qu'à tort nous accusons le Destin de nos malheurs, dont nous sommes cause nous-mefmes.*





DEFENSE DV DISCOURS PRECEDENT.

*C'est une Apologie pour soy-mesme, sur ce qu'ayant
pris la charge d'Intendant de l'Empereur en Egypte,
ou quelqu'autre semblable, il semble avoir
contrenu à ses maximes.*

IL y a long-temps que ie considere, illustre Sabinus, ce que tu peux penser de me voir entrer au seruice de l'Empereur, après auoir tant crié contre ceux qui entrent au seruice des Grands. Car ie m' imagine que tu ne t'es pû empêcher de rire, & de dire ainsi en toy-mesme, Quoy ! apres auoir tant blâmé la seruitude, s'y ietter volontairement ! A-t-il perdu la memoire ou le iugement, de démentir ainsi ses paroles par ses actions ? Il faut qu'il ait esté bien esbloui de l'esclat de l'or, pour prendre des chaines à cause qu'elles estoient dorées ; & qu'on luy ait fait de grandes promesses, pour le faire changer d'auis à son âge, & renoncer à la liberté qui luy estoit si naturelle. Voila à peu près ce que tu-as dit, à quoy tu ajousteras peut-estre vn conseil d'amy. Tu sçais, me diras-tu, que ton Discours a esté publié il y a long-temps, & estimé de tous ceux
qui

qui l'ont veu, & particulièrement des personnes doctes. Car outre qu'il est bien escrit, il explique clairement & agréablement la plus grande partie des defauts qui se rencontrent dans cette profession, & contient des préceptes tres-salutaires pour empescher les gens de Lettres de tomber en vn endroit assez glissant, & dans vn piège capable d'attraper les plus habiles. Mais puis-que tu y es tombé toy-mesme, songe à supprimer de bonne heure ton Ouurage, & prie Mercure de donner, s'il se peut, à boire de l'eau du fleuve Léthé à tous ceux qui l'ont veu & ouï, de peur qu'on ne te reproche la mesme chose qu'à Bellérophon, d'auoir esté toy-mesme l'instrument de ton malheur. Car pour te dire la verité, ie ne voy point de couleur pour te deffendre, & ie te trouue bien empesché de respondre à ceux qui diront, Que tu parles comme vn Cesar, mais que tu n'agis pas de mesme, & que tu n'es libre qu'en paroles, mais que tu-és esclaué en effet. Ou bien l'on dira que ce n'est pas ton ouurage que tu-as leu, & que tu t'es paré des plumes d'autrui comme la corneille d'Esopé; ou que tu-as fait comme ce Legislateur des Cro-

*Bellérophon
porta les
lettres qui
contenaient
qu'on le fist
mourir.*

Salathé.

qu'il eut l'amour pour excuse, qui est vne passion qui triomphe des plus sages. Ainsi, après auoir descric le seruice des Grands, tu y entres en ta vieillesse, & es d'autant moins excusable que ta seruitude est volontaire & plus esclatante. On ne manquera pas de dire de toy ce vieux mot d'une Tragedie, *Je hais le sage qui n'est pas sage pour luy-mesme*, & de te comparer à ces Auteurs qui se font admirer en la representation des personages des Dieux & des Heros, & ne sont pourtant que des facquins; ou au Singe de Cleopatre, qui après auoir dansé avec applaudissement au son de la fluste en habit d'homme, renonça à toutes ces acclamations pour courir après des noix qu'on luy ietta. Ainsi ayant voulu faire le Legislatteur & donner des Loix aux plus Grands hommes, tu as montré que tu n'estois rien moins que cela, & que tu n'auois gousté la Philosophie que du bout des levres. Tu portes donc iustement la peine de ton inconstance, d'entrer volontairement en seruitude, après auoir insulté si hautement aux malheureux que la pauureté contraint de seruir; Semblable à ce Charlatan, qui debitoit vn remede indubitable contre la toux, & en estoit tourmenté luy-mesme. Voila à peu près ce que l'on peut dire contre moy; à quoy il est temps que ie responde, après auoir fait des vœux à Mercure qui est le Dieu de l'Eloquence, afin qu'il me preste

des paroles & des raisons pour me iustifier; sinon ie te supplieray comme grand Orateur, de suppléer à ce qui manquera à ma deffense. Mais par où commenceray-je d'abord? rejetteray-je ma faute sur le Destin ou sur la Fortune qui sont les Arbitres du monde, & qui nous entraînent par force où il leur plaist; ou si quittant cette deffense, comme trop foible & trop communé, le nieray que ce soit pour la recompense que ie me suis mis au seruice de l'Empereur, mais pour l'assister en la conduite de son Estat, & n'estre pas inutile au public, ou par l'admiration que j'auois de sa vertu. Mais j'ay peur, si ie dis cela, qu'on ne m'accuse d'aiouster la flaterie à l'inconstance, & de redoubler mon crime au lieu de le diminuer; si bien qu'il ne reste plus que de rejetter ma faute sur la necessité qui n'a point de loy, & de dire avec la Medée d'Euripide, Que ie voy bien que ie fais mal, mais que i'y suis contraint par la pauureté, dont les éguillons sont si poignans, que Theognis pardonne à celuy qui se noye ou se precipite pour les éuiter. Voilà, à mon auis, ce qu'on peut dire en ma faueur; Mais ne crains pas que j'employe de si foibles armes pour me deffendre. La Famine ne sera iamais si grande dans Argos qu'on y soit contraint d'aller cultiuer les deserts de l'Arabie, ni moy si mauuais Orateur que d'auoir recours à

348 DEFENSE DV DISCOVRS

vne si lâche deffense.. Prennons donc vne autre route, & considerons ensemble, s'il n'y a point quelque difference entre le seruice des Grands & celuy du Prince. Certes ces choses sont aussi éloignées que le ciel l'est de la terre: Car encore qu'il y ait par tout du seruice & de la recompense, la chose n'est pas semblable. L'vn est vn triste esclavage, l'autre vn commandement honorable, que l'on ne peut condamner sans blasmer tous les Magistrats & les Gouverneurs des Provinces aussi bien que les Generaux d'Armée, qui reçoient comme moy des apointemens du Prince pour le seruice qu'ils luy rendent. Il ne faut donc pas confondre des choses toutes diuerfes sous pretexte qu'on se sert d'un mesme terme pour les exprimer, ni mettre en mesme classe tous ceux qui tirent quelque recompense du Public pour leurs trauaux & leurs veilles, autrement on en viendroit iusqu'à s'attaquer à la personne mesme de l'Empereur comme ie diray tantost. Aussi n'ay-je compris dans ma censure que les gens de Lettres; car encore qu'ils soient aux Grands comme nous sommes au Prince, & reputez de leur maison comme nous de celle de l'Empereur; ils n'ont pas pour cela part au Gouvernement. Si ie voulois donc releuer ma condition autant que tu la rauales, ie dirois, que bien loin de seruir, ie fais la charge du Prince en Egypte, & suis l'arbitre

de la Prouince, en composant & décidant les différens des particuliers, & veillant à l'observation des Loix dont j'ay en main l'interprétation. D'ailleurs, ie ne reçois pas mes appointemens d'un particulier, mais de l'Empereur; non pas des gages de valet, comme ceux dont j'ay parlé, mais des gages très-considerables. Ajoutez à cela, qu'en m'acquittant bien de ma charge ie pourray passer à de plus grandes, au lieu que les autres demeurent esclaves toute leur vie. Mais ie passe bien plus outre, & dis, qu'il n'y a personne qui ne travaille en quelque sorte pour la recompense, & que le Prince mesme n'en est pas exempt. Car sans parler des tributs qu'on luy paye, qui sont comme les appointemens de la Royauté; les Statuës & les Temples qu'on luy dresse, avec les loüanges & les benedictions qu'on luy donne, sont le salaire & la recompense de ses soins & de ses veilles; de sorte qu'on pourroit dire, si ce n'estoit trop entreprendre, que son employ & le mien ne different que du plus & du moins, & qu'il y a la mesme proportion que du petit au grand. Veritablement, si j'auois posé pour fondement, comme quelques Philosophes, que le sage ne doit rien faire, on auroit sujet de m'accuser d'auoir contreuenü à mes Loix & peché contre mes maximes; mais si l'on doit s'employer à quelque chose, comme

personne n'en peut douter, à quoy peut-on mieux s'occuper qu'à rendre service à son Prince, & à son pais? Aioustez à cela, que ie ne fais pas profession de cette haute sagesse que quelques resueurs font consister en la seule contemplation, mais d'une sagesse humaine, conforme à nostre nature, & à nostre besoin, qui veut qu'on soit vtile aux autres & à soy-mesme, sans estre vn inutile faix de la terre, comme dit Homere. J'ay choisi donc vn employ qui eust quelque proportion à ma capacité, & à l'estude que i'auois faite toute ma vie, & où ie puis dire que i'auois acquis quelque reputation. Et veritablement ie ne croy pas que tu me puisses condamner, veu que tu sçais ce que ie faisois en Gaule lors que tu y arriuas en visitant les Prouinces de l'Occident; & comme i'y tenois rang parmy les plus celebres Rheteurs, & receuois de grandes recompenses de mon trauail. Je t'ay escript cecy au milieu de mes occupations, pour me iustifier auprès de toy, à cause de l'estime que ie fais de ton merite & de ton approbation. Pour les autres, qu'ils me condamnent tant qu'il leur plaira, c'est dequoy Hippoclides ne se soucie point, comme dit le Prouerbe.

*Il y a icy un traité, sur ce que Lucien s'estoit mes-
priens saluant quelqu'un, & auoit dit le matin ce qu'on*

*a coustume de dire le soir , comme qui diroit bon soir
ou Adieu , pour bon iour , ou Dieu vous gard ; Mais
il ne se peut traduire à cause de diuerses allegations ,
qui sont renfermées dans la propriété des termes Grecs ,
& qui n'ont point de rapport à nostre façon.*



HERMOTIME, OV DES SECTES.

*Il se rit des promesses magnifiques des Philosophes , &
monstre que toute leur felicité n'est qu'une chimere ,
& que personne n'y est paruen.*

DIALOGUE

DE LYCINVS ET D'HERMOTIME.

LYCINVS. **A** Te voir aller si viste, Hermo-
time , avec ton liure sous
le bras , tu vas sans doute chez ton Philosophes ;
Car tu remuës les levres & fais des gestes de la
main , comme si tu recitois ta leçon. N'est-ce
point que tu repasses dans ton esprit quelque
question espineuse ou quelque argument cap-
ticieux , pour n'estre pas mesme inutile pendant
le chemin , & faire tousiours quelque progrès
dans la Vertu ?

HERMOTIME. Il est vray que ie songeois
à la leçon d'hier , pour ne point perdre le temps

qui nous est si précieux. Car, comme dit Hippocrate, la vie est courte & l'art long & difficile, Que si cela est vray dans la Medecine, il l'est à plus forte raison dans la Philosophie, qui est beaucoup plus considerable, & où il ne s'agit pas de la santé, mais de la felicité de l'homme.

LYCINVS. C'est vne chose de grand prix, Hermotime; mais tu ne dois pas, à mon auis, en estre fort esloigné, si l'on en peut iuger par le long-temps qu'il y a que tu t'y appliques, & par la peine que tu prens depuis vingt ans, à frequenter les escholes, & à transcrire des leçons, toujours courbé sur vn liure avec vn visage passé & defait, & ne reposant pas mesme durant la nuit. Car ie croy que tu ne refuses à autre chose en dormant, ce qui me fait iuger, comme i'ay dit, que tu n'es pas bien loin du but, si tu n'y es desia arriué.

HERMOTIME. Je ne fais que commencer, Lycinus, & tu sçais que la Vertu demeure en vn lieu fort haut & reculé, comme dit Hésiode, & qu'on a beaucoup de peine à y monter par vn sentier rude & espineux.

LYCINVS. Mais n'as-tu pas assez sué & travaillé en l'espace de vingt années?

HERMOTIME. Je ne suis encore qu'au pied de la montagne.

LYCINVS. Mais qui a bien commencé comme dit le mesme Poëte, a fait la moitié de l'ouurage;

l'ouvrage; si bien qu'on peut dire que tu-és desia vers le milieu.

HERMOTIME. Tu me flattes, Lycinus, ie n'auance guere, parce que la montée est aspre, & difficile, & que ie n'ay personne qui me tende la main d'en haut.

LYCINVS. Ton maistre n'est-il pas capable de t'enleuer iusques-là par ses discours, comme par la chaisne d'or de Iupiter; car y a long-temps qu'il est au sommet?

HERMOTIME. S'il ne tenoit qu'à luy ie l'aurois desia atteint; mais comme ie veux m'éleuer, ma nature basse & terrestre me ramene contre bas.

LYCINVS. Il faut prendre courage, Hermotime, sans perdre iamais de veüe son objet, pour s'animer dauantage, sur tout ayant vn si bon guide. Mais encore, quand te donne-t-il esperance d'y arriuer? sera-ce apres les prochains mysteres, ou du moins apres la grande feste de Minerue?

HERMOTIME. Tu prens vn terme bien court, Lycinus.

LYCINVS. Quoy donc! à la premiere Olympiade?

HERMOTIME. C'est bien peu encore, tant pour s'exercer dans la Vertu, que pour obtenir le souuerain bien.

LYCINUS. Pour le moins à la seconde, ou tu aurois bien peu de courage, de n'y pouvoir paruenir en autant de temps qu'il faudroit pour faire trois fois le tour du Monde, quand on s'amuseroit encore par le chemin. Le roc sur lequel elle habite est-il plus haut que celui d'Aorne, qu'Alexandre emporta en bien moins de temps?

HERMOTIME. Ces choses n'ont point de rapport, Lycinus; car quand dix mille Alexandres joindroient leurs forces, ils n'en viendroient jamais à bout. Il y a des millions d'hommes qui l'ont tenté vainement, dont les vns sont demeurés au bas de la montagne, les autres ayant commencé à grimper se sont lassés aussi-tost; Quelques-vns étant montés iusqu'au milieu, sont retombés en bas par leur pesanteur naturelle; Mais ceux qui ont assez d'heur & de courage pour vaincre les difficultez qui se rencontrent dans vne si longue carrière, iouissent après d'vne souveraine beatitude, & regardent le reste des hommes comme des fourmis, tant ils sont esleuez au dessus d'eux.

LYCINUS. Grands Dieux! Hermotime, comme tu nous rauales! tu nous fais plus petits que des Pygmées; Il semble que tu triomphes desia dans le Ciel, tandis que nous rampons contre terre.

HERMOTIME. Plût à Dieu que ie fusse assez heureux pour arriuer à la Beatitude où i'aspire; mais il y a encore bien du chemin.

LYCINVS. Ne sçauois-tu iuger à peu près le temps qu'il faut pour cela?

HERMOTIME. Non, mais peut-estre que dans vingt ans....

LYCINVS. Vingt ans! c'est beaucoup.

HERMOTIME. La recompense aussi n'en est pas petite.

LYCINVS. Je le croy; mais as-tu lettres de viure iusques-là, desia vieux & cassé comme tu-és? & as-tu consulté là-dessus quelque Oracle? ou si ton Docteur est Prophete aussi bien que Philosophe, pour t'asseurer que tu arriueras à bon port après de si longues erreurs. Car il n'y auroit point d'apparence, de prendre tant de peine, & de hazarder son repos sur vn peut-estre.

HERMOTIME. Ne parlons point de cela, & prions seulement les Dieux que nous puissions viure vn moment dans la felicité.

LYCINVS. Tu bornes tes souhaits à bien peu de chose, pour tant de trauaux & de veilles. Comment sçais-tu qu'on soit si heureux en ce pais-là, veu que tu n'y as iamais esté?

HERMOTIME. Je croy mon maistre, qui le sçait.

LYCINVS. Et que dit-il encore? la Beati-

rude est-ce vn threfor, ou quelque chose de semblable?

HERMOTIME. Tes pensées sont bien basses, Lycinus, & bien indignes d'un Philosophe!

LYCINVS. Mais quel plaisir est-ce donc, si ce n'est la Gloire ou la Volupté?

HERMOTIME. C'est la Force, la Iustice, la Sagesse, la Temperance; avec vne Science certaine & indubitable de tout ce qu'on peut sçauoir. Pour les richesses, les honneurs, & les plaisirs, il s'en faut despouiller, comme fit Hercule sur le mont Oeta de sa despouille mortelle, n'emportant avec soy que la parcelle de la diuinité, toute pure & sans meflange, après auoir esté purifiée par le feu. Ainsi espuré par la Philosophie, & despouillé de tout ce qu'on auoit de terrestre, on monte dans le ciel de la Vertu, pour y iouir d'une felicité eternelle, sans se soucier des choses du monde; non plus que de la bouë, & mespriant ceux qui les estiment.

LYCINVS. Par Hercule Oetéen, Hermotime; tu as de hauts sentimens de la Vertu: Mais dy-moy, ceux qui y sont arriuez ne descendent-ils iamais du sommet où elle habite, pour conuerfer icy bas parmy les hommes, ou s'ils demeurent tousiours perchez là haut, sans se soucier du reste?

HERMOTIME. Oüy, rien ne les touche

plus, ni gloire, ni grandeur, ni richesses, ni voluptez; car ils sont affranchis de la tyrannie des passions.

LYCINVS. S'il m'estoit permis de dire la verité; Mais ie ne croy pas qu'il soit honneste de rechercher trop curieusement la vie de ces Grands hommes.

HERMOTIME. Pourquoy? dy hardiment ce qu'il t'en semble.

LYCINVS. Aucc toute ta permission, ie n'y vais qu'en tremblant.

HERMOTIME. Ne crain rien, nous sommes seuls.

LYCINVS. Tandis que tu-as parlé d'autre chose, ie t'ay laissé dire; Mais lors que tu-as dit que les Philosophes ne se soucioient plus des choses du monde, & estoient affranchis de la tyrannie des passions, Alors, certes; mais n'y a-t-il point de danger de le dire? ie me suis souuenu de ce qui est arriué tout nouuellement à l'un d'eux; Veux-tu que ie te le nomme?

HERMOTIME. Pourquoy non?

LYCINVS. C'est ton maistre, qui est si haut esleué dans la Vertu, & dans vne vieillesse si venerable.

HERMOTIME. Et qu'a-t-il fait?

LYCINVS. Tu connois ce jeune estranger aux cheueux blonds, qui aime tant à disputer.

HERMOTIME. C'est Dion.

LYCINVS. Luy-mesme ; Pour ne l'auoir pas payé à point nommé, il l'a pris au collet, & l'a traîné en Iustice ; & si on ne luy eust osté des mains ce pauvre garçon , ie croy qu'il luy eust arraché le nez, tant il estoit en colere.

HERMOTIME. Pourquoi ne le paye-t-il pas aussi ?

LYCINVS. Et quand il ne l'auroit pas payé , est-il d'un homme consommé dans la Vertu, & qui a despouillé sur le mont Octa tout ce qu'il auoit de terrestre, d'en venir à cette extremité ?

HERMOTIME. C'est qu'il a de petits enfans, à qui il faut trouuer du pain.

LYCINVS. Et que ne les entraîne-t-il après soy là haut , pour iouir ensemble de la Beatitude ?

HERMOTIME. Adieu, Ie n'ay pas le loisir de t'entretenir plus long-temps ; il faut que ie me haste, de peur de perdre la leçon.

LYCINVS. Demeure, il y a congé aujourd'huy, si l'on en doit croire l'affiche qui est sur la porte.

HERMOTIME. D'où vient cela ?

LYCINVS. C'est que ton Philosophe fit hier la desbauche chez vn de ses amis, qui celebroit le iour de la naissance de sa fille, & après

Eucrate.

auoir bien beu & philosophé, il se prit de parole avec le Peripatericien Euthydème, qui soustenoit opiniastrément les choses qui sont contestées entre vous; de sorte qu'il cria iusqu'à minuit, ce qui luy fit mal à la teste, outre qu'il auoit trop mangé pour vn vieillard. Il se mit donc au liect au retour, après auoir serré les viandes qu'il auoit données à garder à son valet, qui estoit derriere luy à table, & pris garde s'il n'en auoit rien escroqué. On dit que depuis il n'a fait que dormir & ronfler, après auoir rendu gorge.

HERMOTIME. Ne sçais-tu point qui a remporté la victoire?

LYCINVS. Ton maistre; quoy que ce n'ait pas esté, comme l'on dit, sans coup-ferir. Car comme l'autre est querelleux & opiniastre, & qu'il ne se vouloit pas rendre à ses raisons, il luy a ietté à la teste vne coupe grande comme celle de Nestor, dans laquelle il faisoit raison, & luy a fait vn grand abreuvoir à mouche, & par ce moyen est demeuré victorieux.

HERMOTIME. Voila comme il faut traiter les opiniastrés.

LYCINVS. Il est vray; car pourquoy irriter vn sage qui est roy de ses passions, & principalement ayant vn si grand verre à la main: Mais puis-que tu-és de loisir, Hermotime, ie te conjure de me dire, qui t'a meu d'embrasser la

Philosophie ; car tu me persuaderas peut-estre d'en faire autant.

HERMOTIME. Ha ! si tu voulois , Lycinus, tu passerois en moins de rien tous les autres ?

LYCINVS. Tu me flates. Ce seroit beaucoup si en l'espace de vingt années ie pouuois arriuer où tu es. Mais à quel âge as-tu commencé ?

HERMOTIME. A quarante ans, qui est à peu près celuy que tu-as.

LYCINVS. Il est vray ; si bien que tu n'as qu'à me donner des preceptes ; mais dy-moy auparavant, s'il me sera permis de faire mes difficultez ?

HERMOTIME. Pourquoi non ? dès à present si tu-as quelque doute tu n'as qu'à le proposer ; car c'est le moyen d'apprendre.

LYCINVS. Courage, Hermotime, dy-moy, par Mercure, dont tu portes le nom ; s'il n'y a qu'un chemin pour arriuer à la Vertu, ou s'il y en a plusieurs ?

HERMOTIME. Plusieurs ; car il y a diuerses Sectes.

LYCINVS. Et disent-elles toutes la mesme chose ?

HERMOTIME. Nullement ; elles sont toutes contraires.

LYCINVS. Mais la Verité ce me semble est vne ?

HERMOTIME.

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINVS. Comment as-tu donc fait pour la trouuer, & descouurir le droit chemin parmy tant d'autres qui se pouuoient esgarer. Apollon t'a-t-il seruy de guide comme il fit autrefois à Cherephon ; car il a coustume de respondre à chacun ce qui luy est propre ?

HERMOTIME. Je ne l'ay point consulté sur ce sujet.

LYCINVS. Est-ce que tu n'as pas creu la chose digne de consultation, ou que tu as pensé pouuoir bien choisir tout seul ? Car il n'est pas question de sçauoir ce que tu-és maintenant, sage à demy, ou tout à fait ; mais ce que tu estois alors, c'est à dire vn ignorant comme moy.

HERMOTIME. J'ay creu estre assez habile pour cela.

LYCINVS. Mais comment as-tu fait pour descouurir la verité qui est si cachée : enseigne-moy ton secret, afin que j'en puisse faire autant.

HERMOTIME. J'ay suiuy l'opinion commune.

LYCINVS. As-tu compté les voix, comme on fait dans les Elections, pour sçauoir qui en auoit le plus ?

HERMOTIME. Non ; mais tout le monde dit que les Epicuriens sont voluptueux ; les Peripateticiens pointilleux & auares ; les Platoniciens

ciens vains & glorieux ; les Pythagoriciens superstitieux ; les Cyniques sales & effrontez ; il n'y a que les Stoïciens qui fassent profession d'une vertu mâle & solide , & qui soient seuls sages , riches , iustes , & tout ce qui leur plaist.

LYCINVS. Mais sont-ce les autres qui disent cela d'eux, ou eux-mêmes ; car il n'y a point d'apparence de les prendre pour Juges en leur propre cause ?

HERMOTIME. Ce sont les autres.

LYCINVS. Qui ? les Peripateticiens, les Platoniciens, & les autres Philosophes ?

HERMOTIME. Non, mais le peuple.

LYCINVS. Pren garde que tu ne me trompes, & ne me veuilles pas enseigner la verité ; car quelle apparence y a-t-il de prendre le peuple pour Juge en des choses où il ne connoist rien ?

HERMOTIME. Je ne l'ay pas pris pour Juge, mais moy-même ; car voyant la gravité & la modestie des Stoïciens ; tant en leur habit qu'en leur contenance, j'ay creu leur Secte la meilleure.

LYCINVS. Mais n'as-tu pas remarqué aussi leur orgueil, leur opiniastreté, leur avarice, & crois-tu que pour estre vertueux ce soit assez d'aller vestu simplement, & de porter les cheveux courts, & la barbe longue ? Veux-tu que

nous prenions deormais ces marques pour celles de la sagesse, & que si l'on n'est comme eux résueur & mélancolique, on ne soit pas raisonnable? Tu dis cela, sans doute, pour m'essayer, & voir si ie seray assez sot pour te croire.

HERMOTIME. Pourquoi?

LYCINVS. Parce que ce sont les statues qu'on iuge par l'exterieur, & selon les diuerses manieres, on reconnoist celles de Myron, d'Alcamene, ou de Phidias; mais s'il falloit iuger des Philosophes par là, que feroit vn pauvre auetgle qui ne connoist rien à la mine?

HERMOTIME. Nous n'auons pas affaire à des auetgles.

LYCINVS. Non; mais il est question de trouuer vne marque certaine, indubitable, & qui soit commune à tous, par où l'on puisse discerner le pretexte & l'apparence, d'avec la verité. Toutefois puis-que tu le veux, Que les auetgles soient exclus de la Philosophie; quoy que cela leur deût seruir de consolation pour la perte de leurs yeux: Mais pour les autres, quand ils seroient les plus clairvoyans du monde, comment pourront-ils iuger de l'interieur par la mine? Car la sagesse n'est pas vne chose qui paroisse au dehors, mais qui est renfermée au dedans, & qui se met en évidence par le discours, & par des

effets semblables aux paroles. Je te veux dire à ce propos ce que Momus reprit dans l'ouvrage de Vulcain. Les Poëtes disent que ce Dieu, Neptune & Minerve, eurent vn iour contestation entr'eux touchant l'excellence de leur art. Neptune, pour son chef-d'œuvre, fit vn taureau, Minerve vne maison, & Vulcain vn homme. Lors qu'ils furent deuant Momus qu'ils auoient pris pour iuge, il n'est pas besoin de dire ce qu'il reprit dans les ouvrages des autres, mais il blâma Vulcain de n'auoir pas fait vne fenestre au cœur de l'homme, pour voir si ce qu'il dit, s'accorde avec ce qu'il pense. Mais il en parloit en Aueugle ; tu vois bien plus clair que luy, & tu n'apperçois pas seulement les pensées & les desseins, mais la bonté & la malice des hommes.

HERMOTIME. Tu railles ; l'ay choisi à la bonne heure, & ne me repens point de mon choix.

LYCINVS. Mais ne me veux-tu pas communiquer ton secret pour m'empescher de perin comme les autres ?

HERMOTIME. Rien ne t'agréera de tout ce que ie te diray.

LYCENVS. Ce n'est pas cela ; mais tu ne veux rien dire qui m'agréee. Toutefois, puis que tu dissimules, & que tu m'enuies ce bon-heur, de crainte peut-estre que ie ne deuienne plus

habile que toy ; ie t'ascheray de trouuer tout seul la verité, & de faire le choix le plus iuste & le plus équitable qui me sera possible.

HERMOTIME. l'en suis content ; car ce sera sans doute quelque chose digne d'estre sceu.

LYCINVS. Ne te mocque point de moy, si mon inuention est vn peu grossiere, puis que tu ne me veux pas dire la tienne. Posons que la Vertu soit vne ville dont les habitans sont parfaitement heureux ; & comme ton maistre, doués de force, de justice, de sagesse, de temperance, en vn mot semblables à Dieu. Qu'il n'y ait là dedans ni haine, ni enuie, ni rancune, ni violence ; rien que douceur, qu'amitié, que concorde, qu'vñion. Car ce qui fait les querelles & les diuisions parmy les hommes, en est banny ; l'orgueil, l'ambition, l'auarice, qui sont les pestes de la société humaine ; de sorte qu'on y meine vne vie heureuse & tranquille, dans l'égalité, la liberté, l'équité, & les autres vertus qui font la félicité des Empires.

HERMOTIME. Et bien, Lycinus, tout le monde ne doit-il pas souhaiter d'estre citoyen d'une si diuine Republique, sans se soucier de la peine qu'il faut prendre pour y paruenir, ni perdre courage pour la longueur du chemin, pourueu qu'on en puisse venir à bout ?

LYCINVS. Par Iupiter, Hermotime, ce doit estre là le but de tous nos desseins, pour lequel il faut negliger tous les autres, & ne se soucier ni de femme, ni d'enfans, ni de patrie ; mais essayer par vn genereux effort de les entraîner, apres nous, & s'ils nous retiennent, leur abandonner plustost le manreau pour estre plus libres. Car il ne faut pas craindre qu'on nous refuse la porte pour estre nus, & sans équipage. J'ay oüi autrefois vn vieillard discourir de ce pais-là, & me conuier à le suiure, avec promesse de m'y faire receuoir pour Citoyen ; mais ie ne le voulus pas croire, ou par ieunesse, ou par ignorance, dont ie ne suis pas à me repentir ; car ie serois pour le moins desia aux faux-bourgs. Il disoit, entr'autres choses, s'il m'en souuient bien, que tous les habitans de cette ville estoient estrangers, & qu'il n'y auoit point de naturel du pais ; mais que chacun y estoit bien venu sans distinction de richesse, de naissance, ou de dignité, pourueu qu'on fût adroit, laborieux, vigilant, pour pouuoir surmonter toutes les difficultez qui se rencontrent dans vne si longue carriere ; car si tost qu'on est arriué, on est égal à tous les autres.

HERMOTIME. Tu vois donc bien que ie ne me peine pas en vain pour y arriuer.

LYCINVS. J'ay le mesme desir, Hermotime,

& il n'y a rien que ie ne fisse pour cela ; mais comme elle est inuisible , & reculée des yeux des hommes , ainsi que tu dis après Hesiodé , on a besoin d'un bon guide pour la trouuer , de peur de s'esgarer par le chemin. On ne manque pas de gens qui se vantent de le sçauoir , & qui promettent d'y mener ; mais ils tiennent des routes toutes contraires. Les vns vous conduisent par des lieux agreables , où vous trouuez du frais & de l'ombre ; les autres par des deserts & des rochers , où vous estes brulé des ardeurs du Soleil , & à demy mort de soif & de lassitude. Chacun crie neantmoins , que son chemin est le meilleur , & meine droit à la felicité ; quoy qu'ils aboutissent à des lieux tout differens : Et quelque route que vous teniez , vous trouuez tousiours à l'entrée vn homme de bonne mine qui vous tend les bras , & vous conuie d'y entrer ; disant que c'est le droit chemin , & que tous les autres vous esgareront. C'est ce qui donne de la peine que cette multitude & cette diuersité de chemins ; car on ne sçait lequel suivre.

HERMOTIME. Je te veux tirer de doute , Lycinus ; car tu ne peux manquer de eroire ceux qui y ont esté.

LYCINUS. Qui ? mon amy , & par quel endroit ? Les guides sont aussi incertains que les voyes ; car celuy qui suit Platon , dit que le sien

est le meilleur; l'Epicurien & le Peripateticien tout de mesme; tu en diras autant des Stoïques; chacun louë celuy qu'il a suiuy, mais ie ne puis sçauoir qui a raison. Le voy bien qu'ils sont tous arriuez quelque part; mais si c'est à la ville que nous cherchons, c'est ce que ie ne sçay point; & peut-estre qu'au lieu d'aller à Corinthe ou à Athenes, ils me meneront en Babylone. D'ailleurs, comme il n'y peut auoir qu'un droit chemin, il ne faut pas peu d'esprit ou de bon-heur, pour bien adresser, & il est d'agereux de laisser aller ses pas à l'auenture, & de remettre au hazard vne chose d'où dépend nostre felicité; outre qu'il n'y a pas peu de danger d'abord à quitter le droit chemin; car depuis qu'on est vne fois embarqué d'as vn Vaisseau, on est cōtraint de suiure sa route.

HERMOTIME. Quoy que tu puisses faire, tu ne trouueras point de meilleurs guides, ni de plus asseurez que les Stoïques, & tu n'as qu'à suiure la piste de Zenon & de Chryssippe, pour arriuer à Corinthe.

LYCINVS. Celuy qui suit Platon ou Epicure m'en dira autant, Hermotime, si bien qu'il faut ou les croire tous, ce qui seroit ridicule, ou n'en croire pas vn, ce qui est plus seur, iusqu'à ce qu'on ait découuert la verité: Car posé qu'ignorant le meilleur chemin, ie suiue le vostre, Platon & Pythagore n'auront-ils pas sujet de me dire,

dire, Que t'auons-nous fait, Lycinus, pour nous condamner sans nous ouïr, & pour embrasser à nostre prejudice le party d'un nouveau venu ? *Zénon* ; Que leur respondray-je, à ton auis ? sera-ce assez de dire, l'ay crû Hermotime qui estoit mon amy ? Ne diront-ils pas qu'ils ne connoissent point cét Hermotime, & ne sçauent qui il est, mais qu'il ne falloit pas ainsi ajouster foy à un homme qui ne connoissoit qu'une Secte, encore peut-estre ne la sçauoit-il pas trop bien ; ni condamner toutes les autres, sans auoir examiné leur doctrine. Que les Legislateurs veulent qu'on entende les deux parties, auant que de prononcer sur leur different, & quand on ne le fait pas la Sentence est nulle, & il est permis d'en appeller. Si quelque Ethiopien, aiousteront-ils, n'estant iamais sorty de son país, disoit que tous les hommes sont noirs, ne luy diroit-on pas qu'il a tort, d'asseurer ce qu'il ne sçait point ? Pren donc garde qu'on ne te condamne, d'affirmer qu'il n'y a point de meilleure Secte que la tienne, sans auoir esprouué les autres, & de faire une regle generale pour tous les hommes, sans estre iamais sorty d'Ethiopie.

HERMOTIME. Mais pour auoir suiuy la doctrine des Stoïques, ie n'ignore pas celle des autres Philosophes ; car la regle du bien apprend à connoistre le mal, & au mesme temps que mon

Docteur me dictoit son opinion, il me réfutoit celle de Platon & d'Epicure.

LYCINVS. Mais Platon & Epicure ne se taient pas, & diront ; Tu-as vn estrange amy, Lycinus, qui croit à nos ennemis touchant les choses qui nous concernent ; sans considerer que par erreur ou par malice ils peuuent déguiser la verité, & qu'il n'y a personne qui sçache mieux nos opinions que nous-mesmes. Si quelqu'un voyoit vn Athlète s'exercer tout seul auant le combat, & donner en l'air des coups de poing, le prononceroit-il pour cela victorieux, & ne luy diroit-il pas que pour remporter la victoire, il faut auoir terrassé son ennemy ? Voilà ce que te diront les Philosophes ; mais Platon, qui a esté en Sicile, y ajousterá peut-estre l'exemple de Gélon de Syracuse, qui fut long-temps sans sçauoir qu'il auoit l'haleine mauuaise, iusqu'à ce qu'une Courtisane le luy apprit. Alors, il alla tout en colere, trouuer sa femme, & luy dit des injures de ce qu'elle luy auoit celé si long-temps vn defect, où il eust pû apporter quelque remede. Mais elle s'excusa sur ce qu'elle croyoit tous les hommes faits de la sorte, n'ayant iamais pratiqué que son mary. Ainsi, Hermotime, celuy qui n'a veu que les Stoïques, ignore avec raison comme sont faits tous les autres.

HERMOTIME. Laissons-là, ie te prie, l'Ethiopien & la femme de ce Tyran, & considérons ensemble si la chose n'est point comme ie dis. N'est-il pas vray que si ie disois que deux fois deux sont quatre, il ne seroit pas besoin d'assembler tous les Arithmeticiens du monde, pour sçauoir si i'aurois raison, puis-qu'il ne se pourroit faire autrement, quand tous les Mathematiciens diroient le contraire?

LYCINVS. La chose n'est pas semblable, Hermotime, car tu confonds des choses qui n'ont point de rapport, & compares ce qui est certain & indubitable avec ce qui ne l'est pas. As-tu iamaïs veu quelqu'un qui doutast que deux fois deux fussent quatre, au lieu que les Philosophes ne s'accordent ni de la fin ni des principes? Pren donc garde que tu n'argumentes mal; car tandis qu'on est en dispute quelle Secte est la meilleure, tu vas l'attribuer tout d'un plein saut à la tienne.

HERMOTIME. C'est que tu ne prens pas bien ce que ie dis: Posons que deux hommes soient entrez dans vn Temple, & qu'on ait perdu quelque vaisseau sacré, les faudra-t-il fouiller tous deux si on le trouue sur le premier? ie croy que non. Ainsi, il n'est pas besoin de chercher ailleurs, ce qu'on rencontre chez les Stoïques.

LYCINVS. La chose n'est pas encore semblable. Car premierement, deux hommes ne sont pas seulement entrez dans le Temple, mais plusieurs; si bien qu'il n'est pas necessaire que l'un d'eux l'ait absolument. D'ailleurs, il n'est pas bien certain quelle est la chose qu'on a prise; car tous les Prestres du Temple n'en sont pas d'accord. Ils ne s'accordent pas seulement de la matiere, les vns disent qu'elle est d'or, les autres d'argent ou de cuiure; c'est pourquoy il est necessaire de les fouiller tous pour le sçauoir; & quand on auroit trouué quelque piece sur le premier, il ne faudroit pas laisser de deshabiller les autres, parce qu'on ne sçait pas asseurement si c'est celle-là qu'on a perdue, & que le vaisseau sacré n'a aucune marque pour le faire reconnoistre. Ce qui augmente encore la difficulté, c'est que tous ont quelque chose de diuers prix; Mais il te faut esclaireir cela par vn autre exemple; As tu iamais assisté aux lieux de la Grece?

HERMOTIME. Ouy, & en diuers lieux. Tout nouuellement aux lieux Olympiques, i'estois à la gauche des Iuges, pour voir de plus près ce qui se passoit.

LYCINVS. Sçais-tu comme on fait pour apparier les combattans?

HERMOTIME. Autrefois, quand Hercule y presidoit, on prenoit des feuilles de laurier.

LYCINVS. Je ne demande pas ce qui se faisoit autrefois, mais ce qui se fait maintenant.

HERMOTIME. On prend vne vrne, dans laquelle on met des balottes de la grosseur d'une fève, où il y a escript vn A, ou vn B, ou quelque autre lettre semblable; & tousiours deux de chacune. Alors, les champions s'auancent l'un apres l'autre, & font leur priere à Iupiter, puis mettent la main dans l'vrne; mais le Heraut estendant sa verge les empesche de lire, iusqu'à ce qu'ils ayent tous tiré. Aussi-tost l'un des Iuges, ou quelque autre, car il ne m'en souuient pas bien, prend la balotte de chacun, & apparie ceux qui ont les lettres semblables: Que si le nombre des Athlètes est impair, celuy qui a la lettre vnique se bat contre le vainqueur, qui n'est pas vn petit auantage, parce qu'il vient tout frais au combat, contre vn qui est desia lassé.

Quand le nombre des combattans est pair.

LYCINVS. Arreste; Voila ce que ie voulois. N'est-il pas vray qu'on ne scauroit reconnoistre celuy qui a la lettre vnique que l'on n'ait veu toutes les autres? Pour reprendre donc tous nos exemples; comme on ne peut deuiner celuy qui doit combattre le dernier, ou qui a dérobé le vase, ou quel est le chemin qui va à Corinthe qu'on ne les ait examinez tous: On ne peut connoistre quelle est la meilleure de toutes les

Seçtes, sans les auoir toutes espluchées; puis-que si l'on en a oublié quelqu'une, ce sera peut-estre celle-là qui aura trouué la verité. C'est ainsi que pour dire quel est le plus beau de tous les hommes, il faut les auoir tous veus; or c'est la beauté souveraine que nous cherchons.

HERMOTIME. l'en tombe d'accord.

LYCINVS. Et sçais-tu quelqu'un qui ait couru toutes les Seçtes & examiné toute leur doctrine? car si cela estoit, tu nous deliurerois d'une grande peine?

HERMOTIME. Il seroit difficile d'en trouuer.

LYCINVS. Que ferons-nous donc, Hermotime, perdrons-nous pour cela courage, ou si nous tâcherons de faire nous-mêmes ce que personne n'a encore fait, de tout voir & examiner? Si ce n'est que ce que nous auons dit y repugne, que depuis qu'on s'est vne fois embarqué dans vn vaisseau, il faut, en despit qu'on en ait, suiure sa route, & qu'on n'arriue nulle part, quand on change à toute heure de chemin?

HERMOTIME. Il nous faudroit, comme à Thesée, le fil d'Ariadne, pour nous démeller de ce labyrinthe.

LYCINVS. Suiuons le conseil de cet Ancien, de demeurer sur la desffiance, sans aiouster foy à tout ce qu'on dit; & comme vn bon Iuge,

donnons audience à toutes les parties l'une après l'autre.

HERMOTIME. C'est bien-fait.

LYCINVS. A qui nous adresserons-nous le premier? Veux-tu que ce soit à Pythagore? Combien penses-tu qu'il faille de temps pour apprendre sa doctrine? seras-ce assez de dix ans, sans y comprendre les cinq années du silence? mais il faudra donner autant à Platon, à Aristote, à Diogene, à Pyrrhon & à Epicure; sans parler des Stoïques, puis-que tu-as tantost dit qu'à peine quarante ans suffiroient. Et pour montrer que ie n'en prens pas trop, il ne faut que te ressouuenir combien tu connois de Philosophes de toutes Sectes, qui ont plus de quatre-vingts ans, qui publient tout-haut qu'ils ne sont encore que des nouices. Si tu n'en veux croire Socrate, qui ne faisoit pas profession de tout sçauoir, mais de ne sçauoir rien. Cependant, cela fait cent ans, en prenant seulement dix Sectes.

HERMOTIME. Ie voy bien desia qu'il est impossible de les apprendre toutes.

LYCINVS. Que ferons-nous donc? faudra-t-il renoncer à nostre maxime, de ne se point déterminer qu'on ne les ait toutes espluchées? Car si nous faisons autrement, nous marcherons en tenebres, & broncherons à chaque pas.

prennant la premiere chose qui se presentera, pour la verité, faure de la bien connoistre ; & quand nous l'aurons rencontrée, nous ne sçaurons pas assurément si c'est elle, parce qu'il y a plusieurs mensonges qui luy ressemblent.

HERMOTIME. Tu me mets fort en peine, Lycinus, & ie croy que ie suis sorty aujourd'huy de chez moy à la mal-heure, veu que ie pensois estre desia bien auant dans la recherche de la Verité, & ie voy qu'il est impossible de la trouuer.

LYCINVS. Ce n'est pas à moy qu'il s'en faut prendre, mais à ceux qui t'ont mis au monde, ou plustost à la Nature, qui ne t'a pas donné d'assez bons yeux, ni vne assez longue vie pour la decouurir. Ie te diray seulement, qu'elle n'a pas tant d'esclat que le mensonge ; mais qu'elle parle plus librement ; ce qui la rend souvent importune. Considere que tu t'es voulu mettre en colere contre moy, pour auoir leué vn peu le voile qui la couuroit. Mais si tu aymois vne statuë, & que ie t'eusse fait voir que tu n'en sçauois iouir, faudroit-il pour cela me prendre à partie, au lieu de me rendre graces pour t'auoir detrompé ?

HERMOTIME. Que ferons-nous donc, renoncerons-nous à la Philosophie ?

LYCINVS. Ie ne dis pas cela ; mais seulement
ment

ment que pour bien faire il faut reconnoistre & examiner toutes les Sectes, auant que de s'embarquer en pas vne, de peur de s'égarer en voulant prendre parry. N'es-tu pas de cette opinion?

HERMOTIME. Je ne sçay que respondre, puis-qu'il faudroit pour cela viure autant que le Phénix ; & qu'on ne se peut fier à des gens qui ne sont pas d'accord entr'eux, & qui se déchirent les vns les autres, ou par malice, ou par enuie, ou par ignorance. Mais si cela est, tu-és donc le seul qui ait découuert la Verité?

LYCINVS. Je ne dis pas cela, mais que ie l'ignore comme les autres.

HERMOTIME. On pourroit dire, ce me semble, qu'encore qu'il fût necessaire d'examiner toutes les Sectes, pour sçauoir quelle est la meilleure, il ne faudroit pas tant de temps pour cela ; puis-que, comme dit le Prouerbe, on peut iuger par vn eschantillon de toute la piece, comme Phidias iugea de la grandeur du lion à voir sa griffe. Ainsi, en courant les principaux dogmes de chaque Secte, ce qu'on peut faire en peu d'heures, ou verroit bien à peu près ceux qui ont raison, sans vne recherche si curieuse.

LYCINVS. J'ay bien ouï dire, qu'on pouuoit iuger d'vne partie par le tout, mais non pas du tout par vne partie ; & ton exemple ne con-

elud rien : Car Phidias n'eust pas iugé de la grandeur du lion par la griffe, s'il n'eust iamais veu de lion, comme à voir la main d'un homme on ne iugeroit pas de qui elle est, si l'on n'auoit iamais veu d'homme. Ainsi, tu ne peux bien sçauoir ce qui est honneste, où consiste la felicité des Stoïques, que tu ne sçaches le reste de leur doctrine. Car encore que tu puisses apprendre en peu de temps leurs sentimens touchant la fin & les principes des choses, tu ne peux sçauoir s'ils ont raison, que tu n'ayes examiné toutes leurs preuues, ce qui n'est pas l'ouurage d'un iour. Autrement, pourquoy auroient-ils fait tant de volumes, pour prouuer ce peu de chose qui te semble si facile? Il vaudroit mieux, & ce seroit le plus court, de consulter quelque Deuin à chaque proposition, pour sçauoir si elle est vraye, ou bien esgorger des victimes, pour essayer de voir dans leurs entrailles ce qu'on ne peut voir dans son esprit. Mais si tu veux ie te donneray vne inuention plus facile & de moins de despence, qui est de faire des marques qui portent empreint le nom de chaque Secte, & de tirer au sort la premiere qui viendra?

HERMOTIME. Cela seroit ridicule ; mais comme ceux qui veulent acheter du vin, ne vont pas fureter tous les cabarets de la ville, mais quand ils en trouuent vn bon ils s'y tiennent,

& ne boient pas tout le tonneau pour en inger, mais se contentent de quelques gouttes; Je croy qu'on peut faire la mesme chose dans la Philosophie.

LYCIVS. Que tu-és glissant, Hermotime, quand on te pense tenir tu eschapes; mais tu n'as rien fait, parce que tu compares encore des choses qui n'ont point de rapport, & que l'une est vn Tout dont les parties sont semblables, & l'autre non. Je ne voy pas ce que peut auoir de commun le vin avec la Philosophie, si ce n'est que les Philosophes comme les Cabaretiers, alterent & broüillent leur marchandise, & vendent à faux poids & à fausse mesure. Pren garde que la Philosophie ne soit plustost comme vn doux poison, qui ne donne pas la mort lors qu'on ne fait qu'en gouster, mais qui emporte ceux qui en veulent trop prendre, parce que la raison humaine est vn abyfme, où l'on se perd, quand on le veut sonder trop auant. Mais prenons que pour examiner ces choses, il ne fallust pas tant d'années, il faudroit tousiours pour cela vn iugement tres-exquis, que peu de gens ont; parce que les choses sont tellement broüillées & confuses, qu'on prend souuent le mensonge pour la verité, à cause qu'il luy ressemble. D'ailleurs, s'il faut arriuer à la felicité par la connoissance, voila premierement tous les enfans qui en sont

bannis, puis, toutes les femmes, qui sont plus de la moitié du monde; car la façon dont elles se gouvernent, occupées après les soins du ménage, ne leur permet pas de pénétrer dans ces mystères. Il en faudroit encore bannir tous les villageois & les artisans, qui ne sont pas capables d'une si haute recherche; sans parler d'une infinité de peuples, qui n'ont aucune connoissance des Lettres ni de la Philosophie. Il ne resteroit donc que fort peu de gens, encore ceux-là ne sont-ils jamais bien d'accord. Cependant, la félicité humaine doit être une chose facile à obtenir, & commune à tous les hommes. Ajoutez à cela, que les plus habiles se trompent à toute heure dans la recherche de la Vérité, semblables à des pêcheurs, qui après avoir jetté leur filet, sentant quelque chose de pesant, pensent avoir pris bien du poisson, & trouvent que ce ne sont que des pierres. Je dis davantage, qu'après avoir couru toutes les Sectes, on ne peut sçavoir encore si la Vérité n'est point quelque autre chose que tout cela.

HERMOTIME. Comment?

LYCINVS. Si quelqu'un, par exemple, prenoit vingt jettons dans sa main, & donnoit à deviner combien il y en a, ne se peut-il pas faire que tous se trompassent au compte? De même, en la Philosophie, l'un dit que la félicité

O V D E S S E C T E S. 37

confiste dans la Vertu; l'autre dans la Volupté; celui-cy dans le Sçauoir; celui-là dans les Honneurs ou les richesses, ne se peut-il pas faire, comme i'ay dit, que ce ne soit rien de tout cela? Mais nous nous hastons de courir, sans sçauoir si nous sommes dans le chemin. Il falloit s'enquerir auparauant, si la Verité estoit le partage des hommes, & s'il y auoit quelqu'un qui l'eust trouuée?

HERMOTIME. Tu veux donc dire, que quand nous sçaurions tout ce qui a iamais esté dit sur ce sujet, nous ne serions pas asseurez de l'auoir!

LYCINVS. C'est vne consequence necessaire de ce raisonnement.

HERMOTIME. C'est donc peine perdue d'estudier en Philosophie?

LYCINVS. Il y a apparence; Car nous trouuons premierement, qu'il faut choisir quelle Secte est la meilleure, mais que pour cela il faudroit vn temps qui surpasse la vie de l'homme; sans parler des affaires ou des maladies, qui l'occupent ou qui la trauersent: Apres, qu'il faut vn iugement tres-exquis; enfin, qu'il est mesme incertain si l'on peut trouuer la Verité. Il seroit donc besoin d'abord, de trouuer quelqu'un qui nous apprist à la connoistre; autrement, le premier imposteur fera de nous ce qu'il luy plaira, comme de l'eau respandue sur vne table, que

l'on conduit du doigt où l'on veut, ou comme
vne giroüette qui tourne à tout vent.

HERMOTIME. Tu-as raison; il faut trouuer
quelqu'un qui nous l'enseigne. Je t'ay beaucoup
d'obligation, de m'auoir abrégé le chemin.

LYCINVS. Tu en es plus esloigné que ia-
mais; car apres auoir trouué quelqu'un qui fasse
profession de discerner le vray d'auec le faux, il
faut, pour luy ajouster foy, estre assuré qu'il ne
se trompe point. Et qui prendrons-nous pour
cela? car pour iuger d'un habile homme, il faut
estre aussi habile que luy; & celuy-là aura besoin
encore du tesmoignage d'un autre, ce qui iroit à
l'infiny. D'ailleurs, toutes les demonstrations
qu'on publie, ne sont ni certaines ni évidentes, &
prouuent souuent des choses douteuses par d'au-
tres qui le sont encore plus; si bien qu'à l'exem-
ple de ceux qui courent dans vn rond, on se re-
trouue tousiours au lieu d'où l'on est party.

HERMOTIME. Toute la peine donc que
j'ay prise iusqu'à cette heure, est inutile?

LYCINVS. J'en suis bien fasché; mais tu-
as bien des compagnons, ce qui te doit seruir
de quelque consolation; car tous les Philoso-
phes se tourmentent de ce qu'ils n'entendent
point, & ont des desirs & des desseins au dessus
de leur portée. Tu fais donc comme vn homme
qui se plaindroit que l'on l'auroit éueillé au mi-

OV DES SECTES. 383

lieu d'un songe agreable. Car lorsque les Philosophes se promettent des montaignes d'or, & qu'ils font les Rois & les Dieux sur le papier; si leur valet leur vient demander quelque chose des necessitez de la vie, ils se mettent en colere, comme si on les tiroit du ciel en terre, & de l'opulence à la pauvreté. En un mot, la Beatitude imaginaire que tu te figurois tantost, n'est guère differente des Chimères & des Hippogriffes, & autres fictions poëtiques, qui plaisent à l'esprit par la nouveauté de l'invention. Comme donc Medée devint amoureuse de Iason, sans l'avoir veü, tu t'es passionné pour vne chose que tu ne connoissois pas, & que tu ne pouvois obtenir. Et la cause de cela, vient, à mon avis, de ce que le premier qui se l'est imaginé, a esté assez adroit pour le persuader aux autres; & personne ne s'est avisé de tourner la teste, pour voir s'il estoit dans le chemin, mais a suivi aveuglément la trace de ceux qui l'ont devancé; outre que chacun s'ennuye de sa condition, & croit tousiours trouver la felicité en ce qui luy manque. Car nous sommes si prompts, que sans nous enquerir davantage si ce qu'on nous dit est veritable, nous nous laissons aller inconsiderément à la premiere opinion qui se presente, & sommes emportez après par la consequence des choses; comme si nous avions accordé vne fois que

deux fois deux sont cinq, on concluroit en suite que quatre fois deux sont dix, & cent autres absurditez. C'est ainsi que fait la Mathematique, qui apres auoir basti sur des fondemens qui ne sont point, vne longueur sans largeur, vn point qui ne se peut diuiser, croit que le reste qu'elle enseigne sont des veritez infailibles. Ainsi, apres auoir accordé les principes de chaque Secte, nous sommes contrains de croire les consequences qu'on en tire, encore qu'elles soient fausses. Cependant, nous vieillissons dans nostre erreur, sans obtenir ce que nous cherchons, ni decouurir l'imposture, & ceux qui la reconnoissent ont honte de se dedire en leur vieillesse, & de confesser qu'ils se sont trompez, & occupez toute leur vie à des fadaïses. Car s'ils auoüoient leurs fautes, ils ne seroient plus respectez comme auparavant. Que si nous en trouuons quelqu'un qui ait la hardiesse de l'auouer, celuy-là merite veritablement le titre de Philosophe; les autres sont des Charlatans, qui ignorent la verité ou qui la déguisent. Mais posons que la Philosophie Stoïque soit la meilleure, encore faudroit-il considerer si nous pouuons arriuer au but qu'elle nous propose, & si ce n'est point en vain qu'on y trauaille. Veritablement, elle promet beaucoup, Qu'on sera seul riche, sage, sçauant, roy de ses passions; mais nous l'apprendrons mieux,

mieux, si nous pouuons trouuer quelqu'un qui y soit paruenue. En connois-tu de la sorte?

HERMOTIME. Non.

LYCINVS. Pourquoi donc se donner tant de peine pour arriuer en vn lieu, où, ni toy, ni ton maistre, ni le sien, ni pas vn de leurs deuan-
ciers ne sont arriuez? Tu ne sçauois dire qu'il suffit d'en approcher; car celuy qui est à la porte, n'est pas plus dedans, que celuy qui en est à cent lieues; mais il a seulement plus d'inquietude, parce qu'il voit de plus près ce qui luy manque. D'ailleurs, ie veux que tu sois fort proche, il y a desia tant de temps que tu travailles, & tu dis qu'il te faut encore plus de vingt années: As-tu lettres de viure iusques-là, à l'âge où tu-es? Mais posons le cas que tu y arriues, & que tu trouues ce que tu cherches, combien en iouïras-tu? C'est comme si quelqu'un se laissoit mourir de faim, en travaillant tousiours à acquerir de l'appetit. On dit que la Vertu consiste dans l'action, c'est à dire, à viure iustement, sagement, fortement; mais vous autres Stoïciens, & quand ie dis vous, ie pense dire les plus grands de tous les Philosophes; laissant-là les choses essentielles qui ne sont point contestées, vous travaillez à apprendre des termes barbares, & à faire des argumens cornus; & celuy qui y est le plus sçauant, est estimé le plus habile.

Ainsi quittant le fruit qu'on peut tirer de la Philosophie, vous vous attachez à l'écorce. N'est-ce pas ce que vous faites dans vos écoles, depuis le matin jusqu'au soir?

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINVS. Ne vous reprocheroit-on pas donc à bon droit, que vous prenez l'ombre pour le corps, & que vous courez toute vostre vie apres vn fantosme, quoy que vous pensiez faire vne chose fort vtile? Dy-moy, ie te prie, voudroistu estre semblable à ton Precepteur, à la reserve de la science; aussi colere, aussi quereleux, aussi auare, aussi gourmand, aussi voluptueux, encore qu'il ne le semble pas? Veux-tu que ie te die à ce propos ce que respondit l'autre iour vn simple bourgeois à vn Philosophe qui est suiuy de toute la ieunesse? Car comme il se vouloit faire payer d'un de ses escoliers, & luy reprochoit en colere, que le mois estoit escheu, son oncle prenant la parole: Cesse, luy dit-il, de croire que mon neveu te fasse vne grande iniure, si n'ayant acheté de toy que des paroles, il ne t'a pas si tost donné de l'argent. Outre que tu n'as rien perdu de tout ce que tu luy as appris: ce que nous desirions le plus sa mere & moy, lors que nous le mîmes entre tes mains, c'estoit de le rendre plus vertueux, & il n'est rien moins que cela. Car il a violé la fille de nostre voisin, &

courroit fortune de la vie, si l'on n'eust accom-
 modé l'affaire pour de l'argent. En suite, il a
 battu sa mere, qui l'auoit surpris comme il em-
 portoit quelque chose de la maison, pour frip-
 ponner avec ses camarades. Il n'y a que le men-
 songe & l'effronterie, & autres vertus sembla-
 bles où il a fait grand progrès; car il estoit beau-
 coup plus sage & plus modeste, quand nous te l'a-
 uons donné; Cependant, j'aimerois mieux qu'il
 eut appris à se corriger de quelques-vns de ses de-
 fauts, que cent sottises, dont il nous rompt la
 teste tous les iours, Qu'un Crocodile a pris vn
 enfant, qu'il a promis de rendre pourueu qu'on
 luy die ce qu'il a resolu d'en faire; Que s'il est
 iour il n'est pas nuit; & autres semblables fa-
 daïses. Enfin, il ne dit rien que ce qu'on sçait,
 ou qu'on ne veut pas sçauoir, & croit quand il
 sçaura tout cela, que rien n'empeschera qu'il ne
 soit parfaitement sage, & qu'il ne considere le
 reste des hommes que comme des fourmis ou
 des mouches. Comme on reprochoit donc cela à
 ce Philosophe, il respondit, que la Philosophie
 luy auoit seruy de bride, & que s'il ne l'eût appri-
 se, au lieu qu'il n'a fait que battre sa mere, il l'eût
 peut-estre tuée; Qu'il faut dire de luy ce que di-
 sent les nourrices, quand elles enuoyent leurs en-
 fans à l'escole, *Que s'ils n'y font point de bien, ils n'y*
feront point de mal : Que pour luy, il auoit fait

ce qui estoit de son deuoir, & qu'on le fist interroger par vn Philosophe de leur Secte, qu'il le satisferoit sur tout. Voila ce que dit ce Docteur; mais pour toy, tu n'as pas appris la Philosophie pour t'empescher de deuenir pire, mais pour en deuenir meilleur.

HERMOTIME. Que veux-tu que ie te die? ie suis si touché de tes raisons, que ie regrette mille fois la peine que i'ay prise pour ne rien sçauoir. Maintenant, que tu m'as deffillé les yeux, ie voy clairement la vanité des choses que i'ay admirées, & pleure le temps que i'ay perdu en des curiositez fascheuses & inutiles.

LYCINVS. Il n'est pas question de pleurer; mais de prendre pour soy la cōsolation que donna le renard des fables, à celuy qui s'amusoit à conter les vagues, & s'estoit mespris au compte. Car il luy dit, qu'il n'auoit qu'à conter celles qui restoient, sans se mettre en peine de celles qui estoient escoulées, veu qu'aussi bien il en estoit passé vne infiniré auant qu'il se mist à conter. Contente-toy donc desormais de viure comme les autres, sans faire des desseins au dessus de ta portée, ni auoir honte d'estre deuenu sage vn peu tard. Du reste, ce que i'ay dit, n'est point par vne haine particuliere que i'aye contre les Stoïques; au contraire i'ay choisi leur Secte comme la principale, pour confondre en elle toutes les autres.

HERMOTIME. Je te promets de changer maintenant, non seulement de vie, mais d'habit & de contenance, & d'en prendre vne plus réglée & plus humaine, pour faire voir que i'ay renoncé à toutes ces sottises, & pleût à Dieu que ie pusse oublier tout ce que i'en ay appris. Je prendrois volontiers pour cela de l'ellebore comme fit Chrysispe, quoy que pour vn different sujet. Cependant, ie t'ay beaucoup d'obligation de m'auoir detrompé; il me semble que tu m'es apparu comme les estoiles de Castor & de Pollux, pendant la tempeste. A peine que ie ne me fasse couper les cheueux, comme ceux qui sont échappez du naufrage; ie fuiray à l'aue nir la rencontre d'un Philosophe, comme celle d'un furieux ou d'un chien enragé.



HERODOTE, OV AETION.

Il se sert des exemples d'Herodote & d'Aëtion, pour iustifier sa conduite.

QV'ON seroit heureux de pouuoir imiter Herodote, ie ne dis pas en toutes ses perfections, car ce seroit vn trop grand souhait; mais, ou en la beauté du discours, ou en la grauité des Sentences, ou en la delicatesse de sa

langue Ionique, ou enfin en mille autres avantages, qui font tomber la plume des mains de tous ceux qui le voudroient entreprendre. Mais ce qu'il fit lors qu'il sortit de son pais, peut estre imité aisément. Car après auoir delibéré en soy-mesme des moyens qu'il tiendrait pour se rendre illustre, il creut qu'il seroit trop long de courir par toutes les villes, & se presentant aux jeux Olympiques où toute la Grece estoit assemblée, il recita son histoire avec tant d'applaudissement, qu'on donna le nom de Muses à ses liures. Il deuint donc, en moins de rien, plus celebre que ceux qui auoient gagné le prix des jeux, & l'on crioit par tout, lors qu'il passoit, Voila celuy qui a si dignement chanté nos victoires, & célébré les auantages que nous auons remportez sur les Barbares. Par cet artifice il obtint l'approbation generale dans vne seule assemblée, & au lieu d'un Heraut qu'ont les autres victorieux, il eut toute la Grece pour Trompette de ses loüanges. Son exemple fut suiuy depuis par le Rheteur Hippias, qui estoit Grec, & en suite par plusieurs autres, qui se sont signalez de mesme par des harangues publiques. Mais il n'est point besoin d'alleguer les Anciens, puis que de nostre temps Aëtion exposa publiquement aux jeux Olympiques le tableau des amours de Roxane & d'Alexandre,

*Prodicus
Cæus,
Anaxime-
nes Chius,
Polus Agri-
gensinus.*

te qui luy acquit tant de reputation, que celui qui presidoit aux ieux luy donna sa fille en mariage. Ce devoit estre vn merueilleux tableau, direz-vous, pour éleuer vn Peintre à vn si haut degré d'honneur. Je vous en veux faire la description pour en donner quelque idée à ceux qui n'ont point esté en Italie, où est maintenant vne si excellente piece. C'est vne chambre magnifique où l'on voit assise sur son lit Roxane toute esclatante de gloire, mais plus brillante encore par sa beauté, quoy qu'elle baïsse les yeux de honte, pour la presence d'Alexandre qui est debout deuant elle. Mille petits amours sousrians voltigent autour, dont les vns leuent son voile par derriere, comme pour la monstrier au Prince; les autres la deshabillent. Quelques-vns tirent Alexandre par le manteau comme vn ieune Espoux plein de pudeur, & le presentent à sa maistresse. Il met à ses pieds sa couronne, accompagné d'Ephestion, qui tient vn flambeau à la main, & s'appuye sur vn beau garçon qui represente l'Hymenée. Voila le principal dessein du tableau. A costé sont d'autres petits Amours qui follostrét avec ses armes. Les vns portent sa lance, tout courbez comme des porte-faix sous vn fardeau trop pesant; les autres son bouclier, sur lequel il y en a vn d'assis, qu'ils meinent comme en triomphe, tandis qu'un autre est en embuscade

*Proxent.
des.*

dans sa cuirasse, qui les attend au passage pour leur faire peur. Et cette galanterie n'est pas inutile, mais sert à faire voir l'humeur belliqueuse d'Alexandre, qui au milieu des plaisirs n'abandonnoit pas le soin de la guerre. Voilà la description de ce chef-d'œuvre, qui par la feinte représentation d'un mariage, en produisit un véritable. Maintenant, pour en faire l'application, ie diray qu'à l'exemple d'Herodote & d'Aëtion, voulant me faire connoître à mon entrée dans la Macedoine, sans courre par tout en vne saison fascheuse, i'ay choisi cette illustre Compagnie, qui n'est pas composée d'une vile populace, comme celle qui se trouue à des jeux, mais des plus Grands personnages de toute la Grece ; & n'est pas assemblée dans les deserts de Pise sous des huttes & des cabanes, mais dans vne ville magnifique, où elle represente comme les Estats de la Prouince, si bien qu'elle ne cede en rien à la solemnité des jeux Olympiques. A la verité, si vous me comparez à ces deux Heros, ie seray fort peu de chose ; mais en me considerant separément, ie meriteray peut-estre quelque estime.

Philosophes, Orateurs, Historiens.



ZEUXIS,



ZEVXIS, OV ANTIOCHVS.

*C'est comme vne Apologie de la façon d'escrire de
Lucien, dont il y a desia quelque chose dans le
Traité contre celuy qui l'auoit appellé
Promethée.*

COMME ie me retirois l'autre iour, après vous auoir leu mon ouurage, plusieurs de ceux qui l'auoient ouï m'aborderent, & m'ayant salüé fort ciuilement, me reconduisirent chez moy, avec des loüanges qui me faisoient rougir, & que i'aurois honte de rapporter à d'autres qu'à mes amis. Ce qu'ils admiroient dauantage dans ma façon d'escrire, estoit la nouueauté de l'inuention, dont chacun rapportoit quelque exemple qui l'auoit le plus touché; Car ils n'auoient point de sujet de vouloir flatter vn estrangier comme moy, de qui ils n'auoient rien à esperer ni à craindre. Ces loüanges, quoy qu'elles me chatouillassent l'oreille, me laissoient neantmoins quelque regret, en ce qu'ils sembloient n'admirer en mes ouurages que la nouueauté, comme on dit qu'une chanson, quelque mauuaise qu'elle soit, est bonne quand elle est nouuelle. Je disois donc en moy-mesme, Quoy! n'ay-je aucun auantage par dessus les autres, que

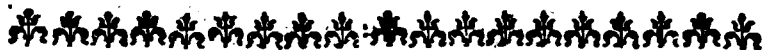
de ne pas suiure leur route? N'y a-t-il pas du choix & de l'agencement dans mes paroles; de la force & de la delicatesse dans mes pensées; de la vigueur dans mon expression; de l'ordre & de la conduite dans tout mon discours? Voila ce qui est digne de loüange, & non pas la nouveauté, qui ne doit estre estimée que comme la bordure en vn tableau. Je vous veux conter, à ce propos, l'histoire de Zeuxis, qui a remporté la gloire du plus grand Peintre qui fut iamais, & qui ne s'amusoit point à représenter des choses ordinaires comme les autres, mais taschoit toujours de montrer l'excellence de son Art sur de nouveaux sujets. Entre tous ses grands desseins, celui qui m'a le plus touché est la Centaure, dont j'ay veu vne copie à Athènes; car l'original fut emporté par Sylla, & perit sur mer avec plusieurs autres raretez de la Grece. Je vous la vais donc dépeindre, au moins mal qu'il me sera possible, non pas pour pretendre la gloire d'exceller dans les descriptions, mais parce que l'estonnement qu'elle me donna a serui à me la mieux imprimer dans l'esprit. C'est vne Centaure couchée sur l'herbe, dont la partie animale est estendue par terre, & celle qu'elle a de femme est relevée à demy & appuyée sur le coude. Elle allonge les pieds de derriere, & trouffe ceux de deuant, en recourbant l'un, & pinçant la terre de l'autre,

comme font les cheuaux quand ils se veulent redresser. Elle se panche vn peu sur le costé pour donner à tetter à ses petits, dont elle tient l'vn entre ses bras, qu'elle alaitte avec ses mamelles de femmes, & l'autre est pendu à celles qu'elle a de cauale. Au haut du tableau, est le Centaure comme en sentinelle, qui ne paroist qu'à demy, & leur montre vn façon de lionne, qu'il a pris. Quoy qu'il semble souffrir, il a neantmoins la mine farouche & la perruque affreuse, outre qu'il est presque tout velu. Mais sa femme, aussi mignonne qu'il est sauuage, a la moitié du corps de ces belles cauales de Thesalie, qui n'ont point encore esté domptées, & l'autre moitié de la plus belle femme du monde, horsmis qu'elle a les oreilles droites & pointuës comme on les peint aux Satyres. Des deux enfans, l'vn est sauuage & velu comme le pere, l'autre plus doux & plus humain ; & tous deux regardent, en alaittant, le lionceau, que leur pere éleue par dessus sa teste, comme pour leur faire peur. Je laisse aux Peintres à admirer le docte meslange des couleurs aussi bien que leur application, la iustesse des proportions, la délicasse des ombres, & la hardiesse du dessein ; mais ce qui me toucha le plus, fut l'industrie de l'ouurier, d'auoir sceu meller si adroitement deux natures toutes contraires, que le passage de l'vne à

*Theodotas
le Rhodien.*

l'autre est imperceptible. Ce chef-d'œuvre raut d'abord tous ceux qui le veirent; mais comme Zeuxis apperceut qu'ils en admiroient l'invention, sans prendre garde à ce qui estoit plus considerable, il l'osta, en colere, du lieu où il l'auoit mis pour le faire voir. Auant que d'approprier cét exemple à mon sujet, i'en veux encore rapporter vn autre d'Antiochus Soter à la bataille qu'il donna contre les Galates. Comme ce Prince vit le grand nombre & le bel ordre des ennemis, il desespera de la victoire, & se preparoit desia à la retraite, ou à faire quelque meschant accommodement, lors que l'vn de ses Capitaines le rassura. Voyant donc la Caualerie ennemie qui venoit fondre sur luy, & l'Infanterie qui s'ouuroit pour donner passage aux chariots, il lascha si à propos les Elephans qu'il auoit cachez exprés derriere les bataillons pour donner plus de terreur, que la Caualerie & les chariots espouuantez, se renuerferent sur leurs gens de pied; si bien que donnant là dessus on en fit vn carnage effroyable. Mais comme les Macedoniens vouloient feliciter Antiochus de sa victoire, & pouissoient en l'air des cris de ioye: N'aez-vous point de honte, leur dit-il, de faire les vains pour le gain d'vne bataille, que vous deuez plustost à la fortune qu'à vostre valeur? de sorte qu'il ne fit peindre pour trophée qu'vn

Elephant. Il seroit temps de faire l'application de ces deux Histoires, si elle n'estoit assez visible. Car vous voyez que ce qui me donne l'auantage, est ce dont ie faisois le moins de cas, & qu'on est surpris de la venue des Elephans & de la femelle du Centaure, sans admirer ce qu'il y a de plus admirable. Je ne le dis pas pour vous qui sçauiez connoistre parfaitement ce qu'il y a de plus beau & de plus accompli dans vn ouurage ; mais pour ceux qui n'estiment que la nouueauté, sans se soucier du reste.



HARMONIDE.

Il se justifie par l'exemple d'Harmonide de ce qu'il s'adresse au plus grand personnage du pais pour auoir son approbation.

VN grand ioüeur de flûte demandoit vn iour à son maistre, apres auoir appris de luy tous les secrets de son Art, comment il feroit pour se rendre illustre : Car ie ne desirerois pas, dit-il, ioüer aussi bien de la flûte qu'Olympe ou que Marsyas, s'il n'y auoit point de gloire à acquerrir ; & ie dis des Musiciens ce qu'on dit de la Musique, *Que celle qu'on n'entend point est inutile.*

Timothée respondit à Harmonide, car c'est ainsi que s'appelloient le maistre & le disciple, Qu'il ne luy faisoit pas vne petite demande, & qu'estant impossible de iouïr deuant tout le monde, il falloit tascher de gagner l'estime de ceux qui estoient capables d'en donner. Car les ignorans, dit-il, ont accoustumé de s'en fier aux autres, comme dans les spectacles chacun applaudit aux Acteurs, mais peu adjugent la victoire. Harmonide ne sceut profiter de cet aui; car la premiere fois qu'il monta sur le Theatre public, il expira pour l'auoir voulu prendre d'un ton trop haut, & mourut sans estre couronné. Mais cela ne s'adresse pas seulement à luy, c'est à tous ceux qui se veulent rendre illustres dans quelque profession que ce soit. Je me suis donc présenté à vous, pour me faire connoistre, comme à celuy qui a l'approbation generale, & de qui les sentimens sont la regle de tous les autres. Les Rois de Lacedemone n'auoient que deux voix dans le Conseil, mais vous les auez toutes, & vos responses sont autant d'oracles, qu'on réuere d'autant plus qu'ils sont tousiours clairs & salutaires. C'est ce qui me rassure dans la grandeur de mon dessein, outre, que ie pense estre à vous en quelque sorte, puis-que ie suis d'une ville dont vous auez pris la protection, & que vous auez comblée de vos faueurs tant publiques que particu-

lières. S'il arriue donc que ie n'aye pas assez de voix pour remporter le prix, Ajoustez-y vostre suffrage, comme celuy de Minerue; Aussi bien, si ie n'auois vostre approbation, celle des autres ne me suffiroit pas; & sans elle, ie compte pour rien toute ma gloire. C'est vous qui deuez apprendre à la posterité ce qu'elle doit croire de mes ouurages, & ie m'adresse à vous comme aux Dieux, pour confirmer la reputation que les hommes m'ont donné, afin que i'aye plus d'assurance de paroistre desormais en public; car il n'y a plus d'assemblée à redouter à celuy. qui a triomphé aux jeux Olympiques.



LE SCYTHE, OV L'ESTRANGER.

Ce discours a quelque chose de semblable au sujet du précédent; car par l'exemple de Toxaris qui mena Anacharsis chez Solon comme à l'abregé de toute la Grece, il s'adresse à ceux à qui il parle, pour auoir le suffrage public.

ANACHARSIS n'est pas le premier qui vint de Scythie pour apprendre les Sciences à Athènes, car Toxaris y auoit esté auant luy; mais il n'estoit pas comme l'autre de race Royale, ni de ceux qui portent des chapeaux,

qui est parmy eux vne marque de grandeur ; il estoit de ceux qu'on nomme à huit jambes, parce qu'ils n'ont que deux bœufs à leur chariot. Aussi ne retourna-t-il point en son país, mais s'habituà à Athènes ; & quelque temps après sa mort, on luy sacrifia comme à vn Heros , pour faire voir que les Grecs ont le pouuoir de deifier, aussi bien que les Scythes , qui despeschent tous les ans vn Ambassadeur vers leur Dieu Zamolxis. Car comme la contagion estoit grande à Athènes, la femme d'un Senateur de l'Arcopage vit en songe Toxaris, qui luy commandoit de dire aux Atheniens, que pour faire cesser la peste il falloit arroser de vin l'entrée des maisons ; ce qu'on fit, & la peste cessa. Soit que la vertu de cette liqueur eust la force de purifier l'air, ou que Toxaris qui estoit sçauant dans la Medecine , eust quelque secret là dessus qui n'est pas connu de tout le monde : Tant y a que par forme de reconnaissance , on immole depuis, tous les ans, vn cheual blanc sur son sepulcre, d'où cette femme le vit monter ; car son nom fut reconnu par l'Epitaphe, quoy qu'à demy effacée. Mais on voyoit vn Scythe graué sur la colombe, avec vn arc tendu en vne main, & vn liure en l'autre, & le liure & l'arc se voyent encore avec plus de la moitié du corps ; le reste a esté consumé par le temps. Ce tombeau est assez près du

*c'est qu'ils
luy sacri-
fioient tous
les ans vn
homme.*

Dipyle

Dipyle à main gauche en allant à l'Academie, & n'est pas fort magnifique, mais du reste ne manque iamais ni de fleurs ni de couronnes; Car on dit que ce Heros guerit encore de la fièvre, ce qui n'est pas estrange, apres auoir guery toute vne ville de la peste. Mais pour venir au sujet pour lequel ie l'ay allegué, Toxaris viuoit encore lors qu'Anacharsis vint à Athenes, & le rencontra vn iour par la ruë tout interdit, comme vn estrange qui ne sçait pas les mœurs du pais, & n'en entend pas la langue; de sorte qu'il se repentoit d'estre venu, & se preparoit desia au retour. Il ne luy fut pas difficile de le reconnoistre, tant à son habit que parce que c'estoit vn des grands Seigneurs d'entre les Scythes; si bien qu'il l'aborda, & luy demanda s'il n'estoit pas Anacharsis, ce qui le surprit tellement, qu'il laissa couler des larmes de ioye, de trouuer vn homme de connoissance en vn pais estrange. Il luy demanda donc son nom ne le pouuant reconnoistre à cause de sa longue absence, outre qu'il estoit vestu à la Grecque, la barbe rase, & sans espée, & qu'à son discours & à sa façon, on l'eût pris pour vn Athenien, tant il estoit changé depuis son départ. Comme il se fut nommé, Anacharsis s'enquist si ce n'estoit pas luy qui auoit quitté son pais & sa famille, pour se venir establir en Grece, ou l'on disoit qu'il estoit

Ecc

maintenant en grande estime; & sur sa responce, sçache, luy dit-il, que ie suis l'un de tes adoreurs, & que l'amour de la Grece m'a porté comme toy en cette Prouince; où i'ay beaucoup souffert depuis ma venue, seruant de iouët aux petits enfans par la nouveauté de mon habit; sans parler des travaux que i'ay endurez par le chemin. Je te conjure donc par les Dieux, de me monstrier ce qu'il y a de plus remarquable icy, & de m'apprendre les loix & les coustumes du païs, & de me donner la connoissance des grands hommes, qui est le sujet de mon voyage, aussi bien que du tien. C'est auoir bien peu de courage, lui dit Toxaris, de vouloir si tost quitter la Grece, après auoir tant pris de peine pour y venir; mais elle n'a que trop de charmes pour te retenir lors que tu viendras à la connoistre; Je te donnerai seulement vn secret pour apprendre en peu de temps ce que tu desires sçauoir. Il y a vn illustre vieillard en cette ville qui a voyagé long-temps en Asie & en Egypte, & conuersé avec les Sages du païs; si bien que les Atheniens l'ont choisi pour leur Legislatteur, quoy qu'il ne soit pas fort riche. Si tu peux auoir sa connoissance, tu verras en lui toute la Grece, puis-que c'est comme vn abrégé de ce qu'il y a de meilleur. Ne tarde donc pas dauantage, dit Anacharsis, à me le faire connoistre, & me meine de ce

pas chez lui ; mais ie crains qu'il ne soit difficile à aborder, & qu'il ne me rebute sur mon nom. Ne crains point, dit Toxaris, ie t'assure du contraire, & qu'il sera bien-aïse d'obliger vn estrangier comme toy ; sui-moy, seulement, & vien faire preuue en sa personne, de la courtoisie & de la generosité des Grecs. Mais le voila tout à propos qui s'auance tout resueur, abordons-le. Reçois ce present de ma main, Solon, Voici l'vn des plus grands Seigneurs de mon païs, qui l'a quitté pour te venir voir, & apprendre de toy les loix & les coustumes de la Grece. Si ie te connois bien, tu ne tromperas point son attente ni la mienne, & d'vn honnest Scythe tu en feras vn honnest Athenien. Sçache, Anarcharsis, que tu as en Solon Athenes & toute la Grece, & que si tu peux obtenir son amitié, tu ne feras plus estrangier, mais connu & cheri de tout le monde, tant il y a de perfections renfermées dans ce seul homme. Sa conuersation te fera oublier ta patrie, & si tu cherches vn amy comme tu dis, tu trouueras icy le but & l'accomplissement de ton dessein ; car c'est vn modele de vertu, & l'image viuante de la Philosophie. Ren graces aux Dieux de ce que tu as trouué vn si grand thresor, & ne te plains plus de la Fortune, ni ne regrettes les maux que tu as endurez en ton voyage. Il seroit long

de dire combien ce present pleut à Solon, & ce qu'il respondit à des offres si courtoises. C'est assez de dire qu'ils vécurent depuis dans vne parfaite intelligence, & qu'il apprit à Anacharsis tout ce qu'il sçauoit, & luy donna la connoissance des plus grands personages de la Grece. D'autre costé, Anacharsis ne le pouuoit quitter vn moment, tant il estoit charmé de son sçauoir & de sa vertu; de sorte qu'il apprit en peu de temps tout ce qu'il desiroit, & se rendit tres-illustre, chacun croyant que s'il n'eust eu quelque ressemblance aux mœurs de Solon, il n'en eust pas fait son amy. Il est donc le seul des Barbares qui a esté initié dans les mysteres, & fait citoyen d'Athènes, si l'on en veut croire Theoxène. Aussi ne retourna-t-il en son païs, comme ie croy, qu'après la mort de Solon. Maintenant pour dire ce qui m'a fait tirer Anacharsis de la Scythie, pour venir en Macedoine avec Toxaris & Solon, c'est qu'il m'est arriué la mesme chose qu'à luy, & ne croyez pas que ie le die par vanité. Car les Syriens ne sont pas moins honnestes gens que les Scythes, & ce n'est pas en noblesse ni en grandeur que ie me veux comparer à Anacharsis; mais en ce que ie me trouuay tout surpris, en arriuant icy, tant de la beauté & de la grandeur de la ville, que de la multitude & de la splendeur de ses habi-

tans, de mesme Telemague fut remply d'estonnement & d'admiration en voyant le palais de Menelaüs. Car comme i'auois enuie de me faire connoistre par quelque ouurage; (car où pouuois-je mieux faire paroistre mon esprit qu'en ce lieu?) & que ie m'enquerois de ceux qui estoient le plus en estime, pour m'adresser à eux & implorer leur protection; ie ne trouuay pas seulement vn Toxaris, mais plusieurs, qui après m'auoir dit le grand nombre d'honnestes gens dont cette ville estoit remplie, ajousterent, qu'il y en auoit deux principaux tant en noblesse qu'en credit, qui pouuoient disputer de sçauoir & d'eloquence avec les plus grands personages de la Grece, & estoient également chers & estimez de tout le monde. Pour leur courtoisie & le reste de leurs vertus, il n'est point besoin, dirent-ils, de vous en parler; car vous les reconnoistrez assez vous-mesme. Il suffit de vous dire que l'un est le pere & l'autre le fils, & que le premier peut estre comparé legitiment à Solon, à Periclès ou à Aristide, & l'autre à Alcibiade; puis-qu'il a comme luy les façons aimables & attrayantes, sans parler des auantages de sa taille & de sa bonne mine. Toutela difference qu'il y a, c'est que la Grece se repentit d'auoir aimé l'autre; & que l'amour qu'on a pour celuy-cy augmente tous les iours avec son estime. Enfin,

c'est l'honneur de son païs, & les delices de tout le monde. Si-toft qu'il ouure la bouche pour parler, il rault chacun en admiration; si bien que vous n'avez rien à defirer si son pere & lui viennent vne fois à vous recevoir dans leur amitié. J'atteste les Dieux que voila quel estoit le sentiment general; mais ie n'ay plus que faire du témoignage des autres, après l'auoir reconnu moy-mesme, & ie trouue seulement qu'on n'en a pas assez dit. Il ne faut donc point tarder davantage à gagner leurs bonnes graces, puis-que leur amitié nous doit seruir d'abry contre la tempeste, comme les estoilles de Castor & de Pollux si fauorables aux Nauionniers,

 COMMENT IL FAVT ESCRIRE
 L'HISTOIRE.

Le titre sert icy d'Argument.

ON dit que sous le regne de Lyfimachus, les habitans de la ville d'Abdere furent tourmentez d'une fièvre chaude tres-violente, qui finissoit le septiesme iour par vne perte de sang ou vne sueur. Mais ce qu'il y auoit de plus estrange, c'est que tous ceux qui en estoient atteints recitoient des Tragedies, & particuliere-

ment l'Andromede d'Euripide, d'un air grave & d'un ton lugubre, & toute la ville estoit pleine de ces Comediens faits à la haste, qui tout hâ- ues & défigurez, s'escrioient, *O amour, Tyran des Dieux & des hommes !* & ioüioient le reste du rôle de Persée fort melancoliquement; ce qui dura iusqu'à la venue de l'Hiuer qu'un grand froid emporta toute cette frenesie. Ce mal venoit de ce que le Comedien Archelaüs qui estoit en grande vogue en ce temps-là, auoit ioüé cette Tragedie avec applaudissement, dans les plus ar- dentes chaleurs de l'Esté; de sorte que plusieurs au retour du theatre se mirent au liêt, & le con- trefaisoient le lendemain, ayant l'esprit encore tout plein de ses termes tragiques & empoulez. Vne maladie assez semblable a gagné depuis peu nos beaux esprits, qui depuis la deffaite d'Arme- nie, & les victoires remportées en suite sur les Barbares, ne se peuuent tenir, non pas de iouer des Tragedies, car il ne seroit pas desagreable d'ouïr reciter de beaux vers, mais d'escrire l'Hi- stoire; & l'on ne voit plus que des Xenophons, des Herodotes & des Thucydides; ce qui iustifie le dire de cet Ancien, *Que la guerre est mere de tout,* puis-qu'elle produit mesme des Historiens. A l'exemple donc de Diogene, qui à la venue de Philippe voyant les Corinthiens employez, les uns à reparer leurs bresches, les autres à nettoyer

*Il vouloit
dire la dis-
corde des
Elements.*

leurs armes, s'amusoit à rouler son tonneau, pour n'estre pas le seul oisif dans vne ville si occupée: l'ay pris la plume, afin de ne pas faire dans la Comedie vn personnage muët, ni me taire tandis que tous les autres parlent. Je ne suis pourtant pas si temeraire que d'entreprendre d'escrire l'Histoire, ie craindrois trop de donner à trauers quelque banc ou quelque escueil caché sous les ondes, qui brisast mon fresse vaisseau. Je veux seulement donner quelques auis à ces nouueaux Escriuains, quoy que la pluspart ne croient pas en auoir besoin, & se figurent qu'il n'y a qu'à sçauoir s'expliquer passablement pour deuenir bon Historien. Mais tu sçais bien le contraire, mon cher Philon, & qu'il n'y a guere de chose plus difficile, si l'on veut trauailler, comme dit Thucydide, pour l'Eternité. Je sçay bien que je ne feray pas plaisir à ceux qui ont desia publié leurs ouvrages, avec les acclamations accoustumées; mais cela leur pourra seruir vne autrefois à descrire les guerres estrangeres, puis - qu'en l'estat qu'est maintenant l'Empire Romain il n'y a rien qui l'ose chocquer. Que s'ils ne veulent pas receuoir instruction, ie ne m'en soucieray pas beaucoup, & quand tous les Abdérites auroient la fièvre chaude, le Medecin n'en fera que rire. Or comme tous les preceptes concernent ce qu'on doit faire & ce qu'on doit euitier, ie commenceray
par

par ceux-cy, sans m'estendre aux autres qui sont communs à toutes les productions de l'esprit, & qui concernent l'ordre, la pensée & l'expression ; mais ie me renfermeray dans ceux qui sont propres à nostre sujet. Premièrement, quelle faute ne font point ces nouveaux Docteurs, lors qu'au lieu de rapporter simplement les choses comme elles se sont passées, ils s'estendent dans le blasme ou la louange des Chefs, & font vne Satyre ou vn Panegyrique au lieu d'une Histoire ; sans considerer que ces choses sont esloignées l'une de l'autre, comme le ciel l'est de la terre. Car celuy qui louë n'a autre but que de resjouir, & ne se soucie pas de le faire au prejudice de la verité ; mais le moindre mensonge corrompt la nature de l'Histoire, & fait d'une verité vne fable. L'Histoire ne s'accorde pas plus avec la Poësie, qui n'a pour bornes que la fantaisie du Poëte, dont la raison s'appelle fureur. Mais elle est plus chaste & ne peut employer les ornemens de la Poësie, non plus qu'une honneste femme ceux d'une Courtisane ; d'autant plus, qu'elle n'emprunte pas le secours des Fictions, & n'a pas les figures & les mouuemens qui transportent l'ame & la mettent hors de son siege. Si vous y meslez donc trop d'ornemens, vous la rendez semblable à Hercule vestu des habits d'Omphale, qui est la dernière extrauagance. Ce n'est pas

qu'elle ne puisse quelquefois employer les loüanges avec grace; mais elle y doit estre fort retenuë, & se souuenir tousiours que son but n'est pas de plaire, mais d'instruire; & qu'elle ne traueille pas tant pour ceux qui sont à present, que pour la posterité. Ceux-là donc s'abusent qui diuisent l'Histoire en deux parties, l'vtile & le delectable, & pour cela y comprennent les loüanges. Car l'Historien ne doit auoir pour but que l'utilité qui se tire d'une narration veritable, & s'il melle quelque agrément dans son ouurage, il ne faut pas que ce soit pour en corrompre la verité, mais pour la faire mieux receuoir. Or ce qui sent trop la flatterie dégoustte vn honneste homme au lieu de le resioüir; & c'est celuy-là qu'on se doit proposer de contenter sans se soucier des autres. Car quand on plairoit à quelques-vns, les gens d'esprits'en riront, parce qu'ils sçauent que la perfection de chaque chose consiste dans sa nature, & que si vous l'en tirez, vous faites vn monstre, au lieu d'un miracle. Je laisse à part que les loüanges ne sont d'ordinaire agreables qu'à ceux qu'on louë, encore faut-il pour plaire qu'elles soient bien délicates; mais elles sont insupportables à tout le monde, lors qu'elles contiennent des hyperboles excessiues & des flatteries manifestes. Plusieurs, neantmoins, qui ne les sçauent pas apprestier, & n'ont pas la grace de

ESCRIRE L'HISTOIRE. 411

l'agencement, se contentent d'assembler plusieurs choses incroyables, sans leur donner seulement la teinture de la verité; mais bien-loin de plaire ils font enrager mesmes ceux qu'ils cajolent, s'ils ont tant soit peu de pudeur. On dit à ce propos qu'Aristobule l'un des Capitaines d'Alexandre, lisant vn iour à ce grand Prince de qui il a escrit l'Histoire, la bataille contre Porus, où il mesloit des flateries extraordinaires, Alexandre qui nauigeoit alors sur l'Hydaspe, ietta le liure dans la riuere, & luy dit qu'on luy en deueroit faire autant, d'estre si effronté que d'attribuer de faux exploits à Alexandre, comme s'il n'en auoit pas assez fait de veritables. Colere bien iuste & bien conforme à vne autre action de ce Prince, lors qu'il rebuta l'Architecte qui vouloit tailler le mont Athos à sa ressemblance, & faire que d'une main il tint vne ville, & de l'autre il versast vn fleuve. Aussi depuis ne se seruit-il plus d'Aristobule, apres auoir reconnu sa flatterie & sa lâcheté. Car quel plaisir y a-t-il d'entendre de fausses loüanges, si l'on n'est de l'humeur des femmes, qui veulent qu'on les peigne plus belles qu'elles ne sont, comme si cela corrigeoit leurs defauts, ou qu'elles en fussent plus saines, pour auoir le teint meilleur dans leur tableau. Cependant, la pluspart des Historiens modernes font cette faute, sans se soucier de la

posterité à qui ils rendent leur Histoire suspecte par ce defect. S l'on doit donc y meller de l'agrément, il faut, comme i'ay dit, que ce soit de celui que la verité est capable de recevoir, & non pas de faux ornemens, comme i'en ay remarqué depuis peu dans ces nouveaux Historiens; & ie prie de ne point estimer ce que ie diray incroyable, pour estre ridicule; car ie t'en ferois ferment à vn besoin, s'il estoit honneste de iurer dans vn liure. L'un commence son Histoire par l'inuocation des Muses, & les prie de favoriser son dessein; & pour acheuer comme il a commencé, il compare l'Empereur à Achille, & le Roy de Perse à Theriste, sans considerer qu'il luy feroit beaucoup plus d'honneur de comparer son ennemy à Hector, pour rendre sa defaite plus illustre. Il ajouste à cela vne loüange de soy-mesme & de sa patrie, pour monstres qu'il est digne d'escrire l'Histoire, & marque en passant que si Homere l'eust fait, il eust sauué vn grand procès aux Grammairiens, qui s'entrebatent maintenant sur ce sujet. Il finit son exorde par vne protestation de raualler les auantages des ennemis, & de releuer les nostres, & entre ainsi en matiere. *Car ce malheureux Vologeses fit la guerre à l'Empereur pour la raison qui s'en suit.* Vn autre grand imitateur de Thucydide commence ainsi son Histoire, à son exemple, *Creperius Calpurnius*

nianus citoyen de la ville de Pompée, a escrit la guerre des Parthes & des Romains, commençant dès son origine. Après vn si beau commencement, il est facile de iuger du reste. Car il fait dire mille extravagances à vn certain Orateur de Corfou, & enuoye la peste à ceux de Nisibe, pour n'auoir pas voulu embrasser nostre party; empruntant tout de l'histoire de Thucydide, horsmis les longs murs d'Athènes. Il passe d'Ethiopie en Egypte & aux Estats du Roy de Perse, où ie le laissay tout à propos qui enterroit les Atheniens à Nisibe, iugeant assez ce qu'il pourroit dire après vn si beau commencement. N'est-ce pas là vne belle façon d'imiter Thucydide, de dérober ce qu'il a dit, pour l'appliquer à vn sujet tout different? Non content de cela, il mesle dans son Histoire les termes Latins des armes & des machines, & dit *le pont & le fossé*, comme on fait en cette Langue, qui est vne chose bien agreable aux oreilles Grecques. Vn autre a fait la sienne comme vn Iournal de quelque Soldat ou de quelque Viuandier d'Armée, en quoy il est plus excusable que les autres; car si cela ne tient lieu d'histoire, cela peut tousiours seruir de memoire à vn Historien. Mais son inscription est trop superbe pour vn si maigre Escriuain. *L'Histoire Parthique de Callimorphe, Medecin des Hastaires de la sixieme legion.* Sa reface n'est pas moins.

extrauagante. Car il soustient que c'est au Medecin à escrire l'histoire, parce qu'Esculape est fils d'Apollon qui est le pere des Sciences, & le protecteur des Muses, & entremesse parmy les mignardises de la langue Ionique des termes bas & populaires. Mais pour dire quelque chose des Philosophes, vn d'entr'eux dont ie tais le nom par respect, passe tous les autres en extrauagance. Car il soustient d'abord qu'il n'appartient qu'au Sage d'escrire l'histoire, & pour le prouuer, il entasse argument sur argument, en toutes les figures, entremellant parmy des propositions ridicules, des flatteries grossieres & pedantesques. Mais ce qui est de plus insupportable, c'est qu'il dit au commencement, que l'Empereur aura cet auantage par dessus les autres Princes, que les Philosophes seront ses Historiens; ce qu'il eust esté plus honnesté de laisser penser aux autres que de le dire. Il ne faut pas oublier aussi celuy qui commence de la sorte, pour faire l'Herodote, comme l'autre a fait le Thucydide. *Je viens à parler des Perses & des Romains.* Et en suite, *Car il falloit que quelque malheur arrivast à ceux-là.* Et aussi-tost, *Ostroës que les Grecs appellent Oxyroës,* & autres sottises semblables. Vn autre, illustre par son eloquence, & grand imitateur de Thucydide, s'il ne le surpasse mesme, se plaist à descrire routes les villes, les champs, les fleuves & les montagnes, pour

donner plus de clarté, comme il pense, à son Histoire ; mais ses descriptions sont si froides, qu'elles surpassent les neiges Caspiennes, & toute la glace du Septentrion. A peine vn liure luy suffit à descrire le bouclier del'Empereur, où brille au milieu la Gorgone coëffée de serpens, avec ses regards de trauers. Il compare son baidrier à l'arc en ciel. Combien employe-t-il de paroles à depeindre la Veste de Vologésès, avec la bride de son cheual, & la cheuclure ondoyante d'Osroés au passage du Tygre, d'où il le fait sauuer dans vn antre ombragé de myrtes, de lauriers & de lierre, qui font vn couuert à l'épreuve des rayons du Soleil? Ne sont-ce pas là des particularitez bien necessaires? mais cela vient de ce qu'ils ne sçauent pas ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer, & ne sont pas capables de reconnoistre les beaux endroits, ni de les descrire; Semblables à ces valets enrichis depuis la mort de leur maistre, qui ne sçauent pas encore comme il faut porter vn manteau, & se creuent de fouppe pendant le repas, sans toucher aux viandes delicates. Celuy-cy se plaist aussi à descrire des blessures incroyables, ou des morts estranges; Car il dit qu'vn homme blessé au gros orteil mourut subitement, & qu'au seul cry du General sept ou huit hommes tomberent par terre. Pour le nombre des morts, il surpasse mesme

ce qui en est porté dans les lettres de l'Empereur. Car il dit qu'il y mourut soixante & dix mille deux cens trente-six des ennemis, & qu'il n'y en eut que deux de morts du costé des Romains, & neuf de blesez ; ce qui est tout ensemble incroyable & ridicule. Mais pour paroistre plus elegant, & ne point corrompre comme l'autre la pureté de la langue Grecque par des termes barbares & estrangers ; il dit *Cronus* pour *Saturninus*, *Frontin* pour *Fronton*, *Titanus* pour *Titianus*, & autres semblables impertinences. Touchant la mort de Seuerian il dit que tout le monde s'est trompé, & qu'il mourut de faim, & non pas d'un coup d'espée, comme on a creu ; sans considerer que plusieurs demeurent iusqu'au septiesme iour sans manger, & qu'il n'en fut que trois ; si ce n'est qu'Osroés fust demeuré exprés sept iours sur le champ de bataille en attendant que son ennemy fust mort de faim. Mais que dirons-nous de ceux qui se seruent de termes poëtiques dans leur Histoire, comme s'ils chaussoient d'un pied un escarpin, & un cothurne de l'autre, pour iouer ensemble la Comedie & la Tragedie. D'autres s'enflent à l'entrée de leur ouurage, comme s'ils alloient dire quelque chose de grand & de merueilleux, & ne disent que des choses ordinaires, avec un stile bas & rampant ; ce qui me fait souuenir de ces tableaux où l'on peint

Cupidon

Cupidon avec vn masque d'Hercule, ou de quelqu'un des Titans, & du Prouerbe qui dit, *Qu'un iour les montagnes furent enceintes, & n'accoucherent que d'une souris.* Car il faut garder par tout l'vnité du caractere, & ne pas meller des haillons parmy la pourpre, ni mettre sur vn nain vne teste de geant. Quelques-vns font vn corps sans teste, & pensent se sauuer par l'exemple de Xenophon, qui commence ainsi sa Retraite des dix mille, *Darius & Parisatis auoient deux fils*; mais ils ne sçauent pas qu'il y a des Narrations qui tiennent lieu d'Exorde, comme ie le monstrey tantost. Encore peut-on excuser les defauts de l'élocution & de la disposition; mais de s'abuser en ses descriptions, non pas de quelques lieuës, mais de iournées entieres; cela n'est pas pardonnable, comme celuy qui dit qu'Europus est vne colonie des Edesséens dans la Mesopotamie, à deux iournées de l'Euphrate: Et comme si ce n'estoit pas assez, il y transporte ma patrie avec ses tours & ses remparts, & dit que Samosate est baignée de l'Euphrate & du Tygre, comme s'ils couloient sous ses murailles; quoy qu'il ne faille pas grand discours pour te persuader que ie ne suis ni Parthe ni Caldéen. Enfin, il trauaille si negligemment, qu'on diroit qu'il a composé son Histoire sur les bruits de Ville, & qu'il n'a iamais veu personne qui ait esté en Syrie. Il ajouste

vne plaisante particularité de Seuerian, quoy
 qu'il die l'auoir apprise de ceux qui s'estoient
 sauuez de la bataille, qu'il cassa des crystaux
 qu'on luy auoit donnez, & d'un morceau s'en
 coupa la gorge, pour mourir d'une fin tragi-
 que, sans auoir recours ni au fer ni au poison,
 comme à des morts trop ordinaires. En suite, il
 fait son oraison funebre, à l'exemple de Thucy-
 dide, qui a fait l'éloge de ceux qui moururent
 les premiers à la guerre du Peloponnèse. Car ie
 ne sçay comment ils en veulent tous à cét Au-
 teur, quoy qu'il n'ait iamais pensé à eux ni à la
 deffaite d'Armenie. Après auoir donc enseuely
 son Heros magnifiquement, il fait monter sur
 son sepulcre vn riual de Periclès en éloquence,
 c'est à dire vn Centurion nommé Afranius Silo,
 qui dit tant de choses, & si lugubres, qu'il m'a
 fait pleurer à force de rire, sur tout, lors qu'il se
 lamente amèrement à la fin de sa harangue, au
 souuenir des bons morceaux qu'il auoit mangez
 à sa table, & des grands coups qu'il y auoit beus.
 Et pour finir comme Ajax, il tire son espée apres
 toutes ses lamentations, & s'en donne à trauers
 le corps; à grand tort veritablement, car il de-
 uoit mourir par la main du bourreau, apres vne
 si meschante harangue. Cependant, l'Auteur
 dit, que toute l'assistance estonnée d'une si belle
 action, commença à battre des mains & à éleuer

iufqu'au ciel cet Afranius par fes loüanges. Et veritablement, il eft loüable de s'eftre fouuenu de la bonne chere qu'on luy auoit faite, & de n'en auoir point efté ingrat à la mort. Mais ie voudrois qu'auparauant pour nous efpargner la peine de lire tant de sottifes, il euft eſtranglé fon Historien. Quelques-vns, ſans ſ'arreſter aux choſes eſſentielles, ſ'amuſent à nous conter des particularitez ridicules ou inutiles. Comme ſi quelqu'un ayant entrepris de deſcrire la ſtatüe de Iupiter Olympien, commençoit par ces brodequins, où ſ'amuſoit à nous deſpeindre ſa baſe, ſans toucher au reſte. Car l'un d'eux ne dit que trois mots de la bataille, & ſ'eſtend ſur le recit d'un caualier Maure, qui ſ'eſcarta par des rochers pour trouuer de l'eau, & ayant rencontré des païſans qui diſnoient, ſe mit à table avec eux, apres auoir eſté reconnu par un de ces villageois qui auoit eſté en Mauritanie, où il auoit un frere qui portoit les armes. Il ajoûte à cela des conteres à dormir debout, Que ce païſan fut à la chaſſe en ce païs-là, où il vit des troupeaux d'Elephans, & faillit à eſtre deſchiré par un lion; Qu'il achetta de grands poiſſons à Ceſarée; de ſorte que ce bel Historien laiſſant à part le recit d'une ſi fameuſe bataille, & tout ce qui ſe fit de memorable de part & d'autre, ſ'amuſe à contempler un villageois qui achette du poiſſon dans un

marché, & si la nuit ne fust suruenüe, ie pense qu'il eust soupé avec luy ; car le souper estoit prest. Regardez vn peu quelle perte nous eussions faite, si l'on eust perdu ces beaux memoires, & que ce caualier Maure n'eust pas eu soif à la bataille, où s'en fust retourné sans boire. Le passe plusieurs belles circonstances, Qu'une batteuse les vint trouuer, d'un village voisin ; Qu'ils se firent des presens les vns aux autres, & que le caualier donna au païsan sa lance, & le païsan au caualier l'agraphe de son saye, & autres particularitez tres-necessaires. On peut donc dire de cét Historien & des autres qui luy ressemblent, non pas qu'ils ont cueilly la rose sans se picquer aux espines, mais qu'ils se sont picquez aux espines sans cueillir la rose. Celuy-là n'est pas moins ridicule, qui sans iamais auoir esté en

Syrie ni en Armenie, dit que les yeux sont plus fideles que les oreilles, & partant qu'il ne rapporte pas ce qu'il a ouï mais ce qu'il a veu. Mais il a si bien tout veu, qu'il dit que les dragons des Parthes, qui est parmy eux vn signe de la multitude, parce qu'un seul dragon en produit mille, Que ces dragons, dis-je, sont fort grands, & naissent en Perse vn peu au dessus de l'Iberie, & qu'on les attache au bout d'une pique, d'où l'on sème par tout l'espouuante ; puis quand on vient aux mains on les délie, & on les iette à la

Hor d'Herodote.

reste des ennemis, dequoy plusieurs des nostres furent deuorez ou estouffez. Il ajouste, qu'il voyoit tout cela du haut d'un arbre où il s'estoit fauüé de bonne heure, dont bien nous en prit; Car sans cela nous aurions perdu vn bel Historien, qui est tesmoin oculaire de tant de merueilles, & qui a executé de sa main plusieurs beaux faits d'armes, & a esté mesme blessé; mais ie pense que ç'a esté sur le chemin de Lerne à Corinthe d'où il estoit. Cependant, il lisoit toutes ces choses en la presence des Corinthiens qui scauoient qu'il n'auoit pas seulement veu la bataille en peinture; Car il ne connoist ni les armes, ni les machines, ni les termes de la guerre, & s'y abuse à tous propos. Vn autre décrit en moins de cinq cens vers tout ce qui s'est passé en tant de Prouinces, & a l'insolence de prendre le nom d'Historien, avec vn titre presque aussi grand que son liure, *Les victoires remportées nouuellement sur les Parthes, par les Romains, en Armenie, en Mesopotamie & en Medie. Par Antiochianus qui a gagné le prix aux ieux consacrez à Apollon; car ie croy qu'il vainquit à la course en sa ieunesse.* Vn autre a fait l'Histoire par forme de Prophetie, où il décrit la prise de Vologésès, & la mort d'Osroés qu'il fait exposer aux lions, & narre en suite nostre triomphe. Non content de cela, il bastit vne ville dans la Mesopotamie, d'une beauté &

ou, mais.

Ggg iij

d'une grandeur extraordinaire ; mais il est en peine s'il la nommera Irène ou Nicée, en signe de la paix ou de la victoire. Il promet d'écrire en suite l'histoire des Indes, & la navigation de l'Océan, & ce n'est pas une simple promesse ; car il a desia fait passer le fleuve Indus à la troisieme legion, avec une troupe de Gaulois & de Maures, sous la conduite de Cassius. Mais de sçavoir ce qu'ils feront, & comment ils soustiendront le choc des Elephans, cela est encore incertain, & il faut attendre qu'il nous le mande du Royaume de Musican, ou de la Republique des Oxydraques. Ils font, comme j'ay dit, plusieurs autres semblables sottises, ne voyant pas ce qui est digne de remarque, & quand ils le verroient, ne le pouvant exprimer dignement ; mais mettant tout ce qui leur vient à la fantaisie. Ils prennent tous des titres superbes : *Des victoires Parthiques, tant de liures.* Un autre plus plaisamment, *Les Parthoniques de Demetrius de Sagalasse* ; Ce que ie n'allegue pas tant par raillerie que pour servir d'instruction. Car celuy qui esuitera ces escueils & autres semblables, sera en estat de faire quelque chose de bon, & de prendre le droit chemin, parce que de deux contraires qui oste l'un pose l'autre. Mais, dira quelqu'un, maintenant que le champ est desfriché, & les ordures emportées, il est temps d'y jeter la bonne semence, & de faire voir que tu-

On, Mu-
xix.

és capable d'instruire, aussi bien que de railler. Je dis donc pour entrer en matiere, que celuy qui veut escrire l'Histoire, doit auoir premierement vne adresse naturelle à s'expliquer, & à discerner le mensonge d'auec la verité, qualitez qui ne s'acquierent point par l'art, mais qui sont comme des presens du Ciel, quoy que l'adresse à s'exprimer se puisse perfectionner par l'estude & par la lecture des anciens. Cecy n'a pas besoin de precepte, car on ne scauroit donner de l'esprit à celui qui n'en a point. Ce seroit vn secret plus grand que la pierre Philosophale, de pouuoir transformer les esprits, & faire d'un lourdaud vn habile homme. La Science ne donne donc pas ce qu'on n'a point, mais agence seulement ce qu'on a; & mon dessein n'est pas de rendre tout le monde capable d'escrire l'Histoire, mais d'empescher ceux qui le sont de s'esgarer. Car pour auoir de l'esprit, on ne laisse pas d'auoir besoin d'art & de preceptes, comme pour estre bon Musicien, ce n'est pas assez d'auoir bonne voix, si l'on ne la scait conduire. Il faut, outre ce que j'ay dit, auoir quelque connoissance des affaires du monde, & des choses de la guerre. On ne scauroit rien faire d'un homme qui n'a rien veu, & qui est obligé d'en croire les autres; Mais sur tout, il ne faut estre attaché à aucun party. Car il ne faut pas faire comme ce Peintre qui peignoit

vn Monarque, de porfil, parce qu'il n'auoit qu'un œil, mais il le faut représenter tout entier. Que le respect de sa patrie n'empesche point de dire les pertes qu'elle'a receuës, ni les fautes qu'elle a faites ; car l'Historien, non plus que le Comedien, n'est pas coupable des malheurs qu'il représente. Si pour les déguiser ou les passer sous silence, on pouuoit reparer les desordres, Thucydide n'auroit pas manqué d'un trait de plume de raser les fortifications des ennemis, & de restablir les affaires de sa ville ; mais les Dieux mesme n'ont pas le pouuoir de changer les choses passées. Le deuoir donc de l'Historien est de les conter comme elles sont auenuës, ce qu'il ne peut faire lors qu'il est dépendant d'un Prince ou d'une Republique, de qui il a quelque chose à esperer ou à craindre. Que s'il faut necessairement qu'il en parle, il doit faire plus d'estat de la verité, que de son interest, ou de sa passion. Car c'est le seul Dieu à qui il doit sacrifier, sans se soucier du reste. Enfin, il doit auoir tousiours pour but le iugement de la posterité, s'il ne veut remporter le titre de flatteur, plustost que d'Historien. On dit, à ce propos, qu'Alexandre dit vn iour à Onésicrite, qu'il voudroit bien apres sa mort retourner en vie pour quelque temps, afin de voir le sentiment qu'on auroit de luy, & comment on prendroit les choses

choses qu'il auoit faites. Car ie ne m'estonne pas, dit-il, qu'on me louë, maintenant que les vns m'apprehendent, & que les autres taschent de gagner mes bones graces. C'est pour cela que quelques-vns tiennent qu'on doit ajouster foy à ce qu'Homere dit d'Achille, parce qu'il a écrit apres sa mort; mais les fictions des Poëtes ne sont point sujettes à ces maximes, & ne releuent que de leur fantaisie. Je veux donc que mon Historien aime à dire la verité, & n'ait point sujet de la taire: Qu'il ne donne rien à la crainte, ni à l'esperance, à l'amitié ni à la haine; ne soit d'aucun païs, ni d'aucun party; & appelle les choses par leur nom, sans se soucier ni d'offenser, ni de plaire. C'est ce qu'a fait Thucydide, quoy qu'il vist Herodote en si grande estime, qu'on donnoit le nom des Muses à ses Liures; Car i'aime mieux, dit-il, desplaire en disant la verité, que plaire en contant des fables, parce qu'en desplaisant ie profiteray, & nuiray en voulant plaire. Voila quel doit estre le sentiment d'un bon Historien. Pour son style, il faut qu'il soit clair & naturel sans estre bas: Car comme nous luy proposons la liberté & la verité pour regle de ce qu'il doit dire; aussi faisons-nous la clarté & l'intelligence pour regle de la façon dont il le doit dire. Il faut que ses figures, qui sont comme l'assaisonnement du discours, ne soient ni trop hautes, ni trop recher-

*Que le peu-
ple entende,
& les do-
ctes loient.*

Hhh

chée ; si ce n'est lors qu'il veut descrire vne bataille ou faire quelque harangue ; car alors il peut enfler son style, & desplier, s'il faut ainsi dire, les voiles de l'Eloquence. Il ne faut pas pourtant qu'il s'éleue qu'à la mesure des choses dont il parle, & son style doit estre exempt d'enthousiasme, & de toute fureur poétique. Car il y a danger, en s'élevant trop, que la teste ne luy tourne, & qu'il ne s'esgare en des fictions ; C'est pourquoy il doit marcher bride en main, & considerer que l'excès & le mensonge sont les deux plus grands vices de l'Histoire. S'il veut donc s'esleuer, que ce soit par les choses plustost que par les paroles ; car il vaut mieux que son style soit ordinaire, & que sa pensée ne le soit pas, que de rendre sa pensée foible, & son style trop esleué, ou de se laisser emporter à l'effort de son imagination. Que ses periodes ne soient ni trop longues, ni trop estudiées ; son style ni trop nombreux, ni trop negligé ; parce que l'un sent la barbarie, & l'autre l'affectation. Il faut aussi que ses pensées ayent plus de solidité que d'esclat, & approchent plus du raisonnement d'un sage politique, que de la pointe d'un déclamateur ; Que ses sentences ne soient ni trop frequentes, ni trop destachées ; mais se trouuent comme enchassées dans le corps de son ouurage. Quant à ce qui concerne les

choses qu'il doit escrire, il ne les faut pas mettre à l'aventure, mais les ranger avec soin, & consulter souvent ceux qui ont eu part aux affaires; sinon, suiure les relations les plus veritables, & qui paroissent les moins passionnées, ou qui ont moins de sujet de l'estre. En quoy il faut beaucoup d'adresse à l'Historien, pour discerner les endroits & les personnes d'où elles viennent, & n'ajouster pas foy legerement à tout ce qu'on dit, mais examiner les raisons qu'on a de dire la verité ou de la taire. Lors qu'il aura ses memoires prests, ou la plus grande partie, il bastira le corps de son Histoire, & l'agencera en suite plus poliment, tant pour les paroles que pour les choses. Du reste, il fera, comme le Iupiter d'Homere, qui iette tantost la veuë sur le camp des Grecs, & tantost sur celuy des Troyens, & descrira separément les actions des deux partis, si ce n'est dans le recit des batailles, où l'on est contraint souvent de les confondre. Mais qu'il ne s'amuse pas à descrire les actions des particuliers, si elles ne sont fort illustres, & qu'il s'attache au gros, sans se soucier du reste. Qu'il considere d'abord les Generaux, les ordres qu'ils donnent, & la disposition de leurs troupes, & rende, s'il se peut, raison de tout. Quand on vient aux mains, qu'il remarque ce qui se fait de part & d'autre, & n'oublie pas le vaincu

pour parler tousiours du vainqueur. Qu'en toutes choses il garde la mediocrité & la bien-seance, & ne s'emporte pas en ieune homme, ni ne lasse son lecteur, ou obscurcisse sa narration, pour vouloir tout dire. Il peut quelquefois laisser vne chose, quand il aura haste, pour ne point interrompre le fil de l'Histoire ; mais qu'il y reuienne apres, & garde le plus qu'il pourra l'ordre des temps. Qu'il suiue le vainqueur par tout, sans perdre aucune action ou particularité remarquable. Que son discours ressemble à vn miroir fidele, qui rend les objets tels qu'il les reçoit, & n'en altere rien ni en la forme, ni en la matiere, ni en la couleur. Car il faut qu'il cherche, non pas comme l'Orateur, ce qu'il doit dire, mais comment il le doit dire, & qu'il suiue simplement les memoires ; semblable au Sculpteur qui ne fait pas l'or & l'iuoie de sa statuë, mais luy donne seulement la forme qu'elle n'auoir point. Enfin, tout le secret de son Art consiste à bien mettre en œuvre la matiere ; & il a remply parfaitement son caractère, & satisfait à son deuoir, quand le lecteur pense voir ce qu'il lit, tant il est bien representé. Il commencera quelquefois sans exorde, lors que la chose n'aura point besoin de preparation, & se contentera de rapporter le sommaire des choses qu'il doit dire. Mais lors qu'il se vouldra seruir d'exorde

il n'aura égard qu'à deux choses, à rendre son auditeur attentif, & docile, sans se soucier de gagner ses bonnes graces. Il viendra à bout de ce que j'ay dit, en montrant qu'il doit traiter de choses grandes & necessaires, & qui regardent particulièrement l'intérêt de ceux à qui il parle; comme fait Herodote, quand il dit, Que c'est pour conseruer le souuenir des victoires remportées par les Grecs sur les Barbares; & Thucydide, Que la guerre qu'il entreprend de descrire est la plus considerable de toutes celles dont il nous reste quelque memoire, & contient de plus grands & de plus memorables éuenemens. Il seruira beaucoup à l'éclaircissement du sujet, d'en proposer les causes d'abord, & l'on iugera que son exorde est petit ou grand, selon que les choses qu'il aura à descrire seront petites ou grandes. Il passera à sa narration doucement & insensiblement, & gardera toutes les perfections qu'enseigne la Rhetorique, la clarté, la netteté, la brièveté, la facilité, l'égalité, se souuenant tousiours que l'Histoire n'est qu'un long recit. Il faut prendre garde, pourtant, qu'elle ne soit pas composée de plusieurs narrations cousues ensemble, mais qu'elles soient fonduës en un mesme corps; car il ne faut pas seulement qu'elles se touchent mais qu'elles se tiennent. Quel'agencement des choses & des paroles en releue l'esclat, sans affe-

& tation. Pour la brièveté, elle est vtile par tout, principalement, lors qu'on a beaucoup de choses à dire, & ne doit pas estre seulement dans les paroles, mais dans les choses. Car il faut passer en trois mots les moins importantes, & n'estre estendu qu'en celles qui le meritent. Il y en a mesme dont il ne faut point parler du tout; car chacun est curieux de sçauoir toutes les particularitez des grandes entreprises, c'est pourquoy on n'y sçauoit estre trop long; au lieu que dans les autres, quelque court qu'on soit, on ennuye. Enfin, il faut faire comme dans vn festin bien appresté, où l'on ne sert pas indifferemment toutes sortes de viandes, mais seulement les plus delicates. Car l'Histoire n'est faite que pour conseruer la memoire des choses memorables, & non pas des autres. Il faut aussi que l'Historien soit fort retenu dans ses descriptions, & qu'il paroisse que ce n'est pas par vn vain desir de faire paroistre son esprit, mais pour esclaircir & embellir son sujet. Car elles ne sont pas proprement du corps de l'Histoire, quoy qu'elles y apportent beaucoup de clarté; de sorte qu'elles ne doiuent pas estre estendues au delà de ce qu'on traite. En cela Homere, bien que Poëte, peut seruir de regle; car en la descente d'Ulyse aux Enfers, il ne s'amuse point à descouurir tous les tourmens des malheureux; au lieu qu'un mauuais

Historien en eust remply son ouurage, approchant l'eau iusqu'aux lèvres de Tantale, & faisant faire plusieurs tours à Ixion sur sa rouë. Thucydide y est aussi fort retenu. Car soit qu'il descriue la forme d'un siege, ou d'un camp, ou la figure de quelque machine, il va viste, & est encore moins estendu dans la description des villes, & du port de Syracuse. Que s'il paroist long dans celle de la peste, on remarquera en y prenant garde de près, que c'est la multitude des choses qui l'arreste, & qu'il se haste tant qu'il peut. Quand on fait parler quelqu'un, il luy faut faire dire ce qui est conuenable tant à sa personne qu'à la chose dont il s'agit: Et quoy qu'il soit permis en cet endroit d'estaler son éloquence, il faut tousiours que ce soit avec iugement, & sans affectation, & sur tout, dire clairement ce qu'on veut dire. Pour ce qui est du blasme & de la loüange, il faut prendre garde que vostre Histoire ne puisse passer pour un Panegyrique, ni aussi pour une Satyre, comme celle de Theopompe. Il ne faut donc blasmer ni loüer qu'en passant, & se souuenir qu'il n'y a point de plus beau Panegyrique des Grands hommes que leurs actions, parce qu'il leur est particulier, & ne scauroit conuenir aux autres. Lors qu'il se presentera quelque chose d'incroyable, ie suis d'avis qu'on le die, mais sans l'asseurer, & laissant à chacun d'en

432 COMMENT IL FAVT ÉSCR. L'HIST.

*Softrate
Cnidiem.*

croire ce qu'il luy plaira. En vn mot, il se faut
tousiours representer ce que i'ay dit, qu'on escrit
pour la posterité, & faire comme cet Architecte
qui bastit la tour du Phare. Car apres auoir ache-
ué son ouurage, qui est vne des merueilles du
monde, il graua son nom sur vne pierre, qu'il
enduist de mortier, & escriuit dessus celuy du
Prince qui regnoit, sçachant bien qu'il seroit
détruit par le temps, & qu'on verroit alors pa-
roistre le sien qui dureroit autant que les Siecles.
Voila la regle qu'on doit suiure pour bien escrire
l'Histoire, si on le fait ie n'auray pas perdu mon
temps ; sinon, i'auray roulé en vain mon ton-
neau.

*Il fait al-
lusion à ce
qu'il a dit
de Diogene.*



L'HISTOIRE



L'HISTOIRE VERITABLE,

LIVRE PREMIER.

*I. Deſſein de l'Auteur. II. Son embarquement ſui-
uy de ſon arriuée dans vne Iſle de l'Ocean. III. Son
voyage au globe de la Lune. IV. Sa venue en
l'Iſle des Lampes. V. Son engloutiſſement & ſon
ſéjour dans la balcine. VI. Combat des Iſles flot-
tantes.*

COMME les Athlètes n'ont pas ſeulement
ſoin du travail mais du repos ; ceux qui
s'adonnent aux exercices de l'eſprit luy doiuent
quelquefois donner du relasche, pour reuenir
apres plus frais à l'eſtude. Cela ne ſe peut mieux
faire, à mon auis, qu'en le délaſſant ſur quelque
ſujet agreable, & où l'inſtruction ſoit meſlée
avec le plaſir ; c'eſt ce que j'ay taſché de pratti-
quer en cet ouurage, ou parmy pluſieurs men-
ſonges aſſez plaiſans, j'ay meſlé quelques doctes
railleries des anciens Poètes & Histoſiens, ſans
eſpargner meſme les Philoſophes, qui n'ont pû
ſ'empescher de nous debiter pour bons, pluſieurs
contes fabuleux & ridicules. Car Créſias, par
exemple, dans ſon Hſtoire des Indes, a dit des

*I.
Deſſein de
l'Auteur.*

choses qu'il n'auoit iamais ni veuës ni ouïes ; & Iambule a composé vne Histoire assez ingenieuse des merueilles de l'Ocean, sans auoir guere plus d'égard à la verité. Plusieurs en ont fait de mesme, & conté diuerses auentures qu'ils disoient leur estre arriüées dans leurs voyages, parmy lesquelles ils ont entremeslé la description de diuers animaux mōstruëux, de cruautéz inouïes, de mœurs tout à fait barbares & sauuages ; à l'exemple d'Homere, qui fait descrire à Vlysse chez Alcinoüs, la captiuité des vents, la figure enorme des Cyclopes, la cruauté des Antropophages, avec des bestes à plusieurs testes, & la metamorphose de ses compagnons par les charmes d'une sorciere, & autres semblables resueries qu'il debitoit au peuple grossier des Pheagues. Mais ie ne le trouue pas estrange à vn Poëte accoustumé à dire des fables, puis-que nous voyons tous les iours la mesme chose arriuer aux Philosophes ; ie m'estonne seulement que les Historiens ayent pretendu par là nous en faire accroire. Cependant il m'a pris enuie, pour n'estre pas le seul au monde qui n'ait pas la liberté de mentir, de cōposer quelque Roman à leur exemple ; mais ie veux en l'auoüant me montrer plus iuste qu'eux ; & cet auëu me seruira de iustification. Je vais donc dire des choses que ie n'ay iamais ni veuës ni ouïes, & qui plus est, qui ne sont point, &

ne peuvent estre, c'est pourquoy qu'on se garde bien de les croire.

Vn iour, touchez d'un noble desir de voir & d'apprendre des choses nouvelles, nous nous embarquasmes cinquante que nous estions, dans vn vaisseau bien équipé, & fourny d'un bon Pilote; & cinglasmes des Colonnes d'Hercule dans la mer Atlantique, pour descouvrir la grandeur de l'Ocean, & voir s'il y auoit quelques peuples au delà. Après auoir vogué vn iour & vne nuit sans perdre la terre de veüe, tout à coup au leuer du Soleil il s'esleua vne si furieuse tempeste, qu'on ne pouuoit pas seulement baisser les voiles; si bien qu'il fallut se laisser aller au gré du vent, qui après nous auoir bien agitez par l'espace de soixante & dix-neuf iours, nous ietta à la fin dans vne Isle fort haute, & couuerte de bois, dont les bords estoient assez calmes. Nous y descendismes pour nous remettre du trauail de la mer, & nous estant reposez quelque temps sur le riuage, nous entrâmes plus auât dans le pais pour le reconnoistre, après auoir laissé trente de nos compagnons pour la garde du nauire. Nous n'eusmes pas fait quatre cens pas à trauers vne forest, que nous trouuâmes vne colonne d'airain, sur laquelle estoit escrit en caracteres Grecs, que le temps auoit à demy effacez, *Hercule & Bacchus ont esté iusques icy.* On voyoit

II.
Embarque-
ment de
l'Auteur,
et son arri-
uée dans
une Isle de
l'Ocean.

encore deux pas imprimez sur le roc, dont le premier qui estoit le plus grand, auoit près d'un arpent de longueur, ce qui nous fit iuger que c'estoit celuy d'Hercule. Apres auoir reueré des lieux si fameux par la venue de ces Heros, nous continuâmes nostre route, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, que nous arriuâmes à un ruisseau, dont la liqueur estoit comme d'un excellent vin Gree, & qui estoit si large en quelques endroits qu'il pouuoit porter batteau. Ce nous fut un nouveau gage de la venue de Bacchus, & de la verité de la colonne. Mais comme nous remontions vers sa source, pour decouurir la cause d'une si grande merueille, nous trouuâmes des vignes chargées de raisins, du pied desquelles couloit ce large ruisseau, lequel fourmilloit de poissons qui auoient tous la couleur & le goust de vin, & en les ouurant, on les trouuoit pleins de vendange. Ils enyuroient mesme ceux qui en goustoient, & nous fûmes contrains de les temperer avec des poissons d'eau douce pris dans une riuere voisine. Lors que nous eûmes trauersé la premiere, nous decouurimes d'autres vignes d'une nature bien plus estrange. C'estoient de belles femmes depuis la teste iusqu'à la ceinture, qui finissoient en un gros tronc verdoyant, telles que les Peintres peignent Daphné sur le point qu'Apollon la voulut rair.

Leurs doigts s'espandoient en rameaux chargez de raisins , & leurs coëffures estoient faites de pampres & de grappes entrelassées. Elles nous firent mille caresses , nous parlant l'une Grec, l'autre Indien ou Persan ; mais elles ne vouloient pas souffrir que l'on cueillist de leurs fruits , & lors qu'on les vouloit prendre elles iettoient des cris , comme si cela leur eust fait grand mal. Elles ne laissoient pas de nous baiser , & de nous toucher à la main ; mais leurs baisers enyuroient , & deux de nos compagnons s'estant laissez surprendre à leurs charmes , demeurèrent pris par les parties naturelles ; & comme s'ils eussent esté entez ensemble commencerent à prendre racine , & à pousser des rejettons. Effrayez d'un si grand prodige , nous courusmes à nostre vaisseau conter à nos compagnons estonnez , vne si pitoyable aventure.

Aprés nous estre donc pourueus d'eau & de vin dans les deux fleuves , nous passasmes la nuit sur leurs bords ; & le lendemain dès la pointe du iour , nous fîsmes voile par vn doux vent , qui se changea sur le midy en vne bourrasque si violente , que nostre vaisseau fut enleué par vn tourbillon iusqu'à la hauteur de trois mille stades , & commença à voguer par le Ciel l'espace de sept iours & de sept nuits , tant que nous abordasmes au huitiesme en vne grande Isle ronde & lui-

III.
*Voyage au
globe de la
Lune.*

sante qui estoit suspenduë en l'air, & ne laissoit pas d'estre habitée. De iour on ne voyoit rien; mais la nuit paroissoient autour quantité d'autres Isles brillantes, de diuerse grandeur & lumiere, & vne terre au dessous couuerte de fleues, de mers, de forests, & de montagnes; ce qui nous fit iuger que c'estoit la nôtre, outre qu'on y voyoit des villes, qui ressembloient à de grandes fourmilletes. Lors que nous fusmes plus auant dans le païs, nous fusmes pris par les Hippogryphes. C'estoient des hommes, montez sur des Gryffons aillez qui auoient trois testes. Je ne sçauois mieux despeindre leur grandeur, qu'en disant que leurs ailles estoient plus longues & plus grosses que le mast d'un grand nauire. Ils auoient ordre de battre l'estrade, pour voir ceux qui entroient & sortoient; & lors qu'ils trouuoient des estrangers, ils les amenoient au Roy. Comme nous fusmes en sa presence, il iugea que nous estions Grecs, à nostre habit, & demanda comme nous auions fait pour venir en son païs, & trauerfer vne si vaste estenduë. Nous luy fismes le recit de nostre auenture, & il nous dit de son costé qu'il estoit Endymion, & qu'il auoit esté enleué la nuit en dormant, & fait Roy du globe de la Lune, qui estoit le païs où nous estions. Il ajouta, que nous n'auions rien à craindre, & qu'il nous feroit bonne chere, & ne

*A cheual
sur des
Gryffons.*

nous laisseroit manquer de rien ; Que s'il pouvoit retourner victorieux de la guerre qu'il auoit contre les habitans du Soleil , nous pourrions demeurer en paix avec luy & iouïr de sa felicité. Nous luy demandâmes qui estoient ces peuples , & le sujet de leur différent ? Il nous dit que c'estoit vn pais habité comme la Lune , & que Phaëton en estoit Roy , & le vouloit empescher par enuie , d'enuoyer vne colonie dans l'estoile du iour , qui estoit vne Isle deserte & inhabitée. Mais ie veux, dit-il, l'aller planter sur sa moustache, & si vous voulez estre de la partie, & venir avec moy, ie vous donneray à chacun vn des Gryffons de mon escurie, & vous équiperay de toutes choses necessaires, pour demain qui est le iour du départ. Comme nous eûmes accepté le party , il nous retint à souper , & le lendemain de grand matin que toutes ses troupes furent assemblées, il les rangea en bataille, parce que les Coureurs rapportoient que l'ennemy paroïssoit. Il auoit bien cent mille hommes de cheual, dont il y auoit quatre-vingts mille Hippogryphes , & vingt mille Lacanopteres, sans l'Infanterie & les alliez. Ces Lacanopteres sont de grands oiseaux tout couuerts d'herbes au lieu de plumes, sur lesquels estoient montrez les Scorodomaques & les Cenchroboles. Pour les alliez, il y auoit trente mille Psylloto-

*Qui ont les
aïstes d'her-
bes.*

*Qui com-
batent avec
des aulx.*

*Qui iessent
des grains
de mil.*

*Archers
montez sur
des puces.*

*Quelle vent
fait courir.*

*Passeraux
glans.
Montez sur
des grès.*

xotes de l'estoille de l'ourse, & cinquante mille Anémodromes : Les premiers montez sur de grandes puces grosses comme douze Elephans, & les autres portez sur les ailles du vent. Car retroussant leurs robes qui leur pendent iusqu'aux talons, ils en vsent comme de voiles, & seruent ordinairement d'infanterie legere dans le combat. On attendoit soixante & dix mille Struthobalanes, & cinquante mille Hippogeranes, des Astres qui sont au dessus de la Cappadoce, & l'on en contoit des choses estranges & incroyables, mais comme ils ne vinrent point, il n'est pas besoin de les rapporter. Voila quelle estoit l'armée d'Endymion. Pour les armes, chacun auoit vn habillement de teste fait de la coquille d'un limaçon, & vne cuirasse à escaille d'escoffe de fêue, qui sont dures & fortes en ce païs-là comme de la corne. Leurs boucliers & leurs espées estoient semblables aux nostres. Quand les armées furent en presence, Endymion se placa à l'aisle droite avec ses Hippogryphes, & nous mit autour de luy avec les plus vaillans, pour la garde de sa personne. Les Lacanoptères eurent l'aisle gauche, les Alliez furent au milieu. L'infanterie montoit à soixante millions, & fut rangée en cette sorte. Il commanda aux araignées qui sont grandes en ce païs-là comme les Isles Cyclades, de faire vn tissu depuis

depuis le globe de la Lune iusqu'à l'estoile du iour, ce qui fut fait en vn instant, car elles sont en grand nombre ; & il rangea dessus l'Infanterie, commandée par Nyctæron fils d'Eudianacté, avec deux Lieutenans. Pour l'armée du Soleil, Phaëton prit l'aisle gauche, avec les Hippomyrmèques, qui sont des hommes montez sur de grandes fourmis aislées qui couurent deux arpens de leur ombre, & combattent de leurs cornes. Il y en auoit bien cinquante mille. A l'aisle droite estoient les Aéroconopes presque en mesme nombre. Ceux-cy sont montez sur de grands mouchérons, & sont tous Archers. Derriere estoient les Aérocordaques, qui ne combattent qu'à coups de trait, & sont fort vaillans & de grand seruice, quoy qu'ils ne lancent que des raues, mais elles sont grandes & fortes, & trempées dans du jus de mauue, qui est parmy eux vn poison mortel, & qui engendre aussitost de la puanteur dans la blessure. Prés d'eux estoient dix mille Caulomycètes, gens de main, & pesamment armez, qui portent pour boucliers de grands champignons, & pour lances de grosses asperges. A costé estoient cinq mille Cynobalanes qu'auoient enuoyez les habitants de la Canicule, tous avec vn muscau de chien, & à cheual sur des glands aislez. On attendoit des frondeurs de la voye de lait, mais

*A cheual
sur des
fourmis.*

*Mouché-
rons Aériés*

*Sautans en
l'air.*

*Tige cham-
pignons.*

*Chiens
glands.*

442 L'HISTOIRE VERITABLE,

*Censures
mises.*

il n'y vint que des Nephelocentaures, & pleust à Dieu qu'ils ne fussent pas venus, car ils furent cause de la perte de la bataille. Pour les autres, Phaëton, depuis indigné, mit leur país à feu & à sang. Comme on vint aux mains, après auoir leué les enseignes & fait braire les ânes, qui sont les trompettes de là haut, les deux armées s'affronterent terriblement, & s'entrechoquerent avec grand bruit. L'aïlle gauche des ennemis plia d'abord, & ne put soustenir le choc de nos Hippogryphes, qui les poursuivirent vivement, & en firent vn grand carnage; mais leur aïlle droite eut l'avantage, & les Aëroconopes poussèrent nos gens iusqu'à nostre Infanterie, qui reſtablit le combat, & les mit en fuite, après qu'ils eurent appris la deffaitte de leur aïlle gauche. Il y eut donc grande boucherie, & le sang ruiffeloit de tous costez dans les nuës, qui en furent teintes, & deuinrent rouges, comme on les voit quelquefois au coucher du Soleil. Il en tomba meſme à terre, & ce fut peut-eſtre par vne ſemblable aventure, qu'Homere dit qu'il plût du ſang à la mort de Sarpedon, quoy qu'il l'attribuë à la douleur de Iupiter. Nos gens de retour de la poursuite, erigerent deux trophées, l'un dans les nuës, pour la victoire de l'air, & l'autre ſur la toile d'araignée, pour la deffaitte de l'Infanterie. Cependant, les Coureurs rappor-

terent qu'on voyoit paroistre les Nephelocentaures , qui estoient des monstres aillez moitié cheuaux & moitié hommes, d'une grandeur si prodigieuse, que la partie humaine estoit aussi grande que le Colosse de Rhodes , & l'autre grosse comme un gros nauiere. Ils estoient conduits par le Sagittaire du Zodiaque , & le nombre en estoit si grand , qu'il surpasse la creance. Lors qu'ils eurent appris la deffaitte de leurs gens, ils enuoyerent vers Phaëton pour recommencer le combat, & se rangerent en bataille. Après ils vinrent fondre sur les nostres qui estoient en desordre, & espars çà & là dans la poursuite , ou parmy le bagage, & les ayant déconfits poursuivirent Endymion iusqu'au globe de la Lune, sans auoir pû sauuer qu'une partie de ses Hippogryphes. Ils renuerserent en suite nos trophées , & coururent tout ce grand espace qui s'estend depuis le globe de la Lune iusqu'à l'estoile du iour. C'est là que ie fus fait prisonnier, avec deux de mes compagnons. Sur ces entre-faites arriua Phaëton , qui fit dresser de nouveaux trophées , & nous fit conduire dans le globe du Soleil, ayant les mains attachées derriere le dos, avec une iambe d'araignée. Il ne voulut pas assieger la Lune, mais il fit tirer autour, par forme de circonuallation, un double mur fait de nuées espaisies; de sorte qu'elle ne

*On, un
morceau de
iambe.*

444 L'HISTOIRE VERITABLE,

receuoit plus la lumiere du Soleil, & estoit dans vne éclipse perpetuelle. Endymion touché de cette infortune, luy enuoya offrir tribut & des ostages, qu'il ne voulut point recevoir d'abord, mais apres auoir mis l'affaire en deliberation, il se relâcha, & la paix fut conclüe aux conditions, Que le mur seroit demoly, & les captifs rendus de part & d'autre pour de l'argent : Qu'Endymion laisseroit libre les autres Astres, & n'auroit pour amis & pour ennemis que ceux du Soleil. Que luy & ses successeurs payeroient tous les ans à Phaëton & aux siens, dix mille muids de rosée, & donneroient autant de leurs sujers pour ostages. Que l'estoile du iour seroit peuplée en commun, & que ceux qui voudroient estre compris dans la paix, le seroient. Ces articles furent grauez sur vne colonne d'ambre, qui fut plantée sur les confins des deux Empires. Du costé du Soleil signerent Pyronide, Thérîte, & Phlogie; & de l'autre, Nyctor, Ménie, & Polylampe. Ainsi la paix fut faite, le mur démoly, & nous remis en liberté. Lors que nous fûmes de retour nos compagnons nous coururent embrasser avec larmes, & Endymion, pour nous obliger à demeurer avec luy nous offrit droit de bourgeoisie; mais ie ne m'y pûs resoudre; quoy qu'il me voulust donner son fils en mariage, pour la raison que ie diray tantost; & comme

il nous vit opiniaftrez au retour , il nous traitta splendidement l'efpace de fept iours , & nous congedia. Mais avant que paffer outre, il ne fera pas hors de propos de raconter icy les merueilles du païs. Premièrement, il n'y a point de femmes, & l'on n'en fçait pas mefme le nom. On fe fert au lieu d'elles de ieunes garçons iufqu'à l'âge de vingt-cinq ans , & ils portent les enfans dans le gras de la iambe , qui s'enfte quand ils ont conceu , & lors qu'ils veulent accoucher on y fait vne incifion. Je croy que c'eft de là que vient le mot Grec de Gastrocnimie, parce que la iambe fert de ventre. L'enfant eft mort en venant au monde, mais en l'exposant à l'air il commence à respirer. Il y a vne autre efpece d'hommes qui naiffent comme des plantes , ce qui fe fait en cette forte. On coupe le tefticule droit d'un homme , & on le met en terre ; Au bout de quelque temps, il naift vn grand'arbre charnu, qui porte des glands d'une coudée de hauteur , lefquels on ouure lors qu'ils font meurs, & l'on en tire vn enfant. Mais ceux-là n'ont point de parties naturelles, & s'en attachent lors qu'ils en ont befoin. Les pauvres en mettent de bois, & les plus riches d'yuoire. Lors qu'un homme deuiet vieux il ne meurt pas, mais il s'en va en fumée. Ils vfent tous de mefmes viandes, qui font des grenouilles rofties sur les

446 L'HISTOIRE VERITABLE,

charbons ; car l'air en est tout remply ; mais ils ne les mangent pas, & se contentent d'en aualer la vapeur, & pour cela ils s'approchent des rîsons, lors qu'elles rotissent, comme s'ils se mettoient à table. Leur breuuage est de l'air pressé dans vn verre, dont il sort de la liqueur comme de la rosée. Ils ne font point d'eau ni d'ordure, car ils n'ont point d'ouuerture en ces lieux-là ; mais ils ont vn trou sous le jaret par où ils caressent les garçons. Les plus beaux parmy eux sont chauues, au contraire du pays des Comètes où ils ayment les cheveux longs. La barbe ne leur croist pas au menton, mais vn peu au dessus des genoux. Ils n'ont point d'ongles aux pieds, & n'y ont qu'vn doigt ; mais il naist à tous sur le croupion, comme vne espee de chou cabus, tousiours vert, qui est de chair, & ne se rompt pas quand ils se couchent. Ils ont vne estrange propriété, c'est qu'ils mouchent du miel, mais fort acre ; & lors qu'ils s'huilent, c'est avec du laiët qui se prend apres comme du fromage, en y meslant vn peu de miel. Ils font de l'huile d'ail, dont l'odeur est tres-excellente. Au lieu de fontaines, ils ont des vignes qui portent de l'eau, dont les grains sont comme de la gresse ; si bien que lors qu'il gresse parmy nous, c'est que le vent secouë les vignes en ce pais-là. Le ventre leur sert de poche ; & ils y mettent tout

*c'est qu'il
est sans
boyaux.*

te qu'ils veulent , car il s'ouure & se referme comme vne gibecière; & parce qu'il est velu par dedans, les enfans s'y nichent quand il fait froid. Les riches portent des habits de verre , & les pauvres de cuiure; car l'un & l'autre se file, & le dernier quand il est mouillé se carde comme de la laine. J'ay peur qu'on ne me croye pas si ie parle de leurs yeux , car cela surpasse la creance. Ils s'ostent & s'appliquent comme des lunettes, & plusieurs ayant perdu les leurs , empruntent ceux de leurs voisins; car l'on en fait des thresors comme d'escus, & celuy qui en a le plus, est estimé le plus riche. Leurs oreilles sont de feüilles de platane, horsmis à ceux qui naissent de gland, qui les ont de bois. Je vis deux merueilles dans le palais du Roy ; vn puits qui n'estoit pas fort profond , où en descendant on entendoit tout ce qui se disoit dans le monde; & vn miroir au dessus, où en regardant on voyoit tout ce qui s'y passoit. J'y ay veu souuent mes amis & ceux de ma connoissance ; mais ie ne sçay s'ils me voyoient. Si quelqu'un ne me veut pas croire, quand il y aura esté il me croira.

Aprés auoir pris congé du Roy & de toute sa Cour, nous fîmes voile à trauers les vastes plaines de l'air; mais auant que de partir, il me fit present de deux robes de crystal, & de cinq de letton, avec vne armeure toute complete de coffe

IV.
Arrivée en
l'Isle des
Lampes.

de féues; mais ie perdis tout cela dans le ventre de la baleine. Nous fufmes escortez par vn regiment d'Hippogryphes, l'espace d'environ cinq cens stades, & courâmes beaucoup de païs; mais nous n'abordâmes nulle part, qu'à l'estoile du iour, pour faire aiguade. On commençoit à l'habiter. Nous entraâmes apres dans le Zodiaque, & laissant le Soleil à main gauche, commençâmes à raser la terre, sans y descendre, parce que le vent estoit contraire; quoy que nous l'eussions bien desiré, à cause que le pays que nous voyions estoit fort beau & arrosé de plusieurs fleuves. Les Néphélocentaures qui estoient à la solde de Phaëton, vinrent fondre sur nous en cet endroit, pensant que nous fussions encore ennemis; mais ils se retirerent lors qu'ils sceurent que la paix estoit faite. Nous ne laissâmes pas d'auoir grand peur, parce que nous auions renuoyé desia nostre escorte. Apres auoir vogué toute la nuit, & le iour suiuant, nous arriuâmes sur le soir en l'Isle des Lampes, commençant peu à peu à gagner terre. Elle est scituée entre les Hyades & les Pleiades, vn peu plus bas que le Zodiaque. Lors que nous fufmes descendus, nous ne trouuâmes que des Lampes, qui alloient & venoient comme les habitans d'une ville, tantost à la place, tantost sur le port, les vnes petites & chetiues
comme

Comme le menu peuple ; les autres grandes & resplendissantes, mais en petit nombre, comme les riches. Elles auoient toutes leur nom & leur logis comme les Citoyens d'une Republique, parloient & s'entretenoient ensemble, & nous demandoient des nouvelles. Quelques-unes nous prierent mesme d'entrer chez elles & de nous rafraichir ; mais nous n'y voulûmes ni boire ni manger, de peur de surprise. Le Palais du Roy est au milieu de la ville où il rend iustice toute la nuit, & chacun est obligé de s'y trouver, pour rendre compte de ses actions. Celles qui ont failly ne souffrent point d'autre peine, sinon qu'on les esteint, qui est une espeece de mort. Nous nous approchâmes pour entendre leurs raisons & leurs excuses, & y vîmes iusqu'à la lampe de nostre logis, qui nous dit des nouvelles de la famille.

Comme nous eûmes demeuré là toute la nuit nous en partîmes le lendemain, & voguant près des nuës, vîmes la ville de Nephelococcygie, qui nous donna de l'admiration, mais nous n'y descendîmes point, parce que le vent estoit contraire. Coronus fils de Cottyphion en estoit Roy, ce qui nous fit souuenir du Poëte Aristophane qui en parle, homme docte, & qui pour rien du monde n'eust voulu mentir. Trois iours apres, nous découurîmes clairement l'Océan

V.
Englânif-
sement de
l'auteur, &
son sejour
dans la Ba-
leine.

Voyez les
Remarques.

mais nous ne voyions plus de terres, que celles que nous auions laissées dans le Ciel, qui nous paroissoient claires & luisantes comme des astres. Le quatriesme, sur le midy, le vent s'estant appaisé, nous descendismes tout doucement dans la mer, où nous ne fûmes pas plustost, que nous commençâmes à faire bonne chere de ce que nous auions, & parce qu'il faisoit vn grand calme, nous nous baignâmes mesme dans l'Océan. Mais comme souuent vn petit rayon de bonne fortune est le presage d'vn grand malheur, nous n'eûmes pas vogué deux iours, qu'au troisieme, au leuer du Soleil, nous vismes nager force poissons & quantité de balcines; dont il y en auoit vne d'environ quinze cens stades, qui faisoit blanchir la Mer d'escume tout à l'entour. Elle auoit les dents longues & pointuës comme des clochers, & blanches comme de l'yuoire.

Ce mot n'est pas au Grec, mais ie m'en sers pour la commodité de l'expression.

Lors que nous lavismes venir à nous la gueule ouverte, nous nous recommandâmes aux Dieux, & nous embrassâmes l'vn l'autre, pour n'estre pas separez mesme en la mort. Elle nous engloutit tous ensemble, avec nostre nauire; mais de bonne fortune, auant qu'elle pust nous escrafer, nostre vaisseau coula heureusement dans l'interuale de ses dents. Comme nous fûmes dans ce gouffre, nous ne voyions rien d'abord; mais lors qu'elle vint à ouvrir la gueule, nous vismes vn

grand & large monstre, capable de loger dix mille habitans. Il y auoit dedans quantité d'autres poissons qu'elle auoit aualez, des carcasses d'hommes & d'animaux, des balles de marchandise, des anchres & des masts de nauire; & vers le milieu vne terre & des montagnes, qui estoient faites, à mon auis, de la quantité de limon qu'elle aualoit. Il y auoit mesme vne forest, & toutes sortes d'arbres & de plantes comme en vn pays cultiué, qui pouuoit auoir trente milles de tour. On y voyoit quantité de Herons & d'Alcyons & autres oiseaux de riuiera, qui auoient fait leurs nids dans le bois. Après auoir respandu beaucoup de larmes inutiles, j'encourageay mes Compagnons, & fis soustenir le vaisseau, qui panchoit; puis ayant allumé du feu, nous-nous mismes à table; car nous auions quantité de poisson de toute sorte, & de l'eau que nous auions apportée de l'estoile du iour. Le lendemain estant esueillez, comme la baleine ouuroit la gueule, nous voyions tantost le Ciel, tantost des Montagnes, tantost des Isles; car nous la sentions remuer de tous costez en vn instant. Lors que nous fusmes accoustumez à vn si triste sejour, ie pris sept de mes compagnons avec moy, & entray dans la forest pour descouurir le pais. Nous n'eusmes pas fait sept cents pas, que nous trouuasmes vn petit Temple dedié à

Neptune, comme le tesmoignoît l'inscription, & en suite, plusieurs sepulchres, & vne fontaine tres-claire assez proche. Nous ouïsmes même l'aboy d'un chien, & vismes de loin de la fumée, ce qui nous fit iuger que le pais estoit habité. Nous doublons le pas, tant que nous trouuons vn vieillard & vn ieune homme, qui dressoient vn petit iardin, & y faisoient venir de l'eau de la fontaine pour l'arroser. Ioyeux & estonnez tout ensemble, nous-nous arrestasmes assez long-temps à les regarder, & vismes qu'ils n'estoient pas moins surpris que nous. Apres quelque silence de part & d'autre, le vieillard nous demanda si nous estions des Dieux marins ou des hommes ? Pour nous, dit-il, nous auons esté autrefois au monde, mais nous flottons maintenant dans la baleine, sans sçauoir au vray ce que nous sommes ; car il semble que nous soyons morts, & toutefois nous viuons. Et nous, luy dis-je, mon pere, nous sommes de pauvres estrangers qui fusmes hier engloutis avec nostre nauire, & il y a apparence que quelque Dieu nous a amenez icy pour nous consoler l'un l'autre, & nous apprendre que nous n'estions pas seuls dans cette misere. Faites-nous donc, s'il vous plaist, le recit de vostre auanture, & puis vous sçaurez la nostre. Ce ne sera pas, dit-il, sans auoir mangé auparauant, & en disant cela,

il nous prit par la main & nous mena dans sa cabane, où il nous fit bonne chere de ce qu'il auoit. Lors que nous fusmes rassasiez, il nous pressa de luy dire qui nous estions, & comment nous auions esté engloutis. Nous luy contasmes donc tout ce qui nous estoit arriué depuis nostre embarquement, dequoy il parut fort estonné, & nous dit qu'il estoit de l'Isle de Cypre, & qu'estant allé avec son fils pour traffiquer en Italie, ils auoient nauigé heureusement iusqu'en Sicile, d'où ils auoient esté emportez par la tempeste dans l'Ocean, & engloutis avec leur vaisseau, dont nous auions pû voir le debris dans le ventre de la baleine. Que tous les autres estoient morts, à la reserue de son fils & de luy, & qu'apres leur auoir rendu les derniers deuoirs, ils auoient basti la chapelle que nous auions veüe, & cultiuoient ensemble ce petit jardin qui leur fournissoit des legumes, dont ils viuoient avec des fruits sauvages & du poisson. Qu'il y auoit des vignes au pais dont le vin estoit tres-excellent, & que nous auions pû voir vne fontaine dont l'eau estoit tres-fraiche & tres-bonne. Qu'ils s'estoient accommodez chacun vn liët de branches d'arbres, avec quelques autres petits meubles necessaires; auoient allumé du feu, & s'occupoient à la chasse, & quelquefois à la pesche, à trauers les oüies de la baleine.

454. L'HISTOIRE VERITABLE,

Qu'il n'y auoit pas fort loin de là vn estang salé qui auoit bien deux mille cinq cens pas de tour, où ils se baignoient quelquefois, & y peschoient aussi, parce qu'il y auoit force poisson. Qu'il y auoit vingt-sept ans qu'ils viuoient dans cette misere, & que la vie leur seroit encore supportable, sans les habitans du pays qui estoient sauuages, & leur faisoient beaucoup de mal. Comment, luy dis-je, y a-t-il icy encore d'autres gens que nous. Oüy, dit-il, & qui sont faits d'une façon effroyable; Car à l'extremité de l'Isle vers l'Occident habitent les Taricanes,

*Comme qui
diroit salex
ou confier.*

*Il fait al-
lusion aux
Trisons.*

*Mains de
Cancres.
Testes de
Chien.
Pied-legers.*

qui ont le visage d'escreuice & le reste d'anguille; mais barbares & belliqueux. De l'autre costé, à main droite, sont les Tritonomenderes, semblables à nous de la ceinture en haut, mais ayant le reste de chats. Ceux-là ne sont pas si meschans que les autres. A la gauche, sont les Carcinoquires & les Cynocephales qui sont alliez ensemble. Au milieu, les Pagourades & les Psittopodes, nations vaillantes, & excellentes à la course. Vers l'Orient, à l'emboucheure du monstre, le pays est presque desert, à cause qu'il est souuent inondé. Neantmoins, i'y ay estably ma demeure, & y vis en quelque assurance, moyennant cinq cens huistres que ie paye de tribut aux Psittopodes. Voilà l'estat du pays. Il faut considerer maintenant comment nous

ferons pour y viure, & pour nous deffendre de tant de monstres. Combien sont-ils, luy dis-je? Plus de mille, respondit-il, mais ils n'ont pour armes que des arrestes de poisson. Puisqu'il sont desarmez, repartis-je, nous en viendrons bien à bout, & apres les auoit deffaits nous habiterons le pays sans crainte. Nous résolusmes donc de les combattre, & retournasmes à nostre nauire, pour faire les apprests necessaires. Nous commençasmes la guerre par le refus du tribut; car comme ils le vinrent demander, nous leur répondîmes arrogamment que nous estions nez libres, & mal-traitasmes leurs Députez. Les Psittopodes donc & les Pagourades vinrent contre nous avec grand bruit; mais nous nous estions preparez à les recevoir, & auions mis vingt-cinq hommes en embuscade, avec ordre de ne se point leuer que les ennemis ne fussent passez, afin de les charger en queue; car nous les attendions de pied ferme avec le reste. Le combat fut grand & opiniastre; mais enfin la victoire nous demeura, & nous tuasmes cent soixante & dix des ennemis, sans perdre qu'un de nos camarades avec le Pilote, qui eut le dos percé d'outre en outre d'une arreste de poisson. Nous poursuivîmes les autres iusqu'à leurs cauernes, & tout le reste du iour & la nuit suiuate, demeurasmes sur le champ de bataille, où nous dressasmes un

*Si la com-
dité de
Pélame.*

trophée de l'espine du dos d'un Dauphin. Sur le bruit de cette défaite, le reste des habitans prirent les armes, & marcherent contre nous dès le lendemain avec grand appareil. Les Tarricanes auoient l'aile droite, les Cynocéphales la gauche, les Carcinoquires estoient au milieu; il n'y eut que les Tritonomendètes qui demeurèrent chez eux, sans vouloir estre de la partie. Nous les vinsmes rencontrer près du Temple de Neptune, & entraimes au combat avec de grands cris, qui resonnoient dans le ventre de la baleine comme dans un antre. Ils furent défaits aisément, parce qu'ils estoient nus, & sans armes; de sorte que nous les poursuivismes iusqu'à la forest. Aussi-tost ils enuoyerent rechercher nostre alliance, & sur nostre refus retournerent au combat, où ils furent tous taillez en pieces, les Tritonomendètes ayant appris cette nouvelle, se sauuerent dans la mer à trauers les ouies de la baleine. Apres cette victoire, nous demeurasmes maistres du païs, nous occupant à la chasse, & aux exercices du corps, cultivant les vignes, & recueillant en paix les fruits de la terre. Semblables à des captifs renfermez dans une prison large & spacieuse, qui ne songeroient qu'à passer le temps, & à se resioüir. Comme nous eusmes vescu de la sorte plus d'un an & demy, enfin le cinquième iour du neuvième mois, environ le second

le second baïllement du monstre, qui ne baïlloit qu'une fois par heure, ce qui seruoit à les conter, nous entendîmes vn grand bruit comme de rames & de forçats, & courûmes à son embouchure, où nous tenant à couuert dans l'interualle de ses dents, nous veîmes des Géans, grands comme des Colosses, qui conduisoient des Isles, comme l'on fait des nauires. Je sçay bien qu'on aura de la peine à le croire, mais ie ne laisseray pas de le dire, parce qu'il est veritable. C'estoient des Isles longues & estroites, qui n'estoient pas fort hautes, & pouuoient auoir cent stades de tour. Il y auoit enuiron trente hommes sur chacune, sans compter ceux qui estoient employez pour la deffence; & ces trente hommes estoient rangez de part & d'autre comme les forçats d'une galere, & ramoient avec des grands pins feüillus. Derriere, sur vne eminence, estoit le Pilote, qui tenoit vn gouuernail d'airain de plus de cent pas de long. De l'autre costé, à la prouë, il y auoit enuiron quarante hommes tous armez, semblables à nous, hormis que leur cheuelure estoit de feu, ce qui les defendoit comme vn casque. Les arbres de l'Isle seruoient de voile; car le vent venant à souffler dedans, la faisoit voguer, si bien qu'on la conduisoit où l'on vouloit, & l'on entendoit le sifflet du Comite qui faisoit mouuoir les rames tout

d'un temps, comme dans vne galere. On ne voyoit que deux ou trois de ces Isles d'abord, mais sur la fin il en parut environ six cens, qui tournerent toutes les prouës l'une contre l'autre, pour le combat. Du premier choc il y en eut de brisées, & d'autres coulées à fons, mais plusieurs se maintinrent brauement iusqu'à la fin, & ceux qui combattoient à la prouë faisoient merueilles de bien attaquer & de bien deffendre. Les vainqueurs sautoient dans celles des vaincus, pour les empescher de se destacher & de prendre la fuite, & l'on faisoit main basse, sans faire de prisonniers. Au lieu de harpons & de mains de fer, ils iettoient de grands polypes attachez les vns aux autres, qui s'acrochoient aux arbres de la forest; de sorte que l'on combattoit de pied ferme, comme si ce n'eust pas esté vn combat naual. On se lançoit aussi à la teste, au lieu de pierres, des huistres & des tortuës, grosses comme des pieces de rocher. L'un des Generaux s'appelloit Eolocentaure, & l'autre Thalassopotes; car on les entendoit souuent nommer dans le combat. Le premier reprochoit à l'autre qu'il luy auoit enleué plusieurs troupeaux de dauphins, qui estoit le sujet de leur different. Aussi demeura-t-il victorieux, & coula à fons cent cinquante Isles des ennemis, en prit trois avec tous ceux qui estoient dedans, & poursuivit le reste

*Constante
vins, beau-
ment de
mer.*

LIVRE PREMIER. 459

qui se retiroit avec la poupe fracassée. Sur le soir, comme il fut de retour de la poursuite, il recueillit tout le butin qui flottoit, tant du sien que des ennemis, car il auoit bien eu quatre-vingts Isles submergées. Apres, il dressa vn trophée sur la teste de la Baleine, qui estoit elle-mesme comme vne grande Isle, ou plustost comme le continent, & appendit à Neptune vne des Isles des ennemis. Sa flotte demeura toute la nuit à l'anchre autour du monstre, auquel ils auoient attaché leurs cordages. Le lendemain, ils firent des sacrifices d'action de graces, & ayant enseuely leurs morts, partirent avec des cris de ioye & des chants de triomphe. Voila ce qui se passa au combat des Isles.





L'HISTOIRE VERITABLE, LIVRE SECOND.

I. Continuation du voyage de l'Auteur. II. Sa venue aux Isles Fortunees. III. Description des Enfers. IV. l'Isle des Songes. V. Diverses aventures assez extrauagantes. VI. D'autres qui le sont encore plus, in/ qu'à son arrivée aux Antipodes.

*I.
Continua-
i du voya
de l' Au
vr.*

A PRES ces choses, ne pouuant endurer vn plus long sejour dans la Baleine, il nous prit enuie de faire vn trou au costé droit pour nous éuader ; mais comme nous eûmes creusé cinq ou six cens pas sans trouuer le fons, nous abandonnâmes l'entreprise, & iugeâmes plus à propos de mettre le feu dans le bois pour la faire mourir. Elle brûla sept iours entiers sans en sentir rien, mais sur la fin du septiesme, elle baâilloit plus lentement, & refermoit la gueule aussi-tost, ce qui nous fit iuger qu'elle commençoit à se`porter mal. Vers l'onzième iour, nous apperçumes qu'elle se mouroit, car elle sentoit fort mauuais ; si bien que le lendemain nous luy trauerçâmes la gueule avec de grosses poutres, pour l'empescher de la refermer, sans quoy nous

estions tous perdus. Cependant, nous donnâmes ordre à nostre départ, & fîmes nos provisions, prenant l'estrange pour nostre Pilote. Le troisieme iour nous tirâmes nostre vaisseau par l'interuale de ses dents, & le descendîmes tout doucement dans la mer. Après, montant sur le dos du monstre, nous sacrifîmes à Neptune, prez du trophée des Isles flottantes, & ayant demeuré là trois iours, à cause du calme, nous fîmes voile le quatrieme. Nous rencontraîmes d'abord quantité de corps morts de la derniere deffaitte, contre lesquels nostre vaisseau alloit heurter comme contre des escueils, & nous demeurâmes estonnez de leur prodigieuse grandeur. Il faisoit fort beau du commencement; mais la bise venant à soufler, il fit vn froid si insupportable, que la mer se glaca à la hauteur de quatre cens brasses. Nous fûmes donc contrains de descendre, & commençâmes à glisser dessus; mais le vent venant à se renforcer, nous fîmes vn trou dans la glace par l'avis de nostre Pilote, où nous demeurâmes renfermez trente iours, y faisant du feu, & mangeant le poisson que nous trouuions en creusant. A la fin, comme les viures commençoient à nous manquer, nous détachâmes du mieux que nous pûmes nostre vaisseau, & mettant la voile au vent, coulâmes sur la glace comme sur du verre. Le cin-

quiesme iour elle se fondit, & nous voguâmes sur l'eau comme auparauant, tant que nous abordâmes en vne petite Isle deserte, où nous descendîmes pour faire aiguade, parce que l'eau nous manquoit. Nous y tuâmes deux Taureaux fauages, qui auoient les cornes sous les yeux, comme vouloit Momus, afin de mieux voir où ils frappent. Plus loin nous trouuâmes vne mer de lait, qui auoit au milieu vne petite Isle de fromage, où nous sejournaâmes quelque temps, mangeant de la terre de l'Isle, & beuvant du lait des raisins; car ils ne portent point de vin. La

Tyro, signifie fromage, en Grec.

Galatée, veut dire laiff.

II. Venuë de l'Auteur aux Isles Fortunées.

Princesse Tyro fille de Salmonée, en estoit Reine, & auoit receu cette faueur de Neptune pour recompense de sa chasteté. Il y auoit aussi vn Temple dedié à Galatée, comme il paroissoit par l'inscription.

Comme nous eûmes demeuré là cinq iours, nous en partîmes le sixiesme par vn bon vent, & deux iours après passâmes de cette mer blanche dans vne autre, sur laquelle nous vîmes marcher des hommes semblables à nous, hormis qu'ils auoient les pieds de liege, ce qui les soustenoit sur l'eau. Ils s'approcherent de nostre nauire, & nous salüant en nostre langue, nous dirent qu'ils alloient au Liège qui estoit leur patrie; Si bien qu'après auoir couru quelque temps autour de nostre vaisseau, ils s'en alle-

rent en nous souhaitant vne heureuse navigation. Ils ne nous eurent pas plustost quittez, que nous descourismes plusieurs Isles, parmy lesquelles estoit la leur sur vn grand liège tout rond. Plus loin, sur la droite il y en auoit cinq autres fort hautes & fort grandes, où l'on voyoit paroistre beaucoup de feux; & deuant nous vne petite, large & basse, d'où s'exhaloit vn doux parfum, comme Herodote dit qu'il en sort de l'Arabie heureuse. Nous cinglons de ce costé-là, & trouuons en arriuant de grands ports, larges & tranquilles, & des fleuves d'une eau claire & argentine qui couloit doucement dans la mer. Les bords estoient couuerts de bois odoriferans, où l'on oyoit retentir la musique des oiseaux, qui faisoient vn concert avec les Zephirs. Car les feuilles agitées par vn doux vent, rendoient vn son comme de flûtes douces. On entendoit parmy cela, des voix, ou plustost des cris de resiouissance, comme dans vn festin, où les vns chantent & les autres dansent au son du flageolet ou de la lyre. Chargez de tant de merueilles, nous entrons à pleines voiles dans le port, où nous ne fusmes pas plustost, que les gardes nous lierent avec des chaines de roses & nous menerent vers le Prince, après nous auoir dit qu'on ne nous feroit point de mal, & que nous estions dans l'Isle des bien-heureux qui estoit

*De roses &
violettez &
etc.*

*Parce
qu'elle auoit
esté femme
de l'un &
de l'autre.*

gouuernée par Rhadamante. Nous trouuâmes en arriuant qu'il y auoit trois causes à plaider auant la nostre. La premiere estoit celle d'Ajax fils de Télamon, pour sçauoir s'il seroit receu en la compagnie des Heros, après s'estre tué luy-mesme en fureur. La seconde estoit vn different amoureux de Thesée & de Menelaüs à qui demeurerait Heleine. Et la troisieme, vne dispute de presceance entre Alexandre & Annibal. Après beaucoup de cōtestation, Ajax fut receu, moyennant quelques prises d'ellebore, pour lesquelles on le renuoya à Hippocrate. Heleine fut adjugée à Menelaüs, à cause des longs trauaux qu'il auoit soufferts pour elle, outre que Thesée auoit d'autres femmes, comme l'Amazone & Ariadne. Alexandre fut preferé à Annibal, & on luy donna vn siege à costé du vieux Cyrus. Apres cela, nous fusmes ouïs, & l'on nous demanda d'abord, pourquoy nous auions osé profaner ces lieux sacrez de nostre presence mortelle? Sur nostre responce, l'on nous fit retirer; & Rhadamante, de l'avis de Caton & d'Aristide, remit à nous punir de nostre curiosité, apres nostre mort, & cependant, nous permit de voir les raretez du pais, & de nous entretenir avec les bien-heureux; Aussi-tost, nos chaisnes tomberent d'elles-mesmes, & l'on nous conduisit à la ville, pour assister à leur festin. Nous fusmes ravis en entrant de voir

de voir que la ville estoit d'or, & les murailles d'esmeraude; le pavé marqueté d'ébène & d'yvoire; les Temples des Dieux de rubis & de diamans, avec de grands Autels d'une seule pierre précieuse, sur lesquels on voyoit fumer des Hecatombes. Il y avoit sept portes, toutes de Cinnamon, & un fossé d'eau de senteur large de cent coudées, qui n'estoit profond qu'autant qu'il falloit pour se baigner à son aise. Il ne laissoit pas d'y avoir des bains publics d'un artifice admirable, où l'on ne brusloit que des fagots de cannelle. L'edifice estoit de crystal, & les bassins où l'on se lauoit de grands vases de porcelaine pleins de rosée. Du reste, les bien-heureux n'ont point de corps & sont impalpables; Ils ne laissent pas de boire & de manger, & de faire les autres fonctions naturelles. On diroit que c'est leur ame toute seule, revestue de la semblance du corps; car si on ne les touche, on ne scauroit descouvrir qu'ils n'en ont point; Semblables à des ombres droites qui ne seroient pas noires. Ils ne vieillissent point, mais demeurent toujours à l'âge où ils meurent, hormis que les vieillards y reprennent leur beauté & leur vigueur. Leurs habits sont d'un crespé fin de couleur de pourpre, filé par des araignées qui sont sans venin, & qui ne font point horreur. Il ne fait jamais nuit dans toute l'Isle, mais le iour

n'y est pas fort éclatant, c'est comme vne aurore perpetuelle. De toutes les saisons ils ne connoissent que le Printemps, & de tous les vents que les Zéphirs; mais la terre est couverte de fleurs & de fruits toute l'année, dont la récolte se fait tous les mois, encore dit-on qu'au mois qui porte le nom de Minos, il y a double moisson. Les espis au lieu de bled sont chargez de petits pains semblables à des champignons, si bien qu'on n'est iamais en peine ni de cuire, ni de moudre. Il y a trois cens soixante-cinq fontaines d'eau douce, & autant de miel; & cinq cens d'huile de senteur, mais plus petites; avec plusieurs ruisseaux de lait & de vin. On mange hors la ville dans la plaine d'Elise, à la fraischeur d'un bois qui l'environne, où l'on est couché sur des fleurs, & les vens portent les viandes. Sur les testes pendent de grands arbres de crystal, qui portent des verres de toutes sortes, & l'on ne les a pas plustost pris qu'ils sont pleins de vin. On n'est point en peine de se faire des guirlandes, car les petits oiseaux qui voltigent autour en chantant, respandent sur vous des fleurs qu'ils ont pillées dans les prairies voisines. D'ailleurs, il s'éleve des nuées de parfum tant des sources de senteur, que du fleuve dont la ville est ceinte, lesquelles s'espreignent à l'aide des vens, & versent sur l'assistance

une liqueur tres-precieuse. On ne cesse de chanter pendant le repas, & de reciter de beaux Vers, & particulierement ceux d'Homere, qui est assis parmy les Heros au dessus d'Ulyse. Les dances sont composées de filles & de garçons, & les maistres de musique sont Eunome, Arion, Anacreon & Stesicore, dont le dernier est reconcilié avec Heleine. Après qu'ils ont finy leurs chansons, paroist vn second chœur de Musiciens, composé de serins & de rossignols, qui avec les Zephirs, font vn concert tres-agreable. Mais ce qui fait principalement la felicité des bien-heureux, c'est qu'il y a deux sources, l'une du ris, l'autre de la joye, dont chacun boit vn grand trait avant que de se mettre à table, ce qui le tient gay le reste du iour. Disons maintenant ceux qui sont les plus estimez dans cette Isle, & qui tiennent le premier rang parmy les Ombres. Premièrement, les demy-Dieux, & ceux qui se sont signalez au siege de Troye, horsmis Ajax le Locrien qui est tourmenté, à ce qu'on dit dans les Enfers. D'entre les Barbares, les deux Cyrus, Anacharsis, Zamolxis, & Numa. Des Grecs, Lycurgue, Phocion, & Tellus; les sept Sages, horsmis Periandre; Socrate, qui s'entretient ordinairement avec Palamède & Nestor, ou avec de beaux garçons comme Narcisse, Hy-las, & Hyacinthe, & l'on dit qu'il est amoureux

du dernier, car il luy fait force caresses. Rhadamante l'a souuent menacé de le mal-traitter, s'il ne quittoit son ironie; mais il a de la peine à s'en desfaire, tant il est dangereux de faire de mauuaises habitudes. Je n'y vis point Platon, & comme i'en demandois la cause, on me dit qu'il habitoit la Republique, & viuoit luy-mesme selon les Loix qu'il auoit establies. Aristippe & Epicure y sont des premiers, & chacun les veut auoir, parce qu'ils sont de bonne compagnie. Il n'est pas iusqu'à ce pauvre malotru d'Esopé qu'il n'y soit, & ils s'en seruent comme de bouffon. Pour Diogene, on ne le reconnoistroit pas, tant il est changé; car il est deuenu voluptueux, & a espousé la Courtisane Laïs. Il ne fait donc rien tout le iour que chanter & danser, & faire mille extravagances, sur tout quand il a beu. Les Stoïciens en sont bannis, & l'on dit qu'ils grimpent encore sur le coftau, & sont occupez à desfricher le chemin de la Vertu. Je n'y vis point d'Academiciens, parce qu'ils deliberent tousiours, & ne se peuvent resoudre; On doute mesme s'ils croyent des Enfers & des Champs Elysées. Mais, à mon auis, c'est qu'ils craignent le iugement de Rhadamante, parce qu'ils ont voulu oster toute sorte de iugement, & mettre l'Vniuers en confusion. Voilà les plus illustres de l'autre monde; mais on y reuere principalement Thesée & Achille.

Les femmes y sont communes , & en cela , ils font tous Platoniciens. On ne s'abstient pas mesme des garçons ; Il n'y auoit que Socrate qui iuroit qu'il ne les touchoit point, encore croit-on qu'il se parjuroit. Après auoir esté deux ou trois iours en ce pais-là , i'aborday Homere , & le priay de me dire d'où il estoit, parce que c'estoit vne des plus grandes questions qui fust parmy les Grammairiens. Il me dit qu'ils l'auoient tellement embrouillé sur ce sujet , que luy-mesme n'en sçauoit plus rien, mais qu'il croyoit estre de Babylone , & qu'on l'y nommoit Tigrane, comme Homere parmy les Grecs, à cause qu'il y auoit esté donné en ostage. Je luy demanday en suite, s'il auoit fait les Vers qu'on rebutte ? Il me dit qu'oüy ; ce qui me fit rire de l'impertinence de ceux qui les veulent retrancher. Je m'enquis aussi pourquoy il auoit commencé son Poëme par la Fureur , & il me dit que cela s'estoit fait sans dessein , & qu'il n'auoit pas fait non plus l'Odyssée atant l'Iliade, comme plusieurs croyent. Pour son prétendu auement, ie ne luy en parlay point, parce que ie vis bien le contraire. Je luy faisois plusieurs autres demandes, lors qu'il estoit de loisir , & il me respondoit à tout sur le champ, principalement depuis qu'il eut gagné son procès contre Thersite, qui l'accusoit de calomnie ; mais il fut

*Xenodore &
Aristarque.*

renuoyé absous à l'ayde d'Vlysse qui plaida sa cause. Sur ces entrefaites arriua Pythagore, après auoir acheué toutes ses reuolutions, & passé par diuerses metempsycofes; car il auoit esté meramorphosé par sept fois, & doutoit encore s'il se feroit appeller Pythagore ou Euphorbe. Il fut fort bien receu; parce qu'il auoit tout vn costé d'or. Empedocle vint aussi tout grillé; mais on ne le voulut point receuoir, quelque instance qu'il en fist, de peur qu'il ne fust travaillé de melancolie. Après quelque temps on celebra les jeux qu'on nomme *des Trepassez*, où Achille & Thesée presiderent, celui-cy pour la septiesme fois, & l'autre pour la cinquiesme. Il seroit long de rapporter tout ce qui s'y fit; mais Carus de la race des Heraclides, vainquit Vlysse à la lutte, & Epée combatit à coups de poin contre Arie, dont le sepulcre est à Corinthe, sans que pas vn eust l'auantage. Il n'y a point

Après faire. parmy eux de jeu de Pancrace; Je ne sçay plus qui vainquit à la course; Homere remporta de bien loin le prix de la Poësie; mais Hesiodé aussi fut couronné. La couronne estoit faite de plumes de Pâon, & c'estoit le prix de tous les jeux. Comme on en sortoit, la nouuelle vint que les Enfers s'estoient reuoltez sous la conduite de Phalaris & de Busire, accompagnez de Diomède, de Sciron & de Pityocampte, & qu'ils ve-

*Anciens
brigands.*

noient pour forcer l'Isle des bien-heureux , apres auoit rompu leurs fers, & tué leurs gardes. Aussi-tost Rhadamante mit les Heros en bataille sur le bord de la mer, sous le commandement de Thesée, d'Ajax & d'Achille; car le second estoit desia retourné en son bon sens. Apres vn grand combat, où Achille fit des merueilles, les Heros furent victorieux. Socrate fit bien aussi à l'aisle droite, & incomparablement mieux qu'à la bataille de Délie. Aussi eut-il pour recompense vn beau iardin au fauxbourg où il tenoit *Academie* , qu'on appelloit l'*Academie des Morts*. Les vaincus furent renuoyez aux enfers, pour y estre tourmentez au double. Homere a descrit cette guerre comme il a fait celle de Troye, & me donna son liure en partant; mais ie le perdus avec le reste de mon équipage. Il commençoit ainsi son Poëme, *Je chante des Enfers les combats redoutables*. Apres la victoire on fit vn grand festin selon la coustume, où l'on ne seruit que des fées, c'est pourquoy Pythagore ne-s'y trouua point. En suite, il arriua de nouvelles auentures; Cinyre fils de Scintare nostre Pilote qui estoit vn grand garçon de belle taille, & fort bien-fait, deuint amoureux d'Heleine, & elle de luy. Leur amour ne peut estre long-temps caché; car ils se faisoient mille caresses à table, & quelquefois apres le repas s'esgaroient tout

seuls dans la forest. A la fin, ils se resolurent de se retirer en quelqu'une des Isles voisines, & gagnerent pour cela trois de nos compagnons sans nous en rien dire, parce qu'ils sçauoient bien que nous ne le trouuerions pas bon. Ils prirent la nuit pour l'exécution de leur dessein, & cinglerent en haute mer, sans que personne s'en apperceût. Mais Menelaüs s'estant esueillé en sursaut, & ne trouuant plus près de luy sa femme, se mit à crier, & sautant en bas du liect alla esueillir son frere Agamemnon, & vint avec luy faire ses plaintes à Rhadamante. Le iour venu, ceux qu'on auoit enuoyez à la descouuerte, rapporterent qu'on voyoit vn nauire fort éloigné; & Rhadamante fit embarquer cinquante Heros sur vn vaisseau d'Asphodéle fait tout d'une piece, & les enuoya apres. Ils firent si grande diligence qu'ils les atteignirent sur le midy, auant qu'ils pussent prendre terre nulle part, & les ramenerent au port, remorquant leur vaisseau avec des chaisnes de roses; car il n'y en a point de plus fortes dans toute l'isle. Helene pleuroit & se desesperoit, s'arrachant les cheveux, & baissant la veüe de honte. Rhadamante, apres auoir interrogé les coupables, les renuoya aux Enfers pour y estre chastiez de leurs crimes, parce que l'isle des bien-heureux est exempte de supplices. Il nous fit commandement de partir le lendemain

main, pour éviter de pareils inconueniens à l'auenir. Je regrettois fort de quitter vn si agreable sejour, pour r'entrer dans de nouueaux malheurs ; mais les Heros me consolerent en me montrant la place qu'ils me donneroient aupres d'eux apres ma mort. I'allay donc prendre congé de Rhadamante, & le priay de m'enseigner la route que ie deuois tenir, & de me dire ce qui m'arriueroit par le chemin. Alors me montrant les Isles voisines, Ces cinq là, dit-il, que tu vois toutes en feu, sont celles des Enfers ; plus loin est celle des Songes ; & en suite, Ogygie où demeure Calypso ; mais tu ne la scaurois encore voir. Quand vous les aurez passées, vous rencontrerez les Antipodes, où vous demeurerez quelque temps parmy les Sauvages ; puis vous retournerez en vostre país ; apres de longues & perilleuses erreurs. Comme il eut dit cela, il arracha vne racine de Mauue, & me la presentant m'ordonna d'y auoir recours dans mon affliction. Il me commanda aussi quand ie serois arriué aux Antipodes, de ne point creuser de feu avec vne espée, ni manger de lupins, ou m'approcher d'vn garçon qui eût plus de dix-huit ans ; & me dit qu'en obseruant bien ces choses, ie serois receu dans l'Isle des bien-heureux apres ma mort. Alors ie fis mes preparatifs pour mon départ, & allant dire Adieu à

*Railerie
contre Py-
thagore.*

474 L'HISTOIRE VERITABLE,

Homere, ie le priay de me faire vn quadraim,
que ie grauay sur vne colonne près du port; Il
contenoit ces mots:

Lucien fauory des Dieux

A ven ces hautes destinées,

Et hors des Isles fortunées

Retourne en son pais, joyeux.

Après auoir demeuré là le reste du iour, & pris
congé des Heros, ie partis le lendemain; & ils
me vinrent conduire iusqu'à mon vaisseau, où
Vlysse me tirant à part, me donna vne lettre
pour Calypso, sans que sa femme en vist rien.
Rhadamante enuoya avec nous le pilote Nau-
plion, pour empescher qu'on ne nous arrestast
en quelqu'une des Isles voisines, & tesmoigner
que nostre dessein estoit de tirer plus loin.

III.
L'Isle des
Enfers.

Au sortir de cet air doux & odorant, nous
entrâmes en vn puant & espais, qui distiloit de
la poix au lieu de rosée. On sentoit de loin
vne odeur de souffre & de bitûme, avec vne ex-
halaison comme de corps morts qu'on rostit.
Parmy cela retentissoient les coups de fouët, &
le bruit des chaisnes, avec les cris des damnez.
Nous n'abordâmes qu'à vne de ces Isles, qui
estoit toute bordée d'escueils & de precipices, &
par dedans n'estoit qu'une roche seiche & aride,
sans eau & sans aucune verdure. Après auoir
grimpé comme nous peûmes par vn sentier rude

& espineux, nous arriuâmes au lieu des supplices, qui estoit tout semé de pointes d'espées & de habebardes, & ceint de trois fleuves, l'un de sang, l'autre de bouë, & le troisieme de feu, mais d'un feu rapide comme vn torrent, & sujet aux tempestes comme la mer. On y voyoit des poissons comme des tisons ardents, & d'autres plus petits comme des charbons, qu'on nommoit de petites lampes. On n'y pouuoit aborder que par vne porte fort estroite qui estoit gardée par Timon le Misanthrope. Nous y entrâmes pourtant sous la conduite de nostre guide, & vismes tourmenter plusieurs Rois & particuliers, dont il y en auoit quelques-vns de nostre connoissance. Cinyre y estoit pendu par les parties naturelles, & tout noircy de fumées. Il y auoit des gens qui nous montroient tout pour del'argent, & qui discouroient sur la vie de chacun, & sur la nature du supplice. On tourmentoit principalement les menteurs, & ceux qui auoient imposé à la posterité par leurs escrits fabuleux, comme Ctesias & Herodote, ce qui me donna quelque consolation, parce qu'il n'y a guere de vice dont ie me sente moins coupable. Après cela nous sortîmes, ne pouuant plus souffrir la puanteur, ni l'horreur du lieu, & prenant congé de nostre guide, nous retournâmes à nostre vaisseau.

Nous n'eusmes pas nauigé beaucoup, que l'Isle

IV.
L'Isle des
Sanges.

Ooo ij

des Songes nous apparut, mais obscurément comme les songes ont accoustumé. Car elle sembloit s'esloigner à mesure que nous en approchions; mais enfin l'ayant attrapée, nous y entrâmes par le havre du Sommeil, & y descendîmes sur la brune. Elle estoit ceinte tout autour d'une forest de pavos & de mandragore, qui estoit pleine de hibous & de chauves-souris; car il n'y a point d'autres oiseaux dans toute l'Isle. Il y avoit un fleuve qui ne couloit que de nuit, & deux fontaines d'une eau dormante. Le mur de la ville estoit fort haut & de couleurs changeantes comme l'arc-en-ciel. Elle avoit quatre portes, quoy qu'Homere n'en mette que deux; Les deux premières regardoient la plaine de la nonchalance, l'une de fer & l'autre de terre, par où sortent les songes affreux & melancoliques; les deux autres sont tournées vers le port, l'une de corne & l'autre d'ivoire, qui est celle par où nous entrâmes. Le Sommeil est le Roy de l'Isle, & son Palais est à main gauche en entrant. A main droite est le Temple de la Nuit, qui est la Deesse qu'on y adore; & en suite, celui du Cocq. Le Sommeil a sous lui deux Lieutenans, Taraxion & Plutoclés, engendrez de la fantaisie & du neant. Au milieu de la place est la fontaine des Sens, qui a deux Temples à ses costez, l'un du Mensonge & l'autre de la Verité. C'est là qu'est l'Oracle

& le Sanctuaire du Dieu, dont Antiphon l'Interprete des songes est le Prophete, & a obtenu cette grace du Sommeil. Tous les habitans de l'Isle sont differens, les vns beaux & de belle taille, les autres petits & contrefaits; Ceux-cy riches à ce qui paroist, & vestus d'or & de pourpre comme des Rois de Comedie; Ceux-là gueux & mendians, & tout couverts de haillons. Nous en veismes plusieurs de nostre connoissance, qui nous conduisirent chez eux & nous traiterent splendidement, & après la bonne chere nous firent tous Rois & Princes à nostre départ. Quelques-vns nous menerent en nostre païs, & nous ramenerent le mesme iour. Nous demeurâmes là trente nuits; car on ne compte point autrement; & tout ce temps-là nous ne fîmes que manger & dormir; mais à la fin, esueillé par vn coup de tonnerre, nous gagnons le nauire, & quittons le port.

Trois iours après nous attriuasmes en l'Isle d'Ogygie, où auant que d'aborder ie descachetay la lettre d'Ulysse, de peur que ce fourbe ne nous eust fait quelque supercherie, & n'y trouuay que ces mots, LETTRE D'ULYSSE A CALYPSO.

Je ne vous eus pas plustost quittée que ie fis naufrage, & ne me sauuy qu'à peine, à l'aide de Leucothée, en la contrée des Pheques. Comme ie fus de retour chez moy, ie trouuay ma femme galantisée par des

V.
Aventures
extrava-
gantes,

gens qui mangeoient mon bien ; & après les auoir tueZ, ie fus assassiné par Telegone que i'auois eu de Circé. Maintenant, ie suis en l'Isle des Bien-heureux, où ie regrette les plaisirs que nous auons eus ensemble, & voudrois estre toujours demeuré avec vous, & auoir accepté l'offre que vous me faisiez de l'immortalité. Si ie puis donc m'eschapper, soyez assée de me reuoir. Adieu. Il ajoustoit à cela quelque chose en nostre faueur. Nous n'eusmes pas esté fort loin que ie trouuay la grotte de Calypso, telle qu'Homere la décrit, où elle trauailloit en tapisserie. Elle n'eut pas plustost leu la lettre qu'elle se prit à pleurer, & nous pria d'entrer chez elle, où elle nous traitta magnifiquement, & nous fit diuerses questions pendant le repas, s'enquerant fort si Penelope estoit aussi belle & aussi chaste que la Renommée la publioit. Nous luy respondîmes ce que nous iugeâmes qu'elle auroit de plus agreable, & après auoir pris congé d'elle, nous retournâmes à nôtre vaisseau, & passâmes la nuit sur le riuage. Le lendemain dès le matin nous fîmes voile par vn grand vent, & après auoir esté battus de la tempeste deux iours entiers, au troisieme nous fûmes attaquez par des Barbares qui nauigeoient sur de grandes citrouilles longues de six coudées. Car lors qu'elles sont seiches ils les creusent, & se seruent des grains au lieu de pierres

On, en la-
ue.

dans le combat, & des fucilles au lieu de voile, avec vn mast de roseau. Après vn rude combat, nous veismes paroistre sur le midy d'autres Pirates, que ceux-cy n'eurent pas plustost apperceus, qu'ils nous quitterent, pour les aller rencontrer, parce que c'estoient leurs ennemis. Aussi-tost nous meismes la voile au vent, & cinglâmes en haute mer, sans sçavoir qui remporteroit l'avantage; mais il y avoit apparence que les derniers seroient les maistres. Car outre qu'ils estoient en plus grand nombre, leurs vaisseaux estoient plus forts, estant faits de la moitié d'une cocque de noix, qui sont grosses & dures en ce pais-là, & longues à proportion. Comme nous les eusmes perdu de veüe, nous pensâmes nous blessez, & nous tinâmes sur nos gardes de peur de surprise. Ce ne fut pas en vain; car avant le coucher du Soleil nous fusmes attaquez par quelque vingt hommes, qui estoient à cheual sur des Dauphins, lesquels sautoient & hennissoient comme des chevaux. Lors qu'ils furent près de nous ils se separerent en deux bandes, & nous enfermant au milieu, nous lancerent des yeux de caneres, qui estoient gros comme des œufs d'Autruche, dont ils faillirent à nous assommer. Nous les repoussâmes à coups de trait iusques dans leur Isle, qui estoit deserte & sterile, ce qui les contraignoit à faire le mestier

de corsaires. Sur le minuit qu'il faisoit grand calme, nous rencontraſmes vn nid d'alcyons d'vne ſi prodigieuſe grandeur, que la mere faillit à nous ſubmerger, du ſeul vent de ſon aille, & nous le prennions d'abord pour vn eſcueil. Apres l'auoir reconnu nous y deſcendiſmes, & trouuaſmes qu'il eſtoit fait de grands pins tous entiers, & contenoit bien cinq cens œufs, dont le moindre eſtoit plus gros qu'vne pippe de maluoific. Les petits eſtoient preſts à eſclorre, & on les entendoit deſia crier dans la cocque. Comme nous fuſmes vn peu éloignez, il nous arriua diuers prodiges. Car l'oïſeau qui eſtoit peint ſur la poupe de noſtre nauire, commença à chanter, & à deſployer les ailles; noſtre Pilote, qui eſtoit chauue, deuint tout à coup cheuëlu, & l'arbre de noſtre vaiſſeau ietta des fruits & des branches. Eſtonnez de tant de merueilles, & priant les Dieux de deſtourner ces prodiges, nous n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, qu'il nous en arriua encore de plus grands. Nous viſmes vne foreſt de Pins & de Cyprés, qui flottoient ſur l'eau ſans racine. Nous penſions d'abord que ce fût la terre ferme, mais en abordant nous trouuaſmes ce que i'ay dit. Cependant, comme nous n'y pouuions deſcendre, ni paſſer à trauers, à cauſe de l'eſpaiſſeur, ou reculer parce que le vent eſtoit contraire; nous tirâmes noſtre nauire

Ou, en relief.

nauire en haut , à force de cables , puis haussant les voiles, coulâmes sur le faiste qui estoit touffu, comme sur de la glace. Cela me fit souuenir du Poëte Antimaque, qui appelle la mer *Boccagere*. On, la navigation. Lors que nous eûmes passé la forest qui n'estoit pas fort profonde, nous descendîmes nostre nauire comme nous l'auions monté , & nauigeâmes sur vne mer claire & vnne iusqu'à ce que nous arriuâmes à vn precipice. Car les eaux se separant en deux, laissoient au milieu vn abyfme, où nous faillîmes à tomber; Mais nous pliâmes en haste les voiles, & après auoir ietté la veuë de tous costez, nous apperceumes comme vn pont d'eau qui ioignoit la superficie des deux mers, & passâmes dessus dans vn autre Ocean.

C'estoit vne mer douce & paisible , où nous découurîmes d'abord vne petite Isle qui estoit facile à aborder , & y descendîmes pour faire aiguade, & prendre des viures. Nous trouuâmes de l'eau aisément; mais comme nous cherchions des viures , nous oûîmes des mugissemens assez proches, & y accourûmes pensant que ce fust vn troupeau de vaches ; mais en arriuant, nous veîmes que c'estoient des Sauuages, qui auoient la teste de Taureau, comme on peint parmi nous le Minotaure. Nous voulûmes prendre la fuite, mais ils nous poursuuiurent de si près, qu'ils prirent trois de nos compagnons, le reste

*V I.
Autres
aménages
extran-
ganes.*

se sauua à la course. Lors que nous fûmes arriuez à nostre vaisseau, chacun s'arma en diligence pour tirer vengeance de cette iniure, & r'auoir nos camarades ; mais en arriuant nous trouuâmes qu'ils les mettoient en pieces, & se les distribuoient comme des morceaux de viande. Nous donnons dessus de furie, en tuons cinquante, & en faisons deux prisonniers. Comme nous n'auions rien à manger, plusieurs estoient d'auis de les traiter comme ils auoient fait nos gens, mais nous trouuâmes plus à propos de les garder, pour en auoir ce qui nous faisoit besoin. Nous les changeâmes donc contre du fromage, des poissons secs, & des légumes, outre quelques cerfs que ces Sauvages nous donnerent, qui n'auoient que trois pieds, parce que ceux de deuant s'vnissoient en vn. Apres auoir demeuré là vn iour, pour nous remettre du trauail de la mer, nous en partîmes par vn bon vent, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin que nous veîsmes nager force poissons, & voler quantité d'oiseaux, comme quand on approche de terre, ce que nous reconneumes à plusieurs autres signes. Nous veîsmes là de plaisans nageurs ; C'estoient des gens couchez sur le dos avec vn baston entre les iambes, qui seruoit comme de mast, où estoit attachée vne petite voile qu'ils conduisoient avec la main, &

*Voyez les
Remarques.*

vôguoient ainsi sur l'Océan. D'autres estoient assis sur des lieges, & traînez par des dauphins qui les promenoient comme en carosse sur l'eau. Ils ne nous firent point de mal, mais s'approchant de nous admiroient nostre façon de naviger autant que nous faisons la leur. Sur le soir nous abordâmes en vne petite Isle habitée par des femmes qui auoient le pied d'afnon ; mais du reste estoient tres-belles & vestuës en Courtisanes, avec de longues robes traîsnantes pour cacher leur défaut, ce qui nous empescha de le descouurir d'abord. Elles nous receurent fort bien & nous menerent chez elles ; mais ie n'y allois qu'en tremblant, & me défiois de leurs caresses. Et de fait, i'apperceus chez l'vne en entrant des carcasses & des ossemens de morts, ce qui m'obligea à me tenir sur mes gardes ; & à prendre ma racine de Mauue selon l'ordre de Rhadamante, pour la prier de m'assister en cette occasion. Apres mettant l'espée à la main, ie me saisis de mon hostesse, & la contraignis de me dire qui elles estoient. Elle m'auoüa qu'elles estoient des femmes marines qui esgorgeoient les estrangers apres auoir eu leur compagnie, & les mangeoient. Aussi-tost l'ayant liée ie montay sur le haut de la maison & appellay mes camarades, qui ne furent pas plustost venus que ie leur contay ce qu'elle m'auoit dit. Comme elle les apperceut

elle se changea en eau, mais trempant mon espée dedans, ie la retiray toute sanglante. Après, nous nous en courumes à nostre nauire, & leuant les voiles, cinglâmes en haute mer, tant que nous descourûmes à l'aube du iour les Antipodes. Nous commençâmes alors à faire des actions de graces aux Dieux, & à deliberer de ce que nous auions à faire. Les vns estoient d'auis de prendre terre, & de nous rembarquer aussi-tost pour tascher de regagner nostre patrie, puisque nous auions rencontré ce que nous cherchions: Les autres de laisser nostre vaisseau sur le riuage, & entrer plus auant en terre-ferme pour descourir le païs & les mœurs des habitans. Dans cette contestation il s'éleua tout à coup vne tempeste qui brisa nostre nauire, & chacun se sauua comme il pût avec ses armes & ce qu'il auoit de meilleur. Voilà ce qui m'arriua dans mon voyage du nouueau Monde; Je descriray aux liures suiuians les merueilles que i'y ay veuës.

Le supplément de cette Histoire est à la fin du second Volume.





LE MEVRTRIER DV TYRAN.

DECLAMATION.

Vn homme monte au Palais pour tuër le Tyran, & ne le trouuant point tuë son fils, & luy laisse son espée au trauers du corps. Le Tyran de retour arrache l'espée & s'en tuë de desespoir. Le Meurtrier demande le prix proposé à celuy qui tuëroit le Tyran. On luy conteste. Voicy ce qu'il dit.

MESSIEURS. Je ne demande qu'une recompense du meurtre de deux Tyrans, quoy que ie sois le seul de tous ceux qui ont fait de semblables actions, qui en ay tué deux d'un seul coup, l'un de ma main & l'autre de celle du desespoir. C'est donc moy qui ay mis fin à la tyrannie; C'est mon espée qui a tué les Tyrans; Je n'ay fait que changer la façon du meurtre, & tuër moi-mesme celui qui se pouuoit deffendre, & l'autre par l'affection qu'il portoit à son fils. Cependant ie deurois donc remporter double recompense, voici qu'on m'en conteste vne, & ie suis sur le point de perdre le fruit de mes trauaux, par la malice ou la ialousie d'un particulier, & d'estre le seul mécontent parmi l'allegresse publique. On viole pour moy les loix que i'ay con-

seruées, & ce n'est pas tant pour l'amour du bien public comme on le veut faire croire, que par celuy qu'on porte aux Tyrans, puis-qu'on veut venger leur mort sur celuy qui en est l'auteur. Mais pour mieux comprendre la grandeur de mon bienfait, & de vostre desliurance, repassez vn peu dans vostre esprit les maux que vous avez soufferts de la tyrannie. Vous n'estiez pas comme les autres qui n'ont qu'un Tyran, vous en auiez deux; l'un desia vieil & cassé, que l'âge auoit rendu inhabile aux voluptez; l'autre ieune & vigoureux, & en estat de faire mille crimes. En vn mot, la domination du pere estoit beaucoup plus supportable que celle du fils; puis qu'il n'estoit, ni si violent dans ses passions, ni si rude dans ses chastimens, ni si ardent dans ses conuoitises. On disoit mesme qu'il n'estoit pas enclin de son naturel à la cruauté; mais qu'il y estoit porté par son fils, qu'il aymoit vniquement, comme il l'a monstré à la mort. Aussi luy obeïssoit-il en tout & par tout, & n'estoit que l'executeur de ses volontez. Car encore qu'il portast le nom & le titre de Souuerain, c'estoit son fils qui regnoit, & il estoit en quelque sorte le Tyran de son Pere, comme son Pere estoit le nostre. C'estoit luy qui rauissoit nos enfans & qui violoit nos femmes; C'estoit luy qui pilloit & qui saccageoit nos maisons; les exils & les tourmens estoient

le fruit de son ambition & de ses vengeances. Car lors que les passions des hommes sont autorisées du nom du Prince, elles n'ont aucunes bornes. Mais ce qui nous fâchoit le plus, c'estoit de voir qu'il estoit l'arc-boutant de la Tyrannie, & que par son moyen elle deuenoit eternelle. Apres la mort du Tyran, il reste encore quelque esperance de sortir de seruitude ; mais les plus sages desespoient à iamais de la liberté, voyant vn successeur, qui empeschoit les plus genereux de rien entreprendre. Toutes ces difficultez pourtant, n'ont point estonné mon courage, & sans cōsiderer le peril, ie l'ay affronté tout seul, non pas tout seul neantmoins, puisque i'auois avec moy ma fidele épée. Je n'ay point crainct d'acheter au prix de ma vie vostre liberté ; car il n'y a point d'apparence de dire la mienne, veu qu'il ne me restoit aucune esperance d'en eschapper. Apres auoir donc tué vne partie des Gardes, & repoussé l'autre ; apres auoir franchy tous les obstacles qui s'opposoient à mon passage, ie marchay droit au fort de la Tyrannie, & tuay de plusieurs coups celuy qui se pouuoit deffendre ; & lors que ie vis par sa mort vostre desliurance acheuée, ie creus qu'il n'estoit pas digne de mon courage d'attaquer vn vieillard foible & sans desfense, & luy laissay faire à luy-mesme vne action qui m'eust deshonoré en la faisant. Je viens

donc toutensemble, vous annoncer & vous apporter la liberté. Goustez en paix le fruit de mes dangers & de ma gloire. Le Palais est abandonné, il n'y a plus de Tyran. Viuez desormais selon vos loix, & administrez la iustice comme auparavant. Vous devez tout ce que vous avez à mon courage & à mon espée, ne leur déniez pas vne iuste recompense. Ce n'est pas que ie ne sçache bien que la Vertu n'a point d'autre recompense qu'elle mesme ; mais vous ne devez pas deshonorer vne si belle action par vne lâche ingratitude, de peur qu'elle ne paroisse moindre si elle n'est couronnée. Mais que dit encore celuy qui s'oppose à vn si iuste dessein ? Que ie n'ay pas tué le Tyran ? Le luy demanderois volontiers, s'il reste encore quelque chose à faire ; si ce n'est pas moy qui ay monté au Palais, repoussé les Gardes, tué le fils de ma main, & le pere, de mon espée. Y a-t-il quelqu'un encore qui commande, qui menace, qui tyrannise ? Quelqu'un des Tyrans est-il eschappé ? Rien de tout cela. La ville est en paix, la liberté recouvrée, les loix restablies, la Tyrannie abateüe. Maintenant la pudicité triomphe, les meres & les marys sont sans crainte, la ville celebre sa desliurance. Qui est cause de tout cela ? Que quelqu'un se monstre ; le luy cede cet honneur ? Que si personne ne paroist, pourquoi

pourquoy refuse-t-on à ma valeur le prix qu'elle a merité, tandis quel'on en iouït ? Mais quoy ? les loix ne promettent la recompense qu'à celuy qui a tué le Tyran, & ce n'est pas moy qui l'ay tué ; c'est luy-mesme ? Et qu'importe que ie l'aye tué de ma main ou de la sienne ? Cela ne reuiuent-il pas à vn, & n'ay-je pas accompli le dessein du Legislateur, qui estoit d'abolir la Tyrannie, si i'ay tué celuy sans quil Tyran ne pouuoit viure ? Ne regardez pas, Messieurs, comme il est mort, mais qui est cause de sa mort ; car c'est ce qui a merité la recompense. Et qui en est cause que moy ? Si ie l'auois tué par la faim ou par le poison, me pourroit-on disputer le prix, sous ombre que ie ne l'auois pas tué de ma main ? Faut-il s'attacher aux formes, quand on a l'effet qu'on desire ? & dans vne cause si fauorable deniera-t-on la reconnoissance à son bienfaiteur, par vne interpretation trop scrupuleuse ? Il me souuient que nos loix, si ie ne les ay oubliées depuis qu'elles ne sont plus en vsage, condamnent à la mort l'auteur, aussi bien que l'executeur du crime. Il s'ensuit donc par la regle des contraires, que celuy qui fait vne bonne action, soit par soy-mesme ou par l'entremise d'autrui, merite vne esgale recompense. Car on ne peut pas attribuer ce que i'ay fait au hazard, ni dire que l'éuenement n'a pas respondu à mon des-

sein. Eussé-je laissé là le plus foible pour m'attaquer au plus fort, pouvois-je redouter ce qui n'estoit point à craindre, apres auoir executé ce qu'il y auoit de plus perilleux ? Dira-t-on que celuy qui est mort n'estoit pas le Tyran, parce qu'il n'en portoit pas le nom ? Ne sçait-on pas bien qu'il estoit plustost le seul Tyran, puis-qu'il estoit la seule cause de la Tyrannie. D'ailleurs, le Tyran luy-mesme est mort, dequoy vous plaignez-vous, & pourquoy demandez-vous encore quelque chose après le recouurement de vostre liberté ? Vous voyez que la Loy se contente de la fin, sans esplucher trop curieusement les moyens ? Pourquoy voulez-vous estre plus habiles que le Legislatteur ? Si quelqu'un auoit chassé le Tyran, vous luy accorderiez la recompense comme à vostre Libérateur, quoy qu'estant chassé il pût encore reuenir ? Maintenant non-seulement le Tyran est mort ; mais la Tyrannie est esteinte. Considérez ie vous prie cette action, depuis le commencement iusqu'à la fin, pour voir si j'ay obmis quelque chose de mon deuoir. Vous m'auoierez qu'il falloit bien de la resolution & de l'amour de la patrie, pour se presenter à vne mort toute certaine, & entreprendre seul de tuer vn Tyran au milieu de son Palais & de ses Gardes ? Si ie ne l'auois qu'entrepris sans le mettre en execution, ie meriterois quelque recom-

penſe? Mais ie ne diſ pas, ie l'ay entrepris; ie diſ ie l'ay executé; l'ay affranchy mon païs, l'ay reſtabley le gouuernement populaire. Tout ce qu'il y auoit de difficile à l'entrepriſe, ie l'ay fait & accompli de ma main : Car la difficulté n'eſtoit pas à tuer vn vieillard, qui ne ſe pouuoit deffendre; mais à démolir les remparts de la Tyrannie; à forcer ſon Palais, à tuer ſes Gardes, à deffaire ſa force, ſon tout, ſon ſouſtien. Deſire-t-on quelque choſe de moy, apres cela? Ne ſuis- ie pas tout ſanglât? N'ay- ie pas fait le coup fatal du recouurement de noſtre liberté. Si dans ce glorieux deſſein i'auois ſeulement tué vn des Miniſtres du Tyran, ie meriterois quelque ſalaire? Mais ce n'eſt pas ſon ſeruiteur que i'ay tué, c'eſt ſon fils; le plus cruel & le plus inſupportable de tous les Tyrans, la ſeule cauſe de tous nos maux, & celuy qui ne nous rauiſſoit pas ſeulement la liberté, mais l'eſperance. Quand il n'y auroit que celuy-là de mort, & que l'autre ſeroit encore en vie, ſi ie vous demandois la recompenſe, vous auriez de la peine à me reſpondre, & voſtre conſcience me l'accorderoit, ſi voſtre iuſtice me la vouloit dénier. Car ſi ie vous diſois, voulez-vous que le pere ſoit mort, & que le fils ſoit viuant; vous reſpondriez que vous aimez mieux que ce ſoit le fils qui ſoit mort, parce que c'eſtoit le plus redoutable. C'eſt donc

vne marque que i'ay plus fait , que si i'auois tué le Tyran , & cependant vous m'en refusez la recompense. Mais ie soustiens que i'ay fait ce que la loy desire , & que i'ay tué le Tyran , non pas de ma main , mais de la sienne ; non d'un seul coup , comme il eût bien voulu apres tant de crimes , mais de mille morts ; en voyant deuant ses yeux tout percé de coups , son fils , son espoir , son amour , celui qu'il destinoit pour son successeur , & qu'il souhaittoit seul de laisser en vie. Voila les coups qui l'ont tué ; voila les coups que peut receuoir vn pere ; voila vne mort digne de sa vie. Car vn Tyran n'est pas digne de mourir tout d'un coup , il faut qu'il sente la mort pour punition de ses crimes ; autrement ce luy seroit vne faueur plustost qu'un supplice. Mais celui-cy outre l'affection des peres , aymoit encore son fils par interest , comme celui sans lequel il ne pouuoit subsister , estant exposé de tous costez aux embusches & aux injures. Quand l'affection donc qu'il portoit à son fils ne l'eût pas obligé à se tuer , le desespoir l'eût fait mourir , n'estant plus en assurance apres sa mort. Voila les forces que i'ay armées contre luy , & le fer avec lequel ie l'ay tué. Il est mort par moy , sans enfans , sans appuy , sans esperance. Il a mené vn ducil qui veritablement n'a pas esté long , mais qui a esté grand. Enfin , ce qui est

le plus cruel & le plus iuste pour vn Tyran, il s'est donné la mort à luy-mesme. Qu'on me montre l'espée qui a fait vn si beau coup? Quelqu'un dit-il que c'est la sienne? O compagne de ma gloire, on te mesprise apres vne si belle action! on te croit indigne de recompense! Quand ie ne la demanderois que pour toy, apres auoir seruy au meurtre de deux Tyrans, on ne te la pourroit dénier sans injustice? mais combien est-elle plus deuë à celuy qui t'a employée contre l'un, & qui t'a prestée à l'autre pour se defaire? Vous la deuez donc conseruer dans vos Archiues comme le gage & l'instrument de vostre liberté. Elle vous doit estre en veneration comme vne chose diuine & sacrée. Representez-vous maintenant ce qu'a pû faire & dire le Tyran auant sa mort. Comme ie perçois le fils de plusieurs coups, & que ie le bleissois à dessein aux endroits qui pouuoient plus toucher le pere, il comença à l'appeller, non pas à son aide, car il ne le pouuoit plus secourir, mais à sa vengeance. Ie me retiray alors pour luy laisser acheuer le reste. Lors qu'il fut arriué & qu'il eut veu son fils vnique aux abois, Ha! mon fils, s'escria-t-il, ie suis perdu, ta mort met fin à ma vie. Où est ton meurtrier? Qu'il m'acheue. A qui me garde-t-il? mesprise-t-il ma vieillesse, ou s'il me veut faire mourir d'une longue mort? Non, c'est qu'il sçait

494 LE MEVRTRIER DV TYRAN.

qu'il m'a desia tué en ta personne. En disant cela il demande vne espée parce qu'il n'en portoit point, n'ayant rien à craindre tandis que son fils seroit en vie, & trouuant la mienne il l'arrache du cœur de son fils où ie l'auois laissée à dessein, & s'escrie, O espée, il est temps que tu me consoles apres m'auoir affligé. Vien tarir la source de mes larmes ; Vien m'enleuer à ma tristesse ; Vien ayder ma main tremblante à me desliurer des maux que i'endure. Pleût à Dieu que tu m'eusses trouué le premier ; ie fusse mort laissant vn heritier de mon sceptre & de ma douleur, qui eust assuré ma vengeance & la sienne. Mais maintenant ie meurs sans consolation. Apres auoir dit cela il se donna de mon espée à trauers le corps, outré de regret & de dépit, & fut contraint de redoubler plusieurs fois. Combien de coups grands Dieux ! combien de douleurs ! combien de morts ! combien de supplices ! combien de recompenses deuës & meritées ! Enfin, vous avez veu le fils estendu, tout robuste & vigoureux ; le pere veauté dans son sang ; victimes que mon bras a immolées à vostre salut. Mon espée est encore auprès pour seruir de tesmoin de sa gloire & de la mienne. La vengeance eût esté moindre, si la chose se fût passée autrement. Le danger a esté pour moy seul, la gloire & le profit pour vous tous.

J'ay ioüé le premier personnage de la Tragedie, le fils le second, le pere le troisieme ; mais mon espée a tout fait.



LE FILS DESHERITE.

DECLAMATION.

Un fils desherité par son pere apprend la Medecine & le guerit comme il estoit devenu furieux. Le pere le rappelle à sa succession ; mais voyant qu'il ne vouloit pas guerir sa belle-mere qui estoit tombée malade de la mesme maladie, il le desherité tout de nouveau. Voicy ce que le fils dit pour sa deffense.

CE n'est pas vne chose nouvelle, Messieurs, de voir mon pere en fureur renoneer aux sentimens de la Nature. Ce qui est de nouveau, c'est qu'il veut estendre son pouuoir sur la Medecine, la rendre esclave de ses passions, & la punir en quelque sorte en ma personne, à cause qu'elle ne peut pas executer tout ce qu'il desire. Car qui a-t-il de plus estrange, que de me vouloir obliger à suiure les regles de son caprice, plustost que celle de mon Art, dans la cure des maladies ? Pleût à Dieu, Messieurs, que la Medecine pût guerir, non seulement la fureur mais la co-

lere, mon pere ne retomberoit pas si souuent, & ie ne ferois pas maintenant en peine de me defendre. Mais depuis sa guerison sa colere s'est augmentée du débris de sa fureur, & ce qui est de plus cruel, c'est qu'il n'est malade que pour moy seul, & se porte bien pour tous les autres. Il me desherite pour la seconde fois, & l'on diroit qu'il ne m'a rappellé que pour me chasser plus honteusement. N'est-ce pas là vne belle recompense, pour l'auoir guery d'une maladie incurable? Car, Messieurs, ie n'ay point attendu son commandement, ie le suis venu guerir volontairement lors que j'ay creû le pouuoir faire, quoy que j'eusse receu de luy la plus grande injure qu'un fils puisse recevoir. Quelle apparence donc maintenant qu'il m'a rappellé à la succession que ie luy voulusse desobeir, si ce qu'il desire de moy estoit en mon pouuoir? Mais pourquoy veut-il que ie hazarde ma reputation pour vn mal qui est sans remede? Pourquoi veut-il que s'il arriue quelque accident, comme il en suruient de grands dans les maladies, on me puisse imputer vn crime, & me rendre responsable des éuenemens qui sont au pouuoir de la fortune? Que ne fera-t-il point si ie ne reüssis pas, qu'il me desherite auant que d'auoir rien fait; Veritablement j'ay regret de voir malade vne personne qui luy est chere, & suis
fâché

fâché que la foiblesse de mon art ne pussierien sur la grandeur de la maladie : Mais ie ne me veux pas perdre pour trauailler vainement à la sauuer, & il me semble que ie n'ay pas mérité qu'on me desherite pour ne vouloir pas tenter vne chose inutile, au prejudice de ma reputation, ni entreprendre ce dont ie ne puis venir à bout. Cependant, il est aisé de voir par là le peu de raison qu'il a eu de me desheriter la premiere fois, puis qu'il me desherite la seconde pour vn si foible sujet. La liberté avec laquelle ie suis accouru à son secours apres mon exheredation, fait assez voir que i'ay gardé le sentiment de fils, lors qu'il auoit perdu celui de pere. Mais il est temps de respondre à ses objections. Car ie ne veux pas qu'il me puisse appeller enfant perdu & desobeissant avec quelque couleur ? Lors qu'il me chassa de chez luy ie creus que ie ne me pouuois mieux defendre de ses reproches & iustificier mon innocence, qu'en viuant de sorte, qu'il ne pût trouuer à redire à ma conduite ; si bien que ie ne hantay que d'honnestes gens, & ne m'adonnay qu'à choses honnestes. Car ie me doutois bien qu'estant irrité contre moy, il ne manqueroit pas de m'imputer quelque crime pour se iustifier, & de là plusieurs iugcoions par la violence de sa colere, qu'il n'estoit pas esloigné de la fureur.

Pour le pouvoir donc servir quelque iour utilement, s'il auoit besoin de mon secours, j'appris la Medecine, & entrepris de grands voyages pour m'instruire en cette profession. A mon retour, ie trouuay ce que j'auois apprehendé, mon pere furieux, & abandonné des Medecins, qui ne connoissoient pas la cause de son mal. En cette extremité, sans me souuenir de l'injure qu'il m'auoit faite, ni attendre qu'il me rappelaist en l'estat où il estoit, ie fis ce qu'un bon fils deuoit faire, & rejetai la cause de son mauvais traitement, plüstoit sur les principes de fureur, qui estoient alors inconnus, que sur le defaut d'affection. Je ne luy donnay d'abord aucun remede, pour ne point choquer les maximes de nostre Art, & les preceptes des Anciens, qui veulent qu'on descouure la cause du mal avant que de travailler à le guerir, & qu'on prenne garde s'il n'est point de ceux qu'on nomme incurables, pour ne point perdre son temps & sa peine, & hazarder sa reputation. Comme j'eus donc remarqué qu'il restoit encore quelque esperance, & que le mal n'estoit pas sans remede, j'entrepris sa guerison, contre l'aduis de plusieurs qui craignoient que s'il en mesarioit on ne m'imputast la mort. Ma belle-mere estoit presente toute craintive, non qu'elle se defiaist de moy, mais du succès, à cause de la

grandeur de la maladie, dont elle ſçauoit toutes les cauſes & les ſymptômes. Enfin les Dieux benirent les remedes, mon pere retourna en conualeſcence, & reconnoiſſant l'obligation qu'il m'auoit, me rappella à ſa ſucceſſion, ſans prendre l'aduiſ de perſonne, & me nommoit par tout ſon ſauueur. Auſſi chacun me combloit de benediſtions & de loüanges, & ma belle-mere ne pouuoit diſſimuler la ioye qu'elle auoit, de voir ſon mary guery contre ſon attente, & contre l'opinion de tout le monde. Mais comme l'action de mon pere fut approuuée de tous les honneſtes gens, ie remarquay quelque ſecret meſcontentement dans le viſage de quelques-uns, à qui mon exheredation eſtoit plus auantageuſe que mon rappel.

Sur ces entrefaites ma belle-mere tombe malade avec toutes les marques d'une maladie incurable. Car ce n'eſtoit pas vne ſimple fureur, mais vn mal qui paroiſſoit couué dès long temps, & qui ne la tourmentoit iamais plus qu'à la vœuë du Medecin, & luy redoubloit quand elle en entendoit ſeulement parler, qui eſt la marque d'une grande malignité. Ie fus donc bien fâché de voir que ie ne la pouuois ſecourir, & que tous mes remedes ſeroient inutiles. Mais mon pere ſans s'enquerir de la grandeur du mal ni de ſon origine, veut contre les principes de

mon Art que i'en entreprenne la guérison, & sur mon refus s'empporte contre moy & impure mes excuses à malice; Comme ie me veux iustifier il s'irrite davantage, ainsi que font ceux qui sont bien en colere. Mais ie luy veux respondre icy, tant pour ma deffence que pour celle de la Medecine, & ie commenceray d'abord par les loix qui ne luy donnent plus le mesme pouuoir qu'auparauant. Car comme le Legislatteur scauoit que plusieurs se laissoient transporter à la colere pour de tres-foibles sujets, & sur le rapport d'une femme ou d'un valet, faisoient des choses dont ils se repentoient apres tout à loisir, il n'a pas voulu donner aux peres vne puissance absolue, & sans limites, mais a estably des Iuges pour examiner les causes de l'exheredation, & empêcher qu'ils ne pussent opprimer leurs enfans injustement. Il ne veut donc pas qu'on les condamne sans les oïr ni entendre leurs deffenses. Mais auant que de venir là, Considérez, Messieurs, s'il a encore droit de me desheriter, & si cette faculté n'est point consommée par la premiere exheredation. Car comme il ne m'a engendré qu'une fois, il semble qu'il n'a pouuoir de me desheriter qu'une fois, encore faut-il que ce soit pour des causes legitimes parce que son autorité n'est point infinie, & qu'il ne faut pas rendre les Loix ef-

LE FILS DESHERITE. 501

claves de la passion des hommes. Il estoit à propos de donner vne fois au pere cette liberté ; mais depuis que par vn acte authentique il auoie vn enfant pour sien & approuue sa conduite, il est obligé de persister en son iugement, sans pouuoir changer à toute heure, ni abuser du pouuoir que les Loix luy donnent. Car le Legislatteur pourroit dire ; s'il estoit meschant & digne d'estre desherité, pourquoy le rappelliez-vous ? faut-il se moquer des Loix, & vouloir qu'elles condamnent ou absoluent vostre fils selon que bon vous semblera. Ne permettez donc pas, Messieurs, que celuy qui a condamné son premier iugement par mon rappel, me desherite vne seconde fois, & reprenne la puissance paternelle dont il a desia vne fois vsé avec tant d'injustice. Il est permis d'appeller des iugemens, où l'on tire au sort les Iuges ; mais quand on est tombé d'accord soy-mesme d'un Iuge, il faut acquiescer à sa sentence, parée qu'on ne s'en doit prendre qu'à soy-mesme si l'on a mal choisi. Il est donc loisible au pere par les Loix de la Grece de prendre ou laisser le fils que la Nature luy a donné ; mais apres l'auoir iugé digne de son alliance & de sa succession, ie soustiens qu'il ne luy est plus permis de le faire, & qu'il faut qu'il demeure dans sa premiere resolution, sans s'en pouuoir départir à sa fantaisie. Car ce n'est pas

502 LE FILS DESHERITE.

icy vne simple exhéredation, mais vne abdication comme on l'appelle, par laquelle on ne se contente pas de desheriter vn fils, mais on le desauoüe, & l'on ne le reconnoist plus pour sien. Il est iuste que vous soyiez mon pere, puis vous l'avez ainsi ordonné, ainsi resolu, ainsi confirmé. Quand ie ne serois pas vostre fils par Nature, mais par adoption, vous n'aurez pas le pouuoir que vous pretendez ; car ce qui vous estoit libre d'abord, ne l'est plus lors que vous vous estes vne fois déterminé. Combien plus en celuy qui estant né vostre fils, l'est deuenu vne seconde fois par vostre iugement. Si i'estois né vostre esclau & que vous m'eussiez mis en liberté, il ne vous seroit pas libre de me rappeler à la seruitude. Car les Loix veulent que les choses vne fois ordonnées demeurent en leur vigueur.

Mais, Messieurs, pour venir à vne autre raison, considerez ie vous prie, quel est le fils qu'il rebutte. Je ne diray pas que lors qu'il me desauoüa i'estois sans sçauoir, & que depuis ie me suis rendu considerable en ma profession. Que i'estois alors ieune, & que ie suis à cette heure en vn âge exempt des fautes de la ieunesse. Mais lors qu'il me chassa la premiere fois il n'auoit receu de moy aucune faueur, Maintenant il chasse son bienfaiteur, à qui il ne peut nier qu'il ne soit redevable

de son salut. Quelle ingratitude de desheriter celuy qui l'a guery, lors qu'il ne luy estoit plus rien, & l'a traité de pere lors qu'il n'estoit plus son fils? D'ailleurs, le seruice que ie luy ay rendu n'est pas vn seruice vulgaire; car encore qu'il ne sçache pas en quel estat il estoit alors, Vous sçavez tous, ce qu'il disoit, ce qu'il faisoit, ce qu'il souffroit, lors que ie le suis venu guerir; & comme estant abandonné, s'il faut ainsi dire, des Dieux & des hommes, ie l'ay mis en estat de se pouuoir presenter en Iustice. Mais il est aisé de luy faire voir ce qu'il estoit alors par l'estat où est maintenant sa femme. Car s'il me hait pour ne la vouloir pas guerir de la fureur, quelle obligation m'a-t-il de l'en auoir desliuré? & pourquoy ne tesmoigne-t-il autant de reconnoissance qu'il fait paroistre d'ingratitude? Si tost qu'il est reuenu à soy il me fait appeller en Iustice, & l'on diroit que ie ne l'ay sauué que pour me perdre, & pour reprendre la haine qu'il auoit conceüe contre moy. C'est vne belle reconnoissance, pour vn malade qui a recouré sa santé, d'essprouer ses forces contre son Medecin. Vous rendrez-vous, Messieurs, complices d'un si grand crime? Luy permettrez-vous d'opprimer son bien-facteur, & de faire perir celuy qui l'a fait reuiure? Si j'auois fait depuis quelque chose contre luy, la grandeur du bien-fait qu'il a receu de

moy le deuroit faire oublier, & les faueurs passées contrebalancer les fautes presentes. Sur tout le seruice que ie lui ay fait, estant d'une nature qui surpasse toutes les iniures que ie lui puis faire. Car ie croi auoir vn droit particulier sur celui que i'ay sauué, & qui me doit quelque chose de plus que la vie, puis-que la santé de l'ame est beaucoup plus precieuse que celle du corps, & que sans cela la vie n'est qu'un continuël supplice. Cecy sert encore à ma defense, de voir que lors que ie n'estois plus son fils, & que rien ne m'obligeoit à entreprendre sa guerison, mais plusieurs choses plustost à ne le pas faire, ie m'y suis offert volontairement, & ay si bien fait que i'en suis venu à bout. Par là i'ay effacé hautement toute la mauuaise opinion qu'il pouuoit auoir de moy, esteint sa colere par ma soumission, vaincu son inimitié par mes seruices, rompu son exheredation par ma pieté, & tesmoigné ma fidelité en vn danger si pressant & dans vne conioncture si delicate. Combien pensez-vous que i'ay souffert de peines à estre touiours auprès de lui, à prendre le temps & les occasions fauorables à sa guerison, lors que le mal lui donnoit quelque relasche. Car la cure des furieux est la plus dangereuse de toutes celles de la Medecine; & il arrive souuent que la violence du mal & le dégoût

des

LE FILS DESHERITE. 505

des remèdes leur fait tourner leur rage contre leur Medecin. Mais i'ay passé par dessus toutes ces considerations en sa faueur, sans l'abandonner vn moment. Car le plus grand mal n'est pas à donner le remede, il faut preparer auparauant le malade à le receuoir, le nourrir de viandes conuenables, le fortifier par le sommeil, le purger de ses mauuaises humeurs; ce qui est facile dans les autres maladies; mais les furieux ne se peuvent traiter. Souuent qu'on croit estre à la fin, il ne faut qu'un leger accident pour tout gaster, & pour obliger le Medecin à recommencer tout de nouveau. Celuy donc qui a pu prendre tant de peines, souffrir tant de caprices, courir tant de dangers, combattre vn si grand mal & le vaincre, vous permettrez qu'un pere le desherite contre l'ordre de la Raison & de la Nature? Pour moy, Messieurs, i'ay obeï à leurs iustes loix après auoir receu la plus grande iniuste qu'un fils puisse receuoir; Tandis qu'il violoit les droits du sang, ie les gardois. O pere qui hais injustement! O fils qui aime avec plus d'injustice: car ie me blâme moy mesme de ce que i'aime celuy qui me hait, au lieu que les peres ont accoustumé d'aimer leurs enfans avec plus de tendresse, & comme l'Ourier fait son ouurage. Il mesprise donc les loix ciuiles, qui ne veulent pas qu'on puisse desheriter vn fils sans

sujet, & celles de la Nature qui luy donne vn amour aueugle pour ceux qu'il a mis au monde. Mais non-seulement il n'aime pas comme vn pere doit aimer son fils, il n'aime pas comme on doit aimer son bien-faiteur. Prodiges estranges, de haïr celuy qui nous aime, chasser celuy qui nous suit, faire du mal à celuy qui nous fait du bien. Il veut armer contre moy les Loix qu'il a violées, faire la guerre à la Nature par la Loy; mais elles s'accordent trop bien ensemble, il n'en viendra pas à bout. La Loy ne combat pas la Nature, elle la suit, c'est qu'il est mauuais interprete de leurs maximes.

Je pense auoir assez bien montré que celuy qui a vne fois auoit vn fils pour sien, ne le peut plus rejeter; & quand il le pourroit faire, qu'il ne seroit pas iuste de traiter de la sorte son bien-faiteur. Venons maintenant à la cause de l'abdication, & considerons si elle est iuste: Car quand mesme il seroit permis de traiter vn fils de la sorte, & vn fils à qui l'on auroit de grandes obligations, on ne se pourroit pas tousiours faire sans sujet; autrement, les Loix n'auroient pas estably des Iuges pour examiner les causes qu'on en peut auoir. Voyons donc quelles elles sont. La premiere chose que mon pere a faite depuis qu'il est retourné en santé, c'est de casser ce qu'il auoit fait contre moy. L'estois

alors son fils, son tout, son fauteur; Depuis cela qu'ay-ie fait qui me puisse faire perdre cette qualité? Luy ay-ie manqué de respect? Ay-ie fait quelque folie, quelque desbauche, ou quelque insolence, qui sont les causes ordinaires des exheredations? Rien de tout cela. Ma belle-mere tombe malade sans qu'il y ait de ma faute; Vous voulez que ie la guerisse; Suis-ie le Dieu de la Medecine? Mais si vous ne le faites, ie vous desheriteray. Il faut voir premierement quelle est la nature de la chose que vous me commandez. Car les Loix comme i'ay dit, ne vous donnent pas pouuoir de faire tout ce qu'il vous plaira, ni ne m'obligent à vous obeir en tout & par tout. Il y a des choses où ie vous puis desobeir sans crime. Si ie vous abandonnois estant malade, si ie negligois vos ordres dans la conduite de ma vie, si ie dissipois mon bien, & autres choses semblables, vous auriez iuste sujet de vous plaindre? Mais vous n'avez aucun pouuoir sur les choses qui sont de ma profession. Le pere d'un Peintre ou d'un Musicien, ne peut contraindre son fils de peindre ou de chanter à sa fantaisie, sur tout lors qu'il ne luy a pas fait apprendre son mestier. I'ay appris la Medecine sans vous, ie l'ay exercée sans vous, & vous n'en sçauriez encore rien, si ie ne vous auois guery. Chacun est libre dans l'exercice de

sa profession, & ie le dois estre d'autant plus dans la Medecine, que c'est vn Art plus vtile à la vie. Il ne faut pas qu'une science si salutaire & si diuine dépende du caprice & de la tyrannie des hommes. Ne soumettons point à la seruitude des loix vne doctrine que les Dieux nous ont laissée, & qui a pour but la conseruation du genre humain. Quand ie vous aurois donc répondu tout court, ie n'en feray rien; ie pourrois peut-estre bien guérir ma belle-mere, mais ie ne le veux pas; vous n'aurez point droit de m'y forcer. Je n'ay pas estudié en Medecine pour les autres, mais pour moy. Ce n'est pas vous qui me l'avez fait apprendre. On doit persuader, & non pas commander au Medecin. Ses seruices ne s'obtiennent pas par menaces, mais par prières. C'est vn Art à qui les peuples ont accordé de grands priuileges. Voilà ce que ie vous pourrois répondre quand ie tiendrois de vous mon sçauoir; mais vous n'y auez rien contribué, & c'est vne injustice de vouloir tirer tribut d'une chose que j'ay apprise, lors que ie n'estois plus vostre fils, & par consequent que vous n'estiez plus mon pere. N'est-ce pas assez que ie l'aye employée pour vostre salut? Où est l'argent que vous auez despensé pour me l'apprendre? Où sont les Maistres que vous m'avez donnez? Où sont les drogues que vous m'avez achetées? Rien de

rem cela. Estant chassé & abandonné de vous, j'ay trouvé des gens qui ont eu pitié de moy, & vous voulez iouir tyranniquement de ce que j'ay acquis par mon travail, & où vous n'avez rien contribué que de la haine, de l'auersion, & de l'injustice. Soyez content des graces que vous en avez receuës, lors qu'un iuste ressentiment me sollicitoit au contraire; Est-il raisonnable que mon bien fait m'assujettisse à vos caprices, & que pour vous auoir guery ie deuienne vostre esclave.

Voilà ce que ie vous pourrois dire legitime-
ment, quand ce que vous me commandez se-
roit en mon pouuoir; Mais quel est vostre com-
mandement? Guerissez ma femme de la fureur.
Pourquoy? parce que vous m'en avez guery.
Pour faire voir la foiblesse de ce raisonnement,
je vous diray, Messieurs, que tous les malades
ne se ressembtent pas, & ne doiuent pas estre
traitez de mesme; & que ce qui a guery l'un,
fait quelquefois mourir l'autre. Car encort que
tous les hommes soient composez de mesme
matiere, ils ne sont pas de mesme tempera-
ment, c'est pourquoy ils sont sujets à diuerses
maladies, & dans vne mesme maladie à diuers
symptômes. Les vns sont tres-faciles à guerir,
les autres sont tout à fait incurables. Vn mesme
grain de froment semé en diuerses terres rap-

portera diuerſement; Il en eſt de meſme des maladies. Mais mon pere ſans prendre garde à ce qu'il n'entend pas, croit qu'un Medecin qui a guery vn malade peut guerir tous les autres. Il ne ſçait pas que les corps des femmes ne ſont pas ſemblables à ceux des hommes, & qu'il y a grande diuerſité, tant à cauſe du temperament que de la nourriture & des exercices. Les femmes comme plus delicates & plus foibles ne ſouffrent pas ſi bien les remedes, & ſont plus ſujettes aux maladies, & particulierement à la fureur; car comme elles ont plus de legereté, de foibleſſe & d'inconſtance, elles ſortent pluſtoſt des bornes de la raiſon. Quand vous dites donc, Gueriſſez de la fureur, ajouſtez, ma femme; ſans confondre toutes ſortes de fureurs, & gardez la diſtinction que vous voyez dans la Nature. Car après auoir conſideré l'eſtat de la maladie, il faut conſiderer celui du malade. S'il eſt froid ou chaud, vieux ou jeune, fort ou foible, & autres particularitez ſemblables, & ne donner les remedes qu'après auoir examiné toutes ces choſes, ſi l'on a enuie d'y reüſſir. Il y a pluſieurs eſpeces de fureur, pluſieurs choſes la produiſent, & particulierement dans les femmes; la haine, l'enuie, la jalouſie, la colere, le chagrin, le deſpit: car pour peu que ces paſſions ayent trop de violence ou de durée, elles ſe tournent en fureur,

LE FILS DESHERITE'. 311

Peut-estre que c'est quelque chose de semblable qui est arriué à ma belle-mere. Tous les Medecins trouuent le mal incurable, pourquoy me voulez-vous obliger à le guerir ? D'ailleurs, quand il seroit moindre ie n'en entreprendrois pas la cure si facilement, de peur que quelque accident inopiné ne donnast lieu à la calomnie. Mais elle est en vn estat que tous les Medecins du monde ne la sçauroient restablir. Vous ne deuez donc pas desirer que i'en entreprenne la guerison, si vous auez tant soit peu soin de mon interest & de mon honneur. Que si pour cela vous me desheritez, ie ne vous souhaite aucun mal; mais si le vostre vous reprend, comme la rechute est frequente & dangereuse dans ces maladies, que voulez-vous que ie fasse ? Je n'attens point vostre response ; car quoy que vous fassiez, ie vous seray tousiours bon fils. Mais sans mentir, ie crains que vostre colere ne ramene vostre fureur. Il n'y a que trois iours que vous estes guery, & vous vous abandonnez aux passions qui ont causé vostre mal.





P H A L A R I S.

Harangue des Ambassadeurs de Phalaris aux Prestres de Delphes, pour les obliger à recevoir le Taureau d'airain que ce Prince enuoyoit en offrande à Apollon. C'est une espece de declamation comme les precedentes.

MESSTIEURS, Phalaris nous a enuoyez icy pour consacrer cette offrande à Apollon, & vous prier de ne point iuger de luy sur le rapport de la Renommée. Car il desire particulièrement de conseruer sa reputation auprès de vous, qui estes comme les Conseillers & les Assessors du Dieu; & il croit que vostre sentiment sera de grand poids par toute la Grece. Nous prenons à témoin les Dieux, qu'on ne peut ni tromper ni corrompre, que nous ne vous dirons que la verité. Et pour commencer à vous dire quelque chose de nostre Prince, auant que de vous parler de son offrande, Phalaris est né de la ville d'Agrigente en Sicile, de famille res-illustre; & après auoir esté esleué dans tous les honnestes exercices de ceux de son âge & de sa condition, a esté admis au Gouvernement comme les autres, où il s'est conduit si bien, qu'il n'y a iamais eu aucune plainte de son administration.

stration. Mais comme il eut appris que ses ennemis & ses enuieux luy dressoient de secrettes embusches, & cherchoient toutes sortes de moyens de le perdre, il fut contraint pour sa seureté, de se rendre maistre de l'Estat, tant pour s'affranchir de leur tyrannie, que pour faire cesser les diuisions, qui regnoient au grand prejudice de la Republique. Son dessein, quoy que hardy, fut approuué de plusieurs personnes d'honneur & de condition qui y contribuerent de tout leur pouuoir, & ne fut suiuy d'aucun meurtre ni bannissement, & autres semblables violences qui ont coustume de se pratiquer à l'establissement d'un nouvel Empire. Il ne se vengea pas mesme de ceux qui auoient conspiré contre luy ; mais croyant les gagner par la douceur, après les auoir vaincus par la force, il leur pardonna le passé, & en admit plusieurs à ses conseils & à sa table, après auoir pris & donné la foy reciproquement. En suite, pour reformer les desordres qui s'estoient glissez dans l'estat, il regla les reuenus publics, qui estoient mal dispensez par la malice ou la negligence de ceux qui en auoient l'administration, & fit si bien qu'il y eut de l'argent de reste pour les choses qui ne seruent qu'à la magnificence ou à l'ornement. Il eut soin apres, de l'instruction de la ieunesse, & donna ordre à ce que les vieillards goustassent en paix le repos &

la tranquillité de la vie; retint le peuple en son de-
voir, par des largesses & des spectacles, & ne fit
aucune concussion ni violence. Enfin, il delibe-
roit de quitter l'Empire & de rendre la liberté à
ses Citoyens, lors qu'il apprit que ses ennemis &
ses enuieux conspiroient contre luy, faisoient
amas d'hommes & d'argent, se fortifioient de l'al-
liance de leurs voisins, & auoient enuoyé des De-
putez iusques à Lacedemone & à Athenes. Com-
me la chose estoit sur le point de l'exécution, il
en fut auerty en songe, par l'assistance des Dieux,
& descouurit en suite la conspiration par plu-
sieurs indices. Mettez-vous en sa place, Mes-
sieurs, & considerez ce qu'il deuoit faire dans
vne si fatale conioncture. Deuoit-il pardonner
vne seconde fois à des ingrats & à des traistres,
& leur tendre, s'il faut ainsi dire, la gorge, ou
bien assurer sa vie & son Empire, comme il fit,
par la punition des coupables. Il les enuoye
donc querir, & apres les auoir conuaincus par
leur propre confession, il les chastie comme me-
ritoient leurs crimes. Depuis ce temps-là il a esté
obligé de prendre des Gardes & d'assurer sa vie
par le supplice de ceux qui luy estoient suspects,
& qui brassoient quelque trahison contre luy.
Cependant, le peuple qui ne regarde que les ef-
fets, sans s'enquerir de la cause, appelle sa Iustice,
cruauté, comme si la punition des coupables

n'estoit pas plustost vne action de clemence, puis qu'elle conserue les innocens & assure la vie des gens de bien. Mais la haine qu'on porte aux mauuais Princes, fait que l'on hait mesme les bons, tels que la Grece en a veu plusieurs qui ont gouuerné les Peuples avec toute sorte d'équité & de iustice. Ce n'est donc pas par la seuerité qu'il faut iuger d'un bon ou d'un mauuais gouuernement, mais par la raison qu'on a d'estre seuer, autrement vous seriez iniustes de punir les impies & les sacrileges. Vous voyez combien les Legislateurs employent de temps à parler des peines & des supplices, comme le reste n'estant rien sans cela. Que s'ils sont necessaires à quelques-vns, c'est sans doute à ceux qui n'ont autour d'eux que de faux amis ou des ennemis couverts, & qui commandent à des gens qui n'obeissent que par force. Car la rebellion est comme vne hydre dont on n'a pas plustost couppé vne teste qu'il en renaist plusieurs autres, si l'on n'y met le feu à l'exemple d'Iolas pour remporter la victoire. En vn mot, depuis qu'on a commencé vne fois à exercer la seuerité, il la faut continuer, si l'on ne se veut resoudre à périr. Mais on n'en vient que par force à cette extremité, & iene croy pas qu'il y ait de Prince si barbare que de se plaire à entendre des cris & des iniures, plustost que des benedictions &

des loüanges. Combien de fois auons-nous veu le nostre pleurer & gemir dans le supplice des criminels, & deplorer sa condition de ce qu'il estoit contraint de souffrir tous les iours & qu'il leur faisoit souffrir vne fois, & d'estre toute sa vie en de continuelles apprehensions de la mort. Car du reste, il est si éloigné de vouloir perdre des innocens, qu'il aymeroit mieux perir luy-mesme en laissant viure les coupables. D'ailleurs, il n'y a guere moins de desplaisir à vn homme bien né de faire le mal que de le souffrir; & ie ne sçay s'il ne vaut point mieux mourir mesme injustement, que d'estre tous les iours en peine de se deffendre. Mais il n'y a personne qui n'ayme mieux conseruer sa vie que celle de ses ennemis, sur tout quand il ne les peut conseruer qu'à sa ruine & contre soy-mesme. Cependant, Phalaris en a conserué plusieurs, apres les auoir conuaincus manifestement. L'en appelle à tesmoin Acanthe, Timocrate, & Leogoras qu'il a sauuez les pouuant perdre. Mais si vous voulez connoistre nostre Prince, il ne faut pas s'enquerir de luy à ceux qu'il est contraint de maltraitter, mais aux autres qu'il traite avec toute sorte d'humanité. Car il y a des gens le long de la coste, qui l'auertissent de ceux qui arriuent, afin qu'ils les puisse receuoir selon leur merite; & les Sages de la Grece n'ont pas desdaigné de

le venir voir & de rechercher son amitié. Tef-
 moin Pytagore qui s'est retiré d'aupres de luy
 avec autant d'estime de sa vertu, qu'il auoit oüi
 de blâme de sa cruauté, & a eu pitié de le voir
 contraint d'exercer la iustice si seuerement. Pen-
 sez-vous qu'un homme qui traite si bien les
 estrangers, se pleût à mal-traitter les Citoyens
 sans suiet. Voila ce que nous auions à représenter
 pour sa iustification. Quant à ce qui concerne
 son offrande, vous deuez sçauoir que Perilaüs
 qui ne le connoissoit comme vous que par le
 rapport de la renommée, s'imagina qu'il ne luy
 pouuoit faire vn plus grand plaisir que d'inuen-
 ter quelque nouveau supplice; & comme il estoit
 excellent Sculpteur il fit vn Taureau d'airain
 d'un artifice admirable, si bien que le Prince
 s'escria si tost qu'il le vit, que c'estoit vne offran-
 de digne d'Apollon. Mais Perilaüs prenant la
 parole, Si tu sçauois, dit-il, pourquoy ie l'ay fait,
 tu ne parleroïs pas de la sorte. Enferme dedans
 vn coupable, & mettant le feu dessous, tu en-
 tendras mugir le Taureau, qui est la seule chose
 qui luy manque pour imiter parfaitement la
 Nature. A ces mots, le Prince qui auoit en hor-
 reur vne si detestable inuention, le fit enfermer
 luy-mesme dans son Taureau pour en faire l'es-
 preuue; & l'ayant fait retirer encore en vie, pour
 ne point souïller par sa mort vne offrande qu'il

*On mettoit
 dedans quel-
 que instru-
 ment pour
 cela.*

vouloit consacrer aux Dieux, il la destina, & fit pour Apollon, grauer dessus cette histoire. Receuez donc ce present, Messieurs, & le mettez au lieu le plus apparent du Temple, pour monument de la pieté & de la iustice de nostre Prince. Il fera encore d'autres presens, si Apollon le conserue long-temps en vie, & le desliure comme il a fait des embusches de ses ennemis; mais le plus grand plaisir qu'il luy puisse faire, est de l'exempter à l'auenir de voir tant de peines & de supplices. Voila, Messieurs, ce que nous auions à vous dire de sa part & de la nostre, & que nous atestons pour veritables. Que s'il est permis à des Sujets d'interceder pour leur Prince, nous vous coniurons, Messieurs, en vertu de nostre alliance, car nous sommes comme vous originaires des Doriens, de ne pas mescontenter vn Souuerain qui recherche vostre amitié, apres vous en auoir donné diuers tesmoignages tant en public qu'en particulier. Receuez donc son offrande; & la consacrant à Apollon, faites des vœux pour luy & pour nous, puisque vous ne le pouuez refuser sans faire tort à Phalaris & à vostre Dieu.





SVITE DV DISCOVRS PRE'CEDENT.

*C'est la harangue d'un Prestre de Delphes , pour
obliger les autres à recevoir le present
de Phalaris.*

MESSIEVRS, Quoy que ie n'aye ni amitié ni alliance avec Phalaris & avec les Agrigentins, ni aucun sujet particulier d'embrasser leurs interets, ie ne croy pas qu'on puisse refuser leur offrande, qui est vn chef-d'œuvre de l'Art, & le tesmoignage de la pieté & de la iustice d'un Prince, tant en la consecration qu'en la punition du coupable. Je croy donc qu'en cette rencontre vne plus longue deliberation seroit criminelle, & que ce n'est pas vn moindre crime de refuser les offrandes qu'on fait aux Dieux, que de dérober celles qu'on leur a faites. Pour moy, qui en qualité de Prestre & de Citoyen de Delphes, prens part à la gloire d'Apolon & de son Temple, ie ne tiens pas qu'on doive ni qu'on puisse empescher les marques du zele & de la reconnoissance d'un particulier, sans s'exposer à la calomnie, & faire dire par tout que l'on se veut rendre arbitre de la conscience des hommes. En vn mot, si l'on refuse cette offrande,

personne n'en voudra plus faire. Car qui voudra s'exposer à vn refus, & courre fortune de passer pour impie, en donnant des marques de sa pieté. C'est condamner tout a fait Phalaris des crimes dont on l'accuse, que de renuoyer son present ; cependant , vous sçauiez qu'ils nous sont encore inconnus , & qu'il ne faut pas iuger des Grands sur le rapport de la Renommée. Je sçay bien que celuy qui a parlé deuant moy s'est fort emporté contre les cruauitez & les autres vices de ce Prince ; mais il ne les peut sçauoir luy-mesme que par des bruits , qui sont faux ou incertains , puis-qu'il n'a iamais veu celuy dont il parle, ni n'a esté en son païs. Et quand ils seroient veritables, ce n'est pas à nous à quitter la qualité de Prestres pour prendre celle de Iuges, ni à nous enquerir si l'Italie & la Sicile sont bien ou mal gouuernées, mais à recevoir les offenses qu'on nous fait. Laissons aux Dieux la conduite du genre humain, pour auoir soin de ce qui nous touche. Il n'est pas besoin d'alléguer Homere, pour prouuer que nous demeurons parmy des rochers & des precipices, & que tout ce païs seroit vn triste desert sans la pieté des hommes qui y viennent faire des vœux & des sacrifices. Ce sont-là nos vendanges & nos moissons, & ce qui nous fait iouir sans peine de soutes les richesses de la terre, comme si nous habitons

habitions vn païs fertile, ou que nous fussions dans le siecle d'or des Poëtes. Conseruons à nos enfans vn thresor si precieux, comme nous l'auons receu de nos Peres, & ne diminuons point par trop de scrupule la gloire & les reuenus d'un Temple, où il n'est point fait mention de memoire d'homme, qu'on ait iamais refusé de presents ni de viâtes. Il n'appartient qu'aux Dieux de iuger de la conscience des hommes, puis-qu'il n'y a qu'eux qui en connoissent tous les ressorts, & toutes les cachettes. Il n'est pas question icy de Phalaris ni de son Taureau, mais de tous les vœux & de toutes les offrandes qu'on fera iamais dans tous les siecles. Vous voyez les immenses richesses que ce Temple a amassées depuis le temps qu'il est libre d'y venir ; l'ay peur qu'en voulant faire les Censeurs, vous n'ayez plus de quoy censurer. Je suis donc d'avis qu'on recoiue cette offrande suiuant la coustume de nos Ancestres, qui est conforme à nostre interest & à celui du Dieu.



Vou



ALEXANDRE, OV LE FAVX PROPHETE.

*C'est l'histoire d'un imposteur qui vivoit du temps
de Lucien.*

*C'est ainsi
qu'il s'a-
pelloit.*

TV ne m'imposes pas vne petite charge, mon cher Celsus, de vouloir que ie t'escriue la vie d'Alexandre fils de Podalyre, qui n'est guere moins illustre que celle du Grand Alexandre, puis-que l'un ne s'est pas plus signalé par ses belles actions, que l'autre par ses impostures. Je ne laisseray pas toutefois de l'entreprendre pour te complaire, & tascheray de m'en acquitter au moins mal qu'il me sera possible, pourueu que tu aye assez de bonté pour suppléer à mes deffauts, & pardonner à ma foiblesse. A l'exemple donc d'Hercule ie trauailleray à nettoyer l'estable d'Augie, & t'en feray voir quelques ordures, par où tu puisse comprendre, combien estoit grand le fumier que trois mille bœufs auoient amassé en l'espace de plusieurs années. Mais i'ay peur qu'on ne nous condamne tous deux, moy de mettre au iour tant de vilenies, & moy de m'y conuier. Car celuy dont nous parleroit mieux d'estre deschiré en plein

theatre, par des Renars ou par des Singes, que d'estre celebre dans l'histoire. Mais si l'on m'attaque ie me deffendray par l'exemple d'Arrian le disciple d'Epictete, qui n'a point estimé indigne de son sçauoir & de sa condition, de laisser à la posterité l'histoire d'un fameux voleur. Voicy donc à son imitation celle d'un insigne brigand, & d'un brigand, non pas de forest ni de monta- *Tullibere.* gnes, mais de villes, qui n'a pas couru quelques deserts, mais a rauagé tout l'Empire. Pour commencer par sa description, il estoit de belle taille & de bonne mine, auoit l'œil vif, le teint blanc, la voix claire, le ton doux & affable, peu de barbe au menton, & quelques faux cheueux parmy les siens, meslez si adroitement qu'on ne les pouuoit reconnoistre. En un mot, son corps estoit sans defaut; mais pour son esprit, grands Dieux! il eust mieux vallu tomber entre les mains d'un ennemy que dans les siennes. Du reste plein de viuacité, de docilité, de memoire, & de plusieurs autres belles qualitez, qu'il employoit toutes au mal, & par lesquelles il s'est signalé par dessus les plus meschans & les plus scelerats qui ayent iamais esté au monde. Cependant, escriuant un iour à son gendre Rutilianus, il se comparoit avec beaucoup de modestie à Pythagore. Mais que Pythagore me pardonne, s'il luy plaist, s'il eust esté de son temps, il n'eust esté qu'un en-

fant auprès de luy. Non pas que ie le vueille comparer à vn si meschant homme, mais ie veux dire que tout ce qu'on a dit faussement de Pythagore, n'est rien en comparaison de ce qu'on peut dire veritablement de celui-cy. Enfin, figure-toy vn abregé de toute sorte de fourbes, de mensonges, & d'impostures, accompagnées d'un esprit vif, audacieux, entreprenant, & qui estoit adroit à faire & à persuader tout ce qu'il vouloit. Mais du reste si couuert, qu'on ne fortoit jamais d'auec luy que dans l'opinion que c'estoit le plus homme de bien du monde. Comme il estoit fort beau en sa ieunesse & fort pauvre, il se prostituoit à tout le monde, & particulièrement à vn Charlatan qui contrefaisoit le Magicien, & debitoit plusieurs secrets pour faire aimer ou haïr, descouvrir des thresors, attraper des successions, perdre les ennemis, & autres semblables. Et veritablement il estoit expert dans la Medecine, & comme la femme de cet Egyptien dont parle le Poëte, sçauoit plusieurs secrets tant pernicioeux que salutaires, estant du païs d'Apollonius Tyaneus, & de ceux qui l'auoient frequenté, & qui sçauoient toute son histoire. Tu vois de quelle eschole estoit sorty ce charlatan, & que ce n'estoit pas vn homme de peu. Comme il eut donc veu ce ieune garçon d'un esprit vif & adroit, & capable de luy rendre seruice,

Phon.

OV LE FAVX PROPHETE. 525

il prit plaisir à l'instruire, estant aussi amoureux de sa beauté que l'autre l'estoit de son sçauoir, & fit apres son compagnon de son disciple. Lors qu'Alexandre fut deuenu grand, & que son docteur fut mort & sa beauté passée, la neccessité le porta à entreprendre quelque chose d'extraordinaire pour tascher de subsister. S'estant donc allié d'un Chroniqueur Bisantin nommé Cocconas, le plus meschant de tous les hommes, ils coururent par tout pour surprendre les esprits foibles, tant qu'ils rencontrerent vne vieille qui faisoit encore la belle, & estoit bien-aïse d'estre cajollée. Elle estoit de Pella autrefois capitale de la Macedoine, qui est maintenant comme deserte, & ils la suiurent iusques-là, de la Bithynie, viuant à ses despens; parce qu'elle estoit fort riche. Comme ils furent arriuez & qu'ils eurent remarqué qu'on y nourrissoit de grands serpens; qui sont si priuez qu'ils tettent les femmes, & se ioient avec les enfans sans leur faire mal, d'où vient sans doute la fable d'Olympias: Ils en acheterent vn des plus grands & des plus beaux, qui est la source & l'origine de toutes les auantures que ie vais descrire. Car ces deux meschans esprits pourueus des qualitez que i'ay dites, s'estant vnis ensemble pour mal faire, & ayant reconnu que la crainte & l'esperance sont les deux pôles sur lesquels tourne le genre humain, & tout

Qui couchoit avec un serpent.

le fondement de la curiosité & de la superstition, ils resolurent de les faire servir à leurs ambitieux desseins, & dresserent vn Oracle, dont le succès surpassa mesme leur esperance. Ils furent quelque temps à deliberer du lieu où ils commenceroient la Piece. Cocconas croyoit la ville de Calcedoine la plus propre à leur dessein, à cause du concours de diuerſes Nations qui l'environnent; Mais Alexandre prefera son païs, où les esprits estoient plus grossiers & plus superstitieux, tels qu'il faut à l'establissement d'vne nouvelle religion. Car la pluspart des Paphlagoniens, & particulièrement ceux qui demeurent par delà le Mur-d'Abonus d'où il estoit, courent apres le premier Charlatan qu'ils rencontrent avec la flûte, le tambour ou les cymbales, & le prennent pour vn homme descendu du ciel. Cet auis ayant esté suiuy ils cacherent des lames de cuiure dans vn vieux Temple d'Apollon qui est à Calcedoine, & escriuirent dessus qu'Esculape viendroit bien-toſt avec son pere, establir sa demeure en la ville dont ie viens de parler. Puis ayant fait en sorte que ces lames fussent trouuées, la nouuelle s'en répandit aussi-toſt par tout le Pont & la Bithynie, & particulièrement au lieu designé; de sorte que les habitans decernerent vn Temple à ces Dieux, & commencerent à en creuser les fondemens.

*Ville de la
Paphlago-
nie.*

*Equipage
des anciens
Prophètes.*

Apollon.

Cependant, Cocconas dressoit des Oracles trompeurs & ambigus à Calcedoine, où il fut emporté de la morsure, comme ie croy, d'une vipere, & incontinent apres Alexandre prit sa place, avec vne longue chevelure bien peignée, vne saye de pourpre rayé de blanc, couuert d'un surplis par dessus, & tenant en sa main vne ^{on, d'un} faux comme Persée, de qui il se disoit descendu ^{manne au} du costé de sa mere. Car ces miserables Paphlagoniens, quoy qu'ils eussent connu son pere & sa mere qui estoient de pauvres gens, estoient si fots que de croire vn Oracle trompeur qu'il publioit, par lequel il se disoit ^{blanc.} fils de Podalire, qui deuoit estre bien ardent pour venir de Trique en Paphlagonie coucher avec la mere de nostre imposteur. Il debitoit vn autre Oracle de la Sibyle qui portoit, *Que sur les bords du Pont Euxin, près de Sinope, il viendrait vn Libérateur d'Ausonie,* & entremesloit cela de termes mystiques & embrouillez. Alexandre donc venant en sa patrie apres toutes ces predictions, estoit suiuy & reueré comme vn Dieu. Car il feignoit quelquefois d'estre espris de fureur diuine, & par le moyen de la racine d'une herbe qu'il maschoit, qu'on nomme l'herbe au foulon, escumoit extraordinairement; ce que les fots attribuoient à la force du Dieu qui le possedoit. Il auoit préparé long-temps auparauant vne teste de Dra-

gon faite de linge , qui ouuroit & fermoit la bouche par le moyen d'un crin de cheual, pour s'en servir avec le serpent dont j'ay parlé , qui deuoit faire le principal personnage de la Comedie. Lors qu'il voulut commencer il se transporta la nuit à l'endroit où l'on creusoit les fondemens du Temple, & y ayant trouué de l'eau, soit de source ou bien de pluye , il y cacha un œuf d'oye, où il auoit enfermé un petit serpent qui ne faisoit que de naistre. Le lendemain il vint tout nud de grand matin dans la place publique, ceint d'une escharpe dorée, pour couvrir sa nudité, & tenant en sa main sa faux & branlant sa longue cheueure comme font les Prestres de Cybelle ; Puis montant sur un Autel esleué, il commença à dire que ce lieu estoit heureux, d'estre honoré de la naissance d'un Dieu. A ces mots, toute la ville qui estoit accourüe à ce spectacle dressa l'oreille , & commença à faire des vœux & des prieres, tandis qu'il prononçoit des termes barbares en langue Iuifue ou Phenicienne, ce qui les estonnoit encore plus. En suite il court vers le lieu où il auoit caché son œuf d'oye, & entrant dans l'eau commence à chanter les louanges d'Apollon & d'Esculape , & à inuiter celui-cy à descendre & à se montrer aux hommes. A ces mots , il enfonce une coupe dans l'eau, & en retire cet œuf mystereux, qui

tenoit

OV LE FAVX PROPHÈTE. 319

tenoit vn Dieu enfermé, & lors qu'il l'eut en sa main, il commença à dire qu'il tenoit Esculape. Chacun estoit attentif à contempler ce beau mystere, lors qu'ayant cassé cet œuf, il en sortit ce petit serpent que i'ay dit, qui s'entortilloit autour de ses doigts. On pousse en l'air des cris de ioye, entremeslez de benedictions & de loüanges; L'un demande au Dieu la santé, l'autre des honneurs ou des richesses. Cependant, nostre imposteur retourne au logis, tout courant, tenant en sa main Esculape né d'une Oye, & non pas d'une Corneille comme autrefois, & suiuy d'une foule de peuple transporté d'une vaine esperance. Il se renferme chez luy iusques à ce que le Dieu fût deuenu grand, & vn iour que toute la Paphlagonie y estoit accourüe, & que son logis estoit plein de monde depuis le haut iusqu'en bas, il s'assit sur vn liët en son habit prophetique, & tenant dans son sein ce serpent qu'il auoit apporté de la Macedoine, il commença à le montrer entortillé autour de son cou, & traissant vne longue queue tant il estoit grand; Mais il cachoit à dessein la teste sous son aisselle, sans faire paroistre que celle de linge qui auoit la figure humaine; ce qui remplissoit tout le monde d'admiration. D'ailleurs, il faut remarquer que la chambre n'estoit pas trop bien percée, & que l'assistance n'estoit composée que de pauures

*C'est qu'il
estoit fils de
Coronis, qui
signifie Cor-
neille.*

idiors , à qui il auoit desia osté la ceruelle & le cœur par les prestiges ; outre que la Renommée & l'Esperance estoient capables seules de les aueugler. Ajoustez à cela qu'on n'y demouroit pas long-temps , & qu'à mesure qu'on entroit on en sortoit par vne autre porte , comme les soldats d'Alexandre , à sa mort. Ce spectacle dura quelques iours , & se renouuelloit toutes les fois qu'il arriuoit quelque personne de condition. D'ailleurs, il ne faut pas s'estonner si des barbares grossiers & ignorans y estoient surpris, veu que les plus fins ne sçauoient que dire en voyant & touchant vn dragon qu'ils auoient veu naistre, & qui estoit creu en vn instant à vne si prodigieuse grosseur, & portoit la figure humaine. Il eust fallu vn Epicure ou vn Democrite pour reconnoistre la tromperie, ou quelqu'autre de ces anciens Philosophes qui estoient sçauans dans la Nature , & auroient bien veu qu'il y auoit de la fourbe, quand mesme ils ne l'auroient pû decouurir. Toute la Bithynie donc, la Galatie, & la Thrace, y accouroient en foule sur le rapport de la Renommée. Ajoustez à cela, les portraits & les tableaux qui en couroient par tout, avec des statuës d'argent & de cuiure faites après le naturel. On publioit mesme vn Oracle qui predisoit son nom, & l'appelloit *Glycon le troisieme sang de Iupiter, qui apportoit la lumiere aux*

hommes : Car nostre imposteur voyant l'occasion favorable, rendoit des Oracles pour de l'argent, à l'exemple d'Amphiloque, qui après la mort de son pere Amphiaraius, estant chassé de Thèbes, se retira en Asie, où il prédisoit l'auenir aux Barbares, pour deux carolus. Il auertit donc que le Dieu rendroit les responses luy-mesme dans vn certain temps, & qu'on escriuit ce qu'on luy voudroit demander en vn billet cacheté. Alors s'enfermant dans le-sanctuaire du Temple, qui estoit desia construit, il faisoit appeller d'ordre par vn Heraut tous ceux qui auoient donné leurs billets, & les leur rendoit cachez avec la response du Dieu. La fourbe n'estoit pas difficile à reconnoistre à vn homme d'entendement; mais des sots ne s'apperceuoient pas qu'il descachetoit en particulier les billets, & après auoir respondu tout ce qu'il luy plaisoit, les rendoit cachez comme auparauant. Car il y a plusieurs moyens de leuer vn cachet sans rompre la cire, & i'en veux mettre icy quelques-vns, afin qu'on ne prenne pas vne subtilité pour vn miracle. Premièrement avec vne esguille chaude, on destache la cire qui ioint le filet à la lettre, sans rien desfaire du cachet: & après qu'on a leu ce qu'on veut, on le rejoint de la mesme sorte. Il y a vne autre inuention, qui se fait avec de la chaux & de la colle; ou avec vn mastic composé

*Poix Berys-
pienne.*

de poix, de cire, & de bitume, meslez avec de la poudre d'une pierre fort transparente, dont on fait une boule, sur laquelle quand elle est encore tendre on imprime la figure du cachet, après l'avoir frotté de graisse de pourceau. Car à l'instant elle durcit & sert à recacheter comme si c'estoit le cachet mesme. Il y a plusieurs autres secrets semblables, qu'il n'est pas nécessaire de t'expliquer, puis que tu en as fait mention dans ton Traitté des artifices des Magiciens, qui est un tres-bel ouvrage, & tres-utile pour détromper les ignorans, & empêcher qu'on n'abuse de leur crédulité. Il contrefaisoit donc le Prophete avec le plus d'adresse qu'il pouvoit, de peur qu'on ne remarquast la tromperie, se sauvant tousiours par quelque réponse obscure ou ambiguë, suivant la coustume des Oracles. Tantost il encourageoit les uns, tantost il destournoit les autres de leur entreprise, selon qu'il luy sembloit plus à propos; tantost il prescrivoit aux malades des regimes ou des remedes, car il sçavoit plusieurs beaux secrets de la Medecine. Pour ce qui concerne l'esperance des avancemens & des succès, il differoit tousiours d'y respondre, & les remettait à une autre fois, ou quand son Prophete l'en prioit; car il parloit au nom du Dieu. Cependant, il prenoit six ou sept sols pour chaque Oracle, ce qui montoit à une

somme tres-considerable, parce qu'il en debi-
 toit bien soixante ou quatre-vingts mille par an.
 Car le peuple estoit si friand de ces sottises, com-
 me on est curieux de nouveauté, & de sçavoir
 l'auenir, qu'une mesme personne faisoit quel-
 quefois douze ou quinze demandes à sept sols
 piece, n'estant pas permis d'en mettre deux en
 vn mesme biller. Mais tout ce qu'il prennoit ne
 tornoit pas à son profit; Car il auoit sous luy
 plusieurs Officiers, dont les vns mettoient les
 Oracles en vers, les autres les souscriuoient, les
 cachetoient, les interpretoient, ou les gardoient,
 & chacun tiroit pension à proportion de son
 seruice. D'ailleurs, il auoit des espions & des
 emissaires dans les Prouinces plus esloignées, qui
 respendoient par tout la reputation de l'Oracle,
 assurant qu'il predisoit l'auenir, faisoit retrou-
 uer ce qui estoit perdu, descouuroit les tresors,
 guerissoit les malades, & plusieurs autres choses
 semblables. On y accouroit donc de toutes parts
 avec des victimes & des presens, tant pour le
 Dieu que pour le Prophete. Car il comman-
 doit par vn Oracle de faire du bien à son Mi-
 nistre, parce qu'il n'en auoit pas besoin pour
 luy. Lors que plusieurs gens d'esprit eurent re-
 connu la fourbe, & particulièrement les Philo-
 sophes de la secte d'Epicure, il tascha de les in-
 timider, en criant que tout le pais se remplissoit

*C'est qu'ils
passoient
pour Im-
pies, à cau-
se qu'ils ne
croyoient
pas aux
Dieux.*

de Chrestiens & d'Impies, qui semoient des calomnies contre luy, & commanda de les lapider, si l'on vouloit estre aux bonnes graces du Dieu. Comme quelqu'un luy eut demandé ce que faisoit Epicure en l'autre monde, il respondit qu'il estoit plongé dans vn borbier, & chargé de chaines. Car il luy en vouloit sur tout pour auoir mieux descouuert qu'aucun autre, toutes les fourbes & les impostures, qui se glissent dans le monde, sous pretexte de religion. Mais Platon, Chrysippe & Pythagore estoient ses bons amis. Il haïssoit particulièrement la ville d'Amastris à cause des amis de Lepidus, & de plusieurs Philosophes Epicuriens qui y demouroient, & ne voulut iamais rendre aucun Oracle à pas vn des habitans. Mais vn iour qu'il en voulut rendre vn au frere de ce Proconsul, il se fit mocquer de luy, en luy ordonnant de prendre vn pied de pourceau avec de la mauue pour vne douleur d'estomac, en termes si ridicules, qu'on ne sçauoit ce qu'il vouloit dire; Soit qu'il n'eust personne alors pour luy composer son Oracle, ou qu'il ne sçeust que respondre. Cependant, il monstroient fouuent le serpent à ceux qui le vouloient voir; mais il tenoit la teste cachée dans son sein, & ne laissoit toucher que le corps, & particulièrement la queue. Voulant raffiner sur son imposture, il dit qu'Esculape respondroit visible-

ment, & cela s'appelloit *des responses de la propre bouche du Dieu*; Ce qui se faisoit par le moyen de quelques arteres de grüe qui aboutissoient à la teste du Dragon fait de linge, & seruoient d'organes pour porter la voix d'un homme qui estoit hors de la chambre; mais cela ne se faisoit pas tous les iours, & estoit seulement pour les personnes de condition. Celuy qu'il rendit à Seuerian touchant l'entreprise d'Armenie, estoit de ce nombre, où il luy predisoit la victoire; mais après sa deffaite il en substitua vn autre, qui le destournoit de cette entreprise. Car il estoit assez insolent pour corriger les Oracles qui auoient mal reüssi; & s'il arriuoit qu'il eust promis la santé à vn malade, & qu'il vint à mourir, il en publioit vn tout contraire. Mais pour gagner les bonnes graces de Malle, de Claros, & de Didyme, où l'on rendoit des Oracles aussi trompeurs que les siens, il commandoit de les consulter, sur tout lors qu'il estoit pressé, & qu'il vouloit esquiuier quelque demande. Voilà ce qui se passa dans les lieux proches de sa demeure. Mais lors que la Renommée en fut respan-
duë en Italie & à Rome, chacun y accourut ou y enuoya, & particulierement les Grands & ceux qui auoient le plus de credit auprès du Prince, dont le principal estoit Rutilianus qui s'estoit signalé en plusieurs occasions, & estoit fort

homme de bien , mais extraordinairement superstitieux , iusqu'à se mettre à genoux deuant toutes les pierres qu'il rencontroit en son chemin , sur lesquelles on auoit fait quelque effusion , ou ietté quelque guirlande. Il faillit donc à quitter l'Armée qu'il commandoit, pour y accourir , & y despeschoit Couriers sur Couriers. Mais comme ceux qu'il enuoyoit n'estoient que des valets , ils se laissoient tromper aisément , & ajoustoient de nouveaux mensonges aux anciens , pour rendre leur rapport plus recommandable , ce qui ne faisoit qu'accroistre sa passion & redoubler sa fureur. Cependant, comme il estoit amy des plus grands de Rome, il leur contoit ce qu'on luy auoit rapporté , & y mesloit encore du sien , comme on a de coustume , pour faire la piece plus belle ; de sorte qu'il remplit toute la ville de ces prestiges , & en engagea plusieurs à consulter l'Oracle sur leur fortune. Ils furent fort bien receus du Prophete , qui leur fit diuers presents , afin qu'à leur retour ils dissent du bien de luy , & publiassent ses loüanges. Il se seruoit d'une autre fourbe ; c'est qu'après auoir leu leurs demandes , s'il en trouuoit quelqu'une trop hardie , il retenoit le billet , sans y faire response , pour auoir comme vn gage de la fidelité de celui qui l'auoit donné , qui par ce moyen estoit contraint de le caresser au lieu de s'en plaindre.

Le veux

Je veux mettre icy tout d'un temps quelques-unes des responses qu'il fit à Rutilianus. Comme ce Seigneur l'eut interrogé quel precepteur il donneroit à son fils, il respondit par ambages à la façon des Oracles, *Pythagore & Homere*; Mais l'enfant estant mort quelque temps apres comme il estoit en peine de deffendre son Oracle, Rutilianus aydoit luy-mesme à se tromper, & asseuroit qu'il auoit predict la mort de son fils, en luy donnant pour Precepteurs ces deux Grands hommes qui estoient morts il y auoit long-temps. Vne autre fois comme le mesme luy eut demandé, suiuant la doctrine de Pythagore, ce qu'il auoit esté auant que d'estre ce qu'il estoit, & ce qu'il seroit vn iour, il luy respondit qu'il auoit esté Achille, puis Menandre, & qu'il deuiendrait vn rayon du Soleil, apres auoit vescu cent quatre-vingts ans; mais il mourut de mélancolie à soixante & dix contre la promesse de l'Oracle, quoy que c'en fût vn des plus authentiques. Comme il songeoit à se remarier, il luy offrit sa fille, qu'il disoit auoir eue de la Lune, deuenüe amoureuse de luy aussi bien que d'Endymion, & luy commanda de l'espouser. Alors Rutilianus sans deliberer dauantage la fit venir & l'espousa, apres auoir immolé des Hécatombes à sa belle-mere, comme s'il eust desia esté de la troupe des immortels. Apres vn si grand

succès, nostre imposteur médita de plus hauts desseins, & dépeschoit par tout des Couriers avec des Oracles; predisant aux villes de se garder de la peste, des embrasemens, ou des tremblemens de terre, avec promesse de leur enuoyer des remedes contre tous ces accidens. Il publia aussi vn Oracle de la propre bouche du Dieu, pour seruir de preseruatif contre la contagion qui estoit alors tres-violente, & on le voyoit escrit sur les portes des maisons, comme vn remede souuerain contre ce mal; mais par malheur ces maisons-là furent les premieres attaquées, pour s'estre negligées peut-estre sur vne vaine confiance. Il auoit plusieurs personnes dans Rome qui luy mandoient le sentiment des principaux, & l'informoient de ce qu'ils deuoient demander en arriuant, afin qu'il eût le loisir de preparer sa response. Il auoit estably aussi vne espeece de societé ou de confrerie, où l'on portoit des torches, avec diuerses ceremonies, qui duroient l'espace de trois iours. Le premier, on proclamoit comme on fait à Athenes, *S'il y a icy quelque Epicurien, quelque Chrestien, ou quelque Impie, qui soit venu pour se moquer des mysteres, qu'il se retire, mais que les vrais fideles soient initiez à la bonne heure.* Alors il marchoit le premier, en criant *Hors d'icy Chrestiens,* & toute la troupe respondoit, *Hors d'icy Epicuriens,* puis on celebroit les couches de Latone avec la naissance d'Apollon & le ma-

riage de Coronis, fuiuy de la venue d'Esculape. Le second iour on solennisoit la natiuité de Glycon, & le troisieme, le mariage de Podalyre & de la mere de nostre Prophete, où l'on allu-
On l'en nom-
me Dadu,
comme qu'on
diroit les
torches.
 moit des torches, dont toute la ceremonie empruntoit le nom. On y representoit aussi les amours du Prophete & de la Lune, d'où naissoit la femme de Rutilianus, & il s'endormoit au milieu de la ceremonie comme vn autre Endymion. Alors descendoit du plancher vne belle Dame qui representoit la Lune. C'estoit la fem-
On, l'en-
dormant.
 me d'un des Maistres d'Hostel du Prince, qui auoit l'insolence en la presence de son mary de venir baiser & embrasser nostre imposteur, & peut-estre qu'ils eussent passé outre s'il n'y eust point eu tant de lumiere, car ils ne se haïssoient pas l'un l'autre. Il r'entroit vne autrefois avec ses habits Pontificaux, dans vn grand silence, puis crioit tout à coup *Io Glycon*: A quoy respondoit vn excellent chœur de Musiciens, *Io Alexandre*, fuiuis de Herauts Paphlagoniens, qui estoient de gros coquins qui sentoient l'ail, & qui portoient des chausseurs de peaux. Cependant, comme la procession passoit avec des torches & des gambades mysterieuses, il descouuroit de temps en temps vne cuisse d'or, pour contrefaire Pythagore, par le moyen, comme ie croy, d'un calceçon doré qui reluisoit à la clarté des flambeaux. Cela

émeut vne grande question entre deux Philosophes, s'il n'auoit point l'ame de Pythagore comme il en auoit la cuisse; Mais elle fut remise à la decision de l'Oracle, qui respondit que l'ame de Pythagore naissoit & mouroit de réps en temps, mais que celle du Prophete estoit immortelle, & de celeste origine. Quoy qu'il deffendit l'amour des garçons comme vn crime detestable, il commanda aux villes du Pont & de la Paphlagonie, de luy en enuoyer, pour consulter l'Oracle, & chanter les louanges du Dieu. On luy enuoyoit donc tous les trois ans des enfans de bonne maison & des mieux faits de la ieunesse, dont il se seruoit à ses plaisirs, & auoit estably vne plaisante coustume, qu'on ne l'osoit baiser en le salüant lors qu'on auoit plus de dix-huit ans; de sorte qu'il ne baisoit que de ieunes garçons qu'on appelloit pour cela les enfans du baiser, & donnoit sa main à baiser aux autres. Voila comme il abusoit le sot populaire, qui tenoit à faueur de voir caresser sa femme & ses enfans, & quelques-vnes se vantoient tout haut d'auoir eu des enfans de luy, & prennoient leurs maris à témoin. Je veux rapporter icy vn Dialogue du Dieu & d'un Prestre de Tio, dont on reconnoistra l'esprit par celuy de ses demandes; car ie les ay leuës moy-mesme chez luy. *Demande.* Dy-moy, Glycon, qui és tu? *Responſe.* Je suis le nouuel

Esculape. *D.* Es-tu Esculape luy-mesme, ou
quelqu'autre qui luy ressemble? *R.* Il n'est pas
permis de reueler ces mysteres. *D.* Combien
seras-tu d'années à rendre des Oracles? *R.* Plus
de mille ans. *D.* Où iras-tu en suite? *R.* Dans
la Bactriane & les païs voisins, pour honorer
aussi les Barbares de ma presence. *D.* Les Ora-
cles de Claros de Delphes & de Didyme, sont-ils
de vrais Oracles? *R.* Ne desire point de sça-
voir les choses deffenduës. *D.* Que feray je
apres cette vie? *R.* Chameau, puis cheual, &
ensin Philosophe, & Prophete aussi grand qu'A-
lexandre. Voila ce que contenoit ce beau Dia-
logue. Du reste, nostre Charlatan sçachant que
ce Prestre estoit amy de Lepidus, il le voulut
persuader par vn Oracle de le quitter, comme
Lepidus estant menacé de mort cruelle. Car
il craignoit Epicure & ses Sectateurs, comme
mortels ennemis de ses impostures, & faillit vn
iour à perdre vn Epicurien qui eut la hardies-
se de luy reprocher qu'il auoit fait mourir plu-
sieurs innocens par vn faux Oracle; ce qui ar-
riua de la sorte. Il auoit conseillé à vn homme
du païs d'accuser ses esclauues deuant le Gouver-
neur de la Prouince, comme coupables de la
mort de son fils, qui nauigeant sur le Nil, en re-
montant vers sa source, se laissa persuader d'al-
ler iusqu'aux Indes, sans en rien mander à ses

*Jusqu'à la
ville de
Clyfma ou
Arfinod, où
il y a vn*

*canal qui
va dans la
mer Rouge*

gens qu'il auoit laissez à Alexandrie. Comme ils virent donc qu'ils n'entendoient point de ses nouuelles, ils creurent qu'il estoit mort, & retournerent vers le pere, qui les accusa comme i'ay dit, devant le Proconsul de la Galatie, à la persuation de l'Oracle, & les fit condamner à mort. Sur ces entrefaites le fils reuint qui iustifia leur innocence, mais il n'y auoit plus de remede. Nostre Prophete donc ne pouuant souffrir ces iustes reproches, commanda à ceux qui estoient presens de lapider l'accusateur, s'ils ne vouloient estre ses complices; & ils l'eussent fait, sans vn certain Demostrate qui estoit alors en ces quartiers, qui l'embrassant le sauua. Pour moy, ie ne l'eusse pas trop plaint; car pourquoy hazarder sa vie, pour detromper des fots qui ne meritent pas de l'estre? Voilà comme se passa cette affaire. Du reste, la veille que cet imposteur vouloit rendre ses responses, il appelloit par ordre tous ceux qui auoient presenté leurs demandes, & vn Héraut luy crioit à haute voix, s'il vouloit rendre les Oracles; Alors s'il respondoit du sanctuaire à quelqu'un qu'il allast à la malheure, personne ne vouloit plus receuoir cet homme-là, ni communiquer avec luy; on luy refusoit toute assistance, & il falloit qu'il vuidast le país. Il fit vne autre chose, c'est qu'ayant trouué le liure qui contient les principaux dogmes d'Epicure, qui

est vne des plus belles pieces de l'antiquité, & qui purge mieux vne ame de ses defauts, que toutes les ceremonies de la purification. Car non-seulement elle nous guerit de nos passions, mais elle nous déliure de toute superstition, & des vains fantosmes qui nous espouuantent. Ayant donc trouué ce liure, comme i'ay dit, il le brussa publiquement, apres auoir débité vn Oracle qui le commandoit, & ietta les cendres dans la mer. Escoute maintenant le plus impudent de tous les mensonges. Comme il eut entrée à la Cour par le moyen de son gendre Rutilianus, il enuoya vn Oracle à l'Empereur Marc-Aurele qui faisoit la guerre en Allemagne, par lequel il luy commandoit de ietter deux lions dans le Danube avec plusieurs ceremonies, sur l'assurance d'une paix prochaine qui seroit précédée par vne insigne victoire. Ces lions trauerfant le fleuve furent tuez par les ennemis, & incontinent apres les Romains furent deffaits par les Barbares, & faillirent à perdre Aquilée apres auoir perdu plus de vingt mille hommes. Mais le galant pour se sauuer se seruit de l'artifice d'Apollon contre Cresus, & dit qu'il auoit bien predict la victoire; mais qu'il n'auoit pas ajousté le nom du vainqueur. Cependant, comme on accouroit à luy de tous costez, & que la petitesse de la ville où il estoit, ne pouuoit pas contenir

*Aux Qua-
des & aux
Marcomans.*

une si grande multitude, & encore moins la
 nourrir, il inventa des Oracles de nuit, car c'est
 ainsi qu'on les nommoit; ce qui se faisoit en cette
 sorte. Apres avoir receu les demandes il se cou-
 choit dessus, & estoit auerty la nuit en songe, à
 ce qu'il disoit, de la response qu'il deuoit faire,
 qui estoit tousiours, ou ambigue, ou obscure, par-
 ticulierement quand la demande estoit bien ca-
 chetée. Car sans courre fortune de descouurir
 la fourbe en voulant leuer le cachet, il respon-
 doit tout ce qui luy venoit en la fantaisie, croyant
 que sa response estoit plus Oracle de la sorte, ou-
 tre que cela estoit de grand reuenu. Car il auoit
 auprès de luy des interpretes, qui pour le grand
 profit qu'ils faisoient, lui donnoient chacun tous
 les ans vn talent de recompense, au lieu de rece-
 uoir de luy quelque apointment. Quelquefois
 lors qu'il n'y auoit personne pour le consulter, il
 forgeoit des Oracles pour estonner les sots, com-
 me celuy qui dit, *Cherche l'esclau en qui tu te confies
 le plus, car pour vengeance de ce que tu as cueilly sa
 fleur, il souille ta couche; & de peur que tu ne le descou-
 ures, sa femme & luy te preparent du poison, & l'ont
 caché sous ton cheuet, dequoy ta seruante Calypso est
 complice.* Qui est le Democrite qui n'y eut esté
 trompé, apres tant de circonstances? mais il
 s'en fût mocqué aussi-tost lors qu'il eût descou-
 uert la fourbe. Si on l'interrogeoit en langue
 estrangere,

OV LE FAVX PROPHETE. 545

estrangere, il differoit sa réponse pour la pouuoir faire en la langue mesme ; & quand il n'auoit personne en main pour cela, il respondoit en la sienne, comme il fit vne fois lors qu'il dit, *Retourne en ton pais ; car celuy qui t'a enuoyé a esté tué aujourd'huy par son voisin Dioclès, & les assassins sont pris.* Escoute maintenant quelques Oracles qu'il m'a rendus à moy-mesme. Vn iour que ie m'estois enquis du Dieu par vne demande bien cachetée, si son Prophete estoit chauue, il me respondit par vn Oracle de nuit, *Malach fils de Sabardalach estoit vn autre Atis.* Vne autre fois ayant escrit vne mesme demande en diuers billets, qu'on luy porta de diuers lieux afin qu'il ne se desfiast de rien, il m'ordonna à l'vn de me frotter de Cytmide & de la rosée de Latone ; ayant esté trompé par celuy qui luy porta le billet, qui luy dit que ie chetchois vn remede pour le mal de costé. Cependant ie luy demandois quelle estoit la patrie d'Homere, En vn autre sans auoir plus d'esgard à Homere ni à sa patrie, il me deffendit d'aller par mer, pour auoir esté trompé de mesme, par le valet qui presenta le billet, qui luy dit que ie m'enquerois du chemin que ie deuois tenir pour retourner en Italie. Je fis plusieurs autres inuentions pour descouurir son imposture, comme entr'autres de ne mettre dans le billet qu'une demande, & le payer comme s'il y en

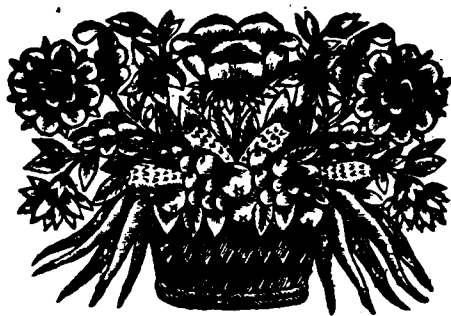
*On, pour
m'accompa-
gner inf-
qu'à la mer.*

eust eu plusieurs ; car il rendoit autant d'Oracles qu'on en auoit payé, qui n'auoient aucun rapport entr'eux ni avec la demande. Cependant comme il eut appris la fourbe, & que j'auois essayé de destourner Rutilianus de son mariage, il conceut vne haine mortelle contre moy, & luy respondit par vn Oracle, comme il le consultoit touchant ma personne, *Que j'aymois les beaux garçons & les plaisirs deffendus.* Mais l'estant allé voir depuis en la compagnie de deux soldats que le Gouverneur de la Prouince qui estoit de mes amis m'auoit donnez, de peur qu'on ne me fist quelque outrage ; si tost qu'il eust appris ma venue il m'enuoya prier de l'aller trouuer, & me receut tres-ciuilement ; Toutefois comme ie le haïssois à cause de ses impostures, ie luy mordis la main de despit lors qu'il me la donna à baiser, ce qui faillit à me faire estrangler par ceux qui estoient presens, d'autant plus que ie le salüay par son nom, sans le traiter de Prophete. Mais pour luy, il supporta doucement cette injure, & dit qu'il vouloit monstrier que son Dieu scauoit appriuoiser les esprits les plus farouches ; puis ayant fait retirer tout le monde, il se plaignit à moy de l'aduis que j'auois donné à Rutilianus, & dit que j'auois tort de chocquer vn homme qui pouuoit faire ma fortune. Ie fis semblant de prester l'oreille à ce discours, pour me sauuer

du danger qui me menaçoit, & fortisassez bien d'auec luy, ce qui estonna encore plus toute l'assistance. En suite voulant m'embarquer, il m'enuoya diuers presens, & me fournit vne barque & des rameurs, ce que ie creus qu'il faisoit pour acheuer de me gagner par cette faueur; mais lors que ie fus en pleine mer & que ie vis le Pilote qui pleuroit & qui contestoit avec les matelots, i'entray en quelque des fiance, d'autant plus que ie n'auois qu'un de mes gens avec moy, ayant renuoyé les autres à Amastris avec mon pere. Je m'enquis donc du sujet de leur different, & il me dit qu'estant desia vieil & ayant tousiours vescu en homme de bien, il ne vouloit pas sur la fin de ses iours se souiller d'une meschante action, & exposer sa femme & ses enfans apres sa mort à la vengeance diuine. Et comme ie le pressois dauantage, il auoua qu'il auoit ordre de me ietter dans la mer. Sur cet auis ie mis pied à terre à Egiale dont Homere fait mention dans son Poëme, & y trouuay des Ambassadeurs du Bosphore qui alloient en Bythinie de la part du Roy Eupator, porter le tribut qu'il paye tous les ans à l'Empereur; si bien que leur ayant conté mon auanture, ils me donnerent place dans leur vaisseau, & me rendirent sans danger à Amastris. Depuis cela ie luy declaray vne guerre ouuerte, & estois sur le point

de me porter pour dénonciateur contre luy, avec plusieurs autres, du nombre desquels estoient les disciples du Philosophe Timocrate d'Héraclée; mais le Gouverneur de la Prouince me pria instamment de n'en rien faire, & me dit que quand i'aurois descouvert toutes les impostures, il estoit trop amy de Rutilianus pour en faire la punition. Mais pour acheuer toute son histoire, quelle insolence fut-ce à luy de demander à l'Empereur qu'il changeast de nom à la ville, & la nommast Ionopolis, & qu'on fist des medailles où la figure du serpent fust empreinte d'un costé, & la sienne de l'autre, avec les
ou, la ha-
cha. les armes d'Esculape, & la faux de Persée, dont il se disoit descendu du costé de sa mere. Enfin, apres auoir predict qu'il mourroit d'un coup de foudre comme Esculape, à l'âge de cent cinquante ans, il perit miserablement auant qu'il en eût soixante & dix, d'un vlcere puant, à la iambe, qui luy gagna le petit ventre, digne fin du fils de Podalire. Ce fut alors qu'on reconnut qu'il estoit chauue, en luy appliquant quelques remedes sur la teste pour en appaiser la douleur. C'est la catastrophe du Charlatan, qui fut vn iuste supplice de ses crimes. Il ne restoit plus qu'à luy faire vn Epitaphe & luy donner vn successeur digne de luy; mais ceux de sa Secte s'en estant remis à Rutilianus, il se reserua le don de predire quand il seroit

mort, sans vouloir rien ordonner du reste. Il y auoit parmy eux vn vieux Medecin nommé Petrus qui faisoit en cela vne chose indigne de son âge & de sa profession. Voila l'abregé de la vie de cet imposteur, que i'ay entreprise pour contenter ta curiosité & venger l'honneur d'Epicure; outre que cela pourra seruir à en détromper plusieurs à qui il auoit imposé durant sa vie. Je n'ay pû refuser cela à ton amitié, ni à l'estime que ie fais de ta vertu, sans parler de ta haute suffisance, & de l'amour que tu as pour la verité.





DE LA DANCE.

DIALOGUE

DE CRATON ET DE LYCINVS.

*C'est vne Apologie de la Dance, & particulièrement
des Ballets.*

LYCINVS. **C**OMME tu-as condamné la Dance par vn long & graue discours, & as dit qu'elle estoit plus digne de la mollesse des femmes que du courage masse des hommes, nous accusant d'employer beaucoup de temps & de peine en des choses de neant; l'en veux entreprendre la deffense, & te faire voir combien tu-és esloigné de la raison, de blâmer ainsi vne des plus douces choses de la vie. Mais il te faut pardonner, si faisant profession d'une vertu morne & austere, tu ne sçais ce que c'est des diuertissemens qui relaschent l'esprit.

CRATON. Je m'estonne, Lycinus, de ce qu'estant né homme, & ayant quelque teinture des bonnes Lettres, tu quittes l'entretien des Sçauans, & les occupations des Sages, pour voir dancer vn Baladin, au son de la flûte ou de la lyre, avec des postures lasciuës & des contenance deshonestes, & représenter les amours

& les auanture de quelque effeminé comme luy, ou de quelque desbauchée, qui sont des choses indignes d'un honneste homme. Cela me fit pitié lors que j'appris que tu te donnois tout entier à ces spectacles, & quittois l'estude des Anciens & des Philosophes, pour demeurer assis tout le iour à contempler des choses vaines & ridicules, comme si tu te faisois chatoüiller l'oreille avec vne plume. Car si tu aymes les diuertissemens, ne vaudroit-il pas mieux entendre la Musique ou plustost la Tragedie & la Comedie, qui relaschent l'esprit avec quelque sorte d'instruction. Tu aurois bien de la peine à te deffendre deuant des Iuges graues & seueres, & ie te conseilerois plustost de le nier tout à plat que de t'embarasser dans vne honteuse Apologie. Il y va certes de ton honneur & du mien, de te deliurer de l'enchantement de ces Sirènes, qui dressent des embusches aux yeux & non pas aux oreilles comme les autres, & de t'enleuer comme Vlysse fit ses compagnons, qu'un doux poison arrestoit chez les Lotophages.

LYCINVS. Que tu-és deuenu seuer, Craton? mais tes comparaisons ne sont pas bien iustes. Car la mort ou quelque chose de pire estoit la peine de ceux dont tu parles; mais outre le plaisir que ie reçois de la douceur des spectacles, qui est comme un festin qu'on fait à mes

yeux, i'en reuiens tousiours au logis plus sage & plus sçauant.

CRATON. Tu-és d'vne estrange humeur de faire gloire d'vne chose dont tu deurois rougir de honte. le te compare à ces malades desesperez, qui ne croient pas seulement estre malades.

LYCINVS. Dy-moy, Craton, condamne-tu ces choses-là sur le rapport de la Renommée, ou si tu les as veuës toy-mesme; car il n'est pas iuste de blâmer ce qu'on ignore?

CRATON. C'est iustement ce qu'il me faudroit avec ma mine graue & mes cheveux blancs, de demeurer assis tout le iour parmy de ieunes gens & des femmes, à voir dancier vn bouffon, & à loüer vn baladin.

LYCINVS. le te pardonne de n'aymer pas vn plaisir dont tu n'as iamais gousté; mais ie ne te pardonne pas de le condamner si absolument sur le rapport d'autrui. Que si tu veux te prester à moy pour quelques heures, & relascher vn peu de ta grauité, ie m'assure de te rendre ce plaisir si familier, qu'il ne se dancera point de ballets que tu n'aïles long-temps auparauant retenir place pour les voir plus à ton aise.

CRATON. Il faudroit pour en venir là que i'eusse bien fait banqueroute à l'honneur & à la vertu. l'ay pitié certes de te voir dans vn si grand abandonnement, que de mettre ta felicité en des

en des choses infames & deshonneſtes.

LYCINVS. Veux-tu que laiſſant à part toutes ces injures, ie t'entretienne du profit & du plaifir qu'il y a à cet exercice, où l'eſprit & les yeux trouuent dequoy ſe diuertir ſi agreablement, ſans parler des oreilles qui demeurent charmées par la douceur de la muſique?

CRAÏON. Je n'ay pas le loifir d'entendre diſcourir vn furieux qui fait vanité de ſa fureur ; ſi tu veux toutefois ie demeureray là par complaiſance, tandis que tu parleras, pourueu que tu vueilles parler comme ſi perſonne ne t'eſcouteoit.

LYCINVS. Je ne demande que cela ; ie te feray bien-toſt voir que la Dance n'eſt pas vne choſe ſi extrauagante que tu t'imagines. Premièrement, il ſemble que tu ignores qu'elle eſt auſſi ancienne que le monde, & qu'elle a pris naiſſance avec l'Amour. Teſmoin le bal meſuré des *Le plus ancien des Dieux.* Aſtres, & les diuerſes conjunctions des Eſtoiles fixes & errantes. Car c'eſt du branle des Cieux & de leur harmonie qu'a pris ſon origine cet Art diuin, qui ſ'eſt augmenté avec le temps, & a acquis maintenant ſa perfection. On dit que Rhéa fut la premiere qui ſe pleut à cet exercice, & qu'elle l'enſeigna à ſes Preſtres tant en Crete *Curètes & Corybantes.* qu'en Phrygie. Et cette inuention ne luy fut pas inutile ; car en ſautant & danſant ils ſauuerent

la vie à Iupiter, que son pere vouloit deuorer; si bien que le Monarque des Cieux doit son salut à la Dance; mais c'estoit alors vn exercice militaire qui se faisoit en frappant des espées & des iauelots contre les boucliers. En suite les plus honnestes gens la cultuièrent en Crete, de sorte qu'elle deuint le passe-temps, non seulement du peuple, mais des personnes de condition. Aussi est ce par forme de loüange qu'Homere appelle Merion bon danseur. Car il y fut si sçauant qu'il en estoit estimé non-seulement des Grecs mais des Troyens, parce que ie croy qu'il en auoit meilleure grace sous les armes, & que cela redoubloit son adresse & son agilité. Je pourrois alleguer plusieurs autres excellens danseurs de ce temps-là; mais ie me contenteray de Pyrrhus qui inuenta la Pyrrhique, qui est vne Dance qui se fait avec les armes, & qui l'a rendu plus celebre que sa beauté ni sa valeur. Les Lacedemoniens qui ont esté les plus illustres de toute la Grece, après auoir appris cet Art de Castor & de Pollux, le cultuièrent avec tant de soin, qu'ils n'alloient à la guerre qu'en dansant au son de la flûte; de sorte qu'on peut dire qu'ils doiuent vne partie de leur gloire à la Dance & à la Musique. Aussi leur ieunesse ne s'y exerçoit-elle pas moins qu'aux armes, & la Dance finissoit tous les exercices. Car alors vn ioueur de

flûte se mettant au milieu d'eux , commençoit le branle en iouïant & dançant, & ils le suiuoient en bel ordre, avec mille postures guerrieres & amoureuses. La chanson mesme qu'ils chantoient empruntoit son nom de Venus & de l'Amour, comme s'ils eussent esté de la partie. Il y en auoit vne autre qui disoit, *Auancez le pied, mes enfans, & trepignez à qui mieux mieux*, comme si elle eust voulu donner des preceptes de ce bel Art. La mesme chose se pratiquoit à la Dance qu'ils appelloient *Hormus*, qui estoit vn branle composé de filles & de garçons, où le garçon menoit la Dance avec des postures massles & belliqueuses, & la fille le suiuoit avec des pas plus doux & plus modestes, comme pour faire vne harmonie de deux Vertus, la Force & la Temperance. Ils auoient encore vne autre Dance qui se faisoit nupieds; sans parler de celle qu'Homere represente dans le Bouclier d'Achille, à quoy Dedale exerce la belle Ariadne, ni des deux sauteurs ou baladins qui sont à la teste de la Dance, & qui font des sauts perilleux. Vne autre troupe de jeunes gens dance encore au mesme endroit à vne nupte, comme si l'on n'eust pû rien dépeindre de plus excellent dans ce Bouclier, que ce diuin exercice. Pour les Pheques, ie ne m'estonne pas qu'il les represente si adonnez à la Dance, puis qu'il represente en leur personne vne vie delicieuse;

On, le com
bat.

Aussi est-ce ce qu'Ulysse admire principalement, que leur adresse en ce point. Les Thessaliens en faisoient tant d'estat, que leurs principaux Magistrats en empruntoient le nom; & s'appelloient *Proorquesteres*, comme qui diroit, *qui mènent la Dance*. Car cette Inscription se lit encore sous leurs Statuës, aussi bien que celle-cy, *A l'honneur d'un tel, pour avoir bien dansé au combat, c'est à dire, pour avoir bien fait à la bataille*. Je passe sous silence les festes & autres telles solemnitez qui ne sont iamais sans Dance, pour avoir esté instituées par d'excellens Danceurs & Musiciens, comme Orphée, Musée, & quelques-autres de ce temps-là, qui ne croyoient pas qu'on pût estre initié dans les mysteres, sans la Dance & la Musique. Je ne parle point aussi des Orgues, pour ne point diuulguer les mysteres de Bacchus; mais tout le monde sçait qu'on appelle *deffauter*, quand on les reuele. En Délos on ne fait point de sacrifices sans la Dance & la Musique, & l'on voit des Chœurs de jeunes garçons, où les principaux mènent la Dance au son de la flûte ou de la lyre; ce qui a fait donner ce nom-là à leurs Chansons. Mais pourquoy parler des Grecs, puisque les Indiens mesmes adorent le Soleil, non pas en baissant la main comme nous adorons les Dieux, mais en dansant, comme s'ils vouloient imiter par là le branle de ce bel Astre. Et ils n'ont

point d'autre culte de la Diuinité; car cela se fait au coucher & au leuer du Soleil. Les Ethiopiens vont au combat en dansant, & auant que de tirer leurs fiesches, qui sont rangées autour de leurs testes en forme de rayons, ils sautent & dancent pour estonner l'ennemy. Passons maintenant en Egypte, où la fable de Protée represente vn excellent Danceur qui faisoit mille postures differentes, & dont le corps souple & l'esprit ingenieux scauoient tout contrefaire & tout imiter si adroitement, qu'il sembloit deuenir ce qu'il imitoit. Il y a apparence aussi qu'Empouse Fantome ancien. qui se changeoit en tant de formes, estoit vne excellente Danceuse. Mais il ne faut pas oublier la Dance sacrée des Prestres de Mars, qu'on appelle pour cela *Saliens*, qui est vn Sacerdoce tres-auguste parmy les Romains, & tenu par les principaux de l'Empire. La fable mesme de Priape n'est pas esloignée de cette verité. Car les Bithy- niens disent que c'est vn Dieu belliqueux, & comme ie croy l'vn des Titans, ou des Dactyles Idéens, qui ayant receu des mains de Iunon le Dieu Mars encore enfant, mais rustique & grossier, quoy que robuste & vigoureux; luy apprit la Dance auant l'exercice des Armes, comme si c'eust esté vn prelude de la guerre: Et pour recompense, on lui consacre la dixme des despoil- les qui sont vouées à ce Dieu. Toutes les festes

de Bacchus, comme tu sçais, ne consistent qu'en saults & en Dances; & c'est par là qu'il a dompté les Lydiens, les Tyrrheniens, & les Indiens, nations tres-puissantes & tres-belliqueuses. Aussi les trois sortes de Dances les plus nobles, le Cordace, le Sicynnis, & l'Emmelie, ont pris leur nom des Satyres, qui sont les Ministres de ce Dieu. Prend donc garde qu'il n'y ait de l'impiété à vouloir condamner vne chose si diuine & si mysterieuse, qui se pratique en l'honneur des Dieux & par les Dieux, & qui a pour Auteurs les Dieux mesmes, sans parler du plaisir & du profit qui nous en reuient. Mais ie m'estonne qu'un homme comme toy qui reuerse Homere & Hesiode, ait la hardiesse de la condamner; car tu sçais l'estime qu'ils en font, & que celuy-cy la conte parmy les choses les plus agreables, comme l'Amour, la Musique, & le Sommeil, & luy donne le titre d'irreprehensible, attribuant la douceur à la Musique, qui est sa compagne inseparable. En vn autre endroit il la met en parallele de la guerre, disant que les Dieux donnent aux vns la valeur, & aux autres l'adresse à chanter & à dancer, comme si ces diuines qualitez estoient vn present du Ciel; aussi faut-il beaucoup de naturel pour y réussir. D'ailleurs, il semble auoir voulu distinguer par là toutes choses en deux, en la paix & en la guerre, &

faire la Dance & la Musique le symbole de la Paix. Hesiodé, comme tu sçais, dit qu'il a veu luy-mesme dancer les Muses, au leuer de l'Aurore, autour d'une claire fontaine & de l'Autel de Jupiter leur pere; si bien que blâmer la Dance, c'est presque s'attaquer aux Dieux. Socrate le plus sage de tous les hommes, au iugement des Dieux mesmes, n'a pas seulement loué la Dance comme une chose qui sert beaucoup à donner de la grace, mais l'a voulu apprendre en sa vieillesse, tant il admiroit cet exercice. Et veritablement il eust eu tort de le condamner, luy qui ne desdaignoit point de se trouver dans les assemblées des Musiciennes, & qui frequen- *On, Basse-
lenses.* toit la Courtisane Aspasia. S'il voyoit donc maintenant la Dance au point où elle est, car il ne l'a veüe qu'en son enfance, ie m'assure qu'il quitteroit tout pour cela, & que ce seroit la premiere chose qu'il feroit apprendre aux enfans. Mais il semble qu'en louant la Comedie & la Tragedie, tu ayes oublié qu'elles ont chacune leur Dance particuliere, l'une le Cordace & quelquefois le Sicynnis, & l'autre l'Emmelie. Toutefois, puisque tu les as preferées d'abord à la Dance, examinons-les ensemble. Quel spectacle est-ce de voir dans la Tragedie un facquin monté sur des échasses, & chargé de quantité d'habits pour *Il a desja
parlé de la
Musique.* en paroistre plus gros aussi bien que plus grand, *Costumes.*

représenter vn Heros ou vn Dieu, & baïller avec vn grand masque comme s'il vouloit deuorer les spectateurs. Ce n'est pas tout, car il se contourne & se demene comme vn furieux, & chante des complaints qui seroient supportables en la personne d'Hecube ou d'Andromaque; mais quelle apparence de voir Hercule avec sa peau de lyon & sa massüe, fredonner ses trauaux sur vn Theatre? Ce que tu reprens donc en la Dance, en disant que c'est plustost le mestier des femmes que des hommes, se peut mieux dire de la Tragedie & de la Comedie, où il y a tousiours plus de femmes que d'hommes. Ajoutez à cela les personnages ridicules que cellecy affecte pour faire rire, & l'extrauagance de ses masques, au lieu que celuy du danseur, aussi bien que son habit, est plus seant & plus modeste, & il ne baille pas aussi comme l'autre qui represente des Tragedies. Car autrefois vn mesme baladin chantoit & dançoit; mais comme on vit que le mouuement empeschoit la respiration, on trouua plus à propos de faire chanter les vns & danser les autres. Pour le sujet de la Piece il est commun au Ballet & à la Tragedie, mais il y a plus de diuersité & de changement dans les Ballets, & s'il faut ainsi dire plus d'erudition. Que s'il n'y a point en Grece de prix estably pour cet exercice comme pour les autres

*Cela est
prouué par
la suite.*

autres, ie croy que c'est qu'on l'a trouué au dessus de la recompense, ou qu'on a creu qu'il y auoit quelque chose de diuin à cause de la Religion; quoy que la plus illustre ville d'Italie, de celles qui ont tiré leur origine de la Grece, l'ait ^{Calide:} ajoutée à ses jeux comme pour leur accomplissement. Je veux maintenant rendre raison pourquoy i'ay laissé à part plusieurs choses, afin qu'on ne croye point que ie l'aye fait par ignorance. Car ie sçay que d'autres deuant moy ont composé des liures sur ce sujet, où ils ont recherché curieusement toutes les sortes de Dances, avec leurs noms & leurs Auteurs, pour faire paroistre leur lecture. Mais mon dessein n'ayant esté que de monstrier le plaisir & l'vtilité qu'on peut tirer de cet exercice, particulièrement depuis le siecle d'Auguste, ie me suis contenté de parler des Dances les plus communes, sans rechercher pécuniairement celles qui ne sont plus en vsage, comme le *saut de la Gruë*, & autres semblables. Ce n'est donc pas par ignorance que ie n'ay rien dit de cette Dance Phrygienne qui se fait dans la desbauche, où l'on voit sauter & gambader des païsans au son de la flûte, qui est vne Dance penible & laborieuse, qui se pratique encore à la campagne, mais qui n'a rien de commun avec celle dont ie veux parler. Aussi Platon, dans ses Loix approuue les vnes & condamne les

autres, les diuisant en vtils, & agreables, & en bannissant les deshonneſtes.

Voila ce que i'auois à dire touchant la Dance en general, ſans m'eſtendre dauantage dans le particulier. Je representeray maintenant les qualitez que doit auoir vn bon danſeur, pour faire voir, que cét Art n'eſt pas des plus faciles. Car il faut que le Pantomime ou danſeur de Ballet, qui eſt celuy dont i'entens parler, ſçache pluſieurs choſes, comme la Poëſie, la Geométrie, la Muſique, & la Philoſophie meſme, quoy qu'il n'ait pas beſoin des Ergo de la Dialectique. Il faut qu'il ait auſſi le ſecret d'exprimer les paſſions & les mouuemens de l'Ame que la Rhetorique enſeigne, & qu'il emprunte de la Peinture & de la Sculpture les diuerſes poſtures & contenanceſ, en ſorte qu'il ne le cede point à Phidias ni à Apellés pour ce regard. Mais ſur tout il a beſoin de memoire ; car il faut que comme Calchas il ſçache le preſent, le paſſé, & l'auenir, & qu'il les ait touſiours preſts en ſon eſprit, pour les pouuoir representer dans l'occaſion. Mais il doit ſçauoir particulièrement expliquer les conceptions de l'Ame, & deſcouvrir ſes ſentimens par les geſtes & le mouuement du corps. Enfin, il doit auoir ce que Thucydide attribué à Périclés, le ſecret de voir par tout ce qui conuient, qu'on appelle le *Decorum*, afin de

s'en bien acquiter; & avec cela estre subtil, inuentif, iudicieux, & auoir l'oreille tres-delicate. Pour sa matiere, l'histoire ancienne ou plustost la fable luy en fournit suffisamment. Il faut donc qu'il sçache tout ce qui s'est passé d'illustre depuis le Cahos & la naissance du monde, iusqu'à la Reine Cleopatre, car cette Science embrasse toute cette estenduë; mais il doit représenter principalement les Fables les plus celebres, Comme Saturne chastra le Ciel son pere, la bataille des Titans, la naissance de Venus, celle de Iupiter, le larcin de sa mere, la supposition d'une pierre, la prison de Saturne, le partage des trois Freres, la reuolte des Geans, le larcin de Promethée & son suplice, la formation del'homme, la force de l'un & de l'autre amour. En suite le mouuement del'Isle de Délos, l'accouchement de Latone, le meurtre du Serpent, les embusches de Ticye, le milieu de la terre trouué par le vol des Aigles, le déluge de Deucalion, l'Arche où furent conseruées les reliques du genre humain, les pierres qui repeuplerent le monde, le démembrement d'Iacchus, la fourbe de Iunon, l'embrasement de Séméle, les deux naissances de Bacchus; Tout ce qui se dit de Minerue, de Vulcain, & d'Erichon, avec le different touchant le païs d'Athènes, & le premier iugement de l'Aréopage. Puis toutes les Fables de ce païs-

là, & particulièrement les auantures de Cérés qui
Proserpine. cherche sa fille, l'hospitalité de Célée, l'inuention
 de l'Agriculture de Triptolème ; comme Icare
 planta le premier la vigne, la calamité d'Erigone ;
Egée. tout ce que l'on conte de Borée & d'Orithye,
 de Thésée & de son pere ; l'enleuement de Mé-
 dée & sa retraite en Perse, les filles d'Ereéthée
 & de Pandion, & tout ce qu'elles ont fait &
 souffert en Thrace. Il ne faut pas qu'il ignore
 aussi ni Phyllis ni Acamas, ni le premier ravis-
 sement d'Helène, ni l'entreprise de Castor & de
 Pollux contre la ville d'Athenes, ni la mort
 d'Hippolyte, ni le retour des Heraclides ; Car tout
 cela est de l'histoire d'Athenes, que j'ay dest-
 taché de son corps pour seruir d'exemple. Apres,
 vient celle de Mégare, Nisus, Scylla, le cheueu
On, le flo- que. de pourpre, le passage de Minos, son ingrat-
 tude enuers sa bienfaitrice. Puis Cithéron,
 les calamitez des Thebains & des Labdacides,
 le voyage de Cadmus, le Bœuf qui se couche,
 les dents du Serpent, les hommes qui en nacqui-
 rent, le changement de Cadmus en Dragon, la
 structure des murs de Thèbes au son de la lyre,
Niobé. la fureur de l'Architecte, la vanité de sa femme,
 sa punition, son dueil, son silence ; En suite les
 tristes auantures d'Actéon, de Penthée, & d'E-
 dipé ; Hercule & tous ses trauaux, avec le meurtre
 de ses enfans. Corinthe ne manque pas aussi

de sujets. Glauque, Créon, & deuant eux Bel-
lérôphon & Sthénobée ; le combat du Soleil &
de Neptune, la fureur d'Athamas, la fuite des
enfans de Nephélée par l'air sur vn belier, la re-
ception que font les Dieux marins à Inon & à
Melicerte. Après, l'histoire des Pélopides ; My-
cènes & tout ce qui s'y passe, & auparauant Ina-
cus, Io, Argus, Atrée, Thyeste, Erope, la Toison
d'or, les nopces de Pelops, le meurtre d'Agamém-
non, le supplice de Clytemnestre ; Et plus haut
encore l'entreprise des sept Princes contre Thé-
bes, le recueil qu'on fait aux gendres fugitifs
d'Adraсте, l'Oracle qui fut rendu sur leur sujet,
la sepulture des morts interdite, & pour cela la
mort d'Antigone & de Ménécée. Ce qui s'est
passé à Nemée, Hypsipile & Arquémone, &
auant tout cela, la prison de Danaé, la naissance
de Persée, le combat qu'il eut contre la Gor-
gone, à quoy est attachée l'histoire d'Ethiopie,
Cassiopée, Andromède, Céphée, que la credu-
lité des hommes a placez dans le Ciel après leur
mort. Il n'ignorera pas aussi l'histoire des deux
freres Danaüs & Egyptus, & le mariage fraudu-
leux de leurs enfans. Laccédémone a les amours
d'Hyacinthe, où Zéphire est riuall d'Apollon ;
le meurtre de ce beau fils d'un coup de pallet, la
fleur issue de son sang, & les caracteres de dou-
leur qu'elle porte emprains, la resurrection de

Tyndare, fuiuite de la colere de Iupiter contre Esculape, le voyage de Pâris depuis le iugement des trois Deesses, l'accueil qu'on luy fit chez Ménélaüs, le rauissement d'Helène. Car l'histoire de Troye est iointe à celle de Sparte, & fournit de soy vne ample matiere, puis que tous ceux qui s'y sont trouuez, peuuent faire chacun vn sujet à part, que le Pantomime doit auoir present, comme i'ay dit, à sa memoire, & particulièrement ce qui est arriué depuis le rauissement d'Helène, iusqu'au retour des Grecs, comme l'amour de Didon & les erreurs d'Enée. La fable d'Oreste n'est pas esloignée de ce sujet, & son auanture chez les Scythes; ni ce qui est arriué auparauant, ie veux dire la demeure d'Achille parmy des filles en l'Isle de Scyre, la folie supposée d'Vlysse, avec l'abandonnement de Philoctète. Toutes les erreurs de ce Héros, Circé, Calypso, Télégone, Eole & ses vents, avec le reste iusqu'à la mort des galans de Pénélope; Et deuant cela les embusches dressées à Palamède, la colere de Nauplion, la fureur d'Ajax, & le naufrage de l'autre du mesme nom. L'Elide aussi n'en fournit pas moins, Enomaüs, Myrtille, Saturne, Iupiter, les premiers Athlètes des ieux Olympiques; Mais il y a vne grande moisson de fables en Arcadie, la fuite de Daphné, la vie sauuaige de Calisto depuis sa grossesse, l'yurognerie des Centaures,

la naissance de Pan, les amours d'Alphée & son voyage sous mer en Sicile. Passant en l'Isle de Crète nous y trouuerons Europe, Pasiphaé, les deux Taureaux, le Labyrinthe, Ariadne, Phédre, Androgée, Dédale, Icare, Glaucus, la Prophécie de Polyide, Tale ce gardien d'airain de l'Isle. En Etolie on trouue Althée, Méléagre, Atalante, Dale, le combat d'Hercule contre le fleuve Achelois, la naissance des Sirènes, l'origine des Isles Equinades & leur habitation, lors que la fureur d'Alcmeon fut passée; Nesse, la jalouſie de Déjanire, ſuiuie de l'embraſement d'Hercule ſur le mont Oëta. La Thrace vient après, avec Orphée & ſa mort, ſa teſte parlante & nageante ſur ſa lyre, Hémus, Rhodope, le ſupplice de Lycurgue; Puis la Theſſalie qui a encore plus de ſujets, Pélias, Iaſon, Alceſte, la flotte des Argonautes, Argos & ſa Carene parlante; les auantures de Lemnos, Æté, le ſonge de Médée, le démembrement de ſon frere, & le reſte de ſes trauerſes, puis Laodamie & Protéſilas. Si vous repaſſez en Aſie, vous rencontrerez Samos & l'infortune de Polycrate, les erreurs de ſa fille vagabonde, iuſqu'en Perſe; Sans parler des Fables plus anciennes, comme le babil indiscret de Tanrale, l'eſpaul de Pélòps ſeruie aux Dieux en vn feſtin, au lieu de laquelle ils en remièrent vne d'yuoire. En Italie, l'Eridan, Phaëton,

*C'eſt qu'il
portoit des
tables d'ai-
rain,*

& ses sœurs changées en arbres, qui distillent l'Ambre. De là en Afrique, les Hesperides & le Dragon qui garde les pommes d'or, la fable d'Atlas; puis en Espagne, Géryon, & l'enlèvement des bœufs d'Erythie. En Phénicie, Myrrha & la mort d'Adonis. Il faut que le Pantomime sçache aussi toutes les metamorphoses & les changemens en fleurs, en arbres & en bestes, & ceux de femmes en hommes, comme de Cénée, Tirésias & autres. Il apprendra mesme les histoires plus recentes, tout ce qu'Antipater & Séleucus entreprirent pour l'amour de Stratonice. Quant aux mysteres cachez des Egyptiens, il tâchera aussi de les faire comprendre par gestes, Epaphus, Osiris, & le passage des Dieux dans le corps des animaux; mais particulièrement leurs Amours & leurs metamorphoses. En suite toute la tragedie des Enfers, le supplice des meschans & la cause de leurs peines, l'amitié de Thésée & de Pirithoüs conservée iusques-là. Enfin tout ce qu'ont inventé Homère, Hésiode, & les autres Poètes, & principalement les Tragiques. Voila vn petit abrégé d'une moisson infinie, pour ne rien dire des sujets nouveaux qu'on peut inventer. Il faut avoir, comme j'ay dit tout cela prest pour s'en servir au besoin, & le sçavoir exprimer parfaitement, sans qu'il soit besoin de Protocole ny d'Interprete.

prete. Enfin, comme disoit l'Oracle de la Pythie, il faut que le spectateur entende sans parler, tout de mesme que si l'on parloit. C'est ce qu'auoüa le Philosophe Cynique qui condam-^{Démétrius}noit comme toy ce bel Art, & disoit que ce n'estoit qu'une suite de la Musique, à laquelle on auoit ajousté des gestes & des postures, pour faire mieux entendre ce qu'on iouïoit; mais qu'elles estoient le plus souuent vaines & ridicules, & qu'on se laissoit piper à la mine & à l'habit, aydez du geste & de l'armonie. Alors vn illustre Pantomime du temps de Neron, qui auoit le corps excellent & sçauoit fort bien son mestier, le pria de ne le point condamner sans l'auoir veu, & faisant cesser les voix & les instrumens, representa deuant luy l'adultere de Mars & de Venus, où estoit exprimé le Soleil qui les descouuroit, Vulcain qui leur dressoit des embusches, les Dieux qui accouroient au spectacle, Venus toute confuse, Mars estonné & suppliant, & le reste de la Fable, avec tant d'artifice, que le Philosophe s'escria qu'il luy ressembloit voir la chose mesme, & non pas sa representation, & que cet homme auoit le corps & les mains parlantes. Mais puis-que nous sommes sur ce sujet, ie te veux rapporter tout d'une suite le tesmoignage d'un barbare de ce temps-là. Car comme vn Prince de Pont fut venu à la Cour de Neron

pour quelques affaires, & qu'il eut veu ce fameux baladin dancer avec tant d'adresse, qu'encore qu'il n'entendist rien de ce qu'on chantoit, il ne laissoit pas de comprendre tout; il pria l'Empereur en prenant congé de luy, de luy vouloir faire present de ce Pantomime : Et comme Neron s'estonnoit de cette demande, C'est, dit-il, que j'ay pour voisins des Barbares, dont personne n'entend la langue, & celuy-cy servira de truchement, & leur fera entendre par gestes tout ce qu'il voudra. La perfection donc de cet Art est de contrefaire si bien ce qu'on iouë, qu'on ne fasse ni geste ni posture qui n'ait du rapport à la chose qu'on represente, & sur tout qu'on garde le caractere de la personne, soit Prince ou autre. Je te diray à ce propos le sentiment d'un autre Barbare, qui voyant cinq masques & cinq habits preparez pour un ballet & ne voyant qu'un danseur, demanda qui feroit les autres personnages; Et comme il eut appris qu'il les ioueroit tous luy seul, Il faut donc, dit-il, que dans un seul corps il ait plusieurs ames. C'est pour cela que les Romains les ont appellez.

*Qui imi-
tent tout.*

Pantomimes, & on leur peut appliquer ce que dit le Poëte, *O mon fils, sois comme un Polype, pour prendre toute sorte de couleurs, & changer de face selon la diuersité des affaires.* En un mot, cet Art fait profession d'exprimer les mœurs & les passions des

hommes, & de contrefaire tantost le ioyeux, tantost le triste, tantost le doux, tantost le colere, & les deux contraires presque en vn mesme moment. Les autres choses qu'on voit & qu'on entend sont vnes, c'est à dire ne representent qu'une seule idée; mais le Pantomime est tout seul plusieurs choses, & il y a du plaisir à voir la multitude & la diuersité de son appareil, & comme on a joint au bruit des piez & des cymbales, les perfections de la Comedie & de la Musique. Dans les autres choses les fonctions du corps & de l'esprit sont differentes; mais icy elles sont vnes, & l'on n'y fait aucun geste qui n'ait sa raison. C'est pourquoy vn Ancien disoit que les Pantomimes auoient les mains sçauantes, & les alloit voir pour s'instruire; & vn autre Philosophe voyant dancer vn Ballet, Grands Dieux! dit-il, de quel plaisir m'estois-je priué iusqu'alors par trop de scrupule. Que s'il est vray ce que dit Platon qu'il y a trois parties dans l'homme, l'irascible, le concupiscible, & le raisonnable, le Pantomime les represente tous trois, l'irascible quand il contrefait le furieux, le concupiscible quand il fait l'Amant passionné, & le raisonnable quand il ioue vne passion modérée, ou plustost cette derniere qualité est respandue par tout, comme le sens de l'attouchement par tout le corps. D'autre costé, quand il a tousiours pour objet ce qui

*La flûte, le
châlinneau.
Ou, la bon-
ne voix de
l'Acteur, &
le concert
des Musi-
ciens.
Les bonas
Mysilenien.
Timocrate
son prece-
pneur.*

est beau pour ne rien faire au contraire, ne confirme-t-il pas l'opinion d'Aristote, qui met la beauté entre les biens? On peut dire même que son silence a quelque chose de la Philosophie de Pythagore. Ajoutez à cela que cet Art rassemble en un l'utile & le délectable, qui est le dernier point de perfection au jugement des plus grands hommes, & l'utile y est d'autant plus utile, qu'il est joint au délectable. Car combien ce spectacle est-il plus agréable que les autres, où l'on voit de jeunes gens s'entrebattre & se veautrer dans la bouë ou dans la poussière; ce que l'on contrefait quelquefois dans les Ballets, mais avec moins de danger & plus d'agrément. Car tous ces tours de souplesse, ces sauts, ces piroüettes, ces cullebutes, & ces diuers mouvemens du corps, resioüissent ceux qui les voyent, & exercent ceux qui les font, rendant les membres plus souples & le corps plus vigoureux, qui est tout l'avantage qu'on peut tirer de la lutte & d'autres semblables exercices. Comment donc, cet Art ne seroit-il pas tres-loüable, qui exerce en même temps le corps & l'esprit, contente les yeux & les oreilles, à l'ayde de la Poësie & de la Musique, & instruit les spectateurs. Car qui a-t-il de plus doux, de plus aymable, & de plus mélodieux tout-ensemble que la voix jointe au chalumeau & à la flûte? Qu'y a-t-il de plus

plein d'instruction que les Fables anciennes, au-
 recit desquelles vous voyez tout le theatre agité
 d'amour ou de haine, de dépit ou de colere, d'hor-
 reur ou de compassion. Je ne parle point de la
 force & de l'adresse du Pantomime, qui est vn ^{ou, sonz}
 chef-d'œuvre, & vne chose aussi rare que de trou- ^{pléffe.}
 uer en vne mesme personne la douceur & la
 majesté. Quant aux perfections du corps, ie de-
 sire, que selon la maniere de Polyclète, le Pan-
 tomime ne soit ni trop grand ni trop petit, ni
 trop gras ni trop maigre, comme le tesmoigne-
 rent vn iour ceux d'Antioche, qui se connoissent
 fort bien en ces choses. Car comme vn petit
 homme leur representoit Hector, ils demande-
 rent tout haut quand Hector viendrait, & que
 ce n'estoit-là qu'Astianax. Vne autre fois qu'un
 grand homme representoit Capanée sous les
 murs de Thèbes, ils dirent qu'il n'auoit que fai-
 re d'eschelle pour prendre la ville, parce qu'il
 estoit plus haut que les murailles : A vn gros
 homme qui s'efforçoit de sauter, ils crierent qu'il
 prist garde de ne pas rompre l'eschafaut; Et à vn
 maigre & deffait qu'il songeast à se guerir, &
 non pas à danser. Railleries pleines d'instru-
 ction, & qui font voir que des peuples entiers
 ont aymé cét exercice, & en ont reconnu les
 defauts & les perfections. Il faut encore que le
 Pantomime ait le corps ferme & souple tout-

ensemble, pour se pouuoir arrester tout court & tourner en vn instant, ce qu'il a de commun avec le lutteur, comme il prend de l'Orateur le geste, & participe ainsi des vertus d'Hercule, de Pollux & de Mercure. Herodote dit que les yeux sont plus fideles que les oreilles, parce qu'on croit plustost ce qu'on voit que ce qu'on oit; mais icy, il faut le iugement de l'un & de l'autre. Du reste, ce spectacle touche tellement, qu'un Amant s'y peut guerir de sa passion, & vn mélancolique de sa tristesse; & il est si naturel qu'on y pleure & qu'on y rit selon les diuers sujets qu'on represente. Ceux de Pont & d'Ionie sont tellement touchez de la fable de Bacchus, quoy qu'elle soit ridicule, que toutes les fois qu'on la iouë, ce qui arriue souuent, ils passent les iours entiers à voir sauter des Titans, des Satyres, & des Corybantes, & les principaux se piquent plus d'estre les Acteurs de ces fadaïses, que de leur noblesse ou de leur dignité. Apres auoir veu les vertus du Pantomime, considerons maintenant ses defauts; j'ay desia dit ceux du corps, voicy les autres. Plusieurs font des contre-temps, & ne prennent pas bien la cadence. Quelques-uns se troublent en dançant, & déçus par la ressemblance, representent vne chose pour l'autre, comme celuy qui confondoit les calamitez de Thyeste avec l'histoire de Saturne, à cause

qu'elles ont du rapport, & que l'un & l'autre mange ses enfans ; & celle de Glaucé & de Semelle à cause du feu dont l'une & l'autre est consumée. Mais l'Art n'est pas responsable des fautes de l'artisan, & il faut blâmer ceux qui pechent contre les regles, & louer ceux qui les gardent. Le Pantomime donc doit auoir toutes les parties que j'ay dites ; mais il faut pour bien faire, que chacun se reconnoisse dans la diuersité des personnages qu'il represente, & se penser en luy comme en vn miroir. Car alors on ne se peut contenir d'aise, & l'on rencontre ce qui est si difficile à trouuer, de se connoistre soy-mesme, si bien qu'on reuiet du spectacle tout instruit de ce qu'on doit faire & de ce qu'on doit éviter. Il doit prendre garde surtout à garder la bien-seance, sans s'emporter trop auant. Car il y a vn vice de trop d'affectation comme dans l'éloquence, lors qu'on passe la mesure des choses qu'on veut représenter, & qu'on fait trop grand ou trop petit, ce qui doit estre petit ou grand. C'est ainsi qu'un illustre Pantomime de mon temps, iouant Ajax le furieux, s'emporta de sorte, qu'on eust dit qu'il ne contrefaisoit pas le furieux, mais qu'il l'estoit. Car il deschira les habits d'un qui frappoit du pied devant luy avec des souliers de fer, selon la coustume, pour faire plus de bruit, & arrachant l'instrument d'un

Musicien il en donna vn tel coup sur la teste à ce-
luy qui representoit Vlysse, qu'il l'eût assommé
sans le chapeau qui rompit le coup. Cependant,
le peuple qui ne sçait point garder de bornes
estoit si rauy de cette extrauagance, qu'il faisoit
cent postures ridicules comme s'il eût esté fou
luy-mesme, tant l'autre luy auoit bien imprimé
la passion qu'il representoit. Mais les honnestes
gens rougissoient de ces folies, quoy qu'ils tâ-
chassent de les excuser. Il fit plus; car il s'en
alla du lieu où il estoit, iusqu'au siege des Sena-
teurs, & s'assit entre deux Consulaires, à qui il
fit apprehender avec raison, qu'il ne les prit pour
les moutons d'Ajax, & qu'il ne deuint fou tout
de bon en le contrefaisant. Et certes dès qu'il
fut reuenu de son transport il en eut tant de re-
gret qu'il en tomba malade; & comme on le
vouloit obliger à redancer ce Ballet, il dit que
les plus courtes folies estoient les meilleures, &
qu'il se contentoit d'auoir esté fou vne fois en
sa vie. Ce qui le fascha le plus, c'est qu'un de ses
riuaux representa en suite le mesme sujet sans
tomber dans la mesme faute, ni sortir des bor-
nes de la representation, ce qui fut approuué de
tout le monde. Voila ce que j'auois à dire pour
iustifier ma passion. Que si tu veux vn iour
prendre part à ce diuertissement, tu n'en seras
pas peut-estre moins touché que moy, & tu ne
te plaindras

te plaindras pas comme Circé fit à Vlyſſe que ſes charmes ſont impuiſſans pour toy; Au contraire, ton eſprit en ſera tout transporté, & tu ſeras ſi amoureux de ce doux poiſon, que tu n'en voudras pas faire part aux autres. Mais au lieu de te metamorphanſer en animal, il te rendra plus excellent; car comme la verge de Mercure, il éveille ceux qui dorment.

CRAÏON. Cela m'eſt deſia arriué; car il me ſemble que tu m'as deſſillé les yeux, & que ie commence à voir & à entendre ce que j'auois ignoré iuſqu'à preſent. Souuiens-toy donc de me prendre toutes les fois que tu iras au theatre, afin que j'aye part auſſi bien que toy, au plaifir & à l'vtilité qu'on peut tirer d'un ſi agreable diuertifſement.

Il y a icy un Dialogue intitulé Lëxiphanés, contre ceux qui parlent un langage qu'on n'entend point, ou, comme nous diſons, Phœbus & Galimatias. Mais outre que le Phœbus de noſtre langue ne ſe rapporte point à celui de ce temps-là, ce Dialogue eſt ſi obſcur que les plus Doctes meſmes n'y voyent goutte; c'eſt pourquoy ie ne l'ay point traduit.





L'EVNVQVE, OV PAMPHILE.

DIALOGUE

DE PAMPHILE ET DE LYCINVS.

C'est le recit d'une dispute de deux Philosophes Peripateticiens pour une chaire de Professeur, dont l'un vouloit exclure l'autre à cause qu'il estoit Eunuque.

PAMPHILE. **Q**V'AS-TU à rire Lycinus ? Quoy que tu sois bien gay de ton naturel, il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire.

LYCINVS. Tu riras plus que moy, lors que tu sçauras le plaissant procès qui est entre deux Philosophes.

PAMPHILE. Cela est desia ridicule, que des Philosophes ayent procès ensemble ; en tout cas, cela ne deuroit point troubler la tranquillité de leur esprit, ni esmouuoir leurs passions.

LYCINVS. Ils sont bien éloignez de cela ; car ils se sont dit l'un à l'autre mille injures.

PAMPHILE. Est-ce pour quelqu'une des choses qui sont controuersées entr'eux, ou si c'est quelque nouveau different ?

L'EVNVQVE, OV PAMPHILE. 575

LYCINVS. Ce sont deux Philosophes de mesme Seûte qui disputent publiquement avec aigreur, en la presence des principaux de Rome, deuant lesquels ils deuroient rougir de la moindre faute.

PAMPHILE. Dy-moy quelle est leur dispute, afin que i'en rie à mon tour, sans me tenir plus long-temps en haleine.

LYCINVS. Tu sçais que l'Empereur a fondé quatre chaires de Philosophie pour l'instruction de la ieunesse, & il s'agissoit de receuoir vn Professeur dans celle des Peripateticiens qui est vacante.

Des Stoïciens, des Platoniciens, des Epicuriens, &c.

PAMPHILE. Je le sçay ; car celuy qui l'estoit est mort depuis quelques iours.

LYCINVS. Voila l'Heleine pour laquelle ils combattoient ; & il n'y auroit pas dequoy le trouuer estrange, n'estoit qu'il ne sied pas bien à des Philosophes qui preschent le mespris des richesses, de se battre pour du reuenu, comme s'il s'agissoit de deffendre la Religion ou le sepulcre de leurs Ancestres. Car ce qu'ils consideroient icy n'estoit pas l'instruction de la ieunesse, mais deux mille cinq cens liures de rente.

PAMPHILE. Mais les Peripateticiens ne tiennent pas les richesses indifferentes, & les mettent hardiment entre les biens.

LYCINVS. Il est vray ; Si bien qu'on peut

dire qu'ils combattoient pour la deffense de leurs loix & de leurs coustumes: mais il y a du particulier dans la dispute, qui la rend bien agreable. Plusieurs Champions se sont presentez en ces ieux funebres; mais les deux principaux qui paroissoient deuoir remporter le prix, comme égaux en force & en valeur, estoient le vieux Dioclès & l'Eunuque Bagoas. Le combat a commencé par des escarmouches assez legeres, où chacun a soustenu la doctrine de son Maistre, sans que pas vn ait eu l'auantage. Mais à la fin Dioclès laissant là son Aristote, a tourné toutes ses forces contre son ennemy & s'est mis à le descrier, & à resuciller ses defauts; & l'autre pour se reuancher, en a fait autant.

PAMPHILE. Je ne le trouue pas estrange; car il faut auoir égard aux mœurs aussi bien qu'à la doctrine, dans l'institution de la ieunesse; & si i'en estois creu, on prefereroit le plus homme de bien au plus habile.

LYCINVS. Je suis de même sentiment. Mais ce qui a fait rire la compagnie, c'est qu'après s'estre bien dit des injures l'un à l'autre, Dioclès a reproché à son compagnon qu'il n'estoit pas digne de philosopher, parce qu'il estoit Eunuque, & à plus forte raison de remporter le prix proposé aux Philosophes; & que si l'on faisoit bien, les Eunuques seroient exclus non-

seulement de toutes les charges publiques, mais des mysteres des Dieux & des Assemblées, comme des monstres dont la rencontre seule est funeste. Il s'est donc fort estendu là-dessus, & a reproché à l'autre qu'il n'estoit ni masle ni femelle, qui est vn prodige dans la Nature.

P A M P H I L E. Voila vn crime tout nouveau, qu'un autre appelleroit vn mal-heur; mais qu'a respondu Bagoas à vne si grande objection? car la chose commence desia à me faire rire.

L Y C I N V S. Il est demeuré long-temps sans parler, soit que ce fût de honte, ou de crainte; car on dit que les Eunuques sont plus sujets à ces passions que les autres, & sa confusion paroissoit visiblement sur son visage; Mais à la fin il a respondu d'une voix gresle, Que Dioclès auoit tort de vouloir exclure des hommes d'une profession qui admettoit mesme les femmes, & a allegué les exemples d'Aspasie, de Thargelie, & de Diotime, & celuy d'un Eunuque Gaulois qui a esté fort illustre du temps de nos peres, dans la Philosophie Academique. Mais Dioclès estoit si animé qu'il ne vouloit point receuoir ces raisons; & ie croy qu'il eût exclus ce Gaulois mesme, s'il eût esté present, malgré toute sa reputation & sa gloire. Car il a allegué force railleries des autres Philosophes tant Stoïques que Cyniques qui ont ioué sur ce defect. Voila la question qui se

presentoit à iuger, *Si vn Eunuque peut estre receu à Philosopher, & particulièrement à enseigner la Philosophie.* Dioclès soustenoit que non, & qu'il falloit du moins pour cela vne grande barbe; l'autre répondoit, qu'il ne s'agissoit pas icy des perfections du corps, mais de celles de l'esprit; & qu'on deuoit simplement auoir esgard à la Vertu & à la doctrine. Il rapportoit à ce propos l'autorité d'Aristote, qui deuoit estre de grande importance en cette matiere, lequel auoit fait vne estime particuliere del'Eunuque Hermias Tyran des Atarniens, iusqu'à luy sacrifier comme à vn Dieu. Il ajoustoit que les Eunuques bien loin de deuoir estre exclus del'institution de la ieunesse, y estoient plus propres que les autres, pour estre exempts du soupçon dont Socrate mesme ne s'estoit peu garantir. Il tournoit aussi contre l'autre ses railleries, & disoit que si la barbe estoit si considerable en cet endroit, vn bouc deuoit estre preferé à vn Philosophe. Là dessus vn de la troupe se leuant, Messieurs, dit-il, quoy que Bagoas n'air point de barbe, il n'est point Eunuque; mais a esté contraint de le contrefaire pour se sauuer d'vn adultere où il a esté pris sur le fait; si bien qu'à present que le danger est passé, ie croy qu'il auoüera ce qu'il est. A ces mots il s'est fait vn éclat de rire, dont le Docteur tout confus, n'a sceu s'il deuoit confesser ou nier le crime.

P A M P H I L E. Veritablement la Comedie est assez belle, mais qu'en est-il arriué?

L Y C I N V S. Que les Iuges ne se pouuant accorder ont remis la chose à la décision du Senat & de l'Empereur. Car les vns vouloient qu'on despoüillast Bagoas, comme on fait les esclaves qu'on veut vendre, pour voir s'il estoit capable de philosopher. Les autres plus ridiculement, qu'on luy accordast le congrés avec quelque Courtisane en la presence de l'un des Iuges. Cependant, l'un instruit son accusation, & veut faire reuiure le crime de l'adultere, quoy qu'il fasse contre luy; l'autre tâche à se monstrier homme, & met en œuvre toutes ses facultez naturelles, pour remporter la victoire. Car il croit en venir à bout s'il peut faire voir qu'il est bon étalon, comme la marque d'un bon Philosophe, & un argument au genre demonstratif; Cela me fait souhaiter que mon fils que ie destine à la Philosophie, ait cette partie-là excellente plutôt que le iugement ou la memoire, afin de pouuoir estre vn iour grand Philosophe.

Ou, une démonstration.





DE L'ASTROLOGIE I V D I C I A I R E.

Le titre sert d'Argument. Du reste ce Traité est en langue Ionique, qui pourroit faire croire qu'il n'est pas de Lucien, outre quil y a des choses bien chimeriques, & qui ne sont pas de son caractère.

MON dessein n'est pas de traiter icy de la nature du Ciel & des Astres, mais des predictions qu'on en peut tirer pour l'utilité de cette vie; sans donner pourtant ni precepte ni doctrine, mais seulement quelques remarques & observations sur ce sujet. Je m'estonne d'abord que les Doctes qui cultiuent avec tant de soin les autres parties de la Philosophie, ne fassent plus d'estat de celle-cy; car elle est tres-ancienne, & tire son origine de ces premiers Rois qui ont esté chers des Dieux; Mais on neglige maintenant d'y travailler, non tant par paresse que par ignorance, pour n'en auoir pas assez de lumiere; & lors qu'on rencontre quelque imposteur qui en fait profession, on condamne l'art au lieu de condamner l'artisan, quoy que l'Astrologie, non plus que les autres Sciences, ne soit pas responsable des fautes que font ceux qui l'exercent.

DE L'ASTROLOG. IVDICIAIRE. 585

l'exercent. Les Ethiopiens, à ce qu'on dit, sont les premiers qui l'ont descouverte, à cause que leur Ciel est sans nuages, & qu'ils n'esprouvent pas, comme nous, le changement des saisons; outre que c'est vne nation fort subtile, & qui surpasse toutes les autres en esprit & en sçavoir. Apres auoir donc remarqué les faces différentes de la Lune, ils en voulurent rechercher la cause, & trouuerent à la fin que cela venoit des diuers aspects du Soleil dont elle empruntoit sa lumiere. Ils estudierent en suite le cours & la nature des autres Planetes, & leur donnerent des noms, non-seulement pour les discerner, mais pour marquer leurs diuerses influences. Enfin, les Egyptiens ont cultiué cette Science, mesuré le cours de chaque Astre, & distingué l'année en mois & en saisons, la reglant sur le cours du Soleil, & les mois sur celuy de la Lune. Ils ont fait plus; car ayant partagé le Ciel en douze parties, ils ont représenté chaque constellation par la figure de quelque animal, d'où vient la diuersité de leur Religion. Car tous les Egyptiens ne se seruoient pas de toutes les parties du Ciel pour deuiner; mais ceux cy de l'vne, & ceux là de l'autre. Ceux qui obseruent les proprietéz du Belier, adorent le Belier, & ainsi du reste. On dit mesme qu'ils reuerent le bœuf Apis en memoire du Taureau celeste,

E l e c

& dans l'Oracle qui luy est consacré, on tire les predi&ions de la nature de ce Signe, comme les Afriquains font de celle du Belier, en memoire de Iupiter Hammon qu'ils adorent sous cette figure. Mais les Chaldéens se sont adonnez plus que tous les autres à cette discipline; si bien qu'ils veulent qu'on les en croye les Auteurs, quoy que ce ne soit pas mon sentiment. Pour les Grecs, ils l'ont apprise d'Orphée qui leur en a donné les premieres lumieres, bien qu'obscurément, & sous le voile de plusieurs mysteres & ceremonies. Car la lyre sur laquelle il celebroit les Orgyes & chantoit des hymnes & des cantiques, est composée de sept cordes qui representent les sept Planetes; c'est pourquoy les Grecs l'ont placée dans le Ciel apres sa mort, & appellé vne constellation de son nom. Aussi le peint-on assis avec vne lyre, environné d'une infinité d'a-

*De ceux du
Ciel.*

nimaux qui sont l'image des feux celestes. On dit aussi que Tirésias estoit grand Astrologue, & qu'on l'a figuré masle & femelle, parce qu'il attribuoit l'un & l'autre sexe aux Planetes. Du temps d'Atrée & de Thyeste, les Grecs auoient desia grande connoissance de l'Astrologie; Et ceux d'Argos ayant decerné l'Empire à celuy qui y feroit le plus s&auant, Thyeste leur descouurit les proprietéz du Belier, d'où l'on a pris occasion de dire qu'il auoit vn Belier d'or; Atrée remar-

qua le cours du Soleil, contraire à celui du premier mobile ; ce qui le fit preferer à son riuall. J'ay le mesme sentiment de Bellérophon, & ne croy pas qu'il ait iamais eu de cheual ailé ; mais bien que son esprit guindé dans le Ciel, y a remarqué plusieurs belles choses touchant les Astres. Il en est de mesme, à mon auis, de Phryxus fils d'Athamas, qu'on fait aller par l'air sur vn Belier d'or ; & ie croy que Dédale & son fils ont esté sçauans dans l'Astrologie, & que l'vn pour s'estre perdu dans cette Science a donné lieu à la Fable. Peut-estre aussi que Pasiphaë pour auoir ouï l'autre discourir du Taureau celeste, & des autres Astres, deuint amoureuxse de sa doctrine ; ce qui a fait dire qu'elle estoit deuenue amoureuse d'un Taureau, dont elle auoit iouï par son moyen. Il y en a qui ont partagé cette Science, & se sont exercez chacun sur diuerses parties ; les vns ayant obserué le cours de la Lune, les autres celui du Soleil ou de quelque autre Planete, avec leurs diuerses influences ; comme Phaëton & Endymion, dont le premier laissa cet Art imparfait par sa mort ; & l'autre s'en acquita si bien, qu'on dit qu'il iouït de ses amours, & qu'il coucha avec la Lune. C'est ainsi qu'on fait naistre Enée de Venus ; Minos, de Iupiter ; Astalaphé, de Mars ; Autolyque, de Mercure, parce qu'ils sont nez sous ces Planetes : Et

comme on retient tousiours quelque chose de son ascendant, Minos a esté Roy ; Enée, beau ; Aftalaphé, vaillant ; & Autolyque, voleur. Iupitèraussi n'a pas enchainé Saturne, ni ne l'a précipité dans les Enfers, comme le croit le peuple ignorant ; mais on a feint le premier, à cause de son mouuement lent & tardif ; & la profondeur de l'air a esté prise pour l'abyfme des Enfers. Il est aisé de voir par les vers d'Hefiode & d'Homere. que les Fables anciennes s'accordent avec l'Aftrologie, comme quand celuy-cy parle de la chaîne d'or de Iupiter, & des dars du Soleil que ie crois estre l'an & les iours, pour ne rien dire des villes que Vulcain graua dans le bouclier d'Achille, ni de la Dance, & du cercle luisant de son Escu. Car tout ce qu'il dit de l'Adultere de Mars & de Venus, & de la façon dont il fut defcouvert, est pris de l'Aftrologie ; à quoy a donné lieu le frequent concours de ces deux Planetes. En vn autre endroit il décrit les effets de ces deux Aftres, attribuant à Venus les plaisirs de l'amour, & à Mars ceux de la guerre. Les Anciens fçachant bien ces choses, se font fort adonnez aux predi-
ctions qui se tirent des estoiles. Car ils n'entre-
prenoient rien de considerable fans consulter
quelque Deuin, soit qu'il fût question de prendre
femme, ou de faire quelqu'autre chose d'import-
tance. Les Oracles mefme ont du rapport à l'A-

Astrologie. La Vierge qui rend les responses à Delphes, signifie la Vierge celeste; le Dragon qui siffle sous le trepié, le Dragon du Ciel; le Temple de Didyme, les deux lumeaux; En vn mot, la diuination est vne chose si sainte & si ancienne, qu'Ulysse dans ses longues & perilleuses erreurs voulut descendre aux Enfers, non par vne simple curiosité, mais pour y consulter Tirésias qui estoit grand Astrologue, sur l'estat de ses affaires. Comme il fut arriué au lieu que Circé luy auoit dit, il creusa vne fosse, & y esgorgea des victimes; & lors qu'il se vit enuironné d'ombres murmurantes, parmy lesquelles estoit celle de sa mere, il ne leur voulut pas permettre de boire le sang dont elles paroissoient fort alterées, que celle de Tirésias n'eust beû la premiere, afin d'apprendre d'elle l'auenir. Lycurgue ce grand Legislateur des Lacedemoniens, forma sa Republique sur le modele des Astres, & deffendit à ses Citoyens de marcher au combat auant la pleine-Lune; parce qu'on en a le corps plus vigoureux. Il n'y a que les Arcades qui n'ont pas voulu receuoir l'Astrologie, estans si sots que de croire qu'ils sont nez auant la Lune. Voila comme nos Ancestres ont esté curieux de cette Science; mais maintenant, les vns disent, Qu'il est impossible de connoistre l'auenir, parce que toutes choses sont incertaines, & peuuent arriuer

diuerſement ; Que ce n'eſt pas pour nous que les Aſtres roulent dans le Ciel & qu'ils n'ont aucun commerce avec les hommes, ni ne ſe meſſent de leurs affaires ; mais ſe remuent par neceſſité. Les autres ſouſtiennent que l'Aſtologie n'eſt pas tant menteuſe qu'inutile, parce que les choſes ne ſe peuuent éuiter quand elles ſe pourroient préuoir. Mais ie répondray aux vns & aux autres que les Eſtoiles véritablement ont leur cours neceſſaire dans le Ciel, mais que les effets en viennent iuſqu'à nous. Car ſi la courſe des cheuaux & le mouuement des hommes, ſont capables de remuer des pierres par l'eſbranlement de l'air agité, pourquoy le cours de ſi grands globes ſera-t-il ſans effet ? Le moindre feu produit de la chaleur que nous reſſentons, quoy qu'il bruſſe neceſſairement, & ſans auoir égard à nous ; & pourquoy ne ſentirions-nous point les influences des Aſtres ? Il eſt vray que l'Aſtologie ne change pas la nature des choſes, & n'empêche pas qu'elles n'arriuent ; mais les predictions agreables donnent de la ioye, & l'on peut plus aiſément remedier aux maux qu'on préuoit ; outre qu'ils ne ſurprennent paſtant, & ſont plus faciles à ſupporter. Voilà quel eſt mon ſentiment touchant cette partie de l'Aſtologie.



D' E M O N A X.

*C'est la vie d'un Philosophe qui estoit du temps
du Lucien.*

NOSTRÉ Siecle n'a pas esté dépourueu de personnes extraordinaires, tant pour les auantages du corps que pour ceux de l'esprit. Sostrate le Béocien que les Grecs appelloient Hercule, peut seruir d'exemple de l'un, & le Philosophe Démonax de l'autre. Car ie les ay conneustous deux, & i'ay vescu long-temps avec le dernier. Mais i'ay parlé du premier en vn autre liure, où i'ay descrit sa taille, sa force, & sa façon de viure toute sauage. Car il demouroit à découuert sur le Parnasse, & se nourrissoit de viures champestres, sans prendre aucun repos que dans le trauail. Il a nettoyé les grands chemins de voleurs, comme ont fait Hercule & Thésée, ouuert le passage à trauers des lieux inaccessibles, & rendu des riuieres nauigables. Pour l'autre, i'ay entrepris de mettre icy comme vne idée de sa vie, afin d'en conseruer la memoire, & porter la posterité à l'imitation de ses vertus; car il ne l'a cedé à pas vn des Philosophes de ma connoissance. Il estoit de l'isle

*On basty
des ponts.*

de Cypre, d'une maison assez illustre & opulente; mais comme il avoit l'esprit encore plus grand que sa fortune, il mesprisa tout, pour s'adonner à la Philosophie. Il n'y fut porté de personne, quoy qu'il ait vescu familièrement avec Agathobule, Démétrius, Epictete, & Timocrate d'Heraclee, qui estoit vn autre grand Philosophe, sans parler de son esprit & de son éloquence. Quittant donc toutes les grandeurs & les richesses pour suiure le chemin de la Vertu, il conserva toute sa vie vne grande liberté, tant en ses paroles qu'en ses actions, & mena vne vie exemplaire & irreprehensible. Il passa par les Lettres humaines, avant que de se ietter dans la Philosophie; & ne se contenta pas d'une légère teinture des Sciences, mais en voulut sçavoir le fond. Il avoit accoustumé son corps au travail, tant pour estre plus vigoureux que pour se pouvoir passer des autres; & comme il vit qu'il ne pouvoit plus suffire à soy-mesme, il sortit volontairement de la vie, laissant beaucoup à parler de soy aux plus grands personnages de la Grece. Il n'embrassa point de Secte particulière; mais prennant ce qu'il y avoit de bon en chacune, il laissa indecis laquelle il estimoit le plus. On voyoit bien pourtant qu'il faisoit plus d'estat de Socrate que des autres Philosophes, quoy qu'en son habit & en sa façon de viure, il imitast

imitast dauantage Diogene ; Mais c'estoit sans vanité, & sans enuie de se faire admirer ; car il viuoit du reste comme les autres, & s'accommodoit aux loix & aux coustumes de son pais. Il n'affectoit pas l'ironie de Socrate, bien qu'il fût fort agreable en son entretien, & délicat en ses railleries ; de sorte que ses disciples n'apprehendoient pas la seuerité de ses reprehensions, encore qu'ils ne mesprisassent pas ses auis, & qu'ils en fissent bien leur profit. On ne le voyoit iamais crier ni rempester dans la dispute, ni se mettre en colere, lors qu'il falloit reprendre quelqu'un. Il haïssoit le vice, sans en vouloir aux vicieux, & taschoit de le guerir comme les Medecins font les maladies, sans se mettre en colere contre les malades. Il croyoit que c'estoit le propre de l'homme de faillir, & du sage, de pardonner & de redresser celuy qui auoit failly. Dans cette sorte de vie il n'auoit besoin de personne, & chacun auoit besoin de luy. Il auertissoit ses amis qui estoient dans vne haute condition, de ne se point fier à vne chose si fressle que la fortune, ni s'enorgueillir d'un bien qui estoit souvent le partage des sots ; & encourageoit les autres à souffrir patiemment les calamitez de sa vie, parce qu'eux ou elles ne pouuoient long-temps durer, & que la coustume adoucissoit les choses les plus rudes, & appriuoisoit iusqu'aux maux. Il se

plaisoit à reconcilier ceux qui estoient mal-ensemble, & à entretenir la paix dans les familles, au lieu de nourrir des haines immortelles; & ne pouuoit souffrir que ceux qui sont si sujets à faillir, ne voulussent point pardonner. Il fit vn iour vne belle harangue au peuple dans vne sedition, & en ramena plusieurs à leur de-uoir. Car il auoit vne grace particuliere à tout ce qu'il disoit & ce qu'il faisoit; & l'on eût dit que la persuasion habitoit sur ses lèvres, comme dit le Comique. Sa façon de viure estoit douce, gaye & paisible; & si quelque chose troubloit sa tranquillité, c'estoit la mort, ou la maladie de ses amis. Car il croyoit qu'il n'y auoit point de plus grand thresor que l'amitié. Aussi n'auoit-il point d'ennemis, & se pouuoit dire plustost amy de tout le monde; car il ne refusoit son secours à personne, & croyoit que des-là qu'on estoit homme, on auoit droit de luy demander son assistance. Mais il y en auoit dont il ayroit plus l'entretien & la compagnie, fuyant sur tout ceux qui nous font la cour, sur l'esperance d'en tirer quelque profit. Tous les Atheniens tant grands que petits l'auoient en singuliere veneration, & n'en faisoient pas moins d'estat que des principaux de la Republique. Il ne laissa pas d'en choquer plusieurs d'abord par sa façon libre de parler & de viure,

& eut des accusateurs qui luy reprocherent, comme à Socrate, qu'on ne le voyoit point aux Temples ni aux sacrifices, & qu'il ne s'estoit point fait initier aux mysteres d'Eleusine. Mais il se presenta hardiment en public pour se deffendre, en estat d'un homme qui ne craint rien, & ^{vestu de blanc & couronné.} respondit en partie fort doucement, & un peu plus rudement que sa coustume ne portoit. Car il dit d'abord, qu'il se presentoit avec un chapeau de fleurs sur la teste, comme on met aux victimes, afin qu'on le pût sacrifier si l'on en auoit enuie. Et sur ce qu'on luy reprochoit qu'il ne sacrifioit point à Minerue, il dit, que c'est qu'il ne croyoit pas qu'elle eût besoin de ses sacrifices. Quant aux mysteres d'Eleusine, qu'il n'auoit pas desiré de les sçauoir, parce qu'il n'eût iamais pû s'empescher de les publier, soit qu'ils fussent bons ou mauuais, pour y encourager ou en destourner les autres. Cela appaisa le peuple, & luy fit ietter les pierres qu'il auoit amassées pour le lapider. Je veux mettre icy tout d'un temps les bons mots qu'il nous a laissez, & ses responses promptes & aiguës. Fauorinus ayant appris qu'il se moquoit de ses discours trop polis & trop recherchez pour un Philosophe, le vint trouuer & luy demanda, qui c'estoit qui se mocquoit de luy? Un homme, respondit-il, qui a l'oreille assez delicate, & qui n'est pas facile à surprendre. Un

Sidanus.

autre luy ayant demandé en vertu dequoy il s'estoit porté à la Philosophie : En vertu, dit-il, de ce que ie suis né homme. Vne autre fois interrogé quelle Secte il embrassoit de toute la Philosophie? Qui t'a dit, respondit-il, que ie suis Philosophe, & se retira en sousriant. Et comme l'autre luy eut demandé dequoy il rioit, Je ris, dit-il, de ce que tu iuges les Philosophes à la barbe, toy qui n'en as point ; car c'estoit vn ieune homme à qui il parloit. Vn Rhéteur assez illustre ayant dit vn iour en vne harangue, qu'il auoit passé par toutes les Sectes ; mais il vaut mieux rapporter ses paroles, *Si Aristote m'appelle au Lycée, i'iray ; si Platon à l'Academie, ie le suivray ; si Zenon au Peçile, i'y demeureray ; si Pythagore me veut, ie m'en iray* Il s'escria, Pythagore t'appelle, Vn ieune Seigneur Macédonien, assez beau garçon, luy ayant proposé vn argument sophistique pour se mocquer deluy, il luy respondit par vn equivoque qui taxoit sa reputation ; dequoy l'autre s'estant mis en colere, & luy ayant dit qu'il luy monstreroit bien qu'il estoit homme ; Tu l'es donc, dit-il : Comme il se mocquoit d'un Athlète qui portoit l'habit de vainqueur, pour auoir remporté le prix aux jeux Olympiques, il receut de luy vn coup de pierre à la teste ; & comme on luy crioit qu'il allast trouuer le Preconsul : Non, dit-il, mais le Medecin. Vn iour en se prome-

nant il trouua vn anneau d'or où il y auoit vn cachet , & fit publier qu'il le rendroit à celuy *Qu'afficher.* qui l'auoit perdu, en luy disant quelle estoit la pierre & l'empreinte. Mais là dessus vn beau garçon l'estant venu voir , & disant que c'estoit luy , sans en donner les marques : Garde bien, luy dit-il, ton anneau; car tu ne l'as pas perdu. Comme vn Sénateur Romain luy monstroit son fils qui estoit fort beau, mais effeminé; Il est fort beau, dit-il, & digne de toy; mais il ressemble à sa mere. Il appelloit vn Cynique qui alloit vestu d'une peau d'Ours, Arcésilas, au lieu de l'appeller par son nom. Quelqu'un luy demandant en quoy consistoit la felicité, A estre libre, respondit-il. Et comme on luy eut reparty qu'il y en auoit plusieurs qui l'estoient; I'appelle libre, repliqua-t-il, celuy qui n'est touché ni d'esperance ni de crainte. Comment cela se peut-il faire, dit-on? Il est bien aisé, ajousta-t-il; car si l'on considere de prés les choses du monde, on trouuera qu'elles ne sont dignes ni de l'un ni de l'autre. Le Philosophe Peregrinus qu'on nommoit Protée, le blâmant de ce qu'il rioit trop; & luy reprochant qu'il ne faisoit pas le Cynique, Nitoy l'homme, dit-il. Comme vn Philosophe se mettoit en peine de prouuer les Antipodes, il le prit par la main & le mena à vn puits, où luy montrant son ombre renuersée? N'est-ce pas comme

cela, luy dit-il, que tu crois les Antipodes? Vn imposteur se vantant de sçauoir vn secret pour auoir tout ce qu'il vouloit, il le mena chez vn bou- langer; & tirant vne piece d'argent, prit vn pain & dit, Voila tout mon secret. Herodote ce cele- bre Rheteur pleuroit son fils, qui estoit mort auant l'âge, & ne vouloit point receuoir de con- solation, lors qu'il luy vint dire qu'il luy en appor- toit des nouuelles de l'autre monde; & comme il luy eut demandé ce que c'estoit, Que tu l'ailles trouuer, dit-il. Vn autre se tenant renfermé pour le mesme sujet, il luy dit qu'il estoit Magicien, & qu'il luy rendroit son fils, pourueu qu'il luy pût nommer trois hommes de son âge, qui n'eussent iamais pleuré personne. Et comme il n'en pouuoit trouuer, Ne te plains donc pas, dit-il, de ce qui t'est commun avec tout le reste du monde. Il se mocquoit de ceux qui affectent des mots anciens, & dit à quelqu'un qui luy parloit de la sorte: N'as-tu point de honte de me par- ler le langage d'Agamemnon, tandis que ie te parle celui d'à present? Comme vn de ses amis luy disoit, Allons au Temple d'Esculape prier pour la santé de mon fils: Penfes-tu qu'il soit sourd, dit-il, & qu'il ne nous entende pas bien d'icy? Voyant vn iour disputer deux Philoso- phes, qui ne disoient rien à propos: Ne diriez- vous pas, dit-il, qu'ils sont tous deux sourds,

*C'est qu'en
pleurant il
hastoit sa
mort.*

ou que l'un parle vne langue que l'autre n'entend point? Agathoclés le Peripateticien, se vantant d'estre le premier & le seul Dialecticien de son temps; Si tu-és le premier, dit-il, tu n'és pas le seul; & si tu-és le seul, tu n'és pas le premier. Quelqu'un voyant faire & dire beaucoup d'extravagances au Consulaire Céthégus, qui alloit estre Lieutenant de son père en Asie, s'escria que c'estoit vn grand monstre. Oui bien vn monstre, dit-il, mais non pas grand. Comme il vit partir le Philosophe Apollonius avec ses disciples, pour aller estre precepteur du Prince, il dit, que c'estoit la son avec ses Argonautes. Quelqu'un luy demandant si l'ame n'estoit pas immortelle? Oui, dit-il, comme tout le reste. Il auoit coustume de dire, parlant d'Herode le Rhéteur, qui disoit les plus belles choses du monde, & faisoit cent extravagances pour la mort de son fils, que *On, sur les* Platon auoit raison de donner à l'homme plusieurs ames, parce qu'il estoit impossible, s'il n'en eust eu qu'une, de pouuoir faire & dire tant de choses si contraires. Il eut la hardiesse de demander publiquement aux Atheniens, pourquoy ils vouloient exclurre les Barbares de leurs mysteres, veu qu'Eumolpe qui les auoit instituez, estoit Barbare luy-mesme. Comme il vouloit s'embarquer durant l'Hyuer, vn de ses amis luy dit qu'il seruiroit de pasture aux poissons: Aussi

m'en ont-ils seruy, dit-il. Vn iour vn mauuais déclamateur à qui il disoit qu'il se deuoit exercer, luy ayant respondu qu'il déclamoit tous les iours en son particulier ; C'est que tu déclames deuant vn sot, ajousta-t-il. Voyant vn Deuin qui prenoit de l'argent pour dire la bonne- auanture ? Si tu peux changer, dit-il, l'ordre des Destins, on ne te sçauroit trop donner ; sinon, l'on ne te sçauroit donner trop peu. Quelqu'un s'escriuant contre vn pieu fiché en terre, selon la coustume des Romains, luy demanda s'il ne faisoit pas bien ? Fort bien, dit-il, parce que tu n'as qu'un pieu pour ennemy. Il n'estoit pas moins prompt à se démentir sur le champ, des questions obscures & douteuses. Car, cōme quelqu'un luy eut demandé si l'on brusloit mille liures de bois, combien il y auroit de liures de fumée ; Il ne faut, dit-il, que peser les cendres, la fumée pesera le reste. Vn Grec qui parloit fort mal sa langue, luy ayant dit que l'Empereur l'auoit fait citoyen Romain ; l'aymerois mieux, dit-il, qu'il t'eust fait citoyen d'Athenes. Il dit à vn Senateur qui se glorifioit de sa pourpre, qu'une beste auoit porté son habit deuant luy. Estant dans le bain, comme il apprehendoit de mettre le pié dans vne cuvette d'eau chaude, & que quelqu'un s'en rioit ; Il ne s'agit pas icy, dit-il, de mourir pour sa Patrie. Comme quelqu'un luy demandoit

doit ce qu'il croyoit de l'autre monde ; Atten-
 que i'y aye esté, dit-il, pour t'en dire des nou-
 velles. Vn Poëte impertinent s'estant fait à soy-
 mesme son Epitaphe, qui portoit que la terre
 auoit le corps, mais que l'esprit s'estoit enuolé
 dans le Ciel; le voudrois qu'il y fût desia, dit-il.
 Comme il s'appuyoit sur vn baston, pour la debi-
 lité de son âge, quelqu'un luy demanda ce qu'il
 auoit ; C'est, dit-il, que Cerbère m'a mordu.
 Voyant vn Lacédémonien en colère qui battoit
 son valet; Cesse, dit-il, de te rendre semblable à
 luy. Vne laideron nommée Danaë, ayant vn
 procès & sollicitant ses Iuges pour tascher de les
 corrompre; Accommode-toy, luy dit-il, avec ta
 partie ; car tu n'es pas Danaë fille d'Acrise. Il
 en vouloit particulièrement à ceux qui philoso-
 phoient par vanité ; & comme vn Cynique crioit
 qu'il estoit disciple d'Antisthène, de Cratès &
 de Diogène; Non pas, dit-il, mais d'Hypéride. *C'est à dire
 orgueil.*
 Voyant des lutteurs qui s'entremordoient, au
 lieu de se battre legitimement; Ce n'est pas sans
 cause, dit-il, que les Poëtes vous appellent des
 lions. Vn Proconsul voulant chastier vn Cy-
 nique qui le blasmoit de trop de delicatesse,
 parce qu'il se faisoit arracher le poil de tout le
 corps, luy pardonna à la fin à sa priere. Mais que
 veux-tu, dit-il, que ie luy fasse s'il y retourne? Que
 tu luy arraches, dit-il, le poil comme à toy; par où

il reprenoit plus aigrement le Proconsul que le Cynique n'auoit fait. Il respondit à vn Gouverneur de Prouince, qui parloit beaucoup sans l'escouter, & luy demandoit ce qu'il falloit faire pour se bien acquiter de sa Charge; Parler peu, dit-il, & escouter tout. A quelqu'un qui trouuoit mauuais qu'il mangeast du miel, comme vn mets trop delicieux pour vn Philosophe; Pen-ses-tu, dit-il, que la Nature l'ait fait pour des sots? Ayant veu au Pécile vne statuë de cuiure, qui n'auoit qu'une main; La fortune, dit-il, a rendu à Cynégire l'honneur que luy auoient dénié les Atheniens. Comme vn Philosophe boitteux se promenoit dans le Lycée; Il n'y a rien de plus ridicule, dit-il, qu'un boitteux Péripatéticien. Epicète luy conseillant de se marier, & disant que cela n'estoit pas contraire à la profession d'un Philosophe; Donne-moy, luy dit-il, vne de tes filles en mariage. Il dit à vn meschant homme qui contrefaisoit le Philosophe & parloit tousiours des catégories, Qu'il en estoit digne. Comme les Atheniens deliberaient de dresser vn Amphithéâtre pour les combats de Gladiateurs, ainsi qu'on auoit fait à Corinthe; Il faut auparauant, dit-il, abattre l'Autel de la misericorde. Ceux d'Elide luy voulant dresser vne statuë; Ne le faites pas, dit-il, de peur de condamner vos Ancestres, qui n'en ont point dressé à

*Voiez les
Remarques*

*C'est à dire
se prome-
nant.*

*C'est qu'il
n'estoit pas
marié.*

*Categorie
signifie en
Grec accu-
sation &
reprehension.
Ou, de don-
ner des com-
bats de
Gladi-
ateurs, à
l'exemple
des Corin-
thiens.*

Socrate ni à Diogene. Il luy ay ouï dire vne fois à vn Iurifconsulte, que les Loix estoient inutiles, parce que les gens de bien n'en auoient que faire, & que les meschans n'en deuenoient pas plus gens de bien. Il auoit tousiours à la bouche ce mot d'Homère, *Qu'un sot & un habile-homme meurent tous deux d'une meisme mort*; & disoit que Thersite dans ses harangues sembloit vn Philosophe Cynique. Comme on luy demandoit ceux qu'il estimoit le plus de tous les Philosophes; Il dit qu'il les estimoit tous; mais qu'il reueroit Socrate, admiroit Diogene, & aimoit Aristippe. Il vescu près de cent ans, n'estant iamais triste ni malade, & seruant les amis quand ils auoient besoin de luy, sans leur estre à charge, ni faire tort à personne. Les Atheniens & toute la Grece l'auoient en si grande estime, que les Magistrats se leuoient lors qu'il passoit, & chacun se taisoit quand il venoit à parler. Comme il fut deuenu fort vieil, il logeoit où il se trouuoit, & on l'estimoit à bon-heur, comme si l'on eust receu vn Dieu. Les Boulangeres mesme s'entrebatoient à qui luy donneroit du pain; & les enfans luy presentoient de leurs fruits, & l'appelloient leur pere. Vn iour qu'il s'estoit fait vne esmeute dans l'assemblée du peuple, tout le monde s'arresta quand il parut; ce que voyant, il se retira sans rien dire, parce qu'il auoit fait ce qu'il

*Qu'un lâ-
che & un
vailant
meurent
l'un comme
l'autre.*

desiroit. Comme il vit qu'il ne pouuoit plus suffire à soy-mesme, il dit à ceux qui estoient presens, ce que le Héraut crie apres les jeux: *On se peut retirer, le spectacle est acheué, &* mourut fautive de manger, sans rien perdre de sa gayeté ordinaire. Quelqu'un luy ayant demandé, s'il ne vouloit rien ordonner touchant sa sepulture; Si personne ne m'enseuelit, dit-il, là pourriture m'enseuelira: Mais quoy respondit-on, te laisseras-tu manger aux chiens & aux oiseaux; Je seray pour le moins, dit-il, utile à quelque chose apres ma mort. Les Atheniens luy firent des funerailles publiques avec grand appareil: Tout le monde voulut y assister, & les Philosophes le porterent eux-mesmes sur leurs espales. Il fut long-temps regretté, iusqu'à reuerer comme vne chose sacrée, la pierre sur laquelle il s'asseioit. Voila ce que j'auois à dire de ce Grand homme, pour faire voir comme vn échantillon de sa gloire.





• LES AMOURS.

DIALOGUE

DE LYCINVS ET DE THEOMNESTE.

Ce Dialogue consiste principalement en deux Harangues ; En l'une on soustient l'amour des femmes ; & en l'autre celuy des garçons : mais c'est l'amour honneste, selon la doctrine des Platoniciens. Toutesfois, l'Auteur tasche malicieusement, sous ce pretexte, d'introduire le sale amour ; mais l'autre opinion y est si bien deffenduë, que cela ne peut corrompre personne, & sert plustost à faire voir que ce vice n'a que la passion pour se deffendre. Car toutes les raisons en sont chymériques, & confondent l'amitié avec l'amour, & le vice avec la vertu.

LYCINVS. **T**V m'astout resioüi, Theomneste, par tes discours amoureux. Car comme l'esprit ne peut estre tousiours rendu, ni occupé à des choses serieuses, i'auois besoin de quelque relâche, & ie n'en voy point de plus agreable que celuy-là. S'il te souuient donc encore de quelques vnes de tes auantures, ie te conjure par la Mere des Amours, de m'en

G G g g iij

faire part, puis-que nous chommons aujourd'huy la feste d'Hercule, qui est vn Dieu amoureux aussi bien que vaillant.

THEOMNESTE. Tu conteroies plustost, Lycinus, les flots de la mer, & les petits floccons de neige, qui tombent en Hyuer sur les campagnes, que le nombre de mes amours ; & l'on diroit que Cupidon a espuisé sur moy tous ses traits, & qu'il ne s'en est point reserué pour blesser les autres. Car ie passe tousiours d'amour en amour, & en ay fait vn nouveau, auant qu'estre deffait du premier ; ou plustost, d'un seul il en renaist plusieurs, comme des testes de l'Hydre, sans qu'Iolas mesme me pût soulager. Aussi le feu qu'on rallume incessamment, ne s'esteint iamais ; & il semble que l'amour est comme vne abeille dans mes yeux, qui cherche par tout les beautez, sans en estre iamais rassasié. Je doute quelquesfois si ce n'est pas vn effet du courroux des Dieux, & si ie n'ay point offensé Venus & Cupidon, comme ces illustres coupables qui ont resenty leur fureur.

LYCINVS. Quoy ! Theomneste se fâcherait d'estre né homme, & d'aymer ce qui est beau, & chercheroit des remedes pour se guerir d'une maladie si agreable ! Tu deurois plustost benir le Ciel, de ce qu'il ne t'a point destiné comme les autres à l'exercice penible des Armes ou de

l'Agriculture, ni à vn sale & indigne trafic, & aux inquietudes du marchand & du pilote; mais à vne vie delicieuse, dont les tourmens mesmes sont doux, & où l'on passe continuellement de l'amour à la iouissance, & de la iouissance à l'amour, sans aucune interruption de plaisir ni de delices, puis qu'il y en a mesme dans les desirs & les esperances. Tandis que tu me faisois ce long récit, ie voyois nager tes yeux dans la volupté, & le ton de ta voix se changer; ce qui me faisoit assez connoistre que tu n'auois pas seulement aymé ces choses, mais que tu en ay-
mois encore le souuenir. S'il te reste donc quelque particularité à conter, comme à Vlysse, de tes loignes & agreables erreurs, fais-en icy vn sacrifice à Hercule, pour rendre son seruice accompli, & celebrer pleinement sa feste.

THEOMNESTE. C'est vn Dieu carnassier, Lycinus, qui n'ayme pas les sacrifices qui ne furent point; mais puis que tu veux solenniser cette feste par des discours amoureux, mettons fin aux miens qui ont commencé de trop bõne heure, & t'ont réueillé sur le point du iour; & tirant ta muse de ses exercices ordinaires, fay-luy acheuer gayement la iournée à l'honneur du Dieu, & prononce hardiment lequel te plaist le plus de l'amour des femmes ou de l'amour des garçons: car comme tu n'es engagé, ni à l'vn ni à l'autre,

tu-en peux beaucoup mieux iuger que moy, qui suis picqué sur le jeu, & qui aime éperduëment tout ce qui est beau.

LYCINVS. Penſes-tu que ce diſcours n'ait rien de ſerieux? Ce n'eſt pas mon auis; & il me ſouuient encore d'une diſpute que i'ouïs il n'y a pas long-temps ſur ce ſujet, où ie vis combattre deux Champions avec tant de force & d'adreſſe, que ie doutay quelque temps qui remporteroit la victoire; & ſi tu veux, ie te feray le recit de leur combat. Ils n'eſtoient pas comme toy engagez dans l'une & l'autre paſſion; mais chacun auoit la ſienne particuliere, & condamnoit celle de ſon voiſin.

*Cela ſera
expliqué
plus bas.*

THEOMNESTE. Que ie ſerois heureux d'entendre vne ſi agreable diſpute! Ie vais m'aſſeoir vis-à-vis de toy, & ne me leueray point que tu n'ayes acheué.

LYCINVS. Comme i'auois deſſein de nauiger en Italie, ie m'embarquay ſur vn brigantin, où ie fus conduit par vne troupe de gens de Lettres, qui ne me quittoient qu'à regret, pour la longue habitude que nous auions eüe enſemble. Lors que i'eus pris congé d'eux, & prié les Dieux de vouloir benir mon voyage, ie montay ſur mer, & m'aſſis près du Pilote. Mon deſſein n'eſt pas de te conter par le menu toutes les auantures de noſtre nauigation; mais après auoir raſé la coſte

la coste de Cilicie & de Pamphilie, d'une vitesse incroyable, à l'aide des vens & des rames, & trauersé, avec difficulté, les Isles Chélidoniennes, heureuses bornes de l'ancienne Grèce, nous entrâmes dans la mer de Lycie, & abordâmes à toutes ses villes, qui n'ont plus rien de leur ancienne felicité. Nous taschions donc d'adoucir par diuers contes l'ennuy de nostre voyage; & lors que nous fûmes arriuez à Rhodes, nous résolûmes d'y sejourner, pour nous remettre du trauail de la mer; si bien que les Matelots tirant à sec leur nauire, dresserent leurs petites cabanes sur le riuage. Mais pour moy, ie m'acheminay tout doucement au logis qui m'estoit préparé vis-à-vis du Temple de Bacchus, & en passant ie contemplois avec plaisir les beautez d'une ville qui a quelque chose de celles du Soleil, à qui elle est consacrée. Comme ie me promenois sous le portique du Temple que i'ay dit, & considerois tout à loisir ses diuerses peintures, me remettant dans l'esprit avec ioye les Fables anciennes, que quelqu'un de ceux qui estoient presens m'interpretoit, lors qu'il y auoit quelque mystere caché, Il m'arriua au sortir de là vn des plus grands plaisirs qui puisse arriuer en vn pais estrange, qui est de rencontrer quelque personne de connoissance. Car ie trouuay deux de mes anciens amis, que tu-as veus souuent icy avec moy, le

beau Cariclés de Corinthe , qui est tousiours si bien peigné & ajusté pour plaire aux Dames ; & l'Athenien Callicratidas , beaucoup moins coquet , comme celuy qui a en teste l'amour des garçons , iusqu'à faire des imprecations contre Promethée , tant il abhorre les femmes. Du reste , grand Aduocat & sçauant dans les affaires , mais qui aime la lutte & les autres exercices , pour contenter , à mon aduis , sa passion. D'aussi loin qu'ils me veirent , ils coururent m'embrasser , & me prièrent chacun , selon la coustume , de prendre leur logis. Mais ie m'en deffendis le mieux que ie peus ; & pour les mettre d'accord , ie leur dis qu'ils viendroient tous deux ce iour-là manger chez moy , & qu'en suite i'irois chez eux , parce que ie voulois estre à Rhodes trois ou quatre iours. Je fus donc l'hoste le premier iour , Callicratidas celuy d'après , & Cariclés le troisieme. Je remarquay en la maison de chacun des preuues veritables de leur amour. Car l'Athenien n'auoit chez luy que de beaux garçons ; & si-tost qu'ils deuenoient grands & barbus , il les enuoyoit en ses terres pour administrer son bien ; Mais Cariclés n'estoit seruy que par des femmes , & l'on voyoit à peine chez luy vn homme , si ce n'estoit quelque enfant ou quelque vieux Cuisinier , qui ne pouuoit donner de ialousie. Cependant , il y auoit tousiours entr'eux quelque

different sur ce sujet, que i'auois assez de peine à appaiser. Comme ie leur eus dit mon dessein, ils voulurent estre de la partie, ayant enuie de voir l'Italie aussi bien que moy; & lors que nous fûmes arriuez à Cnide, nous resolûmes d'y descendre pour voir le Temple, & la Venus de Praxitéle, avec les autres raretez du pais. Nous y abordâmes doucement & sans peine, comme si la Deesse mesme eust conduit nostre vaisseau. Les autres en arriuant, eurent soin de se pourvoir de ce qui leur estoit necessaire: mais pour nous, nous courûmes toute la ville, riant de la licence du peuple, qui estoit grande, comme dans vn lieu consacré à Venus. Après auoir veu le Portique de Sostrate, & les autres curiositez de la ville, nous vinmes au Temple de la Deesse, Cariclés & moy fort gayement; mais Callicratidas à regret; & l'on voyoit bien qu'il eust preferé le Cupidon de Thespie, à la Venus de Cnide. Dès que nous fûmes à l'entrée du Temple, nous veismes des marques de la presence de la Deesse. Car la partie du paruis qui est descouuerte, au lieu d'estre pauée à l'ordinaire, estoit remplie d'arbres fruitiers, qu'on voyoit tout chargez de fruits, parmi lesquels estoient entremeslees quelques platanes & quelques cyprés pour auoir de l'ombre. Là fleurissoit le myrte, consacré à la Deesse, & le laurier mesme, quoy que son ennemy. Chaque

arbre estoit entortillé de lierre, ou de pampres chargez de raisins, qui faisoient vn bel ombrage; outre que Bacchus & Venus s'accordent fort bien ensemble, & font vn meſlange tres-agreable. Sous ces arbres estoient dressées des tentes pour le peuple; car on y voyoit peu d'honnestes gens, sous lesquelles plusieurs se resiouissoient, & prennoient des plaisirs conformes au lieu. Après auoir admiré toutes ces merueilles, nous entrâmes dans le Temple, où brilloit au milieu la statuë de la Deesse, qui ouuroit à demy les lèvres, comme vne personne qui souffrit. Elle estoit toute nuë depuis les pieds iusqu'à la teste; mais comme si elle eust oublié ce qu'elle estoit, elle cachoit d'une main, ce qu'il semble que Venus ne deuroit point cacher. Du reste, l'industrie de l'Artisan s'estoit efforcée de surmonter sa matiere; si bien que la durezza du marbre exprimoit les traits les plus delicats d'un si beau corps. A ce spectacle, Cariclès s'escria cōme hors de soy! O Mars, mille fois heureux, d'auoir esté surpris couché avec la Deesse de la Beauté; & qui plus est, lié avec elle par des chaines qui ne se pouuoient rompre. Et là dessus s'approchant, il estendit le cou le plus qu'il pût pour la baiser. Cependant, Callicratidas demeuroid froid & pensif; mais comme le Sacristain nous eut fait entrer par vne fausse-porte, qui estoit de l'autre

costé, pour voir la statuë de toutes parts, il s'escria, plus fort que Cariclés; Dieux! que ces espaules sont bien tournées! ces flancs charnus! ce derriere ni trop gros ni trop petit! ces cuisses pleines & bien proportionnées avec la iambe! Tel dans le Ciel, Ganymede, verse le Nectar à Iupiter. Car pour moy, ie ne voudrois pas prendre le verre de la main d'Hebé. A ces mots, qu'il prononça comme en fureur, Cariclés demeura tout immobile, & laissa couler des larmes, soit de compassion, ou de despit. En suite, ayant apperceu quelque tache à la cuisse de la Deesse, qui paroissoit d'autant plus, que le reste estoit d'un marbre blanc tres-poly, ie creus que c'estoit un defect de la pierre, comme il arriue assez souuent, veu que les plus grandes beautez mesme ne sont pas sans quelque legere imperfection qui en rehausse l'esclat, au lieu de le diminuër; & admiray l'adresse de l'ouurier, d'auoir sceu cacher ce defect en un endroit où il n'estoit pas si incommode. Mais le Sacristain, ou plustost la Sacristine; car on tient que c'est vne femme, nous fit un discours qui nous estonna. Elle nous dit qu'un ieune homme d'illustre naissance, mais dont l'infamie a fait perdre le nom, poussé de quelque mauuais genie, vint à s'embraser de l'amour de cette statuë. Il passoit donc tout le iour dans le Temple à la contempler, ayant tousiours les yeux fichez sur

elle, & murmuroit tout bas des plaintes amoureuses, comme pour exhaler son feu, & adoucir le tourment qu'il enduroit. En suite il iettoit des dez; & quand il auoit bien rencontré, la faüoit profondément, pour la remercier de cette faueur. Mais si la fortune luy estoit contraire, il faisoit des imprecations contre la ville & contre soy-mesme, comme si tous les malheurs du monde luy fussent arriuez, & tâchoit à corriger cette chance par vne raillerie. Sa passion continuant, toutes les parois du Temple, & les arbres qui l'environnent, ne parloient que de son amour. Il mettoit Praxitéle au dessus de Iupiter, & donnoit tout ce qu'il auoit en offrande à la Deesse. On creut d'abord que c'estoit par deuotion; mais à la fin transporté de fureur, il se cacha la nuit dans le Temple, & l'on descouurit le lendemain cette marque de la violence de sa passion, sans qu'il parût plus depuis, soit qu'il se fût precipité en bas des rochers, ou dans la mer. Comme la Sacristine eut acheué son recit, La statuë donc d'une femme, s'escrie. Cariclés, est capable de donner de l'amour: Et que ne fera point l'original? Pour moy ie prefererois vne de ses nuits, au sceptre de Iupiter. Nous ne sçauons point encore, respondit Calli-cratis en souffrant, si arriuant à Thespie, nous ne trouuerons point plusieurs histoires sembla-

bles de la statuë de Cupidon. Après quelque contestation de part & d'autre, ie les obligeay à vne conference reglée. Car il n'est pas encore temps, leur dis-je, de retourner au nauire, & nous ne pouuons employer plus agreablement nostre plaisir. Quittant donc ce Temple où plusieurs pelerins abordent, entrons sous quelqu'un de ces cabinets pour decider vostre different, à la charge que le vaincu sera contraint d'acquiescer, sans importuner plus le vainqueur. Ils approuuerent tous deux mon aui, & nous sortîmes tous ensemble, moy fort content, & eux tristes & refueurs, comme s'il eût esté question de disputer le prix aux jeux Olympiques. Lors que nous fûmes arriuez à l'endroit le plus espais; Voicy le champ de bataille, leur dis-je, où se doit terminer vostre different. Nous y entendrons chanter les Cigales sur nos testes; & en disant cela, ie pris place au milieu d'eux, pour seruir comme de Iuge, & m'assis avec le sourcil d'un Senateur de l'Areopage. Cariclés, à qui il escheut de parler le premier, passant la main sur son front, demeura quelque temps à refuer, puis commença ainsi: le t'inuoque, grande Deesse, qui presides en ces lieux sacrez. Toy que les Graces accompagnent, & à qui tout ce qu'il y a de beau au monde doit sa naissance comme sa perfection. Les discours d'amour ont besoin particulierement de ton

*La per-
suation.*

assistance, puis-que tu-en es la mere. Vien verser sur ma langue ce doux Nectar qui charme nos cœurs, & ce ie ne sçay quoy qui rait tout le monde en admiration. Vien deffendre la cause de ton sexe & la tienne, contre des monstres qui veulent renuerfer l'ordre de la nature, & qui ne peuvent souffrir que nous demeurions tels que nous sommes nez. I'atteste le Principe eternal, qui par l'assemblage & le meflange des Elements, a produit tout ce que nous voyons; & sçachant que nous estions mortels, & que rien ne pouuoit engendrer seul, a fait la difference des sexes pour conseruer chaque espèce, & remédier par là à la briéueté de nostre Estre. Pour cela, il a donné au malle & à la femelle vn amour réciproque l'vn enuers l'autre; & après auoir distingué leur nature, y a estably des bornes eternelles, qui ne peuvent estre violées sans la ruine de l'Vniuers, & l'anéantissement du genre humain. Cet ordre a continué depuis le commencement du monde, iusqu'à présent; l'homme n'engendre point l'homme, tout seul, mais cet honneur est partagé entre la femme & le mary. Tandis que le siècle d'Or a duré, & que les hommes ont conserué la pureté de leur Estre, ils ont fuiuy les saintes loix de la Nature, sans auoir d'autres desirs que ceux qu'elle leur inspire. Mais peu à peu le monde venant à se corrompre, ils
se sont

se sont laissé aller à des plaisirs deffendus, se sont regardez l'un l'autre d'un œil lascif, & ont semé dans un champ stérile, sans en pretendre autre fruit qu'une fausse & imparfaite volupté. Le mal ayant gagné plus avant, des garçons ils en voulurent faire des femmes; mais les misérables qui souffrent ce supplice, qu'on peut dire le plus grand de tous, puis-qu'il destruit nostre nature, passent en un instant de l'enfance à la vieillesse; & se fannent en leur fleur, avant que d'avoir porté du fruit. Monstres d'une nature ambiguë, qui quittent ce qu'ils sont, pour devenir ce qu'ils ne sont point, & ce qu'ils ne peuvent estre; & pour demeurer plus long-temps enfans, cessent d'estre hommes. Ainsi cette volupté criminelle & maistresse de tous maux, en inuentant tous les iours de nouveaux plaisirs, est tombée dans une extrauagance qui fait horreur, pour vouloir pratiquer toute sorte de debauches. Mais si chacun se contenoit dans les bornes de la Nature, comme ont fait les animaux, nostre vie seroit exempte de crimes & de supplices. Les Lions ne brulent point pour les Lions; les Taureaux & les Beliers ne caressent que leurs femelles; tout ce qui nage & qui vole, respecte ces diuines loix; l'homme seul, qui se picque d'une fausse opinion de sagesse, est celuy qui les a violées, & qui a employé la lumiere de.

Eunuques;

la raison pour se corrompre. O insensé, quelle nouvelle fureur s'est allumée dans tes veines ? Quelle aueugle manie te fait rechercher ce que tu deurois fuir ? Si chacun vouloit faire ainsi, que deviendroit le genre humain ? Cependant, nos nouveaux Socrates, pour abuser les foibles esprits, déguisent leur sale amour sous vn faux masque de vertu ; & se pensent bien deffendre, en disant, Qu'ils ne sont pas amoureux du corps, mais de l'esprit. Mais, ô venerables Philosophes, pourquoy laissez-vous donc ceux que l'âge & l'experience rendent plus dignes de vostre amitié, pour aymer de ieunes garçons qui n'ont rien de recommandable que leur beauté & leur ieunesse ? Est-ce que vous croyez qu'il n'y a que ce qui est beau, qui soit digne d'estre aymé, & confondez, sans y penser, l'amitié avec l'amour ? Ou si vous croyez que les vertus du corps & celles de l'ame ne sont iamais séparées ? Homere vous apprend le contraire, lors qu'il dit, parlant de quelqu'un, *Que sous vn beau corps il logeoit vn vilain esprit* : En vn autre endroit il prefere de bien loin le sage Vlysse au beau Nirée ; & dit, *Que les Dieux ont partagé leurs faueurs, & donné aux uns vn auantage, & aux autres vn autre*. Pourquoy est-ce que la Sagesse, la Iustice, & tout le sacré chœur des Vertus ne vous touchent point, & que vous estes transportez d'amour pour de ieunes estourdis ?

Falloit-il aymer Phédre, apres auoir trahy son amy, ou Alcibiade qui d'une main sacrilège mutiloit les statuës des Dieux, & d'une pareille audace diuulguoit les myſteres d'Eleufine dans vne deſbauche? Mais tandis qu'il n'a point de barbe, il vous eſt aymable, & chacun le fuit, depuis qu'il eſt deuenu ſage. Pourquoi courrant de beaux noms de vilaines choſes, appelez-vous vertu de l'ame, ce qui n'eſt que beauté du corps, dont vous eſtes plus amoureux que de la ſageſſe? Mais arreſtons-nous là, de peur qu'il ne ſemble que nous ayons pris à tâche de deſhonorar de grands perſonnages; Et paſſant à la volupté, dont vous eſtes ſi tranſportez, faiſons voir que l'amour des garçons n'eſt pas comparable meſme en ce point, à celuy des femmes. Vous m'auoüerez que plus l'objet de noſtre amour eſt de durée, & plus il eſt agreable. Il ſeroit à ſouhaiter que les Deſtins nous euſſent accordé vne vie plus longue, ou plus heureuſe; mais puis-que quelque démon enuieux a racourcy noſtre felicité par le retranchement de nos iours, il faut tâcher de la faire durer le plus que nous pouuons. Or vne femme eſt capable d'eſtre aymée long-temps; & quoy que la fleur de ſa beauté ne dure pas touſiours, elle a neantmoins de quoy contenter nos deſirs, & entretenir noſtre paſſion. Mais vn beau garçon, apres ſes premieres années, n'eſt plus propre à cet office, & de-

vient trop maigre pour servir de femme. Parleray-je du plaisir qu'elles ont commun avec nous, ce qui redouble le nostre? car nous sommes nez pour la societé, & non pas pour mener vne vie sauvage & solitaire, d'où vient que nous mangeons ensemble, & faisons servir la table de lien à nostre amitié. En vn mot, nous sentons redoubler nostre ioye, & diminuër nos desplaisirs, par la part que les autres y prennent. Or le plaisir que l'on prend avec les femmes, a cela de particulier, qu'il en oblige deux au lieu d'un; & ainsi multiplie la volupté en la communiquant, puisque mesme au dire de Tiresias, elles y prennent plus de plaisir que nous. Mais quelque grand qu'il soit, il accroist le nostre, au lieu de le diminuër; & nous ne pouuons, sans injustice, leur enuier vne partie du contentement qu'elles nous donnent. Il faut estre bien tyran ou bien barbare, pour vouloir prendre des plaisirs où les autres n'ayent point de part, sur tout lors que celui qui le donne, en peut prendre sans en oster, & nous l'augmente plustost en le prennant. C'est ce qu'on ne peut pas dire de l'amour des garçons; car bien loin d'y receuoir du contentement, ils y souffrent du desplaisir; ce qu'ils tesmoignent assez par leurs larmes, mesme après que la douleur est passée, sans parler du regret eternal qui leur en demeure; de sorte que c'est le plus grand

affront qu'on leur puisse faire, que de leur reprocher ce crime. Que si l'on peut passer plus avant en des choses qu'il n'est honneste ni de dire ni de faire; Si ie deuenois assez furieux pour m'escarter du cours ordinaire de la Nature; l'aimerois mieux que ce fût avec vne femme qu'avec vn garçon, parce que c'est vn objet plus aimable, & qui me peut donner l'vne & l'autre volupté; au lieu qu'un garçon ne me peut accorder que la moindre. Si donc les femmes nous peuuent plaire encore en ce point, retranchons pour le moins cet autre amour, si nous ne voulons aussi leur permettre de s'entr'aimer comme des Tribades, & de faire ensemble vn amour monstrueux & inimaginable. Car combien est-il plus iuste que les femmes deuiennent hommes, que de voir les hommes deuenir femmes, puisque chaque chose tend à sa perfection? Comme Cariclés eut dit cela avec beaucoup d'ardeur, regardant son riuail de trauers, comme s'il eust esté coupable d'un crime enorme; le iettay doucement les yeux sur Callicratidas, & luy dis, Que ie pensois estre dans l'Arcopage à iuger de quelque meurtre ou de quelque empoisonnement, tant les discours de Cariclés m'auoient touché; Qu'il estoit temps qu'il dépliast l'eloquence de son païs, pour resister à vn si puissant ennemy. *Athènes*

lequel il paroissoit plein d'inquietude, & agité en son esprit de diuerſes pensées, à la fin il parla ainsi. Si les femmes auoient quelque pouuoir dans l'Eſtat, elles t'éliroient ſans doute pour leur protecteur, Cariclés, & te dreſſeroient des ſtatues, puis-que tu teſmoignes tant de paſſion pour elles, & que tu deffens mieux leur cauſe, qu'elles-mêmes: *Téléſque.* Quand ce ſeroit cette illuſtre Argienne qui prit les armes contre les Lacedemoniens, pour laquelle Mars eſt mis entre les Dieux des femmes à Argos; ou cette petite ſucrée de Sappho, dont Lesbos ſeuante; ou Théane la Pythagoricienne, & peut-eſtre que Périclés meſme n'en auroit pas tant dit pour Aſpaſie. Mais ſ'il eſt permis à vn homme de deffendre la cauſe des hommes, ſans offenſer la Deſſe qui preſide en ces lieux, puis-que ie ne condamne point ſon amour; ie diray que ie penſois d'abord que toute cette diſpute ne ſeroit qu'un ieu; mais puis-que Cariclés d'une galanterie en a fait vn crime, & a appellé à ſon ſecours la Philoſophie, pour la deſſe des femmes, ie puis bien emprunter les meſmes armes pour le combattre, veu qu'il n'y a que le veritable amour, dont ie parle, qui puiſſe ioindre la vertu avec la volupté. Et pleût aux Dieux que nous fuſſions ſous l'ombrage frais de cet arbre où Socrate entretenoit Phédre, & tenoit ces diuins diſcours que Platon rapporte. *Platane.* Peut-eſtre

qu'il entr'ouvroit son escorce, comme ceux de Dodone, pour m'ouïr soustenir vn amour dont il a esté si souuent tesmoin. Mais puis-que nous sommes separez de ces lieux par des mers & des montagnes, & que ie suis contraint de me defendre en vne terre estrangere; car le voisinage du Temple de Venus est auantageux à mon ennemy, il faut redoubler mes efforts, pour ne point trahir la Verité, ni abandonner la iustice de ma cause. Assiste-moy seulement de ta presence, celeste Amour, pere des mysteres cachez, & protecteur de l'Amitié, qui n'est pas vn petit enragé comme ton riuail, mais le premier-né du premier Principe, & tout parfait dès ton commencement. C'est toy qui as tiré l'Vniuers du Câos où il estoit enseuely; & le releguant au fond du Tartare, où il est enfermé de portes d'airain, qu'il ne sçauoit iamais rompre, tu-as couuert pour quelque temps la lumière de tenebres, à la faueur desquelles tu-as produit tout ce que nous voyons, tant ce qui a vie, que ce qui n'en a point, & versé dans nos ames les semences de l'Amitié, qui se perfectionnent avec le temps, apres auoir esté infuses dans nos cœurs encore tendres. Car pour le mariage, il a esté introduit par necessité, pour la conseruation de l'espece; mais l'amour des garçons est vn ouurage de la raison. Or les choses qui sont inuentées

*On peut
deffendre
par la route
forte d'ex-
travagance.*

pour le plaisir ou la bien-sceance, sont bien plus belles & plus parfaites que celles qui se font par vne necessité presente, comme l'honneste est preferable à l'vtile & au necessaire. Pendant la rudesse du premier âge, que l'art & l'experience n'auoient pas encore trouué les commoditez de la vie, on se contentoit des choses ordinaires, parce qu'on n'auoit pas le loisir ni l'industrie de chercher les autres. C'est ainsi qu'on viuoit du commencement, d'herbes, de fruits & de racines; mais après auoir trouué l'inuention du bled, on laissa cette premiere nourriture aux bestes; & personne n'est assez amoureux de l'Antiquité, pour nous vouloir ramener au gland de nos peres. On n'eut d'abord, pour vestement, que les peaux des bestes nouvellement escorchées, & pour retraite, que le creux des arbres & des rochers; puis se façonnant peu à peu, on commença à filer la laine pour se vestir, & à bastir des maisons. En suite, ces Arts venans à se perfectionner, au lieu d'un vilain drap, on se mit à faire de belles estoifes, pour la commodité & pour l'ornement; & au lieu de cabanes, de grands Palais enrichis par dedans de peintures & de tapisseries, pour cacher la difformité de la pierre. Que personne donc ne demande des exemples de l'amour des garçons dans les premiers Siecles; car ecluy des fêmes estoit alors trop necessaire pour la pro-

la propagation du genre humain ; mais il s'est introduit peu à peu dans le monde avec la Philosophie, comme l'Eloquence & la Politesse. Il ne faut donc pas condamner les dernières inuentions, comme si c'estoient les pires, ni préférer vn amour à l'autre, parce qu'il est plus ancien ; mais gardant les vieilles coustumes comme nécessaires, louer les nouvelles comme les meilleures. Je ne pouuois m'empêcher de rire, lors que j'entendois Cariclès nous proposer l'exemple des bestes & des Scythes, comme s'il se repentait d'estre né homme, ou Grec plustost que Barbare. Car il n'est pas estrange que les bestes qui n'ont pas l'usage de la raison, ne se seruent pas de ses inuentions ; & que les nations rudes & grossières n'ayent pas l'auantage de celles qui sont policées. Si les animaux estoient capables de raison, ils ne méneroient pas vne vie fauuaige & vagabonde, comme ils font ; mais viuroient ensemble, & fonderoient des Villes & des Républiques. Les lions n'ayment pas les lions ; Pourquoi ? parce qu'ils ne philosophent point. Les autres bestes de mesme, parce qu'elles ne sont pas capables d'amitié ; mais la raison & l'experience ont fait connoistre aux hommes, & particulièrement à ceux qui sont les plus civilisez, que l'homme est plus digne d'estre aimé que la femme. Ne condamne donc point

Cariclés, ce que tu ignores, ou dont tu n'es pas capable ; & ne prefere pas vn sot amour à vn amour celeste ; mais quitte avec l'âge les passions de la ieunesse , pour prendre de plus nobles habitudes. Considere, si tu ne l'as encore fait, qu'il y a deux sortes d'Amour ; l'vn enfant, qui ne peut estre gouuerné par la raison, & n'est que l'ouvrage de la Nature ; l'autre celeste & diuin, qui n'inspire que de saints desirs, & ne se trouue que dans les grands personages, qui estans pleins de ce Dieu , n'approuuent que la volupté qui se trouue mellée avec la vertu. Car il est vray, selon le Tragique, que l'Amour inspire deux diuerses passions ; ou plustost, que ce sont deux choses differentes, exprimées sous vn mesme nom, comme il y a deux sortes de pudeur, l'vne bonne, & l'autre mauuaise. Il ne faut donc pas trouuer estrange que la passion ait pris le nom de la vertu, & que l'amour de bien-veillance & celui de concupiscence, s'appellent de mesme nom. Mais, me direz vous, condamnez-vous le mariage ; & voulez-vous bannir les femmes du genre humain ? Il seroit à souhaitter peut estre, selon Euripide, qu'on s'en pût passer, & obtenir les enfans des Dieux , par des vœux & des offrandes ; mais puis-que cela ne se peut, il faut obeir à la necessité, & laisser le choix à la raison d'vn amour plus honnestes & plus sortable. Qu'on fasse donc

cas des femmes pour le besoin qu'on en a; mais hors de là, point de commerce. Car qui est l'homme de bon sens qui puisse souffrir leurs défauts? Qui puisse endurer vne femme dont toute l'occupation consiste à se parer; Qui seroit le plus souuent laide & insupportable, sans le fard & les ornemens? Si quelqu'un auoit veu les femmes au sortir du liect, auant que d'estre parées, il en auroit horreur; c'est pourquoy elles ne se font voir alors à personne. Aussi n'employent-elles pas la matinée comme nous, à des choses serieuses; mais à se peigner & à s'ajuster, environnées d'un grand nombre de seruantes, dont les vnes leur tiennent vn miroir ou vn réchaut, les autres vn bassin ou vne aiguière, & toute leur toilette est pleine de boüêtes d'onguens, comme vne boutique d'Apotiquaire; les vns pour nettoier les dents, ou pour les blanchir, les autres pour noircir les sourcis, ou pour rougir les iouës & les lèvres. Mais la plus grande partie du temps est employé à la structure de leur coëffure, qu'elles teignent en noir, ou en vne autre couleur, comme on fait la laine, & qu'elles bouclent avec des fers chauds; en ramenant vne partie sur le front pour le couvrir, & laissant iouer négligement le reste sur les espaules; apres l'auoir parfumé avec les plus precieuses odeurs de l'Arabie, pour lesquelles elles espuisent souuent la

bourse de leurs maris. Leur pied est pressé dans vn patin, leur sein tousiours serré pour en paroistre plus ferme, leur corps plustost nud que vestu, n'estant couuert que d'un crespé ou de quelque estoffe tres-delicate, à trauers laquelle on voit toute la forme de leurs membres. Leur visage donc couuert de fard est celuy que l'on voit le moins; mais leur ame est encore plus cachée, & comme elle est sans vertu & sans sçauoir, elle se peut dire plus nuë que le corps. Parleray-je des autres défauts qui coustent dauantage à leurs maris, leurs chaisnes, leurs colliers, leurs bracelets, leurs pendans-d'oreilles; car elles sont toutes couuertes d'or & de pierreries, depuis les pieds iusqu'à la teste. Voilà quel est leur équipage; voyons maintenant quelle est leur vie; Elles ne sortent point du logis qu'elles n'ayent acheué de se parer, pour assister à des mysteres, dont les noms mesmes nous sont inconnus, & qui sont legitimement suspects aux maris, quoy qu'on n'y admette point d'hommes, puis-que le dedans n'est pas plus pur que le dehors. Si tost qu'elles sont de retour, il leur faut estre longtemps dans le bain, pour passer de là à vne table couuverte de toutes sortes de mets, où elles se creuent de manger, & apres cela ne laissent pas encore de toucher à tout. Le laisse à part leurs saletés & leurs ordures, qui font qu'on a besoin d'un bain.

au sortir d'auec elles; Le ne parle point de leur dissimulation, ni de leurs refus affectez, & autres vices, que celuy qui voudroit les esplucher, ^{Adultere.} comme a fait Ménandre, maudiroit aussi bien ^{ennie, &c.} que luy Promethée; & avec tout cela elles trouuent encore des adorateurs. Mais opposons vn peu à cette vie celle d'vn ieune garçon, pour en faire mieux voir la difference. Si tost qu'il est leué & vestu, sans tant de façon, il sort du logis sous la conduite de son precepteur, suiuy de quelques valets qui luy portent, non pas des peignes ni des miroirs, & autre équipage du luxe; mais des porte-feüilles & des liures qui contiennent les plus belles actions de l'Antiquité, qu'on luy propose à imiter. Quelquesfois on luy portera sa lyre, s'il vachez le Musicien. Apres auoir passé vne partie de la matinée dans les Sciences, il s'exerce aux armes, au maneige, ou à la lutte, & aux autres exercices du corps, méditant desia dans la paix le dur mestier de la guerre. En suite, il se baigne légèrement, & mange sobrement, pour estre capable après disné de vacquer à des choses serieuses. Car il donne encore le reste du temps à l'estude: & apres auoir passé ainsi tout le iour dans les exercices de la Vertu, il dort la nuit sans inquietude & sans trouble. Qui n'aymeroit donc vn tel garçon, s'il n'est tout à fait insensible: puis que dans vn corps mortel

il exerce des vertus immortelles ? Puissé-je le reste de mes iours viure en paix avec luy, sans l'abandonner vn moment, & iouïr toute ma vie de son aymable entretien. Que s'il tombe malade, comme la vie humaine est sujette à mille accidens, ie veux estre malade avec luy; s'il monte sur mer, ie le veux suiure; s'il est attaqué, ie le veux deffendre; s'il est pris, ie renonce à ma liberté; s'il meurt, ie le veux accompagner au sepulchre, & qu'on nous enferme tous deux en mesme tombeau. Tels ont esté Oreste & Pilade; car ie ne veux que des Heros pour exemple; qui ont vescu tous deux ensemble dès leur plus tendre ieunesse, vengé tous deux la mort d'un pere, couru tous deux mesme fortune. Si l'un estoit malade, l'autre le consoloit & sentoît ses maux plus viuement que les siens; s'il estoit accusé, il le deffendoit. Leur amitié n'a pas esté renfermée dans les bornes de la Grece, ils l'ont portée iusqu'en Scythie; & lors qu'ils furent arriuez dans la Chersonése Taurique, l'un persecuté des furies vengeresses de sa mere, escumoit par terre; & l'autre en ce triste estat, luy rendoit les deuoirs, non seulement d'amy, mais de pere. Et quand il fut ordonné que l'un demeureroit pour estre immolé à Diane, & que l'autre en iroit porter les nouuelles à Mycènes, chacun voulut mourir pour son amy, comme s'il eût vescu

en luy, & fût mort en foy. Quand cét amour donc qui s'est formé dès l'enfance, vient à se confirmer par l'âge & par la raison; alors celuy que nous auons aymé, auant qu'il fût capable d'aymer, commence à nous rendre la pareille, & l'amitié se renforce tellement, qu'il est difficile de reconnoistre l'amant d'auec l'aymé; la passion de l'un estant passée dans l'ame de l'autre, comme vne image qui se refléchit dans vn miroir. Pourquoy donc condamnes-tu comme vne volupté estrangere, vne doctrine receuë du ciel, qui a esté transmise de main en main iusqu'à nous, & que nous deuons cultiuer, comme estant conforme à nostre nature, & confirmée par l'exemple des Heros? Cette discipline Socratique est approuuée par les Oracles, qui ont iugé ce personnage le plus sage de tous les hommes. Car entre les autres preceptes qu'il nous a laissez pour bien viure, il approuue l'amour des garçons comme vne chose vtile à la Republique. Il les faut donc aymer, à son exemple, comme il faisoit Alcibiade, sans consumer son amour en des plaisirs de peu de durée, mais l'estendre iusqu'à la vieillesse, en reuerant ce sacré lien; car de cette sorte la vie sera douce & tranquille, la conscience n'estant tourmentée d'aucun remors, ni souillée d'aucun crime; & la reputation des personnes qui auront vescu de la sorte, viura encore apres

leur mort. Le ciel mesme, selon la doctrine des Philosophes, les receura au sortir de la terre. Apres que Callicratidas eut dit cela avec beaucoup de chaleur, comme vn ieune homme plein de l'amour de la gloire, l'arrestay Cariclés qui vouloit respondre, parce qu'il estoit temps de retourner à nostre vaisseau. Et comme ils me prièrent de prononcer sur leur different, ie leur dis, Que leurs discours ne me sembloient pas faits sur le champ, mais le fruit d'une plus longue meditation ; parce qu'ils n'auoient rien oublié de ce qui se pouuoit dire sur ce sujet, & s'estoient seruis de raisons solides, & de paroles choisies ; Que ie souhaiterois donc de pouuoir remettre le iugement à vne autre fois, pour y deliberer à mon tour, & voudrois, s'il se pouuoit, ajuger à tous deux la victoire. Mais parce que cela estoit impossible, & qu'ils ne cessoient de me persécuter ; ie leur dis naïuement, Que ie tenois le mariage necessaire, & tres-heureux, lors qu'on auoit bien rencontré ; mais que ie croyois l'amour des garçons, qui est vne introduction à l'amitié, digne des seuls Philosophes ; c'est pourquoy ie ne permettois qu'à eux seuls de les aymer, comme les femmes n'estans pas dignes de leur amour. Ne te fâche donc pas, dis-je, Cariclés, si Corinthe le cede pour ce coup à Athènes. En disant cela, ie me leuay sans attendre leur response, honteux de voir

*c'est une
raillerie.*

de voir Cariclès plus triste que si on luy eust prononcé son Arrest de mort, & l'autre plus ioyeux que s'il eust gagné le prix aux jeux Olympiques; aussi nous traitta-t-il splendidement pour recompense: l'essayay cependant de consoler Cariclès, en le cajollant sur son éloquence, & sur ce qu'il auoit si bien deffendu la plus mauuaise cause. Voilà ce qui se passa dans nostre séjour de Cnide; Dy-maintenant ce qui t'en semble, & si tu approuues mon iugement.

THEOMNESTE. En doutes-tu? & crois-tu que ie ne sois pas assez habile pour voir ce qui est raisonnable? l'estois si transporté pendant ton récit que ie pensois estre à Cnide, & que ce logis fust le Temple de la Deesse. Mais pour te dire mon aduis librement, & ne te rien celer en vn iour de Feste, & de la Feste d'Hercule qui a esté fort galant; ie trouue la harangue de Callicratidas vn peu trop graue & trop serieuse, & crois que ce seroit vn supplice, aimant vn beau garçon, & couchant avec luy, de demeurer comme vn Tantale, à auoir l'eau iusqu'au yeux, sans pouuoir se des-alterer. Car ce n'est pas assez de voir ce qu'on aime, ni d'estre assis auprès de luy à l'entretenir, puis que la veüe & l'entretien ne sont qu'vn degré à la iouissance. Mais pourquoy m'expliquer dauantage en ces matieres, laissons l'amour chimerique aux Philosophes, & imitons

*Il y a icy
une page de
fautes re-
tranchée.*

Socrate qui ne se contentoit pas d'aimer simplement Alcibiadé, mais dormoit avec luy; dequoy il ne faut pas s'estonner, puis qu'Achille en vsoit de mesme avec Patrocle: ce qu'on peut iuger par ses regrets, où il melle quelque chose qui passe iusqu'à l'amour. Quelqu'un dira peut-estre que cecy n'est pas honneste, mais pour le moins il est veritable.

LYCINVS. Je ne souffriray pas, Theomneste, que tu iettes les fondemens d'une nouvelle dispute, ni que tu tiennes d'autres discours que ceux qu'on peut entendre en un iour de Feste. Mais sans plus tarder, allons sur la place voir allumer le buscher d'Hercule, & représenter sa Catastrophe sur le Mont Oëta.



QUELQUES LIEUX MAL TRADVITS

DANS LA VERSION LATINE DE LUCIEN
reueuë par Monsieur Benoist, & imprimée à
Saumur l'an 1619.



Je n'ay point examiné par tout cette Traduction ; mais quel-
quesfois en iettant les yeux dessus, soit pour m'éclaircir, ou bien
pour me soulager ; i'y ay remarqué quelques fautes, sans exa-
miner si elles estoient de luy, ou des Traducteurs ; quoy qu'il luy
faillie rendre cét honneur qu'il leur en a corrigé beaucoup ; mais
il est vray aussi qu'il en a mis quelques-vnes de sa façon, com-
me Monsieur le Feure l'a remarqué dans son Peregrinus. Du
reste, ie ne toucheray point celles dont celuy-cy a parlé.

COrpori aqualiter permixta, il faut également partagé, & non Tome pro-
pas mesle, *μικροσπορον*, c'est tout le contraire. mier, page

Nam furti est aliquis Deus. Il faut oster *aliquis*, car cela se rap- 17 ligne 4-
porte à Promethée dont il s'agit, & corrompt tout le sens, aussi Page 20. l. 2.
n'est-il pas au Grec.

Nunquam desinunt obuios & presentes amafos aspernari. Il y a Page 20:
au Grec, *οι νης οι ποιναισιν*, se fâcher des choses qui sont à leurs ligne 8.
pieds. Et quoy que le raisonnement n'en soit pas bien iuste, &
qu'il falût plustost dire, ne prendre pas garde aux choses qui sont à
leurs pieds, ce qui peut faire croire qu'il y a faute au Grec ; cela ne
va nullement au sens de la Version.

*Si prolixior fueris, il faut si cuncteris, les *σπουδαι*, si tu tardes, & Page 28 sur
non pas si tu es trop long. le milieu.*

*Omnibus quidem Atheniensibus in admiratione erat, & tanquam Page 29 li-
beatus suspiciebatur.* C'est tout le contraire, il ne l'estoit pas, gne dernie-
mais il le croyoit estre. re.

Talem Civitatem mihi describebat. Cela fait vne obscurité qu'il Page 31. l.
faloit oster, car *παις* signifie icy Rome. penult.

Quinetiam multos qui pro granibus haberi volunt, reprehendebat. Page 41. l.
Il y a au Grec *επι των οντων αμαρτιαν* Il 10.
de la fureur pour les spectacles du Cirque, qui en auoit desia ga-
gré plusieurs de ceux qui sembloient vertueux : si bien que *inf.*

ἀνθρώπων se rapporte à cette passion là, & non pas au Philosophe dont il parle.

Page 121. l. 4. *In hac forma humane renovatione.* Promethée n'auoit pas refais les hommes, car ils n'estoient pas faits auparavant. Aussi le Grec ne le dit-il pas; mais simplement qu'il auoit changé quelque chose pour ce qui regarde les hommes, c'est à dire qu'il auoit fait les hommes lors qu'il n'y en auoit point, μετακοσμήσας ἢ νεώτερος τὰ ἀνθρώπων, mais non pas τὸς ἀδρανούς.

Page 113. l. 5. *At quanto sit melius vides, eo quod ex luto animantia fabricauit.* Cela fait de l'obscurité, il falloit traduire *damnum*. Quel dommage ay-je fait ? &c.

Page 120. sur la fin. *Autum omnium miserrime perituram.* Il y a au Grec ἀνάστα ὀνείων ἀπολέσθων. Comme qui diroit en nostre langue *ce misérable oyseau*, car l'Auteur ne veut pas dire qu'il perira misérablement, mais c'est vne phrase Grecque pour exprimer ce que j'ay dit.

Page 146. l. 1. *Pene ense refecat,* il y a au Grec ἤμενεν ἕξιν τὸ πῆχυς, *il se fait vne incision au coude*, qui estoit la coustume de ces Prestres, comme il se voit dans l'Asne de Lucien. Car s'il entendoit par là qu'ils se châtroient, il ne le diroit pas de quelques-vns, mais de tous, car tous l'estoient.

Page 189. sur la fin. *Ipsa autem lyra similis erat cerui cranio, cornua autem tanquam cabri prominebant.* Il y a deux fautes en cela, car la lyre n'estoit pas semblable à la carcasse d'une teste de Cerf; mais c'estoit vne teste de Cerf en effet, & au lieu de *coudées*, il falloit traduire *manche*, parce que le mot Grec signifie l'un & l'autre, τὰ ἄρ' καὶ τὰ πῆχυν ἀνὰ τὸν ἵππον, les cornes estoient comme le manche, ensermoient de manche; c'est à dire que les cordes y estoient attachées.

Page 241. sur la fin. *Verborum contradictione,* il y a au Grec ἀνεγωλογίαν *des discours qui n'ont point de fin*.

Page 248. vers le milieu. *Interficiens opem tulit.* Il y a au Grec σπουδαίμεθα ἐνὶ θανάτῳ, parlant d'Alexandre qui a enuoyé quelques-vns de ses amis au supplice.

Là mesme. *Pariter patria dominatus sum.* Il faut *agno iure Dioms*. c'est la louange que se donne Annibal de n'auoir point entrepris sur sa patrie.

265. l. 2. *Stagno imminens ἐνὶ τῇ ἀμυνῇ ἐσῶς.* Tantale non imminēbat stagno; sed erat in stagno.

288. sur le milieu. *A puero.* Il faut à *filio*, pour oster la difficulté; car c'estoit son fils, & non pas son valet.

303. l. 6. *Eosque pene omnes, qui voluptatem accusabant.* Il faut *peneque omnes voluptatem accusare*, car il veut dire que les Philosophes

erient presque tous contre la volupté, & qu'ils ne laissent pas de l'aymer.

Et foveam sanguine conspergimus. Il y a au Grec *αἷμα καὶ βόθρῳ* 306 sur le milieu.

καὶ βόθρῳ, nous l'épanchâmes autour de la fosse.

Nepiuno, il faut *Vulcano* à l'équivalent.

Montes dedicarunt. Le Traducteur a oublié les Oyseaux, *ὄρνιθες* 351. par delà le milieu.

καὶ τῶν ποταμῶν.

Mento abraço. Il n'est point parlé du menton au grec, & cela se rapporte plutôt à la tette. *μεσσηνίας καὶ ὑψηλῶν*, Prophètes, tonsurés. Là même, sur la fin.

Tamque motua membra circumfusi lausant, eamque soli sibi liunt qui occiderunt. Il y a au Grec. *καὶ οὐκ ἐκείνοι τοὶ ἰσχυροὶ καὶ καλὸν αἰσχροῦς ἵδου παρὰ τοὺς ποταμούς, οἱ δὲ καὶ δεινῶς μόνον ἀποσφραγίσας. Σίμων* qu'ils pleurent la victime, & l'environnent en se frappant l'estomac, après avoir égorgé. Mais il y en a qui ne font que l'égorger, & puis l'enterrent.

Plures volo vincere. Il faut *pluribus*, supple, *calculus*; l'emporter 402. J. pen. de plus de voix, *καὶ οὐκ ἐκείνοι*.

Quum primum vidit me exsistendum, ἐνὶ τῷ καὶ με ἀνδάνοντα ἔδει, 437. sur la fin.

comme il vit que j'allois mourir bien-tost.

Divinatione potius aut iudicio. Il faut *quam* iudicio.

581. sur le milieu.

Conscripta de illis historia, συγγραμμάτων ἀπομνημονεύματα, les prenant 654. l. 4. pour patrons.

Alio eleuato, alterum contra deprimi, ἄλλῳ ὑψώσαντι τὸ ἑτερον παύσαι τὸ ἑτερον, qui oste l'un, pose l'autre. 689. l. 5.

Virinitas orationis. Il faut *narrationis*. Ce pourroit bien estre vue faite d'impression; car il n'est pas question là de celles de l'oraison en general, mais de celles de la narration, *διήγησις*. 702. sur le milieu.

Sociosque meretricum veneficijs mutatos. Il y a au Grec, *ταῖς ἀνδρῶν καὶ τῶν ἑταίρων μεταβολαῖς.* Les changemens de ses compagnons par des sortilèges: Ou ajoûter *meretricis*, parlant de Circé. 709. vers le milieu.

Ibi. Il faut *inde*, *ἀντὶ τούτου*. C'est que de là on ne voyoit rien de jour, à cause que la lumière empêchoit de voir les estoiles. 714. vers le milieu.

A Septentrione. Il falloit mettre *l'estoile de l'ours*; car il n'est pas question là du Septentrion, quoy qu'elle en soit la marque. 719. au milieu.

Ipote qui essent expediti. Il falloit traduire le mot Grec en cet endroit, *nuds*, sans armes; car c'estoit à cause de cela qu'ils estoient aisez à défaire; au lieu que le mot d'*expediti* y nuit plus tost. 740. l. 7.

Hoc enim vnoquoque anni tempore semel faciebat. Il falloit traduire à chaque heure. Car *ὥρα* signifie là heure, & non pas saison; & en suite encore *hora*, au lieu de *anni tempora*. Car il dit deux lignes plus haut le cinquiesme jour, *αὐτὸν* le second baillamene 741. l. 2.

du monstre, comme qui diroit, la seconde heure du iour. Et si tost qu'ils furent engloutis, il dit, comme il commença à bailler, pour monter qu'il bailloit souuent, & plus bas : Et le lendemain lors qu'il venoit à bailler, le voila qui baaille deux iours de suite.

Hoid. sur la fin.

Horum aliqui. Tous ceux dont il fait mention-là, estoient rameurs ; il y en auoit d'autres pour la deffense : l'expression grecque n'est pas bien iuste, mais le sens l'est.

742. sur la fin.

Incessendo & cadendo ἡ ἀνὰ πῦρ, en sautant dedans, & tuant, & plus bas *ferreis rostris*, il faut *manibus*, car il n'est pas question là des pointes d'airain de la prouë, mais d'instrumens à accrocher.

743. par-de là le milieu.

Nec pauciores quam octoginta insulas submerserunt, il faut *insulae* *submersae sunt*, car il n'est pas question là de celles qu'ils coulerent à fons, mais de celles qu'ils perdirent.

745 l. 6.

Mortuus est, ἀπεκρίθη, il se mouroit, comme la suite le fait voir, car il ajouste plus bas τῇ δὲ θανάτῳ ἣ δὴ πῦρ.

Là mesme.

Post tridui moram, quarto die quia placidum erat mare, discessimus. Il y a au grec ἡμέρας τρεῖς ὁ πῦρ ἡσυχία, νῆμαί, ὃ δὲ τῇ πῦρ ἀπὸ πῦρ. Après auoir demeuré là trois iours a cause du calme, nous fismes voile le quatriesme.

754. vers le milieu.

Omnium arborum fructus. Il ne faut point d'*omnium*, car tous les arbres de l'Isle ne portoient pas des verres, ὅτι καὶ τῶν δὲ τούτων τῶν δένδρων. Or le fruit de ces arbres.

756. sur la fin.

Omissa simulatione, il est question là de l'Ironie qui est vne figure qui luy estoit familiere, & non pas de feinte en general.

760. vers le milieu.

Instituit, il faut *prafuit*, car il n'est pas question là de leur institution, mais de celui qui donoit le prix, ou qui presidoit, ἡ γὰρ οὕτως.

775. au milieu.

Prora cheniscus, il y a au grec *puppis*, c'est vne béucue.

779. vers la fin.

Manibus pedem tenentes, c'est le bas du voile qu'ils tenoient, & l'on diroit qu'ils tiennent leur pied avec les mains, ποδῶντας au grec, ne signifie pas le pied de l'homme.

Là mesme plus bas.

Alij pracedentes, il faut *illi*, car cela se rapporte aux dauphins.

815. vers le milieu.

Ubi iudices sorte ferunt sententiam. Il y a au grec ἀπὸ μέρους τῶν κληρῶν λαχόντων δικαστῶν, des Iuges élus par le sort. Il n'est pas question là de l'aduis que donnent les Iuges, mais de leur election, cela deuoit estre au moins plus clairement expliqué.

840. sur la fin.

Cum in eodem metu cogitatione versati sis. Ce n'est pas cela ; il ne dit pas qu'ils ayent esté dans la mesme crainte, mais il les prie de se mettre en sa place, & de considerer ce qu'ils feroient s'ils estoient en la mesme crainte ἐπὶ τῇ αὐτῇ δόξῃ καὶ τῇ λογισμῇ καὶ φόβῳ. Et en suite, *quid facto opus esset dixisset*, il faut *dicere*.

Similem esse materiam oportet ὁμοίαν ἔχειν τῇ ὑποστάσει τῇ, estre semblable à son dessein, suiure sa façon d'agir. 844. l. 3.

In eleganti delubro, Il y a au grec ἐν καλῇ οἰκίᾳ, au plus bel endroit du Temple. 848. au milieu.

Modestos reddere queant auditores. Il n'est pas question là de modestie, mais de prudence, comme signifie quelquefois le mot grec σωφρονίζων. 876. sur la fin.

Profecto ad inundationem usque navigio, il y a au grec ἀρχὴν ἕως καταρᾶς, iusqu'aux cataractes du Nil, καταρᾶς, signifie quelquefois les eaux qui roulent avec bruit. 893. l. 11.

Proprias Epicuri opiniones, il faut, *precipuas*, προέχουσας.

894. vers le

Quod si saltatio non sit ad certamen composita, εἰ μὴ ὡς ἀγωνιστὸς ἡ ὄρχησις, s'il n'y a point de jeux publics de la dance, c'est à dire, si la dance n'est point entre les spectacles publics de la Grece, comme la lute, le pugilat, &c. 962. l. 5.

Qui etiamnum ruri redundat ὑπὸ πλάζοντα, qui est en vogue. 928. l. 2.

Veneris partus ἀγροδότης γυναι, la naissance de Vénus, & non pas son fruit, comme plus bas ἀγροδότης παῖς γυναι, les deux naissances de Bacchus, qu'il a traduit *vitramque stirpem*, mal. 930 l. 11.

Decem millia numm. ūm, Il falloit mettre *drachmarum*, comme il a mis luy-mesme, plus bas, qui est quatre fois dauantage. 997. l. 10.

Peregrino Protei filio, il y a au grec τῷ προτειῶνι, qui signifie là *dir* Protee, comme il se voit dans le traitté qui porte ce nom. 1006 sur la fin.

Nonne Cynicum agis. Il faut simplement, *non*, cela oste le sens, Tu ne fais pas le Cynique, dit l'un, ny toy l'homme, respond l'autre. La mesme.

Exhiberet quacumque vellet, il faut sibi, παρ' ἑαυτοῦ.

1007. l. 6

Nunc te interrogant, ὡς ἡρώπησα, &c. c'est à dire là, en langage d'aujourd'huy, Il est trop obscur de la sorte pour estre ainsi exprimé. 1008. sur le milieu.

Quod solus dialecticorum esset primus, il faut, & *primus*, c'est peut-estre vne faute d'impression. 1009. l. 1.

Regis esses preceptor, il falloit traduire *Imperatoris*. Car c'est ce que signifie là Βασιλεὺς, comme en plusieurs autres lieux, & l'Empereur Romain ne s'appelloit point *Rex* en latin. Voy la remarque sur la page 64. du Tome second. La mesme.

Inepio il falloit *Barbaro*, βάρβαρον.

1011. l. 10.

Num pro patria idipsum passurus eram: cela est obscur, il veut dire qu'il ne s'agit pas icy de mourir pour la patrie. La mesme vers la fin.

Et in sacris Eleusiniis inter potandum voces mysteria produunt, cela est mis trop obscurément, pour dire qu'il découuroit les mysteres d'Eleusine dans la débauche. 1042. Vers le milieu.

Et diuersorum corporum somnos, l'endroit est obscur, mais il fin. 1059. sur la fin.

y a au Grec *ἐπιχρῶναι ἵππους, de diuerse couleur*, ce qui pourroit se rapporter au fard des femmes, qui les rend en quelque sorte d'autre couleur de iour que de nuit.

TOME SECOND.

page 18. l. 7. *Præterquam quod illa quamuis colossæa esset magnitudine parua in tabella depicta erat.* Il y a au Grec *πλὴν ἐὼν ἐκείνη μὲν εἰς μικρὴν πινυμένην ἐξ ἡγέρτου αὐτὴ δὲ κολοσσια τὸ μέγεθος*, il veut dire qu'Alpasia n'estoit qu'un portrait en petit, parce qu'elle n'auoit iamais esté dans vne haute condition, & que celle dont il parle, estoit de figure de Colosse, comme estant femme d'Empereur.

31. l. 1. *Minus vitio verteretur, quod per impietatem hoc fecisses ἥτινα δὲ ἰστίος αἴτια ἔχει ἰσὶ ἀσέβειας αὐτὸ δρᾶν.* Il seroit moins accusé de l'auoir fait par impieté, ou, on luy imputeroit moins de, &c.

37 sur la fin. *Non dixit Pollucem manus aduersarias cum ipso conseruisse, il y a au Grec ἐπὶ πολυδύναμος ἦσαν φήσιν ἀνάνισσθαι ἀπὸ τοῦ αἰώματος τοῦ χύματος.* Il dit que Pollux tout fort qu'il estoit, n'eust pas eu l'hardiesse de se prendre à luy, ny mesme Hercule avec ses bras de fer.

64. sur le milieu. *Hic vero ad Persarum Regem eum mittit. ἰδὲ βασιλῆα τοῦ μεγάλου ἀσπίμπη αὐτὸν.* Sous ombre que le Roy de Perse est appelé par les Grecs, le grand Roy, comme nous disons maintenant le grand Seigneur, le Traducteur a crû que c'estoit de luy qu'il parloit, sans considerer qu'il est dit que le Prisonnier fut enuoyé en Italie pour y estre iugé, & qu'il fut relegué dans l'Isle de Gyare, qui estoit vne petite Isle où les Empereurs Romains confinoient les criminels: *Brenibus Gyaris & carcere dignum.* C'est donc l'Empereur qu'il designe sous ce nom, & en beaucoup d'autres lieux, sous le nom seul de *Βασιλεῖς*, qui signifie en ces endroits Empereur, & non pas Roy, car le mot Grec ne se rapporte pas au Latin, & il faut imiter Lucien qui a esté au sens plustost qu'aux paroles.

70. l. 6. *Et filiam non ita pridem datis quinque talentis elocauit. ἔτι πρὶν δυοῖς περὶ πολλὸν ἐκείθεν ἀπὸ τῶν αὐτῶν πέντε: ὡς ἔχει δύο μὲν, &c. ἀπὸ τῶν αὐτῶν*, est détaché du reste: il donna sa fille en mariage, & de cinq talens qu'il auoit, il en donna deux.

74. au milieu. *Aliquando etiam Demetrius in Egyptum est profectus.* Il faloit dire se promenoit ou voyageoit par l'Egypte, car on voit dix lignes plus haut qu'il y estoit delia.

100. l. der. *Ad plenum instructos αὐτοπλάς, faits à ses despens.*

104 l. 2. *No: igitur, ubi res quasdam importatas in portum spectassemus. In eamque ἐναντίον ἡμῶν ἐκείνην ἐκ τῶν αὐτῶν πινυμένην ἐπὶ τῷ λιμένι σκεψάμενοι, ἔτι τε πλοῖον εἰς αὐτὸν μετασκευασάμενοι, ἤνευξεν.* Voyant vne Hostellerie sur le port, & y ayant fait transporter

nos hardes, nous nous promenons sur la place. Car c'est ainsi qu'il faut traduire *ἡμεῖς ἐν τῇ πλατῇ* en cet endroit, parce qu'il ne regit rien, & qu'on voit sur l'heure, qu'ayant appris qu'on les auoit volez dans l'Hofstellerie, l'un se voulut tuer, parce qu'ils n'auoient pas dequoy viure ce iour là, & l'autre fut contraint de porter du bois pour auoir du pain. Or s'ils eussent voulu acheter quelque chose sur le port ou au marché, ils eussent eu la marchandise ou l'argent, & partant ils n'eussent pas esté reduits à vne si grande extremité.

Domum pulcherrimam, καλλίστην οἰκονομίαν, vn bel appartement, 119. l. 10. ou vne belle chambre, car il n'est pas question là de maison.

Cæna splendida. La Negatiue est au Grec, ce qui se rapporte Plus bas à ce qu'on a dit plus haut de son auarice, & de sa table qui estoit si mal couuerte. Il est vray qu'il dit en suite qu'il l'auoit fort bien traitté, mais c'est vne raillerie, c'est pourquoy la personne à qui il parle, s'en prend à rire.

Sic ut se habebant armati surrexerunt, οἷον ἔντες αἰετῶν διασπόμενοι ὀπλίῳι μὲν. Ils se leuerent comme ils estoient, & s'armerent. 133. vers le milieu.

In ignem sponte insilisse, & præter spem stupis subduxisse ἐκ τῆς πυρρῆς ἐκείνης ἐν τῇ σπέρμῳ. Je me jettay volontairement dans le feu. Il faut là vn point, 145. l. 14 puis, voila comme i'échappay alors des estoupes contre mon esperance.

Quo vitiatō, muliebria pro more & consuetudine nefarij cinadi illi perpeSSI sunt, il ne faut point de *quo vitiatō*, car ce sont des Eunukes qui ne luy pouuoient rien faire, aussi n'est-il pas au Grec. 150. par de- là le milieu.

Leetum meum ingressam ἀνὴρ signifie là giste, & non pas lièvre, il falloit traduire *cubile*, qui se dit des bestes. Là mesme sur la fin.

Ultra Oceanum & inculpato Ethiopas, il faut *ad inculpato*, c'est peut-estre vne faute d'impression, *μὴ ἀμώματος ἀνὴρ πῶς*.

Verum auricome, moderate te gerebas qui cum Pampho esses filius, αὐτὸν τὸν πατέρα, il n'y a point de faute de ta part, ou, on ne doit pas trouuer estrange si estant fils de Pamphus 218 sur le milieu. tu aymoies l'or. Pour s'attacher trop aux paroles, on perd le sens. 247 l. 4.

Et horis, il faut là *tempestatibus*, les saisons, le mot Grec signifie l'un & l'autre.

Pro me, il faut de *me*, c'est à dire, *contra me*, en cet endroit. 297 Par de- là le milieu.

Voluptas conuenit Epicuro, il faut *non conuenit*. 340 sur le milieu.

Itaque parum gratia arti tue conciliare videris contra viros hocce mentiēdo, ὅτι ἔστιν ἡ μὲν δοῦναι χάριν ἑκάστῳ τῷ κατὰ τὴν ἑαυτοῦ δόξαν 353 Au milieu. *τῶν ἀδελφῶν*, de sorte qu'il me semble que tu ne dis pas de mensonge de ces gens-là pour gratifier à ton art. 371. l. 10.

371. par de-
la le milieu. *Si quidem certis diebus, ut ceteri milites, non inuitabatur.* ἀπὸ τῶν λοιπῶν στρατιωτῶν πρὸς ἡμῶν ἡμέρας τινας πρὸς αὐτοὺς λυμῶν. Il n'estoit pas comme les autres soldats qu'on n'inuitoit qu'à de certains iours.
479. sur la
fin. *Altero pede paulum inflexo,* il y a au Grec ἡρέμα ὀχλαζόντα. *se baissant doucement, on courbant un peu le genouil vers l'autre.*
Cum esset ferme vindemia tempus, ἀμφὶ πρυγνῶν τῶν ὄν, c'est à dire là en temps de vendange, comme la suite le fait voir.
483. sur la
fin. *Affurgente ipsi Cleodemo* ἐκείνου αὐτοῦ τῷ κλεοδήμῳ. Cleodeme luy faisant place.
491. l. 2.
506. l. 1.
515. sur la
fin.
588. sur le
milieu.
586. l. 6.
Là mesme
vers le mi-
lieu.
636. l. 1.
638. par de-
la le milieu.
679. l. 12.
684. l. 10.
716. l. 3.
758. l. 10.
766. par de
la le milieu.
- Ex utraque parte* καὶ ἀπὸ τῶν δύο, *ex altera.*
Iuvenes, il faut *pueri,* τὰ παῖδάκια car cela est important icy.
Ineptus ad actionem & gestū corporis πᾶν ἀνίστατος ἐν τῇ ὑποκρίσει, il ne pouuoit nullement persuader cette feinte.
Ipsē etiam orationis auctor ὁ τὸν λόγον τὸνδε οὖν ἐξέλεγε, *celuy qui a escrit ce discours,* c'est à dire Lucien, & non pas celuy qui faisoit la harangue. Voy la page 590. sur la fin.
In valde suauem cachinnum solutus dixit poeta iste meus. Celuy qui me faisoit parler, c'est à dire Lucien qu'il appelle Poëte, à cause qu'il le fait parler en qualité de Prologue, comme dans vne Comedie. Car c'est le Prologue qui parle alors, & non pas Lucien. *Celuy, dis-je, qui me fait parler, ou qui me introduit icy, se prit à rire, &c.*
Dryforum Rex, il faut *Odriform* ὀδρύφωρ, n'est qu'un mot, comme en suite ὀμαῶν, dont il a fait vn Roy Mano, au lieu de dire, *des Omaniens.*
Annos non aginta, ὀγδόντα, quatre-vingt.
Est interpretatus ἐρμηνεύων, signifie là d'expliquer, comme il se voit dix lignes plus bas, & non pas interpreter.
Neque scrupulose cum dixi rationem inibo ὁ μὴ ἐπὶ λόγῳ σωμαί πρὸς τοὺς θεοὺς. Je ne leur demanderay pas des bagatelles.
Idem ego leana inquit, nec eo admodum opus. Cela est tronqué, il faut qu'il y ait faute à l'Impression, ἐκείνη μὲν ἔστιν ὁ λέαννα ἐκείνη, διόμας δὲ ἔστιν αὐτῶν, Je n'ay pas cela, c'est à dire le membre viril comme ont les hommes, mais se n'en a pas besoin.
Sophocle & Eschylo maior, καὶ τὸν Σοφοκλῆα καὶ τὸν Αἰσχύλον plus que n'en ont fait Sophocle & Euripide, c'est à dire de Tragedies.
Iussu Regis, il falloit *Imperatoris.* Car le Latin ne se raporte pas au Grec. Lucien appelle l'Empereur βασιλεὺς, & μὴ βασιλεύς. mais on ne l'appelle point en Latin Rex. Voy cy-dessus la remarque sur la page 64. du tome second, c'est vne faute qu'il fait par tour.

illi enim non insiliunt in ignem ut Onesicritus Alexandri gubernator, il faut *dixit*, comme il y a au Grec. Car ce n'est pas Onesicrite qui sauta dans le feu, mais c'est luy qui est l'historien qui le raconte de Calanus : Cependant au lieu de traduire *dixit*, il a esté traduire *ut aiunt*, comme si c'estoit vn bruit qui courut d'Onesicrite.

Aristaneti Zenonis filij, il faut *Zenonis Aristaneti filij*, comme il paroist par la suite, il y a au Grec *ἡ ἀριστανεῖ πύριον ἡ Ζηνόνος*. il faut mettre la virgule apres *ἡ πύριον*, car *ἡ Ζηνόνος*, est mis là par explication.

Cum una deesset Ion ille admirandus. Cela fait de l'obscurité, car c'est d'Ion dont il parle, & il semble qu'on parle d'un autre avec qui il estoit.

Pone hunc Jon ὅτι ὁ Ion. deinde Ion.

Alia vero à Sacerdotibus edoctus sum. *Quacunque antiquiora me sunt*, ab *his narrationem incipio* *τὰ δὲ παλαιότερα*. Les autres choses dont il parle, qui sont plus anciennes que moy, ie les ay apprises des Prestres.

Et quacunque in argentum aurum ve sunt conuersa, & *ἄλλα οὕτως* *ἢ ὅτι χρυσὸν ἀργύρου*, les autres choses qui respondent à l'or & à l'argent en valeur.

Est autem nostrarum partium commentarius *ἡ δὲ τῶν κοινῶν τὸ ἀποκοινῶν μὲν ἐστὶν*. c'est ce qui nous regarde de ces memoires.

Et verbis adulterinis illam affamini. *λέγουσι μὲν δὲ τὰς ὑποκρίσεις*, luy attribuer de faux discours, ou publier d'elle des faussetez.

REMARQUES SVR LA TRADVCTION DE LVCIEŒ.

Page 1. **L**ucien; l'ay mieux aymé prendre ce tiltre que celuy de *Dialogues*, parce qu'il y a icy plusieurs Traitez qui ne sont pas des Dialogues. D'autre costé celuy d'*Oeuvres* eust esté trop vaste; car ie ne mets pas icy les Vers, ny quelques autres Ouurages qu'on attribue à Lucien. Au reste ie dis *Lucien*, & non pas *Lucian*, pour suiure l'opinion commune, puis que dans les Langues aussi bien que dans la Iurisprudence *Communis error facit ius*.

De la Traduction, l'ay dit dans la Préface que c'estoit icy vne Traduction libre, parce que les galanteries & les gentilleses ne se pouuoient pas traduire autrement. C'est pourquoy ie m'y suis proposé l'agrément plustost que la fidelité, ou plustost i'ay crû que la fidelité en cet endroit consistoit en l'agrément, sans m'éloigner pourtant du but & du dessein de mon Auteur.

Le Songe de Lucien, ie ne mets pas, *ou sa Vie*, parce que ce n'en est icy qu'une idée, comme ie le marque dans l'argument.

Beaucoup de temps & de dépence, le mot, *de temps*, emporte en quelque sorte de travail, & celuy de *dépence*, dit qu'il faut estre riche pour cela. C'est pourquoy i'ay expliqué ce qui suit, de la Fortune, plustost que des Richesses ou de la Condition.

Page 2. *Ils consideroient que ie n'estois pas riche*, ie passe doucement sur chaque chose, sans m'attacher à toutes les paroles.

Sculpteur, on voit plus bas que c'estoit en pierre.

De petits Ouurages de cire, il est plus delicat de la sorte, que de dire, des hommes, des cheuaux, & des bœufs. En vn mot toutes les choses exprimées en general, sont plus belles qu'en particulier, si le particulier n'est tres-agreable, & dans les graces du pays, ce qui ne peut pas estre dans la traduction d'un ancien.

Cela fut donc résolu avec quelque esperance de succès, cecy est transposé, comme ie fais d'ordinaire, pour la clarté & netteté du raisonnement.

Sur cette pierre, ie ne dis pas *vne table de pierre*, de peur que cela ne fasse quelque difficulté; mais i'exprime dans la suite ce que c'estoit.

Page 3. *Criant qu'il l'auoit fait par ennuy*, cela dit assez la chose sans la repeter.

Et me tournay de tous costez, i'ajouste cela comme yne marque

D'un songe que ieus en suite, ie n'allegue point des Vers d'Homere, parce qu'il ne dit rien de nouveau, & i'en vſe ainſi preſque par tout Car ſouuent vne beauté de ce temps-là eſt vne pédanterie de ce temps-cy.

Il me ſembla de voir deux Dames, ie marque plus bas qu'elles là tailloient, & tranche court pour eſtre plus net.

Qui auoient les mains craſſeſſes, &c. L'obmet des particularitez & en change d'autres, parce que les choſes n'ont pas meſme grace dans toutes les langues. Il y a au Grec, *les mains pleines de durillons, & la robe trouſſ e*; mais *les mains craſſeſſes, & les bras retrouſſez*, viennent auſſi bien au ſuiet, & l'exprefſion en eſt plus belle; cela ſervira d'exemple pour pluſieurs autres endroits, où ie prens la meſme liberté pour la meſme raiſon; i'exprimeray plus bas, qu'elle eſtoit robuſte & vigoureuſe.

L'autre d'une façon honneſte, ſon habit ſera expliqué en ſuite.

Et ſes deux Oncles, ou plutot, *ſes Oncles des deux coſtez*, mais ie me donne la liberté de changer ou retrancher les particularitez inutiles ou indifferentes; outre qu'il n'eſt pas icy queſtion d'un Contract, ny de la G nealogie d'un Grand, c'eſt pourquoy ie n'ay pas exprimé plus haut, que l'Oncle dont il parloit, eſtoit Oncle maternel. En voulant tout mettre, on obſcurcit ou affoiblit des choſes qui ne ſont faites que pour plaire.

Robuſte & vigoureux. Voila les qualitez que i'auois manqué   mettre plus haut, i'en vſe ſouuent ainſi; Du reſte il vaut mieux dire, *robuſte & vigoureux*, que *les épaules fortes*, qui eſt vne qualité de Crocheteur, ce qui montre que les graces des langues n'ont point de raport.

Ni cauſe un iour de la perte, i'exprie en general ce que l'Auteur dit en détail, ce que ie fais preſque par tout, parce que le détail de ce temps-cy ne ſe rapporte pas   celui de ce temps-là, pour ce qui concerne l'agrément.

Phydias, & Polyclète, ie ne mets que ces deux noms, parce que cela ſuffit.

Je ſuis l'Eloquence, ce mot y vient mieux que celui d'*Erudition*, ou quelqu'autre ſemblable, outre que tout ce qu'il dit, ſe rapporte preſque   l'Eloquence.

Qui ne ſ'eſt pas inconn , &c. Il l'a falu mettre ainſi parlant de l'Eloquence.

Expoſ  au mépris, &c. ie ne dis pas comme l'Auteur, *Menans une vie de Lièvre*, parce que cela n'eſt pas   noſtre air; ce qui doit

servir d'exemple pour plusieurs autres endroits, où ie suis obligé de changer, ou de phrase, ou de proverbe, & quelquefois même d'exemple, ou de comparaison, parce qu'ils ne sont pas à nostre usage; Du reste j'exprime plus bas, *Pauvre, Inconnue, & contrainte de travailler de ses mains.*

Page 5.

Ce qu'il y a de beau & de rare, &c. Cela vient mieux au sujet que de dire; *Toutes les choses divines & humaines*, ce qui est trop vaste.

Veu, & Sçavoir, Je comprends en deux mots à mon ordinaire, ce que l'Auteur dit au long.

Adoré & respecté de tout le monde, le Grec dit *montré au doigt*; ce que ie n'allegue que pour faire voir combien on est obligé de changer de choses, quand on veut traduire avec agrément.

Page 6.

De songer plustost à polir un marbre que soy-mesme, i'obmets des termes de l'Art dont on se peut passer.

Transformé en statue, i'ay trouué cela plus à propos que de dire *en rocher, comme Niobe.*

Répandre par tout ie ne sçay quoy de celeste & de divin, ie ne dis pas comme *Triptoleme*, parce que cela n'y reuint pas entierement, outre que, comme i'ay desia dit, ce qui faisoit vne beauté de ce temps là, seroit desagréable en ce temps-cy, & feroit perdre la grace à son Auteur.

Page 8.

Contre un qui l'auoit appelé Promethée, il n'est pas necessaire de dire *un Promethée en paroles*, parce qu'on verra par la lecture ce qu'il entend par là.

J'ay peur que ce ne soit une raillerie, ie marque en suite que les Atheniens sont grands railleurs.

De ce feu celeste & divin, ie n'exprime que cette particularité, parce qu'il n'y a que celle-là qui s'ajuste à l'histoire de Promethée.

Vous raporte grand profit, i'ay ajousté cela par forme d'éclaircissement.

Page 9.

Qu'il manquoit de preuoyance, &c. I'ay pris ce sens là, parce qu'autrement ce ne seroit que la mesme chose que ce qu'il a dit d'abord.

Et que ie n'ay point eu de modèle, &c. Il n'y a que cela de necessaire au sujet.

Vne douzaine de Vautours, il y a au Grec 16. mais ie sui les proprietéz de ma langue.

Vn Chameau tout noir, ie n'ajousté pas de la *Babryenne*; car si

c'est qu'ils viennent de la sorte en ce pais-là, cela en diminue la rareté, & s'ils y viennent point, cela n'est pas necessaire.

Au lieu de l'admiration. ie n'adjouste point, que ce Chameau Page 10
estoit tout couuert d'or & de pourpre; car cela ne sert de rien au
sujet pour lequel il s'allegue; & toutes les circonstances inuti-
les obscurcissent la raison plus qu'elles n'embellissent le dis-
cours.

Vn Iouëur de Fluste, ie retranche par tout les mots propres qui
ne font qu'embrasser, & qui sont inutiles au conte; parce que
cela charge inutilement la memoire empesche de retenir les
necessaires.

Les Centaures, ie ne parle point de leurs meurtres, & de leur
yurognerie; car ce n'est pas de cela dont il s'agit.

Ce n'est pas que de deux choses excellentes, cela est assez clair,
sans auoir besoin d'exemple; car de dire avec l'Autheur, *comme
on fait un brenage excellent avec du vin & du miel*, cela sent trop
l'Apoticaire pour vne comparaison qui n'est mise que par forme
d'ornement. Voila comme les graces d'à cette-heure ne sont
pas celles de ce temps-là.

Car le Dialogue ayme à s'entretenir, &c. Ie reünis icy ce qui
est plus bas chez l'Autheur, & tranche la chose en deux lignes,
n'en gardant que le suc, & ce qui est necessaire au raisonnement.

J'ay esté assez hardy pour vouloir reconcilier, &c. Il y a icy vne Page 11.
comparaison tirée de la Musique qui n'est pas à nostre vsage, par-
ce qu'il faut que les comparaisons soient de choses conñuës, &
que tout le monde sçait, ie l'aurois bien rendu par équivalent;
mais il n'en estoit pas de besoin; car i'ay touché d'abord en deux
lignes toute la force de l'opposition.

Pour ce qui concerne le larcin, ie n'ajouste pas parce qu'il est, *Dien
du larcin*; car cela vient mieux à Mercure qu'à luy, & n'est pas
necessaire au sujet.

Où aurois-je dérobé ces chimères & ces hipogryphes, i'ay rendu
la chose à nostre air; car les mots qui sont au Grec, ne feroient
point d'effet maintenant, n'estant pas connus comme de ce
temps-là.

Ce seroit porter des Choüettes à Athenes; ce proverbe estoit trop
connu pour auoir besoin d'explication; car il n'y a rien qui fasse
tant languir vn discours que de vouloir tout dire; c'est pour-
quoy les anciens Latins ne s'expliquoiët d'ordinaire qu'à demy.

De pauvre, ie suis devenu riche, pour estre plus vis, i'ay mis Page 12.
d'abord ce que l'Autheur ne dit icy qu'apres quelque circolocu-
tion.

Mal d'yeux, il y a au Grec mal d'œil, mais cela n'est pas important.

Je le trouuay dans son Cabinet, &c. J'obmets plusieurs petites circonstances qui ne sont plus à nostre usage.

Charmé de la douceur de son éloquence, j'oublie les Sirenes les Rossignols, & le Lote d'Homere pour la mesme raison.

Page 15.

Semblable à ces Amoureux, ie change la comparaison tirée de l'Amour des Garçons en celle des femmes, ce que j'observe par tout, tant pour ne point corrompre nos mœurs, que parce que cela feroit vn effet contraire à son dessein, qui est de plaire.

Comme un flambeau qui m'éclaire parmy les tenebres, l'Auteur le dit de ceux qu'on aluinoit au haut d'une tour pour éclairer de nuit les Nauires; mais il est bon en general.

Je crains de faire comme ces mauvais Comediens, j'abrege ce qui est plus étendu chez l'Auteur, pour les raisons que j'ay dites.

Page 16.

Mais si ie manque souuien-toy, &c. Je mets cela de suite sans interruption, ce que ie fais par tout ailleurs, où l'on s'en peut passer, pour estre plus court & plus net.

Page 17.

Dans la pauureté de la Philosophie, il y a au Grec, *dans la pauureté, & la Philosophie;* mais la pauureté de la Philosophie est plus louable, parce qu'il est volontaire.

Assez plaisamment; ie dis en suite, qu'on ne parloit ny si haut, ny si aigrement qu'on s'en püst fascher.

Le printemps n'est pas encore venu, d'où nous viennent ces fleurs, il y a au Grec, *le Printemps est déjà, d'où nous vient ce Paon, peut-estre qu'il est de sa mere;* ce qui feroit obscur & ridicule.

Page 20.

Embrassant leurs genoux, il y a au Grec *l'estomac;* mais ce n'est pas vne si grande marque d'humilité, & l'un & l'autre est vne coustume ancienne.

Page 23.

Sont les plus insolens dans la débauche, ie dis la chose en general, parce qu'une partie du détail n'estoit pas à nos mœurs.

Qu'il negligeroit même son bien, ce n'est que trop de dire cela, pour vn homme qu'il veut louer, & qu'il propose pour exemples, c'est pourquoy j'ay obmis le reste.

Page 24.

La fureur des spectacles, ie n'ay pas descendu dans le particulier, qui n'est plus à nostre usage.

Page 25.

Que ce qu'ils diroient, leur püst nuire, ny préjudicier, j'ay agencé cela le mieux que j'ay pû à la maniere d'une formule de Testament, le Grec est obscur, surquoy on peut voir les notes de Bourdelot,

Bourdelot, qui ne me satisfait point. Mr. Patru croit qu'au lieu d'*ἀλγία* qu'il y a au Grec il faut mettre *ἀλγία* qui signifie *peccatum*, & dit que l'Auteur apparemment a voulu iouer, sur ce que les Romains dans leurs Testamens, *sepe deprecabantur veniam, si quid contra iuris formulas peccassent*, comme il se voit en la loy *Lucius*, *Titius*, 88. §. 17. de *legat. & fideicom.* 20. Mais comme cette coniecture qui me semble belle, n'est appuyée d'aucun manuscrit, & que d'ailleurs elle auroit besoin de quelque éclaircissement que le temps pourra peut-estre apporter, ie ne l'ay pas voulu suivre.

Répandre du vin dans les Festsins. Il y a au Grec *avec bruit*, ce qui le faisoit par forme de jeu, en secouant le verre; mais cela eût fait icy vne obscurité.

Il appelloit cela faire un solecisme dans la volupté. Il y a icy vn Prouerbe Grec que i'obmets, parce qu'il n'a point de rapport aux nostres, & qu'on s'en peut passer.

Je demourois attaché à son discours, les larmes sont touchées en fuite, & l'exemple des Phearques n'est plus à nostre vsage. Page 16.

Nectar, ie l'ay mis au lieu de *Lote*, parce qu'il est plus connu parmy nous, & plus beau. Page 27.

En me racontant ton mal, tu me l'as communiqué. J'ay passé delicatement l'exemple du chien enragé, qui est dur & extrava-gant, parce qu'il fait semblant de vouloir louer icy la Philoso- phie; quoy qu'à vray dire il y ait de la raillerie par tout.

Il faut auoir recours pour cela. Je fais dire quelquefois à l'un ce que dit l'autre, parce que cela est indifferent, & que l'agré- ment que ce changement produit, ne l'est pas; qui est-ce à quoy il faut auoir égard.

Timon, ou le Misanthrope, J'ay retranché ou alteré icy plusieurs choses, pour trouuer ce ie ne sçay quoy que ie cherche; mais ie demeure tousiours dans le but, & le dessein de l'Auteur; & ne mets point mes réueries pour les siennes. Page 28.

Protecteur de l'Hospitalité, &c. Les autres Epithetes sont tou- chés en suite, ou ne se pouuoient exprimer commodément.

Qu'est deuenu ton foudre, Je dis à la fin que ce n'est que fable & que fiction Poétique. Page 29.

Comme si tu estois sourd, &c. Le Prouerbe de la Mandragore n'est pas à nostre vsage.

En abyssmoient les uns, &c. J'ay mis les deux principaux exem- ples de la vengeance diuine, les autres sont peu de chose, ou sont desia exprimés.

Que tu saunas dans une petite nacelle, Je ne dis point qu'elle aborda sur la Montagne de Lycoris, parce que cela ne sert de rien icy.

Page 30. *Les Ingrats qui m'ont abandonné*, les bien-faits seront touchez à la fin.

Comme un oiseau de mauvais augure, Il y a au Grec, *comme un sépulcre*, mais ie cherche les plus belles expressions, & celles qui sont le plus à nostre usage.

Page 31. *Maintenant donc*, l'exprime les haillons plus bas.

Du Mont Hymette, On verra en suite, que c'est au pied du Mont.

Ne connois-tu pas Timon, le nom de son Pere, &c. sera expliqué ailleurs, aussi bien que le miserable estat où il est.

En faisant du bien à des Ingrats, l'ay abrégé cet endroit parce que le reste est assez expliqué dans tout le Dialogue.

Page 32. *La Terre*, ie dis en general, parce qu'il conuient à tout dans le dessein de l'Auteur, qui veut choquer la Prouidence.

Prens avec toy le Dieu des Richesses, ie ne dis pas qu'il amene avec luy le Tresor, parce que cela n'auroit point de grace maintenant, & que ie ne m'oblige pas à vne Traduction reguliere. Le Dieu des richesses est assez suffisant pour enrichir, sans en auoir besoin d'autre.

Page 33. *Je croy que cela ne luy seruira de rien*, ie le fais dire à Mercure, plutost qu'à Plutus, parce qu'il est mieux de la sorte, comme il paroistra par la lecture de l'ouurage.

Tu mériterois donc, &c. le tourne cela d'une autre façon que l'Auteur, comme ie fais souuent pour agencer les choses à nostre air.

Page 34. *Du foin*, Il y a au Grec, *de l'orge*, mais cela fait le mesme effet, & reuiert mieux à nostre façon.

Qu'un homme ayme sa Maistresse, les comparaisons les plus courtes sont les plus claires.

Page 35. *Je vais tousiours de la sorte*, &c. La suite l'explique.

On m'emporte sur des crochets, i'accommode les choses à nos mœurs; quand rien ne l'empesche, & qu'on ne veut pas entrer dans le particulier. Car le general est de tout pais.

Page 38. *Mais tout en riant*, i'obmets ce qui est dit du Tresor pour la raison touchée plus haut.

Vien Tresor, i'oste le reste pour le mesme sujet.

Page 43. *En la pauvreté*. Elle y vient mieux que *Pan*, outre que le mot Grec y a du raport, & peut auoir esté pris l'un pour l'autre, puis

ie ne regarde pas tant ce qu'il a mis, que ce qu'il faut mettre maintenant, pour faire que la chose aille bien; pourueu que cela ne choque pas les mœurs anciennes, comme il ne les choque point icy.

Gnaton, il y a au Grec *Gnatonide*, mais ce mot est plus commun. Page 45.

Le Fortuné, Le terme Grec ne se pouuoit expliquer en vn mot, & i'en prens vn propre au sujet.

Le plus meschant, &c. Je me sers plus bas du mot de Vautour. Page 48.

L'Orateur Demea, L'Eloquence de Timon est desia exprimée; du reste, ie dis *Demea*, plustost que *Demeas*, parce que nous sommes plus accoustumez de l'entendre ainsi.

Il donne eschec & mat à tous les plats, Quoy que le Jeu des Eschecs fust connu des anciens, ie ne me sers pas de ce terme, comme d'une autorité, mais comme d'une phrase françoise qui exprime bien ce que ie veux dire; & en vse ainsi ailleurs de la sorte.

Mais de iour, Je l'oppose à la nuit, qui est le temps de la débauche.

Tu ietteras ton argent dans la riuere, L'Auteur ajousté des particularitez vn peu trop grossieres à mon auis. Page 51.

Entretenir l'amitié coniugale, Je finis là, pour ne rien mettre d'inutile. Page 55.

Vautour, L'Auteur se sert indifferemment de ce mot, & de celui d'*Aigle*, lors qui parle du suplice de Prometée; c'est pourquoy i'ay pris celui-cy plustost que l'autre, parce qu'il sonne mieux. Page 56.

Ton bourreau, j'ajousté cela pour donner plus de force. Page 58.

Aussi bien le Dieu des Larrons, Cela est plus bas chez l'Auteur.

Le larcin, Il y a icy vne periode au Grec dont i'ay desia exprimé ce qu'il y auoit de plus important.

Carce n'est pas assez d'en rapporter nuement tous les chefs, ils ne font que d'estre dits, & seront encore touchez en suite, c'est pourquoy il ne les falloir point répéter icy.

Vn grand & vaste desert, Je n'ay pas mis *un Cahos*, parce que dans le Cahos il n'y auoit point de forêts. Page 61.

J'en fis vn homme à nostre Image, &c. J'ay reünny icy ce qui estoit plus bas, pour ne point rebatre deux fois vne mesme chose.

Vn Heros de ses amis, Cela est contraire à ce qu'il dit apres, & qui est confirmé par la suite, car c'est Iupiter qui le déliure; mais on peut dire que c'est par l'entremise d'Hercule, toutefois

il met Vulcan dans le Dialogue suivant, qui est vne contradiction.

- page 66. *Est-ce pour auoir fait ce beau-chef-d'œuvre*, il ne le falloit pas expliquer d'auantage, apres l'auoir esté au Dialogue precedent, le reste est touché plus bas.
- page 67. *Nereïde*, son nom est exprimé au Dialogue cy-dessus, quelques-uns ne croient pas que Thetis la Deesse de la mer, soit la mesme que la Nereïde, mais Lucien les confond.
- page 69. *Innon la transformée*, ie conte l'histoire tout d'un temps sans interruption, parce que cela est plus clair & plus court.
Je n'ay plus ny bec, ny ongles, cela dit assez, sans ajouster ailes.
- page 71. *Tu viuras de Nectar*, ie dis plus bas qu'il en sera l'Eschanfon.
- page 72. *Est-il meilleur que le lait*, ie retranche icy quelque chose de puerile, parce qu'il n'y en a desia que trop.
- page 75. *Dix baisers*, il n'y a que deux au Grec, mais cela fait plus de force.
- page 79. *Il a fait un Instrument de la Coquille d'une Tortue*, cela suffit, sans descendre dans le particulier, pour les raisons que j'ay touchées d'abord.
- page 89. *Et te souflesoit*, il y a au Grec, *fessoit avec un pain d'or*; mais cette phrase est desia employée, & la repetition n'en seroit pas agreable.
- page 90. *Je l'ay poursuivy vainement*, ie le trouue plus ioly de la sorte, que de dire qu'il s'en est vengé.
- page 91. *Caressera Venus, & les Graces*, le Grec dit la Grace, mais on ne diroit pas en françois *caresser la grace*, puis que les Graces ne se separoient point.
- page 92. *Qu'il leur dresse quelque piege*, ie fais dire cela à Apollon, afin que Mercure die le reste, qui luy vient mieux, comme il se voit dans le Dialogue suivant.
- page 96. *Toujours en la Compagnie, &c.* Le reste est touché en suite.
La Thrace & la Lydie, le Timole est trop peu de chose pour estre exprimé, c'est vne montagne de l'Asie.
- page 98. *Amoureux*, ie diray plus bas, *sçauant dans les choses de l'amour*, & exprimeray à quoy sert la pomme.
- page 100. *Querellense*, le mot de *Plaintiue* n'y vient pas si bien.
- page 101. *Des Brebis*, il y a au Grec *des Genisses*, mais il est plus beau de le faire Berger, que Bouvier, outre que les Brebis sont mieux sur des rochers que des vaches.
- page 103. *N'en accuse que leur mal-heur*, ou *n'en accuse que mes yeux*, mais l'autre est plus fort.

Je ne suis point ambitieux, ie touché en suite les promesses & les presens.

L'en mettray l'un dans tes yeux, & l'autre en son cœur, ce sont les principales parties qui donnent de l'amour, & qui en reçoivent. Page 107

Latofque oculis affiarat honores, pour rendre Enée plus aimable.

Car on fait qu'il eut bien de la peine, i'ay reünny cela pour estre plus court. Page 109.

Dialogue de Pan, & de Mercure, i'ay agencé & transporté diuerſes choses en ce Dialogue pour estre plus agreable.

La fille d'Agenor à Sidon, il y a au Grec la fille de Cadmus, qui est Semele; mais il faut mettre la ſœur; car Semele estoit de Thebes, comme il se voit au Dialogue de Neptune, & de Mercure; d'ailleurs il seroit ridicule de mettre desia son fils dans le Ciel, comme on fait icy; & d'y parler du commencement des amours de sa mere, qui mourut estant grosse de luy. Du reste la fille d'Agenor est Europe ſœur de Cadmus, & quoy qu'elle soit pour le moins aussi ancienne que Semele, cela ne touche pas tant; puis ce n'est pas moy qui fais la faute, mais l'Auteur.

Et travailler tandis qu'on est jeune, i'aiouſte cela, parce qu'on peint tousiours Mercure en ieune homme. Page 114.

Mais il est assez pany, Le reste n'a pas besoin d'estre exprimé, outre qu'il ne faut pas trop insister sur des fables ridicules. Page 115.

D'où découlera l'Ambre, C'est ainsi que l'Auteur le dit au traité qu'il en a fait exprés.

A la lute, ie me suis seruy du terme general, parce que le particulier n'est pas bien françois. page 116.

Je ne les pouuois pas tenir tousiours r'enfermées, ie n'adiouſte point ce qu'il dit du Bélier, car cela est plat. page 120.

Dansotent, cela y vient mieux qu'*aplaudir* ou *escouter*. Page 124.

Les renuoya à Pâris, C'est assez de cela icy, le reste est expliqué tout au long dans le Dialogue du Iugement de Pâris.

N'abandonne point l'estrier, ie me sers de cecy, comme d'une phrase françoise, qui signifie *demeurer tousiours prez du Chenal*, sans me mettre en peine s'il y auoit des estriers de ce temps-là, car ie parle françois, & non par grace, & mesme la langue françoise n'estoit pas encore au monde du temps de Lucien, si bien que ie le fais parler une langue qui n'est née que plus de cinq cens ans apres sa mort; il ne faut pas examiner les choses à la rigueur, dans tout ce qui tient lieu de représentation, comme Comedies, Traduction, Cartes, &c. Page 125.

Vers le genre humain, Le reste est touché plus bas.

Page 128.

- Page 129. *De Neptune & d'Amphitrite*, il n'estoit point besoin de mettre icy les Néréides, puis qu'il n'y a qu'Amphitrite qui parle.
- Page 132. *Pourquoyse prenois-tu aussi à Achile ?* C'est assez de cela pour le sujet.
- Page 134. *Non, mais Persée l'a tué*, ie ne repete pas ce qui est exprimé au Dialogue precedent, parce que cela languiroit.
C'est mal reconnoître, ie passe ce qui n'est pas necessaire.
- Page 135. *Avec des aîles que Minerve luy avoit prestées*, On le peint ordinairement sur vn cheual ailé.
Qui estoit mortelle, Le Grec dit, *qui aveugloit*, mais on a coutume de le dire de la sorte.
A la faveur du Bouclier, &c. Il n'est point necessaire de dire d'où il le sçait.
- Page 136. *L'as-tu ven Zephire ?* Je fais dire à *Notus*, ce que l'Auteur fait dire au Zephire, parce que cela est indifferent, & que l'un est plus agreable à prononcer que l'autre ; or dans ces Dialogues, il faut avoir égard à l'agrément, & ne point choquer l'oreille par vn terme barbare.
Non, ie soufflois, Cecy est plus bas chez l'Auteur.
- Page 137. *Est-ce là tout ce beau spectacle*, il est plus ioly de la façon qu'affirmatiuement.
- Page 138. *S'il n'a assez ry*, il y a au Grec ; *s'il a assez ry*, l'un & l'autre peut faire vn bon sens, mais celuy de l'original faisoit quelque difficulté que j'ay voulu ôter.
- Page 139. *A Athenes ou à Corinthe*, il y a au Grec, au *Cranée*, & au *Lycée*, qui sont des lieux de ces Villes là où les Philosophes s'assembloient.
Mais veux-tu que ie dise, ie le fais dire à Pollux, parce qu'il y vient mieux & plus court.
- Page 141. *Dialogue de Crésus, &c.* Vn si petit Dialogue n'a point besoin de titre particulier.
- Page 146. *Luy-mesme*, il y a au Grec qu'il a vécu 90. ans, & qu'on le laisse viure encore autant, mais cela n'a pas besoin d'estre exprimé.
- Page 149. *Courage Theocryte*, j'ay mis *Theocryte* pour *Thoucrise*. *Philon*, pour *Phidon*, *Cariclés*, pour *Cariadés*, parce que ces mots sonnent mieux en nostre langue, & que s'il eust écrit en françois, il eût eu égard à cela ; puis qu'il est indifferent comme on les nomme.
- Page 151. *De la Chèvre qui prit le Loup*, On dit ainsi ce Prouerbe en nostre langue, & l'on feint qu'une Chèvre pourluiuie d'un Loup, se sauua dans vne maison deserte, dont elle ferma la porte par

hazard avec les cornes, apres que le Loup fut entré, qui fut pris parce moyen.

Le cajolois Hermolaüs, ie ne dis pas, qu'il n'auoit point d'en- Page 153.
fans, parce que cela n'est que trop exprimé dans ces Dialogues.

Ce n'est pas ce que tu penses, La pensée de l'Auteur alloit au sale; mais ie l'ay changée, pour ne point bleſſer les oreilles délicates, ce qui m'a obligé à alterer la suite.

Acclamations, Le mot de *Proclamations*, n'eût pas esté entédu là. Page 156.

Tu as raison, L'Auteur fait dire cela au Philoſophe, mais cela Page 157.
vient mieux à Mercure.

Qui ſont tous deux morts en meſme temps, il n'est point neceſ- Page 160
faire de dire de quelle mort.

Que ie ſuis heureux, i'ay changé la pensée de l'Auteur que ie Page 162.
trouuer ridicule.

Après la mort de mon beau-frere, i'ay mis cela ſelon la verité de Page 163.
l'histoire.

Au lieu que iamais mes plaiſirs, il n'est pas neceſſaire de faire Page 166.
aleguer de faux exploits à Alexandre, qui en a aſſez fait de veritables.

Je le ſouffrois, ie le fais dire à Alexandre plutost qu'à l'autre qui Page 167.
l'accuſe, parce que cela va à ſa iuſtification.

Courtisans, il y a au Grec *Deuins*, mais c'eſtoient les Courti- Page 169.
ſans qui eſtoient les premieres cauſes du mal, & ie puis prendre lequel il me plaiſt, & celui cy vient mieux icy.

Tous les grands hommes ſont morts, l'Auteur dit icy qu'Vlyſſe Page 172.
viendra bien-toſt; mais il ne confidere pas qu'il le fait deſia mort au commencement du Dialogue.

Diogene, & non pas ſon ombre, Cela eſt mieux que de dire l'om- Page 175.
bre de Diogene, puis qu'il ſe rit de cette opinion.

Sa belle Artemiſe, il ne ſert de rien de dire icy qu'elle eſtoit ſa Page 191.
ſœur, auſſi bien que ſa femme.

Car il n'y a point de diſtinction, i'ayme mieux finir là, que d'a- Page 192.
jouſter des paroles inutiles.

Oronte, il y a au Grec *Oroetès*, mais l'autre mot eſt plus beau Page 194.
en noſtre langue.

Ne vois tu donc pas, Les Chreſtiens ne croyent point d'autre Page 202.
deſtin que la volonté de Dieu; Quelques-vns meſme ne veulent pas qu'il y ait des Decrets des actions humaines, de peur que cela ne bleſſe leur liberté, & croyent que Dieu les ſçait, à cauſe qu'eſles doiuent arriuer, mais qu'eſles n'arriuent pas à cauſe qu'il les ſçait.

- Page 203. *Je te saluë Portique*, nostre Prose a plus de raport aux iambes des Poëtes tragiques que nos vers, c'est pourquoy ie ne me suis point mis en peine d'en faire.
- Page 204. *Vn important secret*, Ce sont deux vers d'Homere, c'est pourquoy ie les exprime en vers.
- Page 208. *De longs cheueux, & vne grande barbe blanche*, il y au Grec des cheueux blancs, & vne grande barbe; mais il est mieux comme ie l'ay exprimé, & ces gens portoient aussi des cheueux longs.
- Page 209. *Hydromel*, nous n'auons point d'autre mot pour exprimer le Melicrate, quoy qu'il se fist avec du miel & du vin.
- Page 211. *Plante d'Asphodelé*, C'est vne plante, bien qu'il en fasse vn arbre dans son histoire veritable.
- Page 214. *Pyrrias & Therpsie*, c'est assez de ces deux exemples, sans en ajouster vn troisiéme. Les Grecs ne peuuent finir, & particulièrement les declamateurs qui disent tousiours tout ce qu'ils sçauent, & s'épuisent sur vn sujet, c'est vn defect de cét Aueur que ie toucheray dans la preface.
- Comedie*, il y a au Grec *Pompe*, qui estoit vne espee de procession à l'honneur des Dieux; mais il faut que les comparaisons soient de choses conuës, & celle-là n'a point de raport à nostre façon.
- Page 215. *Colonnes & Statuës*, ie l'ay expliqué des tombeaux, parce que l'exemple ne va que là.
- Page 218. *C'est la plus commune*, ie l'ay mis ainsi, parce que le dessein de l'Auteur n'est pas d'oposer cette vie à celle des Grands, mais à celles des philosophes, comme la suite le fait voir.
- Page 220. *Ce ienne Thessalien*, C'est protefilas dont il est parlé plus haut.
- Page 212. *Ousi nous prendrons le Parnasse, ou le Mont Olympe*, cela dit assez qu'ils sont plus hauts que le Caucaze; & pour estre delicat, il ne faut pas trop marquer ce qu'on veut dire.
- Page 227. *Tu parleras en langage plus humain, dy moy donc sans tant de façon*, j'ay mis cela pour m'exempter de faire de meschans vers.
- Page 228. *Il veut dire*, ie fais dire cela à Mercure, à qui il conuient mieux qu'à Caron.
- Page 235. *A ces bouillons d'escume*, la comparaison est trop claire pour auoir besoin de reddition.
- Page 237. *Il verse du vin & de l'hydromel*, il ne faut point ajouster à ce que ie puis voir, car il luy a éclaircy la veüe.
- Page 242. *Romulus par vne Louue*, cela estoit comme necessaire à l'enumeration.

Cigogne, ibi, est vne espece de Cigogne, & ne se fût pas en- Page 247.
endu en gardant le mot.

Secte Italique, quoy que Pytagore fût d'Ionie, sa secte s'appel- Page 249
loit Italique, à cause qu'elle commença en Italie.

Pytagore, il y a au Grec Pythagoricien; mais ce qu'il dit, ne Page 151.
peut conuenir qu'à Pytagore: l'Auteur a tasché par là de trou-
uervn eschapatoire, mais il ne vaut rien; car ce sont les chefs de
secte qu'il attaque icy, comme il fait en assez d'autres lieux.

Icy Diogene, pour estre plus court & plus vif, ie retransche Page 253.
tout ce dont on se peut passer.

Les Passions, elles s'ajustent mieux à *Monstres*, que la volupté, Page 254
& estoient exprimées en suite.

Huître à l'escaille, ie ne traduis pas de mot à mot.

Vn grain d'Arsonic, il y a au Grec, vn Polype cru, & vne Sei- Page 255.
che, pour faire allusion à sa mort; mais cela n'eût point eu de
grace.

Sauetier, Crocheteur, Harangeres, i'agence les choses à no- Page 256.
tre façon.

Quelle cassolette, le terme Grec se rapporte plus au parfum, Page 257.
qu'à l'yurognerie; mais comme il le fait yure, il valoit mieux
alter à l'yurognerie qu'au parfum.

Aimer, i'euite le sale autant que ie puis. Page 259

Fay venir ce Stoïcien à la barbe longue, & aux cheueux courts, Page 262
c'est ainsi qu'ils sont dépeints ailleurs.

Des Syllogismes, la suite fait voir que ce mot se prend icy pour Page 263
toutes sortes d'argumens, & le pluriel y venoit mieux que le
singulier; ie demeure en suite dans la metaphore que l'Auteur a
quittée.

Selon Nature, c'est dire en vn mot & clairement, ce quel'Au- Page 265.
teur dit obscurément, & en plus de paroles.

Vne Demonstration, il y a au Grec *vn syllogisme indemonstrable*; Page 266
mais ie croy qu'il n'entend autre chose par là qu'un argument
conuainquant, & où l'on ne peut respondre.

Nulle pierre, &c. i'ay remis le syllogisme en forme pour estre
plus clair.

Pyrrhon, il y a au Grec *Pyrrhias*, mais ayant fait parler les Page 268
autres Chefs de Sectes, il falloit que Pyrrhon parlât icy; car
pour Chrysipe, il l'a mis au lieu de Zenon, pour ne point of-
fencer l'Empereur qui estoit Stoïcien.

T a-il quelqu'un icy, c'est assez de cela, sans s'étendre da- Page 270
uantage.

- Page 271. *La vengeance*, ce mot vient bien au suiet, & est plus beau pour titre, que *Revenant*, ou *Resuscité*.
- Page 272. *Tu as beau dire*, &c. Je retranche icy d'autres vers d'Homere, qui ne disent rien de nouveau.
- Page 273. *Que celui qui a fait le mal*, j'ay reünny deux allegations en vne.
- Page 276. *Mais où est-elle*, ie ne repete point ce qui a desia esté dit.
Qui au lieu de la Philosophie, n'embrassent que son fantosme; il eust esté trop bas de dire, qu'ils se laissent mener par la barbe, & non par le nez.
Passer icy, ie ne dis pas au *Ceramique*, car il y auroit trop de mots propres, & maintenant inconnus; du reste c'estoient des lieux d'Athenes.
- Page 277. *Comme les uns allument un flambeau au lieu de l'esteindre*; cette comparaison vient mieux au faux rapports, & celle dont l'Auteur s'est seruy, est plus propre aux calamitez.
- Page 278. *La Vertu*, j'obmets la *Modestie*, & la *Justice*, &c. qui sont comprises sous ce nom, & ne peuuent faire icy de personnages separez; mais j'ay ajousté, la science.
- Page 279. *Cheres Sœurs*, cetitre y vient mieux que celui de servantes.
La Raison, il y a au Grec *Elenchus*, mais cela n'eust point eu de grace, & la raison fait le mesme effect parmy nous, selon nostre façon de parler.
- Page 280. *Fils d'Alethion*, & d'*Elenxirée*, j'en fais le pere & la mere; parce que cela est mieux de la sorte.
- Page 286. *L'entray en colere de leur voir profaner ce sacré nom*, la comparaison tirée des Comediens est touchée en suite, outre qu'il n'y en a que trop icy.
Ny qu'un Asne, cette fable est trop commune, & trop souvent repetée pour estre expliquée dauantage.
- Page 288. *Plus lascifs que des moineaux & plus larrons que des chouettes*; j'ay mis la chose à nostre air, il y a au Grec *plus lascifs que des asnes*, & *plus larrons que des chats*, mais on ne parle point parmy nous de la façon.
- Page 289. *Ils en sont plus éloignez que le Ciel ne l'est de la Terre*; j'ay mis vne façon de parler françoise, au lieu de deux proverbes qui ne sont pas à nostre usage.
- Page 290. *Pour moy*, &c. Je fais dire cela à la Verité, plutost qu'à la Vertu; parce que c'est à elle particulièrement à decouvrir l'imposture, & ie fais que la Vertu y consent.
C'est de chassier les impostures, il vaut mieux qu'il die cela, que

quelques vanitez qui sont au Grec.

Vne piece d'argent, & vn pain, i'ay exprimé ces choses là de la Page 291 façon dont on a coustume de les dire; on ne donne point de gasteau en aumosne.

Vn talent, il y a au Grec *deux talens d'or*, mais c'est vne somme excessiue, apres auoir dit vne piece d'argent & vn pain; vn talent commun n'est desia que trop.

Où l'on couronnera, il vaut mieux le faire là, qu'ailleurs.

Page 294

Mais comment les pourrons-nous arraper! ce qui est icy au Grec, est exprimé plus bas.

A-t-il enuie de pescher des pierres dans le Pelagisque, il dit cela par raillerie, & peut-estre estoit-ce vne raillerie ou vn Prouerbe.

Que le syllogisme, ie fais faire par le Syllogisme, qui est comme Page 295 le valet de la Raison, ce qu'il fait faire par l'Elenchus.

Ils sont legers comme du vent, i'ay accommodé la comparaison à nostre vsage.

Vn autre qui se creue de rire, son baston, & sa besace seront ex- Page 299 primez en suite.

Ameine en suite les pendus, & les rouez, il y a vn autre supplice Page 302 au Grec, mais il en falloit vn icy qui fust connu.

Megacles s'en est saisi, il est plus fort au passé qu'au futur.

Page 304

Mille Talens d'Or, c'est assez de ces offres, sans en faire de nouvelles.

Acheu de redoubler mon supplice, il est plus fort, de luy faire dire Page 305 cela, qu'à Cloton.

Lors que ie tombay malade, il y a au Grec, *lors qu'ils faisoient* Page 306 des effusions dans les festins, mais cela y vient aussi bien, & est plus à nos mœurs.

Hippias, ie luy donne vn nom pour estre plus clair.

Quelque chanson, i'exprime la chose à nostre air.

Page 311

Ah! mes vieux souliers, ie ne repete pas les mots dont ie me suis seruy.

Le beau Pâris, il y a au Grec *Megile*, mais Pâris est plus connu, Page 312 & fait le meisme effet.

Vn Philosophe Cynique, l'Auteur fait de ce mot comme vn nom Page 313 propre; mais il n'est pas necessaire.

Quelque sache de peché, la chose n'a point besoin parmy nous d'explication; car c'est ainsi que nous auons accoustumé de le dire.

Les uns à cause de leur vertu, ie ne repete point ce qui a desia esté. Page 315

- Il a souillé en cent façons ma lumière*, le Grec ajoûste, qu'il vouloit qu'elle fust presente à tout ; mais cela fait vne image sale.
- Page 317. *De ceux qui entrent au service des Grands*, il n'est pas necessaire d'ajoûster, pour de l'argent, ou pour la recompense, car la suite l'expliquera.
- Page 318. *Lors que le Poëte ne peut plus démentir son intrigue*, c'est assez de cela, sans rien ajoûter.
- Page 319. *Pour empêcher donc que tu ne sois pris*, j'ay changé la métaphore pour éviter vne longue allegorie que fait l'Auteur.
- Page 320. *Pot de chambre sur la teste*, ie mets la chose à nostre façon. *L'autre raison est*, ie retranche des choses qui sont desia touchées ou inutiles.
- Page 322. *Je renoncerois à celle de l'Empereur* ; c'est-ce qu'il entend par le grand Roy, comme il se voit dans le Dialogue de Toxaris.
- Page 324. *Alors vous pensez estre*, il y a au Grec, au lieu de cela, des choses qui ne sont pas à nostre usage.
- Page 325. *Car tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en effet*, cela comprend en trois mots ce qui est touché en suite plus au long chez l'Auteur.
- Page 327. *Aux anciens Sermitours de la maison*, il y a au Grec *Amis* ; mais cecy vient mieux à la suite. *Vn balay neuf*, il y a au Grec, *souliers neufs*, mais l'autre est mieux à nostre air.
- Page 333. *La sagesse de Platon, ou l'éloquence de Demosthene*, il y a au Grec, *la sagesse d'Homere*, ou *la sublimité de Platon*, mais ie ne traduis pas de mot à mot.
- Page 336. *Si vous voulez tenir vostre granité*, j'ay transporté cecy de plus bas. *Dans un personnage de Tragedie*, ou, *sous un masque de Tragedie*, mais cela fait le mesme effet.
- Page 338. *Là dessus l'heure sonne*, il y a icy vne pensée que j'ay exprimée plus haut. *Prés de son mignon*, il le falloit mettre ainsi, veu la chose dont ils'agit ; car vne femme n'a que faire de Bardache.
- Page 343. *Tu sçais, me diras tu*, j'ay rejeté plus bas quelques paroles qui sont icy, car cela est embrouillé, & ie marqueray en suite sa vieillesse.
- Page 346. *Semblable à ce Charlatan*, il y a icy vn exemple d'Eschinés contre Timarque, mais cela ne feroit plus d'effet maintenant, parce que cela n'est pas assez connu.
- Page 348. *Le service des Grans, & celuy du Prince*, le reste est desia dit.

Hermotime, ou des sçéttes, i'ay donné iour à ce qui estoit trop embrouïllé dans ce Dialogue par la multitude des comparaisons & des exemples, qui obiscuroïssent ce qu'ils deuoient éclaircir. Le n'ay rien pourtant osté du raisonnement, au contraire i'y ay ajousté, si bien que ie puis dire que ce Dialogue est pour le moins aussi fort icy que chez l'Auteur. Page 351

Pourquoy ne le paye-t'il pas aussi, ie ne dis que ce qui est essentiel, pour abreger ce Dialogue qui n'est que trop long. Page 358

Apollon i'a-t-il seruy de guide? i'ay transporté cela de plus bas, & i'ay mis au lieu vne chose qui estoit icy, mais i'en ay osté l'explication, parce qu'il n'en estoit pas de besoin. Page 362

L'Interieur, par la mine, il y a vne periode au Grec, que i'ay reietée ailleurs, parce qu'il interrompoit le fil du discours. Page 163

Mais pour auoir suiny, &c. ie fais dire cela à Hermotime pour rompre vn trop long discours, outre qu'il luy vient mieux qu'à Lycinus. Page 369

Si quelqu'un voyoit vn Athlète, il y a icy vn exemple des Arcopagites qui iugeoient de nuit, & non pas de iour, pour auoir égard aux choses, & non pas aux personnes; & d'autres encore que i'ay retranché, parce que cela estoit trop long; outre que celui des Arcopogites est allegué ailleurs. Voy la remarque sur la page 351. Page 370

Arreste, l'Auteur s'estend icy hors de propos en vne chose trop claire, ce qui ne fait que l'embrouïller. Page 373

Sera-ce assez de dix ans? il suffit de mettre ce nombre, parce qu'il est plus vray-semblable, & qu'il fait le mesme effet, qui est de monstrier que la vie de l'homme ne suffiroit pas. Page 375

Je ne vois pas ce que peut auoir de commun le vin avec la Philosophie, l'Auteur s'estend encore icy trop au long, qui est le vice general de Lucien en ce Dialogue. Page 379

S'il faut arriner à la felicité par la connoissance, i'ajousté tout ce raisonnement, pour suppléer en quelque sorte aux choses que i'ay retranchées.

Si nous pouuons trouuer quelqu'un qui y soit paruenue, il n'est point necessaire de repeter ce qui est dit d'abord. Page 385

Qu'un Crocodile a pris, c'est assez d'un exemple ou deux de ces fadaïses; & ce qu'il dit de Dieu n'a que faire icy, & est vray. Page 387

Comme les Estoilles de Castor & de Pollux, ie ne suy pas la comparaison de mon Auteur, parce que celle-cy s'ajuste mieux à la suite. Page 389

- Page 390. *Qu'il estoit de son païs, ou simplement, Grec.*
- Page 391. *C'est une Chambre magnifique, i'ay desia dit que c'est le mariage de Roxane, & la suite l'explique encore.*
- Page 392. *Comparé à ces deux Heros, i'ay trouué plus à propos de rapporter cela à ceux dont il a parlé, qu'à des Athlètes.*
- Page 393. *Lû mon Ouvrage, ce qu'il dit icy, se rapporte mieux à ses Dialogues, qu'à autre chose.*
- Page 395. *Quoy qu'il semble sourire, ce qui est icy, est rejetté plus bas.*
- Page 396. *Comme ce Prince vit, ie n'ay pris de cét exemple que ce qui seruoit au sujet.*
- Page 397. *Après auoir appris de luy tous les secrets de son art, ie tranche icy en trois mots, tant parce qu'il n'y a que cela qui serue au raisonnement, que parce que le particulier n'est plus de ce temps-icy.*
- Page 399. *Sans elle ie conte pour rien toute ma gloire, i'ay desia dit que son iugement estoit la regle des autres.*
- Page 402. *Servant de iouet aux petits enfans, le reste est desia exprimé. L'on choisit pour Legislateur, ces louanges sont touchées en suite.*
- Page 403. *Reçoy ce present de ma main, ie touche plus bas, qu'il cherche vn amy.*
- Page 405. *Les plus grands personnages de la Grèce, le Grec dit, les dix d'Athenes, qui estoient des Orateurs Illustres.*
- Page 406. *Comment il faut escrire l'Histoire, comme c'est icy vne piece de doctrine, i'ay ajousté ou expliqué en diuers endroits, ce que ie croyois qui y manquoit.*
- Page 409. *On dit, ie mettray plus bas, mon cher Philon.*
- Page 409. *Qui concerne l'ordre, la pensée, & l'expression, cela comprend tout ce qui se peut dire dans vn sujet, sans s'attacher scrupuleusement aux paroles de l'Auteur.*
- Page 410. *Je laisse à part, l'exemple d'Hercule est desia touché.*
- Page 411. *Et faire que d'une main il tint une ville, & de l'autre il versâit un fleuve, i'ay ajousté cela icy, parce que cela fortifioit la pensée.*
- Page 415. *Combien employe-t-il de paroles, Ou, de Vers; mais il est ridicule de vouloir assujettir les Poëtes aux reigles des historiens, quoy qu'on voye par la suite, & par les choses qu'il reprend que c'estoit de la Poësie.*
- Page 416. *Mais que dirons-nous, il a parlé desia de ceux qui mettent des termes bas dans leur histoire.*
- Page 419. *Il est louable, l'Auteur dit le contraire, mais il est plus loua-*

ble de la façon.

Quelques-uns sans s'arrêter aux choses essentielles, l'Auteur dit qu'il va passer aux préceptes; mais comme il ne le fait pas encore, ie l'ay omis.

Musican, il y a au Grec *Musiris*, qui est vne ville de ces pais-là, Page 423 & peut-estre que c'est la mesme chose; mais comme ce nom est plus connu dans l'histoire d'Alexandre, ie l'ay choisi plustost que l'autre.

Vn autre plus plaisamment, ie ne parle point de Parthides, ni d'Attides, parce que cela n'auroit point de grace parmy nous.

D'y jeter la bonne semence, cette comparaison y vient mieux que celle de bastiment.

Discerner le mensonge d'avec la verité, ie l'ay mis de la sorte, par- Page 423 ce que la Prudence Politique s'acquiert par l'exercice.

Faire d'un lourdaut un habile homme, i'ay retranché plusieurs exemples qui ne sont pas à nostre usage.

Que le respect de sa Patrie, ie tourne tout cela à nostre air, & Page 424 n'en prens que le suc.

Le devoir donc de l'Historien, ie marqueray en suite, qu'il ne donne rien à la haine ni à l'amitié, & qu'il fait plus de cas de la verité que de tout le reste.

Mais les fictions des Poëtes, i'ay ajousté cela, afin que cela ne Page 425 trompast personne.

Car i'ayme mieux, dit-il; i'ay acheué ce raisonnement plus que l'Auteur, sans ajouster, qu'il traueille pour la posterité, parce que ie l'ay desia dit.

On faire quelque harangue, i'ay ajousté cela comme i'ay fait Page 426 diuerfes choses en tout ce discours, aux lieux où il en estoit besoin.

Que ces periodes, i'ay réüny cela icy de diuers endroits.

Qui estoit le plus grand, cela dit assez que l'autre estoit Page 436 moindre.

Persan, il y a au Grec *Lydien*; mais cela faisoit vn mauuais son Page 437 avec *Indien*, & est indifferent.

Dans les deux fleues, il n'en nomme qu'un, mais l'autre est sous-entendu, parce qu'on y pèche du poisson, & qu'on s'y fou- nit d'eau douce.

De ionr on ne voyoit rien, c'est à dire aux enuirs, comme la Page 438 suite l'explique.

Hippogryphe, i'ay mis ce mot au lieu d'*Hippogype*, d'où sans

doute il a esté fait ; mais l'autre sonne mal , outre que Griffon est plus beau que Vautour , pour des chimeres.

Page 439 *Conuerts d'herbes au lieu de plumes* , ie ne dis point , que les plus vistes estoient chargez de laictuës , parce que cela n'est desia que trop ridicule.

Page 440 *De la coquille d'un Limaffon* , cela est plus ioly que de dire de Fève , ou de Lupin , outre que Fève vient aussi-tost , & que Lupin est peu connu par le peuple.

Page 444 *Pyronides, &c.* ces noms n'ont rien d'extraordinaire qui merite qu'on en mette l'explication en marge , comme des autres. Les vns signifient feu , esté , embrasement ; les autres , nuit , lune , lumiere.

Page 445. *Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans* , ie ne dis pas qu'ils sont hommes apres cela , pour ne pas insister sur des saletez , outre que cela s'entend assez.

Page 449 *Coronus fils de Cottypbion* , ie ne mets pas l'explication de ces mots ; parce que cela est ridicule en François , l'un signifie Corneille , l'autre Merle , & celui qui est plus haut , signifie , Nuë , Coucou.

Page 450 *Les dents longues & pointuës* , les Baleines n'ont point de dents , mais c'est icy vne fable.

Comme des Clochers , il y a au Grec *Phalles* , qui estoient de grands Priapes de bois.

Page 451. *Herons* , i'ay mis vn oyseau connu.

Page 453. *Il nous fit bonne chere de ce qu'il auoit* , le particulier est expliqué en suite.

Page 454 *Le reste d'anguille* , ou *les yeux d'anguille* , mais ie l'ay mis ainsi , parce qu'autrement il ne parleroit que de leurs visages.

Pagourades , ie n'explique pas ce mot , parce qu'il est contraire à son dessein , c'est vne espece de Cancrè.

Page 456 *Retourneront au Combat* , il est mieux de la sorte que de les faire attaquer tout de nouveau.

Page 457 *Pins* , il y a au Grec *Cyprés* , mais cét arbre y vient mieux parmy nous , qui ne connoissons point de grands Cyprés , comme l'on fait en Asie.

Page 458. *Tortuës* , il y a au Grec *esponges* , qui est trop ridicule , aussi bien qu'en suite , ces anches de verre que i'ay ostées.

Page 463 *Deuant nous* , i'obmetts les distances qui ne seruent de rien.

Chaisnes de roses , ie dis en vn autre endroit , qu'il n'y en a point de plus fortes en toute l'Isle.

Nous fumes ravis, ie nemarkue point le temps, parce qu'il est inutile.

Marqueté d'ebene, & d'ynoire, il est mieux de la sorte que de Page 465
mettre ynoire tout seul,

Les Temples des Dieux de Rubis & de Diamans, apres auoir fait les murailles de la ville d'émeraudes, il n'y auoit point d'apparence de faire les Temples des Dieux de Béril qui n'est pas si precieux, puis ce n'est pas vne pierre assez connuë.

D'Eau de senteur, ie le trouue mieux comme cela, que d'huile, puis que c'est pour se baigner, outre qu'il en met des sources apres.

De boire, & de manger, cela est exprimé plus bas chez l'Auteur.

Plusieurs ruisseaux de lait & de vin, leur nombre ne sert de Page 466
rien, & est fade.

Sereins, il y a au Grec *Cygnés*, & *Hirondelles*; mais les vns ne Page 467
chantent point, & les autres chantent mal; & les Sereins nous viennent des Isles fortunées, ce qui fait encore quelque beauté; car c'est là qu'ils croyoient leur Paradis.

Les Stoiciens en sont bannis, il n'est point necessaire apres cela de Page 468
parler de Chrysipe qui estoit Stoicien.

Je n'y vis point d'Academiciens, il y a icy vne raillerie qui est desia touchée au Dialogue des Sectes, & des Philosophes à l'encan.

Les femmes y sont communes, ie n'ay pas voulu mettre qu'ils les Page 469
caressent deuant tout le monde, ce qui est trop des-honneste.

Encore crois-on qu'il se parjuroit, ie n'ay pas voulu insister davantage sur vne saleté.

Il arriva de nouvelles auantures, il ne sert de rien de marquer le Page 470
temps.

Leur amour ne pût estre long-temps caché, il n'estoit point besoin de cela, puisque les femmes y estoient communes.

Ils prirent la nuit, il ne sert de rien de dire s'il se trouua au fouper ou non.

L'Isle des bien-heureux est exempte de supplices, il est mieux de la sorte, & se rapporte à ce qu'il a dit, qu'il n'y auoit que des chaines de roses.

Racines de mauue, ie croy qu'il fait allusion au Moly. Page 471.

Pour de l'argent, ie raille sur ce qui a coustume de se pratiquer Page 472.
en semblables occasions.

Nous y entrâmes, i'ay rejeté plus bas ce qui suit. Page 473.

D'une eau dormante, i'ay mis cela au lieu de ce qui est au Grec,
& la fontaine des sens, tout de mesme; & cela y vient mieux si

ie ne mē trompe.

Page 477 *Trente nuits*, il est plus beau ainsi, dans cette Isle, que de compter par iours.

De peur que ce fourbe ne nous eust fait quelque supercherie, j'ay ajoutté cela pour colorer cette action qui est indecente.

Page 479 *Des yeux de Cancré*, ie n'ajousté point *des seiches*, parce que cela n'auroit point de grace parmy nous.

Page 480 *La Coque*, ie n'ajousté point qu'on la rompit, &c. parce qu'il n'y a desia quē trop de fadaïses.

Page 481 *La mer bocagere*, j'ay mis en marge la signification Grecque, comme ie fais ordinairement quand elle contient quelque obscurité, ou qu'elle n'est pas à nostre usage.

Page 482 *Vn baston entre les iambes*, cela est plus honneste que ce qui y est, & fait le mesme effet.

Page 485. *Le Meurtrier du Tyran*, j'ay transposé & alteré diuerfes couleurs en ces déclamations, pour la délicatesse du raisonnement, & la iustesse de la liaison.

L'affection qu'il portoit à son fils, la pensée qui suit, est exprimée sur la fin.

Ie suis sur le point, ie diray en suite, *qu'il les a deliurez du mal present, & de la cainte de l'auenir, & qu'il a esté vn successeur à la Tyrannie.*

Page 487 *Je luy laissay faire à luy-mesme une action qui m'eust des-honoré en la faisant*, le reste est expliqué dans la suite.

Page 490 *Dira-t-on*, j'exprime plus bas qu'il laissa là son espée pour ce sujet.

Page 493 *Indigne de recompense*, on est contraint de rebattre souuent de mesmes mots dans ces declamations, qui est vne des choses des plus facheuses de la Traduction ; car pour s'en exempter, il faudroit perdre la pensée.

Page 495. *Le fils des herité*, il y a au Grec *abdiqué*, mais ce mot ne s'entendoit point, & celui de des-herité suffit en plusieurs endroits, & où il ne suffit pas, j'y ajoutté l'autre avec explication.

Page 505. *Il faut preparer auparauant le malade à le recevoir*, ie parle de la maladie en general, sans m'attacher à la fureur, parce qu'il n'est pas question icy de donner des recettes.

Page 506 *Pour faire voir la foiblesse, &c.* j'ay abrégé ce raisonnement qui estoit trop long.

Page 512. *Phalaris*, j'ay fait cette harangue sous le nom des Deputez, parce qu'il n'est pas seant de rapporter directement vne longue harangue sous le nom d'un autre, outre qu'il y a plusieurs choses

de Phalaris, qui sient mieux en la bouche des autres qu'en la sienne.

Par l'assistance des Dieux, ie l'ay dit en general, parce qu'il ne pouuoit sçauoir assurément si cela venoit d'Apollon; du reste, ie ne rebas point en suite qu'il auoit dessein de quitter l'Empire, parce qu'il faut passer légèrement sur les choses qui ne sont pas vray-semblables. Page 514

C'est condamner, i'obtiens vne meschante couleur, de dire qu'Apollon eut fait perir le Vaisseau, s'il n'eust pas eu enuie du present. Page 520

Refuser de presens ni de Victima, ce qui suit, est desia touché dans la harangue. Page 521.

Alexandre fils de Podalire, l'exprimeray plus bas sa patrie, dont l'expression eut esté des-agreable icy. Page 522

Asie, il y a au Grec *Cilicie*, Prouince d'Asie. Page 531

Il sçayoit plusieurs beaux secrets de la Medecine, il en allegue vn icy; mais il n'est pas question de donner des recettes. Page 532.

Les interpretoient, il dit, plus bas le contraire, que les Interpretes luy payoient pension, à cause du grand gain qu'ils faisoient. Page 533.

Car si luy en vouloit, i'ay esté vne periode qui empeschoit la liaison, mais on la trouuera plus bas. Page 534.

Et ne laissoit toucher; le mot de *toucher*, n'est pas icy, mais il est ailleurs.

Celuy qu'il rendit à Seuerian, ie me contente de dire le sens de l'Oracle, sans m'amuser à traduire des galimatias. Page 535.

L'armée, ou simplement *les troupes qu'il commandoit*, mais il en fait vn grand Seigneur. Page 536.

Mais que celle du Prophete estoit immortelle, l'Oracle qui suit, sera touché ailleurs. Page 540.

Escoute maintenant, i'obtiens icy vn Oracle qui ne sert de rien. Page 545.

Comme ie le haïssois à cause de ses impostures, i'ay tâché de donner quelque couleur à vne extrauagance. Page 546.

C'est la Catastrophe, &c. ie passe vne pensée libertine qui est hors de propos icy. Page 548.

Venger l'honneur d'Epicure, ses louanges sont desia exprimées. Page 549.

Au son de la flûte, & de la lyre, les particularitez que i'oublie icy, seront retouchées ailleurs. Page 550.

Qu'il a rendu plus celebre que sa beauté ni sa valeur, ie ne dis pas que cela a aidé à faire prendre Troye; car cela est fait. Page 554.

Je ne parle point des Orgyes, peut-estre qu'il entend parler des mysteres en general, sans toucher particulièrement ceux de Bacchus. Page 556.

- Page 563. *Es avec cela estre subtil*, i'ay ajousté cela de plus bas, afin de passer icy tout d'un temps des avantages de l'esprit.
- Page 473. *Quant aux perfections du corps*, celles de l'esprit sont déjà exprimées, & i'y ay rejeté ce qui estoit icy.
- Page 574. *Comme il prend de l'Orateur le geste*, i'y ay ajousté cela, afin que Mercure eust part icy, en autre qualité que d'Athlète, parce qu'il y en a assez.
- Page 582. *Dioclès soustenoit que non*, il y a icy vne distinction d'Enuque qui n'est pas nécessaire, & ne reuient pas à nostre langue.
- Page 587. *Comme Phaëton*, la fable en est trop connue pour estre repetée icy.
- Page 596. *Tu s'es donc ?* il a fallu changer la raillerie Grecque qui consistoit dans les mots.
- Page 597. *Artesilas*, ou *Artesilas*, car *Artes*, signifie *Ours*.
- Page 598. *Que tu l'aïles trouver*, c'est peut-estre vn reproche de ce qu'il ne le tuoit pas pour le suiure.
Ne diriez vous pas, il y a icy vn Prouerbe grec qui ne se rapporte point à nostre façon.
- Page 599. *Son fils*, ie n'en ai exprimé qu'un, parce qu'il n'en fait mention que d'un plus haut.
- Page 601. *Je voudrois qu'il y fust déjà*, le Grec dit que *l'Épithyme fust déjà gravée sur son sepulcre*, mais on l'eust pû graver même avant sa mort, outre que ce que ie dis, y vient aussi bien.
Cerberé m'a mordu, Cerbere y vient mieux que Caron, il n'est pas parlé d'un baston au Grec, mais l'endroit est corrompu, toutefois il est mieux de dire qu'il boitoit, soit par foiblesse ou autrement, car les Philosophes Cyniques portoitent toujours un baston.
- Page 602. *Sans l'escouter*, i'ay ajousté cela pour faire grace.
Du miel, il y a des gâteaux au miel, mais cela y vient mieux.
Qui n'auoit qu'une main, il vaut mieux mettre, *qui estoit sans mains*, car Cynegire perdit les deux mains en un combat naval, il auoit d'abord mis la main droite sur un Vaisseau ennemy pour l'arrester, & comme elle luy eut esté coupée, il y mit la gauche, qui luy fut coupée de même, de sorte qu'il arresta le Navire avec les dents.
Dresser un amphitheatre, il est parlé dans l'Icaromienipe d'un Olympie qu'ils vouloient bastir.
- Page 603. *Chacun se taisoit*, Ou *s'arrestoit*, sans rien ajouster.
- Page 605. *S'ilte souvient encore*, ie ne parle point d'Aristide, ni des fables Milesiennes, parceque cela n'est plus à nostre air, ni à nostre usage.

Sans qu' lolas mesme au pût soulager, c'est qu'il mettoit le feu aux Page 606
restes coupées.

Si tost qu'ils deuenoient grands & barbus, cela n'estoit point ne- Page 610
cessaire à dire d'un Platonicien, puis qu'ils n'estimoient que l'a-
mour honneste, mais l'Auteur sous pretexte d'amitié, tasche à in-
troduire le sale amour.

Le derriere ni trop gros, ni trop petit; l'Auteur ajousté quelque Page 613
chose qui ne se pouuoit pas exprimer honnestement.

Comme pour exhaler son feu, il y vient mieux qu'à ce qui suit Page 614
Soit qu'il se fust precipité. Ou qu'en l'eus.

Après quelque contestation de part & d'autre, l'Auteur dit, que Page 615
celuy-cy tenans la Deesse en sa puissance, l'auoit curieuse à la façon des
garçons, comme s'il se fust fascié qu'elle eust esté femme, mais ie n'ay
pas voulu insister sur des saletez.

Comme s'il eust esté question de disputer le prix aux ieux Olympi-
ques, i'ay pris vne comparaison qui nous fust connue, & qui n'eust
point besoin de commentaires, car autrement elle seroit sans ef-
fer; & pour la mesme raison, i'ay mis plus bas *Arcepagas au lieu*
d'Eliee, qui est vn Senat moins connu. Page 620

Parleray ie du plaisir, les coiffures des Dames sont touchées Page 610
dans l'autre harangue.

S'il est permis à vn homme, ie coupe ce raisonnement pour estre Page 622
plus vif.

Pete des mysteres cachez, cecy est tiré du Platonisme, & du rap- Page 623
port à nos mysteres.

Tuas couuert la lumière de tenebres, ou répandu la lumière sur les
tenebres; car il semble que ces choses soient tirées des Hebreux.

Viuoient ensemble, i'ay mis cela plustost qu'avec nous, qui les Page 625
mangeons.

L'autre celeste & Diuin, il y a icy quelques epithetes myste- Page 626
rieux, dont i'ay touché quelque chose d'abord.

Vn réchauf, ie l'ay ajousté à cause du fer chaud qui suit. Page 627

Ou pour rougir les ioues & les lèvres, ie l'ai transporté icy d'ail-
leurs.

Leurs chaisnes, &c. Le particulier n'estoit pas à nostre usage, Page 628
& en pensant descrire de belles parures, on feroit vne espoulée
de village.

Mais opposons vn peu, &c. Pour donner de l'aersion des fem- Page 629
mes, il prend l'exemple d'une coquette, & pour faire aymer les
garçons, celuy d'un honneste garçon; si bien qu'en faisant le con-
traire, on renuerseroit tout son raisonnement. D'ailleurs, tout cét

670 REMARQUES SUR LA TRADUCTION DE LUCIEN
amour. là ne va qu'à l'estime & à la bien-veillance, & nullement
à ce qu'il pretend : C'est pourquoy j'ay dit que ce Dialogue ne
pouvoit corrompre personne, s'il n'estoit desja corrompu, outre
que le plus sale en est dehors.

Il donne encore le reste du temps à l'estude. Je viens de parler
des belles actions de l'Antiquité, qu'on luy propose à imiter.

Page 630. *Oreste & Pilade.* Il confond par tout l'amitié avec l'amour.

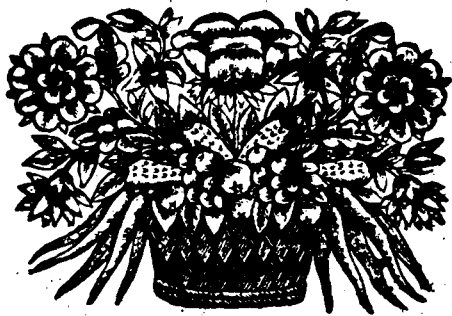
Page 631. *Comme il faisoit Alcibiade.* J'ay retranché quelque chose, non
tant parce qu'il estoit sale, que parce qu'il estoit sot ; car il se voit
par la fin, que celuy-cy ne défend que l'amour honneste. A
quoy bon donc le faire coucher avec vn garçon ?

Page 633. *Gagné la prix aux jeux Olympiques.* Il y a au Grec, *la Bataille*
de Salamine : mais cela n'est, ni si propre au sujet, ni si connu ;
& par consequent, moins bon pour servir d'exemple & de com-
paraïson.

Nous traite magnifiquement. Il n'est point necessaire de dire,
car il estoit fort magnifique ; parce que cela ne sert de rien au sujet.

Page 634. *Dormoit avec luy.* J'adoucis le plus que ie puis les choses. Du
reste, ce qu'il dit *des Comastes* n'auroit point de grace en François.

Ni que tu tiennes. J'ay esté au raisonnement ; car le Grec sem-
ble dire le contraire ; mais il y a faute,



T A B L E
DES MATIERES PLVS
CONSIDERABLES DES DIALOGVES
D E L V C I E N.



A.

Abderg.
Comment les Habitans de cette ville deuinrent
 presquetous Comediens. 406.407

Abonus.
 Où est située cette ville. 326

Achille.
 Quels estoient les regrets pour la gloire perdue. 172

Accusateurs
 Des hommes apres leur mort, quels. 212

Adonis
 Par qui rauy à Venus. 85
 Comment il luy fut rendu pour moitié. 86

Action
 Pourquoi particulièrement honoré aux Jeux Olympi-
 ques. 390.391

Ajax
 Comment mourut, & comment Vlyffe fut cause de sa
 mort. *ibid.*

Alcyon
 Quel Oyseau, & l'histoire de sa metamorphose. 53

DES MATIERES.

Alexandre.

Sa harangue en presence de Minos, avec le dénombrement de ses victoires. 164. 165

Avec quel succès. 166

Pourquoy souffroit qu'on l'appellast fils de Jupiter. 167

Comment traita Aristobule pour luy auoir donné des loüanges excessiues. 411

Comment il rebute celuy qui vouloit faire son image du Mont Arhos. *la mesme.*

Alexandre pourquoy desiroit de retourner en vie après la mort. 424. 425

Alexandre

Ou le faux Prophete. 12

Alphée

Fleuee, de quelle Fontaine amoureux. 121

Ambre

Quelle production. 125

Ambrosie

D'où l'on peut conjecturer qu'elle n'est pas si excellente. 245

Amour.

Combien c'est vne chose libre. 68

Il est traité de toutes les sortes d'Amours depuis la page 604. *iusqu'à la mesme.*

Amymone

Comment, & par qui changée en Fontaine. 126

Anacarsis

Quel Philosophe, & où il enseigna. 399. 400

Andromede

Par qui, & comment deliurée du monstre qui le deuoit deuorer. 135

Pourquoy elle auoit esté attachée au rocher. *la mesme.*

Annibal.

Contestation de ce Capitaine contre Alexandre, à qui passera le premier en l'autre monde. 162

Leurs

DES MATIERES.

Leurs harangues deuant Minos.	163. 164
<i>Amisthenes.</i>	
Có bien peti d'estat ce Philosophe faisoit de la mort.	196
<i>Antiloque</i>	
Fils d'Amphiaratis, à quoy s'employoit apres la mort de son pere.	333
<i>Antiochus Eker.</i>	
Sa modestie apres la Victoire.	396
<i>Apis</i>	
Quel Dieu, & quels sont les Sacrifices que l'on luy fait.	248
<i>Apollon</i>	
Pourquoy ne put estre aimé de Daphné.	68
Ce que la Religion attribue à Apollon, & où adoré.	241. 245
<i>Apparence</i>	
Comment se doit distinguer d'auec la verité.	363
<i>Apprehender</i>	
Que c'est proprement.	269
<i>Arcades</i>	
Pourquoy ne voulurent point receuoir l'Astrologie.	589
<i>Arethuse</i>	
Fontaine quelle, & par qui recherchée.	121
<i>Argent</i>	
Remede à tous maux.	45
<i>Arion</i>	
Quel, & de son auanture.	128
<i>Aristipe</i>	
Quel personnage, & ce qu'il scauoit faire.	236. 257
Quel estoit le sommaire de sa doctrine.	257
<i>Aristote</i>	
Comment abusa de la bonté du naturel d'Alexandre.	168
<i>Arrian</i>	
Disciple d'Epictete, quel, & ce qu'il a escrit.	523
<i>Arfaces</i>	
Quel personnage, & de quoy se faisoit particuliere.	

T A B L E

ment au passage en l'autre monde.	195
<i>Astalaphe</i> Quel, & pourquoy l'on le fait naistre de Mars. la mesme.	
<i>Astrologie</i> Jugement que fait l'Auteur de l'Astrologie judiciaire.	
184 Qui en furent les premiers Inuenteurs.	585
Astrologie deffenduë des accusations ordinaires qui se font contre elle.	590
<i>Atheniens</i> Combien grands railleurs, & grands Philosophes.	9.17
<i>Athlètes</i> Comment s'apparioient aux Jeux Olympiques.	373
<i>Atis</i> Combien chery par la mere des Dieux.	87
<i>Atrée</i> En quoy preferé à son frere Thyeste.	587
<i>Autolique.</i> Fils de Mercure, pourquoy estimé tel	587.588

B

<i>Bacchus</i> Comment enfanté.	143
Comment vainquit les Lydiens, Thyrreniens, & Indiens.	558
<i>Bagoas</i> Quel, & pourquoy il contrefit l'Eunuque.	582
<i>Balets</i> Comparez avec les Tragedies.	569
<i>Bellerophon</i> Cōment fut lui-mesme l'instrumēt de son malheur.	345
Pourquoy feint avec vn cheual ailé.	587
<i>Biens</i> Quels, & ce qu'il en faut penser.	14

DES MATIÈRES.

De combien de sortes.	268
Quel, & pourquoy heureux.	238
C	
Combien adonnez à l'Astrologie.	386
Pourquoy affliges.	240
Parasite, comment mourut.	150
Quel, & comment mourut.	231
Pourquoy fait tout quitter dans la barque.	154.155
Et Pollux, combien semblables, & le moyen de les reconnoistre.	116
Pourquoy ils ne paroissent pas tous deux en mesme temps dans le Ciel.	là mesme.
De quel mestier ils se meslent.	là mesme.
Belle description du Centaure de Zeuxis.	394
Comment représentée.	312.313
Comparées à des bieres, & pourquoy.	26
De Professeur disputée entre deux Philosophes.	578.579
Pourquoy souhaita la mort.	193
Pourquoy ne se fasche point de servir.	262
Quelle estoit sa science.	264.265

T A B L E

<i>Ciel.</i> Sa description selon Homere.	244
<i>Cleobis.</i> Quel, & pourquoy estimé heureux.	218
<i>Cleop.</i> En quel sens appellé Promethée.	8. & 9
<i>Gecchias.</i> Risantin quel, & sa vie.	529
<i>Cass.</i> De l'homme pourquoy comparé à un bœuf.	2627
<i>Calamitas.</i> D'Hercule, & de Baccus en quel endroit.	435
<i>Comedie.</i> Combien & en quoy différente du Dialogue, & s'ils se peuvent allier ensemble.	10. & 11.
Vie de l'homme, & qui en est le Poète.	214
Ce qu'il faut pour faire que la Comedie soit bonne.	215
<i>Connoissance.</i> De soy-mesme combien necessaire.	142
<i>Consequence.</i> A qui il appartient de tirer des Consequences, & ce que c'est.	265
<i>Corybantes.</i> Quelles, & leurs folies.	87
<i>Cour.</i> Quelles sont les tourmentes de la Cour, & combien de plorabile est le sort des Courtisans.	318. 319. & suiv.
<i>Cratueur.</i> Avantages du Createur sur la creature, selon la Doctri- ne de nostre Auteur.	541
<i>Creation.</i> De l'homme par Promethée.	60. 61
Son vtilité.	62
<i>Cresus.</i> Quel, & les propos qu'il tenoit à Solon.	229

DES MATIERES.

<i>Cresus.</i> Jugement de son histoire des Indes.	433.434
<i>Cupidon.</i> Dénombrement des desordres qu'il cause dans le monde. de.	86.87
Pourquoy craint Pallas.	97
<i>Cybele</i> Que fit à son Athys.	244
Où adorée.	245
<i>Cynique</i> Pourquoy absous par Rhadamante.	314
Quels Philosophes selon le sentiment commun.	362.368
<i>Cyrus</i> Quel, & les predicions de sa mort.	228.233

D

<i>Danaë</i> P Ar qui condamnée à estre mise dans vn coffre avec Perfée son fils, & iettée dans la mer.	152
Et par qui sauée.	133
<i>Danans</i> Comment traittoit ses cinquante filles.	125
<i>Danse</i> D'où a pris naissance.	553.554.
Qui fut la premiere qui se plut à cet exercice, & l'en- seigna aux autres.	là mesme.
Comment Iupiter luy doit son salut.	554
Diuers noms & especes de dances.	là mesme.
<i>Danseur.</i> Quelles doiuent estre les parties d'un bon danseur.	562
<i>Dauphins.</i> Pourquoy ils ont tant d'amour pour les hommes.	118
<i>Décacheter.</i> Diuerfes sortes de decacheter des lettres.	531.532

T A B L E

<i>Dédale</i>	
Et son fils comment donnerent lieu à la Fable.	587
<i>Delicats</i>	
Comment punis.	26
<i>Demea</i>	
L'Orateur pourquoy mal traité par Timon.	48. 49
<i>Democrite</i>	
Pourquoy rioit continuellement, & se mocquoit des hommes.	258. 259
<i>Demonax.</i>	
Sa naissance, & quelle fut sa conuersation.	592
Ses mœurs, & ses apophthegmes.	593. <i>usqu'à</i> 604
<i>Denys</i>	
Le Tyran, pourquoy deliuré de ses peines, & de la chimere.	213
<i>Des-herité.</i>	
Declamation d'un fils des-herité.	495
<i>Deffauter</i>	
Que signifie proprement ce terme.	556
<i>Deuin</i>	
Ce que les Deuins ont ensemble de commun, est mon- stré au sujet du Diuin Tiresias.	199
<i>Dialogue</i>	
Quelle est l'essence du Dialogue.	10
Si l'on le peut vnir avec la Comedie, & quelles sont leurs differences.	<i>la mesme.</i>
<i>Diane</i>	
Par quels peuples adorée.	245
<i>Dieux</i>	
Pourquoy adorez sous diuerses figures d'animaux.	247
<i>Diogene</i>	
Jugement de sa vie, & combien different de Mausole.	190. 191
Son occupation en l'autre monde.	216
Comment representoit Hercule.	254

DES MATIERES.

Sommaire de sa doctrine.	255
Et quelle beatitude il preschoit.	là mesme, & 256
<i>Dionysius</i>	
Quel, & comment naquit.	83
<i>Discorde</i>	
Que fait aux nopces de Thetis, & de Pelée.	123. 124
<i>Dinination</i>	
Combien sainte au sens de l'auteur & ancienne.	589
 E 	
<i>Egyptiens</i>	
Comment regloient leur année, & de quoy se seruoient pour deuiner.	585
<i>Eleusine</i>	
Et ses mysteres, quels.	312. 313
<i>Eloquence.</i>	
Quels sont ses auantages par dessus les autres connoissances, & son idée.	34. & suiv.
<i>Elysées</i>	
Champs de l'Enfer par qui habitez.	214
<i>Empedocle</i>	
Pourquoi appellé Pantouffier, & pourquoi il se precipita dans les flammes du Mont Ethna.	182
<i>Empoule</i>	
Ce que c'estoit.	557
<i>Endymion</i>	
Comment fait Roy du Globe de la Lune.	438
Origine de la Fable d'Endymion.	587
<i>Enée</i>	
Quel, & pourquoy l'on le fait naistre de Venus.	587. 588
<i>Enfers.</i>	
Quel est le chemin par où l'on descend aux enfers.	219
<i>Epicure.</i>	
Quel personnage, & ce qu'il ayme.	261. 264

T A B L E

<i>Epicuriens</i>	
Quels, selon le sentiment commun.	351
<i>Epiméthée</i>	
Et Prométhée en quoy differens.	11
<i>Eschines</i>	
Quel personnage, & pourquoy particulièrement recherché par Philippe Roy de Macedoine.	6
<i>Escriuains.</i>	
Auis aux Escriuains de l'Histoire.	408. 409. & suiv.
<i>Esculape</i>	
En debat contre Hercule, & pourquoy.	88. 89
Pourquoy dit fils d'une Corne	529
<i>Ethiopiens</i>	
Comment surnommez par Homere.	63
En quelle posture ils vont au combat.	557
<i>Etolie</i>	
Pourquoy affligée.	240
<i>Eunuque.</i>	
S'il peut estre admis à la Philosophie.	582
<i>Europe</i>	
De qui fille, & combien aimée de Iupiter.	136
Spectacle de son rauissement.	137
<i>Exorde</i>	
Quel doit estre selon les regles des bons Orateurs.	16
Preceptes pour l'Exorde des bons Orateurs.	428. 429

F

<i>Fables</i>	
A Nciennes, combien pleines d'instruction.	573
<i>Felicité</i>	
Sans tesmoins, ce que c'est.	62
Des Philosophes pourquoy chimerique.	351
Comment est un tresor.	356
Felicité en quoy consiste, & par où il y faut arriuer.	378
379. 380. & suiv.	<i>Femmes.</i>

DES MATIERES.

Femmes.

Combien peu d'assurance il y a aux paroles des Femmes. 167

Comment veulent estre peintes dans leurs Tableaux. 411

Plantées comme des vignes, dont les parties inferieures n'estoient que leurs troncs. 436

Fer.

Comment le Fer se peut dire meilleur que l'Or. 230.231

Festins.

Combien grande est la liberté dans les Festins, & quelles gens sont ceux qui s'en formalisent. 39

Fèves.

Pourquoy Pythagore ne mangeoit point de Fèves. 152

Flatteurs

Pourquoy pires que ceux qu'ils flattent. 23

G

Galatée.

D'Où ainsi appelée, & combien amoureuse de Polipheme. 218

Ganymede

Comment rauy par Iupiter, & fait Dieu. 70

Gelons

Quels Peuples, & en quels païs. 155

Gloire.

Ce que c'est de la gloire du monde. 172

Gnathon

Parasite pourquoy mal-traitté par Timon. 45

Graces

Comment passioient leur temps avec Vulcain dans l'Isle de Lemnos. 91

Grans

Comment estallent leur folie & leur vanité. 20

Quels maux sont contrains de souffrir ceux qui entrent

R R r r

T A B L E

au service des Grands.	717.318. & <i>suiv.</i>
<i>Grecs</i>	
Dequoy particulierement lotiez.	87
Grecs comment gagnez par Alexandre	170
De qui, & en quel temps ils receurent la connoissance de l'Astrologie.	586
<i>Guerre.</i>	
Comment la Guerre est mere de tout.	407

H

<i>Helene</i>	
Q uelle, & de qui elle fut fille.	106
Pourquoy mal-traittée par Protefilas aux enfers.	179
<i>Hellefpont</i>	
D'où ainsi appellé.	129
<i>Hercule</i>	
En debat contre Esculape.	88.89
Comment au Ciel & aux enfers.	174.175
<i>Herodote</i>	
En quoy particulierement imitable.	389.390
<i>Heros</i>	
Ce que c'est proprement qu'un Heros.	143
<i>Heureux.</i>	
Quels personnages ont particulierement meritè ce nom.	218
<i>Hippogryphes</i>	
Quelles sortes d'animaux, & où rencontrez.	418
<i>Histoire.</i>	
Demangeaison d'écrire l'Histoire depuis quel temps.	407
Ce qu'il faut faire pour deuenir bon Historien.	408
Combien l'Histoire est differente de la Poësie.	409
Combien doit estre retenuë dans les loüanges, & que	

DES MATIERES.

doit estre son but.	410
Comment deuient suspecte.	411. 412
Diuers commencemens d'Histoires. <i>la mesme.</i>	413. & <i>suiv.</i>
Prefaces diuerſes & comparaifons.	413. 415
Ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer.	415
Comparaifon des mauuais Hiftoriens enrichis depuis la mort de leurs maiftres.	415
Termes poëtiques combien meſſeans en l'Histoire.	416
Vérité du caractère combien exactement doit estre gardée.	417
Descriptions trop longues pour l'Histoire. <i>la mesme.</i>	
Histoire en forme de Prophetie.	421
Preceptes pour ceux qui y ſont propres, & qui veulent eſcrire l'Histoire.	423. 424. & <i>suiv.</i>
Quel doit estre le ſentiment d'un bon Hiftorien.	425
Quel doit estre ſon ſtyle, ſes pſées & ſes ſentences.	426
Quel doit estre ſon exorde.	428. 429
Briueſté & retenuë dans les descriptions combien neceſſaire à l'Histoire.	430
Combien l'Histoire doit estre éloignée du Panegyrique & de la Satyre.	431
<i>Homere.</i>	
Architeſture d'Homere, quelle.	226
En quoy peut ſeruir de regle aux Hiftoriens.	430
<i>Homme.</i>	
De la creation de l'Homme par Promethée, & ſ'il eſt plus auantageux aux Dieux qu'il y ait des hommes.	60
Combien grande eſt l'inuention des hommes.	61
Ce que les Paſſions font en l'homme, & quelles ſont leurs folies.	233. 234
Et combien miſerable leur condition.	235
A quoy comparé.	<i>la mesme.</i>
De combien de parties il eſt compoſé.	571
<i>Horloges</i>	
D'eau, à quoy anciennement employées.	283. 340

T A B L E

Hormus.

Quelle sorte de dance estoit ainsi appellée. 555

Hyacinthe.

Comment tué par Mercure & le Zephire. 90

I

Jeux

Olympiques quels, & comment on y aparie les combatahs. 372

Indiens

Pourquoy enyurez dès qu'ils eurent gousté du vin. 14
En quoy redoutables, & comment vaincus par Alexandre. 170

Comment ils adorent le Soleil. 356

Incertitude

Par qui ordinairement causée. 218

Ino

Pourquoy se ietta en bas du Mont Citheron, avec son fils Melicerte. 129

Interest

Ce que c'est proprement. 265

Io

Quelle, & pourquoy transformée en genisse. 69

Comment faite Isis, & la Patrone des Nautonniers.
la mesme.

Iste

Suspenduë en l'air, quelle, & comment trouuée. 438

Ismenodore

Quel personnage, & comment tué. 295

Innon

Reproche à Iupiter son peu d'affection, au sujet de Ganymede. 74

Querele Latone, & pourquoy. 93. & 94.

Ce qui se dit d'elle par les Poëtes. 243

DES MATIERES.

Jupiter

Comment desliuré par Vulcan de sa fille qu'il portoit en sa teste.	81
Combien eut de peine à se sauer des mains de Nep- tune, de Iunon, & de Minerue, & à l'aide de qui il s'en tira, lors qu'ils le vouloient lier.	109
Comment déposa son Pers.	242. 243
Ses diuerfes metamorphoses, & ses dissolutions. <i>la mesme.</i>	
Jupiter pourquoy estimé auoir enchainé Saturne.	588

Ixion.

Quel au iugemēt de Jupiter, & quel à celuy de Iunon.	76
Sa punition concertée entre eux deux, quelle.	77. 78
Mais non pas si tost executée. <i>la mesme.</i>	
Pourquoy chassé de la table des Dieux.	245

L

Lampes

I lle des Lampes en quelle contrée.	448

Latone

Et Iunon en querele.	92. 93

Lettres

Quels affrés reçoient dās les Cours des Grans.	339. 340

Liberté

Combien grande dans les Festins, & qu'il n'y a que les fors & les enfans qui s'en formalisent.	59

Loüange.

Quelle doit estre la loüange.	410

Lucien

Idée de sa vie.	7. & 2.
Ses voyages.	6
Quel personnage, & comment plaide sa cause parde- uant la verité, contre les Philosophes.	280. 281
Et Relation plus ample de sa vie.	282. 283. & <i>suiv.</i>

Lune.

Globe de la Lune, quel país.	430

T A B L E

Lycanthrope.

Ce que c'est. 44

Lycurque

Législateur des Lacedemoniens, sur quel modele forma
la Republique. 589

Lydie

Comment conquise par Bacchus. 96

M

Marsomans

PEuples, où logez. 143

Mars

Comment pris couché avec Venus. 94.95

D'où est venue la Fable de la surprise de Mars avec
Venus. 588

Manfole

Quel, & combien remply de vanité mesme apres sa
mort. 190. 191

Megapenthés

Tyran, pourquoy vouloir retourner en la vie. 303

Accusé & condamné. 304

Meleagre.

Quelle fut la cause de sa mort. 240

Melicerte

Quel, & son auanture. 128

Menippe

Quel personnage, & où viuoit. 139

Mercur

Voleur des le maillot. 79

Ses autres qualitez. là mesme.

Pourquoy le plus miserable de Dieux. 112. 113

Merion

Quel, & combien bon danseur. 554

DES MATIERES.

<i>Merueilles</i> De la Nature combien considerables.	54.55
<i>Milon</i> Crotoniate, quel, & en quoy recommandable.	227
<i>Minerue</i> Où particulierement adorée.	245
Different entre elle, Neptune, & Vulcain, touchant l'excellence de leur art.	364
<i>Minos</i> Quel, & pourquoy l'on le fait naistre de Iupiter.	87.88
<i>Misanthrope.</i> Pourquoy Timon appellé Misanthrope.	44
<i>Momus.</i> Pourquoy il trouuoit à redire qu'un Taureau eut les cornes au dessus des yeux.	25
<i>Monde.</i> Comment vont les choses du Monde.	215
<i>Mort.</i> Si la Mort peut estre souhaitable, pourquoy, & quel sentiment il en faut auoir.	193
<i>Muses.</i> Pourquoy exemptes des traits de Cupidon.	97.98
<i>Musique</i> Quelle est celle qui est inutile.	397
Combien profitable, & plaisante.	552.553

N

<i>Nature.</i> C ombien de contrarieté entre les Philosophes pour les choses de la nature.	207
<i>Nectar.</i> D'où l'on peut conjecturer qu'il n'est pas si excellent.	244.245.
<i>Neptune.</i> Different entre Neptune, Minerue, & Vulcain, touchant	

T A B L E.

l'excellence de leur art.	364
Philosophe Platonicien, quel personnage. 13. 14. & suiv.	364
<i>Nirée.</i>	
Quelle personne, & l'estime de sa beauté.	122

O

<i>Olympias.</i>	
D'Où vient la Fable de cette Princesse.	525
<i>Ombres</i>	
Comment accusateurs des hommes apres leur mort.	212
<i>Opiniastres</i>	
Comment doiuent estre traitez.	359
<i>Or</i>	
Ce que c'est, & ses effects.	229
Que le Fer est meilleur que l'Or, Paradoxe.	230. 231
<i>Oracles.</i>	
Combien il y a peu d'assurance aux responses des Oracles.	167
Quelle est la coustume des Oracles.	532
Quel rapport ils ont avec l'Astrologie.	588. 589
<i>Oronte</i>	
Quel personnage, & pourquoy il bronchoit encore en passant à l'autre monde.	195
<i>Orphée.</i>	
A qui donna les premieres lumieres del'Astrologie.	586
Pourquoy les Grecs placerent sa Lyre dans le Ciel. <i>là mesme.</i>	

P

<i>Pallas</i>	
Comment donne de la crainte à Cupidon.	97
<i>Pau</i>	
Pourquoy cornu, avec vne barbe, vne queue, & des pieds	

DES MATIERES,

piéds de chévre.	110
<i>Pantomime</i>	
Quel terme, & ce qu'il signifie.	570. 571
Quel il doit estre.	572. 573
<i>Paphlagoniens</i>	
Combien superstitieux.	516
<i>Paris</i>	
Par qui élu iuge entre les trois Deesses.	98. 99
<i>Pasiphaë</i>	
Pourquoy feinte amoureuse d'un Taureau.	587
<i>Passions</i>	
Que font en l'homme.	233
<i>Pauvres</i>	
Comment se doiuent consoler.	140
<i>Pauvreté</i>	
Combien les aiguillons sont poignants.	347
<i>Pelé.</i>	
Comment les nopces furent troublées par la discorde.	123. 124
<i>Pella</i>	
Ville, où située, & quelle de present.	525
<i>Peripateticien.</i>	
Quelle est la doctrine Peripateticienne.	268
Selon le sentiment commun.	361
<i>Persée</i>	
Comment se garentit de la veüe des Gorgones, & les tua.	134. 135
<i>Phaëton</i>	
Où tomba, & par qui fut enterré.	115
Origine de la Fable de Phaëton.	587
<i>Phalaris</i>	
Harangue des Ambassadeurs de Phalaris aux Prestres de Delphes, pour les obliger de recevoir le Taureau d'airain pour offrande à Apollon.	512. jusqu'à 518
Suite d'un de ces Prestres pour obliger les autres à re-	

T A B L E

Devoir ce present.	519. jusqu'à 522
<i>Pheages.</i>	
Combien ces peuples sont amateurs de la dance.	555
<i>Philiade</i>	
Quel, & pourquoy mal traité par Timon.	46. 47.
<i>Philippe.</i>	
L'occupation de Philippe de Macedoine en l'autre monde, quelle.	216.
<i>Phinées</i>	
Combien incommodé par les harpies.	34
<i>Philosophes</i>	
Combien vains & orgueilleux.	139
Et ce qu'ils regrettent souvent.	159
Philosophes anciens, quels à la mort.	185
Philosophes vaincus par Lucien, difference de leurs sectes, & leurs debats pour la primauté.	292. 293
Comment ils sont presque tous faits.	la mesme. & 294
Si les Philosophes sont affranchis de toute la tyrannie des Passions.	358.
<i>Philosophie.</i>	
Ses loüanges, & de la liberté qu'elle nous donne.	13. 14
Ancienne, combien incertaine.	205. 206. 207
Où il la faut aller chercher, & comment déchirée.	276.
277	
Pourquoy elle n'est pas tousiours accompagnée de la verité.	la mesme.
Philosophie pourquoy comparée au vin, & si c'est peine perdue d'estudier en Philosophie.	379. 80. 381. & suiv.
Qui est ce qui merite mieux le nom de Philosophie, & quelle est la meilleure Philosophie.	384
<i>Phryxus</i>	
Pourquoy feint aller sur vn belier d'or.	187.
<i>Platoniciens</i>	
Quels personnages, & quel estoit leur plus grand défaut.	362. 362. 363

DES MATIERES.

Plutus

Le Dieu des Richesses, à quelles gens s'adonne plus
volontiers. 33

Inuestine de Iupiter contre luy, & ses reparties. Va
lentement. la mesme & 34

Et s'égare aisément. 35

Poëtes

Combien estimez des Grands. 336

Policrate

Combien heureux, & quelle fut sa fin. 232

Pölypheme

De qui fut fils, & comment receu de Galatée. 117.118

Par qui son oeil fut creué, & pourquoy. 119.120

Pomme

D'or avec son inscription, par qui iettée, & où. 102

Potiers

De terre, par qui appelez des Promethées. 9

Priape

Quel, & comment traitta Bacchus. 111.112

Quel Dieu chez les Bithyniens. 557

Promethée

Quel personnage, & en quel sens les Orateurs sont des
Promethées. 8

Et quelques autres. la mesme & suiv.

Pourquoy attaché sur le Caucafé. 56.57

Prophetes.

Quel estoit l'équipage des anciens Prophetes. 526

Proserpine

Comment posseda le bel Adonis. 85

Protée

Comment se peut changer en feu & en eau. 122.123

Que represente selon les Egyptiens. 557

Protesilas

Comment tué à la guerre de Troye. 179.180

Protesilas pourquoy renuoyé au monde. 189

SSff ü

T A B L E

	<i>Puissance</i>
Divine combien difficile à connoître.	55. 74
	<i>Pyrrhon</i>
Combien extravaçant, & sa doctrine.	268. 269
	<i>Pythagore.</i>
Philosophie de Pythagore, quelle.	271. 272
	<i>Pythagoriciens.</i>
Quel estoit le vice de ces Philosophes.	361. 362. 363

Q

	<i>Quades</i>
P Euples, où logez.	343

R

	<i>Republique</i>
D ivine, & de laquelle tout le monde deuroit sou-	
haïr d'estre Citoyen, quelle.	365. 366
	<i>Riches</i>
Comment devient quelquesfois pauvre.	31. 32
Riches combien misérables pour la plupart.	34
Ordonnance contre les Riches, quelle.	217
Et comment se verifient dans les enfers.	218
	<i>Roman</i>
De Lucien, quel.	435
	<i>Rome</i>
Quelle, & de la vie que l'on y menoit du temps de Lucien.	18. 19
	<i>Rutilianus</i>
Quel personnage, & combien superstitieux.	535. 536

DES MATIERES.

I

<i>Sacrifices</i>	
Quels, & combien diuers.	247.248
<i>Sage</i>	
Quel sentiment doit auoir de la vie & de la mort.	192
Que fait en l'autre monde.	216
Quel doit estre le veritable sage.	364
<i>Sagesse.</i>	
En quoy elle consiste.	363
<i>Saletho</i>	
Quel personnage, & comment mourut	342
<i>Saliens</i>	
Prestres pourquoy ainsi appelez.	557
<i>Satrapes</i>	
Quelle est l'occupation des Satrapes en l'autre monde.	216
<i>Saturne</i>	
Quel & comment se rendit maistre du Ciel	142
<i>Sceptique</i>	
Quelle est cette doctrine.	268
<i>Science.</i>	
Quels sont les effets de la Science.	423
<i>Scipion</i>	
Pourquoy passe deuant Annibal en l'autre monde.	166
<i>Sculpture</i>	
Plustost vn diuertissement honnestes qu'un art.	2
Son idee.	3
<i>Scythes</i>	
Comment domptez par Alexandre.	170
<i>Secte.</i>	
Recherche pour sçauoir quelle Secte est la meilleure.	361. & suiv.
<i>Semele</i>	
Pourquoy consumée par le feu.	82

T A B L E

<i>Sepulchre.</i>	
Vanité des Sepulchres parmy les anciens.	237
<i>Signes.</i>	
Quel rapport ont les Signes celestes avec les Oracles.	588.589
<i>Socrate.</i>	
Raillerie contre ce Philosophe.	57
Quel personnage, & quelle opinion les Atheniens eurent de luy apres sa mort.	183
Quelle est son occupation en l'autre monde.	216
Quelle estoit sa doctrine.	260
Pourquoy & en quel âge a voulu apprendre la dance.	559
<i>Soleil.</i>	
Peuples du Soleil quels.	439
<i>Solon.</i>	
Quel personnage, & comment il receut Anacarsis.	403
404	
<i>Songe.</i>	
S'il est à propos de conter des Songes.	7
<i>Sostrate.</i>	
Sophiste comment & pourquoy deliuré par le iugement de Minos.	202.203
<i>Sostrate.</i>	
Le Philosophe quelle vie menoit, & en quel endroit.	590
<i>Spettacles.</i>	
Combien doux & charmans.	552.553
<i>Stoiciens.</i>	
Quels Philosophes selon le sentiment commun.	362.368
<i>Syllogisme.</i>	
Combien subtil ouvrage.	263

DES MATIERES.

T

Tantale

- C**omment meurt de soif au milieu d'un lac. 176
 Et pourquoy n'estât qu'une ombre, il auoit soif. 177
 Pourquoy chassé de la table des Dieux. 245

Taureau

- Pourquoy Momus trouuoit à redire qu'un Taureau eût
 les cornes au dessus des yeux. 25

Tellus

- Quel personnage, & pourquoy estimé heureux. 229

Thessaliens

- Quel estat faisoient de la dance. 556

Thetis

- Comment ses nopces furent troublées par la discorde,
 123. 124

Thrace

- Comment conquise par Bacchus. 96

Thrasycles

- Philosophe pourquoy comparé au Triton & au Borée
 de Zeuxis. 49. 50

- Pourquoy mal traité par Timon. 52

Thucydide

- Quel Historien. 431

Thyeste

- D'où l'on a pris occasion de dire qu'il auoit un belier
 d'or : & en quoy postposé à son frere Atrée. 586. 587

Tillibore

- Brigand quel, & ce qu'il a fait de plus considerable. 523
 524

Timon

- Quel personnage & comment deuenu pauvre. 31. & 32

Tiresias

- De qui receut le don de Prophetie. 179

T A B L E

Pourquoy feint masle & femelle.	386
<i>Toxaris</i>	
Comment fit cesser la peste à Athenes.	400
<i>Trophonius</i>	
Quelles singeries l'on faisoit en entrant dans son antre.	143
En quel endroit est son Oracle.	219
<i>Tyran</i>	
Combien de difference entre la vie d'un Tyran, & celle d'un pauvre.	308
Declamation pour le meurtrier d'un Tyran. 485. <i>usqu'à</i>	495

V

<i>Venus</i>	
Comment surprise avec Mars par l'industrie de son mary Vulcain.	94. & 95
D'où est venue la fable de la surprise de Venus enchaînée avec Mars.	588
<i>Verification</i>	
Des ordonnances comment se fait dans les Enfers.	418
<i>Verité</i>	
Recherchée par Menippe & chez qui.	206. 207. 208
Pourquoy n'accompagne pas tousiours la Philosophie.	279
Et desire tousiours la liberté.	là mesme.
Quelle est vne, & combien difficile à decouvrir.	360. 361
<i>Verse eau</i>	
Signe du Zodiaque.	74
<i>Virtu</i>	
Combien difficile à obtenir.	207
Où elle habite, & si l'on ne descend iamais, quand on est parvenu à elle.	356
Combien elle a de chemins.	360
En quoy elle consiste.	385
<i>Vie</i>	

DES MATIERES.

Vie

Combien aymée, mesme des pauures & des vieillards. 197
 Quelle est la meilleure, & celle qu'un honneste homme
 doit choisir. 208. 209. *iusqu'à* 218

Vignes

Qui estoient femme depuis la teste iusqu'à la ceinture.
 436.

Fin

Comparaison du vin avec la Philosophie. 379
 Vin grec coulant dans de grands ruisseaux qui arro-
 soient vne Isle. 436

Vlyffe

Pourquoy se fit attacher au mats de son Vaisseau. 20
 Comment s'échappa des embusches de Polipheme, & luy
 creua son œil. 119. 120
 Comment fut cause de la mort d'Ajax. 200

Vniuersels

Pourquoy ne subsistent point. 261

Vulcain

Fils de Iunon. 75
 Comment aymé des plus belles Deesses, & des Graces.
 90. 91

Et comment il suprit Mars. 95
 Comment deuenu boiteux. 243
 De quoy fut blâmé par Momus, qu'il auoit élu Iuge de
 son different contre Neptune & Minerue. 364

X

Xambe

F Leue, pourquoy mal-traitté par Vulcain, 131

Y

Toux

P ourquoy plus fideles que les oreilles. 574
T T t t

TABLE DES MATIERES.

Z

Zamolxis

Dieu des Scythes, & quels sacrifices on luy faisoit.
400

Zenxis

Quelle gloire a remporté de ses Ouvrages, & lesquels en
estoit les principaux. 394.

Fin de la Table des matieres des Dialogues de Lucien.



EXTRACT DV PRIVILEGE DV ROY.

LE Roy, par ses Lettres patentes données à Paris le 16. Mars 1654. a permis à *Nicolas Perrot, Sieur d'Ablancourt*, de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de l'obeissance de sa Majesté, & par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, toutes les versions par luy faites, & qui ont desia esté mises au iour, ensemble celles qu'il pourra faire à l'auenir, tant du Grec, que du Latin; & ce conjointement, ou separément, chaque Ouvrage en vn, ou plusieurs volumes, en telles marges, en tels caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, durant vingt ans, à compter du iour que chaque Piece ou volume sera acheué d'imprimer pour la premiere fois. Avec deffenses à toutes personnes d'en rien imprimer, vendre, ny distribuer, sous quelque pretexte que ce soit, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront son droit; à peine de trois mil liures d'amande, payables sans deport, par chacun des contreuenans, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous depens, dommages & interests. A condition de mettre deux Exemplaires de chaque Volume en la Bibliotheque publique de sa Majesté, & en celle de Monseigneur Molié, Cheualier, Garde des Sceaux de France, auant que de les exposer en vente, & que lesdites lettres seront registrées dans le Liure de la Communauté des Libraires de Paris, suivant le Reglement, à peine de nullité. Vult sadite Majesté qu'en mettant au commencement ou à la fin de chaque Volume, vn Extrait desdites Lettres, elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & qu'aux copies d'icelles collationnées par vn de ses Consoillers Secretaires, soy soit adjoustée comme à l'Original. Nonobstant oppositions ou appellations quelconques, & sans preiudice d'i-

celles, dont la Maieſté s'eſt reſerué la connoiſſance, & la
renuoye pardeuant les Maîtres des Requeſtes ordinaires
de ſon Hoſtel, en leur Audiſoire du Palais à Paris; com-
me il eſt porté plus au long par leſdites Lettres, ſignées,
Par le Roy en ſon Conſeil, **CON RART**; & ſcellées du
Grand Sceau de cire iaune, ſur ſimple queue.

*Ledit Sieur d'Ablancourt a cedé ſon droit de Privilège cy-
deſſus, au Sieur Auguſtin Courbé, Marchand Libraire à Paris,
pour la Traduction des Oeuvres de Lucien; ſuivant l'accord fait
entr'eux le dernier iour de Iuin 1654.*

*Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires, le der-
nier iour d'Avril 1654. ſuivant l'Arreſt du Parlement.*

Acheué d'imprimer le dix-ſeptième iour de Ianuier 1655.

Les Exemplaires ont eſté fournis.

